





Geschichte

der

Stadt Metz.

Von

Westphal,
Major von der Armee.

III. Theil:

Bis zum Frankfurter Frieden 1871.

Mit einem Plane: Die Kriegsoperationen im Herbst 1870.

Metz 1878
Deutsche Buchhandlung
(Georg Lang).

Vorwort.

Der vorliegende dritte und letzte Theil der Geschichte von Metz schließt ab mit den ersten Tagen nach der am 29. Oct. 1870 erfolgten Okkupation der Stadt durch die Deutschen. Von der Hinzufügung verschiedener Beilagen zu diesem Theil hat der Verfasser Abstand genommen, weil erstens die ursprünglich dem Werk gesetzten Grenzen ohnehin bedeutend überschritten und weil zweitens inzwischen von anderen Seiten detaillirte Bearbeitungen der in angedeuteten Beilagen behandelten Objekte in Angriff genommen worden sind, welche die betreffenden Autoren demnächst veröffentlichen werden. Das Verzeichniß der für vorliegende drei Theile der Geschichte von Metz benutzten Werke und Schriften ist diesem dritten Theil beigefügt.

Bockenheim, 12. August 1877.

Der Verfasser.

Verzeichniss

derjenigen Werke, Schriften und Manuscripte, welche bei Ausarbeitung der Geschichte von Metz benutzt worden sind.

Abkürzungen: u. f. J. = und folgende Jahrgänge. M. = Manuscript. Th. I., II., III. S. n. = siehe die betreffenden Theile und Seiten der vorliegenden Geschichte von Metz.

Abel. Verfasser zahlreicher seit der zweiten Hälfte dieses Jahrhunderts erschienenen Brochüren und Aufsätze über Metzer Geschichte.

Abrégé de l'histoire chronologique de Thionville. (Augustiner Chron. und Fortsetzung.)

Abstimmung sämmtlicher Mitglieder der anmaßlichen französischen National-Convention über das Endurtheil Louis XVI. 1793.

Affiches des trois Evêchés (Zeitung) 1769 u. f. J.

Agrippa ab Nettesheim. De incertitudine omnium scientiarum. Vide: De arte inquisitorum.

Alix. Dénombrement du duché de Lorraine. 1594. M.

Almanac de Lorraine et Barrois. Nancy. 1798 u. f. J.

Almanac de Metz 1791 u. f. J.

Almanac des trois Evêchés. Metz 1758 u. f. J.

Ammianus Marcellinus. Röm. Gesch.

Ancillon. Chronique de Metz 1656—1660. Metz. 1860.

Annuaire du département de la Moselle. Metz 1798 u. f. J.

D'Anville. Notice de l'ancienne Gaule. Paris 1760.

Archives de Lorraine sur Metz, tirées de 40 volumes manuscrit etc., recueillis etc. par ordre de Louis XV., extraites 1772. M.

Arrest de la chambre royale établie à Metz, touchant les biens réunis aux Églises des Evêchés Metz, Toul et Verdun. 1681.

Arrest de la Cour du Parlement de Metz, portant règlement entre les marchands bourgeois de la dite ville etc. et les Juifs résidants au dit lieu etc. Metz 1635.

Assemblée provinciale des trois Evêchés et du Clermontois Procés verbal des séances etc. dans les mois de Novembre et Decembre 1787 Metz. 1787.

Atours et sentences des maltôts de la ville et cité de Metz. 171*

Atour, le grand de Metz etc. 1542.

St. Aubin. Journal de 1590—1594. M.

Aubrion. Journal de Jehan Aubrion, bourgeois de Metz avec sa continuation par Pierre Aubrion. 1465—1572. Avec Plan. Publié etc. par Lorédan Larchy. Metz. 1857.

Austrasie, Revue de Nord-Est de la France 1837 u. f. J. Zu dieser Zeitschrift, wie zu den Mémoires de l'Académie de Metz, Mémoires und Bulletins de la Societé d'Archéologie et d'histoire — de la Moselle, zur Union des Arts u. a. lieferten wissenschaftliche Beiträge: Abel, Altmayer, Ançelon, André, Bach, Barthelémy, Bégin, Benoît, Bergére, Bergmann, Bonlangé, de Bouteiller, Cailly, Chabert, Champlon, Chauteau, Chaussier, Clerxz, Couët de Lorry, Crentzer, Cuvier, Delporte, Demogel, Destreux, Didion, Dufresne, Durand de Distroff, Faibvre, Faultrier, Flastroff, Fulbert, Gandar, Gautier, Gérard, Grellois, Guerry, Halles d'Arrois, d'Huart, Huguenin, Jacob, Jacquot, Labastide, Lemaire, Lorédan Larchey, Maguin, de Martiguy, Michel, Munier, Panthon v. d. Straten, Prost, Comte de Puymaigre, Raillard, Sailly, Saner, de Saulcy, Simon, Soleirol, Teissier, Thilloy, Tantain, de Vellecour, Viansson, de St. Vincent u. a. Die zahlreichsten Beiträge lieferten Abel, Boulangé, Bouteiller, Chabert, Prost.

Baltus. Annales de Metz de 1724—1755 par M. Baltus, notaire Metz. 1789.

Baluzius. Capitularia regum Francorum. Accedit tractatus de missis dominicis Fr. de Roye etc. 1773.

Bauchez. Chronique de Jean Bauchez, greffier du village de Plappeville. 1551—1651. Publié par Abel et de Bouteiller. Metz. 1868.

Bazaine, Marschall. Rapport sommaire sur les opérations de l'armée du Rhin, du 19. août au 29. Octobre 1870. Metz. 1870.

Bazaine. Kriegsgerichtliche Verhandlungen.

Beaulieu. Recherches archéologiques et historiques sur le comté de Dachsbourg, maintenant Dabo. Paris 1836.

Beaupré. Recherches sur le commencement etc. de l'imprimerie en Lorraine. Nancy 1845. — Nouv. recherches de bibliographie Lorraine. Nancy 1856.

Bégin. Histoire des sciences, lettres etc. dans le pays Messin depuis les Gaulois jusqu'à nos jours. Metz. 1825. — Biographie de la Moselle. 1829. — Histoire de la Cathédrale de Metz etc. Metz 1842. — Histoire de Lorraine, Bar et des Evêchés. Paris 1833. — Histoire des rues de Metz. 1843. — Metz depuis XVIII. siècles etc. Metz. 1843.

Belchamp, chevalier de. Journal de ce qui s'est passé à Metz depuis 1724—25. M.

Belleisle. Testament politique de Mr. le Maréchal de Belleisle. La Haye. 1762.

Bénedictins. Histoire générale de Metz par les réligieux Bénedictins de la Congrégation de Vannes (Dom Tabouillot) Metz. 1769.

Benoît de Toul. Histoire ecclésiastique et politique de Toul.

Bergier. Histoire des grands chemins de l'Empire Romain. Brux. 1736.

Berteaux. Procés verbal des séances de l'assemblée provinciale des trois Evêchés etc. tenue à Metz au mois d'août 1787.

Bertelio. Historia Luxemburgensis. Luxemburg 1856.

Bexon, abbé. Histoire de Lorraiue. 1777.

Big . . ., abbé. Histoire du Parlemeut de Paris. Amsterdam 1769.

(Biug.) Lettre du Sr. J. B. B., juif de Metz, à l'auteur anouyme, intitulé: „le cri du citoyeu coutre les juifs de Metz.“ Metz. 1787.

Blauc. Descriptiou bistorique etc. des priucipaux Mouumeuts et Etablissements de Metz. Metz. 1833.

Boblaye. Notice historique sur l'ancieuue abbaye royale de St. Arnould de Metz. Metz. 1857.

Bollaud. Acta sanctorum 1643 u. f. J.

Bongarsii. Gesta dei per Fraucos 1611.

Bouillé. Mémoires du Marquis de Bouillé sur l'affaire de Vareunes. Paris. 1823.

Bouquet. Recueil des historiens des Gaules et de la Frauce. Paris. 1738.

Bournou. Chronique, lois et mœurs des Lorraius au moyeu âge. (1591) 1838.

Brocq, Dom. Recueil hist. de ce qui est arrivé de plus remarquable dans la ville de Metz depuis le temps de Jules César jusqu'à préseut. 1756. M.

Broweri et Masenii. Metrop. Eccl. Trevericae 1670.

Brunet. Lo graut atour de Metz on statuts et ordounauces etc 1542.

Buffet, pasteur. Journal de ce qui s'est passé à Metz depuis l'au 1580 jusqu'au 29. juillet 1588. M.

Bugnou. Dictionnaire des noms et bourgs etc. situés daus la Lorraine, le Barrois et les trois Evêchés.

Bulletins de la société d'archéologie et d'histoire. Metz 1855 u. f. J

Caesar. De bello Gallico.

Cajot, Dom. Les antiquités de Metz ou récherches sur l'origine des Médiomatricieus etc. Metz. 1760.

Calmet, Dom. Histoire ecclésiastique et civile de Lorraiue. Naucy. 1745. — Notice de la Lorraiue, qui comprend les duchés de etc, les trois Evêchés de Metz, Toul et Verdun. Nancy. 1756.

Carion. Extrait de Jean Carion sur le siège de Metz eu 1552. Rélation du siège de Metz eu 1552 par A. Paré. Metz. 1848.

Carlet de la Rozière. Campague du maréchal de Créqui eu Lorraine et en Alsace cu 1677. Paris. 1764.

Cartulaires, Coutumes, lois etc. M.

Cartulaire de l'Abbaye de Gorze. M.

Cartulaire de l'Abbaye St. Arnould. M.

Cartulaire de l'Evêché de Metz. M.

Cartulaire de la ville et cité de Metz sous les empereurs. M.

Cayou. Les ducs de Lorraiue. Naucy. 1854. — Histoire de Nancy. 1846

Cérémonial de l'église cathédrale de Metz, imprimé eu 1694.

Chabert. (F. M.) Zahlreiche, seit der zweiten Hälfte dieses Jahrhunderts geschriebene Brochüren und Aufsätze über Metzer Geschichte.

Chalines. Méthode géuérale pour l'intelligeuce des coutumes de France. Metz. 1725.

Chansons historiques françaises.

Charles V., duc de Lorraine etc. Amsterdam. 1691.

Charton. Les anciennes guerres de Lorraine et Vosges. Charmes. 1863 — Vosges pittoresques et historiques.

Chenu. Th. II. S. 445.

Chévrier. Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine. Bruxelles. 1754.

Chronicon magnum belgicum.

Chronique en vers des antiquités de Metz bis 1525. (Jean le Châtelain de la porte St. Thiébault.) Fortsetzungen bis 1686. M. und im Druck.

Chroniques des empereurs et rois de Bohême. M.

Chronique des Minimes bis 1650.

Chronique protestante. M.

Chroniques de Metz de 1324—1685. M.

Clerc. Catalogue des Manuscrits de la Bibliothéque de Metz, relatifs à l'histoire de Metz et de Lorraine. Metz. 1856.

Clouet. Histoire de Verdun. 1867. — Histoire ecclésiastique de la province de Trêves etc., comprenant les diocèses de Metz, Toul, Verdun etc. Verdun. 1844.

Coffinières de Nordeck. Réponse à mes détracteurs. Bruxelles. 1871.

Colchen. Déscription du département de la Moselle. Metz. 1803.

Collignon. Tableau de la monnoye de Metz. Metz. 1773.

Conférences littéraires à Metz au 16 siècle. Metz. 1864.

Courrier de la Moselle (Zeitung) 1830 u. f. J.

Coutumes générales du duché de Lorraine pour les Bailliages de Naucy, Vosges et Allemagne 1770.

Coutumes générales de la ville de Metz et pays Messin. Metz. 1613 und 1770.

Coutumes générales de la ville de Thionville et autres lieux du Luxembourg français. Metz. 1706.

Coutumes générales de la ville et coté évêché et comté de Verdun, appellées les coutumes et droits de St. Croix. Metz. 1706.

Cri, le, du citoyen contre les juifs de Metz. Metz. 1787.

Déclarations et iteratives protestations du parlement de Metz 1788. Metz. 1788.

Deligny. Armée de Metz. Münster. 1871.

Devilly. Antiquités médiomatriciennes etc. Metz. 1823.

Digot. Histoire de Lorraine. Nancy. 1856. — Histoire du Royaume de l'Austrasie. Nancy. 1863.

Dilange. Procés verbaux de la Ville de Metz et Pays Messins, corrigées ensuite des résolutions des Trois États de la dite ville, és années 1616, 1617, 1618 etc. Metz. 1730 und 1732.

Dissertatio historica de causis occupatae a Francis Lotharingiae. Lovaniae. 1636.

Duchesne. Les Antiquités et Recherches de la grandeur etc. des rois de France. — Series auctorum omnium, qui de Francorum historia etc. scripserunt. (XVII. Jahrh.)

Dupin et Laboulaye. Glossaire de l'ancien droit français. Paris.1846

Durival. Déscription de la Lorraine et de Bar. Nancy. 1778.

Eginhartus. Annales regum Francorum etc. — Vita et gesta Caroli magni.

Emigranten, die französischen. Leipzig. 1802.

Emmery. Th. II. S. 446.

Enen (XVI. Jahrh.) Geschichte Trierer Ereignisse.

Exposé de ce qui s'est passé à Metz le 4. août 1790 à l'occasion d'une réclamation faite à Mr. Depont, intendant, au nom des soldats provinciaux. Metz. 1790.

Extrait des régistres de la chambre royale, établie à Metz. Metz. 1681.

Fabert. Abr. Description du Pays Messin. 1597. — Relation du voyage du Roy Henry IV. à Metz. 1610. — Ordonnance de la Ville et Cité de Metz sur la poursuite et reiglement des Censes au dit Metz 1599.

Fabert. Sur les Coutumes de la Lorraine 1657.

Fédération de la ville de Metz le 4. Mai 1790. Metz. 1790.

Felice. Geschichte der Protestanten in Frankreich. Leipzig. 1855.

Ferry, Paul. Auszüge aus s. Observations séculaires und Miscellanea. M.

Floret. Journal de Dom. Seb. Floret. 1862. Herausgegeben von Chabert.

Fortunatus Venantius. Opera.

François Dom Jean. Th. II. S. 446.

Fredegari Scholastici Chronicon.

Fremyn. Décisions de plusieurs notables questions traitées en l'audience du Parlement de Metz séant à Toul. 1644.

Gabriel. Th. II. S. 446.

(Gardeur Lebrun) Mémoire concernant la navigation des rivières des Trois Evêchés et le commerce de la ville de Metz. Metz. 1773.

Gazette de Metz et Lorraine 1830 u. f. J. (Zeitung.)

Gesta Trevir. Archiep. ex MS. cod. San. Maximiniano (Martene vet. script. collect.)

Godins des Souhesmes. Blocus de Metz. Paris. 1872.

Götze. Thätigkeit der deutschen Ingenieure 2c. im Kriege 1870—71. Berlin. 1873.

Goldast. Opera.

Goltz v. d. Die Operationen der II. Armee. Berlin. 1873.

Gotsman de Thurn. Mémoire au sujet de prix, comment la ville de Metz est elle passée sous la puissance des Empereurs d'Allemagne. Metz. 1769.

Gournaix, Pierre de. Chronique 1518—1530. M.

Gregorii Turonensis Episcopi Histor. praecipue Gallic. Libr. X.

Großer Generalstab. Der deutsch-französische Krieg 1870—71.

Guéronniére, Comte de. L'Homme de Metz Paris. 1872.

Haunoncelles, baron d', Metz ancien. 1856.

Hérandel. Élégie de ce que la Lorraine a souffert depuis etc. par peste, famine et guerre 1660. Nancy. 1839.

Hermanni contracti, comitis Verinensis Chronicon.

Hersent. De la Souveraineté du Roy à Metz etc., qui estoient de l'ancien royaume d'Austrasie et de Lorraine. Par R. F. Charles Hersent, Chancelier de l'Église cathédrale de Metz et Prédicateur. Paris. 1632.

Hière. Annales de Metz, tirées des écrits du Sieur Simon de la Hière et de plusieurs autres auteurs etc. continués par Jean Aubrion et son neveu et enrichies de quantité de notes du savant Paul Ferry. Bis 1609. M.

Hontheim. Hist. Trevir. diplom. et pragm. Vind. 1750.

Huguenin. Les Chroniques de la Ville de Metz (900—1552) recueillis, mis en ordre et publiés. Metz. 1838.

E. J. Les vaincus de Metz. Paris. 1871.

L'Indépendant de la Moselle (Zeitung) 1830 u. f. J.

Instruction adressée par ordre du Roi au Directoire de la Moselle. 1790.

Journal des Amis. Metz. An VI.

Journal de ce qui s'est fait pour la réception du Roy dans la ville de Metz. Avec un recueil de plusieurs pièces sur le même sujet, et sur les accidents survenus pendant son séjour. Metz. 1744.

Journal des départements de la Moselle, de la Meurthe etc. 1792 u. f. J.

Journal de Metz 1776 u. f. J. (Zeitung.)

Journal de Metz (Nouvelles de l'Armée) Metz L'An VIII. u. f. J. bis 1870.

Journal du voyage du Roi Louis XV. à Metz. 1744. Metz.

Klipffel. Les paraiges messins 1863. — Metz cité épiscopale et impériale. Bruxelles. 1863.

Kurze, gründliche Geschichte des Herzogthums Lothringen von der Römer Zeit bis 1738. M. J. F. S. L. Occ. Prof. Frankfurt und Leipzig. 1743

Lacretelle et St. Etienne. Précis de la révolution Française Bruxelles. 1818.

Lafayette. Mémoires, correspondances etc. Bruxelles. 1837.

Lambertus Schafnaburgensis. De rebus gestis Germanorum.

Lançon. Th. II. S. 446. Mémoire sur l'État de la ville de Metz et le droit de ses évêques, avant l'heureux retour des Trois Evêchés sous la domination de nos Roys. 1737. — Coutumes générales de la ville de Verdun 1747. — Usages locaux de la Ville de Toul 1746.

Lang. Regierungs-Bezirk Lothringen. Statistisch topographisches Handbuch. Metz. 1874.

Laurière. Glossaire du droit français 1704.

Le Noble. Traité de la Monnoye de Metz etc. Paris. 1775.

Le Noir. Description de quelques monuments et usages antiques de la ville de Metz, précédée d'une notice historique sur cette ville. (Mémoire in der Académie celtique abgedruckt.)

Léonard. Recueil des traités de paix, de trêve, etc. faits par les rois de France avec tous les princes etc. de l'Europe etc. depuis près de 3. siècles. Paris. 1693.

Lettres patentes du Roi, portant établissement d'une société royal des sciences et des arts dans la ville de Metz etc. Metz. 1761.

Lettres patentes du Roi Henry IV., concernant les privilèges de la Ville et Cité de Metz 1597. Paris. 1814.

Letullier et Lauren Tollineau. Le Crys des pièces d'or et monoies faist en la noble Cité de Metz. 1539.

Le Vassor. Histoire du regne de Louis XIII. 1722.

Limburger Chronik.

Lorette. Resumé de l'histoire de Metz. Notes inédites de 1538—1817 etc Metz. — Description de Metz et de ses monuments. Metz. 1852.

Mabillon Dom. Oeuvres posthumes publiées par Thuillier. Paris. 1724.

Marchand. Annales de Metz depuis la création du monde jusqu'en 1751. M.

Marchant, Maire. Verschiedene Schriften.

Maréchal (Félix.) Tableau historique etc. des maladies etc., qui ont regné à Metz et dans le pays Metz depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Metz. 1850.

Mariani Scoti. Chronicorum libri tres.

Mathis. Th. II. S. 447.

Merian. Topographia Galliae 1656.

Mémoires de l'Académie de Metz 1822 u. f. J.

Mémoire de tout ce qui s'est passé à la démolition du lieu, ou est la citadelle etc. M.

Mémoires de la Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle. Metz. 1858 u. f. J.

Merson. Notices sur les deux siéges de Metz en 1444 et 1552, suivies de la relation du simulacre do siége de cette ville en 1844. Metz. 1844.

Meurisse, Evêque de Madaure etc, Histoire des Evêques de l'Église do Metz. Metz. 1634. — Histoire de la naissance, du progrès et de la décadence de la hérésie dans la ville de Metz et dans le pays Messin. Metz. 1642.

Michel. Histoire du Parlement de Metz. Paris. 1845.

Moniteur de la Moselle (Zeitung.) 1830 u. f. J.

Morell. Die Schweizerregimenter in Frankreich 1789—91. St. Gallen. 1858.

Mussey. Jean, curé de Longwy. Lorraine ancienne et moderne ou l'ancien duché de Mosellane 1712.

Nazet et Spoll. L'acte d'accusation de Bazaine 1871.

Nimsgern. Histoire de la ville et du pays de Gorze. Metz. 1853.

Noël. Mémoires pour servir à l'histoire de Lorraine de 1698—1766.

Notitiae imperii occideutalis cum commentar. G. Pancirolli. Lugd. 1608

Olry. La persécution de l'Église de Metz etc. Paris. 1860.

Oraison funébre de trés haut etc. Seigneur pp. Henri Charles du Cambout, Evesque de Metz, duc de Coislin etc., prononcé dans l'Église Cathédrale de Metz le 27. févr. 1733 par un Chanoine etc. Metz. 1733.

Ordonnances de la ville etc. de Metz 1565, de Police 1575. M.

Parant. Tableau par ordre alphabétique des villes, bourgs etc. du département de la Moselle et des coutumes, qui les régissent.

Parnajon. Manuscript der Metzer Fortifikationsgeschichte, Eigenthum der Metzer Fortifikation. Unvollständig und wenig brauchbar.

Pierron, Dom. Th. II. 447.

Plotho. Krieg des verbündeten Europa's gegen Frankreich 1814—15. Berlin. 1818.

Praillon. Chronique de Metz (in Huguenin).

Prost. Zahlreiche in der zweiten Hälfte dieses Jahrhunderts verfaßte Brochüren und Aufsätze über Metzer Geschichte.

Prudhomme. Histoire générale etc. des erreurs, des fautes et des crimes commis pendant la révolution française. Contenant les noms des individus, qui ont péri par la Révolution etc. Paris. An V. (1797.)

Ragusa. Memoiren des Herzogs von Ragusa (Marmont.) Halle. 1857.

Raynouard. Histoire du droit municipal en France sous la domination Romaine et sous les trois dynasties. Paris. 1825.

Réboulet. Histoire du régne de Louis XIV. Avignon. 1744.

Réclamations des Parlements au sujet de l'Édit de Décembre 1773.

Recueil d'Édits et déclarations du Roi vérifiées et enrégistrées au Parlement de Metz depuis 1687 jusqu'au 1712. Metz. 1774.

Recueil de Piéces et Chroniques de Metz. M.

Recueil des actes administratifs de la Moselle. Metz. 1817—1870.

Reginonis, abbatis Prumiensis, Annales (XI. J.)

Rélation de la Naissance de Mgr. le Dauphin, avec celle des réjouissances faites à Metz sur le même sujet. Metz. 1729.

Rélation du Siège du Polygone de Metz etc. Metz. 1730.

Rélation du Voyage de la Reine de Strassbourg à Metz. 1725.

Ristom. Analyses des coutumes sous le ressort du Parlement de Lorraine. Nancy. 1782.

Rituel du diocése de Metz. 1713.

Röderer, Graf. Th. II. S. 447.

Rogéville. Dictionnaire historique des ordonnances et des tribunaux de la Lorraine et du Barrois.

Rozières. Stemmatum Lotharingiae ac Barri ducum. Parisiis. 1580.

Salignac, Marquis de Fénélon. Siège de Metz par l'Empereur Charles en 1552 etc. Metz. 1555. 1856 (Chabert.)

Sauer. La Moselle administrative. Metz. 1857.

Saulcy et Huguenin. Rélations du siège de Metz en 1444 par Charles VII. et René d'Anjou. Metz. 1835.

Saulcy. Histoire de Metz. Histoire des Villes de France par Guilbert. Paris. 1845.

Siffridi, Presbyteri Misnensis Epitomes. (XIV. J.)

Sigeberti Gemblacensis Chronographia. (XI. J.)

Simon. Rapport sur les Monuments anciens existant dans le département de la Moselle et sur les archives de l'Académie Royale de Metz. Metz. 1838.

Soye, Baron de. Piccolomini devant Thionville 1639.

Stemer. Th. II. S. 447.

St. Simon. Mémoires. Londres. 1788.

Sully, Mémoires du duc de. Londres. 1778.

Taciti Opera.

Taconsin-Husson. Chroniqnes de Metz 1200—1625. Metz. 1870.

Teissier. Essai etc. sur les commencements de la Typographie à Metr. Metz. 1828. Histoire de Thionville. Metz. 1828.

Theatrum Europaeum.

Thou. Histoire universelle. — Mémoires.

Traité de la différence des biens meubles et immeubles des fonds et des gagières dans la coutume de Metz. Avec un nommaire du droit des offices etc. Metz. 1698.

Trithemii Opera historica. Annales Hirsaugienses.

Turgot. Mémoires 1690. — Siège de Metz. Mémoire sur la généralité de Metz 1698. — Mémoires historiques de la Lorraine et des trois Evêchés de Metz, Toul et Verdun 1699.

Union des Arts. Révue littéraire et artistique. Metz. 1851.

Valladier. Th. II. S. 282.

Verronnais. Statistique historique etc. du département de la Moselle. Metz. 1877.

Vieilleville. Mémoires de la Vie du maréchal de Vieilleville, composés par S. Carloix. Paris. 1757.

Vigneulles. Chronique de Philippe de Vigneulles (bis 1526.)

Vigneulles. Memoire de Philippe de Vigneulles, publié par Henr Michelaut. 1852.

Vignier. Th. II. S. 282.

Villars. Vie du maréchal de Villars. Paris. 1785. — Mémoires. Francfort. 1734.

Villeneuve Bargemont. Histoire de René d'Anjou, Roi de Naples, duc de Lorraine etc. Paris. 1825.

Viville. Dictionnaire statist. et histor. du département de la Moselle. 2 Vol. Metz. 1817.

Viville, 1770 in Metz geboren, ebendort erzogen, ward nach Beendigung seiner mit Erfolg betriebenen wissenschaftlichen Studien bei der Metzer Magistratur als Beamter angestellt. Zur Zeit der Schreckensherrschaft gehörte er zu den Häuptern des Terrorismus in Metz, befleckte aber seinen Namen durch keinerlei Schändlichkeiten oder Verbrechen. Nach Robespierres Sturz wurde er kurze Zeit in Metz eingekerkert. Im Jahre VIII. erhielt er eine Anstellung bei der Metzer Präfektur, bei welcher er später das Amt des Generalsekretairs bekleidete. Mit dem Beginn des ersten Kaiserreichs ward Viville erklärter Gegner aller republikanischen Ideen und begeisterter Anhänger Napoléon I., nach dessen erster Ab-

dankung ebenso begeisterter Anhänger der Bourbons. Als Napoléon I. 1815 wieder festen Fuß in Frankreich gefaßt hatte, erwachte Viville's Begeisterung für ihn auf's Neue, dieselbe erlosch jedoch sogleich mit der zweiten Abdankung des Kaisers. Er zeigte sich jetzt als so ergebenen, treuen Anhänger der Bourbons, daß diese ihn in den Adelstand erhoben und mit dem Kreuz der Ehrenlegion dekorirten.

Viville ist der erste Verfasser einer zusammenhängenden Geschichte der Stadt Metz. Dieselbe ist im Theil I. seines Diktionnärs enthalten und geht von den ältesten Zeiten bis zum Jahre 1744. In der Vorrede zu dieser Geschichte sagt er Folgendes. „Vorliegendes Diktionnaire ist weiter nichts, als eine Sammlung von Fakta's, welche in einfacher, genauer, präciser Weise geordnet zusammenzustellen mein Bestreben war.“ Zwei Punkte besonders sind an Viville's Geschichte der Stadt Metz lobend hervorzuheben, erstens, daß dieselbe sich von allen Phantasiegemälden vollständig frei hält, und zweitens, daß die alten Beziehungen der Stadt Metz zum deutschen Reich in ganz unparteiischer Weise geschildert werden. Wohl hauptsächlich aus diesen beiden Gründen wird Viville's Werk von vielen der ihm nachfolgenden Metzer Geschichtsschreiber sehr ungünstig kritisirt. So sagt Bégin, auf dessen phantastische und parteiische Geschichtsschreibung wir bereits in dem Vorwort zum ersten Theil unserer Geschichte von Metz aufmerksam gemacht haben, über Viville's Werk Folgendes. „Das ist weder eine Statistik, noch eine Geschichte. Alles darin muß gänzlich umgearbeitet werden. Nur eine vollständige Unkenntniß der Geschichtskunde oder plumpe Schmeichelei können die Veranlassung gewesen sein, daß man den Antrag gestellt hat, dem gelehrten Verfasser des Dictionnaire de la Moselle den Titel eines Ehrenmitglieds der Akademie zu verleihen.“ Unserem Erachten nach verdient Viville's Werk die vollste Anerkennung.

Voeu national (Zeitung) Metz 1830 u. f. J.

Warnefried (Paul Diaconus). De gestis Episcoporum Metensium.

Worms. Histoire de la ville de Metz etc. 1848.

Außer vorstehend angegebenen Werken ꝛc. hat der Verfasser eine Menge von Aktenstücken, Brochüren, Flugschriften und Manuscripten, meist auf die Metzer Geschichte und Zustände des XVII. und XVIII. Jahrhunderts bezüglich, benutzt, welche wegen mangelnder Titel nicht in obiges Verzeichniß eingetragen werden konnten. Endlich sind dem Verfasser seitens der Antiquariats-Buchhandlungen, mit denen er in Verbindung stand, zahlreiche auf die Zeit der Metzer Geschichte vom XII.—XVIII. Jahrhundert bezügliche Dokumente übermittelt worden (Urkunden, Lehnsverträge, notarielle Akte der Amans ꝛc., sämmtlich aus der reichsstädtischen Zeit, verschiedene alte Mysterien, deren Verfassung und erste Aufführung in Metz stattgefunden haben sollen, alte Pläne der Stadt Metz und des Pays Messin, Akten der Intendanten, Bailliagen, Parlamentsressorts von Metz ꝛc.) Dieselben boten dem Verfasser manche interessante Details für die allgemeine städtische Geschichte dar.

Inhalts-Verzeichniß.

Metz vom Beginn des ersten französischen Kaiserreichs bis zu seiner Wiedervereinigung mit dem deutschen Reich 1804—1871.

F. Metz unter Kaiser Napoléon I. 1804—1815 1—23.

G. Metz unter den Bourbons. 23—30.

H. Metz unter Louis Philipp. 30—49.



Seite

Berichtigungen und Nachträge.

Zum zweiten Theil.

S. 23 irrthümlicherweise mit 32 bezeichnet.

Zum dritten Theil.

S. 16 Z. 2 v. o. lies Luc statt Lue.
" 62 Z. 4 und 5 lies „der Mosel und dem Rhein-Marne-Kanal."
" 100 Z. 17 v. o. lies Rhein-Armee statt Mosel-Armee.
" 135 irrthümlicherweise mit 137 bezeichnet.
" 149 Z. 10 v. o. lies 6 Cav. D. statt 6 Cav. Brg.
" 171 Z. 8 v. o. lies Armee II. statt Armeecorps II. Barail ist mehrfach unrichtig Barrail, Bois aux Ognons — Bois des Ognons geschrieben worden.

Metz vom Beginn des ersten französischen Kaiserreichs bis zu seiner Wiedervereinigung mit dem Deutschen Reich. 1804—1871.

F. Metz unter Kaiser Napoléon I. 1804—1815.

Glanzperiode des ersten Kaiserreichs. — In den Jahren 1804—12, der Glanzperiode des Kaiserreichs, gelangte die Metzer Bürgerschaft unter der weisen, fürsorglichen Regierung Napoléon's zu einem bedeutenden Grade von Wohlstand. Handel, Industrie, Landwirthschaft hoben sich in erfreulicher Weise, alle Klassen und alle politischen Parteien der Bevölkerung waren einig im Lobe der vortrefflichen inneren Zustände, welche der im Krieg und Frieden gleich große Kaiser in so kurzer Zeit zu schaffen vermocht hatte. Die während der Revolutionsjahre auf ein Minimum reducirten, unter dem Direktorium sehr unbedeutend verbliebenen städtischen Revenüen mehrten sich unter dem Consulat und Kaiserreich von Jahr zu Jahr, so daß der Magistrat im Stande war, größere Summen zum Besten der Stadt zu verwenden. Die seit 1790 fast ganz eingestellten städtischen Bauten wurden wieder aufgenommen, neue Bauten und Verschönerungsanlagen begonnen, viele nützliche Etablissements gegründet. Besonders Präfekt Vaublanc und Maire Marchant machten sich in dieser Beziehung sehr verdient. Eine Menge wohlhabender Familien aus Lothringen und dem innern Frankreich siedelte seit 1804 nach Metz und seiner Umgebung über; ein großer Theil des emigrirten Clerus kehrte dorthin zurück und retablirte mit kaiserlicher Genehmigung, und von der Stadt durch reiche Beiträge unterstützt, die früheren religiösen Stiftungen, welche sich mit Schulbildung, Krankenpflege und andern nützlichen Zwecken befaßten. Der Fremdenbesuch nahm in der Stadt unter dem Kaiserreich ganz beträchtlich zu; die Metzer Zeitungen berichteten überdies fortwährend von dem Eintreffen fürstlicher und hoher Persönlichkeiten, welche auf der Reise von oder nach Paris längere oder kürzere Zeit in Metz verweilten. Ein reges geselliges, fast luxuriös zu nennendes Leben folgte auf die unheimliche repu-

blikanische Stille und Einfachheit, welche seit 1795 dort geherrscht hatte. Der alte Adel begann seine abgelegten Titel und Wappen wieder zur Schau zu tragen und ein standesgemäßes Leben zu führen, die neue vom Kaiser geschaffene Aristokratie, sich durch Prunk und splendide Feste hervorzuthun, der Clerus, die frühere kirchliche Pracht im vollen Glanze zu entfalten, der Bürgerstand, seine altherkömmlichen Belustigungen und Festlichkeiten in gewohnter Weise zu feiern. Die verschiedenen Parteien schienen durch den Zauber des Kaiserreichs und den unvergleichlichen Ruhm der französischen Waffen versöhnt und voller Bewunderung für den Heroen, welchem Frankreich seine Machtstellung in Europa verdankte. Diese Bewunderung steigerte sich in Metz bis zu einer Art von Vergötterung, als der Kaiser 1805—7 durch eine Reihe der glänzendsten Siege Oesterreich, Rußland, Preußen zu Boden geworfen und zur Anerkennung der Suprematie Frankreichs gezwungen hatte. Die Metzer verehrten ihn seit dieser Zeit wie einen Halbgott und waren bemüht, die letzten Erinnerungen an die republikanische Periode aus ihren Herzen und ihrer Stadt zu verbannen. Die bis 1805 noch an und in öffentlichen Gebäuden belassenen republikanischen Inschriften und Embleme wurden beseitigt, die Büsten und Bildnisse von Koryphäen der Revolutionszeit durch die des Kaisers ersetzt, die republikanischen Namen der Straßen, Plätze, Brücken mit solchen vertauscht, welche die ruhmvolle Kaiserzeit verherrlichten. (Rue Lasalle, Richepanse, de la grande Armée, Place Napoléon, Austerlitz, Friedland, Pont de Jena etc.)

Besuche Napoléon's I. in Metz. — Der von den Metzern langersehnte Moment. in welchem der Kaiser ihre Stadt mit seinem Besuche beehren würde, trat endlich 1806 ein. Derselbe begab sich von Paris zu der gegen Preußen bestimmten Armee und kam am 26. Sept. Vormittags mit der Kaiserin Josephine, dem Prinzen Jérôme und glänzendem Gefolge nach Metz, woselbst ihn vor Porte de France die Behörden und eine aus weiter Ferne herbeigeeilte zahllose Volksmenge mit unbeschreiblichem Enthusiasmus empfingen. Maire Marchant hielt eine kurze Ansprache an den Kaiser, worin es unter anderm heißt: „Die Stadt Metz hat niemals den Feinden ihrer Regenten die Thore geöffnet; sie hat die Schlüssel an Kaiser Karl den Großen und an den guten König Henri überreicht, sie hat heute die Ehre, dieselben Ew. Majestät zu überreichen, — aber sie hat es verstanden, dieselben dem Kaiser Charles Quint zu verweigern." Diese letztere Phrase, welche beweist, daß der Maire Marchant die Geschichte der ehemaligen deutschen Reichsstadt Metz entweder nicht kannte oder nicht kennen wollte, wird seit jener Zeit mit großer Vorliebe von fast allen Metzer Bürgern angewandt, denen die Ehre widerfährt, eine Anrede an französische Regenten oder Prinzen halten zu dürfen;

immer von neuem wird dem Kaiser Charles Quint seine frevelhafte Absicht, die französische Stadt Metz dem Deutschen Reich einverleiben zu wollen, zum Vorwurf gemacht und mit Nachdruck betont, wie besonders die treue Anhänglichkeit der damaligen Metzer Bürger an das französische Mutterland dieses Unternehmen scheitern gemacht habe. Napoléon nahm die Stadtschlüssel in Empfang und antwortete kalt und kurz: „Ihre Gesinnungen freuen mich. Bei unvorhergesehenen Fällen rechne ich mehr auf den Eifer und Muth der Bürger, als auf die Wälle von Metz." Hierauf erfolgte der feierliche Einzug in die festlich geschmückte Stadt, der Kaiser stieg mit seinem Gefolge im Stadthaus ab, empfing dort die Behörden, ritt dann nach dem Artilleriearsenal und Fort Bellecroix, und von hier durch Porte des Allemands und Mazelle nach Redute Pâté, woselbst er, aufmerksam das Vorterrain betrachtend, kürzere Zeit verweilte. Von dort begab er sich nach der Artillerie- und Ingenieurschule, ließ ein kurzes Examen der Eleven abhalten, kehrte nach dem Stadthaus zurück und soupirte daselbst mit den Spitzen der Behörden. Um 10 Uhr Abends desselben Tages trat er die Weiterreise nach Mainz an. Verschiedene Metzer Bürger, darunter Maire Marchant, waren von ihm mit dem Kreuz der Ehrenlegion geschmückt worden; vier Jahre später wurde Marchant zum „Baron de l'Empire" ernannt.

Zum zweitenmal kam der Kaiser am 25. Juli 1807 auf der Rückreise von Berlin nach Paris durch Metz. Sein Eintreffen in letzterer Stadt war auf den Abend des 24. Juli angekündigt worden, verzögerte sich aber bis zum 25. Morgens 3 Uhr. Der größte Theil der Metzer blieb die ganze Nacht wach, um nicht die Ankunft des Siegers von Jena, Auerstädt, Eylau, Friedland zu verpassen und ihm die gebührenden Ovationen darbringen zu können. Unter endlosem Jubel des Volkes erfolgte die Einfahrt des Kaisers in die Stadt; derselbe reiste indeß nach einem Aufenthalt von wenigen Minuten weiter.

Zum drittenmal verweilte der Kaiser vom 25—26. Sept. 1808, zum viertenmal vom 10—11. Mai 1812 in Metz. Seine Gemahlin Marie Louise von Oesterreich begleitete ihn im letzteren Jahre dorthin, das Kaiserpaar stieg in dem Präfekturgebäude ab, woselbst alles aufs festlichste zu seinem Empfang hergerichtet war. Napoléon hielt Revüe über die 10,000 Mann starken Depottruppen, welche die Metzer Garnison bildeten, und über die Nationalgarde ab, und inspizirte hierauf mit großer Genauigkeit die Arsenale und Fortifikationen. Am 11. Nachmittags 2 Uhr reiste er weiter nach Deutschland, um sich an die Spitze der gegen Rußland bestimmten großen Armee zu stellen. Zum letztenmal kam der Kaiser inkognito am 8. Nov. 1813 auf seinem Rückzuge aus Deutschland durch Metz, hielt sich dort aber nur wenige Minuten auf und eilte dann

nach Paris. Die Kaiserin Marie Louise kam noch zweimal nach Metz, am 16. Juli 1812 und am 24. Juli 1813.

Verschiedene Ereignisse. — Im Herbst des Jahres 1807 hatten die Metzer das Vergnügen, einen Theil der von Napoléon in Berlin und Potsdam geraubten Kunstschätze auf Insel Chambières bewundern zu können. Drei mit denselben beladene große Kähne kamen im dortigen Hafen an und wurden daselbst entladen, weil die Gegenstände von Metz per Axe nach St. Dizier, von dort wieder per Kahn nach Paris befördert werden sollten. Beim Ausladen zeigten sich viele Emballagen so defekt, daß man genöthigt war, dieselben zu erneuern; die betreffenden Objekte wurden daher ausgepackt und durften von den Metzern besichtigt werden. Die städtischen Journale erwähnen lobend eine Statue Friedrichs des Großen, welche sie als ein Meisterwerk der Bildhauerkunst schildern.

Fortwährende Durchmärsche von Truppen und Gefangenen, Besuche vornehmer Persönlichkeiten, die Bülletins von den Kriegsschauplätzen gaben den Metzer Zeitungen reichen Stoff für ihre Spalten; der inneren städtischen Verhältnisse erwähnen sie nur sehr oberflächlich. 1809 kamen 11 Offiziere, 80 Mann des Schill'schen Corps als Gefangene durch Metz; die Journale stellen dieses Corps auf gleiche Stufe mit der Bande des Schinderhannes und geben den Lesern schauerliche Berichte von den Schandthaten, welche der Brigantenhäuptling Schill ausgeführt habe.

Am 17. Aug. 1809 erhielt das Mosel-Departement Befehl, 3 Cohorten Nationalgarde, jede 1000 Mann stark, zu formiren, welche nach Holland geschickt werden sollten. um die dortigen Unruhen unterdrücken zu helfen. Die Metzer Zeitungen wissen nicht genug zu rühmen, mit welcher Begeisterung sich die Männer des Mosel-Departements freiwillig zum Eintritt in diese Cohorten meldeten, deren Formirung in Metz stattfand. Die erste Cohorte marschirte am 22. Aug. nach Brüssel ab, wohin kurze Zeit darauf die andern beiden Cohorten folgten. Dieselben nahmen an verschiedenen Kämpfen Theil und kehrten am 18. März 1810 nach Metz zurück.

Vom 9—11. Nov. 1810 verweilte der getreue Alliirte Napoléons, König Friedrich August von Sachsen, auf der Reise nach Paris begriffen, in Metz, woselbst ihm von Behörden wie Einwohnern die größten Ehrenbezeugungen und zahlreiche schmeichelhafte Anreden zu Theil wurden. Bei der Besichtigung des Lyceums überreichte ihm der Sohn des Maire Marchant, damals Sextaner, eine prächtige Ananas und hielt folgende Ansprache: „Sire! In unsern Gärten gilt die Ananas als Symbol des Königthums; ihr Wuchs ist majestätisch, ihre Frucht untadelhaft. Diese Frucht wächst, beschützt durch eine Krone, und diese Krone, welche von der Frucht aufs sorgsamste gepflegt und erhalten wird, sichert die Lebensfä-

digkeit der ganzen Pflanze. So sind auch in Sachsen und im Kaiserreiche Napoléon's die Tugenden der Regenten und die Liebe der Völker zu denselben die sicheren Garantien der allgemeinen Glückseligkeit." Die Heirath des Kaisers mit Marie Louise von Oesterreich (1810) und die Geburt des Königs von Rom (1811) gaben zu großartigen Festen Veranlassung. Die Geburt eines Prinzen sollte laut kaiserlichen Befehls durch 101 Kanonenschüsse und 15 Schläge der Mutte, die einer Prinzessin durch 21 Schüsse und 3 Schläge der Mutte den Metzern angekündigt werden.

Am 23. Febr. 1811 ward in Metz ein Tribunal erster Instanz errichtet. Dasselbe bestand aus 1 ersten Präsidenten, 3 Kammerpräsidenten, 16 Räthen, 1 Auditeur, 1 Generalprokurator, 2 General-Advokaten, 4 Substituten, 1 Greffier en chef und einer Menge von subalternen Beamten. Graf Chasset, sénateur titulaire de la sénateurie de Metz präsidirte der Installirung dieses Gerichtshofes.

Die Feldzüge in Rußland und Deutschland. — Der Feldzug in Rußland wurde den Metzern detaillirt mitgetheilt durch die in den städtischen Journalen veröffentlichten Armee-Bülletins. Das erste derselben, vom 20. Juni aus Gumbinnen datirt, meldet die Eröffnung des Feldzuges, die folgenden Bülletins verkünden Sieg auf Sieg, das 19. Bülletin zeigt den am 14. Sept. erfolgten Einzug der Armee in Moskau an. Diese letztere Nachricht wurde in Metz mit ungeheurer Begeisterung aufgenommen; neugierig und ungeduldig harrte man der Friedensbedingungen, welche der Kaiser dem gedemüthigten Czaren vorschreiben werde. Allein seit dieser Zeit werden die Bülletins immer seltener, kürzer, unklarer, so daß sich niemand verhehlen konnte, die weiteren Erfolge des Feldzuges müßten in keiner Weise den Erwartungen des Kaisers entsprechen. Endlich verkünden Ende December die unter streugster Censur der Präfetten gehaltenen städtischen Journale kurz, der Kaiser sei am 19. Dec. in Paris eingetroffen und habe am 20. dem Senat offen eingestanden, seine Armee sei durch den harten russischen Winter besiegt worden. Von jetzt an bemühen sich nun alle Zeitungen, die Bedeutung des in Rußland erlittenen Mißgeschicks möglichst zu verkleinern, die Situation Frankreichs im rosigsten Lichte erscheinen zu lassen und den etwas verminderten Enthusiasmus für den Kaiser wieder anzufachen. Es wird nachgewiesen, daß derselbe binnen Kurzem über eine neue, furchtbare Armee verfügen und alle Völker niederschmettern werde, welche es wagen würden, Rußland gegen Frankreich zu unterstützen. Eine Invasion des heiligen Bodens Frankreichs wird, selbst als die Armeen der Alliirten schon im vollen Anmarsch gegen dasselbe begriffen sind, für ganz unmöglich erklärt, weil es keiner feindlichen Armee gelingen werde, die von einem dreifachen Festungsgürtel geschützten und von der ganzen Nation vertheidigten Grenzen dieses Rei-

ches zu überschreiten. Der Eitelkeit und dem Patriotismus der Franzosen wird in jeder nur erdenklichen Weise geschmeichelt, um sie zu den enormen vom Kaiser geforderten Opfern an Menschen und Geld zu begeistern. Alle diese geschickt angewandten Mittel ergaben denn auch das gewünschte Resultat. Das Vertrauen der Nation auf den Glücksstern des Kaisers, anstatt durch das ihm in Rußland widerfahrene Unglück erschüttert zu werden, wuchs im Gegentheil zu einem solchen Grade, daß die meisten Departements mit einander an Opferfreudigkeit wetteiferten und freiwillig noch bedeutend mehr gaben, als der Kaiser gefordert hatte. Alt und Jung eilte zu den Fahnen, ganz Frankreich glich einem großen Kriegslager, alle militairischen Arsenale und die Privatindustrie waren unausgesetzt thätig, um das in Rußland verloren gegangene todte Kriegsmaterial zu ersetzen. Das Mosel-Departement lieferte nicht nur alle vom Kaiser einberufenen Contingente von Rekruten und Nationalgarden in kürzester Zeit, sondern formirte überdies noch freiwillig ein mehrere Hundert Mann starkes, vorzüglich ausgerüstetes Reitercorps, zu welchem die Stadt Metz 25, jede andere Commune 1—4 Mann stellte. Außerdem schenkte das Mosel-Departement der Regierung 152,000 Fr., welche durch freiwillige Beiträge gesammelt waren, behufs Ausrüstung und Bewaffnung der Nationalgarden.

Es trat nun aber seit Ende 1812 eine unruhige, schlimme Zeit für die Stadt ein. Einquartirungen, Kriegssteuern und Kriegsleistungen aller Art verursachten der Bürgerschaft harte pekuniäre Opfer, der größte Theil der Metzer Nationalgarde ward zur Besetzung süddeutscher Festungen abkommandirt, alle nur einigermaßen brauchbaren Männer wurden den Linientruppen zugetheilt und nach Deutschland geschickt, so daß in der Stadt fast nur Greise, Krüppel und Kinder die männliche Bevölkerung repräsentirten. Die Stimmung in Metz begann daher vorübergehend sehr gedrückt zu werden, indeß verstanden es Behörden und Journale, der Bevölkerung bald wieder neue Zuversicht und frische Begeisterung für den Kaiser einzuflößen, indem sie die lügenhaftesten Berichte von seinen glänzenden Siegen in Deutschland veröffentlichten und einen baldigen, dauernden, für Frankreich ruhmvollen Frieden in Aussicht stellten. So nur ist es zu erklären, daß das Napoléonsfest (15. Aug.) 1813 in Metz mit einem Gepränge und so allgemeiner Betheiligung der ganzen Bevölkerung gefeiert wurde, wie kaum je vorher, obwohl am 11. Aug. der Prager Friedenskongreß unverrichteter Sache auseinanderging, Oesterreich, England, Schweden der Allianz Rußlands und Preußens beitraten, mithin die Situation für Frankreich so mißlich, wie nur irgend denkbar, war.

Rückzug der Franzosen aus Deutschland. — In um so größere Bestürzung geriethen die Metzer, als ihnen die Gewißheit ward, daß

alle jene Nachrichten von französischen Siegen und Erfolgen in Deutschland eitel Lug und Trug gewesen seien, die in den Tagen vom 16—19. Oct. entscheidend bei Leipzig geschlagene kaiserliche Armee im eiligen Rückzug nach Frankreich begriffen sei, und fast ganz Europa seine Heere gegen dasselbe heranführe, um dem unruhigen Franzosenvolk die gebührende Züchtigung zu Theil werden zu lassen. Jeder Zweifel an der Wahrheit dieser zuerst auf privatem Wege nach Metz gedrungenen Nachrichten schwand dahin, als daselbst Anfangs November 1813 das kaiserliche Hauptquartier und die in den letzten Kämpfen sehr gelichtete Kaisergarde eintrafen und nach mehrtägigem Aufenthalt ins innere Frankreich marschirten. Den ersten wirklichen Vorgeschmack von den Greueln des Krieges erhielt aber die Bürgerschaft, als Mitte November plötzlich ein mehrere Hundert blessirte und kranke Soldaten führender Wagenzug zur Porte des Allemands hineingefahren kam, dessen Eintreffen den Behörden nicht angezeigt war und dessen Anblick die ganze Einwohnerschaft mit Entsetzen erfüllte. Marschall Marmont, mit der Vertheidigung der Rheinlinie von Mannheim bis Andernach beauftragt, hatte nämlich nach eingeholter kaiserlicher Erlaubniß die Evakuation der in Mainz befindlichen, 30—40,000 kranke und blessirte Soldaten beherbergenden Lazarethe angeordnet, und zwar sollten diese Kranken über Metz nach Burgund geschafft werden. Zu dem Zweck requirirte man einige tausend Bauernwagen in Deutschland und packte die Kranken darauf, ohne Rücksicht, ob sie transportfähig waren oder nicht. Obwohl zu jener Zeit eine empfindliche Kälte herrschte, gab man ihnen doch keinerlei Schutzmittel gegen die Witterung mit, sondern ließ sie in ihren abgerissenen, zerlumpten Uniformen reisen. Aerzte, Krankenpfleger, Medikamente, Verbandzeug waren bei den Transporten entweder gar nicht, oder in ganz ungenügender Anzahl vorhanden; sogar mit Lebensmitteln wurden dieselben nicht versehen, man überließ es den Kommandoführern, in den Marschquartieren dafür zu sorgen. In Folge dieses unverantwortlichen, frevelhaften Leichtsinns der Mainzer Militairbehörde starb denn schon auf dem Marsch nach Metz eine unverhältnißmäßig große Anzahl der Kranken. Die Metzer geriethen beim Anblick des in ihre Stadt einfahrenden Krankentransportes in ungeheure Erregung und Entrüstung. Halb erfroren und verhungert, eher Gespenstern als Menschen gleich, mit zerlumpten Uniformen und Mänteln dürftig bekleidet, hockten auf den Wagen, dicht aneinandergedrängt, Offiziere und Soldaten aller Waffengattungen in buntem Gemisch durcheinander, theils stumpfsinnig die herbeieilende Bevölkerung anstarrend, theils dieselbe durch Geberden, Klagetöne und herzzerreißende Bitten um Beistand und Errettung aus ihrer jammervollen Lage auffordernd. Neben den Wagen schleppten sich mühsam die leichter Kranken und Blessirten dahin, um durch die Bewe-

gung wenigstens einigermaßen der empfindlichen Kälte zu entgehen. Die Metzer sistirten das Weiterfahren des Transportes und bewogen die Behörden, zu genehmigen, daß die sämmtlichen Kranken sofort ins Garnisonlazareth geschafft wurden. Die ganze Bevölkerung beeilte sich, ihnen Hülfe und Pflege zu Theil werden zu lassen, die Civil-Aerzte, Chirurgen, Apotheker unterstützten ihre Collegen vom Militär, deren Zahl für die große Menge der Kranken bei weitem nicht genügte, mit unermüdlichem Eifer; es bildeten sich sogleich in der Bürgerschaft Krankenpflegevereine, alle Familien beeilten sich, Vorräthe an Verbandzeug, Charpie, die nöth'gen Erfrischungen und Stärkungsmittel zu liefern. Allein ununterbrochen kamen jetzt neue, oft Tausende von Kranken führende Wagenzüge in der Stadt an, welche in gleicher Weise daselbst untergebracht wurden. In kurzer Zeit waren das Garnison-Lazareth und die städtischen Hospitale mit kranken Soldaten überfüllt, so daß nach und nach das Lyceum, das große und kleine Seminar, die Basse Seille-Kaserne, alle leerstehenden Abteien, Klöster, Kirchen zu provisorischen Lazarethen für die Schwerkranken eingerichtet werden mußten, während die leichter Kranken zum größten Theil bei der mitleidigen Bürgerschaft Unterkunft fanden. Im ganzen beherbergte Metz vom Nov. 1813 bis April 1814 etwa 22,000 kranke und blessirte Soldaten. Da alle Lazarethe überfüllt waren, die Anzahl der Aerzte für die Menge der Kranken nicht im entferntesten genügte, da ferner bald Mangel an Medikamenten und sogar an Verbandzeug eintrat, so griff der schon von Mainz her mitgebrachte Lazarethtyphus in erschreckendem Maße um sich. Ungefähr die Hälfte der Kranken starb in Metz, auch von der Bürgerschaft forderte der Typhus zahlreiche Opfer.

Während somit Metz in ein großes Hospital verwandelt war und des Elends sattsam genug hatte, erschienen nun auch hier unaufhörlich kaiserliche Erlasse, welche an den Patriotismus der Nation appellirten, alle Männer vom 16. bis 50. Lebensjahre zu den Waffen riefen und im ganzen Lande einen Guerillakrieg anordneten, wie solchen die Franzosen zu ihrem größten Nachtheil in Spanien kennen gelernt hatten. Es konnte natürlich unter den obwaltenden Verhältnissen in Metz keine große Begeisterung für diese Erlasse herrschen; der vom Kaiser gewünschte Guerillakrieg fand überhaupt im Mosel-Departement wenig Beifall, es bildeten sich einige unbedeutende Freicorps, welche jedoch beim ersten Anrücken der Feinde schleunigst in die nächsten Festungen eilten; man begann hier und da einige Befestigungen von Defileen und wichtigen Punkten, indessen im Großen und Ganzen ward in dieser Beziehung nichts geleistet was dem Vordringen der Alliirten einen nennenswerthen Widerstand hätte bereiten können. Die immer von neuem angeordneten Rekrutirungen gaben gleichfalls im Mosel-Departement nicht mehr die erwarteten Resultate, eine Menge

junger Leute flüchtete in die Berge und Wälder, um sich der Conscription zu entziehen; als ferner der Kaiser einen großen Theil der Nationalgarde zu Linientruppen machte, mehrten sich auch hier die Desertionen in erschreckender Proportion. Verschiedene Erlasse des Präfekten Vaublanc drücken das Bedauern über diesen Mangel an Patriotismus aus und machen darauf aufmerksam, daß nicht nur die Deserteure, sondern auch ihre Mithelfer unnachsichtlich den strengsten von den Kriegsgesetzen vorgeschriebenen Strafen unterworfen sein werden. In Metz bildete seit Ende Sept. 1813 nur eine geringe Anzahl der garde nationale sédentaire die Garnison, alle übrigen Linientruppen und Nationalgarden waren nach Deutschland geschickt worden.

Seit dem 27. Nov. 1813 leitete Marschall Kellermann die militärischen Rüstungen im Mosel-Departement und die Armirung von Metz. Diese letztere Aufgabe war damals äußerst schwierig. Die Festung war sehr vernachlässigt, die Fortifikation in ganz mittelmäßigem Zustand, die artilleristische Ausrüstung ungenügend. Verschiedene seit langer Zeit zur Verstärkung der Festung als nothwendig erachtete und begonnene Werke waren noch nicht beendigt worden und daher für die Vertheidigung werthlos. An Arbeitern herrschte, da alle nur einigermaßen brauchbare Männer unter den Waffen und meist in Deutschland waren, großer Mangel, Fuhrwerke und Pferde waren kaum zu bekommen, die Verproviantirung machte um so größere Schwierigkeiten, als die ganze Umgebung von Metz durch die fortwährenden Truppendurchmärsche arg ausgesogen war, die Proviantvorräthe daher aus weiterer Entfernung beschafft werden mußten. Indessen leistete Kellermann, vom Platzingenieur General Rogniat, dem Artillerie-Obersten Fouchard, dem Präfekten Vaublanc und Maire Marchant thätig unterstützt, alles unter so schwierigen Verhältnissen Erreichbare, so daß beim Einrücken der Alliirten in Lothringen die Festung gegen gewaltsame Unternehmungen gesichert und für 6 Monate reichlich verproviantirt war. Weniger glücklich war Kellermann mit der Organisation des Guerillakriegs im Mosel-Departement, auf welchen der Kaiser außerordentlichen Werth legte. Projektirt war, daß in jedem Arrondissement 6 Cohorten und 2 Elite-Compagnien Landsturm gebildet, alle Punkte, woselbst man dem Vormarsch der Feinde wesentliche Hindernisse bereiten konnte, verschanzt und durch den Landsturm vertheidigt werden sollten. Weder die Formation der Cohorten noch die projektirten Verschanzungen kamen zu Stande, einerseits, weil der Anmarsch der Alliirten viel früher erfolgte, als man vermuthete, besonders aber, weil die Landbevölkerung sich sehr renitent zeigte und den mit der Landesvertheidigung beauftragten Insurrektionsgenerälen nur mit ausgesprochnem Widerwillen gehorchte. Sogar Maire Marchant versagte dem General Kellermann aufs entschiedenste seine Unterstützung.

bei diesen Projekten; er bezeichnete sie als unausführbar und verderblich, weil erstens Menschen, Pferde, Waffen, Arbeitsgeräthe, besonders aber der Enthusiasmus des Volkes mangelten, und zweitens, weil der Feind berechtigt sei, mit schonungsloser Härte das Kriegsrecht gegen alle Einwohner auszuüben, welche, ohne regulären Truppenverbänden anzugehören, den Guerillakrieg führen würden.

Die Besatzung von Metz wurde in dem Maße, als die städtischen Nationalgarden allmälig aus Deutschland zurückgezogen wurden, auf 5 Cohorten Nationalgarde-Infanterie (5000 M.) und 2 Compagnien Nationalgarde-Artillerie gebracht. Dieselben wurden Ende Dec. in Bezug auf Sold, Kriegsgesetze ꝛc. völlig mit den Linientruppen gleichgestellt. Eine besondere von Kellermann eingesetzte Kommission ernannte die Offiziere für dieselben. Aus den städtischen Handwerkern wurden 4 Compagnien Pioniere gebildet; Uniformen konnten ihnen nicht gegeben werden, sie bekamen aber wenigstens den Képi als militairisches Abzeichen. Ihr Sold ward auf 2 Fr. pro Tag normirt. An Cavallerie befanden sich nur 30 Mann Linie, 50 Mann Nationalgarde in der Stadt. Die halberwachsenen Schüler und Lehrburschen der Stadt erhielten Erlaubniß, ein 800 Mann starkes Bataillon zu bilden und bei der Vertheidigung derselben mitzuwirken. Commandeur der gesammten Nationalgarden wurde Oberst Baron Cosson.

Erste Invasion der Alliirten in Frankreich. — Die Alliirten zogen in drei mächtigen Heersäulen gegen Frankreichs Grenzen heran. Das 261,000 Mann starke, vom Fürsten Schwarzenberg kommandirte böhmische Hauptheer drang durch die Schweiz gegen Dijon und Langres vor, woselbst es am 15. Jan. 1814 eintreffen sollte. Die 173,000 Mann starke, vom Feldmarschall Blücher kommandirte schlesische Armee hatte den Auftrag, zwischen Mannheim und Coblenz über den Rhein zu gehen, sich direkt auf Metz zu dirigiren, die Rhein-, Mosel- und Maas-Festungen mit schwachen Detachements zu blokiren und sich am 31. Jan. mit der böhmischen Armee bei Troyes und Vitry zu vereinigen. Von Holland und Belgien sollte eine 174,000 Mann starke Armee gegen Frankreich operiren. Die Streitkräfte, welche Napoléon diesen im Ganzen 572,000 Mann starken feindlichen Armeen in Frankreich selbst entgegenstellen konnte, beliefen sich etwa auf 150,000 Mann Feldtruppen und 100,000 Mann Nationalgarden. In Holland waren gegen 70,000 Mann französische Truppen, eben so viele in Deutschland zur Behauptung der dortigen Eroberungen zurückgeblieben. Die schlesische Armee bestand aus 2 deutschen Bundes-Corps (Churprinz von Hessen-Cassel, Herzog von Sachsen-Coburg), 2 preußischen (York, Kleist), und 2 russischen Corps (Sacken, Langeron). In der Neujahrsnacht 1814 ging diese Armee bei Mannheim, Caub und

Coblenz über den Rhein und rückte gegen Saar und Mosel vor, wohin sich die schwachen Corps des Marschalls Marmont, der Generäle Durutte und Ricard eiligst zurückzogen. Diese französischen Corps bestanden zum größten Theil aus Rheinbundstruppen und Holländern, welche auf dem Rückzuge in so großer Menge desertirten, daß Marmont an der Saar kaum noch die Hälfte seiner ursprünglichen Truppen beisammen hatte. Am 11. Jan. überschritt York's Corps die Saar ober- und unterhalb Saarlouis und drang auf den Straßen nach St. Avold und Bolchen gegen Metz vor. Bei St. Avold fand ein Gefecht Statt, in welchem die Franzosen geworfen wurden. Am 12. Jan. traf Marmont in Metz ein; Kellermann übergab ihm die weitere Obhut der Festung und reiste am 13. nach Verdun ab. Am 12. zeigten sich die ersten preußischen Truppen vor Metz und hatten bei Colombey, Noisseville, Flanville Gefechte mit den Franzosen, welche nach der Stadt zurückgedrängt wurden. Am 11. und 12. passirte das Corps Marmonts durch Metz, dasselbe kam nach den Berichten der städtischen Zeitungen »pêlemêle« an, und beging in Metz und Umgegend verschiedene grobe Excesse.

Die Festung war am 4. Jan. in Belagerungszustand erklärt worden, zum Commandanten hatte Kellermann den General Roget de Belloquet bestimmt. Marmont scheint kein besonderer Freund des Generals Kellermann gewesen zu sein, denn in seinen von Mainz und Metz aus an den Kriegsminister gerichteten Schreiben äußerte er sich vielfach tadelnd über ihn und meldet unter anderm, er habe sich veranlaßt gesehen, anstatt des unfähigen und bei der Bürgerschaft mißliebigen Generals Roget den tapfern und umsichtigen General Durutte zum Commandanten der Festung, zu dessen Stellvertreter den Obersten Baron Richter zu ernennen. Er meldet ferner, die Festung befinde sich in gutem Kriegszustand, sei gegen gewaltsame Unternehmungen gesichert und noch in letzter Zeit durch seine Fürsorge reichlich mit aus Deutschland herbeigetriebenem Schlachtvieh verproviantirt worden. Die Garnison verstärkte Marmont durch 3000 Mann Linientruppen seines Corps, ihre Gesammtstärke incl. Pioniere, Militärarbeiter rc. giebt er auf ca. 12,000 Mann an. Am 16. reiste der Marschall nach Verdun ab, um auch hier die letzten Vertheidigungsdispositionen zu treffen.

Erste Blokade von Metz. — Am 13. Jan. war Metz vom rechten Seille- bis zum rechten Mosel-Ufer bei St. Julien durch Truppen des York'schen Corps cernirt, am 16. ward die Cernirungslinie bis Montigny verlängert, die Einschließung am linken Moselufer konnte aber erst am 21. bewirkt werden, da die Brücke bei Moulins zerstört, die Mosel in Folge plötzlichen Thauwetters weithin über ihre Ufer getreten, eine Ueberbrückung derselben daher nicht möglich war. Die zur Cernirung des linken Ufers bestimmten



Truppen mußten über Pont à Mousson, woselbst die stehende Brücke thörichter Weise von den Franzosen nicht gesprengt war, an ihre Bestimmungsorte marschiren. Die Oberleitung der ganzen Cernirung ward dem Prinzen Wilhelm von Preußen übertragen. Derselbe rekognoscirte am 15. die Festungswerke des rechten Mosel-Ufers. Die Metzer Zeitungen geben ihr Erstaunen zu erkennen über die Verwegenheit, mit der die Preußen diese Rekognoscirung ausführten; so ritt eine Cavallerie-Patrouille bis dicht an Porte des Allemands heran und kehrte erst langsam um, als von der Festung einige Kanonenschüsse auf sie abgegeben worden waren. Am 18. traf ein Befehl Blüchers ein, demzufolge York versuchen sollte, die Festungen Metz, Thionville, Luxemburg, Longwy durch gewaltsamen Angriff zu nehmen. Prinz Wilhelm ordnete alle Vorbereitungen zum Sturm auf Metz an, inzwischen traf am 24. York vor Metz ein, rekognoscirte mit ihm gemeinsam die ganze Festung und konstatirte, daß dieselbe weder durch gewaltsamen Angriff, noch durch Bombardement, sondern nur durch regelmäßige Belagerung zu erobern sei. Es ward daher die weitere sorgsame Blokade anbefohlen, eine für den Prinzen Wilhelm um so schwierigere Aufgabe als er gegen die 12.000 Mann starke Garnison kaum 6000 Mann zur Verfügung hatte. Am 23. machte die erstere einen größeren Ausfall aus verschiedenen Thoren, warf die preußischen Vorposten, welche nur ¼ Stunde von der Festung entfernt standen, aus ihren Stellungen, ward aber bald durch herbeieilende preußische Verstärkungen zurückgetrieben. Am 25. Jan. erhielt Prinz Wilhelm Befehl, mit seiner Brigade dem nach Vitry abmarschirenden Yorkschen Corps zu folgen und die Blokade von Metz dem russischen General Varasdin zu übergeben, dessen Corps gleichfalls etwa 6000 Mann stark war. Am 6. Febr. ward letzterer vom russischen General Jussefovitsch, dessen Corps gegen 9000 Mann zählte, abgelöst. Am 24. März übernahm die churhessische, vom General von Müller kommandirte Brigade die Cernirung von Metz. Gleichzeitig mit dieser Festung wurden Thionville, Luxenburg, Saarlouis blokirt, Bitsch, Longwy, Verdun nur durch schwache Detachements beobachtet.

Graf Durutte, von seinen Brigadegenerälen Beurmann, Walderbach, Roget de Belloquet, dem Ingenieur Rogniat und Artilleristen Fouchard eifrigst unterstützt, führte die Armirung der Festung mit großer Umsicht weiter, um dieselbe eventuell auch gegen den regelmäßigen Angriff möglichst widerstandsfähig zu machen. Die gedeckten Wege wurden verpallisadirt, die auf Insel Saulcy und Chambières begonnenen Erdwerke beendigt, verschiedene Batterien und Blockhäuser angelegt. Die Blokadetruppen wurden fortwährend durch kleinere und größere Ausfälle beunruhigt, von welchen letzteren die folgenden zu erwähnen sind.

Am 19. Febr. erfolgte ein größerer Ausfall gegen Magny und Marly,

dessen Zweck Zerstörung der aus 3 Bögen bestehenden massiven Brücke bei letzterem Ort war. Es gelang indeß nur, einen Bogen zu sprengen, da stärkere russische Detachements von allen Seiten herbeieilten und die Franzosen zum Rückzug zwangen. Am 5. März ließ Durutte gleichzeitig Jouy und Marly angreifen. Bei ersterem Ort fand ein lebhaftes Gefecht Statt, die Franzosen erbeuteten daselbst 46 mit Proviant beladene Wagen. Die Brücke bei Marly ward an diesem Tage vollständig zerstört. Am 16. März verließ Durutte mit 1000 Mann und einigen Feldgeschützen bei Nacht die Festung und marschirte, unbemerkt von den Kosaken, denen die Cernirung des linken Mosel-Ufers anvertraut war, nach Thionville. Er überrumpelte dort die hessischen Blokadetruppen und trieb sie in wilder Flucht vor sich her. Sodann verstärkte er sein Detachement durch 650 Mann Linientruppen der Garnison von Thionville und marschirte mit ihnen in der nächsten Nacht unbemerkt und ungehindert nach Metz zurück. Am selben Tage machte General Roget zur Porte des Allemands hinaus einen Ausfall gegen die Russen und nahm ihnen eine Menge Proviant, sowie hundert Ochsen ab. Am 22. März verjagte Durutte die Russen aus Moulins und Ars, in welchem letzteren Ort Jussefovitsch sein Hauptquartier hatte, und drang bis Novéant vor. Hier fand ein größeres Gefecht Statt, bei welchem sich auch die Metzer Nationalgarde rühmlichst auszeichnete. Die Russen hatten 250, die Franzosen 70 Mann an Todten und Verwundeten, 180 Russen fielen in französische Gefangenschaft. Am 25. März marschirte das Corps von Jussefovitsch ab, um Verdun zu blokiren; die hessische Brigade, welche bis dahin Luxenburg und Thionville eingeschlossen hatte, übernahm jetzt die Blokade von Metz. Am 23. März erhielt Durutte einen Brief vom Marschall Berthier, worin er aufgefordert wurde, die Etappen der Alliirten in den Departements der Mosel, Meurthe, Maas zu beunruhigen und die Landbevölkerung zu einem allgemeinen Aufstand zu bewegen. Durutte übergab das Commando der Festung an Oberst Cosson und marschirte in der Nacht vom 24—25. mit 5000 Mann Infanterie und 16 Feldgeschützen nach Thionville, woselbst er zum zweitenmale die Blokadetruppen überrumpelte und davonjagte. Er zog aus Thionville alle entbehrlichen Truppen an sich, marschirte auf Luxenburg, dann auf Longwy, wiederholte das vor Thionville angewandte Manöver mit gleich gutem Erfolge und verstärkte sein Corps auf etwa 10,000 Mann. Seinen Auftrag, die Bevölkerung zu insurgiren, erfüllte er bei dieser Gelegenheit nach besten Kräften; das unvermuthete Erscheinen eines stärkeren französischen Corps in diesen Gegenden und die vom General ausgesprengte Nachricht, alle gegen Paris vorgedrungenen Heere der Alliirten seien total geschlagen, ihre Trümmer eilten in wilder Flucht nach Deutschland zurück, flößten den Einwohnern wieder neuen Muth und frische

Begeisterung für den Kaiser ein. Dieselben griffen in vielen Distriften zu den Waffen und thaten den Alliirten bedeutenden Schaden durch Ueberrumpelungen von Etappen, Aufheben von Wagenkolonnen und Gefangennahme kleinerer Detachements. Der General-Gouverneur von Lothringen, der russische Staatsrath Alopäus, schrieb wiederholt an die Truppenkommandeure seines Bezirks und ersuchte sie um rasche Niederwerfung der ernstlichen an verschiedenen Punkten ausgebrochenen Volksaufstände. Durutte marschirte von Longwy nach Verdun; da jedoch jetzt die Corps von Jussefowitsch und Biron gegen ihn heranzogen und er befürchten mußte, von Metz abgedrängt zu werden, kehrte er unter steten Scharmützeln mit seinen Verfolgern dorthin zurück. Am 4. April kam er von Gravelotte auf Metz losmarschirt. Die Hessen am linken Mosel-Ufer liefen in wilder Flucht bis nach Maizières, etwa 250 derselben wurden von den Bauern zu Gefangenen gemacht; auch die Hessen am rechten Ufer zogen sich auf entsprechende Entfernungen zurück, die Blokade hörte von diesem Tage an gänzlich auf. Am 6. April erhielt Durutte Nachricht, daß sich russische Truppen bei Nancy gezeigt hätten, marschirte dorthin, fand aber die Nachricht nicht bestätigt und kehrte nach Metz zurück.

Am 30. März waren die Alliirten nach harten Kämpfen Herren von Paris geworden, am 10. April entsagte Napoléon dem französischen Thron, am selben Tage hob Durutte den Belagerungszustand von Metz auf. Am 12. theilte Marchant den Einwohnern die Abdankung des Kaisers und die Proklamirung Louis XVIII. zum König der Franzosen mit und forderte sie auf, dem neuen Souverain gleiche Treue, wie bisher dem Kaiser, zu beweisen und sich des endlich zu hoffenden dauernden Friedens zu erfreuen. Er schloß seine Bekanntmachung mit den Worten: »Le prince Français, que nos voeux rappellent, est le petit fils de Henri. Quel plus heureux augure pourrait préparer nos coeurs aux grands événements, qui vont se succéder?« Ende April traf Jussefovitsch in Metz ein, um mit Durutte wegen des Rückmarsches der alliirten Truppen, von denen mehrere Corps, darunter das 4. russische, an Metz vorbei passiren sollten, zu unterhandeln. Die Demarkationslinien um Metz wurden von den beiden Generälen festgestellt, die zum Uebergang der alliirten Truppen vom linken aufs rechte Mosel-Ufer nothwendigen Brücken von den Metzer Pionieren bei Insel Chambières hergestellt. Die städtischen Journale sprechen mit großem Lobe vom General Jussefovitsch und seinem Blokadecorps. Sie rühmen die gute Mannszucht, welche bei den Russen geherrscht habe, die Schonung, welche dieselben der Landbevölkerung zu Theil werden ließen, die Milde, mit der sie die gefangenen Metzer Soldaten behandelten. Sie erzählen mit Stolz, daß Jussefovitsch am 17. März zu Ehren der am 10. März verstorbenen Metzer Dame Foix de

Candalle, geborene Goullet de Montlibert, welche die verwundeten russischen Gefangenen in Metz mit gleicher Liebe wie ihre eigenen Landsleute pflegte, in Ars an der Mosel einen Trauergottesdienst durch den dortigen Pfarrer Thomas abhalten ließ, dem er selbst mit seinem Stabe beiwohnte. Madame Candalle war im ganzen Metzer Lande wegen ihrer Frömmigkeit und Wohlthätigkeit so hoch geschätzt, daß man ihre irdischen Reste in der Cathedrale beizusetzen und durch eine daselbst angebrachte Inschrift das Andenken an die edle Frau zu verewigen beschloß. Eben so sehr, wie die Metzer Zeitungen die Russen loben, eben so sehr schimpfen sie auf die Hessen; sie schildern dieselben als äußerst rohe Leute, welche gegen das wehrlose Landvolk die gröbsten Excesse begingen.

Am 12. Mai hörte der Dienst der Nationalgarde in Metz auf, wohin jetzt mit Rücksicht auf das Vorbeipassiren der Alliirten die starke Garnison von 4 Regimentern Infanterie, 2 Regimentern Cavallerie gelegt ward. Die Bürgerschaft von Metz war stolz darauf, daß den Alliirten nicht gestattet ward, direkt durch ihre Stadt zu marschiren und somit deren Ruf als Pucelle aufs vollständigste gewahrt blieb. Anfangs des Jahres 1815 erhielt Durutte eine andere Verwendung in der Armee; die Bürgerschaft von Metz verehrte ihm als Zeichen der Anerkennung einen Ehrendegen. Das Kommando der Truppen in Lothringen erhielt Marschall Oudinot, welchem Metz als Wohnsitz angewiesen wurde.

Plötzliche Begeisterung für die Bourbons. — Von der Stunde an, als Napoléon die Entsagungsurkunde unterzeichnet hatte, schien auch in Metz plötzlich jede Zuneigung zu demselben, jede Erinnerung an das viele Gute, welches man ihm verdankte, beim größten Theil der Bevölkerung, und hauptsächlich bei denjenigen Personen, über welche der Kaiser die ganze Fülle seiner Huld ausgeschüttet hatte, vollständig verschwunden; liest man die Zeitungen, Berichte und Reden aus jener Periode, so möchte man fast glauben, die meisten Einwohner hätten schon seit langen Jahren die Rückkehr der Bourbon's sehnlichst gewünscht und wären überglücklich gewesen, daß Louis XVIII. endlich den Thron seiner Ahnen bestiegen habe. Die Stichwörter der Zeitungen lauten jetzt: »à bas Napoléon, le Corse, le roi de Rome, le Tyran, l'empire, le sénat, la guerre, la conscription, l'aigle imperial« und »vive le roi légitime, Louis le désiré, le drapeau blanc, la paix, vivent les Alliés.« Nur die alten Invaliden und Soldaten des Kaiserreichs und die auch während der Kaiserzeit den republikanischen Grundsätzen treugebliebenen Bürger gaben unverholen ihren Unwillen darüber zu erkennen, daß den verhaßten Bourbons wieder die Zügel der Regierung übergeben wurden. Am 12. Mai sandte die Stadt eine Deputation nach Paris, um Louis XVIII. zu seiner Thronbesteigung zu gratuliren. Der Baron des Kaiserreichs, Maire Marchant, war Prae-

ses derselben, die anderen Deputirten waren die Generäle de Cosson, Jobal de Lue, de Chérizey, Oberst Bizot du Coudray, Kanonikus de Beausire und Kommissär Bouchotte. Marchant hielt die Anrede an den König, er versicherte ihm, daß die Metzer von unbeschreiblicher Liebe zu ihm und seiner Familie beseelt seien und ihm jederzeit treu zur Seite stehen würden. Außerdem erlaubte er sich, den König daran zu erinnern, daß Metz ehemals freie Reichsstadt gewesen sei und als solche besondere Vorrechte und Privilegien besessen habe, welche der König bestätigen möge. Der St. Louistag wurde in Metz mit ähnlicher Begeisterung, wie vordem der Napoléonstag, gefeiert. Dem vom 27—29. Sept. in Metz weilenden Herzog von Berry wurden solche Ovationen von der Bevölkerung dargebracht, daß jede Erinnerung an Napoléon vollständig beseitigt schien. Baron Marchant erließ vor der Ankunft des Herzogs folgende Proklamation an die Metzer, welche wir anführen, um eine Probe davon zu geben, in welcher Weise die meisten dem Kaiser zum größten Dank verpflichteten Beamten jetzt auf einmal bemüht sind, sich bei den Bourbons einzuschmeicheln. „Mitbürger! Ihr werdet ein Glück genießen, dessen Ihr würdig seid, da Ihr es sämmtlich zu schätzen wißt. Ein Nachkomme des heiligen Louis, ein Nachkomme des Königs Henri IV., des unsterblichen Protektors dieser Stadt, wird uns mit seinem Besuch beehren. Nach 24 Jahren des Elends und Kampfes, o wie süß ist es da, sich wieder unter der schützenden Aegide unseres angestammten, erlauchten Königshauses zu befinden. Mit unserm guten König kehrt der Friede in seinem ganzen Zauber zurück. Der Friede, welcher unser Vaterland zu fliehen, für alle Zeiten verschwunden zu sein schien, hält seinen Einzug in unsere Stadt, er allein bildet das Gefolge des Königs, die ganze Welt söhnt sich aus im Augenblick, wo Louis le Désiré den Boden des Vaterlandes betritt. Mitbürger! ich habe nicht nöthig, Euch in's Gedächtniß zurückzurufen, wie großes wir unserem erlauchten Königshaus verdanken, wie viele Wohlthaten es uns erwiesen hat. Das Wohlwollen des Königs Henri IV. gegen unsre Vaterstadt ist in aller Gedächtniß. Könnten wir je vergessen, daß dieser große König einst persönlich unseren Vätern den Trost überbrachte, dessen sie so dringend bedurften? Mitbürger! Beamte! Soldaten! Frauen! Kinder! Möge uns alle nur ein Gedanke beseelen, nur eine Pflicht beschäftigen! Eilen wir sämmtlich dem Prinzen entgegen, dessen Ankunft unser innigster Wunsch ist! Die ganze Bevölkerung rufe: Es lebe der König, es lebe der Prinz!"

Plötzliche Begeisterung für Napoléon. — Am 26. Febr. 1815 verließ Napoléon sein souveraines Fürstenthum Elba mit einem kleinen Häuflein getreuer Soldaten, am 1. März landete er in der Provence und begann von hier seinen verwegenen Eroberungszug durch Frankreich. Rasch

vergaßen die meisten Offiziere und Beamte ihren dem König Louis XVIII. geschworenen Eid und stellten sich dem Kaiser zur Verfügung, welchem Beispiel der größte Theil der Nation und des Heeres unverzüglich folgte. Am 20. März Morgens floh Louis XVIII. aus Paris, am Abend desselben Tages traf Napoléon daselbst ein und übernahm die Leitung der Regierung. Die Metzer erfuhren am 9. März die Nachricht von dem Eintreffen des Kaisers auf französischem Boden. Marschall Oudinot, Präfekt Vaublanc und Maire Marchant erließen Proklamationen an die Garnison, Nationalgarde und Bevölkerung, worin sie dieselben aufforderten, dem König treu zu bleiben. Marchant veranlaßte die Einberufung der Nationalgarde von Metz, weil der Stadt Gefahr drohe von inneren und äußeren Feinden. Er fordert in einem längeren Erlaß alle Bürger auf, zu ihrer Vertheidigung mitzuwirken, und schließt denselben mit den Worten: »car Pucelle elle est, Pucelle elle restera.« Am 17. marschirte das meist aus alten kaiserlichen Gardisten bestehende Königs-Grenadier-Regiment von Metz ab, um zu dem gegen Napoléon bestimmten Corps zu stoßen. Das Regiment war kaum zur Stadt heraus, als es »vive l'Empereur« schrie und direkt zum Kaiser marschirte; die übrigen von Metz abgeschickten Regimenter machten es genau ebenso. Am 24. erklärte sich mit wenigen Ausnahmen die gesammte Metzer Garnison und Bürgerschaft für den Kaiser; die weißen Kokarden wurden weggeworfen und mit Füßen getreten, die trikoloren unter Freudengeschrei angelegt. Auf der Cathedrale ward unter den stürmischen Rufen »vive l'Empereur, à bas les Bourbons!« die trikolore Fahne aufgehißt. Präfekt Vaublanc war so vernünftig, einzusehen, daß er den Bourbons zu viel Versicherungen seiner Anhänglichkeit gegeben habe, um auf die frühere Freundschaft des Kaisers rechnen zu können, er übergab in aller Stille die Präfekturgeschäfte einem seiner Beamten und verließ, wie die Zeitungen berichten, incognito die Stadt. Dagegen verblieb der Baron des Kaiserreichs, Maire Marchant, welcher in so widerlicher Weise und bei jeder Gelegenheit den abgesetzten Kaiser geschmäht und den Bourbons geschmeichelt hatte, mit großer Unbefangenheit auf seinem Posten und gab sich Mühe, sein Fahrzeug schnell wieder ins kaiserliche Fahrwasser zu lenken. Baron Cosson begab sich mit einer Metzer Deputation, welcher sich anzuschließen Marchant nicht für rathsam befand, nach Paris und überbrachte dem Kaiser die Versicherung, daß die Metzer nur gezwungen den verhaßten Bourbons gehorcht hätten und überglücklich seien, ihren geliebten Kaiser wieder auf dem Thron zu sehen. Ende April traf der neue vom Kaiser ernannte Präfekt des Mosel-Departements, Baron Ladoucette, in Metz ein. Seine erste Thätigkeit bestand darin, die Nationalgarde zu inspiziren und in einer begeisternden Rede zur Treue gegen den Kaiser zu ermahnen. Alsdann ward ein Festessen veranstaltet, an welchem sich alle höheren Be-

amten und Offiziere betheiligten. Der Divisionsgeneral Béliard und Präfekt Ladoucette hatten angeordnet, daß ersterer den Kaiser, der zweite die Armee, der Präsident de Gartempe die Kaiserin und den König von Rom, Maire Marchant die Braven von Elba hochleben lassen solle. Man war sehr gespannt, mit welchen Worten der letztere seine Anhänglichkeit an den Kaiser ausdrücken werde, den er so vielfach geschmäht hatte, nachdem das Glück ihm untreu geworden war. Sein Toast lautete, wie folgt: „Auf das Wohl der Braven von der Insel Elba! Glücklicher, als wir, konnten sie dem Fürsten treu bleiben, den sie liebten und den ihnen Europa bestimmt hatte. Uebrigens waren sie ja auch durch das Meer von den Bourbons getrennt.“ Diese sarkastische Rede ward von den Napoléonisten sehr übel aufgenommen und nach Paris gemeldet. Wenige Tage später traf von dort Regierungskommissär de Gérando ein und ließ Marchant andeuten, er möge seine Stellung niederlegen, worauf dieser nach einigem Zögern abdankte. Marchant verließ die Stadt und begab sich auf seinen Landsitz; die Mairie übernahm Chedeaux, welchen Ladoucette seiner napoléonistischen Gesinnungen wegen zu diesem Amt vorschlug.

Am 13. März erklärte der Wiener Congreß Napoléon als Feind und Störer der Weltruhe und wies jegliche von ihm vorgeschlagenen Unterhandlungen aufs entschiedenste zurück, am 25. schlossen Rußland, Oesterreich, Preußen, England die Allianz zu Wien, welcher wenige Tage später die meisten europäischen Staaten beitraten, so daß ein Heer von mehr als 1 Million Combattanten gegen Frankreich herangeführt werden konnte. Die Anstrengungen Napoléons, diesen furchtbaren Rüstungen seiner Gegner ebenbürtig entgegenzutreten, übertrafen an Großartigkeit noch die des Jahres 1814; abermals ward das ganze Land in ein imposantes Lager und Arsenal, die ganze Nation in ein Volk von Kriegern und Militärarbeitern umgeschaffen. Indessen konnten, wie leicht erklärlich, die vom Kaiser gewünschten Resultate nur theilweise erreicht werden, denn das Land war durch die unglücklichen seit 1812 geführten Kriege und die letzte Invasion arg mitgenommen, die waffenfähige männliche Bevölkerung auffallend gelichtet und, was das wesentlichste Moment war, die Begeisterung für den Krieg beim größten Theil des Volks sehr herabgesunken und durch den Wunsch nach einem dauernden Frieden verdrängt. Obwohl daher den amtlichen Mittheilungen zufolge der Kaiser am 13. Juni über eine Armee von 375,000 Mann Linie und 600,000 Mann Nationalgarde verfügte, so waren doch in Wirklichkeit diese Zahlen bei weitem nicht erreicht, denn erstens war das Land nicht mehr im Stande, so viele streitbare Männer zu stellen, und zweitens entzogen sich in noch größerer Menge, als 1814, Rekruten und Nationalgarden durch Desertion der Dienstpflicht. In der Beschaffung des todten Kriegsmaterials war zwar gleichfalls in Zeit von

wenigen Monaten das Unglaubliche, immerhin aber noch lange nicht das vom Kaiser Gewünschte geleistet worden, namentlich mangelte es den Nationalgarden und dem Landsturm an guten Waffen. Der Guerillakrieg sollte diesmal im großartigsten Maßstabe zur Ausführung kommen; Militär- und Civilbehörden organisirten denselben mit rastlosem Eifer. Alle nicht zur Linie oder Nationalgarde, aber zu Guerilleros geeignet scheinenden Männer wurden in besondere Corps formirt, erhielten Offiziere, Unteroffiziere und Instruktionen, wo und wie sie den Guerillakrieg zu führen hätten. In welcher Anzahl die männliche Bevölkerung zum Kriegsdienst oder zu militärischen Arbeiten herangezogen wurde, möge das Beispiel des Mosel-Departements beweisen. Jedes Arrondissement desselben sollte, abgesehen von den vielen ausgehobenen Rekruten, an mobilen Nationalgarden 6 Bataillone Infanterie, 5 Compagnien Artillerie, 5 Compagnien Pioniere, an nicht mobiler Nationalgarde 3 Bataillone garde nationale sédentaire, im Ganzen also 11,000 Mann stellen, jedes nicht hierin einbegriffene männliche Individuum vom Schulknaben bis zum Greise, welches eine Waffe handhaben und kleinere Kriegsstrapatzen aushalten konnte, ward zum Landsturm bestimmt. Zum Verschanzen von Defileen und Herstellen fortifikatorischer Hindernisse mußte überdies jedes Arrondissement täglich 1800 Civilarbeiter stellen, welche unter Leitung des Ingenieur des Ponts et Chaussées, Royer, bei Gorze, Génivaux; Cense de Magdebourg, Cabaret du dragon, Maison rouge, Hettange, Angeviller, Escherange, Fontoy, Avril, St. Pierremont, Briey, Auboué, Longuyon arbeiteten. Da die genügende Anzahl von Männern zu den Schanzarbeiten nicht aufzutreiben war, so wurden die Communen angewiesen, in deren Ermangelung robuste an Erdarbeiten gewöhnte Frauenzimmer zu schicken. Die Stadt Metz mußte zu den Armirungsarbeiten täglich 600 Civilarbeiter stellen. Seit Ende Mai begann sich die sogenannte Mosel-Armee, aus dem 4., vom General Gérard kommandirten Corps bestehend, bei Metz und Thionville zu concentriren; links schloß sich an dieselbe die 3 Corps starke Nord-Armee, rechts die ein Corps starke Rhein-Armee an; im Ganzen hatte Napoléon 8 Armeen zum Schutz der französischen Grenzen aufgestellt.

Zweite Invasion der Alliirten in Frankreich. Zweite Blokade von Metz. — Zum Commandanten von Metz ward der 70-jährige General Graf Miollis, zum Platzingenieur Major Bainsot ernannt. General-Lieutenant Béliard führte von Metz aus die Oberleitung über die gesammte Landesvertheidigung des Mosel-Departements. Verschiedene Erlasse der beiden Generäle und des Präfekten beweisen, daß die Landbevölkerung des Departements den bezüglich des Guerillakrieges und der Landesvertheidigung gegebenen Befehlen nicht gehorchen wollte, und

die Desertionen von Rekruten, Nationalgarden und Landsturm sich von Tag zu Tag mehrten. Graf Miollis leitete die Armirung der Festung mit Umsicht und Eifer; die vorhandenen detachirten Werke wurden verstärkt und durch eine auf Insel Chambières erbaute, zur Bestreichung des Vallière-Thales bestimmte Lünette, vermehrt, welche jedoch erst im September 1815 fertig ward. Die Festung war reichlich mit Geschütz, Munition, Proviant versehen und gegen den regelmäßigen Angriff vollständig gerüstet.

Am 29. Juni zeigten sich die ersten feindlichen Truppen, dem 6. russischen Corps des Generals Langeron angehörig, vor Metz, wenige Tage später war die Festung durch etwa 6000 Mann desselben blokirt. Diese Truppen standen, wie 1814, in weiterer Entfernung von derselben; das russische Hauptquartier befand sich in Peltre. Miollis, welcher über 8000 Mann Garnison verfügte, versuchte das Beispiel des Grafen Durutte nachzuahmen und die Russen durch fortwährende größere und kleinere Ausfälle zu inkommodiren. Dies verdroß den russischen General gewaltig, er schrieb deshalb einen Brief an Miollis, worin er ihm kurz folgendes mittheilte. Es werde wohl jedem einleuchten, daß weder Graf Miollis mit seiner schwachen Garnison, noch er mit seinem schwachen Blokadekorps im Stande seien, in dem großen Entscheidungskampf zwischen Napoléon und den Alliirten eine hervorragende Rolle zu spielen. Unnützes Blutvergießen habe leider seit langen Jahren mehr als zu viel stattgefunden, es sei daher wünschenswerth, wenn dasselbe wenigstens bei den nicht direkt am Hauptentscheidungskampf betheiligten Corps aufhöre. Miollis werde gewiß die Richtigkeit dieser Behauptung erkennen und zugeben, daß die fortwährenden Scharmützeleien vor Metz weder für den Kaiser noch für die Alliirten irgend welchen Werth hätten. Sollte Miollis aber dies nicht einsehen und seine Neckereien fortsetzen, so würden eines Tages alle in bestimmter Entfernung von Metz liegenden Dörfer, Schlösser und Fermen von den Russen niedergebrannt werden, der Graf möge dann die Verantwortung hierfür auf sich nehmen. Dies Schreiben hatte die gewünschte Wirkung, Miollis ließ von jetzt an die Russen ganz unbehelligt, und diese gestatteten ihrerseits den Blokirten große Freiheiten. So konnte denn Miollis ungehindert am 11. Juli den General Mériége mit 16 Geschützen und 1400 Mann aller Waffengattungen, unter denen sich ein vom Obersten Viriot kommandirtes Freicorps befand, zum Entsatz von Longwy detachiren. Diese Truppen marschirten nach Thionville, jagten die dortigen Blokadetruppen fort, und zogen, verstärkt durch 400 Douaniers dieser Festung, nach Longwy, welches Prinz Ludwig von Hessen-Homburg, Gouverneur von Luxenburg, mit 2300 Mann blokirte. Das überraschte Blokadecorps setzte sich zwar tapfer zur Wehr, ward aber durch einen Ausfall, welchen der Com-

mandant von Longwy, Oberst Ducos, mit 800 Mann machte, zum schleunigen Rückzug gezwungen. Es verlor 500 Todte, 300 Gefangene, verschiedene Geschütze, eine Menge Munition und Proviant. Mériège ließ einen Theil seines Detachements in Longwy und kehrte mit dem Rest ungehindert nach Metz zurück.

Am 18. Juni war Napoléon entscheidend bei Waterloo besiegt worden, am 22. entsagte er zum zweitenmal dem Throne und ward von den Alliirten verurtheilt, sein unruhiges Leben einsam auf der Insel St. Helena zu beschließen. Am 23. zeigte Ladoucette den Metzern die Abdankung des Kaisers an und forderte sie zur Treue gegen den wieder eingesetzten König Louis XVIII. auf. Am 23. wurde zwischen den Generälen Langeron und Béliard eine Uebereinkunft wegen der Festung Metz geschlossen; die Demarkationslinien wurden abgesteckt, die Festung erhielt die Erlaubniß, Couriere zu empfangen und abzusenden, sowie ungehindert mit den Nachbarorten zu verkehren. Am 24. hißte man am Cathedralthurm die weiße Fahne auf, Truppen und Nationalgarden legten die weiße Kokarde an. Am 27. löste sich das aus 400 Freiwilligen des Mosel-Departements gebildete Cavallerie-Regiment, Chasseurs-Lanciers, welches sich in die Festung geworfen hatte, auf; am 1. August ward die Nationalgarde entlassen. Am 20. Sept. erfolgte die feierliche Einweihung der nunmehr beendigten Lünette auf Insel Chambières, welche dem Commandanten zu Ehren Miollis getauft ward. Am 15. Oct. verließ derselbe die Stadt; Garnison und Bürgerschaft gaben dem beliebten General das Geleit bis Rozérieulles. Commandant von Metz wurde General Bellaire; die Stadt erhielt von jetzt an permanent ein Divisions-Kommando, erster Divisionskommandeur war Graf Gérard. Der frühere Maire Marchant begab sich, sowie Louis XVIII. befohlen hatte, alle von Napoléon ernannten Beamten sollten unverzüglich ihre Stellungen den früheren königlichen Beamten zurückgeben, nach Metz und ließ Chedeaux zur Uebergabe der Mairie auffordern. Dieser eilte sehr entrüstet, zu Ladoucette und ersuchte ihn, den unverschämten Marchant arretiren zu lassen. Der Präfekt beantragte wirklich diese Arretirung beim General Miollis, dieser ging jedoch hierauf nicht ein, sondern ließ nur Marchant bescheiden, er habe vorläufig keine Ansprüche auf die Mairie zu erheben. Bald darauf traf Graf Bondy in Metz ein, präsentirte sich dem Baron Ladoucette als dessen Nachfolger in der Präfektur und nöthigte Chedeaux, sein Amt an Marchant zu übergeben. Indessen muß letzterer sich bald hernach der neuen Regierung in irgend welcher Weise mißliebig gemacht haben, denn eines Tages sandte ihm der Minister des Innern ein Schreiben zu, worin er ihn aufforderte, das Amt des Maires niederzulegen, weil sein Verbleiben in demselben nur Unheil über Metz bringen werde. Am

16. Jan. 1816 reichte daher Marchant seine Entlassung ein, am 2. Febr. 1816 ward Baron de Turmel feierlichst als Maire installirt.

1799 hatte Napoléon die Regierung über das durch die Schuld der Bourbons gänzlich verarmte, durch die Folgen der Revolution in seinen Finanzen aufs äußerste zerrüttete Frankreich übernommen, 1815 übergab er dasselbe trotz der unheilvollen seit 1812 geführten Kriege und trotz der enormen von der Nation geforderten Opfer in durchschnittlich wohlhabendem Zustande und in so leidlich geordneter Finanzlage, wie unter damaligen Umständen möglich war, an die Bourbons. Er hatte es verstanden, die reichen Hülfsquellen des Landes in vorzüglichster Weise zum Gedeihen und Wohl des Volkes nutzbar zu machen; einzig und allein sein grenzenloser Kriegsdurst und Ehrgeiz waren Schuld, daß die Nation unter seiner Regierung die Früchte der von ihm geschaffenen weisen Institutionen nur unvollständig zu ernten vermochte. Erst der mit den Bourbons zurückkehrende längere Friede ließ die vom Kaiser gestreute gute Saat üppig emporsprießen und gab das unbestreitbare Zeugniß, wie sehr derselbe sich um das innere Wohl der Nation verdient gemacht habe. So war es denn leicht erklärlich, daß das französische Volk rasch die ihm durch Schuld des Kaisers in den Jahren 1812—15 zugefügten Unbilden vergaß, die wahren Verdienste desselben um Frankreich erst recht würdigen lernte und Vergleiche zwischen seiner Regierung und der Louis XVIII. und dessen Nachfolger anstellte, welche keineswegs zu Gunsten dieser letzteren ausfielen.

Die Lothringer Landestheile, obwohl durch die Kriegsjahre 1813—15 hart mitgenommen, befanden sich nichts destoweniger nach Beendigung des Kriegs von 1815 in durchaus günstigen Verhältnissen und gelangten unter der friedlichen Regierung der Bourbons zu dem Blüthegrade, welchen sie bis in die neuste Zeit behauptet haben. Die Stadt Metz war trotz schwerer seit 1813 erlebter Kriegsleiden wohlhabend verblieben, ihre Bevölkerung hatte sich in den 11 Jahren des Kaiserreichs um mehr als 7000 Seelen vermehrt; 1803 zählte sie 33,868, 1815 dagegen 41,163 Einwohner, die Garnison nicht mitgerechnet. Handel, Industrie, Acker- und Weinbau hatten sich im Metzer Lande unter dem Kaiserreich erheblich gebessert und blieben von jetzt an in erfreulichem Fortschritt begriffen. Metz behauptete seinen alten Rang als Hauptstadt der Lothringer Lande; das anmuthige, anregende Leben, welches seit dem Kaiserreich in dieser Stadt herrschte, verschaffte ihr den Beinamen »petit Paris«, welcher bis zur Katastrophe von 1870 nicht so ganz ungerechtfertigt war.

Von Bauten und Etablissements, welche unter dem Kaiserreich in Metz entstanden, sind die folgenden zu erwähnen. 1808 wurde die Anstalt »charité maternelle« für Entbindung armer Wöchnerinnen und Aus-

bildung von Hebammen gegründet. Den ersten Anlaß hierzu gab der Doktor Morlannes, welcher freiwillige Gaben zur Gründung dieses Etablissements einsammelte und außerdem vom Magistrat größere Beiträge bewilligt erhielt. In manchen Jahren wurden gegen 1400 den ärmeren Volksklassen angehörige Frauen theils gratis, theils gegen geringfügige Summen in dieser Anstalt entbunden und bis zu ihrer Genesung verpflegt. 1811 erweiterte man die prisons militaires; zu dem Behuf ward die stattliche Kirche St. Symphorien nebst verschiedenen Klostergebäuden demolirt. Das Gefängniß Madelaine ward seit dieser Zeit als Zuchthaus benutzt. 1811 ward in Gorze ein »dépôt de mendicité« errichtet, 1812 das petit Seminaire neben dem Bischofspalais von St. Glossinde gegründet; 1827 verlegte man dies kleine Seminar nach rue d'Asfeld, woselbst zunächst der Seille ein neues Gebäude in Verlängerung des großen Seminars aufgeführt wurde.

Die im zweiten Pariser Frieden (20. Nov. 1815) von den Alliirten beschlossene, auf höchstens 5 Jahre normirte Okkupation Frankreichs durch 150,000 Mann, derzufolge auch 18 Festungen von alliirten Truppen besetzt bleiben sollten, ließ Metz ganz unberührt; dasselbe sah auch diesmal keine fremden Truppen in seine Mauern einziehen. Die nächsten Festungen vor Metz, welche Garnisonen der Alliirten erhielten, waren Thionville, Longwy, Montmedy, Bitsch.

G. Metz unter den Bourbons.
1815—1830.

Regierung Louis XVIII. — Kaum waren die Familien der Bourbons, Orléans und die ganze Schaar des emigrirten Adels nach Frankreich heimgekehrt, als in dieser auf inniges Zusammenhalten angewiesenen Partei die bedenklichsten Spaltungen eintraten, welche ihre gemeinsamen Gegner, Buonapartisten und Republikaner, aufs vortheilhafteste für sich auszubeuten verstanden. Die Royalisten theilten sich in Konstitutionelle, Ultra's und Orléanisten; das Haupt der ersteren war Louis XVIII., an der Spitze der zweiten stand dessen Bruder, Graf Artois, die Partei der Orléanisten bildete insgeheim und allmälig der intriguante Herzog Louis Philipp von Orléans, Sohn des berüchtigten Citoyen Egalité und von gleich unedlen Gesinnungen, wie dieser, beseelt. Die Partei des Königs, welcher der größte Theil der neuen napoléonischen Aristokratie und nur ein kleiner Theil des alten Feudal-Adels angehörte, erstrebte eine wirkliche dauernde Allianz des Thrones mit dem Volk, eine konstitutionelle Monarchie, welche dem Königthum die nothwendige Autorität, dem Volk

die zu seinem Gedeihen erforderlichen Freiheiten garantirte. Die Ultras, so benannt, weil ihnen die Gesinnungen Louis XVIII. viel zu wenig royalistisch erschienen, verlangten die Wiederherstellung der Zustände wie solche vor der Revolution existirt hatten, und wollten die dem Volk zu belassenden Freiheiten von der Gnade des Königs abhängig gemacht wissen. Herzog Louis Philipp von Orléans, obwohl den Bourbons und besonders Karl X., welcher ihm den Besitz der reichen ehemaligen Güter seiner Familie wieder verschaffte, zu größtem Dank verpflichtet, intriguirte nichts desto weniger gemeinsam mit Buonapartisten und Republikanern insgeheim gegen die Bourbons, um nach deren Sturz seiner Familie die Thronfolge zu verschaffen. In dieser traurigen Situation befand sich der von durchaus richtigen Anschauungen und den wohlwollendsten Gesinnungen für sein Volk geleitete Louis XVIII. Noch während die Okkupationsarmee der Alliirten auf französischem Boden stand, begannen die verschiedenen der Regierung feindlichen Parteien, obwohl in ihren politischen Ansichten so gänzlich verschieden, gemeinsam gegen dieselbe anzukämpfen; kaum hatte 1818 die Okkupationsarmee Frankreich verlassen, so nahm dieser Streit der Parteien unter einander und der gemeinsame Kampf aller Feinde der Regierung gegen dieselbe einen äußerst bedenklichen Charakter an. Sämmtliche Parteien besaßen ihre besonderen Journale und begeiferten sich hierin gegenseitig in der widerlichsten, verlogensten Weise; alle wirklichen oder angeblichen Schwächen und Fehler der Regierung wurden von deren Gegnern mit schonungsloser Rücksichtslosigkeit an den Pranger gestellt. Auch die Metzer Zeitungen bieten seit 1816 ein höchst unerquickliches Bild der inneren Zerfahrenheit des französischen Volkes; beim Durchlesen derselben hat man Mühe, aus den langen, immer wiederkehrenden Schmähartikeln, welche die verschiedenen Parteien sich einander widmen, das darin enthaltene Körnchen Wahrheit, wofern ein solches überhaupt vorhanden ist, herauszufinden.

Louis XVIII. versuchte zunächst, die ihm anvertraute störrige Heerde möglichst im Guten zu lenken und wählte das Regierungsprinzip, welches später auch König Louis Philipp im Anfang seiner Regierung befolgte und unter der Benennung »juste milieu« als die Lösung der Aufgabe, in welcher Weise das französische Volk am besten regiert werden könne, kürzere Zeit von dem erstaunten Europa bewundern ließ. Indessen vermochte Louis XVIII. mit diesem Regierungsprinzip keine der Gegenparteien zu befriedigen; am lautesten und ungestümsten tobte Graf Artois mit seinen Ultra's dagegen, er klagte den König der Charakterschwäche an und tadelte, daß derselbe gegen das durch revolutionäre Ideen verderbte Volk eine unverzeihliche Nachsicht ausübe, während er die treuen Emigrirten mit schnödem Undank lohne und ihre gerechten Forderungen nicht bewillige.

Durch diese unkluge Opposition schadete er dem König wesentlich und lenkte überdies den Haß aller Gegner der Bourbons auf sich und seine Söhne, die Herzöge von Angoulême und Berry, obwohl dieselben weit versöhnlichere Gesinnungen, als ihr Vater hegten. Louis XVIII. war kinderlos, mithin ging nach seinem Tode die Thronfolge auf den Grafen Artois und dessen Familie über. Herzog Angoulême, mit Maria Theresia, Tochter Louis XVI., vermählt, war kinderlos, dagegen hatte Herzog Berry von seiner Gemahlin Caroline von Neapel eine Tochter und erwartete weitere Nachkommenschaft, sodaß die Thronfolge mit Sicherheit auf seine Familie vererben zu müssen schien.

Ministerium Richelieu, Decazes, Villèle. — Der Premier-Minister des Königs, Herzog Richelieu, verstand es, den Grundsätzen desselben gemäß, geschickt den richtigen Mittelweg in der Regierung einzuschlagen und sowohl Ultra's, wie deren Gegner, die Liberalen, in die entsprechenden Schranken zu verweisen. 1818 glaubte er die Autorität des Königs über die ganze Nation vollständig gesichert und bewirkte daher durch die den Alliirten hierüber gemachten Berichte, daß dieselben die Okkupationsarmee aus Frankreich zurückzogen. Er hatte sich aber in dieser Beziehung gewaltig geirrt, denn von diesem Augenblick an erhob die Opposition um so unverschämter ihr Haupt, und die Liberalen ließen keine Gelegenheit unbenutzt, ihrem Haß gegen die Bourbons Ausdruck zu geben. Die Kammerwahlen fielen nach dem Abmarsch der Okkupationsarmee so ungünstig für die Royalisten aus, daß Richelieu die Ueberzeugung gewann, die erstrebte Annäherung zwischen Thron und Volk nicht im mindesten erreicht zu haben, und mißmuthig hierüber seine Entlassung aus dem Ministerium nahm. Zu seinem Nachfolger bestimmte der König den Grafen Decazes, einen früheren Napoléonisten, und deßhalb den Ultra's ebenso verhaßt, wie er diese haßte. Er bewog den König, diese reaktionäre Partei ganz aufzugeben und sich durch Bewilligung größerer Freiheiten die Zuneigung der Liberalen zu erwerben. Der Nation wurden sehr weitgehende Zugeständnisse gemacht, welche die Liberalen mit Gleichgültigkeit, gewissermaßen als etwas ihnen von Rechtswegen gebührendes, die Ultra's mit großer Entrüstung aufnahmen. Zu den bewilligten Freiheiten gehörte auch die Preßfreiheit, welche bald bei allen regierungsfeindlichen Parteien in eine Preßfrechheit ausartete, wie sie kaum schlimmer gedacht werden konnte. Ultra's, Constitutionelle, Republikaner, Buonapartisten fielen jetzt in ihren Journalen mit einer Erbitterung über einander her, welche die Größe der gegenseitigen Abneigung, den Widerwillen des größten Theils der Nation gegen die Bourbons im allgemeinen und den glühenden Haß derselben gegen den Grafen Artois und seine Familie im speciellen deutlich erkennen ließen. Die fortwährenden Aufreizungen der Presse gegen den Grafen

Artois hatten zur Folge, daß der Sattlergeselle Louvel sich um die französische Nation verdient zu machen glaubte, wenn er durch die Ermordung des Herzogs Berry, des einzigen Bourbon, von welchem noch Mannes-erben zu erwarten waren, das Aussterben dieses verhaßten Geschlechtes beschleunige, er lauerte daher dem aus dem Opernhause tretenden Herzog auf und stieß ihn nieder. Es wird übrigens verschiedentlich erzählt daß nicht obiges politisches Motiv allein, sondern auch persönliche Rachsucht Louvel zu jenem Verbrechen veranlaßt habe. Derselbe soll für den königlichen Marstall gearbeitet und gelegentlich vom Herzog Berry, welcher mit einer von ihm gefertigten Arbeit nicht zufrieden war, eine Tracht Stockhiebe erhalten haben, worauf er den Vorsatz faßte, ihn zu ermorden. Nach einigen Angaben soll Louvel diese Züchtigung vom Herzog in Metz erhalten haben, woselbst ersterer in Condition und letzterer zum Besuch war. Der Herzog bedurfte an seinen Koffern verschiedener Reparaturen, mit deren Ausführung Louvel betraut ward. Derselbe führte sie so schlecht aus, daß der Herzog ihn mit Stockhieben zum Zimmer hinausgeprügelt haben soll. Vor Gericht erklärte Louvel allerdings, daß er das Verbrechen nur aus Haß gegen die Bourbons und, um dies Geschlecht auszurotten, begangen habe. Die Herzogin von Berry, zur Zeit der Ermordung ihres Gemahls im zweiten Monat schwanger, gebar am 29. Sept. 1820 einen Prinzen, welcher den Namen Henri und den Titel »duc de Bordeaux« erhielt. Die royalistische Partei äußerte ihre Freude über dieses glückliche Ereigniß dadurch, daß sie dem jungen Prinzen das Schloß Chambord zum Geschenk machte.

Die Ermordung des Herzogs von Berry bewirkte abermals eine Aenderung in der inneren Politik des Königs. Decazes ward in den Herzogsstand erhoben, aber aus dem Ministerium entlassen, Richelieu trat wieder an seine Stelle. Derselbe bemühte sich, das Uebermaß der von Decazes bewilligten Freiheiten entsprechend einzuschränken, jetzt brach aber erst recht der Sturm von allen Seiten gegen die Bourbons los, so daß der Premier-Minister sich veranlaßt sah, zum zweitenmal seine Entlassung zu nehmen. Sein Nachfolger ward der zu den Ultra's gehörige Villèle, welcher selbstverständlich nur das Interesse seiner Partei im Auge hatte und hierdurch den Unwillen der Liberalen aufs äußerste steigerte. Der am 5. Mai 1821 erfolgte Tod Napoléon's I. gab zu drohenden Kundgebungen aller regierungsfeindlichen Parteien gegen die Bourbons Veranlassung, welche deren Anhänger mit gerechter Besorgniß erfüllten. Während die Ermordung des Herzogs Berry in Metz nur geringe Theilnahme erregt hatte, wurden bei der Nachricht vom Tode des Kaisers daselbst die auffallendsten Demonstrationen gemacht, welche die Anhänglichkeit der Bevölkerung an letzteren, ihre Verachtung gegen die Bourbons ausdrückten. Wie die innere

Politik Louis XVIII., so war auch seine äußere Politik stets Gegenstand des bitteren Gespöttes der Gegenparteien. Die Einmischung Frankreichs in die spanische Revolution (1823) ward von der Opposition scharf getadelt, der militärische Erfolg, welchen Herzog Angoulême mit der französischen Armee daselbst errang, vom größten Theil der Nation mit Gleichgültigkeit aufgenommen. Es gelang kein einziges der von den Bourbons angewandten Mittel, sich beim französischen Volk populär zu machen, dasselbe ignorirte oder haßte diese Familie und wünschte sehnlichst, eine andere Dynastie auf dem Throne zu sehen. Am 16. Sept. 1824 starb Louis XVIII., das Volk zeigte wenig Beileid, äußerte aber unverholen seine Mißstimmung darüber, daß der verhaßte Artois die Regierung übernehme und rüstete sich zur verstärkten Opposition gegen denselben. Für die Stadt Metz war die friedliche Regierung Louis XVIII. durchaus segensreich, die letzten Nachwehen der unheilvollen Kriegsjahre wurden völlig beseitigt. Die Räumung des französischen Bodens von der Okkupationsarmee ward von den Metzern in gebührender Weise gefeiert. Commandeur der Okkupationstruppen im Mosel-Departement war der preußische General Ziethen; in Diedenhofen und den angrenzenden Cantonnements kommandirte General Lossau. In letzterer Stadt herrschte ein sehr gutes Einvernehmen der Preußen mit der Bürgerschaft das Gleiche war aber nicht in allen andern Cantonnements der Fall, denn die benannten Generäle beschwerten sich mehrmals brieflich beim Metzer Präfekten darüber, daß ihre Truppen in einigen Gegenden häufig insultirt würden und verschiedene Zeitungen sich erlaubten, unverschämte, die preußische Armee entehrende lügenhafte Erzählungen zu verbreiten. General Lossau drohte dem Präfekten mit strengen Maßregeln, wofern er diesen Zuständen nicht baldigst ein Ende zu machen verstehe. Am 15. Aug. 1817 passirte König Friedrich Wilhelm III. von Preußen auf der Reise von Thionville nach Ligny die Stadt Metz, hielt sich hier aber nur wenige Minuten auf. 1823 starb in Metz der 1806 auf Bienaymé gefolgte Bischof Jauffret. Unter ihm erhielten die Schwestern von St. Chrétienne, St. Sophie und die Brüder der Doctrine Chrétienne, sämmtlich mit Kindererziehung beschäftigt, Erlaubniß, sich wieder in Metz zu etabliren. Den letzteren ward die Kirche St. Croix (seit der Revolutionszeit als Salzmagazin benutzt) geschenkt, sie ließen dieselbe zu einem Wohnhaus umbauen. Der Nachfolger Jauffret's ward Bischof Besson.

Größere Bauten wurden in Metz unter Louis XVIII. Regierung nicht ausgeführt. Die Esplanade war 1816 fertig hergestellt. Im selben Jahre wurde die älteste Kaserne der Stadt, Pavillon St. Pierre, demolirt, um den Quai St. Pierre entsprechend verlängern zu können. 1817 gründete Holandre Piquemale das naturgeschichtliche Museum. 1819 er-



richtete die Stadt die »caisse d'Epargne et de Prévoyance« im Pfandhausgebäude. 1821 ward an Stelle des ehemaligen Klosters des Recollets ein Waisenhaus erbaut. 1823 fand die erste Industrieausstellung in Metz Statt. Unter Louis XVIII. begannen die Metzer Advokaten die Gründung einer eigenen Bibliothek im Justizpalast. An Einwohnern zählte Metz 1816 42513, 1824 42270 Seelen.

Regierung Karl X. — Karl X. theilte während seiner Regierung das Loos seines Vorgängers; alle seine Bestrebungen, die Gegenparteien mit den Bourbons auszusöhnen waren erfolglos, die Mißstimmung gegen dieselben wuchs im Gegentheil von Jahr zu Jahr. Der Herzog von Orléans ließ kein Mittel unbenutzt, den Bourbons zu schaden und sich beim Volk populär zu machen, immer deutlicher begannen die regierungsfeindlichen Organe auf die volksfreundlichen Eigenschaften des Herzogs hinzuweisen und Vergleiche zwischen ihm und dem König anzustellen, welche stets zu Gunsten des ersteren ausfielen. Am 29. Mai 1825 ließ sich Karl X. feierlichst zu Rheims krönen; die Gegenparteien ergingen sich hierüber in den gehässigsten Spöttereien, die Pariser machten bei dem Begräbniß des Generals Foy, eines erbitterten Gegners der Bourbons, großartige Demonstrationen, welche dem König bewiesen, daß er in seiner Hauptstadt nur eine verschwindend kleine Zahl von Anhängern besitze. Die dem Clerus bewilligten Vergünstigungen, zu denen unter andern die Retablirung von Nonnenklöstern und die Erlaubniß, wieder Grundbesitz erwerben zu dürfen, gehörten, das Gesetz, demzufolge eine Milliarde Franks zur Entschädigung der Emigrirten angewiesen ward, die abwechselnde Gestattung und Aufhebung der Preßfreiheit und viele andere Maßregeln der Regierung gaben ihren Gegnern zu immer neuen und heftigeren Ausfällen gegen dieselbe Veranlassung. 1828 sah sich der König genöthigt, den nicht mehr in seiner Stellung haltbaren Minister Villèle zu entlassen. Zu seinem Nachfolger bestimmte er den freisinnigen Martignac, verabschiedete denselben aber schon am 8. Aug. 1829 und berief ein durchaus reaktionäres Ministerium unter Leitung des beim Volk äußerst verhaßten Herzogs Polignac. Hierüber entstand im ganzen Lande eine gewaltige Aufregung, die Kammer forderte den König auf, dies Ministerium zu entfernen, alle Departements sandten Adressen nach Paris, welche gleichfalls die Entlassung des volksfeindlichen Ministers verlangten, trotzdem beließ der eigensinnige König denselben in seiner Stellung. Die Regierung ergriff nun folgendes Mittel, durch welches sie hoffte, die Aufmerksamkeit des Volks von der inneren Politik ablenken und es günstig für sich stimmen zu können. Schon längst hatte der Dey von Algier wegen Schädigung des französischen Handels durch Seeräuberei und Beleidigung des französischen Consuls eine Züchtigung verdient; mit großer Ostentation

theilten die französischen Regierungsorgane der Nation mit, daß dieser Moment jetzt gekommen sei und eine Expedition gegen die Barbaresken ins Werk gesetzt werden solle. Das französische Volk nahm diese Anzeige sehr gleichgültig auf, zeigte sich aber äußerst entrüstet, als der König den gegen die Expedition protestirenden Engländern die Zusicherung gab, keine der in Algier gemachten Eroberungen behalten zu wollen. Desgleichen erregte es große Mißstimmung, daß der als Verräther an Napoléon bekannte General Bourmont den Oberbefehl über das Expeditionscorps erhielt. Dasselbe vermochte nicht so rasch, wie es der König gehofft hatte, größere Erfolge zu erringen; seine Absicht, durch pomphafte Siegesberichte auf die inzwischen stattfindenden Kammerwahlen im regierungsfreundlichen Sinne einzuwirken, scheiterte gänzlich, dieselben fielen liberaler, als je vorher, aus. Die Nachricht von der am 4. Juli erfolgten Erstürmung der Citadelle von Algier und der Unterwerfung des Dey erregte in Frankreich weit weniger Beifall, als Gespött darüber, daß die Regierung so kolossale Rüstungen veranstaltet habe, um ein verächtliches, unbedeutendes Räubervolk zur Ordnung zu bringen.

Die Julirevolution. — Am 26. Juli 1830 ließ der König die sogenannten Ordonnanzen proklamiren, welche er als nothwendig erklärte, um die Respektirung der in der Charte enthaltenen Gesetze zu erwirken und die innere Sicherheit des Staates zu schützen. Die Preßfreiheit ward aufgehoben und durch eine strenge Censur ersetzt, eine Menge liberaler Blätter mußte aufhören zu erscheinen. Das Wahlgesetz ward abgeändert, einem großen Theil der Bevölkerung das Wahlrecht entzogen. Die noch gar nicht zusammengetretene, wie angegeben, fast nur aus liberalen Mitgliedern bestehende Kammer ward als aufgelöst erklärt, die Wahl neuer Kammermitglieder nach dem nunmehrigen Wahlgesetz angeordnet. Hiermit war die längst drohende Revolution heraufbeschworen. Der blutige Kampf des Pariser Volks mit den königlichen Truppen, welcher vom 28—30 Juli währte, endigte, da nach und nach die meisten Regimenter zum Volk übergingen, mit dem Sieg des letzteren, der Abdankung Karl X. und der Ernennung des Herzogs Louis Philipp von Orléans, welcher von seinem Lustschloß Neuilly aus geschickt und verborgen seine Netze zur Erlangung der Krone ausgeworfen hatte, zum König der Franzosen.

Stimmung der Metzer gegen Karl X. Besuch desselben in Metz. — Die Stadt Metz war während der Regierung Karl X. das getreue Echo der Hauptstadt; wie es dort schallte, so hallte es auch hier wieder. Wurden in Paris größere Demonstrationen gemacht, so ahmten die Metzer Anti-Bourbons dieselben in verkleinertem Maße nach, ihr gewöhnlichstes Mittel, dem Haß gegen die Bourbons Ausdruck zu geben, bestand in Charivari's (Katzenmusiken), mit welchen mißliebige Bourboni-



sten zu stillen Nachtstunden beglückt wurden. Große Zuneigung zum König und zu seiner Familie herrschte auch in Metz nur beim kleinsten Theil der dortigen Bevölkerung. Am 3. Sept. 1828 schenkten Karl X. und der Dauphin der Stadt die Ehre ihres Besuchs. Dieselben trafen Vormittags an Porte de France ein, woselbst sie von den Behörden empfangen wurden. Maire Turmel hielt eine Anrede an den König, versicherte ihn der treuen Anhänglichkeit der Metzer an die Bourbons und überreichte ihm die Schlüssel der Stadt. Die Behörden und Bourbonisten hatten es an Triumphbögen und Ausschmückungen der Stadt nicht fehlen lassen, auch für Claqueurs gesorgt, welche durch die Rufe »vive le roi, le Dauphin, vivent les Bourbons!« die Liebe der Metzer zur Königsfamilie bestätigen sollten, allein diese Akklamationen fielen nur schwach aus, die große Menge der Bevölkerung verhielt sich stumm und theilnahmlos. Die Nationalgarde der Stadt war seit längerer Zeit gleich den übrigen Nationalgarden Frankreichs wegen liberaler Kundgebungen aufgelöst worden und daher die Stimmung der Bürgerschaft gegen die Bourbons keine freundliche. Der König stieg mit seinem Gefolge in der Präfektur ab und empfing daselbst die Behörden. Am 4. wohnte er dem Gottesdienst in der Cathedrale bei und nahm dann Parade über die Linientruppen ab. Am 5. besichtigte er die städtischen Etablissements, Fortifikationen, Kasernen und Arsenale, am 6. verließ er die Stadt. Am 16. Sept. traf die von Straßburg kommende Dauphine in Metz ein und verweilte dort bis zum 18. Auch ihr ward nur der offizielle Empfang, aber sehr geringe Freudenbezeugung seitens der Einwohner zu Theil. Besonders erwähnenswerthe Ereignisse, Bauten oder Einrichtungen hat die Stadt Metz während der Regierung Karl X. nur wenige zu verzeichnen. 1827 ward der Bau der »école regimentaire de l'Artillerie« (jetzt Artillerie-Direktion) begonnen; an ihrer Stelle lagen vordem Baulichkeiten des Carmeliterklosters. 1828 begann die Einrichtung des städtischen Museums. 1825 wurden auf Veranlassung mehrerer Metzer Bürger die cours industriels eingeführt, in denen junge Leute des Bürgerstandes gratis im Handelsfach und in anderen Kenntnissen unterrichtet wurden. Nach der Revolution von 1830 übernahm die Stadt selbst die Leitung dieser Unterrichtsanstalt, deren Hauptzweck Vervollständigung des mangelhaften in den écoles municipales ertheilten Elementarunterrichts war. Die Einwohnerzahl von Metz betrug 1830 44,000 Seelen.

H. Metz unter Louis Philipp.

Eintreffen der Nachricht von der Pariser Julirevolution in Metz. — Am 29. Juli traf in Metz die Nachricht von der in Paris

ausgebrochenen Revolution ein und rief bei Bürgerschaft und Garnison große Ueberraschung hervor. Die Nationalgarde formirte sich sogleich, um vereint mit den Linientruppen die Ordnung aufrecht zu erhalten. Im allgemeinen zeigte sich die Metzer Bevölkerung nur unbedeutend erregt, es blieb bei einzelnen Charivari's, welche mißliebigen Persönlichkeiten gebracht wurden; größere Ausschreitungen fanden nicht Statt. Der Präfekt des Mosel-Departements erhielt die erste Kunde vom Pariser Aufstand in Trier, woselbst er zum Besuch war. Er reiste unverzüglich nach Metz heim, das dortige Volk empfing ihn jedoch mit so feindlicher Stimmung, daß er sich in der Präfektur nicht mehr sicher fühlte und beim Divisions-Commandeur, Grafen Villatte, Schutz suchte.

Am 30. Juli traf der mit Sehnsucht erwartete Pariser Kourier nicht rechtzeitig zur bestimmten Morgenstunde in Metz ein, so daß die Neugierde und Unruhe der Einwohner aufs äußerste gesteigert wurden. Advokat Woirhaye erklärte seinen Mitbürgern, er wolle selbst nach Paris reisen, um ihnen die genausten Details über die dortigen Ereignisse mittheilen zu können, und trat unverzüglich unter dem Jubel des Volkes seine Reise dahin an. Inzwischen traf am Nachmittag desselben Tages der Pariser Kurier ein und meldete die Flucht des Königs. Hierüber äußerte der größte Theil der Metzer eine so stürmische Freude, daß der Präfekt und Generalprokurator für gerathen hielten, sich heimlich aus der Stadt zu entfernen. Maire Turmel und viele andere Beamte reichten ihre Entlassung ein, Baron Marchant übernahm freiwillig die Geschäfte der Präfektur, Bouchotte die der Mairie.

Am 31. Juli Nachmittags hißten Volk und Nationalgarde die trikolore Fahne an der Cathedrale auf und legten die trikolore Kokarde an. Die Linientruppen nahmen das Erstere übel und verlangten sofortige Entfernung der Fahne von der Cathedrale. Da Nationalgarde und Bürgerschaft hierauf nicht eingehen wollten, trat eine sehr gereizte Stimmung zwischen Volk und Garnison ein, welche vielleicht schlimmere Folgen gehabt haben würde, wenn nicht am 2. Aug. die offizielle Nachricht von der Abdankung des Königs eingetroffen wäre, worauf denn schleunigst die entente cordiale zwischen den Parteien hergestellt wurde.

Die Nachricht von der Abdankung des Königs überbrachten vier Eleven der polytechnischen Schule nach Metz. Dieselben gehörten Familien dieser Stadt an, hatten auf den Barrikaden gegen die königlichen Truppen gefochten und von dem alten Revolutionshelden Lafayette, welcher sich auch diesmal wieder an die Spitze des Pariser Aufstandes gestellt hatte, Erlaubniß bekommen, ihrer Vaterstadt den Sturz des Tyrannen persönlich zu melden. Zugleich gab er ihnen einige Depeschen an Villatte mit. Die vier Jünglinge wurden in Metz Gegenstand von Ovationen, welche

ans Komische grenzen. Von zahlloser Menschenmenge empfangen fuhren sie, mit Blumen und Kränzen überschüttet, unter endlosem Jubel des Volks bis zum Hotel de l'Europe, woselbst man sie aus dem Wagen in den Speisesalon trug. Sofort drängten sich Redner an Redner zu diesen Barrikadenkämpfern, machten ihnen die schmeichelhaftesten Elogen über ihren Heldenmuth, schilderten die Begeisterung der Metzer für die Freiheit und entwickelten des Langen und Breiten ihre persönlichen politischen Ansichten. Dann erst durften die vier Eleven sich zum General Villatte begeben und ihre Depeschen überreichen. Hierauf führte man sie wieder im Triumph nach dem Hotel zurück, woselbst ihnen von der Nationalgarde eine Ehrenwache gestellt und von der Stadt ein splendides Souper bereitet worden war. Die vier Eleven reisten am nächsten Tage nach Paris zurück.

Die Linientruppen hatten inzwischen die trikolore Kokarde angelegt, und jetzt hielt Villatte gleichzeitig über sie und die Nationalgarde Revüe ab. Nach Beendigung derselben fand allgemeine Verbrüderung der Truppen unter einander und mit dem Volk Statt. Während sich letzteres keinerlei Excesse zu Schulden kommen ließ, zeigten sich die Linientruppen sehr ausgelassen und zur Insubordination geneigt. Die Kanoniere des 6. Artillerie-Regiments stürmten das Haus ihres mißliebigen Obersten Etchegoyne, welcher sich mit knapper Noth rettete, vollführten daselbst arge Verwüstungen und brachten dann die Regimentsfahne zu ihrem Oberstlieutenant, dem sie das Regimentskommando übertrugen. Der Eigenthümer des Hauses machte dem Militärfiscus einen Proceß, welcher nach einer längeren Reihe von Jahren in den Metzer Zeitungen als noch nicht entschieden angeführt wird.

Der Bürgerkönig. — Am 9. Aug. nahm Louis Philipp, scheinbar nach hartem Seelenkampfe und nur, weil die Nation es wünsche, die ihm von deren Vertretern angebotene Krone an und schwur, die umgeänderte Charte aufs gewissenhafteste halten zu wollen. Somit hatten denn endlich seine Bemühungen, sich bei allen Parteien populär zu machen und hierdurch den Sturz der Bourbons, die Succession der Orléans zu bewirken, den gewünschten Erfolg gehabt. Die Liberalen und Republikaner hatte er durch seine angebliche Begeisterung für möglichst ausgedehnte Freiheiten des Volks, die Buonapartisten durch seine geflissentlich zur Schau getragene Verehrung des großen Kaisers und die glänzendsten Versprechungen, sämmtliche Gegner der Bourbons aber durch den Haß, mit welchem er diese Familie verfolgte, so für sich einzunehmen gewußt, daß der größte Theil der Nation wirklich der Ansicht war, einzig und allein Louis Philipp sei der für Frankreich geeignete Regent und im Stande, eine Verschmelzung der Parteien herbeizuführen. In den ersten Monaten seiner



Regierung schien das von ihm so hochgepriesene »juste milieu« Prinzip in der That vorzügliche Resultate zu erzielen. Der König versprach der Nation so viele Freiheiten, daß selbst die Liberalen kaum mehr verlangen konnten, die Napoléonisten wurden mit größter Zuvorkommenheit behandelt, viele von den Bourbons verabschiedete Napoléonische Offiziere und Beamte erhielten wieder ehrenvolle Anstellungen in der Armee und Verwaltung, die ins Lager der Orléanisten übergehenden Bourbonisten wurden für ihren Gesinnungswechsel reichlich belohnt, dagegen kannte der König keine Nachsicht gegen die Bourbons und die ihnen treu verbleibende Partei. Dem Volk gegenüber kokettirte er mit einer bürgerlichen Einfachheit, einer Gutmüthigkeit und Liebenswürdigkeit, welche ihm den Beinamen „der Bürgerkönig" (roy citoyen) verschafften, der ihm anfangs sehr schmeichelhaft, bald aber äußerst unangenehm war. Er gab sich den Anschein, als ob er allen Parteien, ausgenommen den Bourbons, gleich wohlgewogen sei, nicht die geringste Befürchtung vor ihnen habe, vielmehr bestimmt darauf rechne, sie bald zu den besten Stützen seines Thrones zu zählen. Es währte aber nur kurze Zeit, so ward beiden Theilen klar, daß ihre gegenseitige Freundschaft eine sehr heuchlerische sei und unmöglich lange Dauer haben könne. Auf die kurze Periode der wechselseitigen Freundschaftsversicherungen und Schmeicheleien folgten nun in rascher Reihenfolge die Stadien der gegenseitigen Vorwürfe, der unverblümten Grobheiten, der wirklichen Erbitterung und schließlich des glühenden Hasses. Schon 1832 ward vom größten Theil des Volks der Beiname »roy citoyen« nur in satyrischer Weise gebraucht, der Respekt vor dem König und die Zuneigung zu ihm schwanden zusehends dahin, so daß nur zu bewundern bleibt, wie trotzdem Louis Philipp sich noch 16 Jahre lang auf dem Throne zu behaupten vermochte.

Parteien in Metz und ihre Journale. — Die revolutionären Bewegungen, welche 1830 in Belgien, Polen, Deutschland Insurrektionen der Völker gegen ihre Regenten zur Folge hatten, wirkten auch auf das französische Volk ansteckend und verliehen der republikanischen Partei desselben neuen Muth, mit ihren Bestrebungen furchtlos aufzutreten. In verschiedenen Departements entstanden Ende 1830 bedenkliche Aufstände, welche den König zu energischen Maßregeln nöthigten und ihm gerathen erscheinen ließen, die Zügel der Regierung etwas straffer anzuziehen. Obwohl letzteres nur mit Vorsicht und in geringem Maße geschah, genügte es doch, den Bürgerkönig rasch in Mißkredit zu bringen und eine Opposition gegen ihn hervorzurufen, deren er jetzt trotz aller Anstrengungen niemals wieder Herr zu werden vermochte. Die regierungsfeindlichen Blätter benutzten seitdem die Preßfreiheit in unverschämter Weise, um die Regierung des Bürgerkönigs und ihn selbst zum Gespött des In- und Aus-

landes zu machen. Die Anhänger der Bourbons, Legitimisten genannt, vergalten ihrem Erzfeind den ihnen zugefügten Unglimpf im reichlichsten Maß. Die Republikaner sprachen gleich verächtlich von Orléanisten wie von Bourbons; die Napoléonisten thaten desgleichen und begannen in ihren Journalen die Begeisterung für Napoléon I. und seine Familie wieder aufzufrischen. Indessen war nicht zu verkennen, daß die am meisten im Volk verbreiteten Gesinnungen demokratischer Natur waren, auch die Metzer Bürgerschaft neigte sich in der großen Mehrzahl denselben zu. Das von Louis Philipp selbst angeordnete jährliche Fest der Juli-Revolution ward in Metz stets mit großer Ostentation gefeiert und zu antiroyalistischen Demonstrationen benutzt; das in der Stadt erscheinende demokratische Journal „Courrier de la Moselle" war das beliebteste und am meisten verbreitete. Die Zeitung der Orléanisten war „l'Indépendance," die der Bourbonisten (Legitimisten, Karlisten) die „Gazette de Metz et de Lorraine." Die Art, in der sich letztere beiden Blätter bis 1848 befehden, läßt sich nur mit der Streitweise zweier in heftigsten Wortstreit gerathenen Hökerweiber vergleichen, welche, sich seit frühester Jugend aufs genauste kennend, in der Hitze des Streits schonungslos ihre sämmtlichen großen und kleinen Sünden und Fehler zur allgemeinen Belustigung des Marktpublikums veröffentlichen. Dem „Journal de Moselle" ward es daher leicht, seinen Leserkreis zu überzeugen, welche traurige Acquisition das französische Volk an den Familien der Bourbons und Orléans gemacht und was es von ihnen zu halten habe.

Belgische Revolution. — Die im August 1830 in Belgien ausbrechende Revolution versetzte auch Metz wieder für einige Zeit in kriegerische Thätigkeit. Seit Frühjahr 1831 begann man die Festung zu armiren, die Garnison ward verstärkt, größere Truppenmengen concentrirten sich im Metzer Lande. Am 9. Aug. 1832 rückte ein französisches, vom Marschall Gérard kommandirtes Corps, bei dem sich auch die Herzöge Orléans und Nemours befanden, in Belgien ein, um die Losreißung desselben von Holland vollenden und dem Herzog von Sachsen-Coburg den belgischen Königsthron erringen zu helfen. Die Metzer Oppositionsblätter ergingen sich in den gehässigsten Spöttereien über diesen Feldzug, in welchem die französische Armee keinen andern Waffenerfolg errang, als die Eroberung der Citadelle von Antwerpen mittelst des regelmäßigen Angriffs. Sie erklärten diesen Feldzug als einen plumpen Versuch der Regierung, die Aufmerksamkeit des Volkes von den faulen inneren Zuständen Frankreichs abzulenken, und die Belagerung der Antwerpener Citadelle als eine unnütze Spielerei, die man bequemer, billiger und ohne Blutvergießen gegen das Polygon auf Insel Chambière hätte ausführen können. Ende 1830 entstanden in Metz mehrere unbedeutende und unblutig verlaufende Tumulte,

verschiedenen mißliebigen Persönlichkeiten wurden Charivaris gebracht und die Fensterscheiben ihrer Wohnungen zertrümmert.

Besuch Louis Philipps in Metz. — Am 10. Juni 1831 kam der Bürgerkönig, begleitet von den Herzögen Orléans und Nemours, den Marschällen Soult und Gérard, nach Metz. Unter strömenden Regen, der während der ganzen Dauer des königlichen Besuchs anhielt, ward Louis Philipp vor Porte de France von den Behörden empfangen und von dem Maire, welcher ihm die Stadtschlüssel überreichte, mit einer Anrede begrüßt. Unter Kanonendonner und Glockengeläute erfolgte der Einzug in die Stadt, die Bürgerschaft empfing den König mit Theilnahme. Die meisten Privathäuser waren beflaggt und am Abend illuminirt. Der König nebst Gefolge stieg im Präfekturhotel ab.

Die Anreden, welche der König in Metz anzuhören genöthigt war, müssen ihm einerseits unverhältnißmäßig viel Zeit geraubt und andrerseits, wie auch die folgende Erzählung beweist, manchen Aerger bereitet haben. Es scheint fast, als ob die damaligen Metzer von einer Art Redemanie befallen und überdies der Ansicht waren, einem Bürgerkönig gegenüber dürfe und müsse man sogar alles, was man über seine innere und äußere Politik denke, frei ins Gesicht sagen. So kam es denn, daß eine Menge Personen, die kaum irgend welche Veranlassung hatten, Ansprachen an den König zu halten, denselben hiermit beglückten. Die meisten dieser Anreden waren lang und weitschweifig, die wenigsten Redner drückten dem König ihre Sympathien aus, sondern sprangen nach kurzen Einleitungsphrasen auf das Gebiet der inneren und äußeren Politik über, von dem sie sich nicht so leicht wieder zu trennen vermochten. Einige Redner waren unverschämt genug, dem König gewissermaßen Rügen über verschiedene von ihm gemachte Fehler zu ertheilen und ihn zu ermahnen, in Zukunft mehr die öffentliche Meinung bei allen seinen Entschlüssen zu Rath zu ziehen. Es war daher dem König nicht zu verargen, wenn er einigemale, als man zu unverschämt gegen ihn wurde, aus seiner Rolle als »bonhomme« fiel und den Betreffenden mit Entrüstung ihre Taktlosigkeiten verwies. Anreden an den König hielten: Divisionsgeneral, Commandant, Commandeur der école d'application, Präfekt, Maire, verschiedene Gerichtspräsidenten, Oberprokurator, Präses des Handelsgerichts, Bischof, einige Municipalräthe, mehrere Mitglieder der Akademie, der Stadtbibliothekar, Mitglieder des protestantischen und israelitischen Consistoriums, mehrere Aerzte, Prudhommes, Friedensrichter, Vorsteher von Korporationen, Gewerken, Staats- und privaten Etablissements. Verschiedene dieser Redner begnügten sich nicht mit einer einzigen Ansprache an den König, sondern drängten sich bei jeder Gelegenheit an ihn heran, um Nachträge zu ihren ersten Sermonen zu liefern.

Ein Redner des conseil municipal lenkte, anstatt über städtische Angelegenheiten zu sprechen, seine Rede sogleich auf Polen, welches damals in voller Insurrektion gegen Rußland war, schilderte die Tugenden der polnischen Nation, die Sympathien der Metzer für dieselbe, und ermahnte den König, dem edlen Volk Waffenhülfe zu Theil werden zu lassen. Hierauf begann er die Charte einer Kritik zu unterziehen, erklärte dieselbe für sehr lückenhaft und forderte den König auf, möglichst bald diese Lücken auszufüllen und die von der Nation in der Charte entdeckten Mängel zu beseitigen. Der König hörte mit anerkennenswerther Geduld dem weisen Stadtrath bis zum Ende seines Sermons zu, dann aber antwortete er ihm kurz und gereizt, es sei ganz unpassend, daß Stadträthe sich für befugt hielten, ihm Rathschläge über innere und äußere-politische Angelegenheiten ertheilen zu wollen; derartige Sachen lägen außerhalb des Horizonts von Stadräthen, die Entscheidung in politischen Fragen stehe einzig und allein der Kammer und dem König zu, was sich der Herr Stadtrath für die Zukunft merken möge. Gleich taktlos, wie jener Stadtrath, benahm sich der Advokat und Capitän der Nationalgarde, Woirhaye. Nach erfolgter Vorstellung des Offiziercorps der Nationalgarde, deren Commandeur hierbei nicht zugegen war, trat plötzlich Woirhaye an den König heran und begann eine Ansprache zu halten. Der König fragte ihn ärgerlich: „sind Sie Commandant der Nationalgarde?" „Dies nicht, erwiederte Woirhaye, ich habe aber den Auftrag, eine Anrede an Majestät zu halten." Der Bürgerkönig ergab sich nun in sein Schicksal und ließ den Capitän sprechen. Dieser bewegte sich zunächst in sehr konfusen allgemeinen Phrasen und begann hierauf, die Charte einer ausführlichen Kritik unterziehen zu wollen. Als er den Satz vorbrachte: »parmi ces lois la plus décisive pour l'avenir de la France est celle, qui doit organiser la seconde branche du pouvoir législatif,« unterbrach ihn der König sehr brüsk mit den Worten: »la force armée ne délibère pas; vous n'êtes plus l'organe de la garde nationale, ainsi je ne dois pas en entendre davantage,« drehte ihm den Rücken zu und ging fort. Diese beiden schroffen Abfertigungen zweier Hauptredner der Stadt erregten bei der Bürgerschaft viel Mißstimmung. Von einem Bürgerkönig hatte man solche Grobheit am allerwenigsten erwartet, die Popularität desselben nahm daher von Stunde an in Metz bedeutend ab. Wegen Woirhaye's führten die Metzer Zeitungen noch eine längere Polemik mit einander; das Regierungsjournal behauptete, Woirhaye sei von niemand ermächtigt worden, eine Ansprache an den König zu halten, habe also denselben wissentlich belogen. Diese Anschuldigung sucht Woirhaye zu widerlegen, indessen sind die von ihm vorgebrachten Beweise für seine Berechtigung zu jener Rede wenig überzeugend.

Am 11. und 12. Juli besichtigte Louis Philipp im heftigsten Regen die Garnison und Nationalgarde und vertheilte neue Fahnen an dieselben. In seiner Ansprache an die Truppen betonte er, daß auch er ein alter Soldat sei, die Feuertaufe bei Mars la Tour erhalten und an der ruhmvollen Schlacht von Jemappes Theil genommen habe. Am 11. wohnte der König dem ihm zu Ehren im Stadthaus gegebenen Ball, am 12. der Theatervorstellung bei, am 13. verließ er die Stadt. Die Bevölkerung verhielt sich bei seiner Abreise merklich kühler als bei seiner Ankunft, die Bürgerschaft fühlte sich durch die ihren Rednern ertheilten Verweise vom König beleidigt und machte ihm dies bei seiner Abreise bemerklich. Nichts destoweniger ließ Maire Chedeaux, als kaum die königlichen Wagen zur Stadt hinaus waren, an allen Straßenecken Plakate anschlagen, welche voll der plumpsten Schmeicheleien für den König waren und in welchen derselbe als erster wahrhafter Bürgerkönig, als treuster Freund des Arbeiters u. s. w. gepriesen wird.

Auftreten der Cholera in Metz. — Der nach der Abreise des Königs mit neuer Wuth in den Metzer Journalen ausbrechende Parteistreit verstummte plötzlich für einige Monate vor einem bis dahin unbekannten, schrecklichen Feinde des Menschengeschlechts, der Cholera, welche in Deutschland heftig wüthete und sich im Juli 1831 den Lothringer Grenzen näherte. Die Politik trat vorläufig fast ganz in den Hintergrund, alle Parteien in Metz beschäftigten sich nur mit den Mitteln, durch welche man am besten diesen gemeinsamen Gegner von Ueberschreitung der französischen Grenze abhalten könne. Dieselbe ward mit dichten Truppen-Cordons besetzt und aufs strengste überwacht, in allen Communen etablirte man Apotheken, welche die angeblich gegen Cholera schützenden oder dieselbe heilenden Medikamente vorräthig hielten. Die Krankheit verschonte in diesem Jahr die Lothringer Landestheile, trat aber im Juni 1832 plötzlich in denselben sehr heftig auf. Vom Juni bis Mitte September starben in der Stadt Metz von 1805 an der Cholera erkrankten Personen 793. Die Nationalgarde erklärte sich für die Dauer der Epidemie aufgelöst, die Feier der Juli-Tage, bei welcher drohende Demonstrationen gegen Louis Philipp gemacht werden sollten, unterblieb.

Volksaufstand in Metz. — 1832 schien es fast, als ob die Regierung des Bürgerkönigs mit raschen Schritten ihrem Ende entgegengehe. Unzufriedenheit und Opposition hatten im ganzen Lande einen hohen Grad erreicht, Theurung und Cholera trugen dazu bei, die allgemeine Mißstimmung zu vermehren. Am 5. Juni brach eine große Revolution in Paris aus, die republikanische Partei entfaltete die rothe Fahne und kämpfte unter dem Feldgeschrei: »à bas Louis Philippe! vive la république!« mit äußerster Erbitterung gegen die Truppen, welche nur mit Mühe den

Sieg davontrugen. Auch in den Provinzen entstanden republikanische Aufstände, welche durch Waffengewalt niedergeworfen werden mußten. Die Legitimisten glaubten, die allgemeine Erbitterung gegen Louis Philipp benützen zu können, um die Bourbons wieder auf den Thron zu erheben, und bereiteten im Süden Frankreichs, woselbst ihre Partei stark vertreten war, eine Schilderhebung vor, welche die in jenen Gegenden umherreisende Herzogin Berry leitete. Es gelang aber dem König, diesen legitimistischen Aufstand im Keim zu ersticken und die von ihrem Vertrauten, dem jüdischen Kammerdiener Deutz, verrathene Herzogin gefangen zu nehmen, welche nach Schloß Blaye geführt und dort in strenger Haft gehalten ward. Nachdem der König somit seinen Gegnern bewiesen hatte, daß er sie nicht zu fürchten brauche und wirklich die Obergewalt im Lande besitze, hielt er es für gerathen, Wiederholungen ähnlicher Versuche durch strenge Maßregeln vorzubeugen. Die Preßfreiheit ward wesentlich beschränkt, viele liberale Journale wurden unterdrückt, zahlreiche bei den letzten Aufständen kompromittirte Personen in Haft genommen, verschiedene regierungsfeindliche Nationalgarden aufgelöst, mehrere Städte, darunter Paris, in Belagerungszustand erklärt. Auch in Metz ging es in diesem Jahre sehr unruhig zu. Nach vorangegangenen Charivaris brach daselbst am 5. Juni ein Aufstand aus, bei dem sich die gesammte niedere Bevölkerung der Stadt und Umgegend betheiligte. Die Hauptveranlassung zu diesem Aufstand gab die damals im Metzer Lande herrschende Theuerung der Lebensmittel, welcher abzuhelfen die Regierung nur ungenügende Anstalten getroffen hatte. In Metz wurden die Magazine der Getreidehändler und die in Rue Cambout liegende Dampfmühle vom Volk geplündert, welches das vorgefundene Getreide unter sich vertheilte. Zugleich drang dasselbe auch in die Wohnungen von Getreidehändlern und beging dort grobe Excesse. Die Nationalgarde, der es oblag, gegen die Tumultuanten einzuschreiten, rührte sich nicht, auch der Festungskommandant fühlte sich nicht bewogen, irgend welche Maßregeln zur Herstellung der Ordnung zu ergreifen. Aehnliche Tumulte wie in Metz fanden gleichzeitig in Ars und anderen Nachbarorten Statt. Am 6. brach der Aufstand in Metz ärger und drohender, als am Tage vorher, aus, abermals ließen Nationalgarde und Garnison das Volk ruhig plündern und demoliren. Als dasselbe am 7. sogar Anstalten machte, die militärischen Proviantmagazine zu attakiren, ließ der Festungskommandant die Infanterie einschreiten. Dieselbe hatte Befehl, nicht zu schießen und nur im Nothfall vom Bayonett Gebrauch zu machen. Es entstand ein kürzeres Handgemenge zwischen Truppen und Volk; sobald das letztere einsah, daß die Soldaten Ernst zu machen begannen, lief es auseinander. Auf beiden Seiten hatte es blutige Köpfe gegeben, schwere Verwundungen waren aber nicht vorgekommen. Starke Patrouillen, strenge Erlasse

des Commandanten an das Volk, zahlreiche Verhaftungen von Haupträdelsführern verhüteten eine Wiederholung der Tumulte.

Wachsende Erbitterung der Metzer Oppositionspartei gegen die Regierung. — Trotz der Beschränkung der Preßfreiheit fuhren die Metzer Oppositionsjournale fort, mit einer Unverschämtheit gegen die Regierung aufzutreten, welche fast vermuthen läßt, daß die Behörden nicht recht den Muth hatten, den Preßgesetzen die volle Geltung zu verschaffen. Das legitimistische Journal liefert die lügenhaftesten Berichte über die Behandlung, welche der König der Herzogin Berry zu Theil werden lasse, und deutet an, er habe die Absicht, dieselbe mit einem langsam tödtenden Gift aus der Welt zu schaffen. Zahlreiche Metzer Bourbonisten wallfahrteten alljährlich nach Prag zum Grafen Chambord, berichteten dann stets im legitimistischen Parteiblatt ausführlich über ihren Besuch bei demselben und äußerten die Hoffnung, daß in nicht zu langer Zeit dieser vortreffliche Fürst als König Henri V. das französische Volk beglücken werde. Der am 22. Juli zu Schönbrunn erfolgte Tod Napoléons II. gab den Metzer Buonapartisten Veranlassung, ihre Begeisterung für die Napoléoniden, ihre Abneigung gegen Bourbons und Orléans durch Worte, Schriften und Demonstrationen zu offenbaren. Das Eintreffen zahlreicher polnischer Flüchtlinge in Metz veranlaßte alle regierungsfeindlichen Parteien zu den ärgsten Schmähungen über Louis Philipp, weil er das unglückliche Polen vollständig im Stich gelassen habe.

Als schließlich die Regierung gegen die Metzer Opposition nachdrücklich einschritt, die vorlauten Zeitungsredakteure anfangs zu Geldstrafen verurtheilte, und, da dies nicht fruchtete, verhaften ließ, nahmen die Demonstrationen in Metz erst recht an Zahl und Kraft zu. Man sammelte für die Familien der Verhafteten, die Namen der Geber und die Summen der Geldbeiträge wurden in den Oppositionsblättern veröffentlicht, damit die Regierung ersehen konnte, wie zahlreich ihre Gegner in der Stadt vertreten seien. Legitimisten, Buonapartisten, Republikaner ließen ihre gegenseitigen Streitigkeiten vorläufig ruhen, um vereint desto kräftiger gegen die Regierung wirken zu können. Alle jene schönen Versprechungen, die Louis Philipp vor seiner Thronbesteigung oder in den ersten Tagen seiner Regierung der Nation gemacht hatte, wurden von den Metzer Oppositionsjournalen mit großen Lettern an der Spitze der Leitartikel gedruckt, deren Inhalt dann eine kontinuirliche Kette der impertinentesten Schmähungen bildete. So erschien unter andern gerade zu einer Zeit, in welcher die Preßprozesse gegen Metzer Redakteure begannen, in einem der Oppositionsblätter ein Leitartikel mit folgender Ueberschrift: »Des procès de la presse? il n'y en aura plus, non, non, mes amis, il n'y en aura plus!« Diese Worte sollte Louis Philipp angeblich kurz vor der Ab-

dankung Karl X. zu den Führern der liberalen Partei geäußert haben, als diese ihn über seine Ansichten bezüglich der Preßfreiheit sondirten. Gleich darauf berichtet dasselbe Journal, daß im Jahre 1832 in Paris allein 77,543 Personen wegen politischer und Preß-Vergeben verhaftet worden seien. Die früheren Manöver und Intriguen des Königs, durch welche er zum Throne gelangte, werden mit der größten Rücksichtslosigkeit und meist unter argen Entstellungen enthüllt. Seine Mittel, sich populär zu machen, bieten der Opposition Gelegenheit zu den bissigsten Spöttereien. Ein Metzer Journal berechnet, daß Napoléon I. während seiner zehnjährigen Regierung 10,000 Kreuze der Ehrenlegion, Louis XVIII. in gleich langem Zeitraum 6000, Karl X. in 6 Jahren 10,000, der Bürgerkönig aber in einem einzigen Jahre 14,600 Kreuze vertheilt habe. Das Journal empfiehlt allen denen, welche vor Louis Philipps Zeit das Kreuz erhalten hätten, sich die Jahreszahl der Verleihung auf das Ordensband sticken zu lassen, damit sie nicht in die üble Lage kämen, für Creaturen des Bürgerkönigs gehalten zu werden. In dieser kurz angedeuteten Weise führen die Metzer Oppositionsblätter den Streit ununterbrochen bis zum Jahre 1848, in welchem endlich der Bürgerkönig dem Thron zu entsagen gezwungen ward.

Skandalöse Anfeindungen zwischen Orléanisten und Bourbonisten. — 1833 erneuerten die Legitimisten auf eine Nachricht hin, daß die Herzogin Berry sehr leidend sei, die infame Verläumdung, Louis Philipp habe dieselbe vergiften lassen, und ergingen sich in den kläglichsten Lamentationen über die Herzogin, den gemeinsten Beschimpfungen des Königs. Um so größer war ihre Beschämung und Bestürzung, als plötzlich die Regierungsblätter mit hämischer Schadenfreude und in höchst undelikater Weise die Anzeige brachten, die verwittwete Herzogin sei in Blaye von einem gesunden Töchterlein entbunden worden, der Vater des Kindes sei unbekannt. Die Herzogin erklärte zwar, sie habe sich vor ihrer Gefangennahme heimlich mit dem Grafen Lucchesi vermählt, die Regierungsblätter wiesen aber nach, daß die Niederkunft nicht mit dem Zeitpunkt stimme, an dem sie zum letztenmal mit dem Grafen zusammen gewesen sei und nannten unverholen den erwähnten Kammerdiener Deutz als Vater des Kindes. Die skandalösen Enthüllungen, welche Louis Philipp in dieser Angelegenheit geflissentlich bis auf die kleinsten Details in Journalen und Brochüren veröffentlichen ließ, erregten den Unwillen jedes anständig denkenden Franzosen, der den Bourbons zugedachte Schimpf und Spott fiel auf die Orléans selbst zurück, im In- und Auslande zeigte man Nachsicht für die Herzogin, Verachtung gegen den Bürgerkönig.

Regierungsfeindliche Demonstrationen in Metz. — 1833 erlebte die Stadt Metz wieder einige unbedeutende Tumulte, welche gegen

mißliebige Persönlichkeiten, darunter Bischof Besson und Maire Chedeaux, gerichtet waren. Die Metzer Nationalgarde zeigte sich so regierungsfeindlich, daß der König, um die oppositionellsten Persönlichkeiten daraus zu entfernen, ihre Reduzirung anbefahl. Statt 2 Legionen zählte sie fortan nur 1 Legion; dieselbe war 4 Bataillone à 750 Mann stark, jedes derselben hatte 2 Compagnien Grenadiere, 2 Compagnien Chasseurs. Die Metzer Linientruppen fingen an, im Gehorsam gegen den König schwankend zu werden, es bildeten sich im Offiziercorps geheime Clubs, welche für die Bourbons, Napoléoniden oder die Republik zu wirken suchten. Eine Anzahl Metzer Linienoffiziere, welche dieser Conspirationen überführt war, wurde aus dem Dienst entlassen. Die Verhaftungen von Personen, welche der Opposition gegen die Regierung verdächtig waren, wurden immer häufiger, die Unpopularität des Königs nahm in Folge dieser strengen Maßregeln selbstverständlich mehr und mehr zu. 1834 spielten sich in Metz bösartige Zänkereien zwischen dem orléanistischen Präfekten Sers und dem liberalen Maire Bouchotte ab, für welchen letzteren der größte Theil der Metzer Bürgerschaft energisch Partei ergriff.

Das Attentat gegen den König (28. Juli 1836), bei welchem in Paris durch die Höllenmaschine Fieschi's eine Menge Menschen getödtet und verwundet, der König jedoch nicht verletzt wurde, erregte zwar in Metz allgemeine Entrüstung, nichts destoweniger debattirte der dortige Municipalrath mehrere Tage lang, ob er dem König zu seiner Rettung gratuliren solle, oder nicht. Schließlich wurde mit 19 gegen 9 Stimmen für Absendung einer Adresse an denselben entschieden. Die wiederholten in späteren Jahren auf das Leben des Königs gemachten Attentate ignorirte die Metzer Municipalität vollständig. Das Attentat Fieschi's veranlaßte die Regierung zu neuen schärferen Verordnungen gegen Presse, Clubs und geheime Gesellschaften.

Vornehme Besuche in Metz. — Am 4. Mai 1836 kamen die nach Deutschland reisenden Herzöge Orléans und Nemours durch Metz, hielten sich aber nur wenige Minuten daselbst auf. Am 3. Aug. 1836 traf König Ferdinand von Neapel in Metz ein, stieg im Hôtel de l'Europe ab, besichtigte die Sehenswürdigkeiten der Stadt und reiste am folgenden Tag weiter nach Paris. Dem Wirth des Hôtel de l'Europe ließ er für seinen kurzen Aufenthalt daselbst 1000 Thlr. einhändigen. Am 26. Mai 1837 traf die Braut des Herzogs von Orléans, Prinzessin Helene von Mecklenburg-Schwerin, von Saarlouis kommend, in Metz ein. Die Municipalität hatte sich anfangs gesträubt, irgend welche Anstalten zum feierlichen Empfang derselben zu treffen, schließlich jedoch nachgegeben. Auch die Nationalgarde hatte erst nach längerem Schwanken ihre Bereit-

willigkeit erklärt, zu Ehren der Braut Spalier bilden zu wollen. Die Prinzessin wurde vor Porte Mazelle, woselbst ein Triumphbogen errichtet war, von den Behörden empfangen und dann feierlichst in die Stadt eingeführt. Sie machte auf die Metzer Bevölkerung einen so guten Eindruck, daß dieselbe vorübergehend den Haß gegen die Orléans vergaß und ihr lebhafte Beifallsrufe zu Theil werden ließ. Die Prinzessin verweilte einen Tag in der Stadt und gewann in dieser kurzen Zeit durch ihr sanftes, einnehmendes Wesen die Zuneigung aller derer, welche Gelegenheit hatten, sie zu sehen oder zu sprechen. Sie nahm die Sehenswürdigkeiten der Stadt in Augenschein, besichtigte auch verschiedene Spitäler und Wohlthätigkeitsanstalten, und machte den Armen der Stadt ein namhaftes Geldgeschenk. Die Metzer Oppositionsblätter sprechen stets mit Hochachtung von ihr und am wenigsten gehässig von dem Herzog von Orléans. Die Prinzessin reiste am 27. weiter nach Paris, woselbst sie am 31. mit dem Herzog getraut ward. Vom 23—28. September 1838 inspizirten die Herzöge Orléans und Nemours die Metzer Garnison und Nationalgarde. Letztere zeigte sich abermals so regierungsfeindlich, daß der König im November ihre Auflösung dekretirte. Erst 1840 erhielt sie Erlaubniß, sich wieder zu formiren.

Prinz Louis Napoléon. — Am 30. Oct. 1836 machte der damals 28 Jahre alte Prinz Louis Napoléon, Sohn des ehemaligen Königs Louis von Holland und der Königin Hortense, in Straßburg den abenteuerlichen Versuch, sich von der dortigen Garnison zum Kaiser der Franzosen ausrufen zu lassen. Das Unternehmen scheiterte kläglich, die Truppen selbst nahmen den Prinzen gefangen und lieferten ihn den Behörden aus. Louis Philipp hielt es nicht für nothwendig, dem thörichten Prinzen die verdiente Strafe zu ertheilen; er war der Ansicht, die schlimmste Strafe desselben bestehe darin, daß er sich für alle Zeiten in den Augen des französischen Volks lächerlich gemacht habe, schenkte ihm deßhalb einige Tausend Francs Reisegeld und schickte ihn nach Amerika. Allein, so kindisch, ungeschickt und unglücklich auch dies erste Debut des Prinzen gewesen war, so hatte es doch immerhin den Vortheil für ihn, daß eine Anzahl euragirter Napoléonisten seit dieser Zeit ihr Augenmerk auf ihn richtete, um unter seiner Aegide im geeigneten Moment die Wiederherstellung der napoléonischen Dynastie zu versuchen. Jedenfalls steht es fest, daß von jetzt an eine ungewöhnlich rege Thätigkeit im Lager der Napoléonisten zu herrschen begann und neue abenteuerliche Pläne entworfen wurden, dem Prinzen Louis Napoléon den Thron zu verschaffen. Derselbe verließ 1837 Amerika wieder, lebte anfangs in der Schweiz, dann in England, von wo aus er mit wenigen Abenteurern seiner Partei am 4. Aug. 1840 den Aufstandsversuch in Boulogne unternahm. Abermals ge-

fangen ward er in sichere Haft nach Schloß Ham gebracht; erst 1846 gelang es ihm, von dort zu entkommen. Louis Philipp war so unklug, noch in demselben Jahre, in welchem das Boulogner Unternehmen von neuem die Napoléonisten in große Aufregung versetzt hatte, die Leiche Napoléons I. von St. Helena nach Paris schaffen zu lassen. Er täuschte sich gewaltig in der Annahme, durch diese Erfüllung des letzten Wunsches des Kaisers zu neuer Popularität zu gelangen; schon am 15. Dec., dem Tage, an welchem die Leiche des Kaisers im Invalidendom beigesetzt wurde, hatte er hinreichend Gelegenheit, sich vom Gegentheil zu überzeugen. Die Pariser Bevölkerung zeigte eine fanatische Begeisterung für den Kaiser; in die tausendfachen Rufe: »vive l'Empereur« mischten sich bedrohliche »à bas« gegen die Orléans und besonders gegen den verhaßten damaligen Premier-Minister Guizot, selbst einzelne Truppentheile machten während der Ueberführung der Leiche nach dem Invalidendom Demonstrationen, welche die Orléans mit Besorgniß erfüllen mußten. Wie durch Paris so brauste auch durch ganz Frankreich wieder der Sturm des Enthusiasmus für den Kaiser, welcher die wahren Anhänger der napoléonischen Familie wunderbar ermuthigte, zu engerem Aneinanderschließen bewog und ihnen die Kraft verschaffte, wenige Jahre später wirklich die napoléonische Dynastie wieder herstellen zu können.

Verschiedene Ereignisse. — 1842 waren die Herzöge Orléans und Nemours vom 27. Juni bis 2. Juli behufs Truppeninspizirung in Metz anwesend. Die Nationalgarde zeigte sich diesmal renitenter, denn je; von 3000 Mann erschienen zur anbefohlenen Parade 600, aus welcher Anzahl man ungefähr folgern kann, in welchem Verhältniß die Anhänger der Orléans beim besseren Theil der Metzer Bürgerschaft vertreten waren. Die niedere Bevölkerung gab ihre antiorléanistischen Gesinnungen zwar nicht durch Demonstrationen, wohl aber durch die vollständigste Gleichgültigkeit gegen die Anwesenheit der Prinzen zu erkennen. Nichtsdestoweniger erregte der am 13. Juli 1842 durch einen unglücklichen Sturz herbeigeführte Tod des Herzogs von Orléans allgemeine Theilnahme in Metz, sogar die Oppositionsblätter drücken ihr Bedauern aus, daß gerade den Besten der Orléans dies traurige Geschick getroffen habe. Die Municipalität sandte diesmal ohne Debatte eine Beileidsadresse an den König.

Am 23. Juli 1842 verschied der Bischof Besson in Metz; seine Leiche wurde erst in der Kapelle St. Glossinde, dann in der Cathedrale beigesetzt. Sein Nachfolger ward der jetzige Bischof Dupont des Loges (geboren zu Rennes am 11. Nov. 1804), welcher im März 1843 mit großer Feierlichkeit in Metz eingeführt wurde. Derselbe ist der 97. Metzer Bischof. In demselben Jahre fand am 30. Oct. die Enthüllung des Denk-



mals Statt, welches die Metzer Bürgerschaft dem Marschall Fabert auf Place d'Armes errichtet hatte.

Für den Herbst 1843 waren große Truppenmanöver, verbunden mit einer Belagerungsübung, bei Metz projektirt. Die Oberleitung sollte der Herzog Montpensier übernehmen. Derselbe traf im September in Metz ein, erkrankte aber daselbst so schwer, daß der König sich veranlaßt sah, diese Truppenübungen abzubestellen. Dieselben fanden dort im nächsten Jahre vom 12. Aug. bis 25. Sept. unter Leitung der Herzöge Montpensier und Nemours Statt. Gegen 30000 M. Inf., 6000 M. Cav., zahlreiche Artillerie- und Genietruppen wurden in und bei Metz concentrirt und manövrirten gegen einander. Gegen die Festung wurde von Insel Chambières aus der regelmäßige Angriff geführt, welcher, um den Ruf der Pucelle nicht zu schädigen, mit Verjagung des Angreifers durch das Vertheidigungscorps endigte. Der Herzog von Coburg nebst Sohn, viele Offiziere fremder Armeen und einige arabische Scheiks wohnten den interessanten Uebungen bei. Die Metzer Nationalgarde hatte die Erlaubniß nachgesucht und erhalten, sich bei den Manövern und der Belagerungsübung betheiligen zu dürfen.

Politische Stimmung in Frankreich von 1842—48. Die Februar-Revolution. — Die Erbitterung der Opposition gegen die Regierung ließ scheinbar seit 1842 merklich nach, so daß der König schon begann, sich der Hoffnung hinzugeben, es sei ihm endlich gelungen, den Widerstand der Gegenparteien zu brechen. Zwar führten die Oppositionsjournale die Fehde gegen die Regierung weiter, aber in entschieden gemäßigterer Weise, die früher so häufigen Demonstrationen, Tumulte, Revolten hörten in der Hauptstadt, wie in den Departements fast ganz auf, der aktive Widerstand der Opposition schien erloschen, der passive wenig gefährlich. Indessen währte diese scheinbare Stille nur kurze Zeit, in Wirklichkeit arbeiteten alle Oppositionsparteien insgeheim daran, den Boden, auf dem die Regierung sicher zu stehen glaubte, zu unterminiren. In dieser Beziehung waren alle Parteien gleich rührig, überdies traf aber jede derselben die erforderlichen Vorbereitungen, nach dem Sturz der Orléans die Oberherrschaft an sich zu reißen. Am stärksten war im Lande die republikanische Partei vertreten, dieselbe schwächte jedoch ihre Kraft dadurch, daß sie sich in gemäßigte und rothe Republikaner spaltete. Diese letzteren verfolgten Tendenzen, welche selbst die ersten mit Besorgniß erfüllten und überdies alle besitzenden Klassen zu ihren Feinden machten. Die Partei der Royalisten war nach den Republikanern die numerisch stärkste; Adel, Clerus, Offiziercorps, der besitzende Bürger- und Bauernstand gehörten zum größten Theil derselben an, schon aus Furcht vor der eventuellen Oberherrschaft der rothen Republikaner, deren communistische und

socialistische Ideen die ganze bestehende Ordnung umzustürzen und die Pöbel- und Soldatenanarchie der großen Revolution zu erneuern drohten. Ohne den unglückseligen Zwiespalt zwischen Bourbons und Orléans würde daher die royalistische Partei sehr gut im Stande gewesen sein, den Republikanern das Gegengewicht zu halten. Am schwächsten der Zahl nach war die Partei der Napoléonisten, dieselbe kalkulirte jedoch sehr richtig, daß nach dem baldigst vorauszusehenden Sturz der Orléans die Royalisten überhaupt vorläufig kein Hinderniß für ihre Pläne sein könnten, daß ferner der alsdann zwischen gemäßigten und rothen Republikanern unvermeidlich ausbrechende offene Kampf ihnen möglich machen werde, die Früchte desselben für sich zu ernten.

Seit dem Jahre 1845 brach der Kampf der Opposition gegen die Regierung mit erneuter Heftigkeit aus. Die durch communistische Agitationen äußerst erregte, damals mit Recht über die geringe Fürsorge der Regierung für die unteren Klassen erbitterte Arbeiterbevölkerung nahm eine täglich drohendere Haltung an. Die gesammten Oppositionsblätter schürten den Haß gegen die Regierung in jeder Weise und predigten immer unverhohlener und ungestümer den Sturz des Bürgerkönigthums als das einzige Mittel zur Beseitigung der unerträglichen Zustände, in denen sich die Nation befände. Verschiedene skandalöse Prozesse, welche die Regierung nicht zu unterdrücken vermochte, offenbarten die großen Mängel des Regierungssystems und eine Corruption des Beamtenthums bis hinauf zu den Ministern, welche sogar den König selbst schwer in den Augen des Volks kompromittirte. Die 1846 und 1847 in Folge von Mißernten herrschende Theuerung, die Indifferenz der Regierung gegen das hierdurch bei den ärmeren Klassen hervorgerufene Elend steigerten die Erbitterung im Lande aufs höchste und machten den Ausbruch einer Revolution unvermeidlich. Seit Ende 1847 war bei den in Paris abgehaltenen Reformbanketts der Sturz des Bürgerkönigthums und die Einführung einer republikanischen Verfassung das Feldgeschrei aller Redner geworden. Die Regierung, welche früher stets rasch und entschlossen gegen derartige Demonstrationen vorgegangen war, zeigte sich jetzt anfangs indifferent, dann schwankend und zögernd, erweckte hierdurch bei ihren Gegnern den Verdacht der Schwäche und Furcht und spornte dieselben um so mehr an, den entscheidenden Schlag baldigst auszuführen. Als schließlich der Premier-Minister Guizot für nöthig befand, gegen die Opposition energisch einzuschreiten, war es fast schon zu spät hierzu; die Unentschlossenheit des Königs, welcher Gewaltmaßregeln zu vermeiden wünschte, vollendete den Sieg der Revolution. Am 21. Febr. 1848 verbot Guizot die Abhaltung des auf den nächsten Tag in Paris angekündigten Reformbanketts, zu dem auch die Nationalgarde ihre Betheiligung zugesagt hatte. Am 22. brach die Revolution in der Hauptstadt aus, vergebens versuchte der König, das Volk zu beruhigen, indem er Guizot aus dem Ministerium

entließ und Thiers an dessen Stelle berief. Anstatt sodann die gegen 50,000 Mann starken in Paris stehenden Truppen, welche vom orléanistisch gesinnten Marschall Bugeaud kommandirt wurden und bis dahin noch kein Zeichen des Abfalls von der Sache des Königs gegeben hatten, gegen die Aufständischen entsprechend zu verwenden, folgte Louis Philipp den zweifelhaften von Thiers gegebenen Rathschlägen, ergriff nur halbe Maßregeln und verließ die Hauptstadt, nachdem er den Herzog von Nemours zum Regenten ernannt hatte. Auch dieser suchte auf die Insurgenten mehr durch Nachgiebigkeit und Versprechungen, als durch Waffengewalt einzuwirken; die Folge hiervon war, daß am 25. die Revolution in Paris obsiegte und Frankreich zur Republik erklärt ward. Die Kammer beeilte sich, sofort eine provisorische Regierung zu ernennen, welche nur aus Anhängern der gemäßigten Republik bestand; die rothen Republikaner waren hierüber äußerst aufgebracht und bereiteten eine neue Revolution vor, welche im Juni desselben Jahres in Paris zum Ausbruch kam. Die Familie Louis Philipp's flüchtete nach Proklamirung der Republik theils nach England, theils nach Deutschland.

Allgemeine Verhältnisse in Metz unter Louis Philipp's Regierung. — So sehr auch der größte Theil der Metzer Bevölkerung mit der Regierung des Bürgerkönigs unzufrieden gewesen war, so ergibt sich doch aus dem stetig fortschreitenden Aufblühen der Stadt, wie wenig begründete Ursache dieselbe hierzu gehabt hatte, und wie hauptsächlich blinder Parteihaß bemüht gewesen war, alle Verhältnisse als ganz traurig zu schildern. Handel, Industrie, Ackerbau hoben sich im Metzer Lande zusehends, die städtische Bevölkerung befand sich durchgehends in zufriedenstellenden Verhältnissen, die Stadt verfügte über reiche Revenüen, welche in entsprechender Weise zum Besten des Gesammtwohls verwendet wurden. Besonders seit Louis Philipp's Zeit erwarb sich Metz den Beinamen »petit Paris«; ein reges, elegantes, fast großstädtisches Leben hatte sich in dieser Stadt entfaltet, während die ehemalige Residenz Nancy, welche sich vorübergehend zum Hauptort Lothringens aufschwingen zu wollen schien, wieder eine bescheidene stille Provinzialstadt geworden war und in keiner Beziehung mit Metz zu konkurriren vermochte. Sowohl auf die lothringer wie auf die deutschen Nachbarländer übte Metz eine große Anziehungskraft aus, der Fremdenverkehr in der Stadt war ein sehr lebhafter geworden und wuchs in dem Maße, als sich die Communikationsmittel mehrten und besserten. Seit 1834 waren Regierung wie Magistrat eifrig bemüht, die Moselschiffahrt zu heben und eine regelmäßige Dampfschifffahrt zwischen Nancy, Metz, Trier herzustellen. 1839 ward das erste Dampfschiff, welches diese Strecke befahren sollte, feierlichst bei Metz mit dem Namen „Austrasia“ getauft und dem Verkehr übergeben. Dasselbe

beförderte 1840 an 91 Tagen 8000 Personen. 1841 fuhren zwischen Trier und Nancy 4 Dampfschiffe, welche im Ganzen 23,258 Reisende nach Trier, 18,500 Reisende nach Nancy beförderten. 1842 war der Moselwasserstand so niedrig, daß die Dampfschifffahrt längere Stockungen erlitt. Es wurden in diesem Jahre von allen 4 Dampfschiffen nur 27,000 Passagiere befördert. Der Landungsplatz der Dampfschiffe in Metz war bei Jardin d'Amour. Bei mittlerem Wasserstand fuhren dieselben in 7—8 Stunden von Metz bis Trier, in 14—16 Stunden von Trier bis Metz. Die Moseldampfschifffahrt ward nach Eröffnung der von Nancy und Metz abgehenden Eisenbahnen gänzlich eingestellt. Die ersten Metz tangirenden Eisenbahnprojekte wurden 1844 begonnen, ihre Ausführung ließ aber noch ein Jahrzehnt auf sich warten. Einen nicht unbedeutenden Handel betrieb die Metzer Kaufmannschaft mit Pariser Toiletten-, Luxus- und Mode-Artikeln, welche besonders in den deutschen Nachbarländern guten Absatz fanden. Die seit Louis Philipp's Regierung alle drei Jahre in Metz stattfindenden Industrie- und Agrikultur-Ausstellungen gaben stets rühmliches Zeugniß von den Fortschritten, welche das Metzer Land in dieser Beziehung machte.

Von den unter Louis Philipp in Metz entstandenen Bauten und Anlagen sind die folgenden zu erwähnen. 1830 Bau des Civilgefängnisses in Rue St. Gengoulf durch den Architekten Bouquet. — 1833 Beginn der Vorbereitungsarbeiten für den Bau der Genie-Kaserne. 1840 ward mit den Mauerarbeiten begonnen, 1842 der Bau beendigt. Die Kaserne führt jetzt den Namen „Kaiser Wilhelm". — 1833 Herstellung der Hängebrücke, welche von Ile Chambière zur Straße nach St. Julien führt. In demselben Jahre wurde die 1832 begonnene Gemüsehalle auf Place Austerlitz beendigt und dem Verkehr übergeben. Bei dem Ausheben der Fundamentgruben stieß man auf verschiedene interessante Alterthümer. — 1833 ward das die Cathedrale verunzierende Holzdach des unvollendeten Thurmes abgebrochen und der Ausbau desselben begonnen. Derselbe war 1842 beendigt. Die Metzer Kunstfreunde verlangten gleichzeitig dringend die Demolirung der unmittelbar an der Südostfront der Cathedrale angebauten häßlichen Häuser. Sie führten hierfür die gerechtfertigten Gründe an, daß diese Anbauten nicht nur den stattlichen gothischen Bau zum größten Theil verdeckten, sondern auch die Dauerhaftigkeit desselben durch ihre Latrinenanlagen und Wasserabzüge gefährdeten. Desgleichen forderten die Kunstfreunde den Abbruch des zum Andenken an Louis XV erbauten Portals und die Aufführung eines neuen der Gothik entsprechenden Baus an seiner Stelle. Sie schlugen vor, das alte Portal vorsichtig abzubrechen und vor irgend einer der Metzer Kirchen, zu deren Baustyl es besser passe, wieder aufzuführen. Alle diese Wünsche wurden



jedoch vorläufig nicht berücksichtigt, die Demolirung der betreffenden Häuser erfolgte erst in späteren Jahren, eines derselben ließ man gewissermaßen wie zur Erinnerung bestehen. — 1834 Gründung eines Waisenhauses für 80 Kinder. Im selben Jahre erhielt die Stadt die ersten Briefkasten, zwei an der Zahl. — 1835 Gründung einer Besserungsanstalt für Mädchen unter der Benennung »le bon Pasteur«. Dieselbe wurde im ehemaligen Kloster St. Claire in Rue du Paradis errichtet und der Obhut der Schwestern von St. Vincent de Paul anvertraut. Im selben Jahre erhielt das städtische Feuerwehr-Corps, welches schon lange bestand und aus der alten Corporation der Tonneliers hervorgegangen war, neue Reglements und die Benennung »sapeurs-pompiers«. Im November desselben Jahres fand die Eröffnung des Conservatoire de Musique Statt. — 1839 Umbau der Basse-Seille-Brücke. — 1842 benutzte der Magistrat die Anwesenheit des Herzogs von Orléans in der Stadt, um seine Fürsprache beim König wegen Verlegung der Poudrerie nach einer von der Stadt entfernten Stelle zu erlangen. Der Herzog trug dies Gesuch dem König vor, dasselbe wurde aber nicht genehmigt. Bei der schon erwähnten Enthüllung des Fabert-Denkmals, welche in diesem Jahre stattfand, machte die Metzer Bevölkerung dadurch eine Demonstration gegen die Regierung, daß sie nach Beendigung der vom Präfekten Germeau gehaltenen Rede die Marseillaise anstimmte. — 1841—42 wurden die in Rue Taison und Jurue gelegenen Municipalschulen nach den Entwürfen des städtischen Baumeisters Bertrand erbaut. Es ist bei dieser Gelegenheit zu erwähnen, daß besonders unter Louis Philipp speciell in Metz sehr viel für die Verbesserung des Volksunterrichts geschah. Sowohl die Stadt, wie die daselbst etablirten religiösen Gesellschaften waren in dieser Beziehung gleich thätig, die letzteren wurden vom Magistrat bei Gründung ihrer Schulanstalten mit reichen Beiträgen unterstützt. So erhielten die »sœurs du sacré cœur«, welche sich mit Unterrichtung von Mädchen beschäftigten, einen zinsfreien Vorschuß von 40,000 Fr. vom Magistrat angewiesen. — 1843 erhielt Metz die Gasbeleuchtung, 1844 die elektrischen Telegraphen. — 1845 wurde das kleine Lyceum nach dem Entwurf des Architekten Gautiez erbaut. — 1845—47 Umbau der Brücke des Morts. — 1846 Bau einer Kapelle bei St. Chrétienne in Rue de la Crête nach dem Entwurf von Gautiez. Im selben Jahre wurde die neuangelegte, »rue militaire« benannte Straße, welche von Porte des Allemands nach Moulin de basse Seille führte, dem Verkehr übergeben. — 1847 Anlage der ersten Straßenpissoirs. — 1848 fanden die Grundsteinlegungen zur Synagoge und zum Etablissement de Bienfaisance Statt. Letzteres stiftete die Metzer Familie Holandre Piquemale zum Andenken an ihre einzige, in der Blüthe der Jugend gestorbene Tochter

Constanze. Das Etablissement, auch St. Constanze genannt, war zur Aufnahme von 100 Waisenkindern bestimmt. Es ward an der Stelle des früheren Hôtel Passetemps aufgeführt.

Schließlich bleibt noch zu bemerken, daß der zunehmende Wohlstand der Bürgerschaft die Privat-Bauthätigkeit sehr begünstigte. Eine Menge alter häßlicher Gebäude verschwand und machte neuen modernen Wohnhäusern Platz. Der Esplanade und den sonstigen Promenaden in und bei der Stadt ward große Aufmerksamkeit gewidmet.

Die Einwohnerzahl der Stadt nahm, aus welchen Gründen, ist uns zu ermitteln nicht möglich gewesen, unter Louis Philipp's Regierung längere Zeit auffallend ab. Sie betrug ohne Garnison 1834 44,416, 1839 44,131, 1844 39,767, 1847 42,976 Seelen. Die Garnison, welche als »population flottante« gerechnet wurde, war durchschnittlich 7—8000 Mann stark und bestand aus Infanterie, Artillerie und Génietruppen. Sehr störend war für die Bürgerschaft das allabendliche Schließen der Stadtthore; dasselbe fand im Sommer um 11 Uhr, im Winter um 10 Uhr, das Oeffnen um 3 resp. 4 Uhr Statt.

J. Metz unter der zweiten Republik und dem zweiten Kaiserreich. (Napoléon III.) 1848—1870.

Zustände in Metz während und nach der Februar-Revolution. — Am 22. Febr. traf in Metz die erste Nachricht von den zu Paris entstandenen Unruhen ein, die Bevölkerung zeigte sich neugierig und aufgeregt, hielt sich jedoch durchaus in den Schranken der gesetzlichen Ordnung. Am 24. ward den Metzern durch die Behörden mitgetheilt, daß Louis Philipp zu Gunsten seines Enkels, des Grafen von Paris, dem Thron entsagt habe. Dieser Ausgang der Revolution erregte bei dem größten Theil der Einwohnerschaft lebhaften Unwillen, es entstanden Zusammenrottungen, bei denen viel gelärmt und »à bas les Orléans« gerufen ward. Am 25. traf die Pariser Mallepost nicht rechtzeitig in Metz ein, die Neugierde der Einwohner auf weitere Nachrichten aus der Hauptstadt erreichte einen so hohen Grad, daß alle zunächst des Postgebäudes gelegenen Straßen dicht mit Menschen angefüllt waren, welche mit unermüdlicher Ausdauer die Ankunft der Post erwarteten. Dieselbe brachte nur die Nachricht, daß der Kampf in Paris noch nicht beendigt sei. Es ging an diesem Tage sehr lärmend in Metz zu, überall sang man die bekannten republikanischen Lieder; dem Präfekten Germeau und andern dem Volk mißliebigen Anhängern der Orléans wurden wiederholte Charivaris

gebracht. Am 26. wurde durch eine telegraphische Depesche von Paris der Sieg der Revolution, die Flucht der königlichen Familie, die Erklärung Frankreichs zur Republik und die Errichtung eines provisorischen Gouvernements angezeigt. Diese Nachricht rief bei den Metzern eine stürmische Begeisterung hervor, das niedere Volk gab sich einer ausgelassenen Freude hin, beging jedoch keinerlei Excesse. Dagegen trat schon an diesem Tage bei den Metzer Linientruppen eine vollständige Anarchie ein, dieselben verweigerten den Offizieren den Gehorsam, waren nicht mehr aus den Kneipen herauszubringen und benahmen sich gegen die Bürgerschaft so herausfordernd, daß dieselbe in große Besorgniß gerieth. Die Trikolore ward gleich nach dem Eintreffen der obigen Nachricht an der Cathedrale aufgehißt, die ganze Stadt war am Abend des 26. glänzend illuminirt.

Am 27. wurde in Metz ein provisorisches Départemental-Comité gebildet, welches sich zur Aufgabe machte, die Präfektur zu unterstützen und die Ordnung im Departement aufrecht zu erhalten. Die Mitglieder dieses Comité's waren die Obersten der Metzer Nationalgarde Fabvier und Niclausse, die Bürger François, Huart, Labbé, Laffitte, Maréchal, Rolland, Woirhaye. An demselben Tage fraternisirten die Linientruppen mit dem Volk, betrugen sich aber so pöbelhaft, daß ein allgemeiner Unwille gegen sie entstand und das Volk selbst gegen die neuen Brüder, welche in wüster Weise zu hausen begannen, drohend auftrat. Am 28. ward die Republik mit großer Feierlichkeit in der Stadt proklamirt. Präfekt Germeau und Maire Germain hielten Anreden an das Volk und baten dasselbe, sich der nunmehrigen Freiheit würdig zu zeigen. Der Divisions-General Foucher hielt auf Place de la République (vorher Royale) Revüe über die Garnison und Nationalgarde ab und ermahnte sie, der neuen Regierung treu zu dienen und die Aufrechterhaltung der Ordnung wahren zu helfen. Am selben Tage sandte die Stadt eine Dankadresse an das Pariser Volk und veranstaltete Sammlungen von Geldbeiträgen zur Unterstützung von Wittwen und Waisen der im Freiheitskampf gebliebenen Helden. Am Abend fand im Hôtel de Ville Volksversammlung Statt, bei der sich besonders die Militärärzte und die Schüler der »école d'application« durch revolutionäre Reden hervorthaten. Die Indisciplin der Linientruppen erreichte in den nächsten Tagen einen solchen Grad, daß die Bürgerschaft den General Foucher dringend ersuchte, dem Unwesen seiner Soldaten, welche die gröbsten Excesse begingen und namentlich die jüngere weibliche Bevölkerung in brutalster Weise molestirten, ein Ende zu machen. Foucher erließ nun eine Proklamation an die Garnison, welche so kläglich lautete, daß die Soldaten darüber in schallendes Gelächter ausbrachen und jetzt erst recht ihrer Zügellosigkeit freien Lauf ließen. Diese Proklamation

fing folgendermaßen an: Soldaten! Eure tumultuösen Promenaden stören die öffentliche Ruhe, erschrecken eine Euch befreundete Bevölkerung. Euer General liebt Euch. Zeigt ihm doch Vertrauen, seid ihm doch gehorsam! rc. Von Androhung irgend welcher Strafen, im Falle die Indisciplin nicht aufhöre, ist in dieser Proklamation keine Andeutung vorhanden. Der Magistrat gelangte zur Einsicht, daß Foucher nicht der Mann sei, von dem man die Unterdrückung der Soldatenanarchie erwarten könne, und gab deshalb der Nationalgarde den Auftrag, gegen alle Excedenten unnachsichtlich einzuschreiten. Unterstützt von den Linienoffizieren und den Eleven der »école d'application« gelang es endlich, nicht ohne Mühe, die verwilderte Soldateska wieder zur Ordnung zurückzubringen.

Am 29. Febr. wurde das Fest der Republik unter dem Donner von 101 Kanonenschüssen, dem Läuten aller Glocken, und allgemeiner Betheiligung der Einwohner in Metz gefeiert. Am selben Tage traf Bürger Villaudel, Chef der Metzer Nationalgarde-Artillerie, von Paris kommend, in Metz ein. Er hatte auf den Pariser Barrikaden mitgefochten, seine Heldenthaten im Kampf entsprechend in Metz ausposaunen lassen, den Tag und die Stunde seines Eintreffens daselbst angezeigt und wurde daher, wie er erwartete, mit Enthusiasmus von seinen Mitbürgern empfangen. Bis Longeville, woselbst er um 8 Uhr Abends eintraf, war ihm die städtische Bevölkerung entgegengeströmt und begrüßte ihn mit endlosem Jubel. Nach den unvermeidlichen, zahlreichen, schmeichelhaften Anreden, denen zufolge ohne Villaudel's Tapferkeit und Umsicht wahrscheinlich die ganze Pariser Revolution gescheitert sein würde, ward der Held im Triumph nach Metz geführt. Sein erster Gang war nach der Präfektur, woselbst er sich Herrn Germeau als dessen Nachfolger im Amt mit dem Titel »commissaire général des départements de la Meuse, Moselle, Meurthe, des Vosges« vorstellte. Außer Germeau erhielt eine große Anzahl anderer königlicher Beamten in gleich kurzer Weise die Anzeige von ihrer Amtsentlassung. Die Ruhe ward während der folgenden Zeit nicht im geringsten mehr in der Stadt gestört, die Garnison zeigte sich durchaus gehorsam und lebte fortan in gutem Einvernehmen mit der Bürgerschaft. Die Ende März stattfindenden Vorwahlen zur Nationalversammlung verliefen in bester Ordnung. Am 9. April war allgemeines Verbrüderungsfest auf Place de la République, woselbst ein Freiheitsbaum gepflanzt wurde, den der Pfarrer von St. Martin, Namens Verdenal, einsegnete, und dem zu Ehren sehr viele patriotische Reden gehalten wurden. Am 17. April gab Foucher das Divisionskommando an General Randon ab. Ende April fanden die Wahlen zur Nationalversammlung Statt, zu welcher das Mosel-Departement 11 Mitglieder sandte. Wie überall, so war auch in diesem Departement die Partei der Napoléo-

nisten äußerst rührig, um die Wahlen der Prinzen aus dem Hause Buonaparte durchzusetzen, indessen blieb diese Bemühung in den Lothringer Landen zunächst erfolglos. Dagegen wurden in anderen Departements die Prinzen Napoléon und Pierre Napoléon, ersterer Sohn des Königs Jérôme, letzterer Sohn des Prinzen Lucian Buonaparte, zu Deputirten gewählt. Bei einer Nachwahl in Paris wurde auch Prinz Louis Napoléon Mitglied der Nationalversammlung, er nahm aber vorläufig die Wahl nicht an, um keine Veranlassung zu Ruhestörungen in Frankreich zu geben.

Am 23. Juni begann in Paris der längst befürchtete erbitterte Kampf der rothen Republikaner gegen die gemäßigten, am 26. hatte der energische General Cavaignac die ersteren vollständig niedergeschmettert und ward von der Nationalversammlung zum Chef der exekutiven Gewalt ernannt. Die Metzer Bevölkerung verhielt sich während der furchtbaren Schlachtentage in Paris auffallend ruhig und wartete mit Geduld den Ausgang des Kampfes ab, von welchem das zukünftige Geschick Frankreichs abhing. Verschiedene Metzer Regimenter erhielten Befehl, nach Paris abzumarschiren, bekamen jedoch auf dem Marsche dorthin die Ordre, wieder in ihre Garnison zurückzukehren, da inzwischen der Kampf entschieden war. In Metz und Umgegend fielen zu jener Zeit keinerlei Excesse von Bedeutung vor; die ärmere Landbevölkerung beging häufige Waldfrevel, welchen jedoch durch Truppen-Detachements bald ein Ende gemacht wurde. Im Juli ward Billaudel als Präfekt des Mosel-Departements bestätigt.

Die Wahl Louis Napoléons zum Präsidenten. — Die Niederlage der rothen Republikaner in Paris hatte auch ihre Niederwerfung in allen Departements zur unmittelbaren Folge. In Metz löste sich der socialistische Tendenzen verfolgende »club démocratique« von selbst auf, das socialistische Journal »L'ami du peuple«, welches daselbst im März gegründet war, ging schon im Juli wieder ein. Am 20. Juli mußte im Mosel-Departement eine Nachwahl zur Nationalversammlung für den verstorbenen Deputirten Dornés stattfinden. Derselbe war am 23. Juni in Paris verwundet worden, als er eine Anrede an die Aufständischen halten wollte. Er wurde in die Nationalversammlung gewählt, seine Wunde verschlimmerte sich inzwischen so, daß er daran starb. Die im Metzer Distrikte am 20. Sept. vollzogene Nachwahl ergab 17813 Stimmen für den Prinzen Louis Napoléon, 8304 für den ehemaligen Präfekten Ladoucette, 7984 für den Metzer Bürger Bouchotte. Mithin hatte sich mehr als die Hälfte der Wähler des Departements für die napoléonische Partei erklärt. Prinz Louis Napoléon nahm am 26. Sept. seinen Sitz in der Nationalversammlung ein, und da inzwischen die neue Constitution,

derzufolge ein Präsident an der Spitze der Regierung stehen sollte, beendigt war, so waren die Napoléonisten im ganzen Lande unermüdlich thätig, dem Prinzen die Präsidentschaft zuzuwenden. Besonders die Furcht, welche in allen Klassen der besitzenden Bevölkerung vor einer eventuellen Erneuerung der Revolution und dem Siege der rothen Republikaner herrschte, war den Bemühungen der Napoléonisten außerordentlich günstig und bewirkte die wunderbaren Wahlresultate, durch welche Louis Napoléon mit auffallend großer Majorität zum Präsidenten der Republik erklärt wurde. Am 19. Nov. wurde in Metz die neue Constitution auf Place de la République verlesen, 21 Kanonenschüsse, das Läuten der Mutte und ein Te-Deum in der Cathedrale schlossen diese Feier. Vom 10—14. Dec. erfolgte im Mosel-Departement die Abstimmung für die Präsidentenwahl. Eingeschriebene Wähler waren 117,558, von denen 96,794 stimmten. Louis Napoléon erhielt 75,142, Cavaignac (Republikaner) 19,660, Ledru Rollin (Socialist) 941, Lamartine (Republikaner) 121, Raspail (Socialist) 30, Changarnier (Republikaner) 28 Stimmen. Von der Metzer Garnison stimmten $^{2}/_{3}$ für Louis Napoléon, $^{1}/_{3}$ für Cavaignac. Aehnlich war das Wahlergebniß in ganz Frankreich. Napoléon erhielt $5^{1}/_{2}$, Cavaignac $1^{1}/_{2}$, Ledru Rollin $^{1}/_{3}$, Lamartine $^{1}/_{10}$ Millionen Stimmen. Am 21. Dec. verkündete in Metz das feierliche Geläute der Mutte die Ernennung Napoléons zum Präsidenten der Republik. Am 20. reichte Billaudel aus politischen Gründen seine Entlassung ein, welche genehmigt ward. Sein Nachfolger in der Präfektur war Darcy. Maire Germain verblieb in seinem Amt, legte dasselbe jedoch gleichfalls aus politischen Gründen im Juni 1850 nieder, seine »adjoints« folgten diesem Beispiel.

Verschiedene Ereignisse. — Außer zwei Pulverexplosionen, von denen eine im Artillerie-Laboratorium auf Insel Chambières, die andere im Pionier-Depot erfolgte, und welchen einige Soldaten zum Opfer fielen, sind für das Jahr 1848 keine nennenswerthen Ereignisse in der Stadt zu verzeichnen. Mit Rücksicht auf diese Explosionen beantragte die Bürgerschaft von neuem bei der Regierung die Verlegung der Poudrerie, ward jedoch wiederum abschläglich beschieden. Die Anbringung der Inschriften an den städtischen Brücken, welche das Datum ihrer Erbauung und der ausgeführten Reparaturen angeben, wurde in diesem Jahre vom Magistrat angeordnet. 1849 errichtete die Regierung in der Stadt eine Succursale der Banque de France. Im selben Jahre fand eine größere Industrie- und Agrikultur-Ausstellung in Metz Statt. Die Napoléonisten des Mosel-Departements blieben hinter ihren Parteigenossen anderer Departements in den eifrigen Bemühungen, dem Prinzen Louis Napoléon den Thron zu verschaffen, nicht zurück. Anfangs 1849 bildete sich in

Metz die »societé Napoléonienne«, welche, von alten Offizieren und Beamten des früheren Kaiserreichs geleitet, in allen Klassen der Bevölkerung mit Erfolg für die Retablirung des Kaiserreichs wirkte. Die Arbeiter-Bevölkerung wurde durch die glänzendsten Versprechungen, die Klasse der Besitzenden durch geschickte Verwerthung der allgemeinen Furcht vor den socialistischen Umtrieben günstig für dieses Projekt gestimmt. Vom 13—14. Mai fanden im Mosel-Departement die Wahlen zur gesetzgebenden Versammlung Statt, welche ohne Störung vor sich gingen und das Resultat ergaben, daß die gewählten Deputirten Achard, de Coëtlosquet, de Faultrier, de Hunolstein, de Ladoucette, Ney de la Moskowa, de Salis, Sonis, de Wendel fast sämmtlich entschiedene Napoléonisten, ihre Stellvertreter dagegen meist gemäßigte Republikaner waren. In der am 28. Mai zusammentretenden gesetzgebenden Versammlung hatten die Napoléonisten das entschiedene Uebergewicht über die gemeinsam gegen sie operirenden gemäßigten und rothen Republikaner. Alle Bemühungen der letzteren, den Präsidenten bei der Nation in Mißkredit zu bringen, mißlangen, die Furcht vor dem Gespenst der rothen Republik trieb Orléanisten, Bourbonisten und sogar viele gemäßigte Republikaner gegen ihren Willen zu den Fahnen der Napoléonisten, welche mit um so größerer Sicherheit auf ihr Ziel losschritten. Daß der Präsident nichts weniger als Sympathien für den Fortbestand der Republik hatte, bewies sowohl sein ganzes persönliches Verhalten, wie besonders die Expedition gegen die römische Republik, welche mit der Eroberung von Rom (4. Juli 1849) und der Wiedereinsetzung des Papstes Pius IX. endigte. Die republikanische Partei in Frankreich suchte vergebens, das Volk über die wahren Pläne der Napoléoniden, welche auf völlige Beseitigung der republikanischen Verfassung hinausliefen, aufzuklären; der größere Theil der Nation sah in einer napoléonischen Dynastie ein weit geringeres Uebel, als in der Errichtung einer rothen Republik, und blieb daher entweder gegen die Schmerzensschreie und Aufhetzungen der Republikaner taub, oder unterstützte offen die Absichten des Präsidenten.

Obwohl das Jahr 1849 für Frankreich in Folge dieses Parteikampfes der Republikaner und Napoléonisten ein äußerst erregtes war, so wurde doch im Metzer Lande nirgends die Ruhe gestört. Präfekt Darcy ward im Juni 1849 von Tonnet abgelöst. Der Sohn des Großherzogs von Baden kam in diesem Jahre durch Metz und verweilte dort einen Tag. Die Cholera trat 1849 wieder in Metz und Umgegend auf, jedoch weit weniger bösartig als das erstemal. Die Stadt selbst litt in geringerem Grade von dieser Krankheit, als die nächste Umgebung. 1850 ward die Eisenbahnlinie Metz-Nancy ohne weitere Festlichkeiten eröffnet und dem Verkehr übergeben.

Besuch des Präsidenten Louis Napoléon in Metz. — Am 25. Aug. 1850 traf Präsident Napoléon, um 2 Uhr Nachmittags per Eisenbahn von Nancy kommend, auf dem Metzer Bahnhof ein, stieg daselbst mit seinem zahlreichen Gefolge, darunter mehrere arabische Scheiks, zu Pferde und hielt seinen Einzug in die Stadt durch Porte St. Thiébault. Vor diesem Thore hatten seine Metzer Anhänger einen Triumphbogen errichtet, welcher die Inschrift trug: »Vive Louis Nap.léon! Elevé en son honneur par ses dévoués. Vive la république! Dieu protége la France.« Der Maire empfing den Präsidenten mit einer kurzen Ansprache, worin er das Vertrauen der Stadt zur Regierung betonte. Der Präfekt hatte zu Ehren des Präsidenten das Läuten aller Glocken und das Abfeuern von 21 Kanonenschüssen angeordnet. Die öffentlichen Gebäude waren sämmtlich, die privaten zum größten Theil beflaggt. Napoléon ritt durch die Straßen Neufbourg, Lasalle, Esplanade, des Clercs, u. s. w. zur Präfektur, woselbst die Zimmer für ihn hergerichtet waren. Während des Einzugs des Prinzen in die Stadt wurde vereinzelt von enragirten Napoléonisten »vive l'Empereur« gerufen es erfolgte jedoch stets sofort der donnernde Ruf »vive la république« darauf. Beim Absteigen des Prinzen vor der Präfektur bliesen die dort aufgestellten Musikcorps die Marseillaise, in welche die Bevölkerung mit Gesang einstimmte. Die Metzer Zeitungen schildern einstimmig den dem Präsidenten zu Theil gewordenen Empfang ungefähr mit den Worten: »la population le reçut avec calme et bienveillance.« Der erste Eindruck, welchen Napoléon auf die Metzer machte, scheint übrigens nicht sehr günstig gewesen zu sein. So schreibt ein Metzer Journal: »L'accueil fait à Napoléon a été empressé, mais calme, sympathique, mais il faut le dire, un peu froid. Le président paraissait triste, mélancolique, presque inquiet. Il salue et sourie avec effort, mais avec une graçe affectueuse, qui lui conquiert des sympathies.«

In der Präfektur empfing Napoléon die Behörden und das Officiercorps der Nationalgarde. Als er letzteres verabschiedete, riefen mehrere Officiere sehr laut »vive la république!« Napoléon wandte sich sofort an diese Herrn und sagte zu ihnen: »Messieurs! est-ce à titre de leçon ou de conseil, que vous proférez ce cri? Si c'est une leçon, je n'en reçois de personne. Si c'est un conseil, je suis chef de l'Etat, chef de la république et je connais mes devoirs.« Dieser »incident« erregte ähnliches Aufsehen in der Stadt, wie ehedem die Abfertigung des Advokaten Weirhaye durch Louis Philipp. Unter den zum Empfang beim Präsidenten Befohlenen befanden sich auch 260 alte Soldaten des Kaiserreichs, welchen am 26. Aug. ein Festessen in der Orangerie gegeben ward. An diesem Tage besichtigte Napoléon Vormittags die Cathedrale, woselbst

der ganze Metzer Clerus zu seinem Empfang versammelt war. Er zeigte sich gegen die geistlichen Herrn sehr liebenswürdig und gab ihnen die Versicherung, daß er stets ein gehorsamer Sohn der Kirche gewesen sei und bleiben werde. Um 1 Uhr Nachmittags fand Revue der Garnison, der städtischen und der Thionviller Nationalgarde, welche letztere am Tage vorher nach Metz marschirt war, auf Insel Chambières Statt. Nach Beendigung der Revue erfolgte die Vertheilung zahlreicher »croix d'honneur.« Sodann inspizirte Napoléon mit großer Genauigkeit die Fortifikationen und Arsenale. Am Abend war glänzender Ball im Stadthaus. Am 27. Vormittags 8½ Uhr verließ der Präsident mit seinem Gefolge zu Pferde die Stadt und ritt durch Porte de France hinaus nach Verdun. Die Einwohner von Longeville, Moulins, Rozérieulles, Gravelotte und allen sonstigen Ortschaften, durch welche der Präsident passirte, wetteiferten im festlichen Empfange desselben und zeigten einen Enthusiasmus, der ihm viel Freude zu machen schien. Metz war während der Anwesenheit des Präsidenten derartig von neugierigen Fremden, namentlich vielen Deutschen, überfüllt, daß dieselben kaum Unterkommen zu finden vermochten; ihre Zahl wird auf etwa 15,000 Personen angegeben.

Parteikampf in Frankreich. Der Staatsstreich. — Der Präfekt Tonnet ward 1850 durch den Grafen St. Marsault, dieser noch im selben Jahre durch den Grafen Malher abgelöst. An Stelle Germain's ward Jaunez zum Maire ernannt. Der Divisionskommandeur Randon ward Kriegsminister, General de Marey-Monge übernahm seine Division. Wie in ganz Frankreich, so wurden auch in Metz von jetzt an mehr und mehr die republikanischen oder royalistischen Elemente entfernt und durch zuverlässige Napoléonisten ersetzt. Dieselben machten mit allen Mitteln Propaganda für Erweiterung der Machtbefugnisse des Präsidenten und gingen gleichzeitig mit rücksichtsloser Strenge gegen die demagogischen Umtriebe vor, welche die Regierungs-Journale nicht müde wurden mit den schwärzesten Farben zu schildern. Die demokratischen Clubs in Metz und die Union des Travailleurs wurden unterdrückt, die seit 1849 in der Stadt erscheinende Zeitung „Le Républicain de la Moselle" ward einer so scharfen Censur unterworfen und solchen Plackereien ausgesetzt, daß die Herausgeber es vorzogen, sie 1850 ganz eingehen zu lassen. Dafür trat im März 1852 das napoléonische Blatt „Le Moniteur de la Moselle" ins Leben. Im Jahre 1850 ward, jedoch nicht aus politischen Gründen, die Pépiniére für Militairärzte im »hôpital militaire« aufgehoben.

Das Jahr 1851 zeigte wieder alle Parteien Frankreichs in reger Thätigkeit, den Kampf um die Obergewalt mit neuer Kraft aufzunehmen. Die von Cavaignac so schwer gezüchtigten Republikaner machten die verzweifeltsten Anstrengungen, eine zweite Revolution mit besserem Er-

folge herbeizuführen. Die wahnwitzigen, blutlechzenden Drohungen, welche namentlich die ins Ausland geflüchteten Socialisten nach Frankreich schleuderten, bewirkten aber nur, daß alle anderen Parteien mit Entsetzen vor ihnen erfüllt und um so mehr in dem Entschluß bestärkt wurden, niemals die rothe Republik aufkommen lassen zu wollen. Die gemäßigten Republikaner nahmen mit Staunen und Furcht wahr, wie der von ihnen als Polichinell und Dummkopf verschrieene Präsident sich immer deutlicher als eine durchaus fähige, energische und republikfeindliche Persönlichkeit entpuppte, welche, unbeirrt durch das Geschrei der Gegenparteien furchtlos und rücksichtslos ihre egoistischen Pläne verfolgte und alle Aussichten zu deren Verwirklichung für sich hatte, da im republikanischen Lager die Uneinigkeit eher zu- als abnahm. Die Orléans und Bourbons ließen, wie immer, die Hoffnung auf einen plötzlichen Umschwung der öffentlichen Meinung zu ihren Gunsten nicht sinken; da sie jedoch einsahen, daß ihre Prätendenten derzeit keine Chancen für sich hätten, wieder zur Regierung zu gelangen, so unterstützten sie direkt oder indirekt den für unfähig gehaltenen Prinzen Louis Napoléon, dessen Regentschaft sie keine lange Dauer prophezeiten.

Der Staatsstreich vom 2. Dec. 1851 machte allen Illusionen und Zweifeln der Gegenparteien des Präsidenten ein unerwartetes und rasches Ende. Derselbe warf plötzlich die existirende republikanische Verfassung über den Haufen, ließ seine Hauptgegner, darunter die Generäle Cavaignac, Lamoricière, Changarnier, den intriganten Thiers, die Schriftsteller Sue, Victor Hugo und eine Menge anderer einflußreicher Pariser Parteiführer verhaften oder deportiren, und hierauf mit großer Kaltblütigkeit der Nation mittheilen, diese Maßregeln seien für ihr Wohl unbedingt nothwendig gewesen, eine Fortsetzung der Regierung im Geiste der früheren Versammlung würde den blutigsten Bürgerkrieg heraufbeschworen und Frankreich an den Rand des Verderbens geführt haben. Es existire nur ein Mittel, dem Lande die von allen Bürgern ersehnte Ordnung und Ruhe sowie das verlorene Ansehen im Auslande wieder zu verschaffen, und dieses Mittel bestehe darin, einer vom Volk für geeignet erachteten Persönlichkeit die Präsidentschaft auf 10 Jahre zu übertragen, hierüber möge die ganze Nation abstimmen. In Paris entstand zwar über diesen Staatsstreich gewaltige Aufregung, auch in den Departements zeigte sich eine bedenkliche Gährung, allein Louis Napoléon hatte es in der kurzen Zeit seiner Präsidentschaft vortrefflich verstanden, die Hauptfaktoren des französischen Volkes für sich zu gewinnen, die Armee, das Beamtenthum und die Arbeiterklassen, er konnte daher mit ziemlicher Sicherheit vorhersehen, daß kein anderer, wie er selbst, als Präsident auf 10 Jahre aus den Wahlurnen hervorgehen werde. Der in Paris von den rothen Republi-

kanern erregte Aufstand ward von den dortigen, dem Präsidenten ergebenen Truppen rasch niedergeworfen. Napoléon benutzte diese Gelegenheit, die Hauptstadt gründlich von allen ihm gefährlich erscheinenden Elementen der republikanischen Partei zu säubern; dieselben wurden zu Hunderten nach Cayenne und Algier deportirt. Dasselbe Läuterungssystem ward gleichzeitig in allen Departements im großartigsten Maßstab ausgeführt. Die Presse ward von jetzt an unter strengster Censur gehalten und genöthigt, den Staatsstreich als unschätzbaren Segen für das Wohl des französischen Volkes zu schildern, welches hierdurch den Schrecken eines gräßlichen Bürgerkrieges entgangen sei und unter der weiteren Regierung des Präsidenten vor allen Umsturzprojekten der Communisten und Socialisten sicher sein werde. Es ward nachgewiesen, daß Staatsstreiche als Sicherheitsmaßregeln für das Wohl des Volks in der Geschichte Frankreichs häufig vorgekommen seien und stets die segensreichsten Folgen gehabt hätten. Die zahlreichen vom Präsidenten angeordneten Verhaftungen und Deportationen wurden nur als provisorische Sicherheitsmaßregeln, nicht aber als gerichtliche Strafen dargestellt. Das Resumé aller dieser von der Presse längere Zeit immer von neuem wiederholten Beweisführungen kam stets darauf hinaus, daß Louis Napoléon sich durch den Staatsstreich im höchsten Grade verdient um Frankreich gemacht habe und entschieden die einzige Persönlichkeit sei, der man die Präsidentschaft auf 10 Jahre anvertrauen könne. Gleichzeitig waren in allen Städten und Dörfern Frankreichs zahlreiche napoléonische Agenten rastlos thätig, um die Bevölkerung für den Prinzen zu gewinnen; Versprechungen, Bestechungen, Drohungen, kurz alle nur erdenklichen Mittel wurden angewandt, um Louis Napoléon den Sieg bei den Wahlen zu verschaffen. In den Departements, wo das Wahlresultat nicht so günstig, wie die Napoléonisten erwarteten, ausfiel, halfen Maires und Präfekten einfach in den Abstimmungslisten nach, indem sie die »Non« der Wähler als »Oui« gelten ließen, so daß sich allerdings eine überraschende Stimmenmehrheit für den Prinzen ergab; 7½ Millionen Franzosen stimmten für, nur etwa ¾ Millionen gegen ihn. Im Mosel-Departement erhielt Napoléon von 97458 Wählern 92292 Stimmen. Am 15. Jan. 1852 wurde der Nation die vom Präsidenten entworfene neue Verfassung oktroyirt, durch welche er fast absolute Regierungsgewalt erhielt, und der Staatsrath, Senat, sowie das »corps législatif« in völlige Abhängigkeit von ihm gebracht wurden. Zu letzterem wählte das Mosel-Departement drei Mitglieder, die Herren de Wendel, de Geiger und Hennoque, sämmtlich ergebene Anhänger des Präsidenten.

Uebergang von der Republik zum Kaiserthum. — Louis Napoléon hielt es nach dem glücklichen Erfolg des Staatsstreiches nicht

mehr für nöthig, seine kostbare Zeit mit unnützem Zaudern zu verlieren; die Herstellung des Kaiserreichs und der napoléonischen Dynastie mußte, da alle Verhältnisse so günstig lagen, möglichst bald erfolgen, um nicht den Gegenparteien Zeit zur Besinnung und Kräftigung zu geben. Alle republikanischen Reminiscenzen wurden deshalb rasch nach einander beseitigt. Im Januar 1852 befahl der Metzer Präfekt, alle Inschriften »liberté, égalité, fraternité«, die sich an öffentlichen Gebäuden befanden, und alle Freiheitsbäume zu beseitigen. Die Regierung führte folgende Gründe für die Nothwendigkeit dieser Maßregeln an. »1) Considérant, que les mots liberté, égalité, fraternité, qui figurent en ce moment sur les édifices publics, ont été dans ces derniers temps détournés de la sincère et bonne acception, qu'ils expriment, et qu'ils ne rappellent que des époques d'agitation et de troubles. 2) Considérant, que les arbres dits de liberté dans beaucoup de communes ont été plantés tumultueusement, sans avoir égard aux lois d'alignement, sans discernement et régularité. 3) Considérant et qu'il résulte des renseignements, que plusieurs de ces arbres sont morts ou gênent la circulation et l'accés des places publiques, ... est arrêté, que les mots liberté, égalité, fraternité disparaîtront sur tous les monuments et édifices publics, ainsi que sur toutes les proprietés départementales et que les arbres dits de liberté seront arrachés.« (12. Jan. 1852). Die seit 1848 in Metz mit republikanischen Bezeichnungen benannten Straßen, Plätze, Gebäude und Etablissements erhielten die früheren Benennungen zurück; »rue nationale, place de la république, académie nationale« u. s. w. wurden wieder »royale« benannt. Auch in Metz wurden mehrere Personen, welche öffentlich ihren Unwillen über diese republikfeindlichen Anordnungen geäußert hatten, verhaftet und bestraft. Die Nationalgarden des Moseldepartements zeigten sich sehr gut napoléonistisch gesinnt, dagegen wurden einige Nationalgarden anderer Departements, welche wegen des angeführten Erlasses mißliebige Demonstrationen gemacht hatten, sofort aufgelöst. Am 30. Mai 1852 erfolgte in Metz durch den General Bugainville die feierliche Vertheilung der früheren kaiserlichen Adler an die Linientruppen. Er ließ dieselben erst den Eid der Treue auf die Verfassung, dann den des Gehorsams gegen den Präsidenten schwören, vertheilte hierauf die Adler und hielt eine Ansprache an die Soldaten, welche andeutete, daß die Wiederherstellung des Kaiserreichs nahe bevorstehe. Die Regierung hatte zur Feier des Tages eine größere Summe, der Magistrat 15000 Fr. bewilligt; Soldaten und Volk wurden reichlich bewirthet und durch die verschiedensten Festlichkeiten erfreut. Man vernahm an diesem Tage vielfach die Rufe: »vive l'Empereur.«

Proklamirung des Kaiserreichs. — In dem ganz aus Na-

poléonisten zusammengesetzten Senat wurde seit Ende 1852 immer offener darüber verhandelt, ob nicht die Retablirung des Kaiserreichs und die Uebertragung der Kaiserwürde auf Louis Napoléon zeitgemäß und für das Wohl der Nation nothwendig sei. Gleichzeitig waren in allen Departements die servile Presse und das servile Beamtenthum rastlos thätig, dem Volk diese Nothwendigkeit zu beweisen. Die Metzer Journale wiederholen gleich allen übrigen fortwährend die folgenden Phrasen in veränderten Formen. »La France ne peut pas et ne veut pas être une république. La France est essentiellement et veut être une monarchie. La France veut la monarchie, l'hérédité et la tradition.« Daß hiermit nur die Dynastie und die Tradition der Napoléoniden gemeint sein konnten, ergab sich aus der unablässig erneuerten Glorifizirung dieser Familie und aus den fortwährenden Schmähungen, mit denen alle Zeitungen und Flugschriften die Bourbons und Orléans überhäuften. Das ganze Mosel-Departement zeigte sich außerordentlich imperialistisch gesinnt. Im August 1852 sandten alle Arrondissements desselben Adressen an den Präsidenten, worin sie ihm für den heroischen Akt des 2. Dec. dankten und ihn baten, dauernd die Regierung zu behalten. Ende 1852 wurden in allen Communen auf den Mairien Petitionen ausgelegt, in denen der Präsident gebeten ward, die erbliche Kaiserwürde anzunehmen. Fast die gesammte Bevölkerung des Mosel-Departements unterschrieb dieselben, und da sich das gleiche Resultat in den meisten anderen Departements ergab, so war an dem endlichen Erfolg des Kaiserprojektes nicht mehr zu zweifeln. Napoléon beauftragte den Senat, zu berathschlagen, ob die Retablirung des Kaiserreichs den Interessen der Nation entspreche. Der Senat erklärte selbstredend, nur hierdurch könne derselben dauerndes Glück erwachsen, auf welchen Entscheid hinweisend der Präsident ein Plebiscit anordnete, dessen Ausgang für ihn so günstig ausfiel, wie er vielleicht selbst kaum erwartet hatte. 8 Millionen Einwohner stimmten für Herstellung des Kaiserreichs und Ernennung Louis Napoléon's zum Kaiser, ⅓ Millionen dagegen. Im Mosel-Departement stimmten von 112282 eingeschriebenen Wählern 96625, und von diesen nur 2320 gegen das Kaiserreich und die napoléonische Dynastie. Am 2. Dec., dem Jahrestag des ersten Kaiserreichs, erfolgte in Paris die Proklamirung Louis Napoléons zum Kaiser der Franzosen, am 5. Dec. wurde dieselbe in Metz mit großer Feierlichkeit unter dem Läuten aller Glocken und dem Abfeuern von 101 Kanonenschüssen verkündet. Bevölkerung, wie Soldaten zeigten bei diesem Akt große Begeisterung für den Kaiser.

Erste Eisenbahnbauten bei Metz. — Die Jahre 1850—52 waren für Metz besonders wichtig durch die Eröffnung der ersten Eisenbahnlinien. Am 10. Juni 1850 wurde die Linie Metz-Nancy, am 20.

Mai 1851 die Linie Metz-St. Avold eröffnet. In letzterem Jahre begann auch der Bau der jetzigen »porte Serpenoise«, welche im Mai 1852 beendigt war. Bald nach Ausschalung des Gewölbes entstanden in dem stattlichen Bauwerk so bedenkliche Risse, daß man allen Ernstes daran dachte, es wieder abzubrechen. Da sich indessen dieselben nach Verlauf einer bestimmten Zeit nicht mehr erweiterten, so füllte man sie mit Steinen und Mörtel aus und vollendete die Erdanschüttungen neben und auf dem Thor. Dasselbe wurde am 3. Oct. dem Verkehr übergeben und behielt den Namen Serpenoise, obwohl verschiedene andere Benennungen dafür in Vorschlag gebracht worden waren. Die Straßen »vieille boucherie,« und »porte Enseigne« verloren diese Namen und wurden jetzt Theile der »rue Serpenoise.« Die längs der Esplanade nach dem Thor führende Straße erhielt die Benennung »avenue Serpenoise«

Am 17. Juni 1852 fand in Nancy die Einweihung der Eisenbahn Straßburg-Paris Statt, bei welcher die Metzer sich durch verschiedene Deputationen betheiligten. Im selben Jahre begann der Bau der Bahnstrecke Metz-Diedenhofen. Am 15. Nov. 1852 erfolgte die feierliche Einweihung der Eisenbahn Metz-Saarbrücken. Napoléon war von der Metzer Bürgerschaft eingeladen worden, die Feier durch seine Gegenwart zu verherrlichen, hatte jedoch abgesagt. Statt seiner traf Monge, Minister der öffentlichen Arbeiten, in Metz ein. Um 8 Uhr Vormittags fuhren die französischen, an der Eröffnungsfeier theilnehmenden Herren in 30 Waggons unter stürmischen Beifallsrufen der am provisorischen Bahnhof versammelten Menschenmenge nach Forbach, woselbst sie von den deutschen Festtheilnehmern empfangen wurden. Bischof Dupont segnete daselbst die französische und deutsche Lokomotive ein; hierauf wurde ein Frühstück eingenommen, bei welchem man viel auf die Verbrüderung der beiden Nationen toastete. Es erfolgte dann die Weiterfahrt nach Neunkirchen in preußischen Waggons. In diesem Ort empfing der preußische Handelsminister von der Heydt nebst den bairischen Behörden die französischen Gäste; nach kurzem Aufenthalt trat man die Rückfahrt nach Saarbrücken an, woselbst die Herrn im Casino dinirten. Um 8½ Uhr Abends trafen alle diese Festtheilnehmer in Metz ein, welches zu ihrem Empfang die großartigsten Vorbereitungen getroffen hatte. Die Stadt war glänzend illuminirt, mehrere hundert Fackelträger sollten die zum Empfang der Herrn am Bahnhof bereitstehenden Equipagen in die Stadt geleiten. Unter dem Donner der Geschütze, dem Läuten aller Glocken, dem Spiel der Musikbanden und dem stürmischen Vivatrufen des Volkes schickten sich die Festgäste an, in die Wagen zu steigen, der furchtbare Spektakel machte jedoch die Pferde so wild, daß die Herren vorzogen, ihren Einzug bescheiden zu Fuß zu halten. Der Fackelzug geleitete sie direkt zum Theater,

woselbst ein auf den denkwürdigen Tag bezüglicher Prolog die Vorstellung eröffnete. Um 11 Uhr fand Souper im »cercle de la réunion« Statt. Am nächsten Tage wurden den deutschen Gästen die Sehenswürdigkeiten der Stadt und nächsten Umgebung gezeigt, um 4 Uhr Nachmittags war Diner im Theatersaal, Abends ein glänzender Ball im Hôtel de Ville. Am 17. Vormittags wohnten die Herren der auf Place Royale abgehaltenen Parade bei, am Nachmittag verabschiedeten sich die Deutschen von ihren liebenswürdigen Wirthen. Die Stadt hatte für diese Empfangsfeierlichkeiten 25,000 Fr. bewilligt.

Bauprojekte, Bauten, verschiedene Ereignisse. Einwohnerzahl. — Die Bemühungen des Präsidenten Louis Napoléon, der Arbeiterbevölkerung des Landes durch Ausführung größerer, dem Staat nützlicher Bauprojekte genügende Beschäftigung zu verschaffen, wurden auch vom Metzer Magistrat eifrigst unterstützt. Derselbe dekretirte 1850 die Ausführung folgender Bauten, welche in einem Zeitraum von 5—6 Jahren beendigt sein sollten: Bau einer Wasserleitung von Gorze nach Metz (veranschlagt zu 1,200,000 Fr.), einer gedeckten Waschanstalt am Quai St. Pierre (90,000 Fr.), einer gedeckten Markthalle (150,000 Fr.), eines Asils für Hülfsbedürftige (160,000 Fr.), eines Concertsaales (125,000 Fr.), einer Getreidehalle (500,000 Fr.), öffentlicher Bäder (55,000 Fr.), artesischer Brunnen (70,000 Fr.) und Ausführung verschiedener Verschönerungsanlagen in und bei der Stadt. Im Ganzen sollten gegen 4 Millionen Francs für diese Zwecke verwendet werden; der Magistrat erhielt die Genehmigung, eine Anleihe im Betrage dieser Summe aufnehmen zu dürfen, kam aber bald zur Einsicht, daß dieselbe das städtische Büdget zu schwer belaste und gab daher die meisten der projektirten Bauten wieder auf. Die Vorarbeiten zur Wasserleitung, mit deren Ausführung der städtische Ingenieur van der Root betraut wurde, begannen jedoch gleich im Jahre 1850. Die Eisenbahnateliers bei Montigny wurden 1850—52 hergestellt. Der Esplanade, dem reizendsten Punkt der Stadt, wandte der Magistrat von jetzt an große Sorgfalt zu, die Gartenanlagen derselben wurden erneuert und verschönert, Bassins, Fontänen und verschiedene broncene Thiergruppen sollten zur Verzierung des schönen Platzes beitragen. 1850 schenkte die Regierung der Stadt das an der Moselseite der Esplanade postirte broncene arabische Pferd, ein Werk Fratin's. — Der Magistrat petitionirte seit 1850 dringend bei der Regierung im Interesse des städtischen Handels um die Herstellung eines Verbindungskanals zwischen dem Mosel- und dem Rhein-Marne-Kanal, das Projekt wurde aber von Jahr zu Jahr verschoben. Im nachfolgenden geben wir kurz eine summarische Uebersicht der die Stadt betreffenden erwähnenswerthen Ereignisse bis zum Jahre 1870.

1852. Die kaiserliche Telegraphenstation durfte von jetzt an Privatdepeschen befördern. — Am 1. Aug. ging der erste »Train de plaisir« von Metz nach Paris. — Die »societé géologique de France« hielt ihre diesjährige Versammlung in Metz. Der berühmte Quellenfinder, Abbé Paramelle, welcher durch seine wunderbare Gabe auch dem Metzer Lande viel Nutzen verschaffte, wohnte dieser Versammlung bei. — Das 1851 begonnene massive Bahnhofsgebäude wurde beendigt.

1853. Die am 30. Jan. stattfindende Vermählung Louis Napoléon's mit Eugénie de Montijo, Gräfin von Theba, (geb. 5 Mai 1826) wurde in Metz pomphaft gefeiert. — Auch die Besuche des Prinzen Heinrich der Niederlande, welcher mit seiner Gemahlin einige Tage in der Stadt verweilte, der Herzogin Stephanie von Baden, und des vom 16 —18. Juni die Metzer Garnison inspizirenden Kriegsministers St. Arnauld gaben zu größeren Festlichkeiten Veranlassung. — Die Metzer Kaufmannschaft eröffnete ihre Börse. — Gegen Ende des Jahres begann in den Militär-Arsenalen eine rege Thätigkeit zu herrschen; Kriegsgerüchte der verschiedensten Art verbreiteten sich in der Stadt.

1854. Die am 25. März erfolgte Kriegserklärung Frankreich's und England's an Rußland wurde von der Metzer Garnison und Bürgerschaft mit großer Begeisterung aufgenommen. Die Schlachten in der Krim werden von den Metzer Zeitungen den glänzendsten Siegen des ersten Kaiserreichs gleichgestellt und entsprechend zur Verherrlichung des Kaisers Napoléon III. verwerthet. — Der Maire Jaunez, welcher sich viele Verdienste um Metz erworben hatte, starb in diesem Jahre; sein Nachfolger war Félix Maréchal, nach dessen Namen später Quai St. Pierre umgetauft ward. — Die seit langer Zeit eingestellt gewesenen Versuche, die Tabakskultur im Moseldepartement einzuführen, wurden wieder aufgenommen. — Am 12. Sept. fand die Einweihung der Eisenbahnlinie Metz-Thionville Statt. Die Mosel-Dampfschiffahrt auf der Strecke Nancy-Trier ging seit diesem Jahre ganz ein. — Die Beseitigung der unmittelbar an die Südostfront der Cathedrale stoßenden Gebäude wurde begonnen.

1855. Das Dogma von der unbefleckten Empfängniß der Jungfrau Maria ward in den Kirchen verkündigt. — Die nach Metz zurückgekehrten Jesuiten kauften daselbst die Domaine St. Clément (Rue Pontiffroy), welche schon früher ihr Eigenthum gewesen war, für 400,000 Fr. — Das Polizeibüreau wurde vom Stadthaus in das neben der Präfektur liegende Gebäude verlegt. — General Villatte übernahm das Commando der Truppen im Mosel-Departement. — Die Hundesteuer ward in Metz eingeführt.

1856. Am 26. Jan. fand eine Pulver-Explosion im Laboratorium

auf Insel Chambières Statt, welche drei Soldaten tödtete. — Am 5. Febr. wurde ein Maskenzug zum Besten der Armen veranstaltet. Die während desselben gemachten Sammlungen ergaben gegen 3000 Fr. — Die Ausführung der Wasserleitung ward definitiv beschlossen. — Es erfolgte ein genaues Nivellement der Stadt, die gefundenen Höhenmaße wurden durch gußeiserne, an Gebäuden angebrachte Tafeln, deren oberer Rand den betreffenden Höhepunkt angiebt, markirt. Auf diesen Tafeln findet man zwei Höhenmaße verzeichnet, die Altitude und Depressitude. Die Altitude bezieht sich auf den Pegel der Ingenieure des Ponts et Chaussées, die Depressitude auf den des Géniecorps. Die ersteren nahmen als Basis den Pegel der Brücke La Tournelle in Paris, welche 26,25m. über dem Meeresspiegel liegt. Die Krone von Digue des Pucelles in Metz liegt 140,41m. über dem Pegel der Brücke Tournelle, also 166,66m. über dem Meeresspiegel. Der Metzer Pegel des Géniecorps war an der Schleuse des Arênes und lag 3,61m. über dem Pegel von Digue des Pucelles, also auf 170,27 · Das Géniecorps rechnete zu diesem Maß noch 200m. Höhe hinzu, sein sogenannter Plan de Comparaison lag also auf 370,27m. Die Altitude auf den benannten Tafeln bezieht sich direkt auf den Meeresspiegel, die Dépressitude zeigt an, in welcher vertikalen Distanz vom Plan de Comparaison des Géniecorps sich der betreffende Punkt befindet. Der höchste Punkt der Stadt ist auf Place St. Croix (189,62m.), der niedrigste markirte Punkt auf Place Chambière (166,00m.) — Die broncenen Adlergruppen, Werke von Fratin, wurden auf der Esplanade aufgestellt. — Die am 16. März erfolgte Geburt des kaiserlichen Prinzen, sowie die am 14. Juni erfolgende Taufe desselben, in der er die Namen Napoléon, Eugène, Joseph, Jean, Louis erhielt, wurden von den Metzern mit glänzenden Festen gefeiert; zur Tauffeier bewilligte der Magistrat 16,000 Fr. Dieses Jahr war überhaupt für die französische Nation sehr reich an Festen; der Frieden mit Rußland (30. März), die Rückkehr der Truppen aus der Krim, die Jahrestage der daselbst geschlagenen Schlachten und der Erstürmung des Malakoff wurden allerorts pomphaft gefeiert. — Der deutsche Ministerpräsident von Manteuffel passirte auf seiner Reise nach Paris am 19. April Metz. — Im November verweilte der Prinz Napoléon einen Tag in der Stadt. — Am 19. Juni spielten die Musikcorps der in Luxenburg stehenden preußischen Regimenter Nro. 35 und 36 unter Leitung ihrer Kapellmeister Lübbert und Faust erst auf der Esplanade, dann im Theatersaal und ernteten für ihre Leistungen reichen Beifall.

1857 erfolgten rasch auf einander zwei Pulverexplosionen in der Poudrerie, denen indeß keine Menschenleben zum Opfer fielen. Alle Fensterscheiben der zunächst der Insel gelegenen Gebäude wurden zertrümmert.

— Im Februar sandte die Stadt eine Deputation nach Paris mit der Bitte, die Regierung möge in Metz eine Art Universität, »faculté des sciences«, errichten. Diesem Wunsche ward aber nicht gewillfahrt. — Kaiser Napoléon kam am 29. Sept. 6 Uhr Abends von Stuttgart, woselbst er mit dem Kaiser Alexander von Rußland eine Zusammenkunft gehabt hatte, nach Metz. Sein Einzug in die festlich geschmückte Stadt erfolgte durch Porte Serpenoise; die Bevölkerung zeigte eine fanatische Begeisterung für den Kaiser. Derselbe nahm sein Logis in der Präfektur. Am nächsten Tage hielt er Revüe über die Metzer Truppen auf Insel Chambières und vertheilte eine größere Anzahl Dekorationen an dieselben. Am Nachmittag desselben Tages reiste er nach Châlons ab. — General Totleben, der berühmte Vertheidiger von Sebastopol, Prinz Heinrich der Niederlande und General von Wedell, Gouverneur von Luxenburg, beehrten die Stadt mit ihrem Besuch.

1858. Am 14. Jan. schleuderten Orsini und Genossen in Paris die mörderischen Bomben gegen den Wagen, in welchem Kaiser und Kaiserin zur Oper fuhren. Wie durch ein Wunder entging das Kaiserpaar dem Tode, während etwa hundert Menschen in der Nähe des kaiserlichen Wagens verwundet oder getödtet wurden. Die Metzer Bevölkerung theilte die allgemeine Entrüstung über dies Attentat, der Magistrat gratulirte dem Kaiserpaar zu seiner Rettung. Scharfe Erlasse der Regierung gegen demagogische Umtriebe waren die Folgen dieses Attentats.

1859. Marschall Canrobert inspizirte im März die Metzer Truppen und Fortifikationen. — Der im April beginnende Krieg Frankreichs mit Oesterreich berührte Metz nur insofern, als die Garnison daselbst vorübergehend verstärkt wurde. Die Siege der Franzosen bei Montebello, Palestro, Magenta, Solferino erhöhten die Hochachtung der Metzer vor dem Kaiser, welcher gleich Napoléon I. in kurzer Zeit die beiden furchtbarsten europäischen Mächte bezwungen und hierdurch den alten Waffenruhm der französischen Armee wieder erneuert hatte. — Der Bau der Wasserleitung wurde nach den Projekten des Baumeisters van der Root begonnen. Eröffnung der Bahnstrecke Luxenburg-Diedenhofen.

1860. Am 15. Aug. fand die Enthüllung des dem Marschall Ney auf der Esplanade gesetzten Denkmals Statt. — 1865. Odent wurde Präfekt des Mosel-Departements. — Die Wasserleitung wurde beendigt. Ihre Anlage hatte mit erheblichen, nicht vorausgesehenen Schwierigkeiten zu kämpfen gehabt, daher bedeutend mehr gekostet, als veranschlagt war. Die Länge der Leitung betrug 15226m. Am 13. Aug. ward das Reservoir des Recollets zum erstenmal mit Gorzer Wasser gefüllt, am 15. Aug. ließ man zur Feier des Napoléonstages die Fontainen auf der Esplanade springen.

1866. Der um die Stadt sehr verdiente Baumeister van der Noot starb. — Die Fontainen am Quai St. Pierre und auf den Plätzen de la Comédie und Friedland wurden hergestellt. — Die von Pêtre gegossene Najade, welche Johnston der Stadt schenkte, ward auf der Esplanade aufgestellt. — Die hundertjährige Feier der Vereinigung Lothringens mit Frankreich wurde auf Veranlassung der Regierung in allen Lothringer Landestheilen festlich gefeiert. — Die Cholera trat im Juni in der Stadt auf, bis Ende September starben 138 Personen daran.

1867. Der botanische Garten in der Stadt ging ein; in den dazu gehörigen Gebäuden wurden öffentliche Bäder und Waschanstalten etablirt. Der neue botanische Garten wurde in Montigny angelegt. — Gründung des israelitischen Hospitals in Rue de l'Arsénal. — Die Räumung der Festung Luxenburg Seitens der preußischen Garnison rief bei den Metzern große Freude hervor; die Zeitungen schildern dies Ereigniß als eine moralische Niederlage des übermüthig gewordenen Preußen und hoffen, daß in nicht zu langer Zeitfrist Frankreich demselben die höchst nothwendige Züchtigung zu Theil lassen werde. General Aurelle de Paladine übernahm das Metzer Divisionskommando. — Ein Theil der Metzer Infanterie wurde mit dem durch Erlaß vom 30. Aug. 1866 für die französische Armee acceptirten Chassepotgewehr bewaffnet. — Am 9. Nov. befahl die Regierung den Bau von vier Forts um Metz, zu deren Emplacements St. Quentin, St. Julien, Queuleu, St. Privat bestimmt wurden. Der nöthige Terrainankauf wurde sofort effektuirt. — Marschall Bazaine besichtigte die Festung Metz gegen Ende des Jahres. — Bischof Dupont des Loges feierte sein 25jähriges Amtsjubiläum, welchem die Bischöfe von Genf, Luxenburg, Nancy, Straßburg, Verdun beiwohnten. — Im September fand eine Pulverexplosion im Artillerie-Arsenal Statt, bei der 95 Menschen verunglückten.

Die Bevölkerung von Metz ward bis 1863 bei den Volkszählungen in »population agglomerée« (die ansässige Bürgerschaft mit Domestiken rc.) und »population flottante« (Militair und deren Familien) getheilt, welche getrennt in den Zählungslisten geführt wurden. Seit letzterem Jahr wurde diese Trennung nicht mehr gemacht. Metz zählte 1853 — 46,435, 1860 — 48,012 Köpfe der »population agglomerée«, 1862 — 57,128, 1868 — 54,817 Köpfe beider Bevölkerungsklassen. Die »population flottante« schwankte zwischen 9—10,000 Seelen. Die Garnison war durchschnittlich 9,000 Mann stark, zur Zeit des Krimkrieges ward sie jedoch vermehrt, 1856 standen 18,500 Mann in Metz.

Innere politische Zustände Frankreichs unter dem zweiten Kaiserreich. — Die Jahre 1852—60 bildeten die Glanzperiode des zweiten Kaiserreichs. Mit Geschick und Energie leitete Napoléon die in-

nere und äußere Politik Frankreichs, alle seine Hoffnungen und Unternehmungen wurden wunderbar vom Glück begünstigt, mit dem Schluß des Jahres 1859 schien seine Dynastie dauernd und fest begründet. Nach außen hatte er Frankreich eine Machtstellung verschafft, welche an die glorreiche Zeit des ersten Kaiserreichs erinnerte; nach der Besiegung Rußlands und Oesterreichs erkannten alle europäischen Mächte die Suprematie Frankreichs in den politischen Fragen an. Ganz besonders diese Erfolge in der äußeren Politik, welche die Eitelkeit und den Stolz der französischen Nation in hohem Grade befriedigten, bewirkten, daß die antikaiserlichen Parteien mehr und mehr Terrain verloren und nicht länger die napoléonische Dynastie ernstlich gefährden zu können schienen. Die Royalisten, von dem Glanz und den Erfolgen des Kaiserreichs geblendet, betrachteten die Sache der Orléans und Bourbons als unrettbar verloren und schlossen sich in großen Schaaren den Napoléonisten an. Die republikanische Partei befand sich 1859 in einem Zustand von Entkräftung und Ohnmacht, welcher ihr baldiges, völliges Verscheiden erwarten ließ. Ihre Hauptführer schmachteten in den Kerkern und Kolonien, oder lebten im Auslande. Diese letzteren schadeten durch ihr unheimliches Wuth- und Rachegeschrei, die fortwährend gegen das Leben des Kaisers geplanten Mordversuche und die Besorgniß der besitzenden Klassen erweckenden Agitationen der republikanischen Sache weit mehr, als sie ihr nützten. So grausam und tyrannisch auch die vom Kaiser gegen die Republikaner ergriffenen Maßregeln waren, so entschuldigte doch längere Zeit der größere Theil der Franzosen dieselben als gerechtfertigt und nothwendig gegen derartige Feinde, welche selbst vor den infamsten Mitteln, die bestehende Ordnung zu untergraben, nicht zurückschreckten. Die frühere Hauptarmee der republikanischen Partei, die Arbeiterbevölkerung, war derselben vorübergehend entfremdet worden; der Kaiser hatte der arbeitenden Klasse sein zur Zeit der Präsidentschaft gegebenes Versprechen getreu erfüllt; dauernde Beschäftigung und reichlicher Verdienst waren ihr zu Theil geworden, so daß sie mit ihrer Lage zufrieden, dem Kaiser wohlgesinnt und den revolutionären Ideen wenig zugänglich war. Schließlich aber war seit 1859 die ganze Armee dem Kaiser so treu ergeben, daß jeder Revolutionsversuch unmöglich gewesen wäre. Solchergestalt finden wir auch in Metz seit 1859 die politischen Zustände; der größte Theil der Einwohnerschaft war voll Enthusiasmus für den Kaiser, von Orléanisten und Bourbonisten hörte man so gut wie nichts, die harten Maßregeln der Regierung gegen die Republikaner wurden als durchaus nothwendig angesehen und dem Kaiser keineswegs verdacht.

Mit dem Jahre 1863 fing das Glück an, dem Kaiser untreu zu werden. In der äußeren Politik hatte er fast nur Mißerfolge, welche

naturgemäß eine sehr nachtheilige Rückwirkung auf die politische Stimmung des von ihm selbst verwöhnten und mit den großartigsten Erwartungen erfüllten Volkes äußern mußten. 1861 ward vom Kaiser die abenteuerliche mexikanische Expedition ins Werk gesetzt, deren Zweck die Gründung eines mexikanischen Kaiserreichs unter der Regierung des Erzherzogs Maximilian von Oesterreich war. England und Spanien hatten anfangs ihre Betheiligung bei derselben zugesagt, ließen jedoch sehr bald den Kaiser im Stich, welcher bis 1867 unnütz Truppen und Geld zur Durchführung seines Projekts opferte. Inzwischen hatten sich die politischen Verhältnisse in Amerika anders gestaltet, als der Kaiser erwartete, die Unionsstaaten hatten über die Südstaaten obgesiegt und wollten die Gründung eines mexikanischen Kaiserreichs nicht dulden. Nach verschiedenen Drohnoten der amerikanischen Regierung, welche den französischen Stolz arg verletzten, sah sich Napoléon genöthigt, seine Truppen aus Mexiko zurückzuziehen; die Folge hiervon war, daß Kaiser Maximilian rasch seinem Gegner Juarez unterlag, welcher ihn am 17. Juni 1867 erschießen ließ.

1863 wiesen Rußland, Oesterreich, Preußen so energisch jede Einmischung Napoléon's in ihre Angelegenheiten zurück, daß kein Zweifel mehr darüber herrschen konnte, diese Mächte seien nicht gewillt, die Suprematie Frankreichs länger zu respektiren. Rußland züchtigte seine rebellischen Polen, Oesterreich und Preußen entrissen den vergebens auf französische Hülfe harrenden Dänen die Herzogthümer Schleswig und Holstein. Im preußisch-österreichischen Krieg von 1866 entwickelte die französische Diplomatie einen ungewöhnlich geringen Grad von Scharfsinn und Thatkraft; 1867 erlitt sie durch das mannhafte Auftreten des Königs Wilhelm I. von Preußen in der Frage wegen Abtretung des Großherzogthums Luxenburg an Frankreich eine empfindliche Niederlage, welcher 1869 Belgien durch die Weigerung, seine Eisenbahnen unter französische Verwaltung kommen zu lassen, eine zweite hinzufügte.

Diese Mißerfolge in der äußeren Politik verletzten die Eitelkeit des französischen Volks, welcher der Kaiser im Interesse seiner innern Politik in jeder Weise zu schmeicheln genöthigt war, aufs empfindlichste. Seit 1859 hatte diese nationale Eitelkeit schon fast den Charakter des Größenwahnsinns angenommen, die französische Nation hielt sich für ein ganz besonders bevorzugtes Produkt der Schöpfung und blickte mitleidsvoll oder verächtlich auf alle andern Völker herab. Frankreich war das erste Land der Welt und marschirte an der Spitze der Civilisation, Paris war die heilige Stadt, das Herz Europa's, Frankreichs Armee war unbesiegbar, ohne Frankreichs Erlaubniß durfte kein Kanonenschuß in Europa abgefeuert werden, Frankreich war berufen, demnächst die ganze Karte Europa's,

selbstredend zu seinem Vortheil, umzuändern; diese und ähnliche Phrasen führte selbst der einfältigste Franzose seit 1859 im Munde und hielt sie für zweifellose Wahrheiten. Um so unangenehmer fühlte sich das eitle Volk berührt, als ihm klar wurde, die übrigen Mächte begännen, Frankreich zu ignoriren, und der Kaiser sei nicht mehr im Stande, seine frühere gefürchtete Rolle als Schiedsrichter weiter zu spielen. Von diesem Zeitpunkt an, welcher seit 1863 datirt, trat in Frankreich ein merklicher Umschwung in der politischen Stimmung zu Ungunsten des Kaisers ein; sofort erhob auch die für todt gehaltene republikanische Partei von neuem ihr Haupt und gewann binnen kurzem eine solche Kraft, daß sie es wagen durfte, den Kampf gegen das verhaßte Cäsarenthum wieder aufzunehmen, während dieses immer mehr den Muth verlor, in der früheren despotischen Weise gegen den Republikanismus einzuschreiten. Die Unzufriedenheit im Volk wie in der Armee wuchs in bedrohlicher Weise, als 1866 Preußen mit raschen Schlägen Oesterreich und dessen deutsche Alliirten zu Boden warf, und Kaiser Napoléon ruhig duldete, daß König Wilhelm das ganze nördliche Deutschland unter seinem Scepter vereinigen durfte. Es traten von jetzt an dieselben Zustände ein, wie solche unter König Louis Philipps Regierung geschildert worden sind; sämmtliche antikaiserlichen Parteien machten gemeinsame Sache gegen die Napoléonisten und bereiteten gleichzeitig insgeheim alles vor, um nach dem Sturz der kaiserlichen Dynastie ihre egoistischen Pläne mit Erfolg durchsetzen zu können. Der Kampf der Oppositionsjournale gegen die Regierung ward mit stetig zunehmender Erbitterung geführt; die Paschawirthschaft der Minister, Marschälle, Präfekten, die im Beamtenthum und sogar in der Justiz eingerissene Corruption, die Verschlechterung der Finanzen, die Beschränkung der Preß- und Redefreiheit, die Ueberwachung der ganzen Nation durch Schaaren von Polizeispionen, und zahllose andere Mängel und Mißbräuche wurden schonungslos aufgedeckt, der Kaiser und seine Familie wurden in einer Art und Weise angegriffen, geschmäht und verspottet, daß jede Achtung vor ihnen in den Augen des Volkes verschwinden mußte. In der Armee herrschte große Mißstimmung, weil man ihr keine Gelegenheit zu neuen Waffenthaten gab und sogar 1865 Reduzirungen des Heerbestandes anordnete, um den sehr derangirten Staatsfinanzen wieder aufzuhelfen. Die Arbeiterbevölkerung ward unzufrieden, weil man aus Ersparnißrücksichten die öffentlichen Bauten einzuschränken begann, und zeigte sich wieder den revolutionären Ideen geneigter. Das Verhalten des Kaisers gegen die Opposition war schwankend und unentschlossen; die Folge hiervon war, daß die Führer der verschiedenen Oppositionsfraktionen, Thiers, Gambetta, Favre, Rochefort, Ollivier um so drohender gegen die Regierung auftraten. Dem Kaiser blieb schließlich nichts übrig, als sich zu Concessio-

nen herbeizulassen, er gab, anscheinend wenigstens, sein absolutes Regierungssystem auf, stellte im Jan. 1870 den zur gemäßigten liberalen Partei gehörigen Ollivier an die Spitze des neugebildeten Ministeriums und ertheilte im April der Nation eine liberale Verfassung. Im Mai fand, da der Kaiser zu erfahren wünschte, ob er noch das Vertrauen der Nation genösse, ein Plebiscit Statt, welches mit den bekannten unerlaubten Mitteln von den kaiserlichen Beamten geleitet wurde und daher das günstige Resultat ergab, daß 7½ Millionen für, 1½ Millionen gegen den Kaiser stimmten. Im Mosel-Departement stimmten von 98,023 Personen 82,549 zu Gunsten des Kaisers. Sehr bedenklich war das Abstimmungsresultat der Armee, von der etwa 50,000 Offiziere, Unteroffiziere und Soldaten gegen den Kaiser stimmten.

Die liberale und republikanische Partei waren mit dem Blendwerk der liberalen Verfassung, welche der Kaiser gegeben hatte, nicht im mindesten zufriedengestellt, sondern setzten die Opposition hartnäckiger und ungestümer, als vorher, fort. Die Mißstimmung im ganzen Lande und besonders in Paris nahm derartig zu, daß der Kaiser ernstlich für die Zukunft seiner Dynastie besorgt wurde und das einzige Mittel, dieselbe zu erhalten und neu zu befestigen, in einem baldigen Krieg gegen das verhaßte Preußen sah, welches indirect durch seine glücklichen Waffenerfolge hauptsächlich an der Mißstimmung des französischen Volks gegen den Kaiser Schuld war. Dieser Krieg, welcher längst als letzter Rettungsanker der napoléonischen Dynastie gegen die drohende innere Revolution ins Auge gefaßt worden war, und zu welchem besonders Kaiserin Eugénie drängte, hatte zunächst den Vortheil, daß er alle Oppositionsparteien sofort verstummen machen mußte. Seit 1866 herrschte in ganz Frankreich ein tödtlicher Haß gegen das übermüthige Preußen, immer von neuem stießen alle Parteien den Kriegsruf aus: »revanche pour Sadova«, der Kaiser konnte also mit Bestimmtheit darauf rechnen, daß sein Entschluß, der französischen Nation den Willen zu thun und sie an Preußen zu rächen, einen Sturm des Enthusiasmus im ganzen Lande hervorrufen werde, in welchen selbst die erbittertsten Oppositionsmänner mit einstimmen würden. Ueber die deutschen Verhältnisse und die preußische Militärmacht sehr irrig urtheilend, von der mit Mitrailleusen und Chassepotgewehren ausgerüsteten französischen Armee wahrhaft wunderbare Erfolge als ganz bestimmt voraussetzend, zweifelte die französische Kriegspartei keinen Augenblick an einer raschen, vollständigen Niederwerfung Preußens. Die Früchte dieses Kampfes sollten die Abtretung des linken Rheinufers an Frankreich und die Einverleibung Belgiens in letzteres sein, so daß alsdann die alte Schwärmerei der Franzosen von den natürlichen Grenzen ihres Reiches zur Wirklichkeit geworden sein würde. Nach diesen großartigen Erfolgen durfte

die kaiserliche Partei mit Recht hoffen, daß die Opposition in Frankreich sich bereitwilligst mit ihr aussöhnen, und dann die Dynastie Napoléons unerschütterlich fest dastehen würde. Mit einer gewissen ängstlichen Hast suchte daher die französische Hofpartei nach einem Grund zum Kriege; sie fand denselben früher, als für ihre Verhältnisse gut und vortheilhaft war.

K. Die Ereignisse vor Metz 1870.

Die Wiedervereinigung der Stadt Metz mit dem neu entstandenen Deutschen Reich.

Vorwand des Kaisers Napoléon zum Kriege mit Preußen. — Im September 1868 war Königin Isabella von Spanien durch die Revolutionspartei gezwungen worden, nach Frankreich zu flüchten, die Bourbons wurden für alle Zeiten des spanischen Thrones verlustig erklärt, General Serrano verwaltete Spanien als provisorischer Regent. Seine Bemühungen, einen geeigneten Ersatz für die verjagte bourbonische Dynastie zu finden, blieben längere Zeit erfolglos; erst im Juni 1870 zeigte sich Erbprinz Leopold von Hohenzollern-Sigmaringen geneigt, die ihm angebotene spanische Königskrone anzunehmen. Dieser Prinz stand zu den preußischen Hohenzollern nur in entfernter, zu dem Kaiser Napoléon dagegen in naher Verwandtschaft. Seine Mutter war die Tochter der Prinzessin Stephanie von Baden, und diese die Schwester der Königin Hortense, der Mutter Napoléons III. Prinz Leopold gehörte der katholischen Linie der Hohenzollern an, und war mit einer portugiesischen Prinzessin vermählt, seine Wahl zum König von Spanien schien daher in jeder Beziehung eine der besten, welche die provisorische Regierung dieses Landes treffen konnte. Dieser Ansicht war ganz Europa, Frankreich allein glaubte die Berufung des Prinzen Leopold auf den spanischen Thron von einem anderen Gesichtspunkt auffassen zu müssen.

Kaum war die Kandidatur desselben in Paris bekannt geworden (3. Juli), als zunächst die Regierungsjournale furchtbaren Lärm darüber zu schlagen begannen. Der Constitutionel entdeckte zuerst, daß, wenn die Hohenzollern den spanischen Thron erhielten, Frankreich genau in dieselbe gefährliche Situation kommen werde, wie zur Zeit, als Kaiser Karl V. Spanien und Deutschland unter seinem Scepter vereinigte. Die Kandidatur Leopold's ward deshalb als eine unverschämte Beleidigung Frankreichs Seitens des Königs Wilhelm I. von Preußen aufgefaßt, das europäische Gleichgewicht als gefährdet geschildert, wenn das Projekt der Hohenzollern zur Ausführung käme. Die ganze französische Presse begann

nun in einer so infamen, verlogenen Weise über Preußen herzufallen, daß die schon seit 1866 heftig gegen dasselbe erbitterte französische Nation sich diesmal aufs schwerste von demselben beleidigt glaubte und eklatante Genugthuung hierfür forderte. Als in der Sitzung des gesetzgebenden Körpers vom 5. Juli Herzog von Gramont, einer der Hauptagitatoren für den Krieg, auf eine Interpellation wegen der spanischen Frage geantwortet hatte, Frankreich habe gar keine Ursache, sich in Spanien's Angelegenheiten zu mischen, werde aber niemals dulden, daß eine fremde Macht einen ihrer Prinzen auf den Thron des Kaisers Karl V. setze, brauste durch ganz Frankreich ein Sturm des Beifalls über diese Worte, welche eine so deutliche Drohung gegen Preußen enthielten, alle von der Presse vorgebrachten Lügen bestätigten und das französische Volk glauben machten, die spanische Krone solle einem preußischen, dem König Wilhelm nahe verwandten Prinzen zufallen. Im ganzen Lande erschallte ungestüm der Kriegsruf: »à Berlin! à bas la Prusse!«, wie solchen die Imperialisten wünschten; die Oppositionspartei verstummte plötzlich, der erste Theil des von den Napoléonisten aufgestellten Programms war somit durchaus nach Wunsch zur Ausführung gelangt. Von jetzt an erlaubte sich daher die kaiserliche Regierung, des Beifalls der Nation gewiß, jenes verletzende Auftreten gegen den König Wilhelm, welches das gesammte deutsche Volk mit Unwillen erfüllte und nunmehr rasch die schon im Frieden von 1866 angebahnte Allianz zwischen Nord- und Süddeutschland zur Folge hatte.

Die am 3. Juli dem französischen Geschäftsträger Le Sourd zu Berlin, am 9. und 11. Juli dem französischen Gesandten, Grafen Benedetti, zu Ems gegebenen Erklärungen, daß die preußische Regierung mit der Kandidatur Leopold's gar nichts zu thun habe, König Wilhelm für diese Angelegenheit zwar privatim als Familienhaupt der Hohenzollern Interesse hege, sich aber nicht für ermächtigt halte, dem Prinzen die Annahme oder Ablehnung der ihm angebotenen Königskrone anzubefehlen, genügten in Paris ebensowenig, wie die Erklärung des spanischen Gesandten, daß seine Regierung gar nicht mit Preußen, sondern nur direkt mit dem Prinzen Leopold verhandelt habe. Als am 12. Juli der spanische Gesandte dem Kaiser Napoléon mitgetheilt hatte, daß der Prinz definitiv auf die spanische Krone verzichtet habe, hielt ganz Europa diese Angelegenheit für erledigt, Frankreich allein war abermals anderer Ansicht. Ein Senatsmitglied sprach dieselbe offen mit den Worten aus: »L'Espagne s'est exécutée, reste la Prusse«, als deren eigentlicher Sinn sich ergiebt: „Die spanische Frage ist zwar erledigt, indessen muß nunmehr das französische Volk die empfindliche Bestrafung Preußens verlangen, weil es überhaupt gewagt hat, sich in dieselbe einzumischen". Die französische Regierung verlangte jetzt vom König Wilhelm zuvörderst, er solle schriftlich erklären,

daß er durch die Kandidatur Leopold's die französische Nation nicht habe beleidigen wollen, sodann, er solle versichern, daß er nie wieder seine Einwilligung zur Berufung dieses Prinzen auf den spanischen Thron geben werde, und schließlich, er solle in dem betreffenden Entschuldigungsschreiben an den Kaiser, welches dieser selbstverständlich der französischen Presse zur weiteren Besudelung der Ehre des Hohenzollerngeschlechtes und des preußischen Volkes preisgeben wollte, mit keinem Wort der verwandtschaftlichen Beziehungen des Prinzen Leopold zu den Napoléoniden erwähnen, weil hierdurch die französische Nation verstimmt werden könne.

König Wilhelm wies alle diese von einer schamlosen, verlogenen Regierung gemachten Zumuthungen mit gerechter Verachtung zurück und brach am 14. Juli in Ems die weiteren Verhandlungen mit dem zudringlich werdenden Benedetti kurz dadurch ab, daß er ihn überhaupt nicht mehr vorließ. Gramont und Ollivier informirten unverzüglich den Senat und gesetzgebenden Körper von dieser neuen dem französischen Volk zugefügten Beleidigung und schlossen ihre Reden damit, Frankreich habe bis zuletzt Preußen die Hand zur Versöhnung angeboten, sei aber nach jenem Vorfall in Ems genöthigt, alle Beziehungen mit dem König Wilhelm abzubrechen und den von ihm provozirten Krieg anzunehmen. Am 19. Juli verkündete Gramont dem Senat und gesetzgebenden Körper, daß an diesem Tage die Kriegserklärung Frankreichs in Berlin überreicht worden sei. Diese Nachricht wurde im ganzen Lande mit großer Begeisterung aufgenommen; erst nach den Mißerfolgen der kaiserlichen Waffen log sich die französische Nation selbst vor, sie sei entschieden gegen diesen Krieg gewesen, der Kaiser allein trage die Schuld an demselben. Gleiche Begeisterung, wie jene Mittheilung Gramont's, erregte die Antwort des Kriegsministers Le Boeuf an den Kaiser, die Armee sei zum Losschlagen »archiprête« (im höchsten Grade bereit). Nur wenig besonnene, die Pläne der Napoléonisten durchschauende Franzosen, darunter Thiers, Gambetta, Favre, protestirten damals laut gegen den so leichtsinnig heraufbeschworenen Krieg und erlaubten sich, an dem »archiprêt« des Kriegsministers zu zweifeln. Ihre Worte verhallten unbeachtet unter dem Wuthgeschrei des aufgeregten Volkes, dessen Kriegsgelüste zu beschwichtigen dem Kaiser jetzt kaum noch möglich gewesen sein würde.

Die französische Presse vor dem Kriege. — Die Metzer Journale jener Zeit sind in gewohnter Weise nur die Copien der Pariser Blätter, indessen lassen sie sich nicht zu so gemeinen, bestialischen Wuthausdrücken gegen die Hohenzollern und das deutsche Volk hinreißen, wie die letzteren, von deren Ergüssen einige Proben anzuführen wir für angemessen halten, weil daraus ersichtlich wird, wie moralisch verkommen die große Masse des französischen Volkes zu jener Zeit war, und welches Loos

Deutschland betroffen haben würde, wenn Frankreich siegreich aus jenem Kampf hervorgegangen wäre. Es bleibt ferner noch anzuführen, daß fast alle seit 1871 erschienenen, den Feldzug 1870—71 behandelnden nicht officiellen französischen Schriften die vor dem Kriege über das deutsche Volk verbreiteten Lügen nicht nur wiederholen, sondern sogar noch potenziren, ein Beweis, daß zur Regeneration des besonders unter dem zweiten Kaiserreich der Wahrheit und den vernünftigen Anschauungen entfremdeten französischen Volkes noch längere Zeit erforderlich sein wird. Die Hauptwuth der französischen Presse richtete sich zunächst gegen Preußen, während die Süddeutschen, so lange noch Hoffnung war, sie für Frankreich zu gewinnen, mit vielen lieben, einschmeichelnden Worten beglückt wurden. Als trotzdem die Süddeutschen sich an Preußen anschlossen, ward auch ihnen die gemeinste Beschimpfung Seitens Frankreichs zu Theil und furchtbare Rache für ihr treuloses Benehmen angedroht.

Der „Prussien" ist von Natur »barbare, rapace, dominateur«, er hält sich für eine Eliterace, während er nachweislich vom Auswurf (rebut) der Hunnen und Vandalen abstammt. Gute Eigenschaften besitzt er überhaupt nicht, er ist vielmehr ein Conglomerat aller nur erdenklichen schlechten, verbrecherischen Eigenschaften. In Folge hiervon, und weil leider auf dieser Welt häufig das böse Prinzip über das gute obsiegt, ist es auch Preußen wiederholt gelungen, die guten, friedlichen Nachbarvölker zu überlisten, zu besiegen und zu knechten. Frankreich allein ist im Stand gewesen, die »hordes Prussiennes«, welche eigentlich ins Innere Asiens gehören, von Zeit zu Zeit gebührend zu züchtigen, in die entsprechenden Schranken zu verweisen und hierdurch Europa vor der preußischen Barbarei zu retten. Während die französische Nation sich den »douceurs de la paix« überließ, ihr »génie naturel« durch die schönen Künste und Wissenschaften weiter entwickelte, beschäftigten sich die preußischen Barbaren nur mit der Industrie und dem Handwerk des Krieges. Während Frankreich durch die Feder eines Chateaubriand, die Lyra eines Lamartine, den Pinsel eines Delacroix Unsterbliches für die Civilisation leistete, spottete Preußen insgeheim dieser edlen Bestrebungen, war nur auf die Vervollkommnung der kriegerischen Mordwerkzeuge bedacht und vergötterte die Erfinder des Zündnadelgewehres und der Gußstahlkanone, die einzigen bemitleidenswerthen Künstler, welche es aufzuweisen vermag. Der Preuße ist von Natur hinterlistig (rusé), aber keineswegs tapfer. Während der Franzose bereits mit allen kriegerischen Tugenden ausgerüstet auf die Welt kömmt, müssen dieselben dem Preußen erst mühsam mittelst des »bâton« und durch die von Kindesbeinen an auf Kosten des Staates in allen Kriegslisten dressirten Krautjunker (hôbereaux) eingebläut werden. Edle Begriffe, wie chevaleresker Sinn, Ehre, Ruhm, Vaterlandsliebe, welche

gleichfalls jeder Franzose mit der Muttermilch einsaugt, bleiben dem Preußen zeitlebens fremd. Ein französischer Soldat ist, wenn man überhaupt wagen darf, Verhältnißzahlen anzuführen, mindestens so viel werth, wie zehn preußische Soldaten. Zu diesen unbestreitbaren Vorzügen der französischen Armee traten nun überdies 1870 die ausgezeichneten Feuerwaffen derselben hinzu. Die französischen Zeitungen, illustrirten Journale und Witzblätter schilderten höchst humoristisch in Worten und Bildern, wie die Preußen mit ihren antiken Zündnadelgewehren und ihren, wie der Feldzug von 1866 bewiesen habe, miserabeln Kanonen Reißaus nehmen würden, so wie sie nur einmal in den Bereich der Wunder wirkenden Chassepots und Mitrailleusen gelangt seien. Aber dann solle auch den preußischen Janitscharen kein Pardon gegeben werden. »**Nous respecterons la cabane du pauvre habitant, mais nous tuerons comme les crapauds tout ce qui porte l'uniforme du roi Guillaume**«, schreibt unter andern ein Pariser Journal. Daß man gründlich in Deutschland plündern wolle, beweisen die in den Zeitungen ausführlich gemachten Angaben, wie man am sichersten vergrabenes Geld und Gut, Verstecke in Häusern und Schlössern auffinden und die Einwohner zu Geständnissen hierüber zwingen könne. In diesem Kriege, schreiben ferner verschiedene Zeitungen, handelt es sich nicht etwa darum, nur das todte und lebende Kriegsmaterial unserer Gegner, sondern den ganzen Wohlstand des deutschen Volkes zu vernichten. Alle jene bekannten Maximen eines Louvois und Mélac wurden wieder ans Tageslicht gefördert, für gut geheißen und der französischen Heeresleitung anempfohlen. Indem sich das französische Volk täglich mehr mit Siegesillusionen berauschte und an einem glänzenden Erfolg seiner Waffen nicht zweifelte, fürchtete es ernstlich, entweder Preußen werde seinen anfänglichen Uebermuth bereuen und durch übergroße Nachgiebigkeit den Ausbruch des Krieges verhindern, oder, wenn Preußen den Krieg annähme, so werde derselbe in unglaublich kurzer Zeit beendigt sein und der kriegslustigen Armee nicht genug Gelegenheit zu heroischen Thaten geben. Auch in Metz hieß es damals allgemein: »**Ca sera une affaire de courte durée. A Coblence ces gaillards nous demanderont merci. Alors nous verrons.**« Die meisten Zeitungen stellten überdies ein Bündniß Oesterreichs und Dänemarks mit Frankreich als positiv gewiß dar, so daß Preußens Vernichtung unvermeidlich schien. An die Möglichkeit, daß die deutschen Horden den geheiligten Boden Frankreichs in anderem Zustande, wie als demüthige Gefangene betreten könnten, dachte damals kaum jemand in Frankreich; in solche Sicherheit hatte die lügnerische Regierung die Nation einzuwiegen verstanden.

Die französische Mobilmachung. — Trotz der von Le Boeuf gegebenen Erklärung, daß die Armee »**archiprête**« sei, stellte sich

gleich in den ersten Tagen der Mobilmachung heraus, daß in keiner Branche des Militairwesens nur einigermaßen genügende Vorbereitungen zu einem großen Kriege getroffen worden waren. Während in Deutschland der Mobilmachungsmechanismus aufs vorzüglichste arbeitete, versagte derselbe in Frankreich gleich von vornherein den Dienst; es entstand in Folge hiervon ein wildes militärisches Durcheinander, von welchem weiter unten einige Beispiele angeführt sind. Hierzu kam noch die unbegreifliche Hast, mit der Le Boeuf die Corps vor Beendigung ihrer Mobilmachung an die Grenze warf, woselbst ihnen die Beendigung derselben erst recht erschwert ward. So erlitt denn die französische Armee die erste folgenschwere Niederlage im eigenen Lande, bevor sie noch mit dem so verächtlich behandelten Gegner zusammengetroffen war.

Die in großer Anzahl erschienenen Werke französischer Offiziere über den Krieg 1870—71 schildern sämmtlich mehr oder weniger detaillirt alle Mängel der damaligen Mobilmachungs-Organisation und geben häufig sehr humoristische Skizzirungen des allgemeinen Wirrwarrs, welcher entstand, so wie die Mobilmachung der ganzen Armee anbefohlen war. Die Einziehung der Reserven bot das Musterbild eines unpraktischen, verwickelten Geschäftsganges dar; dieselben mußten vielfach erst ganz Frankreich von einem Ende zum andern durchreisen, um bei den betreffenden Regimentern einzutreffen und gelangten zum Theil während des ganzen Krieges nicht zu denselben. Die Anordnungen in dieser Beziehung waren so mangelhaft, daß z. B. Reservisten aus Lothringen erst nach einer Stadt im äußersten Westen Frankreichs, woselbst sie eingekleidet und ausgerüstet wurden, dann in eine Stadt im äußersten Süden, woselbst ihr Regiment stand, reisen mußten. Bei der Eile, mit der man die Regimenter nach Elsaß-Lothringen warf, kam es nun oft genug vor, daß die Reservisten das Regiment nicht mehr in seiner Garnison vorfanden, auch dort nicht erfuhren, wohin es dirigirt sei und daher auf gut Glück von neuem Frankreich durchreisten, um dasselbe aufzufinden. Civil- und Militärbehörden wußten häufig gar nicht, was sie mit den sich bei ihnen meldenden Reservisten anfangen sollten, und schickten sie aufs Gerathewohl nach anderen Orten, woselbst ihnen gleichfalls keine Auskunft über ihre Bestimmung gegeben werden konnte. Ein General aus Marseille telegraphirt nach Paris: „9000 Mann Reservisten sind hier; weiß nicht, wohin damit. Am besten, ich schicke sie nach Algier, werde Transportschiffe bereit machen lassen.“ Am 21. Juli telegraphirt Brigade-General Michel aus Belfort nach Paris: „Bin in Belfort eingetroffen, habe weder den Divisionsgeneral noch meine Brigade gefunden. Was fange ich an? Wo sind meine Regimenter?“ In den Einkleidungs- und Ausrüstungs-Depots herrschte überall große Unordnung, überdies enthielten dieselben bei weitem nicht

die nothwendige Anzahl von Beständen, so daß die Einkleidung der Reservisten und die Ausrüstung der Truppentheile unverhältnißmäßig viel Zeit erforderte. Es befanden sich ferner viele den Truppen nothwendige Gegenstände ausschließlich in den Pariser Centraldepots; da nun die Eisenbahnen zuvörderst Befehl hatten, nur Truppen zu befördern, so mußte die Versendung jener Materialien unterbleiben, wodurch besonders die Mobilmachung der Artillerie, Cavallerie und Trains störende Verzögerungen erlitt. Die in den Depots für letztgenannte Waffengattungen asservirten Ausrüstungsgegenstände reichten nirgends für den Bedarf aus und waren zum großen Theil ganz unbrauchbar. Am 28. Juli telegraphirt ein Artillerie-General von Douay nach Paris: „Von 800 hier vorgefundenen Pferdegeschirren passen 500 keinem Pferde, weil sie viel zu klein sind. Das Gleiche ist der Fall mit dem dritten Theil der im Depot von St. Omer befindlichen Geschirre." Am 11. Aug. telegraphirt ein Artillerie-Oberst nach Paris: „Habe 1200 Geschirre erhalten, sind aber ganz inkomplett. Fehlen 600 Sättel und eben so viele Zaumzeuge. Kann nicht weiter mobil machen." Bei der Stellung der Pferde für die Truppen ging es über alle Maßen unordentlich zu. Die Pferdebesitzer wußten meist ebensowenig, wann und wo sie die Pferde zu stellen, wie die Truppen, wann und wo sie dieselben zu empfangen hatten. Viele Truppentheile erhielten ihren Bedarf an Pferden erst, als sie längst an der Grenze standen, manche bekamen die komplette Anzahl überhaupt nicht. Die Verwirrung bei den Bahnverwaltungen war anfangs unbeschreiblich, da die Militär-Behörden nicht rechtzeitig die Truppentransporte gemeldet, auch für Etappenkommandanten und militärische Beihülfe des Bahnpersonals keine Sorge getragen hatten. Daß Mannschaften und Pferde auch auf Eisenbahnfahrten der Verpflegung bedürfen, war gänzlich vergessen worden; die Truppen mußten selbst für Herbeischaffung des nothwendigen Lebensunterhaltes sorgen, so gut es ging. Da in den Staatskassen rasch Geldmangel eintrat, so erhielten die Truppen längere Zeit keinen Sold, und waren somit während ihrer Eisenbahnfahrten und Märsche auf den Patriotismus ihrer Mitbürger, auf Betteln, Stehlen und Rauben von Lebensmitteln angewiesen. An den Concentrationspunkten der verschiedenen Corps waren gleichfalls nur höchst mangelhafte Vorbereitungen für Verpflegung getroffen worden. General Failly telegraphirt Ende Juli von Metz nach Paris: „In Metz ist weder Zucker, noch Salz, noch Reis, sehr wenig Biscuit und Speck. Schickt schleunigst eine Million Rationen." Am 24. Juli telegraphirt der Intendant des 5. Corps von Metz: „Ich soll für Corps 2, 3, 4, 5, liefern, habe weder Zwieback noch Hafer." Am 8. Aug. bittet der Intendant des 6. Corps dringend, ihm 400,000 Rationen nach Metz zu senden, da er keine einzige besitze. Die Trains,

Feldlazarethe, Feldbäckereien rc. hatten am Nothwendigsten Mangel. Am 24. Juli telegraphirt der Intendant des Corps 3 von Metz nach Paris: „Mein Corps verläßt morgen Metz; ich habe weder Ambulanzen, noch Krankenwärter, keine Trains, keine Verwaltungsbeamte, keine Feldbacköfen.“ Aerzte, Thierärzte, Lazarethgehülfen waren bei den Truppen in ganz ungenügender Anzahl vorhanden. Am 10. Aug. meldet Canrobert von Châlons nach Paris, daß für die ins Lager von Châlons geschafften Blessirten absolut alles, Personal und Material fehle. Am 14. Aug. ist Corps 5 an Stiefeln und Hemden völlig abgerissen und bittet dringend um neue Sendungen dieser Artikel von Paris. Kriegskarten hatte man den an die Grenze geschickten Corps zunächst gar nicht mitgegeben, dann sandte man ihnen ganze Waggonladungen von Karten, die erst zu gebrauchen waren, wenn die Armee am deutschen Rhein angelangt war. Am 21. Juli telegraphirt Frossard, von Le Boeuf „das Auge der Armee“ benannt, weil sein Corps der deutschen Grenze am nächsten stand, nach Paris: „Man schickt mir enorme Stöße von Karten, die ich jetzt absolut nicht brauchen kann. Ich besitze keine einzige Karte von der deutsch-französischen Grenze. Schickt mir schleunigst eine größere Anzahl solcher Karten.“ Am 27. Juli meldet der mit seiner Flotte nach der Ostsee beorderte Vice-Admiral, er besitze nicht eine einzige Karte von jenem Gewässer. Wie es mit dem Zustand der wichtigen französischen Grenzfestungen beschaffen war, wird das weiter unten angeführte Beispiel von Metz zeigen.

Solchergestalt war das »archiprêt« des Marschalls Le Boeuf, welches die Nation mit so großer Zuversicht auf einen raschen Siegeszug nach Berlin erfüllt hatte. Anstatt später den Marschall Bazaine zum Sündenbock für die furchtbare Demüthigung zu machen, welche Frankreich in diesem Kriege erlitt, würde es weit mehr gerechtfertigt gewesen sein, den Marschall Le Boeuf mit der ganzen Strenge des Gesetzes zu bestrafen, da ihm hauptsächlich die Schuld an allen jenen harten Schlägen zuzuschreiben ist, welche nunmehr in rascher Reihenfolge die französische Armee trafen. Herr de Kératry durfte mit Recht am 10. Aug. im gesetzgebenden Körper verlangen, daß Le Boeuf wegen seiner wissentlich oder unwissentlich der Nation hingeworfenen Lüge über die Kriegsbereitschaft der Armee in Anklagezustand versetzt werde. Sein Antrag wurde damals nicht angenommen, weil man immer noch auf eine plötzliche Wendung des Kriegsglücks zu Gunsten Frankreichs hoffte und durch die Entfernung des Marschalls von seinem Posten nachtheilige Störungen der militärischen Operationen befürchtete.

Die total verfehlte Mobilmachung hatte zur Folge, daß auch der angeblich vom Kaiser selbst entworfene Feldzugsplan nicht in der beabsich-

tigten Weise zur Ausführung gebracht werden konnte. Derselbe war auf eine möglichst rasche Offensive berechnet; eine 150,000 Mann starke Armee sollte von Straßburg, eine 100,000 Mann starke Armee von Metz aus nach dem deutschen Rhein vordringen, von Châlons aus eine 50,000 Mann starke Reservearmee in entsprechender Intervalle folgen. Die süddeutschen Staaten hoffte man in ganz unfertigem Mobilmachungszustand zu überrumpeln und ohne große Schwierigkeit zur Neutralität, lieber aber noch zum Anschluß an Frankreich zu zwingen. Bezüglich Preußens ward angenommen, dasselbe werde genöthigt sein, einen großen Theil seiner Armee zum Schutz der ernstlich von einer französischen Invasion bedrohten Küsten zu verwenden. Zwar wußte man, daß trotzdem die französische gegen den Rhein vordringende Armee immer noch auf eine numerisch bedeutend überlegene preußische Armee stoßen werde, allein in dieser Beziehung beruhigte man sich wieder mit der alten Illusion, daß ein französischer Soldat zehn preußische aufwiege und die Superiorität der französischen Feuerwaffen über die preußischen eine ganz unberechenbare sei. Wie wenig man überhaupt in den höchsten Kreisen der französischen Heeresleitung über preußische Verhältnisse informirt war, beweist ein am 20. Juli von Bazaine an den Kaiser gerichtetes Schreiben, worin er sagt: „Die Preußen scheinen bei Mainz eine Schlacht annehmen zu wollen, sie concentriren ihre Truppen zwischen Mainz und Coblenz. Die Verpflegung macht ihnen ungeheure Schwierigkeiten. Ein Krieg von 2—3 Monaten wird das ganze Land ruiniren. Alle kräftigen Männer von 18 bis 36 Jahren müssen zu den Fahnen, bei der Verwaltung bleiben nur die schwächlichen Leute zurück." Daß Preußen überhaupt wagen könne, offensiv gegen Frankreich vorzugehen, oder daß es sogar im Stande sein werde, früher, als Frankreich, die Offensive zu ergreifen, war im französischen Feldzugsplan gänzlich außer Acht gelassen. Als daher dieser unvorhergesehene Fall eintrat, entstand in der französischen Heeresleitung jene Rath- und Thatlosigkeit, welche innerhalb weniger Wochen die Vernichtung der kaiserlichen Feldarmee und den Sturz des zweiten Kaiserreichs herbeiführte.

Die Stärke des stehenden französischen Heeres ward im Juli 1870 auf 567,000 Mann berechnet, von denen jedoch 230,500 Mann für Garnisonen in Algier, Festungsbesatzungen in Frankreich, Depottruppen, Gensdarmerie &c. in Abzug gebracht werden mußten, so daß die ins Feld rückende Linienarmee nur auf etwa 340,000 Mann zu veranschlagen war. Auch diese Zahl wurde aber in Folge der angegebenen mangelhaften Mobilmachungsorganisation keineswegs erreicht. An Feldartillerie hätten bei entsprechender Fürsorge 500 Batterien à 6 Geschützen ins Feld rücken können, Ende Juli waren jedoch erst 164 Batterien à 6 Geschützen nothdürftig bereit. Das Oberkommando über diese Feldarmee, welche gegen

den Rhein vordringen sollte und daher die Rhein-Armee benannt ward, übernahm der Kaiser; am 16. übertrug er dasselbe bis zu seinem Eintreffen in Metz dem Marschall Bazaine, welcher an diesem Tage in benannter Stadt angelangt war und das Commando über das bei derselben zu concentrirende 3. Corps übernommen hatte. Die zur Rheinarmee bestimmten Corps, ihre Kommandeure und Concentrationspunkte waren die folgenden. Garde, Bourbaki, Nancy; Corps 1*), Mac Mahon, Straßburg; 2, Frossard, St. Avold; 3, Bazaine, Metz; 4, L'Admirault, Thionville; 5, Failly, Bitsch; 6, Canrobert, Châlons; 7, Douay, Belfort. Die Corps 1, 3, 6 wurden von Marschällen kommandirt und hatten jedes 4 Inf.-Div., 3 Cav.-Brig., 8 Res.-Battr., die übrigen von Divisionsgenerälen kommandirten Linien-Corps nur 3 Inf.-Div., 2 Cav.-Brig., 6 Res.-Battr., die Garde nur 2 Inf.-Div., 3 Cav.-Brig., 6 Res.-Battr. Zwei Res.-Cav.-Brig., jede à 2 Reg. und 2 Battr. waren der Rhein-Armee zugetheilt. Die »garde nationale mobile«, welche mit zur Feldarmee stoßen und nach dem vom früheren Kriegsminister Marschall Niel aufgestellten Entwurf auf 500,000 Mann gebracht werden sollte, war in den letzten Jahren des Kaiserreichs außerordentlich vernachlässigt worden. 1870 waren nur die Cadres für etwa 180,000 Mann dieser Truppe vorhanden, welche überdies der nothwendigen militärischen Ausbildung, eines brauchbaren Offizier- und Unteroffiziercorps gänzlich ermangelte. Die »garde nationale sédentaire«, zum Dienst in Festungen und Garnisonen des Landes bestimmt, stand in Bezug auf militairischen Werth noch weit unter der Mobilgarde und konnte für den Feldkrieg überhaupt nicht in Betracht kommen. Zum Chef des Generalstabes der Rhein-Armee ward Marschall Le Boeuf bestimmt, welcher das Kriegsministerium provisorisch an General Decaen übergab. Am 10. Aug. ward Graf Palikao zum Kriegsminister ernannt. Chef der Artillerie der Rhein-Armee ward General Soleille, die Ingenieure kommandirte General Coffinières de Nordeck, die Oberleitung der Verpflegung leitete Intendant Wolf.

Am 23. Juli übergab der Kaiser die Regentschaft an die Kaiserin und erließ eine Proklamation an sein Volk. Dieselbe beginnt damit, daß es im Leben der Völker feierliche Momente giebt, in denen die nationale Ehre, gewaltsam erregt, sich als eine unwiderstehliche Macht erhebt, alle

*) Die französischen Corps sind stets mit arabischen, die deutschen mit römischen Ziffern benannt. Folgende Abkürzungen werden in dem weiteren Text öfter gebraucht werden: A. Armee — C. Corps — pr. preußisch — fr. französisch — C. I. B. erstes bairisches Corps — D. Division — Brg. Brigade — Rgt. Regiment — Bt. Bataillon — Btr. Batterie — Gesch. Geschütze — K. Kompagnie — E. Escadron — M. Mann — Ml. Meilen — n. s. o. w. nordöstlich, südlich &c. von — n. o. nördlich von.

anderen Interessen beherrscht und allein die Leitung der Bestimmungen des Vaterlandes in die Hand nimmt. Sodann erwähnt sie, daß Preußen, welchem Frankreich seit 1866 die versöhnlichsten Gesinnungen bewiesen habe, durch seine in den letzten Tagen offenbarten Prätensionen die französische Nation schwer beleidigt habe und deshalb von einem bis zum andern Ende Frankreichs der Kriegsruf erschallt sei. Der Kaiser werde sich selbst an die Spitze seiner tapferen Armee stellen und seinen Sohn trotz dessen zarten Alters mit in den Kampf führen. Die Proklamation schließt mit der Phrase, daß ein großes Volk, welches eine gerechte Sache vertheidigt, unbesiegbar ist.

Eintreffen des Kaisers in Metz. — Am 25. Juli traf Marschall Le Boeuf in Metz ein und inspizirte die Festungswerke, Arsenale und Truppen. Am 26. verlegte Bazaine sein Hauptquartier von Metz nach Boulay, weil sein Corps 3 Befehl erhielt, zwischen Corps 2 (rechts) und Corps 4 (links) Stellung zu nehmen. Die Garde rückte jetzt von Nancy nach Metz. Am 27. wurden sämmtliche Lothringer Festungen in Kriegszustand erklärt. Am 28. Juli Abends 7 Uhr traf der Kaiser mit seinem Sohn und dem Prinzen Napoléon in Metz ein und wurde vor Porte Serpenoise von lebhaften Beifallsrufen der daselbst versammelten Menschenmenge begrüßt. Jeder officielle Empfang war untersagt worden, der Kaiser fuhr direkt nach der Präfektur, woselbst die Quartiere für ihn hergerichtet worden waren. Am selben Tage erließ der Kaiser eine Proklamation an die Armee, worin er mittheilt, sie werde gegen eine der besten Armeen Europa's kämpfen und dieselbe besiegen. Die Proklamation schließt mit der Phrase, daß von den Erfolgen der französischen Waffen das Loos der Freiheit und Civilisation abhänge, und mit dem Wunsch, daß der Herr der Heerschaaren Frankreich schützen möge.

Sowie die Kriegserklärung an Preußen erfolgt war, forderte die Metzer Bürgerschaft ihren Maire Félix Maréchal auf, die Regierung zur schleunigen Einberufung der städtischen Nationalgarde zu veranlassen, und der Militärbehörde mitzutheilen, daß die ganze Einwohnerschaft Willens sei, mit allen Kräften zur Armirung und Vertheidigung der Festung mitzuwirken. Am 1. Aug. zeigte Maréchal der Bürgerschaft an, daß der Kaiser die Formirung der städtischen Nationalgarde anbefohlen habe und der »garde nationale sédentaire« den Schutz der Festung anvertraue. Es sei dies ein ehrenvolles Zeugniß, wie großes Vertrauen der Kaiser auf den Muth und den Patriotismus der Bürger setze, und diese würden sich jenes Vertrauens würdig erweisen. Seine Bekanntmachung schließt noch mit einem »vive l'Empereur«, dem letzten Hoch, welches die Metzer Mairie dem Kaiser zu Theil werden läßt. Die Formirung der Nationalgarde nahm am 7. Aug. ihren Anfang; gegen 5000 Bürger meldeten

sich zum Eintritt in dieselbe. Die vom Kaiser gewünschte Bildung von Frei-Corps begann im Metzer Lande seit Anfang August. Die »compagnie des chemins de fer de l'Est« formirte in Zeit von 8 Tagen ein 600 Mann starkes freiwilliges Eisenbahnbataillon aus geschickten Handwerkern und Arbeitern, und stellte dasselbe den Militärbehörden zur Verfügung. Gleichzeitig richtete dieselbe Gesellschaft eine große Anzahl Waggons durch Anbringung von Hängematten und sonstigen Vorrichtungen zur Aufnahme von Verwundeten ein, welche Fürsorge sich später sehr segensreich erwies. Die Metzer Bürgerschaft bildete verschiedene freiwillige Krankenpflegevereine und sorgte für Etablirung provisorischer Lazarethe in der Stadt und auf Insel Chambières.

Wachsende Unzufriedenheit in Frankreich wegen der Langsamkeit der militärischen Operationen. — Die kaiserliche Regierung, welche es so vorzüglich verstanden hatte, die Nation zum Krieg gegen Preußen zu fanatisiren und mit Illusionen über rasche, glänzende Erfolge zu berauschen, gerieth von Tag zu Tag, von Stunde zu Stunde in größere Verlegenheit, weil sie in Folge der verunglückten Mobilmachung nicht im Stande war, den versprochenen Siegesmarsch nach Berlin zu zu beginnen. Zwar trieben die kaiserlichen Journale ihr altes Spiel mit der Eitelkeit und der Leichtgläubigkeit des französischen Volkes in gewohnter Weise weiter, sie verherrlichten die imposante Truppenmacht, welche sich mit größter Ruhe in Elsaß und Lothringen sammle, um demnächst mit unwiderstehlicher Kraft gegen Deutschland vorzubrechen, sie schilderten bereits mit begeisterten Worten den entscheidenden Sieg, welchen die französische Armee bei Mainz erringen werde, sie waren bemüht, aus den unbedeutendsten Rencontres zwischen französischen und preußischen Truppen die herrlichsten Waffenthaten der ersteren zu machen und der französischen Gloire zu schmeicheln, allein trotz aller dieser Versicherungen und Lobpreisungen beschlich das französische Volk eine dunkle Ahnung, daß es düpirt werde und die Aussichten auf einen raschen Triumphmarsch nach Berlin keineswegs so sicher seien, wie man es glauben machen wolle. Besonders die Pariser Bevölkerung äußerte täglich ungestümer ihre Ungeduld über die Langsamkeit der militärischen Operationen und gab ihrem Unwillen hierüber durch Worte und Demonstrationen Ausdruck; verschiedene Pariser Journale begannen mit scharfen Artikeln die Oberleitung der Armee zu kritisiren. Am 24. Juli war ein deutsches vom würtembergischen Rittmeister Grafen von Zeppelin geführtes, 3 Offiziere, 3 Mann starkes Reiterkommando, nachdem es einen mehrtägigen, verwegenen Recognoscirungsritt durch die feindlichen Linien gemacht hatte, bei Niederbronn von den Franzosen überfallen worden. Graf Zeppelin entkam nach der deutschen Grenze, ein Offizier seines Detachements ward getödtet, die zwei anderen

Offiziere und die drei Reiter wurden gefangen. Die imperialistischen Pariser Journale schilderten in üblicher Manier diese »affaire de Niederbronn« mit schwülstigen, die französische Bravour preisenden Worten, dagegen bemerkt ein Pariser Journal sarkastisch: „Wir unsererseits müssen eingestehen, daß uns diese deutschen Reiter, welche es wagten, unsere ganzen Linien zu durchreiten, sehr brave Soldaten zu sein scheinen, und können nur wünschen, daß wir bald Berichte von gleichen Waffenthaten unserer Landsleute vernehmen.“ Andere Pariser Blätter äußern unverhohlen ihre Entrüstung darüber, daß man es wage, die Pariser Bevölkerung mit einer Bagatelle von 5 gefangenen Dragonern zu unterhalten. Der Unmuth der Pariser wuchs, als der ganze Monat Juli verstrich, ohne daß weder von der Landarmee noch von der Flotte irgend eine nennenswerthe Waffenthat gemeldet wurde. Die Kaiserin drängte den Kaiser, dieser seine Corpskommandeurs zum Beginn der Offensive, damit man im Stande sei, die ungeduldigen Pariser mit den ersten Siegesnachrichten zu beschwichtigen. Die mit ihren unfertigen Corps in wilder Hast an die Grenze beorderten Generäle protestirten zunächst mit Recht gegen jedes größere offensive Unternehmen, welches die endliche Completirung ihrer Truppen nur um so länger verzögern mußte. Andrerseits bewiesen aber auch sämmtliche französische Corpscommandeurs eine unbegreifliche Aengstlichkeit bezüglich der Offensive. Anstatt wenigstens mit einzelnen größeren Detachements ihrer Corps häufigere und ausgedehntere Rekognoscirungen gegen den Feind vorzunehmen, sich über dessen Zahl und Stellungen, sowie über das demnächst zu betretende deutsche Terrain die nothwendigsten Aufklärungen zu verschaffen, hielten alle Commandeurs ängstlich ihre Truppen zusammen und unternahmen in Bezug auf Rekognoscirungen so gut wie nichts. Seit dem Berichte Bazaine's an den Kaiser, die Preußen schienen bei Mainz eine Schlacht annehmen zu wollen, herrschte im kaiserlichen Hauptquartier absolute Unkenntniß über die Operationen der Deutschen, und bei allen längs der Grenze postirten Corps eben so absolute Unkenntniß der vor ihnen befindlichen feindlichen Streitkräfte und Stellungen. Eine ganz auffallende Besorgniß zeigte sich bei den französischen Truppenführern aller Grade vor einem offensiven Vorgehen gegen ausgedehntes Waldterrain. Es findet sich kaum eine der seit 1871 erschienenen, von französischen Offizieren verfaßten Schriften über diesen Krieg, in welcher nicht diese Furcht vor waldigem Terrain offen ausgedrückt wird. Es war bei den französischen Truppenführern zur fixen Idee geworden, daß Wälder die natürlichen Alliirten der hinterlistigen Preußen seien, weil ihnen wohl bewußt sei, daß sie in ebenen, baumlosen Gegenden, selbst bei numerischer Ueberlegenheit, gegen die Tapferkeit und Feuerwaffen der Franzosen keine Erfolge erringen würden. Daher auch die allen Ernstes von den

französischen Generälen aufgestellte Behauptung, man müsse die Feinde nach den baumlosen Ebenen der Champagne locken, weil ihnen dort ihre raffinirte Taktik eben so wenig, wie ihre numerische Ueberlegenheit helfen werde. Aus allen Berichten des C. 2 bezüglich seines Vorgehens gegen die Saar ersieht man die ungeheure Besorgniß vor dem Köhlerthalerwald. Man vermuthete darin enorme Massen von Preußen versteckt, welche, ihrem »caractére rusé« entsprechend, mit zäher Ausdauer warteten, bis der angeborene »élan« und die kriegerische Ungeduld die Franzosen verleiten werde, gegen diesen Wald vorzudringen, um dann von allen Seiten über sie herzustürzen und sie zu vernichten. Daher das behutsame Vorgehen dreier französischer Corps gegen die offene Stadt Saarbrücken, die Entwicklung unverhältnißmäßig starker Angriffskolonnen gegen dieselbe, das ängstliche Stehenbleiben des Corps 2 am rechten Saar-Ufer und das gleich darauf erfolgende Zurückgehen desselben nach den Höhen von Spichern.

Stellungen der französischen und deutschen Armeen am 31. Juli. — Die angegebenen Stellungen der französischen Corps hatten sich bis zum 1. Aug. nur unwesentlich geändert. Für diesen Tag hatte der Kaiser eine große Rekognoscirung gegen Saarbrücken angeordnet, welche unter Bazaine's Oberleitung von den Corps 2. 3. 5. ausgeführt werden sollte. Auf allgemeinen Wunsch der Corpskommandeurs, welche immer noch allerlei Bedenken gegen den Beginn der Offensive hegten, wurde diese Rekognoscirung auf den 2. Aug. verschoben. Bazaine bestimmte das um Forbach concentrirte C. 2 zum Angriff auf Saarbrücken; C. 3 (unmittelbar hinter C. 2 und links seitwärts von ihm stehend) und 5 (zwei D. in Saargemünd, eine D. in Bitsch stehend) sollten den Angriff des C. 2 durch offensives Vorgehen unterstützen.

In directem Gegensatz zu der Unordnung, mit welcher die französische Mobilmachung vor sich ging, und zu der wilden Hast, mit welcher Le Boeuf die Truppen an die Grenze warf, war in Deutschland die Mobilmachung aller Waffengattungen und Truppentheile mit größter Ordnung in der durch das Mobilmachungstableau festgesetzten Zeitfrist beendet und hierauf die Dirigirung der Corps nach ihren Concentrationspunkten am rechten und linken Rheinufer mit bewunderungswerther Präcision ausgeführt worden. Die Grenzen Deutschland's gegen Frankreich wurden inzwischen nur durch unbedeutende Detachements bewacht, welche in Folge der von ihren Führern bewiesenen Bravour und Umsicht, sowie der geringen Unternehmungslust der französischen Corpskommandeurs die ihnen zufallende schwierige Aufgabe, den Gegner über die Truppenstellungen längs der Grenze zu täuschen und von der Betretung des deutschen Territoriums abzuschrecken, aufs vorzüglichste lösten. Das Vorrücken der Deutschen erfolgte entsprechend einem schon 1868 vom General von Moltke,

Chef des pr. Generalstabes, ausgearbeiteten Memoire, in welchem alle Eventualitäten für den Fall eines Krieges zwischen Preußen und Frankreich wohl erwogen waren, in drei Armeen, von denen I (Oberbefehlshaber General von Steinmetz) den rechten Flügel, II (Prinz Friedrich Karl von Preußen) das Centrum, III (Kronprinz Friedrich Wilhelm von Preußen) den linken Flügel bildete. A. I. bestand aus den pr. Corps VII, VIII und einer Cav. = D.; Anfangs Aug. wurden Corps I und eine zweite Cav. = D. dieser Armee zugetheilt. Zur A. II. gehörten die pr. Corps: Garde, III, IV, IX, X, das Kgl. Sächsische C. XII, und zwei Cav.=D.; zur A. III die pr. Corps V, XI, die bayrischen Corps I und II, die badische und würtembergische Felddivision und eine Cav.=D. Zur A. II stieß Mitte Aug. das pr. C. II, zur A. III das pr. C. VI und eine zweite Cav.=D.

Im Fall, daß die Franzosen wider Erwarten rasch die Initiative ergriffen und in die deutschen Länder am linken Rhein-Ufer einfielen, sollte die Concentration der benannten deutschen Armeen am Rhein selbst erfolgen und von dort aus unverzüglich zur Offensive geschritten werden. Wofern dieser Fall nicht eintrat, sollten die deutschen Armeen am 3. Aug., wie folgt, stehen. A. I bei Wittlich an der Mosel, A. II bei Neunkirchen und Homburg (Pfalz), A. III am linken und rechten Rheinufer bei Landau und Karlsruhe. Von diesen Stellungen aus sollte unverzüglich zur Offensive vorgegangen, die Hauptmacht des Gegners aufgesucht und, wo man sie traf, angegriffen werden.

Am 31. Juli standen die deutschen Armeen in folgenden Stellungen. A. I. C. VII in der Umgegend von Trier. C. VIII hatte eine geringe Truppenzahl nach der Saar detachirt und marschirte mit seiner Hauptmasse im Dreieck Lebach, Wittlich, Birkenfeld nach diesem Fluß hin vor. C. I war noch nicht am Rhein angelangt. A. II war mit ihrer Hauptmasse im Viereck Bingen, Mainz, Meisenheim, Frankenthal versammelt und gleichfalls im Vormarsch nach der Saar begriffen. A. III stand in dem Viereck Neustadt (Pfalz), Speier, Bergzabern, Karlsruhe. Am nächsten den Franzosen standen die an der Saar von Rehlingen bis Saarbrücken postirten Truppentheile des C. VII und die bei Bergzabern stehende D. des bayrischen C. II.

Gefecht bei Saarbrücken. — Am 2. Aug., dem von französischer Seite zum Beginn der Offensive bestimmten Tage, verließ der Kaiser mit seinem Sohne Morgens 8 Uhr Metz und begab sich per Bahn nach Forbach, um dem Angriff auf Saarbrücken beizuwohnen. Gegen 11 Uhr Vormittags begann C. 2, in Schlachtordnung gegen die am linken Saar-Ufer vor Saarbrücken stehenden pr. Truppen anzurücken. Die furchtbaren feindlichen Streitkräfte, welche Frossard bei dieser Stadt und

im Köhlerthalerwalde vermuthete, beliefen sich im Ganzen auf 5. Bt. 6 E. 2½ Btr. Diese Truppen waren auf der 2 deutsche Meilen langen Strecke Völklingen, Saarbrücken, Brebach und hinter derselben folgendermaßen vertheilt. Völklingen: 3 K. 1 E., Malstatt: 1 K., Saarbrücken und St Johann: 3 K. 2 E., Brebach 1 K. 2 Gesch., Raschpfuhl (½ Ml. n. o. Malstatt) 8 K. 1 E., 1 Btr., Dudweiler (½ Ml. n. o. St. Johann) 1 E., Heusweiler (1¼ Ml. n. St. Johann): 4 K. 1 E. 1 Btr. General Graf Gneisenau, Kommandeur dieser Truppen hatte Befehl, sich vor einem Angriff überlegener Streitkräfte zurückzuziehen, da er auf Eintreffen von Verstärkungen zur hartnäckigen Behauptung seiner Stellung vorerst nicht rechnen durfte.

Bis 2 Uhr Nachmittags vertheidigten die drei auf den Höhen des linken Saar-Ufers stehenden pr. Kompagnien, unterstützt von den aus Raschpfuhl nach St. Johann dirigirten Truppen, ihre Stellung gegen die imposante Uebermacht der Franzosen, welche auf Saarbrücken und St. Johann anhaltendes Geschützfeuer unterhielten. Um genannte Stunde gab General Gneisenau Befehl, diese Städte zu räumen Die Truppen zogen sich von dort zunächst nach Raschpfuhl, und am Abend in die Gegend von Heusweiler zurück, wohin auch die Detachements von Völklingen und Dudweiler folgten. Es verblieben aber noch Cav.-Patrouillen in Saarbrücken, um Fühlung mit dem Feinde zu halten. Gegen 6 Uhr Abends rückten die Franzosen mit großer Vorsicht in Saarbrücken ein, wagten jedoch nicht, St. Johann zu besetzen, wohin sich die preußischen Patrouillen zurückgezogen hatten. Der während des Gefechts bei Saarbrücken dem C. 5 aufgetragene Vorstoß gegen Brebach ward so langsam und unvollständig ausgeführt, daß er ohne Bedeutung für die Aktion verblieb. Gegen die preußischen Truppen bei Völklingen waren einige französische Bataillone mit einer Batterie vorgegangen; letztere eröffnete ein heftiges Feuer gegen den Feind, die französische Infanterie machte aber keinen Versuch, denselben aus seiner Stellung zu verjagen.

Solchergestalt war das Resultat des von drei französischen Corps unternommenen Vorstoßes gegen die Saar. Frossard hielt es nicht für rathsam, diesen Fluß an irgend einem Punkt zu überschreiten und die höchst nothwendigen weiteren Recognoscirungen anzuordnen, sondern begnügte sich mit der Besetzung Saarbrückens und mit der Abfassung des Berichtes über seine Waffenthat, dessen der Kaiser zur Beschwichtigung der aufgeregten Pariser dringend bedurfte. Dieser Bericht enthält zwar keine directen Unwahrheiten, wird aber dadurch ganz werthlos, daß in ihm mit keinem Wort die ungefähre Anzahl der feindlichen Streitkräfte angegeben wird, über welche Frossard so glänzend gesiegt zu haben behauptet. Es blieb daher der französischen Presse überlassen, zu errathen, wie vielfach überlegen die Preußen in jenem Gefecht den Franzosen gewesen seien; in ge-

wohnter Weise log sie auch diesmal aufs unverschämteste und machte aus der für die französischen Waffen so schimpflichen Affaire von Saarbrücken einen glänzenden, über enorme feindliche Streitkräfte errungenen Sieg, welcher die Unwiderstehlichkeit der französischen Armee bekundete und die baldige vollständige Niederschmetterung Preußens außer Zweifel stellte. Zuerst theilte das »Journal officiel« den Parisern die »prise de Sarrebrück« folgendermaßen mit. „Heute am 2. Aug. Vormittags 11 Uhr fand ein ernsthaftes Engagement zwischen Preußen und Franzosen Statt. Unsere Armee ergriff die Offensive, überschritt die Grenze und befindet sich jetzt auf preußischem Gebiet. Trotz der starken, vom Gegner besetzten Position genügten einige französische Bataillone, um die Saarbrücken beherrschenden Höhen zu nehmen; unsere Artillerie verjagte dann bald den Gegner aus der Stadt. Der »élan« unserer Truppen war so groß, daß wir nur geringe Verluste zu beklagen haben. Um 11 Uhr begann der Kampf, um 2 Uhr war alles beendet. Der Kaiser wohnte dem Kampfe bei, der kaiserliche Prinz folgte ihm überall hin und hat auf diesem ersten Schlachtfeld des Krieges seine Feuertaufe erhalten. Seine Geistesgegenwart und Kaltblütigkeit machen ihn des Namens, welchen er führt, würdig. Um 4 Uhr kehrte der Kaiser nach Metz zurück."

Kurze Siegesfreude in Metz. Eintreffen schlimmer Botschaften daselbst. — Ganz Frankreich schweigte in Wonne und Entzücken über diesen ersten Sieg; auch in Metz, woselbst die frohe Botschaft schon vor der Rückkehr des Kaisers eingetroffen war, entstand eine stürmische Begeisterung. Alle Gebäude wurden sofort geflaggt, dem eintreffenden Kaiser und seinem Sohne ward ein enthusiastischer Empfang zu Theil, Abends war die Stadt festlich illuminirt. Frossard's Namen war in aller Munde; man wünschte von Herzen, daß der Kaiser baldigst dem tapferen Helden den so wohlverdienten Marschallsstab und den Titel „Herzog von Saarbrücken" verleihen möge.

Dieser Freudenrausch der Metzer währte nur sehr kurze Zeit. In den ersten Nachmittagsstunden des 4. Aug. erhielt der Kaiser in Metz die Nachricht, daß die zum C. 1 gehörige Division Douay bei Weißenburg total geschlagen worden sei. Dieselbe hatte sich in ihrer dortigen festen Stellung von 8½ Uhr Morgens bis 2 Uhr Nachmittags aufs tapferste gegen 3 deutsche Armeecorps (V. XI. II B) vertheidigt, war dann aber, hart mitgenommen, zum schleunigen Rückzug gezwungen worden. Die Nachricht von diesem Unfall ward am nächsten Tage den Metzern mitgetheilt, indessen bemühten sich sämmtliche Journale, denselben als ganz unbedeutend, ohne jeglichen Einfluß auf die weiteren Operationen der Rhein-Armee zu schildern und nachzuweisen, daß der Tag von Weißenburg eigentlich keine Niederlage, sondern ein ungeheurer moralischer Sieg der franzö-

sischen Armee sei, da 7000 Franzosen 6 Stunden lang 100,000 Deutschen erfolgreichen Widerstand geleistet, ihr Vordringen gehindert und ihnen unverhältnißmäßig große Verluste beigebracht hätten. Allein diese Trostworte der Presse waren nicht im Stande, die trübe Stimmung, welche sich seit jenem Tage der Metzer Einwohnerschaft bemächtigte, zu verscheuchen, denn gleichzeitig mit der Hiobspost von Weißenburg trafen in der Stadt von allen Seiten auf privatem Wege unheilvolle Nachrichten der verschiedensten Art ein, deren Glaubwürdigkeit um so weniger bezweifelt werden konnte, als selbst im kaiserlichen Hauptquartier zu Metz eine unverkennbare Unruhe und Aengstlichkeit zu bemerken war. Von allen Seiten, hieß es, zögen mächtige Heeressäulen der Deutschen gegen Metz heran, und muthmaßlich würde es bald in der nächsten Nähe dieser Stadt zu einer entscheidenden Schlacht kommen. Daß der als so glänzend geschilderte Sieg von Saarbrücken im Grunde genommen nur ein zur Verherrlichung des kaiserlichen Prinzen veranstaltetes militärisches Schauspiel ohne jede Bedeutung gewesen sei, war in Metz rasch bekannt geworden und wurde durch die Nachricht, Frossard sei, anstatt weiter vorwärts, nach Forbach zurückmarschirt, zur Gewißheit. Am 4. Aug. erhielt der Kaiser eine zweite böse Nachricht, welche ihn fast noch mehr, als die Kunde von der Niederlage bei Weißenburg, erschreckt haben soll. Die im Lager von Châlons eingetroffenen Mobilgarden des Seine-Departements hatten das Leben daselbst weit weniger angenehm, als das in Paris gefunden, eine Revolte angefangen und sogar den Marschall Canrobert, welcher sie zur Ordnung ermahnte, gröblich insultirt. Der Kaiser schickte jene Mobilgarden schleunigst nach Paris zurück, Canrobert erhielt Befehl, mit seinen drei Divisionen nach Nancy zu marschiren.

Durch das Gefecht von Weißenburg erlangte die bis dahin über die Operationen des Gegners so gut wie gar nicht informirte französische Heeresleitung endlich die Gewißheit, daß der Aufmarsch des deutschen Heeres beendet sei und dasselbe nun auf allen Punkten offensiv vorgehen werde. Von einer weiteren Offensive der französischen Rhein-Armee mußte daher vollständig Abstand genommen werden; das rasche Vordringen der deutschen Armee III hatte aber noch die nachtheilige Folge, daß die beabsichtigte Concentration der Rhein-Armee vorläufig nicht mehr bewirkt werden konnte. Der Kaiser befahl deshalb eine Theilung derselben in drei getrennte, selbstständig operirende Armeen; Mac Mahon kommandirte die Corps 1, 5, 7, Bazaine die C. 2, 3, 4, der Kaiser die Garde und C. 6. Da, wie angegeben, im französischen Feldzugsplan die Möglichkeit, daß die Deutschen zuerst die Offensive ergreifen könnten, kaum in Erwägung gezogen war, so trat seit dem Tage von Weißenburg eine grenzenlose Unentschlossenheit und Verwirrung bei sämmtlichen fran-

zösischen Heerführern ein, welche von den gewandten, umsichtigen deutschen Armeekommandeurs aufs vortheilhafteste ausgenutzt wurde und neue, rasch auf einander folgende Niederlagen der Franzosen herbeiführte.

Stellung der beiderseitigen Heere am 5. Aug. Abends. — Am 5. Aug. Abends stand die französische Armee, wie folgt. Den äußersten linken Flügel bildete C. 4 bei Boulay und Teterchen. Von dessen rechtem Flügel 2 Ml. entfernt begann die sich über St. Avold, Marienthal, Puttelange hinziehende 2½ Ml. lange Stellung des C. 3. Südlich von C. 4 stand die Garde bei Courcelles und Bionville; sie bildete mit der bei Faulquemont stehenden Cav.-D. gewissermaßen die Reserve für C. 3 und 4. Vorwärts C. 3, gegen 1¼ Ml. von dessen Centrum entfernt, stand C. 2. Dasselbe hatte am 5. Aug. seine Stellung bei Saarbrücken als zu gefährdet aufgegeben und war in die von Natur schon sehr feste Position Forbach, Stiring, Spicheren zurückgegangen, welche es mit fortifikatorischer Nachhülfe weiter verstärkte. Etwa 1¼ Ml. vom rechten Flügel des C. 3 entfernt begann die Stellung des C. 5, von dem je eine Brigade bei Saargemünd und Rohrbach, zwei Divisionen bei Bitsch standen. Ungefähr 3 Ml. vom rechten Flügel des C. 5 entfernt stand C. 1 nebst einer Cav.-D. bei Wörth. Von Belfort aus hatte C. 7 den Marsch nach Wörth angetreten. Eine Division desselben traf am 6. Aug. Morgens bei C. 1 ein. Die Ausdehnung der Stellung von Boulay bis Wörth betrug 14 deutsche Meilen. Die Formation von 6 neuen Armee-Corps war angeordnet worden, dieselbe kam jedoch im Verlauf des Krieges nur unvollständig zur Ausführung.

Die deutschen Armeen hatten am 5. Aug. Abends folgende Stellungen. Armee I. C. VII (Zastrow) 2 Ml. n. o. Saarlouis bei Bettingen und Lembach, C. VIII (Goeben) 2 Ml. o. C. VII, w. Ottweiler. C. I (Manteuffel) mit je 1 D. in Birkenfeld und Kaiserslautern. Armee II. C. III (Alvensleben II) mit 1 D. ¾ Ml. n. o. C. VIII bei St. Wendel, mit 1 D. ¾ Ml. s. o. C. VIII bei Neunkirchen. C. X (Voigts-Rhetz) 2 Ml. n. o. St. Wendel bei Cusel, C. IV (Alvensleben I) 1¼ Ml. s. o. Neunkirchen bei Einöd und Homburg, Garde-Corps (Prinz August von Würtemberg) 2½ Ml. n. o. Homburg bei Landstuhl. C. IX (Manstein) ½ M. n. Kaiserslautern bei Otterberg. C. XII (Kronprinz von Sachsen) mit 1 D. bei Otterberg, die andere D stand ¾ Ml. n. dieses Ortes. Armee III. C. V (Kirchbach) ½ M. o. Wörth, C. II. B. (Hartmann) ¾ Ml. n. C. V bei Lembach, C. I B. (Tann) ¾ Ml. o. C. II B. bei Ingolsheim, C. XI (Bose) ¾ Ml. s. o. C. V bei Surburg, die badische und würtembergische Felddivision (Werder) ½ Ml. s. o. C. I B. Die pr. Corps II (Fransecky) und VI (Tümp-

ling) waren vorläufig in Deutschland verblieben. Die Formation von Landwehrcorps ward ununterbrochen fortgesetzt.

Es zogen somit am 5. Aug. 14 deutsche Corps gegen die 8 an der Lothringer-Elsasser Grenze vertheilten französischen Corps heran. Die numerische Ueberzahl war daher von vorn herein auf Seiten der Deutschen; jene 14 Corps zählten in runder Zahl etwa 475,000 Combatanten mit 1584 Geschützen, während die Effektivstärke der französischen Armee an der Grenze höchstens ²/₃ dieser Zahlen betrug. Den Oberbefehl über die deutschen Armeen führte König Wilhelm I., Chef des Generalstabes war General Moltke.

Die Schlachten von Wörth und Spichern. Am 6. Aug. erlitten die französischen Corps 1 und 2 bei Wörth und Spichern schwere Niederlagen, welche zu immer größeren Inconsequenzen in der französischen Heeresleitung führten und die vom Kaiser längst befürchteten Unruhen in Paris hervorriefen. Mac Mahon hatte mit den 4 D. seines Corps (darunter die bei Weißenburg engagirt gewesene) und 1 D. des C. 7 am rechten Ufer des Sauerbachs westlich von Wörth eine gegen ³/₄ Ml. lange, gegen Frontal- und Flanken-Angriffe gut gesicherte Stellung eingenommen, in welcher die Dörfer Elsaßhausen und Fröschweiler die Hauptstützpunkte bildeten. Mit c. 40,000 Mann und 100 Gesch. behauptete er dieselbe von Morgens 7 Uhr bis Abends 8 Uhr gegen etwa 150,000 M. 400 Gesch. der Armee III (C. V, XI, I B., II B., C. Werder). Den Rückzug der vollständig geschlagenen Franzosen deckte eine rechtzeitig eintreffende Division des C. 5. Mac Mahon zog sich, vom Feinde nicht inkommodirt, über Saarburg, Lüneville, Nancy nach Châlons zurück. Dem Kaiser machte er die Anzeige von der verlorenen Schlacht mit den lakonischen Worten: ich habe mich von 9 bis 5 Uhr geschlagen und die Schlacht verloren.

Am selben Tage wurde die ³/₄ Ml. lange Stellung Frossard's (Stiring-Wendel bis Spicheren) gegen Mittag von der 14. pr. D. angegriffen, welche irrthümlich annahm, die Franzosen seien im Begriff, sich zurückzuziehen. Bis gegen 3 Uhr Nachmittags versuchte diese Division erfolglos, den bedeutend überlegenen Gegner aus seiner festen Stellung zu verdrängen, nur der Energielosigkeit Frossard's, welcher von seiner numerischen Ueberlegenheit nicht den richtigen Gebrauch zu machen verstand, hatte sie es zu verdanken, daß sie nicht mit großen Verlusten nach der Saar hin zurückgeworfen wurde, bevor die höchst nothwendig werdenden preußischen Verstärkungen zu ihrer Unterstützung herbeikamen. Dieselben langten von 3 Uhr ab allmälig an, griffen unverzüglich in den Kampf ein und bewirkten endlich eine für die preußischen Waffen glückliche Entscheidung. Gegen Sonnenuntergang befahl Frossard, von allen Reserven entblößt, von einer Umgehung in seiner linken Flanke bedroht, von dem

nahe beim Kampfplatz stehenden C. 3 während der ganzen Aktion ohne jede Unterstützung gelassen. den Rückzug seines Corps. Bazaine, besorgt, selbst angegriffen zu werden, hatte sein Corps ängstlich zusammengehalten und entschloß sich erst dann, Frossard einige schwache Detachements zu Hülfe zu senden, als es zu spät und C. 2 schon im vollen Rückmarsch begriffen war. Die numerische Ueberlegenheit war von Beginn bis zu Ende dieser Schlacht auf Seiten der Franzosen gewesen, denn 3 Stunden lang kämpfte 1 pr. D. allein gegen 3 fr. D., und die nach und nach ins Gefecht eingreifenden pr. Verstärkungen beliefen sich nur auf 1½ D. Nichtsdestoweniger berichtete die französische Presse über diese Schlacht, daß C. 2 von Morgens bis Abends spät erfolgreich gegen 150,000 Deutsche gekämpft und nur vor der stündlich wachsenden Ueberzahl derselben das Feld geräumt habe. Frossard führte sein Corps erst nach Saargemünd, woselbst es am 7. Morgens eintraf, und von dort nach Puttelange. Hier erhielt er Befehl, unverzüglich nach Châlons abzumarschiren, und trat den Marsch dorthin an. Inzwischen traf ein anderer Befehl ein, demzufolge sein Corps nach Metz beordert wurde. Am 10. nahm dasselbe Stellung bei Mercy lès Metz.

In Paris und auch in Metz waren am Abend des 6. die verschiedensten Siegesnachrichten verbreitet. Mac Mahon sollte einen glänzenden Sieg gewonnen, den Prinzen Friedrich Karl mit 25000 M. gefangen genommen und Landau erobert haben. Am 7. gestanden jedoch die officiösen Blätter bereits ein, daß die Corps 1 und 2 in Folge der großen Uebermacht der Deutschen kleine »échecs« erlitten hätten und zum Rückzug genöthigt worden seien. Die Situation sei zwar hierdurch keineswegs kompromittirt, allein der Feind stehe auf französischem Boden und es bedürfe großer Anstrengungen, ihn von dort zu verjagen. Am 7. erließ die Kaiserin eine Proklamation an das Volk, worin sie einen »échec« der französischen Waffen eingesteht, um Aufrechterhaltung der Ordnung bittet und erklärt, daß man sie an der Spitze der Nation finden werde, wenn es gälte das Banner Frankreich's zu vertheidigen. Mit letzterer Phrase erregte sie jedoch nur das Gespött und Wuthgeschrei der Pariser; die Rufe: »la patrie est en danger! à bas l'Empire! vive la France! vive la république!« erschallten drohend, zuerst in der Hauptstadt, dann in den anderen größeren Städten, und deuteten an, daß nur durch baldige glänzende Waffenerfolge ein Umschwung der Volksstimmung zu Gunsten der kaiserlichen Dynastie herbeigeführt werden könne. Am 10. Aug. dankte das Ministerium Ollivier ab; das Kriegsministerium übernahm General Cousin de Montauban, Herzog von Palikao. Großartige Rüstungen wurden im ganzen Lande angeordnet, die Formationen neuer Armeecorps begonnen, die Civilbevölke-

rungen zur Bildung von Freicorps (franctireurs) und zum Vernichtungskampf gegen die deutschen Truppen aufgefordert.

Diese beiden letzteren Maßregeln hatten zur Folge, daß in den meisten Departements die Civilbevölkerung zu den Waffen griff und einen in hinterlistiger, meuchlerischer Weise geführten Kampf mit den deutschen Truppen begann, von welchem Wilhelm I. in seiner am 11. Aug. an das französische Volk erlassenen Proklamation dringend abgemahnt hatte. Es hieß in derselben, der König führe nur gegen die französische Armee, nicht gegen die französischen Bürger Krieg. er sichere letzteren den vollsten Schutz ihrer Person und ihres Eigenthums zu, so lange sie sich nicht unbefugt am Kampfe gegen seine Truppen betheiligen würden. Welcher Art die gegen Parteigänger und unbefugt am Kampfe gegen reguläre Armeen Theil nehmenden Civilbevölkerungen anzuwendenden Kriegsgesetze sind, würde der französischen Regierung ein kurzer Hinblick auf die französische Kriegsgeschichte des 19. Jahrhunderts gezeigt haben. Napoléon I. wandte gegen Parteigänger und die seine Truppen bekämpfenden Civilbevölkerungen rücksichtslos die strengsten Strafen an; unter den Orléans ward der Krieg gegen die Bevölkerung von Algier mit raffinirter Grausamkeit geführt; Bazaine ließ in Mexico schließlich alle mit den Waffen in der Hand gefangenen Anhänger des Juarez erschießen; Palikao kannte gegen die chinesische Civilbevölkerung keine Schonung. Es kann also nur dem unter Kaiser Napoléon III. so üppig entwickelten Eigendünkel des französischen Volkes zugeschrieben werden, wenn dasselbe im letzten Kriege andere Kriegsgesetze für sich beanspruchte, als es unter gleichen Verhältnissen gegen andere Nationen anzuwenden pflegte. Die meisten über den Krieg 1870—71 schreibenden französischen Autoren preisen mit Begeisterung den Kampf, welchen die weder zur Nationalgarde, noch zu militärisch formirten Freicorps gehörige Civilbevölkerung gegen die deutschen Truppen führte, als heroisch und patriotisch, dagegen finden sie es barbarisch, daß diese letzteren es wagten, die üblichen Kriegsstrafen gegen die bald als friedliche Bürger, bald als hinterlistige, grausame Guerilleros gegen sie auftretenden französischen Einwohner zur Ausführung zu bringen. Während jene Autoren mit Stolz erwähnen, daß diese oder jene Commune deutsche Truppen überfallen, gefangen oder zusammengehauen habe, ergehen sie sich in den gröbsten Schimpfworten gegen die Deutschen, weil diese an den betreffenden Communen strenge Beispiele statuirten und entweder die Haupträdelsführer jenes unbefugten, hinterlistigen Kampfes, in welchem eine nicht unbeträchtliche Zahl deutscher Soldaten ihr Leben verlor, rücksichtslos erschießen ließen oder durch Niederbrennen der Häuser der Schuldigen Revanche für ihre hingemordeten Landsleute nahmen. Eine Statistik der im letzten Kriege wechselseitig von deutschen Truppen und

französischer Civilbevölkerung begangenen Barbareien dürfte schwerlich zu Gunsten der letzteren ausfallen. Welchen Grades von Barbarei der fanatisirte französische Bürger gegen seine eigenen Landsleute fähig ist, könnten wir, ohne weiter auf die Greuelsceneu der Commune Bezug zu nehmen, durch zahlreiche, in den verschiedenen Departements während des letzten Krieges stattgehabte Fälle beweisen, von denen wir nur den folgenden anführen. Am 19. Aug. ermahnte Herr de Moneys, Adjoint der Gemeinde Hautefaye in der Dordogne widerspänstige Rekruten daselbst zur Ordnung. Dieselben stürzten sich auf ihn, schlugen ihn halbtodt und verbrannten dann den noch lebenden Unglücklichen auf einem Feuer von Reisigbündeln (de St. Germain. Guerre de sept mois. Paris 1871). Die Schlußfolgerung, daß ein Volk, welches in seinem Fanatismus die größten Barbareien gegen sein eigenes Fleisch und Blut ausübt, gegen ein ihm äußerst verhaßtes, fremdes, feindlich in sein Land eindringendes Volk in gleicher Weise zu verfahren geneigt ist, liegt sehr nahe, kann deutscherseits durch zahllose Beispiele bewiesen werden und wird sogar von verschiedenen unparteiischen französischen Berichterstattern über den Krieg 1870—71 bestätigt.

Die französische Heeresleitung vom 6--13. Aug. — Die Niederlagen von Wörth und Spicheren steigerten die Unentschlossenheit und Verwirrung in der französischen Heeresleitung aufs höchste; besonders nachtheilig wirkte aber von jetzt an der Umstand auf die weiteren militärischen Operationen, daß die Kaiserin sich erlaubte, die Direktiven hierfür anzugeben und dem Kaiser gewissermaßen die zu ergreifenden Maßregeln anbefahl. Im ersten Schrecken über die Unfälle des 6. Aug. beschloß der Kaiser, mit allen Corps nach Châlons abzumarschiren und dort, verstärkt durch die neu formirten, eben dahin beorderten Corps, dem Feinde eine Schlacht anzubieten. Schon am 7. wurden die hierauf bezüglichen Befehle erlassen. Hiermit waren aber die Kaiserin und deren Rathgeber in Paris nicht einverstanden; besorgt, daß durch den raschen, ruhmlosen Rückzug bedrohliche Aufstände in Paris hervorgerufen werden könnten, verlangten sie, die Armee solle zuvörderst noch an der Mosel in einer größeren Schlacht das Glück der Waffen versuchen. Der Kaiser wählte jetzt einen Mittelweg; Corps 1, 5, 7 marschirten nach Châlons ab, C. 2, 3, 4, 6, und die Garde verblieben östlich der Mosel und bezogen am 10. Aug. an der französischen Nied eine Stellung, deren Befestigung anbefohlen ward. C. 3 stand im Centrum von Pange bis Courcelles, hinter ihm die Garde als Reserve; C. 2 bildete bei Mercy die zurückgezogene linke, C. 4 von Les Etangs bis Glatigny die zurückgezogene rechte Flanke. Am 12. Aug entschloß sich der Kaiser, den Oberbefehl über die Rhein-Armee niederzulegen und an Bazaine zu übertragen. Angeblich soll Ge-

neral Changarnier, welcher von Paris nach Metz geeilt war und eine längere Unterredung mit dem Kaiser hatte, letzteren von der Nothwendigkeit dieser Maßregel überzeugt haben. Nichtsdestoweniger hörten Kaiser und Kaiserin nicht auf, ihre dynastischen Interessen stets in den Vordergrund zu stellen und hiernach die strategischen Operationen des Marschalls dirigiren zu wollen, welcher schwach genug war, dieser verderblichen Combination von Politik und Strategie Gehör zu schenken.

Schon am 11. gab man die Stellung an der Nied als zu wenig Vortheile bietend wieder auf. Der Plan, nach Châlons abzumarschiren, ward von neuem in Erwägung gezogen und als den Verhältnissen am meisten entsprechend befunden. Somit war man nach sechstägigem, nutzlosen Hin- und Herschwanken wieder auf den ursprünglichen Standpunkt angelangt. In dieser Zeit waren von Metz aus Ordres und Contreordres in Menge erlassen worden, welche große Verwirrungen bei den meisten Corps und Truppentheilen hervorriefen, viele unnütze Märsche und Eisenbahntransporte veranlaßten und das Vertrauen der Truppen zu ihren Führern bedeutend erschütterten. Da man schon am 11. den Rückmarsch nach Châlons als unbedingt nothwendig erkannt hatte, so würde es jetzt geboten gewesen sein, ohne weiteres Zögern die Armee an das linke Mosel-Ufer zu führen, diesen durch die Festungen Thionville, Metz, Toul geschützten Fluß als Barriere gegen die feindlichen Heere zu benützen und den letzteren durch Zerstörung aller nicht von benannten Festungen gesicherten Brücken den Uebergang an das linke Ufer möglichst zu erschweren. Die am 12. im Hauptquartier zu Metz eintreffenden Nachrichten, daß deutsche Reitertrupps in Pont à Mousson, Dieulouard, Nancy erschienen waren, konnten keinen Zweifel lassen, daß jedes längere Aufschieben des Uebergangs auf das linke Mosel-Ufer bedenkliche Folgen haben mußte. Indessen scheint immer noch der Wunsch der Kaiserin, die Armee möge vor dem Rückzuge auf Châlons den Gegner zur Annahme einer Schlacht bewegen, für die Operationen Bazaine's maßgebend gewesen zu sein; die Corps wurden von der Nied zunächst in eine neue Stellung zwischen Mosel und Seille geführt, eben dorthin ward auch C. 6 dirigirt. Am 13. standen die Corps, wie folgt. C. 2, bei welchem sich eine Brigade des C. 5. befand, bei Magny, Peltre, Basse Bévoye, Mercy le Haut, C. 3 bei Grigy, Colombey, Moutoy, Nouilly, hinter C. 3 die Garde, C. 4 bei und links rückwärts von Mey; C. 6, von welchem noch die meisten Truppentheile in Châlons verblieben waren, stand theils am linken, theils am rechten Mosel-Ufer. Am Vormittag des 13. ertheilte Bazaine endlich sämmtlichen Corps den Befehl, sich am 14. bei Tagesanbruch zum Uebergang an das linke Mosel-Ufer und demnächstigen Abmarsch nach Verdun bereit zu halten. Die Vertheidigung der Festung Metz, zu deren

Gouverneur am 7. der Ingenieur-General Coffinières de Nordeck ernannt worden war, wurde der Division Laveaucoupet des C. 2 (13 Bat. Inf. 1 Génie-Comp. 18 Feldgesch.) und den Mobilgarden anvertraut. Alle Corps erhielten ferner Befehl, ihre schwächlichen Mannschaften in Metz zurückzulassen. Im Ganzen würden also c. 30,000 M. Besatzung in der Festung verblieben sein. Von der Division Laveaucoupet besetzten am 14. je 2 Bat. die Forts St. Julien, Bellecroix, Queuleu, Moselle, St. Quentin, 3 Bat. Plappeville; die Feldbatterien wurden in die Forts am rechten Ufer vertheilt.

Zustand der Metzer Fortifikationen. — Wir geben nachfolgend eine kurze Schilderung des Zustandes, in welchem sich die wichtige Grenzfestung Metz zu jenem Zeitpunkt befand, als ihr in Folge des beschlossenen Abmarsches der Rhein-Armee, welche von jetzt an eigentlich die Bezeichnung Mosel-Armee verdient, die Aufgabe zufiel, dem siegreich vordringenden Gegner als erstes, mächtiges Bollwerk entgegenzutreten und ihren bisherigen Ruf als »pucelle« und »imprenable« zu wahren.

Die große Umwälzung, welche die Einführung der gezogenen Geschütze und des indirekten Breschschusses im Fortifikationswesen hervorgerufen hatten, wurde längere Zeit von der französischen Regierung mit auffallender Gleichgültigkeit behandelt. Das mit äußerster Zähigkeit an dem veralteten Bastionärsystem festhaltende und die Anlage weit vom Hauptwall entfernter Forts verwerfende kaiserliche Ingenieurcorps sträubte sich hartnäckig, die Wehrlosigkeit der französischen Festungen gegen den modernen Artillerieangriff einzugestehen, und die seit der mexikanischen Expedition in ihren Finanzen sehr derangirte Regierung sah nicht ungern den Zeitpunkt hinausgeschoben, in welchem die bedeutenden Geldmittel für neue fortifikatorische Bauten, deren Nothwendigkeit man doch allmälig anzuerkennen begann, flüssig gemacht werden mußten. So geschah denn bis 1867 so gut wie nichts, um die französischen Festungen in einen solchen Zustand zu bringen, daß sie dem neueren Artillerieangriff längeren Widerstand hätten leisten können. Erst die wegen des Großherzogthums Luxenburg mit Preußen entstandenen Verwicklungen rissen das französische Kriegsministerium aus seiner Indifferenz gegen die fortifikatorischen Fragen heraus. Man begann damals in aller Stille die Vorbereitungen zur Armirung der Festung Metz zu treffen; hierbei gelangte man endlich zur Einsicht, daß dieselbe in ihrem dermaligen Zustande dem neueren Artillerie-Angriff nur sehr kurze Zeit widerstehen könne, und daß, um ihr die frühere Bedeutung wieder zu verschaffen, die Anlage detachirter Forts daselbst unbedingt nothwendig sei. Kaum waren daher die Differenzen

mit Preußen beigelegt, als unverzüglich die Anlage eines verschanzten Lagers um Metz befohlen wurde.

Dem hierüber entworfenen Projekt gemäß sollten auf jedem Mosel-Ufer vier Forts, deren Größe verschieden angenommen ward, erbaut werden. Ein größeres Fort erhielt solche Dimensionen, daß 2—3000 Mann nebst dem erforderlichen Kriegsmaterial und Proviant bombensichere Unterkunft in ihm fanden und 2—300 Geschütze gleichzeitig von ihm aus auf das Angriffsterrain feuern konnten; die kleinen Forts (fortins) waren für Aufnahme von 800—1000 M. und 30—40 Geschützen eingerichtet. Fest bestimmt wurden 1867 nur die Emplacements der vier Forts St. Quentin, Plappeville (von den Franzosen Fort des Carrières genannt) am linken, St. Julien, Queuleu am rechten Mosel-Ufer, welche der Festung den Besitz der nächsten dominirenden Höhen sicherten. Später sollten dann die anderen Forts angelegt werden, deren Emplacements bei den Ortschaften Woippy, St. Eloy, Les Bordes, St. Privat projektirt wurden. Der Umfang des Achtecks, welches diese projektirten acht Forts bildeten, betrug etwa 3½ deutsche Meilen. Bei einer Blokade des nach diesem Entwurf ausgebauten verschanzten Lagers würde der Cernirungskreis, in etwa ½ Meile Entfernung von den Forts angenommen, gegen 6 Meilen betragen haben. Die direkten Entfernungen, in denen die acht Forts von der Hauptenceinte der alten Festung lagen, und die Erhebungen ihrer Bauhorizonte über dem Moselpegel bei Metz waren etwa die folgenden. St. Quentin, direkte Entfernung von der nächsten Enceinte der alten Festung 2200m, Höhe über dem Moselpegel 200m, Plappeville E. 3000, H. 180, Woippy E. pp. 2500, H. pp. 50, St. Eloy E. pp. 2500, H. pp. 10, St. Julien E. 2300, H. 80, Les Bordes E. 2000, H. 40, Queuleu E. 2300, H. 50, St. Privat E. 3500, H. 30. Das größte der im Frühjahr 1868 begonnenen Forts war Queuleu, dann folgten der Größe nach Plappeville, St. Julien, St. Quentin. Das letztere ward zunächst nur als Fortin angelegt, später sollte die ganze Kuppe des St. Quentin mit einer Befestigung versehen werden, für welche dies Fortin als Reduit diente. Die Grundrißform von Queuleu, St. Julien, Plappeville war das bastionirte Sechseck, die von St. Quentin das bastionirte Viereck. Die später zu konstruirenden Forts gehörten zur Classe der Fortins und waren bastionirte Vierecke. Jedes Fort vermochte das Vorterrain unter ein sehr starkes Geschützfeuer zu nehmen und seine Nebenforts hiermit wirksam zu unterstützen. Jedes Fort bestand aus der Hauptenceinte (Wall mit Graben) und dem dieselbe bedeutend überhöhenden Cavalier. Dieser letztere lag hinter den Angriffsfronten der Hauptenceinte und war von denselben durch eine Fahrstraße getrennt. Er enthielt ein ausgedehntes Kasemattenkorps, welches zur Unterbringung von Truppen, Materialien, Munition, Lebensmitteln be-

stimmt war. Mächtige Bodenanschüttungen vor und über diesen Kasematten sicherten dieselben gegen die Geschosse des Angreifers; eine starke Brustwehr nebst Wallgang, bestimmt zur Aufstellung von Geschützen, ward aus der über den Kasematten liegenden Bodenschüttung hergestellt. Jedes Fort bekämpfte also den Angreifer gleichzeitig mit den Geschützen der Hauptenceinte und mit denen des Cavaliers, welche letzteren über die ersteren hinwegfeuern. Die Trancheearbeiten des Angreifers wurden in Folge der bedeutenden Höhe der Cavaliere und der hierdurch bewirkten vorzüglichen Einsicht in das Angriffsterrain äußerst schwierig. In der Geschichte des französischen Fortificationswesens bildete die projektirte Metzer Befestigung, deren Details vieles Vorzügliche boten, eine neue Epoche; nichtsdestoweniger zeigt sich immer noch bei diesem Projekt ein ängstliches Festhalten an dem alten Grundsatz, detachirte Forts nicht zu weit entfernt vom eigentlichen Corps de place anzulegen. Die Metzer Forts, an benannten Punkten angelegt, schützten nämlich zwar die Stadt und alte Festung so lange gegen ein Bombardement, als der Angreifer nur cernirte, aber keineswegs mehr dann, wenn derselbe zum regelmäßigen Angriff schritt. Eröffnete derselbe z. B. die ersten Parallelen gegen die Forts St. Julien und Queuleu in einer Entfernung von pp. 800^{m} von denselben, so waren seine hinter diesen Parallelen zu erbauenden Batterien nur etwa ½ Meile vom Mittelpunkt der Stadt entfernt, konnten also dieselbe in jedem Punkt sicher mit ihren Geschossen treffen. Eine Garantie gegen Bombardement würde also Metz 1870 selbst dann nicht gehabt haben, wenn sämmtliche Forts beendigt gewesen, die Deutschen aber zum regelmäßigen Angriff geschritten wären.

Der Bau der vier ersten Forts ward seit dem Frühjahr 1868 mit regem Eifer betrieben. Zur Beendigung eines größeren Forts mußten, günstige Bauverhältnisse vorausgesetzt, etwa 3—4 Jahre, zur Herstellung eines »fortin« etwa 2—3 Jahre Zeit gerechnet werden. Die auf Felsboden zu erbauenden Forts St. Quentin und Plappeville schritten rasch im Bau vor, dagegen bewirkte auf den Forts St. Julien und Queuleu, der quellige Baugrund fortwährend Bodenrutschungen und Mauereinstürze, welche bedeutende Verzögerungen im Fortschreiten des Bau's herbeiführten. Am weitesten vorgeschritten und in der Hauptsache beendigt war beim Ausbruch des Krieges das Fortin St. Quentin. Vom Fort Plappeville waren die im Fels eingesprengten Gräben schon auf den meisten Fronten fertig hergestellt, die Brustwehren zum großen Theil formirt, viele Hohlbauten beendigt; die Kehle (hintere Seite eines Fort) war zwar noch offen, indeß immerhin konnte man unter Anwendung der entsprechenden Arbeitskräfte Fort Plappeville in Zeit von etwa 4 Wochen zu einem starken, provisorischen, einer längeren Vertheidigung fähigen Werk einrichten. Da-



gegen boten St. Julien und Queuleu eher den Anblick von bereits durch feindliche Geschosse und Minen gründlich zerstörten, als von der Vollendung entgegengehenden Forts dar. An den wenigsten Stellen waren dieselben sturmfrei und vertheidigungsfähig; im Großen und Ganzen erblickte man nur mächtige Erdmassen, Erdeinschnitte von der verschiedensten Form und Tiefe, eingestürzte Revêtements und Brustwehren, aufgethürmte Baumaterialien aller Art, so daß enorm viel Arbeitskraft und Zeit erforderlich waren, um aus diesen wüsten Massen sturmfreie, provisorische Werke zu schaffen. Die französischen Génie-Offiziere ließen auf St. Julien und Queuleu die Escarpen- und Contrescarpen-Revêtements in der Art bauen, daß zuerst entsprechend breite und tiefe Einschnitte hierfür im Boden gemacht wurden, welche man mit Bohlen und Spreitzen gegen Einsturz sicherte, und in denen man die Revêtements aufmauerte; erst nach Beendigung des Mauerwerks erfolgte die Grabenausschachtung. Als die Deutschen vor Metz erschienen, waren die Gräben beider benannter Forts nur auf einem kleinen Theil des Umzuges ausgehoben; der größere Theil der fertigen Revêtements steckte noch ganz im Boden, der Angreifer konnte daher an den meisten Stellen ungehindert ins Innere der Forts hineinstürmen. Die Brustwehren der Hauptenceinten waren etwa auf dem vierten Theil des Umzugs formirt; die Kasematten der Cavaliere waren fertig, die Bodenschüttungen vor und über denselben aber theils nicht beendigt, theils nicht regulirt, so daß noch sehr zeitraubende Arbeiten nöthig wurden, um den oberen Theil der Cavaliere als Geschützpositionen zu benutzen. In den Forts Plappeville, St. Julien, Queuleu fehlten die für eine Armirung unentbehrlichen chaussirten Wege, desgleichen die Rampen entweder ganz oder sie waren für den Transport schwerer Geschütze nicht geeignet. Die von Metz nach St. Quentin, Plappeville, Queuleu führenden Straßen befanden sich in schlechtestem Zustande und waren besonders bei anhaltendem Regenwetter kaum passirbar. Solchergestalt war beim Eintreffen der Deutschen vor der Festung der Zustand der vier Forts, welche derselben den Besitz der dominirenden nächsten Höhen sichern sollten. St. Quentin allein war sturmfrei und geeignet, den Gegner zu einem regelmäßigen Angriff zu nöthigen; die übrigen drei Forts waren nicht sturmfrei; St. Julien und Queuleu konnten überhaupt kaum als ernstliche Hindernisse für einen unternehmenden Gegner angesehen werden. Von den zum Schließen der Intervallen zwischen diesen Forts bestimmten Werken war außer dem Fort St. Privat noch keines begonnen worden. Im Mai 1870 hatte die Metzer Génie-Direktion Befehl erhalten, unverzüglich und mit allen Kräften den Bau dieses letzteren Fort zu beginnen, indessen war man selbstredend bis August nicht über die ersten Vorarbeiten hinweggekommen. Der Schutz, welchen die Forts der alten

Festung verliehen, war folglich ein ganz illusorischer; diese letztere befand sich in durchaus mangelhaftem fortifikatorischen Zustande und entbehrte fast aller Einrichtungen, welche sie befähigt haben würden, dem neuen Artillerieangriff längeren Widerstand zu leisten. Bombensichere Kasernen für die in Ruhe oder Bereitschaft befindlichen Truppen, sowie bombensichere Lazarethe existirten nicht in ihr; die vorhandenen Kasematten reichten bei weitem nicht zur Unterbringung von Proviant und Kriegsmaterial aus; auf den Wällen waren nur vereinzelte Hohltraversen und sonstige bombensichere Unterkunftsräume für Mannschaften und Geschütze vorhanden.

Nichtsdestoweniger muß Bazaine, als er beschloß, am 14. Aug. mit seiner Armee nach Verdun abzumarschiren, großes Vertrauen zur Widerstandsfähigkeit der Festung gehabt haben, da er dem General Coffinières zur Vertheidigung derselben nur eine Garnison von c. 30,000 M. überwies, welche zum größten Theil aus Mobilgarden bestand. Erst in dem am 26. Aug. auf Grimont abgehaltenen Kriegsrath schloß sich Bazaine der Ansicht seiner Generäle an, derzufolge die Festung ohne den Schutz der Rhein-Armee höchstens 14 Tage lang dem Feind Stand halten könne. Die fortifikatorischen und taktischen Aufgaben, welche dem General Coffinières und seiner Garnison zugefallen sein würden, wenn Bazaine's Armee glücklich am 14. Aug. den Abmarsch nach Verdun ausgeführt hätte, waren die folgenden: Einrichtung der unvollendeten drei Forts zu sturmfreien provisorischen Werken, Schließen der Fort-Intervallen durch provisorische oder Feld-Werke, Vertheidigungseinrichtungen von Ortschaften und Fermen, Rasiren eines ausgedehnten Terrains, Armirung der Forts und Festung, Vertheidigung des äußeren von den Forts und den Zwischenschanzen gebildeten Umkreises von etwa drei Meilen Länge. Diese Aufgaben mußten ausgeführt werden Angesichts des bereits vor der Festung mit mehreren Armeecorps eingetroffenen, über die mangelhafte Beschaffenheit des Platzes genau informirten Feindes, welchem alles daran lag, das wichtige Metz so bald als möglich in seine Gewalt zu bringen. Es bedarf keiner längeren Beweisführung, daß Coffinières, selbst wenn die Deutschen ihm thörichterweise Tage, ja sogar Wochen Zeit gelassen hätten, nicht im Stande gewesen wäre, den fortifikatorischen Theil seiner Aufgabe zu erfüllen. Als die Armee Bazaine's nach der Schlacht von Gravelotte gezwungen wurde, bei Metz zu verbleiben, arbeiteten täglich Tausende von Soldaten und Civilarbeitern an der Beendigung der drei Forts Plappeville, St. Julien und Queuleu; trotzdem waren diese Werke zur Zeit der Kapitulation nur nothdürftig gegen gewaltsamen Angriff gesichert und ohne Anwesenheit sehr starker Reserven auf die Dauer nicht zu behaupten. Auch die von Bazaine's Armee geschaffenen Zwischen-Forts waren bei der Kapitulation

keines längeren Widerstandes gegen gewaltfame Angriffe fähig. Coffinières würde zu den zahlreichen fortifikatorischen und artilleristischen Arbeiten zwar eine große Anzahl Civilarbeiter, von der Garnison aber nur die Pioniere und Festungsartillerie haben verwenden können, da er die andern Waffengattungen jederzeit in Bereitschaft halten mußte, um gewaltsamen Angriffen des Feindes auf die Forts und Zwischenwerke offensiv entgegenzutreten. Rechnet man von jenen 30,000 Mann, über welche Coffinières verfügte, die Besatzungen für Hauptfestung, Forts und Zwischenwerke die Mannschaften des Génie und der Festungsartillerie, die von der Infanterie als Hülfsartilleristen, als Arbeiter in Laboratorien, Depots ꝛc. zu kommandirenden Mannschaften, und endlich die Kranken ab, so verblieben höchstens 20,000 M., mit denen die 3 Meilen lange äußere Vertheidigungslinie gegen die unausbleiblichen, mit großer Ueberlegenheit unternommenen gewaltsamen Angriffe der Deutschen durch offensives Eingreifen geschützt werden konnte. Auch diese taktische Aufgabe konnte also Coffinières, wenn überhaupt, nur kurze Zeit erfüllen; die Deutschen würden sich nach dem Abmarsch der Mosel-Armee jedenfalls bald, wenn gleich vielleicht mit bedeutenden Opfern, durch gewaltsamen Angriff in den Besitz der Stellung St. Julien-Queuleu gesetzt haben, aus welcher sie Coffinières mit seinen durch Gefechte stark gelichteten Offensivtruppen schwerlich wieder hätte verjagen können. Im Besitz dieser Stellung würden die Deutschen alsdann zuvörderst mit Feldgeschützen, bald auch mit aus den nächsten deutschen Festungen herbeigeschafften Belagerungsgeschützen das Bombardement gegen die Stadt und die alte Festung eröffnet haben, welche, wie angegeben, weder den Truppen noch dem Kriegsmaterial genügenden Schutz hiergegen boten. Die Kapitulation der Festung würde daher voraussichtlich kurze Zeit nach dem Abmarsch der Armee Bazaine's erfolgt sein; die Forts St. Quentin und Plappeville würden, selbst wenn sie vom Angriff der Deutschen gänzlich verschont und ganz intakt geblieben wären, schwerlich von dieser Kapitulation ausgeschlossen worden sein.

Armirung und Verproviantirung der Festung bis zum 14. Aug. — Die Armirung der Festung wurde anfangs ziemlich saumselig betrieben. Die Hauptschuld hieran scheint die auch vom Metzer Géniecorps getheilte Ansicht gehabt zu haben, daß die Rhein-Armee rasch ihren Siegeszug nach Berlin ausführen und folglich Metz in keine gefährdete Situation kommen werde. Die Zeit vom 19. Juni bis 7. Aug. wurde in ganz ungenügender Weise für die fortifikatorische und artilleristische Armirung der Festung ausgenutzt, obwohl den Metzer Militärbehörden Arbeitskräfte, Schanz- und Handwerkszeuge, sowie Materialien in so reichlichem Maße zu Gebote standen, daß in benanntem Zeitraum

außerordentlich viel für Verstärkung des äußeren Vertheidigungskreises geleistet werden konnte. Erst nach den Niederlagen von Spicheren und Wörth erkannte man mit Schrecken, daß Metz in kürzester Zeitfrist eine starke deutsche Armee vor seinen Mauern sehen werde, und strengte nun alle Kräfte an, um die äußere Vertheidigungslinie in möglichst widerstandsfähigen Zustand zu bringen. Indessen konnte selbstredend in der kurzen Zeitfrist vom 7—19. Aug., an welchem letzterem Tage die Rhein-Armee definitiv nach Metz zurückgeworfen war, nichts Bedeutendes in der fortifikatorischen Verstärkung dieser Vertheidigungslinie geleistet werden; erst die eingeschlossene Armee vermochte in der Zeit vom 19. Aug. bis zum 27. Oct., dem Tage der Capitulation, derselben einen höheren Grad von passiver Widerstandsfähigkeit zu verschaffen. Es wurden in letzterem Zeitraum die unvollendeten Forts in ziemlich sturmfreie provisorische Werke umgeschaffen und nachfolgende Fortifikationen in deren Intervallen ausgeführt. Der Rand des Plateaus vom Berge St. Quentin ward durch ein Retranchement gegen gewaltsame feindliche Unternehmungen gesichert. Zwischen St. Quentin und St Julien wurden am linken Mosel-Ufer angelegt: Batterien auf der Höhe von Coupillon, westlich von Le Sansonnet, auf der Höhe westlich von Woippy, in der Ebene von Maison rouge, St. Eloy, Grange aux dames, auf dem rechten Ufer die Redute Châtillon. Zwischen St. Julien und Queuleu ward Schloß Grimont befestigt, Redute Les Bordes und eine Batterie links derselben erbaut. Die Redute ward mit 14 Geschützen armirt; man erbaute in ihr ein kleines, massives, bombensicheres Kasernement, auf welchem eine Erdbrustwehr zur Aufstellung von Geschützen hergestellt wurde. Zwischen Queuleu und St. Quentin legte man, da Fort St. Privat noch nicht zur Vertheidigung geeignet war, drei stärkere Schanzen an, von denen eine nördlich der Ferme La Horgne, die mittlere bei den Eisenbahnwerkstätten von Montigny, die dritte in der Ebene zwischen der Mosel und der Eisenbahn Metz-Nancy lag. Schützengräben und fortifikatorische Hindernisse aller Art wurden in großer Menge zur Verstärkung dieser Vertheidigungslinie ausgeführt. Der von Beginn bis zum Schluß der Cernirung von den Franzosen okkupirte äußere Vertheidigungsrayon lief durch folgende Ortschaften: Moulins, St. Ruffine Lessy, Lorry, Woippy, St. Eloy, Châtillon, Vantoux, Belle-Croix, Borny, Grigy, Haute-Bévoye, Grange Mercier, Grange aux Ormes, Ferme Bradin, Maison rouge; die Länge dieser Linie betrug über 4 deutsche Meilen.

Die Rasirung des Terrains vor und zwischen den Forts, welche vom 7. Aug. an, als die baldige Bedrohung der Festung durch den Feind ganz unzweifelhaft war, mit allen Kräften hätte bewirkt werden müssen, erfolgte nichtsdestoweniger mit großer Langsamkeit und unter vorläufiger

ängstlicher Schonung des Privateigenthums. Die Armirung der alten Festung fand gemäß des hierfür vorhandenen Armirungsentwurfes Statt; man beschränkte jedoch vorläufig die Rasirung des Vorterrains nur auf die nächste Umgebung des Hauptwalls. Die Seille Inundation wurde angespannt, die Mosel-Anstauung unterblieb vorläufig und kam in Folge der Einschließung der Rhein-Armee überhaupt nicht zur Ausführung.

Im allgemeinen kann der Metzer Génie-Direktion der Vorwurf nicht vorenthalten werden, daß sie bei der Armirung der Festung keineswegs die erforderliche Energie und Umsicht entfaltete. Unter andern ist es schwer zu erklären, warum das Géniecorps, nachdem die Armirung der Festung anbefohlen und zugleich der Durchmarsch größerer Truppenmassen durch dieselbe angezeigt war, nicht Sorge dafür trug, sogleich die Moselübergänge bei Metz durch Schlagen von provisorischen Brücken bei Insel St. Symphorien und Chambières zu vermehren. Die beiden stehenden Brücken der Stadt genügten für den mit Beginn der Armirungsarbeiten und Truppendurchmärsche eintretenden außerordentlich lebhaften militärischen Verkehr durchaus nicht; fortwährende Verkehrsstockungen vor und auf den Brücken, welche sich selbstverständlich auch auf die engen Straßen und Thorpassagen der Stadt fortpflanzten, häufig längere Zeit dauerten und sehr störend auf die militärischen Operationen einwirkten, waren die Folge dieses Mangels an Hülfsbrücken, zu denen ausreichendes Material in den Génie-Depots vorhanden war. Erst Anfangs August überzeugte man sich von der Nothwendigkeit dieser Maßregel und schlug eine Pontonbrücke bei Insel Chambières und kurz vor dem Uebergang der Rhein-Armee auf das linke Ufer zwei Brücken bei Insel St. Symphorien. Die von dem Géniecorps zu einer Zeit, als die Armee Bazaine's noch auf dem rechten Mosel-Ufer vor Metz stand, ausgeführte Sprengung der Eisenbahnbrücke bei Montigny zeugt gleichfalls von sehr geringer Umsicht. Dieselbe würde für den Uebergang der Armee am 14. Aug. von großem Nutzen gewesen sein; sie lag überdieß im wirksamsten Feuer des St. Quentin und konnte nach Beendigung des Truppenüberganges, da alle Vorbereitungen zum Sprengen getroffen waren, in wenigen Minuten zerstört werden. Auch die Anspannung der Seille-Inundation wurde unnöthig früh bewirkt und war der Marschbewegung der am rechten Moselufer stehenden Truppen durchaus nachtheilig.

Die artilleristische Armirung der Festung und der Forts wurde gleichfalls erst seit dem 7. Aug. mit größerem Eifer betrieben. Im corps de place schritt dieselbe rasch voran, dagegen ging sie in den Forts wegen der bedeutenden noch auszuführenden Erd- und Regulirungsarbeiten nur langsam von Statten. Fort St. Quentin war zuerst in der artilleristischen Armirung beendigt, dagegen standen am 14. Aug. auf Queuleu erst 40

Festungsgeschütze, etwa eben so viele im Fort Plappeville in Position; im Fort St. Julien bildeten zwei Batterien Gebirgskanonen die Haupt-Artillerie-Vertheidigung. Am 21. Aug. standen in Queuleu 110, in Plappeville etwa 80, in St. Julien nur sehr wenige Festungsgeschütze zum Feuern bereit. Im Ganzen befanden sich in Metz 643 Festungsgeschütze, sämmtlich dem Vorderladungssystem angehörig, welche Anzahl für eine hartnäckige Vertheidigung des Platzes kaum als ausreichend betrachtet werden konnte. Statt der reglementsmäßigen Zahl von 800 Schuß pro Geschütz waren nur 300 vorhanden; die Zünder, deren Zahl gleichfalls nicht für den Bedarf ausreichte, gehörten dem schlechten System der Zeitzünder an; Munition für Feldgeschütze befand sich nur in sehr geringer Quantität in der Festung. Es mangelten 6000 Centner Pulver am vorgeschriebenen Kriegsbedarf, Chassepotpatronen waren nicht in der nothwendigen Anzahl vorhanden, Reserve-Chassepotgewehre besaßen die Metzer Arsenale nicht mehr, da die vorhandenen Bestände an die Truppen Bazaine's als Ersatz für verlorene oder unbrauchbar gewordene Gewehre ausgetheilt worden waren. Die Laboratorien befanden sich in sehr vernachlässigtem Zustand und ermangelten vieler nothwendigen Utensilien und Materialien. Nach der Schlacht von Vionville berichtete General Soleille, Chef der Artillerie, höheren Ortes über die wenig befriedigende artilleristische Ausrüstung der Festung; seinen eifrigen Bemühungen gelang es jedoch, während der Cernirung den Betrieb der Laboratorien derartig in Gang zu bringen, daß dieselben Kartuschen, Zünder, Patronen in genügender Menge zu liefern vermochten. Desgleichen schloß Soleille mit Metzer Gießereien Contrakte behufs Lieferung von Geschossen.

Bezüglich der Verproviantirung einer Festung im Kriegsfall sind auch in Frankreich im allgemeinen folgende Bestimmungen gültig. Der Commandant derselben hat sofort nach anbefohlener Armirung der Festung Sorge dafür zu tragen, daß der für die Kriegsbesatzung auf die vorgeschriebene Zeit (meist 6 Monate) nöthige Proviant möglichst rasch beschafft wird. Die Civilbevölkerung der Festung wird bei Verkündigung des Belagerungszustandes avertirt, daß jeder Einwohner sich mit einem detaillirt vorgeschriebenen Quantum von Lebensmitteln zu versehen hat und daß alle Einwohner, bei welchen die Revisions-Commission dieses Quantum innerhalb einer bestimmten Frist nicht vorfindet, binnen 24 Stunden aus der Festung ausgewiesen werden. Jeder Zuzug von fremden Personen nach einer im Belagerungszustand befindlichen Festung ist möglichst zu verhindern, jedenfalls aber nur dann zu gestatten, wenn diese Personen nachweislich bei ihren Angehörigen oder Bekannten in der Festung den nöthigen Lebensunterhalt für die vorgeschriebene Zeit vorfinden oder wenn sie denselben mitbringen. Die Beschaffung von möglichst großen Quanti-

täten der nothwendigsten Lebensmittel Seitens der in der Festung wohnenden, hiermit Handel treibenden Personen kann Seitens der Commandantur nur begünstigt werden, da hierdurch die Eventualität, daß die Militär-Magazine der darbenden Civilbevölkerung aushelfen müssen, um so länger ausgeschlossen wird.

Bezüglich der Verproviantirung von Metz ergehen sich Coffinières und Bazaine in ihren über die Blokade erschienenen Schriften (Réponse du général Coffinières à ses détracteurs und Rapport sommaire du maréchal Bazaine) in harten gegenseitigen Vorwürfen; jeder schiebt dem andern die Schuld zu, nicht die entsprechenden Maßregeln hierfür getroffen zu haben: Coffinières führt zu seiner Rechtfertigung die Artikel 244 und 245 der französischen Bestimmungen für Armee- und Festungs-Commandanten an, welche, wie folgt, lauten: „Artikel 244. Pflicht des Armeekommandanten. Der Armeekommandant, in dessen Arrondissement ein im Belagerungszustand befindlicher Platz liegt, sorgt dafür, daß in demselben jederzeit eine genügend starke Garnison verbleibt, welche ihn gemeinsam mit der Nationalgarde zu vertheidigen im Stande ist. Er darf die Munitions- und Proviantvorräthe des Platzes nur im äußersten Nothfall angreifen und muß für möglichst raschen Ersatz des Verbrauchten sorgen. Ist der Platz von einer Belagerung bedroht, so komplettirt er die Garnison und die Verproviantirung mit allen Mitteln. Artikel 245. Möglichkeit einer Belagerung. Ist der Armeekommandant der Ansicht, daß ein schon im Belagerungszustand befindlicher Platz von einer Belagerung bedroht ist, so befiehlt er dem Platzkommandanten, alle „bouches inutiles“ (Personen, welche nicht die Mittel haben, sich den vorgeschriebenen Proviant zu beschaffen, und überdies für die Vertheidigung des Platzes nicht verwendbar sind), alle Ausländer und verdächtigen Individuen auszuweisen, die Civil-Behörden für die Verproviantirung der Einwohner verantwortlich zu machen 2c. Nähern sich die feindlichen Truppen dem Platz und der Platzkommandant ist nicht mehr im Stande, die Befehle des Armeekommandanten einzuholen, so ordnet er ganz selbstständig alle durch die Umstände gebotenen Maßregeln an.“ Dagegen sagt Bazaine Folgendes: „Metz bedurfte der Anwesenheit der Armee, um seine Forts und deren Armirung zu beendigen. Ohne das Verbleiben der Armee bei Metz hätte diese Festung dem Gegner höchstens 14 Tage Widerstand leisten können. Unglücklicherweise hatten die Militär- und Civilbehörden des Platzes versäumt, so lange es noch Zeit war, alle Lebensmittel und Fourragen aus den nächsten Cantonen nach demselben zu schaffen, obwohl eine lange Blokade in Aussicht stand. (Einige Zeit vorher war der Chef-Intendant der Armee abgereist, um die Abschließung der Contrakte zu beschleunigen; ich sandte ihm den Intendanten Préval nach, aber keinem dieser Herren

gelang es, nach Metz zurückzukehren). Die Militär- und Civilbehörden des Platzes sorgten nicht dafür, daß die „bouches inutiles" und die der feindlichen Nation angehörigen Ausländer, welche sich in Metz befanden, ausgewiesen wurden. Die meisten Vorschriften, welche hierfür existirten, wurden nicht befolgt, weil man die Metzer Bevölkerung nicht erschrecken wollte."

Coffinières fußt also darauf, daß er sich kraft des Wortlauts der Vorschriften als Platzkommandant in ganz abhängiger Lage von dem in der Festung anwesenden Armeekommandanten, erst dem Kaiser, später Bazaine, befunden habe. Pflicht dieser Herren sei es gewesen, ihm die sämmtlichen Befehle über die von ihnen als nöthig erachteten Maßregeln zu übermitteln; dies sei niemals geschehen, nichtsdestoweniger habe er aus eigener Initiative alle zur Sicherung des Platzes nothwendigen Anordnungen auf's Beste getroffen. Diese Art Rechtfertigung aus dem Munde eines alten Soldaten erscheint höchst sonderbar. Da der Armeekommandant persönlich in Metz anwesend war, so konnte ja Coffinières jeden Zweifel, welcher in ihm über die Zulässigkeit und Zweckmäßigkeit der zu treffenden Anordnungen aufstieg, umgehend durch persönliche Rücksprache mit demselben erledigen, und würde dann allerdings von jeder Verantwortlichkeit für begangene Fehler befreit gewesen sein. Er hielt jedoch diese Rücksprache für keineswegs nothwendig, sondern ergriff selbst, wie er sich ausdrückt, die Initiative für Ausführung aller zur Sicherung des Platzes nothwendigen Maßregeln und beweist hierdurch, daß sein Rechtfertigungsgrund durchaus ungenügend ist. Es bleibt daher nur zu erörtern, ob er die in den angeführten Artikeln vorgeschriebenen Anordnungen mit der nöthigen Energie und Umsicht zur Ausführung gebracht hat. Er behauptet, die Festung sei am 19. Aug. reichlich für eine Garnison von 40,000 Mann und für eine gleiche Anzahl von Einwohnern verproviantirt gewesen und beweist diese Behauptung durch das Rechenexempel, demzufolge er im Stande gewesen sei, nach erfolgter Einschließung der Rhein-Armee in Metz 240,000 Menschen 72 Tage lang zu ernähren. Dieses Rechenexempel ist aber total falsch. Schon seit Anfang Sept. wurden die vorgeschriebenen Rationen der Truppen mehr und mehr reduzirt, seit dem 4. Sept. nährten sich die Soldaten, wie die ärmeren Einwohner hauptsächlich vom Fleisch der geschlachteten Pferde der Armee, welche Coffinières doch schwerlich als zu den Proviantbeständen der Festung gehörig betrachten dürfte; am 29. September hatten die meisten Lebensmittel in Metz unerschwingliche Preise erreicht, die Salzbestände waren fast gänzlich aufgebraucht, die Truppen, wie die ärmere Civilbevölkerung nagten bereits am Hungertuche und fristeten ihr Dasein in elendester Weise. Somit reichte der Proviant der Festung keineswegs auf 72 Tage, sondern, wenn wir den 29. Sept. als

den Termin annehmen, an welchem wirkliche Hungersnoth bei den Truppen und ärmeren Einwohnern einzutreten begann, nur vom 19. Aug. bis zum 29. Sept., also 42 Tage für 240,000 Menschen, und hieraus ergibt sich wieder durch ein einfaches Rechenexempel, daß am 19. Aug. die Festung nicht auf 6, sondern auf kaum 4 Monate für 80,000 Menschen verproviantirt gewesen sein kann. Die Schuld dieser ungenügenden Verproviantirung der Festung fällt einzig und allein auf den General Coffinières, in dessen Macht es stand und dessen Pflicht es war, dieselbe für Garnison und Bürgerschaft auf 6 Monate in reichlichem Maße zu bewirken. Dagegen erscheint es ganz ungerechtfertigt, wenn Bazaine dem General Coffinières den Vorwurf macht, nicht dafür gesorgt zu haben, daß ungeheure, für eine längere Verpflegung der ganzen Rhein-Armee ausreichende Proviantvorräthe rechtzeitig in Metz aufgespeichert wurden. Als nach den Niederlagen von Wörth und Spicheren jede Illusion über den raschen Siegeszug nach Berlin bei den französischen Heerführern dahingeschwunden und nach einigem Schwanken über den unverzüglichen Abmarsch nach Châlons beschlossen war, mit der Rhein-Armee noch einige Zeit am rechten Mosel-Ufer zu verweilen und dem Gegner eine Schlacht anzubieten, wäre es allerdings durch die Vorsicht geboten gewesen, in und bei Metz für die Verpflegung der Armee während ihres Aufenthalts daselbst möglichst große Proviantvorräthe aller Art anzuhäufen, um nicht in die Nothwendigkeit zu kommen, die Vorräthe der Festung anzugreifen. Selbst wenn die Armee sehr bald von Metz abmarschirt wäre, so würde diese Aufspeicherung von Proviant der Metzer Garnison und Bürgerschaft nur äußerst vortheilhaft gewesen sein. In der Zeit vom 7—13. Aug., an welchem letzterem Tage der Abmarsch der Armee nach Verdun befohlen wurde, konnten ganz enorme Proviantvorräthe jeder Art aus dem reichen Metzer Lande in die Festung geschafft werden; die Ertheilung des Befehls hierzu hätte aber unbedingt vom Kaiser und Le Boeuf ausgehen müssen, da diese Vermehrung der Proviantbestände in erster Linie für die Armee bestimmt war. Dem General Coffinières kann höchstens der Vorwurf gemacht werden, daß ihn nicht die Besorgniß, seine Proviantbestände behufs Verpflegung der Armee während ihres Aufenthaltes vor Metz angreifen zu müssen, veranlaßte, dem Kaiser und Le Boeuf Vortrag über diesen Gegenstand zu halten und auch in diesem Punkt die Initiative, deren er sich in seiner Vertheidigungsschrift so sehr rühmt, zu ergreifen. So ließ man denn die ganzen reichen Proviantvorräthe des Metzer Landes, von denen man in benanntem Zeitraum unbedingt möglichst große Quantitäten nach Metz schaffen mußte, in die Hände der Feinde fallen und erkannte erst zu spät die traurigen Folgen dieser Unterlassungssünde, welche einen so unberechenbaren Einfluß auf den ganzen weiteren Verlauf des Krieges hatte.

Der zweite Vorwurf, welchen Bazaine dem General Coffinières macht, betrifft die mangelhafte Befolgung der Vorschriften über die Ausweisung der »bouches inutiles«, der zur Nation des Feindes gehörigen Ausländer und verdächtigen Individuen. In dieser Beziehung sind Coffinières Rechtfertigungsgründe wiederum sehr unbefriedigend und voller Widersprüche. Er behauptet, alle nothwendigen Anordnungen für diese Ausweisungen gegeben zu haben, gesteht aber gleichzeitig ein, daß ihm die Ausführung derselben nur unvollkommen geglückt sei. So sagt er von den »bouches inutiles« folgendes. „Was die »bouches inutiles« anlangt, so war es sehr schwierig sie auszuweisen, denn im Gegentheil, dieselben stürzten in Schaaren nach Metz und wenn ich sie aus der Stadt hinausjagte, so jagten die Preußen sie wieder nach derselben zurück." Hiermit stellt sich Coffinières selbst das Zeugniß aus, daß er als Commandant einer ernstlich vom Feinde bedrohten Festung die nöthige Energie und Umsicht nicht in genügendem Grade besaß. Anstatt gleich am 7. bekannt zu machen, daß jeder Einwohner von Metz, welcher nicht binnen drei Tagen den nöthigen Proviant für mindestens drei Monate aufzuweisen vermöge, rücksichtslos innerhalb 24 Stunden ausgewiesen werden würde, gab er erst am 10. einen hierauf bezüglichen Erlaß, demzufolge jeder Einwohner für mindestens 40 Tage Proviant vorräthig haben müsse. Dieses vorgeschriebene Quantum war viel zu gering bemessen; schon nach wenigen Wochen würde Coffinières genöthigt gewesen sein, einen großen Theil der Civilbevölkerung aus seinen Militär-Magazinen zu verpflegen. Eine sehr oberflächliche Revision der Verproviantirung der Bürgerschaft fand erst Statt, als die Schlacht bei Gravelotte geschlagen und das linke Mosel-Ufer von den Deutschen cernirt war. Selbstverständlich ließen jetzt die Deutschen die Einwohner der Stadt und die dorthin geflüchteten Landleute, welche Coffinières nunmehr wegen ungenügender Verproviantirung auswies, nicht mehr durch ihre Linien hindurch, so daß denselben wohl oder übel die Rückkehr nach Metz gestattet werden mußte. Das schaarenweise Einwandern der Landbevölkerung nach Metz durfte überhaupt von vorn herein nicht geduldet werden, und war durch strenge militärische und polizeiliche Maßregeln sehr wohl zu verhindern. Bezüglich der Ausweisung der zur Nationalität des Feindes gehörigen Individuen und verdächtigen Persönlichkeiten wurde mit einer Milde verfahren, welche gerade an einem Grenzplatze, wie Metz, sehr übel angebracht war. Daß Coffinières diese Milde später bitter bereute, geht aus einer Stelle seiner Rechtfertigungsschrift hervor, worin er sich beklagt, Metz habe während der Cernirung von Spionen gewimmelt, die Deutschen seien jederzeit von allem, was in der Festung vorging, aufs genauste informirt gewesen.

Aus dem Vorangeführten ergiebt sich, daß zwar Coffinières als Platzkommandant keineswegs seine Pflichten in entsprechender Weise erfüllt hat, daß jedoch Bazaine ganz mit Unrecht ihm allein die Schuld an der Katastrophe, welche in Folge der ungenügenden Verproviantirung am 27. Oct. eintrat, zuschiebt. Diese Schuld trifft in weit höherem Maße den Kaiser und den Generalstabschef Le Boeuf, deren Rath- und Thatlosigkeit seit dem 6. Aug. bereits genügend geschildert ist. Allein auch Bazaine kann nicht von dem Vorwurf freigesprochen werden, nach dem 19. Aug., die Completirung der Verproviantirung längere Zeit vollständig vernachlässigt zu haben. An diesem Tage konnte sich der Marschall kaum noch verhehlen, daß seine Armee vorläufig in Metz eingeschlossen sei und nicht so leicht Gelegenheit finden werde, sich einen Weg zum Abmarsch durch die feindliche Armee zu bahnen. Die Nothwendigkeit, alle Vorräthe an Lebensmitteln und Fourragen, welche sich in dem vorläufig von den Franzosen besetzten ausgedehnten und leicht noch weiter auszudehnenden Rayon um Metz befanden, unverzüglich dorthin zu schaffen, ward jedoch auch jetzt noch nicht erkannt. Hätte Bazaine bald nach dem 19. Aug., als die Cernirungslinie nur locker vom Feind besetzt und nur durch sehr mangelhafte fortifikatorische Verstärkungen gesichert war, Befehl zu dieser Verproviantirung ertheilt und dieselbe durch entsprechende Mitwirkung und Demonstrationen seiner Corps unterstützt, so war es nachweislich möglich, bis zur erfolgten engen Cernirung so bedeutende Proviantvorräthe in das verschanzte Lager zu schaffen, daß die eingeschlossene Armee mindestens einige Wochen länger, als es der Fall war, obwohl zuletzt gleichfalls unter großen Entbehrungen, in demselben zu existiren und die zahlreiche deutsche Armee unthätig vor Metz festzuhalten vermochte. Bazaine ließ aber die Zeit vom 19—26 Aug. in dieser Beziehung ganz ungenützt verstreichen und griff die Proviantbestände der Festung an, ohne irgend welche Anordnungen für deren Ersatz zu treffen; an letzterem Tage genehmigte er im Kriegsrath zu Grimont die von seinen Generälen angeregten Razzia's auf Proviant. Es ging indeß wieder eine kostbare Zeit verloren, bis man diesen Kampf um Lebensmittel mit der nöthigen Energie begann; erst in der zweiten Hälfte des September, als der Armee bereits wirkliche Hungersnoth drohte, entschloß man sich dazu, größere Ausfälle gegen die von den deutschen Vorposten besetzten Ortschaften behufs Erbeutung von Proviant zu veranstalten. Die anfangs sehr guten Resultate, welche hierbei erzielt wurden, liefern den besten Beweis, welche große Mengen von Lebensmitteln und Fourragen nach Metz geschafft werden konnten, wenn man gleich nach dem 19. Aug. die erforderlichen Anordnungen hierfür getroffen hätte.

Verpflegungsverhältnisse in Metz vom Tage der

Kriegserklärung bis zur Kapitulation. — Wir geben nachfolgend eine Uebersicht der Metzer Proviant- und Verpflegungsverhältnisse vom Tage der Kriegserklärung bis zur Kapitulation der Festung. Wie dargelegt, dachte nach erfolgter Kriegserklärung die französische Heeresleitung überhaupt nicht daran, daß es wünschenswerth und sogar nothwendig sei, in Metz, in dessen nächster Umgebung eine Armee von 100000 M. versammelt werden sollte, rechtzeitig große, für eine längere Verpflegung derselben ausreichende Proviantvorräthe aufzuspeichern. Die angeführten Telegramme der mit ihren Corps bei Metz eintreffenden Intendanten beweisen, daß die Folgen dieser Nachlässigkeit sich noch bis zum Anfang des Monats August sehr fühlbar machten und häufig störend auf die Verpflegung der Truppen einwirkten. Die Verproviantirung der Festung ward bis zum 7. Aug. äußerst lässig betrieben, wohl hauptsächlich deßhalb, weil in Folge der Illusion vom raschen Siegeszuge der Rhein-Armee nach Berlin der Festung Metz nur eine ganz untergeordnete Rolle in diesem Kriege zugemuthet wurde. Erst nach den Niederlagen von Wörth und Spicheren beeilte man sich, den vorgeschriebenen Bedarf an Proviant für die Kriegsbesatzung der Festung herbeizuschaffen; wie nachgewiesen, war derselbe am 19. Aug., dem Tage der Einschließung, keineswegs in den für 6 Monate ausreichenden Quantitäten daselbst vorhanden. Seit dem 19. Aug. bestimmte Bazaine als Höchstkommandirender über alle die Verpflegung der Truppen und Civilbevölkerung betreffende Fragen, Coffinières theilte die Anordnungen des Marschalls der Bürgerschaft mit und sorgte für ihre Ausführung.

Verpflegung im Monat August. — Bis zum 5. Aug. bestand die tägliche Ration der Soldaten aus 735 Gramm Brod, 250 Gr. frischem Fleisch (resp. 250 Gr. Pökelfleisch oder 200 Gr. Speck), entsprechenden Quantitäten Reis, Kartoffeln, Kaffee, Zucker, Wein, Tabak etc. Die Haferration der Pferde war für schwere, Linien-, leichte Cavallerie und Offizierpferde verschieden und betrug 7—8 Kgr. pro Pferd und Tag. Heu und Stroh für Pferde wurden nach Vorschrift und reichlich geliefert. Am 5. Aug. wurden die meisten Bestandtheile der Soldatenration im Quantum erhöht, so das Brod auf 828, frisches Fleisch auf 400, Pökelfleisch auf 350, Speck auf 300 Gr. 10. Aug. Durch einen Erlaß Coffinières ward die Vertheilung des Wassers der Gorzer Wasserleitung geregelt. Die gewissen Privat-, Staats- und städtischen Etablissements und Privatpersonen gestatteten Begünstigungen im Wasserkonsum wurden vorläufig aufgehoben. 11. Aug. Die zum Empfang mehrerer Rationen berechtigten Militairpersonen wurden avertirt, daß sie fortan nur eine Ration in natura, für jede ihnen mehr zustehende Ration 1 Fr. in Geld erhalten würden. 20. Aug. An diesem Tage erließ Bazaine einen

Erlaß, um dem Marodiren der Soldaten, welches den Landbewohnern großen Schaden that, ein Ende zu machen. Jeder beim Marodiren ertappte Soldat sollte zu 6 Jahren Festungsstrafe verurtheilt werden. Ein mit der überschläglichen Aufnahme der in den Proviantmagazinen der Festung vorhandenen Bestände an Lebensmitteln und Fourrage beauftragter Intendant meldete, es seien an vorschriftsmäßigen Rationen vorhanden: Getreide für 14 Tage, Mehl 14, Reis und Bohnen 5, Salz 6, Kaffee 26, Zucker 14, Wein 7, Branntwein 8, frisches Fleisch 6 Tage, Speck ½, Zwieback ½ Tag, Hafer für 12 Tage. Diese Aufnahme war, wie sich später herausstellte, unrichtig, es waren von allen angegebenen Gegenständen weit größere Quantitäten vorräthig. Bazaine und Coffinières gelangten in Folge dieser Meldung des Intendanten zur Einsicht, daß die Festung sehr ungenügend für die im verschanzten Lager versammelte Armee verproviantirt, und große Sparsamkeit mit Lebensmitteln und Fourragen dringend nothwendig sei. Es wurden deßhalb am 21sten alle Bestandtheile der Ration mit Ausnahme des Brodes im Quantum reduzirt; die tägliche Portion frisches Fleisch, Pökelfleisch oder Speck ward auf 200, die Portion Salz auf 10 Gr., der zu liefernde Wein auf ¼ Liter pro Mann und Tag herabgesetzt; die Pferderationen wurden etwas vermindert. 24. Aug. An diesem Tage zerstörten die Preußen die von Gorze nach Metz führende Wasserleitung bei Vaux. Die Metzer Civilbehörden, welche diese Zerstörung voraussahen, hatten bei Pont des Roches rechtzeitig Dampf-Pumpenwerke aufstellen lassen, durch welche die städtischen Reservoirs mit Moselwasser gefüllt wurden. Dasselbe ward zum Trinken und Kochen benutzt; seine Qualität war nichts weniger als gut, obwohl man Filtrirvorrichtungen zu seiner Reinigung anwandte. 26. Aug. Im Kriegsrath zu Grimont wurden Razzia's auf Lebensmittel und Fourragen gegen die von den deutschen Vorposten besetzten Ortschaften angeordnet. 29. Aug. Der größte Theil des im blokirten Terrain vorhandenen Schlachtviehs ward auf Bazaine's Befehl für die Armee requirirt. Die Eigenthümer wurden mit 2 Fr. pro Kgr. Gewicht der lebenden Thiere entschädigt. Den Lazarethen ward für den nothwendigen Bedarf an Milch eine Anzahl Kühe überwiesen. Schon seit den letzten Tagen des Monats August schlachteten die Metzer Schlächter täglich eine größere Anzahl von Pferden, welche ihnen Privatpersonen wegen Mangels an Fourrage verkauften. Die meisten Einwohner der Stadt waren seit Ende August fast ausschließlich auf Pferdefleisch angewiesen, da alle anderen Fleischsorten sehr hohe Preise erreicht hatten, welche nur wohlhabende Leute zu bezahlen vermochten; der Preis des Pferdefleisches ging gleichfalls rasch in die Höhe, weil der Consum desselben täglich zunahm und auch die Soldaten dasselbe anzukaufen begannen.

Verpflegung im Monat September. — 2. Sept. Die gesammten Fleischvorräthe der Festung bestanden noch in 385000 Rationen Speck. Mit Ausnahme des Brodes waren alle Bestandtheile der Ration im Quantum herabgesetzt worden. Die Pferde erhielten noch eine ausreichende Haferration, welche für die schwere Cav. 6,25, Linien-Cav. 4,30, leichte Cav. 3,75, für Offizierpferde 5,60 Kgr. betrug. Heu und Stroh waren nur noch in sehr geringen Quantitäten in den Festungsbeständen vorhanden; die Pferde wurden bereits, statt mit Heu, mit Gras gefüttert, welches die Wiesen um Metz vorläufig reichlich darboten. Ernstliche Versuche, die Fourragen aus den zwischen der deutschen und französischen Linie gelegenen Ortschaften in das Lager zu schaffen, wurden nicht gemacht; erst Ende September veranstaltete man größere Ausfälle behufs Erbeutung von Proviant. 4. Septbr. Mit diesem Tage begann das regelmäßige Schlachten von Pferden für die Armee, man requirirte zunächst gegen Bezahlung Pferde von der Civilbevölkerung. 7. Sept. Die Brodration ward von 828 auf 700 Gr. reduzirt. Die Tabaksvorräthe der Festung begannen sehr knapp zu werden. 8. Sept. Bazaine überließ die Pferde von Privatpersonen den städtischen Schlächtern zum Ankauf und Schlachten, und verordnete, daß behufs Lieferung von Fleisch für die Truppen täglich 40—50 Cavallerie-Pferde pro Corps geschlachtet würden. Andere Fleischsorten, als Pferdefleisch, wurden im blokirten Terrain immer seltener und theurer. Die ihrer Pferde beraubten Cavalleristen wurden mit dem Chassepotgewehr ausgebildet und als Infanteristen verwendet, Sättel, Zaumzeuge &c. der geschlachteten Pferde wurden an die Depots der Festung abgegeben. 10. Sept. Coffinières befahl, daß alle in der Stadt im Besitz von Privatpersonen befindlichen Fourragen binnen drei Tagen in die Proviantmagazine auf Insel Saulcy abzuliefern seien. Gerste und Hafer wurden mit 45, Heu mit 35, Stroh mit 20 Fr. pro Hektoliter vergütet; es ward den Eigenthümern aber auch freigestellt, das abgelieferte Quantum Getreide nach dem Kriege in natura zurückzuerhalten. Jede Ausfuhr von Fourrage aus der Stadt, sowie jeder Zwischenhandel damit wurde verboten. Die Besitzer von Fourrage kamen dem Befehl, dieselbe abzuliefern, so bereitwillig nach, daß Coffinières ihnen seine Anerkennung hierfür aussprach. 14. Sept. Der Municipalrath versammelte sich in einer extraordinairen Sitzung, um zu berathen, in welcher Weise die Lebensmittelfrage für die Bürgerschaft zu regeln sei. Die traurigen Folgen der Schlaffheit Coffinières, welcher die Festung für die Kriegsbesatzung höchst mangelhaft verproviantirt, die Verproviantirung der Bürgerschaft gar nicht überwacht, die «bouches inutiles» nicht aus der Stadt gewiesen, sondern im Gegentheil noch Tausende von proviantlosen Menschen in dieselbe hineingelassen hatte, machten sich bereits

seit Ende Aug. in hohem Grade bemerklich. Nur der geringste Theil der eingebornen Metzer Bürgerschaft besaß Vorräthe von Lebensmitteln für einige Monate, der größere Theil verfügte nur über Proviant für einige Tage oder Wochen. Die in die Stadt geflüchteten Landbewohner waren meist ganz ohne Proviant eingetroffen und fielen den Metzern zur Last, welche, so lange und so gut es ging, ihre Vorräthe bereitwilligst mit ihnen theilten. Die mit Lebensmitteln handelnden Metzer Geschäftsleute hatten ihre Magazine keineswegs so reichlich mit Vorräthen aller Art gefüllt, daß sie eine auf pp. 60,000 Personen zu schätzende Civilbevölkerung mehrere Monate lang damit versorgen konnten; da nun überdies seit dem 20. Aug. etwa 180000 Mann Soldaten, welche Ueberfluß an Geld hatten, und deren Verpflegung nur knapp war, die Lebensmittel in der Stadt anzukaufen begannen, so mußten dieselben selbstverständlich rasch zur Neige gehen und täglich im Preise steigen. Anfangs Sept. befand sich die ärmere Klasse der Metzer Civilbevölkerung schon in einer sehr schlimmen Lage und litt großen Mangel an Lebensmitteln, es war daher hohe Zeit, daß der Municipalrath endlich die Mittel, die Lage der armen oder proviantlosen Einwohner zu bessern, in Ueberlegung zog. In der Sitzung vom 14. Sept. ward beschlossen, Bazaine um folgendes zu bitten. Der Municipalrath sollte ermächtigt werden, alles im Besitz der Bürgerschaft befindliche Getreide und Mehl zum bestimmten Taxpreise anzukaufen und dasselbe den städtischen Bäckern und Müllern zum Preise von 46—48 Fr. pro Hektoliter Mehl, von 36 Fr. pro Hektoliter Getreide zu überweisen. Die Bäcker sollten fortan nur eine einzige Sorte Brod backen, deren Preis pro Kgr. auf 46 Ct. festgesetzt wurde. Die Armee sollte der Stadt täglich eine bestimmte Anzahl von Pferden zum Schlachten liefern und den Schlächtern eine bestimmte Taxe für das Pferdefleisch vorschreiben. Beide Maßregeln waren unbedingt nothwendig, da sich die Spekulation des Handels mit Brod und Pferdefleisch bemächtigt hatte und die Preise hierfür fortwährend derartig in die Höhe getrieben wurden, daß die ärmere Bevölkerung diese nothwendigsten Lebensmittel kaum noch zu erstehen vermochte. Schließlich wurden die Mittel berathen, dem täglich mehr zunehmenden Salzmangel abzuhelfen. Man beschloß, die bei St. Julien in der Gerberei des Herrn Sendret befindliche Salzquelle, welche der Analyse zufolge in einem Liter Wasser 3 Gr. 81 Ctgr. Salz enthielt, für die Salzfabrikation auszubeuten. Das Wasser derselben, resp. das hieraus gewonnene Salz wurde für den Bedarf der Hospitäler und die Bereitung des der Bürgerschaft zu liefernden Brodes bestimmt. Ferner sollten die Herren Géhin und Demoget ermächtigt werden, alle in der Stadt vorhandenen Bestände von Chlorwasserstoffsäure zu requiriren und hieraus Salz produciren, welches man der Bürgerschaft zu einer be-

stimmten Taxe ablassen wollte. Bazaine genehmigte diese Beschlüsse und befahl Coffinières, die entsprechenden Maßregeln zu ihrer Ausführung zu treffen. Derselbe verordnete am 15., daß alle in der Stadt bei Privatpersonen vorhandenen Vorräthe an Getreide und Mehl der Municipalverwaltung zu übergeben seien, welche für 100 Kgr. des ersteren 36, für 100 Kgr. des letzteren 48—50 Fr. bezahlen werde. Denjenigen, welche ihre abgelieferten Vorräthe nach dem Kriege in **natura** zurückzuerhalten wünschten, sollten Empfangsscheine für dieselben ausgestellt werden. Die städtischen Müller erhielten Befehl, das abgelieferte Getreide zu mahlen und das hieraus gewonnene Mehl zu keinem höheren Preise, als zu 48 Fr. pro 100 Kgr. zu verkaufen. Es sollte nur eine einzige Qualität Mehl, genannt die erste und zweite Sorte, gemahlen werden. Den Preis pro 1 Kgr. Pferdefleisch bestimmte Coffinières, wie folgt: untere Theile 60 Cts., mittlere Theile 1 Fr., ausgesuchte Theile (mit Ausnahme des Filet) 1.50 Fr. Die städtischen Bäcker und Schlächter, welche bis dahin die Preise für ihre Waaren nach Belieben in die Höhe geschraubt und großen Gewinnst gemacht hatten, waren mit diesen Anordnungen sehr unzufrieden und versuchten noch längere Zeit, dieselben zu umgehen. Wiederholt wurden die Behörden durch Inserate der Zeitungen darauf aufmerksam gemacht, daß Bäcker und Schlächter das Publikum in Bezug auf Gewicht, Qualität und Preis ihrer Waare aufs unverschämteste betrögen, indessen schritt längere Zeit keine Behörde gegen diesen Unfug ein. Erst am 11. Oct. ward ein Schlächter in der Straße Vincentrue, Namens Bénedic, welcher zwei Offiziere beim Fleischverkauf gröblich betrogen hatte, zu 8 Tagen Gefängniß, 25 Fr. Geldstrafe und zur Zahlung der Gerichtskosten verurtheilt. Dieses Urtheil wurde in allen städtischen Zeitungen publicirt, an der Wohnung des Verurtheilten, dem Pferdeschlachthaus und an den Markthallen angeschlagen, um die Verkäufer von Lebensmitteln von ähnlichen Betrügereien abzuschrecken. Die meisten Bestandtheile der Soldatenration wurden am 15. wiederum verringert, dagegen erhöhte man die Portion Pferdefleisch auf 400 Gr. Die Brod- und Weinportion blieb vorläufig unverändert. Die Haferration wurde bedeutend reduzirt und für schwere Cav. auf 3,5, für Linien-Cav. auf 3,0, für leichte Cav. auf 2,5 Kgr. normirt. Die Ernährung der Pferde begann seit Mitte Sept., obwohl sich ihre Zahl täglich beträchtlich verringerte, immer schwieriger zu werden. Die Hafervorräthe der Festung waren nur noch sehr gering, Heu- und Strohvorräthe existirten in den Magazinen nicht mehr, die Wiesen und Stoppelfelder innerhalb des verschanzten Lagers waren bis auf die Wurzeln abgeweidet, die Razzia's auf Fourragen wurden nicht mit der nöthigen Energie betrieben und lieferten nur geringe Vorräthe an Pferdefutter. Seit Mitte Sept.

beschäftigten sich Bazaine und die Corpskommandeurs ernstlich mit der Frage, durch welche Mittel eine möglichst lange Conservirung der Pferde zu bewirken sei. Es wurde beschlossen, erstens, die Razzia's auf Proviant mit größerem Nachdruck zu betreiben, zweitens, die vorhandenen Pferde der Armee in zwei Sorten zu theilen, nämlich Pferde für den Kriegsgebrauch und Pferde für die Schlächtereien, drittens, erstere Sorte mit einer täglichen Ration zu füttern, welche ausreichte, sie in kriegstüchtigem Zustand zu erhalten, der zweiten Sorte aber nur ein Minimum von täglichem Futter zu geben, welches gerade genügte, sie so lange am Leben zu erhalten, bis sie zur Schlachtbank geführt würden, endlich viertens, die Fütterung der Pferde mit künstlicher Fourrage (fourrage artificiel) anzuordnen, um mit den geringen Fourragebeständen der Festung und dem in den Razzia's erbeutetem Futter möglichst lange die Pferde ernähren zu können. Die künstliche Fourrage bestand in Ersatzmitteln der verschiedensten Art für Hafer und Heu. Anfangs mengte man den Hafer mit Gerste, dann mit Wicken, später mit Kleie, Weinreben, Rüben, Oelkuchen; des Hafers in dieser Mengung ward täglich weniger, schließlich waren auch keinerlei Ersatzmittel mehr für ihn vorhanden; in den letzten Tagen der Cernirung erhielten von den wenigen noch vorhandenen Pferden nur noch sehr wenige ein geringes Quantum von künstlichem Futter. Statt des Heu's gab man den Pferden erst Gras; als dies in dem blokirten Terrain völlig aufgezehrt war, das grüne Laub von Bäumen, Pflanzen der verschiedensten Art, Weinblätter, später das abgefallene dürre Laub, Zweige von Bäumen und Sträuchern, die Pflänzlinge der Baumschulen und Gärten, Baumrinden, die Wurzeln von Bäumen, Pflanzen und Gräsern. Die zum Schlachten bestimmten Pferde geriethen in Folge der ihnen verabreichten, täglich knapper werdenden Nahrung bald in einen jammervollen Zustand. An ihren Krippen angebunden, allen Unbilden der rauhen, regnerischen Witterung ausgesetzt, in Koth und Schlamm versinkend, der früher gewohnten sorgsamen Pflege gänzlich entbehrend, boten die langsam verhungernden, zu Skeletten abmagernden Thiere, welche vor Hunger ihre Krippen auffraßen und sich gegenseitig Mähnen und Schweife abnagten, einen jeder Beschreibung spottenden erbarmungswürdigen Anblick dar. Als die Fourragen immer knapper und knapper wurden, gab man den zum Schlachten bestimmten Pferden überhaupt gar kein Futter mehr, sondern ließ sie frei im blokirten Terrain herumlaufen und sich Futter suchen, wo sie es fanden. Die unglücklichen Thiere versuchten schaarenweise aus dem Rayon des Hungers in die von den Preußen okkupirten, reichliches Futter bietenden Gefilde einzudringen, wurden aber auf höheren Befehl von den preußischen Vorposten stets wieder nach Metz hin zurückgejagt oder niedergeschossen, weil befürchtet

wurde, sie könnten ansteckende Krankheiten unter den deutschen Pferden verbreiten. Täglich starb eine große Zahl dieser zum Schlachten bestimmten Pferde eines qualvollen Hungertodes, so daß die Vorräthe für die Schlächtereien aus den zum Kriegsgebrauch bestimmten Pferden ersetzt werden mußten. Seit Anfang October bekamen auch diese letzteren täglich kleiner werdende Rationen, welche nicht mehr ausreichten, sie in kriegsbrauchbarem Zustand zu erhalten; seit Mitte October konnte man überhaupt nur noch einer sehr geringen Anzahl von Pferden kleine, zur Fristung des Lebens genügende Rationen austheilen, die anderen ließ man zur Schlachtbank führen oder verhungern. Am Tage der Kapitulation von Metz war nur noch eine sehr geringe Anzahl von Pferden im verschanzten Lager vorhanden, von denen die wenigsten im damaligen Zustande kriegsbrauchbar waren. 17. Sept. Präfekt Odent hatte den zur Jagd berechtigten Civilisten gestattet, im blokirten Terrain zu jagen; Coffinières untersagte dies, weil nachtheilige Folgen daraus entstehen könnten. 18. Sept. Für die Armee wurden täglich 250 Pferde geschlachtet. Die Brodration pro Mann und Tag wurde auf 500 Gr., die Salzportion auf 2 ½ Gr. reduzirt. Es kamen jetzt einige Tage lang Schaaren von Soldaten aus den Lagern nach der Stadt, um daselbst Lebensmittel zu kaufen. Dieselben stürmten in alle Verkaufläden, begingen manche Ungebührlichkeiten gegen die Händler und nahmen sich zum Theil mit Gewalt und ohne zu bezahlen, Lebensmittel von deren Vorräthen. Eine große Anzahl Soldaten ging täglich, um Lebensmittel bettelnd, von Haus zu Haus und inkommodirte die Bürgerschaft in sehr lästiger Weise. Bazaine machte diesen Ungehörigkeiten ein Ende, indem er befahl, daß fortan alle Truppen in ihren Lagern und Quartieren konsignirt bleiben sollten. 20. Sept. Seit dem 15. Sept. hatte Bazaine der Bürgerschaft täglich 20 Pferde zum Schlachten überwiesen, weil die Pferde von Privatpersonen seltener und theurer zu werden begannen; von diesem Tage an stellte er der Civilbevölkerung täglich 25—30 Pferde zur Verfügung. Géhin rapportirte dem Municipalrath, die Produzirung von Salz aus Chlorwasserstoffsäure sei wegen Mangels genügender Vorräthe der letzteren nicht möglich. Die Salzquelle des Herrn Sendret war der Stadt von großem Nutzen. Die mit diesem Wasser zubereiteten Speisen gebrauchten nur einen geringen oder gar keinen weiteren Salzzusatz; durch Verdunsten des Wassers gewann man auch gutes reines Salz. Das Wasser dieser Quelle wurde an die Hospitäler Bon Secours, St. Nicolas, Orphelins, Orphelines, an das Bureau de Bienfaisance und an die städtischen Bäcker vertheilt, welche letzteren es zur Brodbereitung verwendeten. Der Mangel an Salz war einer der größten Uebelstände für die Armee, wie für die Bürgerschaft; die nur ungenügend oder gar nicht gesalzenen Speisen er-

regten bei den Consumenten derselben einen Ekel, welchen eben nur der bitterste Hunger zu überwinden vermochte. Vielfach wurden Salpeter, Pottasche und andere salzig schmeckende Stoffe als Ersatz für das Salz benutzt. Der Metzer Doktor Herpin erbot sich, aus den Gruben der Gerbereien große Quantitäten Salz zu produziren, und berechnete die Herstellungskosten desselben nur auf etwa 40—50 Cts. pro 1 Kgr. Ein anderer Metzer Bürger erbot sich, Salz in größeren Quantitäten aus Pottasche zu produziren. Die Militär- und Civilbehörden gingen jedoch auf diese Anerbietungen nicht ein, sei es, weil sie keine ergiebigen Resultate davon erwarteten, sei es, weil sie nicht Zeit und Lust hatten, sich mit Prüfung der vielen, zum Theil sehr sonderbaren Ersatzmittel für die zur Neige gehenden Fourragen und Lebensmittel, welche ihnen vorgeschlagen wurden, zu beschäftigen. So machte unter andern ein Metzer Bürger, welcher gesehen hatte, wie die hungernden Pferde an den Bäumen nagten, den Militärbehörden den Vorschlag, sie sollten alle Bäume mit süßen Säften, wie Linden, Pappeln &c. fällen, in ganz feine Hobelspäne verwandeln und dieselben zuckern lassen; er sei überzeugt, dies würde ein treffliches Nahrungsmittel für Pferde sein. 21. Sept. Aus jedem Cavallerie-Regt. wurden zwei beritten bleibende Escadrons formirt; die übrigen Pferde sollten nach und nach der Schlächterei überwiesen werden. Aehnliche Anordnungen ergingen bald darauf an die Artillerie und den Train. 22. Sept. An diesem Tage machten die Franzosen mit mehreren Regimentern Inf. und Cav., sowie zwei Batterien, einen Ausfall behufs Fourragirung gegen Lauvallières und Mercy le Haut. Diesen Truppen folgten 300 Wagen, welche die zu erbeutenden Fourragen fortschaffen sollten. Die Fourragirung fiel außerordentlich günstig aus; sehr bedeutende Vorräthe von Fourrage und Proviant der verschiedensten Art wurden in die Festung geschafft. Da mehr Fourrage angetroffen wurde, als man auf die Wagen zu laden vermochte, so bepackte jeder Cavallerist, Artillerist und berittene Offizier, die Generalität nicht ausgenommen, sein Pferd mit mehreren Bunden Heu oder Stroh; auch die Geschütze wurden damit beladen, sogar die Infanteristen trugen eine größere Anzahl von Fourrage nach dem verschanzten Lager. Dasselbe Verfahren wurde von jetzt ab stets im gleichen Falle angeordnet. Coffinières theilte an diesem Tage mit, daß in Folge der Anordnung Bazaine's, der Bürgerschaft von jetzt an eine größere Anzahl von Pferden zum Schlachten zu überweisen, der Preis des Pferdefleisches vom 25. an ermäßigt werden solle. Die Preise pro 1 Kgr. wurden festgesetzt auf 10 Cts. für die unteren, 50 Cts. für die mittleren, 1 Fr. für ausgesuchte Theile (das Filet ausgenommen). 24. Sept. Coffinières verbot unter Androhung von Geldstrafen jeden Zwischenhandel mit Brod. Er befahl ferner den Weinbergbesitzern, die

Weinstöcke zu beschneiden und die abgeschnittenen Theile nach den Magazinen auf Insel Saulcy zu schaffen. Die Nothwendigkeit dieser Anordnung ward damit motivirt, daß Holz und Reben des Weinstocks ein vorzügliches, nahrhaftes Futter für Pferde seien. Die Besitzer der Weinberge sollten angemessene Geldentschädigung erhalten. Die Ration Pferdefleisch wurde auf 500 Gr. erhöht. Die Truppen erhielten an diesem Tage eine Portion Reis von 30 Gr. 25. Sept. Preise verschiedener Lebensmittel in Metz pro Kgr.: Speck 12 Fr., frisches Rind-, Kalb-, Schweinefleisch 10—12, Kochbutter 20, frische Butter 36—40, Schweinefett 14—16 Fr. Ein Huhn kostete 14, ein Lapin von 3 Kgr. Gewicht 15 Fr., für 100 Kgr. Kartoffeln zahlte man 90 Fr. Café, Zucker, Salz, Gewürze waren enorm theuer geworden und stiegen täglich höher im Preise. 26. Sept. Coffinières verbot den Detailverkauf des jungen, während der Cernirung gekelterten Weines, weil derselbe der Gesundheit schädlich sei. An diesem Tage wurden auf dem Metzer Viehmarkt, welcher während der Cernirung wöchentlich einmal stattfand, nur Schweine, 21 an der Zahl, zum Verkauf ausgeboten. Es wurden pro 1 Kgr. der lebenden Thiere durchschnittlich 7,30 Fr. bezahlt. 27. Sept. Die für den Kriegsgebrauch reservirten Pferde erhielten von jetzt an auf einige Zeit Oelkuchen, welche in Wasser aufgeweicht und mit etwas Hafer gemengt wurden, als Fütterung. An diesem Tage fand ein größerer Ausfall der Franzosen behufs Fourragirung gegen Peltre, Colombey, Ladonchamp statt, von welchem weiter unten nähere Details angegeben sind. Es wurden besonders in Peltre sehr bedeutende Vorräthe an Fourragen, Schlachtvieh, Lebensmitteln aller Art erbeutet und glücklich nach Metz geschafft. Durch die Verrätherei eines in Peltre lebenden Branntweinhändlers, Namens Jacob, entging den Franzosen eine Heerde von 200 Ochsen. Jacob ward als Gefangener nach Metz geführt und durch ein in Montigny abgehaltenes Kriegsgericht zum Tode verurtheilt. Die aus benannten Ortschaften verjagten deutschen Truppen kehrten, sowie die Franzosen gegen 3 Uhr Nachmittags dieselben geräumt hatten, dorthin zurück. Inzwischen war an diesem Tage vom Prinzen Friedrich Karl, dem Oberbefehlshaber der Cernirungsarmee, dessen Hauptquartier in Corny war, ein Befehl folgenden Inhalts an die Corpskommandeurs erlassen worden: „Die Ausfälle der Franzosen am 22. und 23. seien nur behufs Fourragirung gemacht worden; es sei denselben gelungen, aus Ortschaften, welche vor, resp. in der deutschen Vorpostenlinie lagen, Fourrage nach Metz zu schaffen. Dem Feinde müsse jede Gelegenheit, seinen zur Neige gehenden Proviant in Metz zu ersetzen, entzogen werden, weil jede Vermehrung desselben die Cernirung um Wintertage verlängere, und weil es der Thatkraft der deutschen Armee nicht entspreche, feindliche Unter-

nehmungen dieser Art zu gestatten. Es seien deßhalb alle Bestände von Fourragen, Pferden, Schlachtvieh, Lebensmitteln, aus den innerhalb der deutschen Vertheidigungslinie oder in erreichbarer Nähe vor derselben liegenden Ortschaften, hinter dieselbe zurückzuschaffen, und, wenn dies nicht bewirkt werden könne, zu vernichten. Die Preußen steckten daher am 27. gegen Abend die Ortschaften la Maxe, Colombey, Peltre und die Ferme la Horgne in Brand, um die daselbst noch in großen Mengen vorhandenen Fourragen, welche fortzuschaffen zu viel Zeit erfordert haben würde, möglichst rasch zu vernichten. Dasselbe Schicksal erlitten in den folgenden Tagen verschiedene andere Ortschaften, aus denen die Preußen die vorhandenen Proviantbestände nicht fortschaffen konnten oder wollten. Die Einwohner der niedergebrannten Ortschaften wurden stets nach Metz dirigirt, woselbst sie die «bouches inutiles» um Tausende vermehrten. Die weiteren Fourragirungen der Franzosen wurden in Folge dieses Niederbrennens der Ortschaften um Metz immer schwieriger und erfolgloser. 29. Sept. Preise der Lebensmittel in Metz pro Kgr.: Kalbfleisch 14 Fr., Hammelfleisch 10, Rindfleisch 9, Speck 18, Bohnen 3, Zwiebeln 4, Kartoffeln 1.20, Butter 36, Salz 16—18, Zucker 14, Weintrauben 1.20 Fr. Ein Huhn kostete 15—18, ein Lapin 20—23, ein Ei 0.50 Fr., drei Mohrrüben wurden mit 0.75 Fr. bezahlt. Der Hafer kostete 50, das Stroh 25 Fr. pro 100 Kgr. Der Brodpreis war unverändert geblieben. Jedes Armeecorps schlachtete täglich 50—75 Pferde, den Einwohnern lieferte Bazaine täglich 50 Pferde zum Schlachten. Sämmtliche zur Schlachtbank geführten Pferde waren so abgemagert, daß sie fast nur aus Knochen, Sehnen, Haut bestanden und daher ein ganz schlechtes, wenig nahrhaftes Fleisch lieferten. Die Brodportion der Soldaten ward an diesem Tage auf 300 Gr. herabgesetzt. Sowohl bei der Armee, wie bei dem größten Theil der Einwohnerschaft nahmen von jetzt an Noth und Elend täglich in erschreckender Weise zu. Die in erbärmlichen Baracken und schlechten Zelten untergebrachten, gegen die Witterungseinflüsse ganz mangelhaft geschützten, ganz ungenügend verpflegten Soldaten siechten zusehends dahin, bösartige Magenkrankheiten und der Typhus begannen zahlreiche Opfer von der Armee zu fordern. Auch in der Civilbevölkerung nahm die Sterblichkeit auffallend zu; besonders groß war dieselbe unter den Kindern wegen des gänzlichen Mangels an Milch und an leicht verdaulichen Nahrungsmitteln. Die ärmere in Metz zusammengedrängte Civilbevölkerung, ohne Arbeit, folglich ohne Geld, war nicht mehr im Stande, die theuren Lebensmittel zu kaufen, litt große Entbehrungen und nährte sich kümmerlich von den milden Gaben ihrer besser situirten und verproviantirten Landsleute. Am 28. Sept. ward bei der Bürgerschaft, wie bei der Armee eine Geldkollekte behufs Unterstützung der

darbenden Bevölkerungsklasse veranstaltet, welche an 100000 Fr. ergab. Verschiedene reiche Bürger und höhere Offiziere zeichneten Summen von 1000 Fr., viele Regimenter sandten Summen von mehr als 1000 Fr. an die Mairie, welche die Vertheilung des gesammelten Geldes bewirkte. Eine gleiche am 10. Oct stattfindende Kollekte ergab über 100000 Fr. Auch später wurden noch Kollekten für die Armen veranstaltet. Da jedoch etwa die Hälfte der Metzer Civilbevölkerung der Unterstützung bedürftig war, so kamen trotz der eingehenden bedeutenden Geldsummen stets nur wenige Franks auf jede hülfsbedürftige Person, welche bei den hohen Preisen aller Lebensmittel rasch verausgabt waren. Die täglich wachsende Noth der ärmeren Einwohner bewog daher den Municipalrath, neue Mittel zu deren Abhülfe zu berathen.

Verpflegung im Monat October. — 4. Oct. Der Municipalrath hatte zu der an diesem Tage stattfindenden Sitzung die Friedensrichter, die Vorsteher des bureau de Bienfaisance, die Capitaines und Répartiteurs der Nationalgarde eingeladen und berieth mit ihnen gemeinsam die Lebensmittelfrage. Es wurde zunächst beschlossen, jeder Familienchef solle eine von der Mairie gestempelte Karte für den Brodempfang erhalten, auf welcher sein Name, das für seine Familie erforderliche Quantum Brod und der Name des Bäckers, von dem er dasselbe zu empfangen habe, angegeben sei. Am selben Tage machte der Metzer Bürger Prével den gleichen Vorschlag im Courrier de la Moselle, nur verlangte er, daß nicht allein die Familienchefs, sondern auch alle unverheiratheten, selbstständigen Personen Karten für den Brodempfang erhalten und besondere vom Municipalrath ernannte Kommissionen das für jedes einzelne Individuum täglich zu liefernde Brodquantum genau festsetzen sollten. Sein Vorschlag ward später ausgeführt. 7. Oct. Coffinières befahl, daß alle «détenteurs» (unrechtmäßige Besitzer) von Getreide und Mehl, welche der Mairie von ihren Vorräthen noch keine Anzeige gemacht hätten, dieselben vor dem 11. Oct. daselbst anmelden sollten. Am 12. Oct. würde jedes einzelne Gebäude der Stadt von einer Kommission durchsucht werden, welche die vorgefundenen Bestände an Getreide und Mehl notiren sollte. Für die bis zum 11. Oct. nicht angemeldeten Vorräthe würden geringere Summen, als für die angemeldeten, vergütet werden. (Für erstere pro 100 Kgr. Getreide nur 30 Fr., pro 100 Kgr. Mehl 40 Fr., für letztere 36 resp. 48 Fr.) An diesem Tage fanden Ausfälle gegen Grandes und Petites Tapes, Nouilly und Noisseville Statt. Bei ersteren beiden Orten wurde einiger Proviant erbeutet. Die bei diesen Ausfällen in Reserve stehenden Truppen, welche nicht zur Aktion kamen, benutzten die Gelegenheit und gruben Kartoffeln aus, welche sie nach dem Lager schafften. 10. Oct. Bazaine hielt an diesem Tage

in seinem Hauptquartier (Ban St. Martin) Kriegsrath ab. Es ward festgestellt, daß, wenn man alle Getreide- und Mehl-Vorräthe, welche sich bei der Armee, der Civilbevölkerung des blokirten Terrains und in den Magazinen der Festung befänden, zusammenrechne, die in Metz und Umgegend eingeschlossene Anzahl Soldaten und Civilpersonen täglich bis zum 20. Oct. eine Ration von 300 Gr. Brod erhalten könne. Die Fortsetzung der Ausfälle behufs Verproviantirung wurde als zwecklos erklärt, weil die letzten Ausfälle bewiesen hätten, daß man hierbei nur sehr geringe Mengen Proviant erbeute, dagegen stets unnützerweise eine große Anzahl von Soldaten opfere. Die Unmöglichkeit, die zum Kriegsgebrauch bestimmte Anzahl von Pferden länger in kriegsbrauchbarem Zustand zu erhalten, ward allgemein anerkannt. Die Anzahl der in diesem Zustand zu erhaltenden Pferde wurde deßhalb bedeutend reduzirt, die ausrangirten Pferde sollten nur ein Minimum von Futter erhalten und geschlachtet werden. Die Ration Pferdefleisch sollte von 600 auf 750 Gr. erhöht werden. 12. Oct. Der Maire machte bekannt, daß die Geld-Bestände der Sparkassen von den Besitzern sofort in Empfang genommen werden könnten; auch die Gläubiger des Pfandhauses wurden ermächtigt, sich die ihnen von demselben geschuldeten Summen sogleich auszahlen zu lassen. Diese Maßregeln wurden motivirt mit der Theurung der Lebensmittel und dem Mangel an Geld in der Stadt. Die Brodration der Truppen wurde auf 300 Gr. reduzirt, dagegen die Ration Pferdefleisch auf 750 Gr. erhöht. Es wurde seit diesem Tage nur eine Sorte Brod gebacken, welche man «pain de boulange» nannte. Dasselbe bestand aus 0,75 Theilen Mehl, 0,25 Theilen Kleie, war sehr unschmackhaft, schwer verdaulich und hatte ein höchst unappetitliches Aussehen. Die Qualität des Brodes wurde von jetzt an täglich schlechter, dasselbe enthielt schließlich weit mehr Kleie als Mehl. 13. Oct. An diesem Tage konstituirte Coffinières den „conseil de défense" und das „comité de surveillance des approvisionnements," angeblich aus dem Grunde, weil die Armee Bazaine's nunmehr bald von Metz abmarschiren und er alsdann selbstständiger Befehlshaber des Platzes sein würde. Das letztbenannte Comité erhielt den Auftrag, alle Häuser der Stadt nach Lebensmitteln jeder Art zu durchsuchen und eine Aufnahme derselben zu machen. Es bestand aus 5 verschiedenen Kommissionen, in deren jeder sich 1 Municipalrath, 1 Friedensrichter, 1 Polizeikommissär, 1 Capitän der Linien-Armee, 1 Capitän der Nationalgarde und verschiedene andere Personen befanden. Die Kommissionen wollten dem Auftrage gemäß alle Sorten und Quantitäten von Lebensmitteln, welche sie bei den Einwohnern fanden, aufnehmen, worüber bei diesen große Aufregung entstand. Die Mairie nahm die Partei der Einwohner und setzte bei der Militairbehörde durch, daß

nur die Bestände an Mehl und Getreide aufgenommen wurden. Abends fanden Zusammenrottungen von Bürgern vor dem hôtel de ville Statt. Coffinières beschwichtigte die aufgeregte Volksmenge, indem er erklärte, die Armee Bazaine's werde bald von Metz abmarschiren, er wolle alsdann die Festung aufs äußerste vertheidigen und rechne auf kräftige Mithülfe der Bürgerschaft. Abends 9 Uhr erhielt der im hôtel de ville versammelte Municipalrath einen Brief Coffinières folgenden Inhalts. „Ich habe die Ehre, Ihnen mitzutheilen, daß die militärischen Proviantmagazine ganz leer sind. Unter keinen Umständen darf die Rheinarmee, welche bis heute die Festung gegen Bombardement geschützt hat, ohne Brod gelassen werden. Schon die heiligen Gesetze der Menschlichkeit verpflichten die Stadt Metz, der Armee, der Festungsgarnison und den zahlreichen kranken Soldaten in der Stadt Hülfe zu leisten. Andererseits ist konstatirt, daß die Stadt in diesem Moment 3500 Centner Mehl oder Getreide besitzt. Die Civilbevölkerung konsumirt täglich etwa 260 Ctr. Mehl oder 300 Sack Getreide, die Soldaten konsumiren täglich 160000 Rationen Brod à 300 Gr., also etwa 480 Sack Getreide. Der Gesammtbedarf beträgt also 780 Sack. Rechnen wir zu obigen 3500 Sack, welche die Stadt besitzt, etwa 1500 Sack, welche die jetzt eingeleitete Requisition ergeben wird, so bestehen unsere Bestände in pp. 5000 Sack Getreide. Dividiren wir hierein mit dem täglichen Verbrauchsquantum von 750 Sack, so ergiebt sich, daß wir für etwa 6 Tage Brod haben. In der kritischen Lage, in welcher wir uns befinden, müssen alle Hülfsmittel gemeinschaftlich sein, und ich hoffe nicht, Gewalt anwenden zu müssen, um diese Gleichheit für uns alle herbeizuführen. Somit bitte ich und verlange ich, daß Sie die erforderlichen Anordnungen treffen, der Armee-Verwaltung täglich 480 Sack Getreide zur Verfügung zu stellen. Ich werde die erste Lieferung durch Militairfuhrwerke abholen lassen, sowie ich benachrichtigt bin, an welchem Ort das Getreide in Empfang zu nehmen ist.“ Der Municipalrath beantwortete umgehend diesen Brief und schloß denselben mit folgenden Worten: „Der Municipalrath vertritt die Meinung der ganzen städtischen Bevölkerung. Er kann nicht umhin, seinen Schmerz und sein Erstaunen darüber auszudrücken, daß er heute erst durch Ihren Brief Kenntniß davon erhielt, auf welche Vorräthe an Subsistenzmitteln der Festungskommandant zählen kann, um die Vertheidigung der Festung zu sichern. Die Bevölkerung wird nichtsdestoweniger die Folgen davon muthig ertragen. Sie will in keiner Form die Verantwortlichkeit für eine Situation übernehmen, welche kennen zu lernen und zu verhüten ihr nicht gestattet war. Wir bitten Sie, Herr General, dem Herrn Marschall Bazaine den Ausdruck unserer Gefühle mitzutheilen, welche sich in dem Rufe concentriren: „es lebe Frankreich!“. Nach den Aussagen des

Armee-Intendanten enthielten die Proviantmagazine der Festung an diesem Tage keine anderen Vorräthe mehr, als 234 Ctr. Biscuit und sehr kleine Bestände von Speck, welche für die Lazarethe bestimmt waren. Die Stadt sah sich genöthigt, die von der Armee verlangten Vorräthe an Mehl und Getreide zu verabfolgen. 15. Oct. Coffinières machte bekannt, daß fortan nur eine Sorte Brod gebacken werde, in welchem alle Theile der Körner enthalten sein würden. Der Preis pro 1 Kgr. desselben ward auf 45 Cts. festgesetzt, es fand bis zum Tage der Kapitulation keine Erhöhung dieses Preises statt. Dieses Brod war von der gröbsten Sorte, sehr schwer verdaulich, und wirkte um so nachtheiliger auf die Gesundheit, als die hungrigen Menschen es meist in noch ganz warmem Zustand zu verzehren pflegten. Die Sterblichkeit in der Armee und Civilbevölkerung nahm stetig zu; von letzterer starben an manchen Tagen 20—30 Personen. Die Brodration, welche der Civilbevölkerung der Stadt und des blokirten Terrains von diesem Tage an bewilligt wurde, betrug für Erwachsene 400, für Kinder von 4—12 Jahren 200, für Kinder von 1—4 Jahren 100 Gr. Erst am 15. Oct. führte man den schon am 4. Oct. beschlossenen Brodempfang gegen Karten ein. Diese Maßregel erwies sich sich sehr zweckmäßig, die früher stattgehabten Zusammenrottungen vor den Bäckerläden, Unordnungen und Störungen beim Brodempfang hörten von jetzt an auf. Seit diesem Tage kamen Schaaren von verhungerten Soldaten in die Stadt und bettelten bei der Bürgerschaft um Lebensmittel. Dieselben waren in erschreckender Weise durch den Hunger entkräftet und entstellt, täglich brachen mehrere dieser Unglücklichen vor Mattigkeit und Hunger auf den Straßen zusammen; die selbst zum großen Theil aller Lebensmittel entbehrende und hungernde Bevölkerung vermochte aber beim besten Willen nicht mehr, wie früher, den bettelnden Soldaten irgendwelche Spenden an Proviant zu geben. Die Hungersnoth in den Lagern ward so groß, daß die Soldaten, obwohl es streng verboten war, über jedes krepirende Pferd begierig herstürzten, es schlachteten und die besseren Fleischtheile abschnitten, da ihre Fleischrationen täglich knapper und schlechter wurden. In den letzten Tagen der Cernirung wurden sogar vielfach die zuletzt gefallenen, schon verscharrten Pferde heimlich zur Nachtzeit von Soldaten wie Einwohnern ausgegraben, um die besten Fleischtheile derselben zu gewinnen. Café, Salz, Wein, Rum wurden den Soldaten nur noch in verschwindend kleinen Portionen von den Intendanten geliefert. Wein, Liqueure und Bier waren zwar in der Stadt bedeutend im Preise gestiegen, indessen bis zu Ende der Cernirung immer noch zu nicht ganz abnormen Preisen zu haben. Viele Soldaten betäubten daher ihren Hunger dadurch, daß sie sich betranken. Gegen Ende der Cernirung kauften die Soldaten,

weil sie absolut keine Lebensmittel mehr in der Stadt vorfanden, alle Dragées und Bonbons auf und versuchten hiermit ihren Hunger zu stillen. Die Escadrons zählten am 15. Oct. nur noch 20 bis 40 Pferde; von Artillerie- und Trainpferden war kaum noch der vierte Theil des ursprünglichen Bestandes vorhanden, die größere Anzahl der Offizierspferde war geschlachtet oder verhungert. Die noch vorhandenen Pferde waren meist in so jämmerlichem Zustand, daß sie kaum zu Kriegszwecken verwendbar waren. Seit dem 15. Oct. wurden fast bei allen Regimentern täglich auffallend viele Soldaten vermißt. Dieselben ließen sich absichtlich von den preußischen Vorposten gefangen nehmen, um den schrecklichen Verhältnissen in den Lagern zu entgehen. Vom 22. Oct. an jagten die Preußen auf höheren Befehl alle französischen Soldaten, welche sich gefangen nehmen lassen wollten, wieder zurück in die Festung. Dagegen gestatteten die meisten preußischen Vorposten, daß die hungrigen Franzosen in ihrer nächsten Nähe Kartoffeln &c. ausgruben; häufig gaben sie sogar denselben von ihren Vorräthen Brod, Fleisch, Getränke und Cigarren. Die Feindseligkeiten zwischen den Armeen hörten seit dem 23. Oct. in Folge der eingetretenen Verhandlungen fast ganz auf; nur selten wurden noch von den Vorposten Schüsse gewechselt. 17. Oct. Coffinières wollte die Ration für erwachsene Civilpersonen auf 300 Gr. reduciren; der Municipalrath protestirte energisch hiergegen und stellte folgenden Antrag bei Coffinières. Derselbe möge jede Ausfuhr von Mehl und Getreide aus der Stadt verbieten. Nur für die im blokirten Terrain lebende Landbevölkerung sollten die entsprechenden, derselben bewilligten Rationen aus der Stadt ausgeführt werden dürfen. Die in der Stadt befindlichen Vorräthe von Mehl und Getreide sollten nicht mehr an die Armee verausgabt werden, sondern für die Garnison der Festung und die Civilbevölkerung reservirt bleiben. Der Municipalrath erklärte ferner, er habe in Erfahrung gebracht, daß einzelne Armeecorps noch ganz bedeutende Proviantvorräthe besäßen, welche sie verborgen hielten und sich für den äußersten Nothfall aufsparten. Bazaine möge daher eine genaue Aufnahme der bei den Corps vorhandenen Proviantvorräthe machen lassen. Wenn sich diese Vorräthe als bedeutend herausstellten, so verlange die Bürgerschaft, auf das am 13. Oct. von Coffinières angeführte Princip der Gemeinschaftlichkeit und Gleichheit fußend, daß dieselben auch ihr zu Gute kämen. 18. Oct. Coffinières verbot, dem Antrag des Municipalraths gemäß, jede Ausfuhr von Getreide und Mehl für die Armee aus der Stadt. Nur die für die Landgemeinden bestimmten Rationen durften aus derselben geschafft werden. Er verordnete ferner, daß vom 19. an die Brodportion für erwachsene Civilisten von 400 auf 300 Gr. herabgesetzt werde. Die Nothwendigkeit dieser Maßregel begründete er mit Folgendem. Die Vorräthe an Mehl.

und Getreide nähmen rapide ab, die Preußen hätten von neuem eine Menge Landbewohner nach Metz gejagt, es sei kein Grund vorhanden, weßhalb erwachsene Civilpersonen eine größere Brodration, als die Soldaten erhalten sollten, die möglichst lange Behauptung der Festung sei nur durch möglichst lange Conservirung der Subsistenzmittel zu bewirken. An diesem Tage ward im Hauptquartier Bazaine's Kriegsrath gehalten, welchem Coffinières beiwohnte. Letzterer bewilligte der Armee ausnahmsweise noch 80,000 Rationen Brod. 19. Oct. Das Elend der ärmeren Civilbevölkerung nahm täglich zu. Der Municipalrath beschloß, fortan jeden Tag 12,000 Portionen Bouillon an die Armen auszutheilen, und bat zu dem Behuf Coffinières, er möge Bazaine bewegen, der Stadt eine größere Zahl Pferde zum Schlachten zu liefern. Coffinières antwortete sehr kurz, die Stadt werde binnen kurzem überhaupt gar keine Pferde mehr von der Armee erhalten. 22. Oct. Coffinières erschien in der Sitzung des Municipalraths, welcher ihm das Präsidium derselben übertrug. Er setzte die Proviantverhältnisse der Armee, Festung und Stadt auseinander und wiederholte, daß binnen kurzem die Armee der Stadt keine Pferde mehr liefern könne. Er rieth deshalb dem Municipalrath, alle noch im blokirten Terrain befindlichen, Privatpersonen gehörigen Pferde, deren Zahl auf 1400 taxirt ward, zu jedem Preise anzukaufen und für die Ernährung der Bürgerschaft zu verwenden. Was die Vorräthe an Brod und Mehl anlange, so seien dieselben sehr gering und reichten nur noch auf wenige Tage für die Garnison und Bürgerschaft der Festung aus. Schließlich erklärte er, gehört zu haben, daß viele Einwohner noch größere Proviantvorräthe besäßen, welche sie verheimlichten, und bat um Aufklärung hierüber. Der Municipalrath antwortete ihm, daß die Stadt den Ankauf der Pferde von Privatpersonen effectuiren werde, und erklärte, daß wohl schwerlich noch größere Proviantvorräthe bei der Einwohnerschaft aufzufinden sein würden. An diesem Tage wurde ein Individuum verhaftet, welches unerlaubten Handel mit Brod trieb. Dasselbe hatte an zwei Zouaven Brod verkauft und sich pr. Kgr. 8 Fr. zahlen lassen. Die meisten Corps erhielten seit dem 20. fast nichts mehr von ihren Intendanturen geliefert. Es war ihnen überlassen, sich zu ernähren, so gut sie konnten, und man ersieht aus dem angeführten Fall, zu welchen Preisen sie die nothwendigsten Lebensmittel überhaupt noch erstehen konnten. 23. Oct. Coffinières machte bekannt, daß die Armee der Stadt keine Pferde mehr zum Schlachten liefern könne, und deshalb alle in Metz und im blokirten Terrain befindlichen Pferde von Privatpersonen requirirt werden würden, um fernerhin die Bürgerschaft mit Fleisch zu versorgen. Es ward eine Kommission, bestehend aus zwei Offizieren, zwei Municipalräthen, einem Intendanten, einem Thierarzt ernannt, welche die betref-

fenden Pferde untersuchen und abschätzen sollte. Wenn auch noch so hohe Preise für die anzukaufenden Pferde bezahlt werden müßten, so sollten doch die Schlächter keine höheren, als die festgesetzten Preise von 0,10, 0,50 bis 1 Fr. pr. Kgr. Pferdefleisch fordern dürfen. 24. Oct. Die Zeitungen brachten von jetzt an fortwährend Inserate, in denen über die täglich schlechter werdende Qualität des Brodes geklagt wird. Dasselbe wird als eine ungenießbare, Ekel erregende, schwarze Masse von Kleie geschildert, in der man sogar häufig Stroh, Häcksel und andere unverdauliche Beimengungen vorfinde. Es wird ferner Klage darüber geführt, daß die Bäcker und Schlächter sich um die Verordnungen Coffinières gar nicht kümmerten und weit höhere Preise für ihre Waaren verlangten, als vorgeschrieben sei. 25. Oct. Der Municipalrath bat Coffinières um die Erlaubniß, die Läden aller derjenigen Schlächter, welche die von ihm erlassenen Anordnungen nicht befolgten, sofort schließen zu dürfen. Es ward ferner angeordnet, daß, um jede Betrügerei zu verhindern, alle angekauften Pferde unter Aufsicht von Polizeibeamten ins Schlachthaus geleitet und dort bis zum Moment des Schlachtens sorgsam bewacht werden sollten. Die Kohlenvorräthe der Stadt gingen zu Ende. Auf Befehl der Mairie durfte in allen Privatgebäuden nur bis 7 Uhr Abends Gas gebrannt werden. Man gerieth in Besorgniß, daß die Locomobilen der Pumpwerke bei Pont des Roches wegen Kohlenmangel ihre Thätigkeit einstellen müßten. 26. bis 27. Oct. Die Lebensmittelfrage in Metz und dem blokirten Terrain läßt sich für die letzten Tage der Cernirung in den wenigen Worten zusammenfassen: der größte Theil der Civilbevölkerung hungerte entsetzlich, die Armee war an der Grenze, in welcher das Verhungern beginnt, angelangt. Die erstere konnte noch einige wenige Tage mit den vorhandenen Lebensmitteln dürftig ihre Existenz fristen, die Armee aber würde in diesen wenigen Tagen das traurige Loos ihrer vor Hunger sterbenden Pferde getheilt haben. Zu bemerken bleibt, daß einige Truppentheile und einzelne Militairs allerdings noch kleine Proviantbestände heimlich reservirt hatten, welche jedoch nur auf wenige Tage für ihren Unterhalt ausgereicht haben würden. Desgleichen steht es fest, daß eine nicht unbedeutende Anzahl Metzer Familien, meist den wohlhabenden Ständen angehörig, bedeutendere Vorräthe von Lebensmitteln heimlich für den äußersten Nothfall aufbewahrt und gegen Ende der Cernirung noch keineswegs vom Hunger zu leiden hatte. Verschiedene Metzer Familien, welche der Verfasser kennen lernte, haben ihm dies mit großer Offenheit mitgetheilt und die Versicherung gegeben, daß sie am Tage der Kapitulation noch für mehrere Wochen reichlich mit Proviant jeder Art und sogar mit dem so selten gewordenen Salz versehen waren. Indessen die weitaus größere Masse der Armee und Civilbevölkerung war, erstere aller, die

letztere fast aller Lebensmittel baar, so daß die Kapitulation absolut nothwendig wurde. Wenn daher auch ein Theil der Metzer Civilbevölkerung raste und tobte, als das Wort «Kapitulation« ausgesprochen wurde, und wenn auch ein Theil der Armee in dieses Wuthgeschrei einstimmte, so sah doch die größte Anzahl der Einwohner wie der Armee ein, daß sie einzig und allein durch die Kapitulation dem Hungertode entgehen könnten. An Entbehrungen aller Art hatte die eingeschlossene Armee ertragen, was nur menschenmöglich war; nicht erst am 27., sondern schon seit dem 22. Oct. konnte man jene Masse von abgematteten, entkräfteten Soldaten, welche keine Pferde mehr für ihre Cavallerie, Artillerie und Trains besaßen, kaum noch als eine Armee, jedenfalls nicht als eine kriegsbrauchbare Armee bezeichnen. Daß diese Armee in den letzten Tagen vor der Kapitulation nicht mehr im Stande war, die gewaltige Vertheidigungsstellung, welche sich der Gegner rings um das verschanzte Lager geschaffen hatte, zu durchbrechen, bedarf kaum eines weiteren Beweises; sie würde auf's furchtbarste zusammengeschossen und doch zur Kapitulation gezwungen worden sein. Ebensowenig aber vermochte diese Armee länger um Metz zu existiren, wofern sie nicht vorzog, lieber den Hungertod zu sterben, als sich dem verhaßten Gegner auf Gnade und Ungnade zu ergeben. Die Kapitulation war also das einzige Mittel, durch welches die große Zahl von 180,000 braven Soldaten dem Leben und dem Vaterlande erhalten werden konnte; sie erfolgte, als eine Verlängerung des passiven Widerstandes der Festung Metz absolut unmöglich geworden war, wie die vorangeführte Schilderung der Proviantverhältnisse zur Zeit der Kapitulation unzweifelhaft ergiebt. Bazaine schließt seinen rapport sommaire sur les opérations de l'armée du Rhin mit folgenden Worten: „Tel est le récit succint et fidéle de la conduite de l'armée du Rhin. J'espère que l'histoire lui rendra justice et que la grande voix de l'opinion publique dira, qu'elle a bien mérité de la patrie.“ Die mächtige Stimme der öffentlichen Meinung hat inzwischen ihr Urtheil gesprochen, welches dahin lautet, daß allerdings die ganze Rhein-Armee mit Ausnahme ihres Führers, des Marschalls Bazaine, sich in hohem Grade um ihr Vaterland verdient gemacht, Bewunderswerthes im Kampf wie im Ertragen von Entbehrungen geleistet hat, und sich unter einem fähigeren, umsichtigeren Führer, als Bazaine war, noch weit größere Verdienste um Frankreich erworben haben würde.

Abmarsch der Rhein-Armee nach Gravelotte. Abreise des Kaisers von Metz. Die Disposition, welche Bazaine für den Uebergang der Rhein-Armee auf das linke Mosel-Ufer und für den Abmarsch nach Verdun gab, lautete folgendermaßen. „Am 14. früh Morgens beginnt der Uebergang auf das linke Ufer. Zuerst gehen die am rechten

Ufer befindlichen Truppentheile des C. 6 über und marschiren gemeinsam mit den bereits am linken Ufer stehenden Regimentern dieses Corps nach Gravelotte. Dem C. 6 folgen der Reihe nach C. 2, Garde, 3, 4; Artillerie und Trains der Corps passiren die Mosel auf den stehenden Brücken der Stadt, Cavallerie und Infanterie auf der Pontonbrücke bei Insel Chambières und auf zwei bei Insel St. Symphorien zu erbauenden Bockbrücken. Von Gravelotte aus schlagen C. 6, 2, Garde die Straße nach Mars la Tour, C. 3, 4 die Straße nach Conflans ein. Ersteren Corps marschirt die Cavallerie-Division Barrail, letzteren die Cavallerie-Division Forton voraus, deren Aufgabe es ist, das Terrain aufzuklären. In dieser Disposition ist zweierlei bemerkenswerth, nämlich erstens, daß Bazaine die ihm bereits am 12. gemeldeten raschen Vormärsche deutscher Corps gegen die Moselstrecke Dieulouard-Metz vollständig ignorirte und die Sprengung aller stehenden Mosel-Brücken auf dieser Strecke nicht ausführen ließ, und zweitens, daß die für den 14. ertheilte Marschordre so unbestimmt und unpraktisch, wie nur irgend möglich, war.

Am 12. wußte Bazaine bereits, daß deutsche Reiterabtheilungen in Dieulouard und Pont à Mousson eingetroffen und stärkere deutsche Corps im Anmarsch gegen diese Orte begriffen seien. Auf diese Meldungen hin mußte er unbedingt ein größeres, aus allen Waffengattungen bestehendes Detachement per Bahn oder in Eilmärschen am linken Moselufer stromaufwärts bis Dieulouard entsenden, welchem folgende Aufgaben zufielen. Die Genietruppen desselben hatten alle zwischen Metz und Pont à Mousson befindlichen Moselbrücken derartig zu zerstören, daß dieselben von den Deutschen nicht mehr zum Uebergang benutzt werden konnten. Für die Rhein-Armee, deren Abmarsch nach Verdun definitiv beschlossen wor, hatten diese Brücken gar keinen Werth mehr, einen um so größeren dagegen für die Deutschen, welchen die Zerstörung derselben den Uebergang auf das linke Mosel-Ufer außerordentlich erschwert haben würde. Es soll hier gleich bemerkt werden, daß zu jener Zeit die Mosel in Folge starker Regengüsse einen sehr hohen Wasserstand erreicht hatte, welcher das Schlagen aller Arten von Kriegsbrücken äußerst schwierig und ganz bedeutende Mengen von Brücken-Material für dieselben erforderlich machte. Das benannte französische Detachement mußte ferner versuchen, die Deutschen aus Pont à Mousson und Dieulouard zu verjagen, und, sowie dies geglückt war, die dortigen Brücken gleichfalls zerstören. Schließlich mußte es sich informiren, in welchen Entfernungen von der Mosel oberhalb Metz, und in welcher Stärke deutsche Corps daselbst eingetroffen waren; mit Hülfe der Landbevölkerung konnte es leicht genaue Aufschlüsse hierüber erhalten. Eine derartige, zu angegebenen Zwecken ausgeführte größere Rekognoscirung ward aber von Bazaine nicht angeordnet. Auf die

Meldung hin, daß deutsche Reiter in Pont à Mousson eingetroffen seien, wurde am 12. ein größeres Detachement Chasseurs d'Afrique gegen diesen Ort entsandt. Demselben glückte es, die Deutschen zu überfallen und zu verjagen. Mit diesem Erfolge äußerst zufrieden, zogen die Chasseurs nach mehrstündigem Aufenthalt in der Stadt wieder ab. Bis Dieulouard hatten sie ihre Rekognoscirung nicht ausgedehnt, über den Anmarsch der feindlichen Corps gegen die Strecke Pont à Mousson—Gorze hatten sie nichts in Erfahrung gebracht, die Brücke in ersterem Ort wurde nicht zerstört, weil erstens kein Auftrag hierzu ertheilt war, und weil zweitens der Commandeur jener Chasseurs, welcher die Nothwendigkeit der Zerstörung wohl erkannt, auch hierüber Meldung nach Metz erstattet haben soll, mit seinen Reitern die Zerstörung einer massiven Brücke nicht auszuführen im Stande war. Am 13. besetzten die Deutschen Pont à Mousson und Dieulouard mit größeren Abtheilungen von Infanterie und sicherten sich hierdurch den Besitz der wichtigen Brücken. Kurze Zeit darauf fielen auch die Mosel-Brücken unterhalb Pont à Mousson ohne Schwertstreich in die Hände der Deutschen. Bazaine bestimmte also die beiden oben angeführten Straßen zum Abmarsch der Rhein-Armee nach Verdun, weil er in Folge mangelhafter Rekognoscirungen in völliger Unkenntniß über die Operationen der Deutschen zwischen Metz und Pont à Mousson verblieben war und keinerlei Gefahr für den Rückmarsch seiner Armee auf jenen Straßen vermuthete, welche überdieß die kürzesten Routen nach Verdun waren. Aus diesem Grunde wurde auch die dritte von Metz über Briey nach Verdun führende Straße, welche allerdings die weiteste Route war, für den Rückmarsch gar nicht in Betracht gezogen. Die ganze etwa 180,000 Mann, 50,000 Pferde, 400 Geschütze, einige tausend Wagen zählende Rhein-Armee wurde am 14. auf die von Metz nach Gravelotte führende Hauptstraße dirigirt, von wo sie am 15. in zwei Colonnen nach Châlons abrücken sollte.

Die den Corps ertheilte Disposition für den Abmarsch nach Gravelotte hatte den großen Fehler, daß in derselben die bei der Marschbewegung einer so bedeutenden Armee auf's genaueste zu erwägenden Zeit- und Raumverhältnisse gar nicht in Betracht gezogen waren. Der Befehl, welchen die Corps erhielten, lautete ganz allgemein: C. 6 beginnt am 14. früh Morgens den Abmarsch, die übrigen Corps folgen in der angegebenen Reihenfolge. Die Stunde des Abmarsches war folglich nicht bestimmt angegeben, es wurde ferner keine Rücksicht darauf genommen, daß ein mit allen seinen Truppentheilen auf einer und derselben Heerstraße abmarschirendes Corps eine bestimmte und sehr bedeutende Länge einnimmt, daß, um Stockungen zu vermeiden, bestimmte Intervallen zwischen den aufeinanderfolgenden Corps sowohl, wie zwischen den einzelnen Truppen-

theilen derselben eingehalten und daß endlich die von den verschiedenen Colonnen der Corps einzuschlagenden Wege genau angegeben werden müssen. Es wurde ferner ganz außer Acht gelassen, daß die Straße von Metz nach Gravelotte für die rasche Fortbewegung großer Truppenmassen sehr ungeeignet ist. Nur auf dem geringsten Theil ihrer Länge können andere Waffengattungen, als Infanterie, auf dem Seitenterrain derselben marschiren; von Moulins steigt sowohl die Hauptstraße, wie die sich nach Rozérieulles abzweigende Straße steil an und macht den Marsch für alle Truppengattungen schwierig; von der Ferme St. Hubert bis Gravelotte bildet die Straße einen von steilen Böschungen begrenzten Hohlweg. Die Benutzung der über Plappeville, Lessy, Châtel St. Germain nach Gravelotte und der über Devant les Ponts, Lorry, Amanvillers nach Doncourt führenden Straßen, welche allerdings Umwege sind, ward kaum berücksichtigt, obwohl hierdurch der Abmarsch der Armee von Metz in jeder Beziehung wesentlich erleichtert und beschleunigt worden wäre. In Folge aller dieser Unterlassungssünden des Oberkommandeurs und seines Generalstabs entstand denn schon am 14. Vormittags eine große Unordnung und Verwirrung bei den abmarschirten und im Abmarsch begriffenen Corps, welche durch die weiteren Ereignisse am rechten Mosel-Ufer bis zum höchsten Grade gesteigert wurden.

Wegen des hohen Wasserstandes der Mosel stieß der Bau der Bockbrücken bei Insel St. Symphorien auf solche Schwierigkeiten, daß dieselben erst in den späteren Vormittagsstunden des 14. beendet werden konnten. Um dieselbe Zeit ward auch die Pontonbrücke bei Insel Chambières, welche des hohen Wassers wegen nach beiden Ufern verlängert werden mußte, erst wieder für die Truppen passirbar. Die Cavallerie und Infanterie der Corps konnten daher nicht, wie befohlen war, am 14. früh Morgens, sondern erst gegen 11 Uhr Mittags den Uebergang beginnen. Beim ersten Tagesgrauen setzten sich die Artillerie- und Traincolonnen der C. 6 und 2 in Bewegung nach den Thoren St. Barbe, des Allemands und Mazelle, um über die stehenden Brücken der Stadt auf die Straße nach Gravelotte zu rücken. Schon auf dem Marsch nach den Thoren entstanden Kreuzungen und Stockungen; an den engen Thorpassagen stritten sich die Colonnen um das Recht des Vormarsches; verschiedene Colonnen, unbekannt mit den nach den Brücken einzuschlagenden Routen in der Stadt, verfuhren sich und konnten in den engen Straßen nicht vor- noch rückwärts; an den Brückeneingängen fand in solcher Andrang von Geschützen und Fuhrwerken statt, daß die Offiziere große Mühe hatten, die Ordnung aufrecht zu erhalten und längere Stockungen im Vormarsch zu verhindern. Gegen 11 Uhr war die ganze Straße von Metz bis Gravelotte mit Geschützen, Fuhrwerken und Artilleriemannschaf-

ten bedeckt, welche sich in Unordnung und im langsamsten Marschtempo hinter und neben einander fortbewegten. Die Straßen von Metz waren um diese Zeit ebenfalls mit Artillerie und Trains dicht angefüllt. Um 11 Uhr begannen nun auch Cavallerie und Infanterie der C. 6 und 2 die inzwischen fertig gewordenen Kriegsbrücken zu passiren. Dieselben stießen dicht vor den Brückenausgängen auf die mit Geschützen und Fuhrwerken bedeckte Straße nach Gravelotte und konnten sich nur mühsam und in aufgelöster Ordnung die Passage auf derselben frei machen. Gegen 4 Uhr Nachmittags waren ein großer Theil der Artillerie und des Trains der C. 6 und 2, sowie die Cavallerie-Division Barrail und Forton bei Gravelotte eingetroffen und bezogen dort Bivouaks. C. 6 und 2 waren um diese Stunde vollständig auf das linke Ufer übergegangen und im Marsch nach Gravelotte begriffen; von C. 4 war nur noch die Division bei Mey am rechten Ufer verblieben und eben im Begriff, von dort abzurücken. Die Spitzen der Artillerie und Trains der Garde und des C. 3 waren auf der Straße nach Gravelotte angelangt, die Queues derselben passirten durch Metz; die Spitze der Cavallerie und Infanterie des C. 3 befand sich vor Porte Mazelle, die der Garde vor Porte des Allemands. Die bei Grigy, Colombey, Montoy, Nouilly stehenden Truppen des C. 3 waren im Begriff, von dort abzurücken.

Die Metzer Einwohnerschaft, bis zu diesem Moment durch die Anwesenheit der stattlichen Rhein-Armee am rechten Mosel-Ufer in großes Sicherheitsgefühl gewiegt und immer noch mit der Hoffnung erfüllt, es werde derselben gelingen, den Feind zu schlagen und nach Deutschland zurückzutreiben, erkannte jetzt mit Bestürzung, daß sie allen Illusionen entsagen und sich auf die Leiden einer Belagerung gefaßt machen müsse. Am 14. Morgens wurden Plakate in der Stadt angeschlagen, welche eine Proklamation des Kaisers an die Metzer Einwohner enthielten. Dieselbe lautete, wie folgt. „Ich verlasse Euch, um die Invasion zu bekämpfen, und vertraue Eurem Patriotismus die Vertheidigung dieser großen Stadt an. Ihr werdet nicht dulden, daß der Fremde sich dieses Bollwerks Frankreichs bemächtigt, Ihr werdet an Ergebenheit und Muth mit der Armee wetteifern. Ich werde stets mit Anerkennung des Empfanges gedenken, der mir in Euren Mauern zu Theil ward, und hoffe, Euch in glücklicheren Tagen meinen Dank dafür ausdrücken zu können." Am 14. Vormittags 9 Uhr hörte der Kaiser mit seinem Sohne die Messe in der Kathedrale und verabschiedete sich daselbst vom Bischof des Loges. Gegen Mittag fuhren die kaiserlichen Bagagewagen und Dienerschaften nach Gravelotte ab, um 2 Uhr verließ Prinz Napoléon die Stadt, um 3 Uhr fuhr der Kaiser mit seinem Sohn, begleitet von 7 Generälen und den Hundert-Garden, zur Porte de Thionville hinaus. Er reiste an diesem

Tage nur bis Longeville lès Metz, woselbst er beim dortigen Maire Henoque übernachtete. Sowohl die Metzer Einwohner, wie die Truppen, an denen der Kaiser vorbeifuhr, verhielten sich kalt und stumm gegen ihn; kein Ruf „vive l'Empereur“ erschallte, dagegen hörte man von Einwohnern wie Soldaten bittere Spöttereien über den unfähigen Kaiser, welcher die Lothringer Lande der feindlichen Invasion preisgab.

Während die französische Oberleitung seit dem 8. Aug. hartnäckig an der Auffassung festhielt, die Deutschen müßten die Rhein-Armee unter allen Umständen auf dem rechten Mosel-Ufer angreifen, und während sie aus diesem Grunde die Operationen der Deutschen an der oberen Mosel fast ganz aus den Augen verlor, erwogen die deutschen Heerführer prüfend und berechnend alle Situationen, in welche sie durch die Rhein-Armee gebracht werden könnten, und umgekehrt, in welche Situationen sie dieselbe zu bringen vermöchten. Die Stellung der deutschen Armee am 13. Abends war folgende. Armee I. Dritte Cavallerie-Division, äußerster rechter Flügel, bei Avancy. C. I mit je einer Division bei Les Etangs und Courcelles-Chaussy. C. VII mit je einer Division bei Pange und Domangeville. C. VIII hinter C. I und VII mit je einer Division bei Varize und Vionville. Erste Cavallerie-Division, äußerster linker Flügel, bei Pontoy. Armee II. Cavallerie-Brigade 11 und 13, eine Division des C. X waren bei Pont à Mousson, die Garde-Dragoner-Brigade bei Dieulouard eingetroffen. Sechste Cavallerie-Division westlich der ersten Cavallerie-Division bei Berny. Eine Division des C. X stand bei Aulnois sur Seille, C. III bei Béchy, C. IX bei Herny, in welchem Orte König Wilhelm I. an diesem Tage sein Hauptquartier hatte, C. IV bei Château-Salins, die Garde bei Oron, C. XII bei Chemery, C. II bei St. Avold. Armee III bewegte sich von der Linie Dieuze-Blamont gegen die Linie Nancy-Luneville vor. Am 12. hatte die deutsche Heeresleitung durch ihre weithin ausgeführten Cavallerie-Rekognoscirungen die Gewißheit erlangt, daß von Metz bis Toul keine größeren französischen Truppenmassen ständen, und daß die wichtigen Moselbrücken bei Dieulouard (erst kurz zuvor von den Franzosen erbaut), Pont à Mousson, Marbache und weiter stromabwärts weder zerstört, noch vom Feinde besetzt seien. Ueber die Absichten der vor Metz am rechten Mosel-Ufer stehenden französischen Armee war die deutsche Heeresleitung nicht im Klaren; sie vermuthete nur, Bazaine werde versuchen, sich plötzlich mit Ueberlegenheit auf die ihm zunächst befindlichen Theile der Armee I oder II zu werfen, um hierdurch die Fühlung zwischen denselben aufzuheben und den weiteren Vormarsch der Armee II gegen die Mosel zu stören. Es wurde daher am 12. eine Rechtsschwenkung der ganzen Armee II angeordnet, bei welcher das in Faulquemont stehende C. III den Pivotpunkt bildete. Hier-

durch erhielten die Corps der Armee II, ohne in ihrem schnellen Vorgehen gegen die Mosel aufgehalten zu werden, engere Fühlung und wurden einer gegenseitigen raschen Unterstützung fähig; überdies konnten sich der linke Flügel der Armee I und der rechte Flügel der Armee II jederzeit rasch hülfreiche Hand leisten. Es wurde ferner am 12. angeordnet, daß, um die wichtigen Moselübergänge von Dieulouard bis Metz in sicheren Besitz der Deutschen zu bringen, die Spitzen aller Corps der Armee II sich beeilen sollten, die Mosel zu erreichen, weil zu befürchten stand, daß die Franzosen schließlich doch den großen Fehler, diese Brücken nicht zerstört zu haben, einsähen und sie sämmtlich sprengten. Die 19. Division des C. X traf bereits am 13. bei Pont à Mousson ein und sicherte den Deutschen den Besitz der dortigen und der bei Dieulouard vorhandenen Brücke. Die deutsche Heeresleitung faßte jetzt den Plan, der Rhein-Armee, wenn es irgend möglich sei, den Rückmarsch nach der Maas zu verlegen und sie entweder nach Belgien hineinzuwerfen, woselbst nach Kriegsgebrauch ihre Entwaffnung erfolgen mußte, oder sie in das verschanzte Lager von Metz zurückzutreiben und dort zu blokiren, bis der Hunger sie zur Kapitulation zwingen werde. Jeder Tag, welchen Bazaine unnütz länger am rechten Mosel-Ufer verblieb, machte das Gelingen dieses kühnen Planes der deutschen Heerführer wahrscheinlicher, denn es konnten alsdann selbst die noch am weitesten von der Mosel entfernten Corps der Armee II das linke Mosel-Ufer erreichen und mit zum Angriff auf die abmarschirende Rhein-Armee verwendet werden. Da die Deutschen im Ganzen über 10 Armeecorps der Armee I und II verfügten, so war eine Theilung der Streitkräfte in eine am linken, eine am rechten Ufer operirende Armee um so zulässiger, wenn durch Herstellung einer genügenden Anzahl Brücken über die Mosel und sonstige zweckentsprechende Anordnungen eine rasche Unterstützung dieser beiden durch den Fluß getrennten Armeen ermöglicht wurde. Die weiteren Fehler, welche Bazaine beging, unterstützten dieses Projekt der deutschen Heerführer wesentlich und ließen dasselbe auf das vortrefflichste gelingen.

Am 13. ging vom Hauptquartier Herny folgender Befehl an Armee I und II. Erstere sollte am 14. in ihrer Stellung verbleiben und durch vorgeschobene Avantgarden genau beobachten lassen, ob die Rhein-Armee sich zurückzöge oder einen Angriff beabsichtige. Von Armee II sollten C. III nur bis Pagny, C. IX nur bis Béchy vormarschiren, damit sie Armee I, falls dieselbe vom Feind angegriffen werde, rechtzeitig unterstützen könnten. Andererseits sollte Armee I die Armee II durch Flankenangriff unterstützen, wenn letztere angegriffen werde. Alle übrigen Corps der Armee II sollten den Vormarsch gegen die Linie Pont à Mousson-Marbache fortsetzen. C. X ward angewiesen, am linken Mosel-Ufer von

Pont à Mousson Stellung zu nehmen. Die Cavallerie beider Armeen sollte möglichst weit vorgeschoben werden und einen etwaigen Rückzug des Feindes nach Verdun beunruhigen.

Schlacht bei Colombey-Nouilly. Am 14. gegen 11 Uhr Vormittags bemerkten die deutschen Vorposten der Armee I auffällige Bewegungen in den vor ihnen befindlichen Lagern der Franzosen und meldeten, die letzteren schienen nach Metz hin abzumarschiren. Genaue von Generalstabsoffizieren ausgeführte Rekognoscirungen ergaben gegen 3 Uhr Nachmittags als ganz unzweifelhaft, daß die Rhein-Armee weder gegen Armee I noch II einen Angriff beabsichtige, sondern sich allmälig aus ihren Lagern nach Metz hin zurückziehe. Der erste preußische General, welcher, sobald dieser Rückmarsch der Franzosen nach Metz konstatirt war, denselben durch einen Angriff zu stören beschloß, war General v. d. Goltz, Kommandeur der 26. Brigade (C. VII), welche bei Laquenexy stand. Er ließ sein Vorgehen an die Divisions-Commandeure des C. VII, an C. I sowie an die Cavallerie-Division melden und um ihre Mitwirkung ersuchen; diese Meldungen trafen etwa gegen 4 Uhr an Ort und Stelle ein. C I war bereits um 2 Uhr allarmirt worden, da General Manteuffel offensive Unternehmungen der Franzosen vermuthete. Goltz rückte um 3½ Uhr mit seiner Brigade vor und griff Château-Aubigny und Colombey an, welche von Truppen der zum C. 3 gehörigen Division Metmann besetzt waren. Die beiden Ortschaften, sowie die Höhen südlich von Colombey wurden nach kurzem Gefecht den Franzosen entrissen; Versuche der letzteren, die verlorenen Stellungen wieder zu erobern, mißlangen. Später fiel auch La Planchette in die Hände der Preußen, welche gleichzeitig gegen Montoy vorgingen.

Nur ungern trat die französische Armee den Rückzug auf das linke Mosel-Ufer an; bis zum letzten Augenblick waren Offiziere, wie Mannschaften von dem innigen Wunsche beseelt, sich zuvörderst noch einmal mit dem gegenüberstehenden Gegner im Kampfe zu messen. Um so größer war die allgemeine Begeisterung in der ganzen Rheinarmee, als am 14. gegen 4 Uhr Nachmittags plötzlich der von Colombey her erschallende Kanonendonner verkündete, daß die Preußen endlich geneigt seien, die ihnen so lange vergebens angebotene Schlacht am rechten Moselufer anzunehmen. Die Division Metmann hatte beim ersten Anrücken der Preußen schleunigst ihre frühere Stellung wieder eingenommen und befand sich bald im hitzigen Kampf mit denselben. Sämmtliche auf dem rechten Ufer im Abmarsch befindlichen Truppen machten instinktmäßig beim ersten Erschallen des Kanonendonners Halt und Front nach dem Feinde hin. Befehl hierzu ertheilte eigentlich niemand; die plötzlich alle Offiziere wie Soldaten ergreifende Kampflust, das in der ganzen Rhein-Armee herr-

schende Gefühl, daß man sich vor dem Abmarsch nach Châlons der Ehre halber noch einmal mit dem Gegner schlagen müsse, die sichere Hoffnung, denselben diesmal zu besiegen und hierdurch die den französischen Waffen bei Weißenburg, Wörth und Spicheren beigebrachten Scharten auszuwetzen, waren die leicht erklärlichen Ursachen dieses plötzlichen Einstellens der Rückwärtsbewegung auf dem rechten Ufer. Bazaine, von gleichen Gefühlen und Hoffnungen hingerissen, vergaß völlig, daß strategische Rücksichten jede Verzögerung des Abmarsches der Rhein-Armee und die Annahme einer Schlacht auf dem rechten Mosel-Ufer verböten. Anstatt der Division Metman anzubefehlen, nur ein Arrièregarden-Gefecht mit den Preußen bis unter den Schutz des Fort Queuleu zu führen, übrigens aber gleich allen andern Divisionen den Rückmarsch fortzusetzen, billigte er das Haltmachen der sämmtlichen Truppen am rechten Ufer und eilte nach Borny, um sich von dort aus über die Gefechtslage zu orientiren. Da er die Division Metman ernstlich engagirt fand und überdies Meldungen erhielt, daß von Norden und Westen her preußische Truppen im Anrücken begriffen seien, so befahl er allen auf dem rechten Ufer befindlichen Divisionen, wieder ihre alten Stellungen zu besetzen und den Kampf mit dem Gegner anzunehmen. Die bereits auf das linke Ufer übergegangenen Divisionen des C. 4, welche übrigens noch in nächster Nähe von Metz waren, erhielten Befehl, auf das rechte Ufer zurückzugehen und ihre Stellung an der Straße nach Busendorf wieder einzunehmen. Somit ging Bazaine unklugerweise in die ihm von der deutschen Heeresleitung geschickt gelegte Falle; die Armee II ward nunmehr in den Stand gesetzt, der Rhein-Armee den Rückmarsch auf der Straße Gravelotte-Mars-la-Tour mit größeren Streitkräften verlegen zu können.

Die Brigade Goltz, welche im ersten Anlauf rasche Erfolge gegen die im Abmarsch begriffene Division Metman errungen und auf dem Thalrand westlich des Colombey-Baches festen Fuß gefaßt hatte, versuchte vergebens, gegen Ferme Belle-Croix vorzudringen und den Franzosen neues Terrain abzugewinnen. Diese letzteren entwickelten zwischen Colombey, Borny und Ferme Belle-Croix immer größere Truppenmassen und richteten ein verheerendes Geschütz- und Gewehrfeuer gegen die wiederholt zur Offensive vorgehenden Preußen. Gegen 5 Uhr befand sich Brigade Goltz in einer gefährdeten Situation und würde schwerlich im Stande gewesen sein, ihre Stellung zu behaupten, wenn Bazaine einen kräftigen Vorstoß gegen dieselbe angeordnet hätte. Dieser Vorstoß unterblieb jedoch; von 5 Uhr an lenkten nun überdies die auf anderen Punkten erscheinenden preußischen Truppen die Aufmerksamkeit der Franzosen etwas von der Brigade Goltz ab.

General Manteuffel hatte bald nach 4 Uhr seinem Corps Befehl

zum Vorrücken gegen Metz ertheilt. Die erste Division rückte auf der von Saarbrücken, die zweite Division auf der von Saarlouis nach Metz führenden Straße vor; die Avantgarde der ersten Division bildeten Truppen der zweiten, die der zweiten Division Truppen der dritten Brigade. Abtheilungen von Cavallerie und Artillerie eilten voraus, die Infanterie folgte im raschen Marschtempo. Gegen 5 Uhr fuhren bei der Brauerei von Noisseville zwei Batterien, bei Montoy eine Batterie des C. I auf und eröffneten unverzüglich ihr Feuer gegen die Franzosen. Diesen Batterien folgte rasch Infanterie des Corps I, welche bald nach 5 Uhr von Noisseville aus (5 K.) gegen Nouilly und von Montoy aus (2 K.) gegen die Höhen nördlich dieses Ortes vorging. Gleichzeitig traf Infanterie der 25. Brigade (2 Bataillone) bei Colombey ein und brachte dort der Brigade Goltz die sehr nothwendige Verstärkung. Die nunmehr nach und nach herbeieilende Infanterie und Artillerie rückte sofort in die Gefechtslinie ein. Seit 5 Uhr erstreckte sich die preußische Schlachtlinie von Colombey (linker Flügel*) über Montoy (Centrum) bis Noisseville (r Fl.), die Länge derselben betrug etwa ³/₄ Meile. Die französische Stellung war pp. ³/₄ Meilen lang und lief von Grigy (l. Fl.) über Borny, Ferme Belle-Croix (Centrum) nach Mey (l. Fl.). La Planchette, Lauvallières, Nouilly waren die von den Franzosen besetzten vorgeschobenen Posten dieser Stellung. C. 3 hatte die Strecke von Grigy bis Nouilly, C. 4 Mey und rückwärts dieses Dorfes die Straße nach Busendorf besetzt, die Garde stand als Reserve hinter C. 3.

Nouilly und Lauvallières wurden den Franzosen rasch entrissen; hiermit hörten jedoch weitere Erfolge der Preußen auf ihren Flügeln und im Centrum vorläufig auf. Ihre Versuche, die Franzosen aus den Stellungen von Mey zu vertreiben, mißlangen, deßgleichen glückte es ihnen nicht, im Centrum gegen die Ferme Belle-Croix vorzudringen; auch auf dem linken Flügel, woselbst die Franzosen den von Colombey nach der Ferme führenden Weg und ein an demselben liegendes Tannenwäldchen, mit größter Hartnäckigkeit festhielten, scheiterten alle Vorstöße der Preußen gegen diese Stellung. Bis gegen 6 Uhr standen von letzteren 21 Infanterie- resp. Jäger-Bataillone, 2 Cavallerie-Regimenter, 60 Geschütze in der Gefechtsstellung. Dagegen verfügte Bazaine über drei vollzählige Armeecorps, welche pp. 115 Infanterie- resp. Jäger-Bataillone, etwa 200 Geschütze und zahlreiche Cavallerie zählten. Es wäre daher entschieden geboten gewesen, daß Bazaine diese bedeutende Ueberlegenheit seiner Streitkräfte entsprechend ausnutzte, bevor der Gegner im Stande war, größere Verstärkungen heranzuführen, und daß er auf der ganzen

*) Abkürzung l. Fl. — r. Fl. linker, rechter Flügel.

Gefechtslinie kräftige Vorstöße gegen die schwachen Abtheilungen desselben anordnete; statt dessen hielt der Marschall seine Truppen mit einer gewissen Aengstlichkeit in der Defensive und begnügte sich damit, die immer erneuten Offensivstöße der Preußen hauptsächlich durch die Feuerwirkung seiner Artillerie und Infanterie abzuweisen.

Bis gegen 7 Uhr vermochten die Preußen nur das im Verlauf des Kampfes gewonnene Terrain zu behaupten, nicht aber neues zu gewinnen. Kurz vor 7 Uhr gelang es jedoch ihren auf dem linken Flügel kämpfenden Truppen, die Franzosen aus der Stellung längs des von Colombey nach Belle-Croix führenden Weges zu verjagen und ihnen das erwähnte Tannenwäldchen zu entreißen. Ein weiteres Vordringen gegen Belle-Croix ward aber in Folge der überlegenen, daselbst koncentrirten französischen Streitkräfte und des vernichtenden, von dort ausgehenden Geschütz- und Gewehrfeuers unausführbar. Versuche der Franzosen, den Preußen die gewonnene Stellung vor Colombey zu entreißen, scheiterten gleichfalls. Von 6½ Uhr an trafen nun rasch nach einander größere Verstärkungen der Preußen auf ihrem linken Flügel ein, mit deren Hülfe es möglich ward, denselben nach Süden zu verlängern und den rechten Flügel der Franzosen, für welchen Grigy und das Gehölz vor Borny die Hauptstützpunkte bildeten, energisch anzugreifen. Um 6½ Uhr erschienen die ersten Truppen der 18. Infanterie-Division (zur Armee II gehörig), welche von Buchy hermarschirt kamen, bei Peltre und dirigirten sich auf Mercy le Haut. Fast gleichzeitig traf bei letzterem Ort eine Brigade der bei Mécleuves aufgestellten ersten Cavalleriedivision ein. Um 7 Uhr langte die 28. Infanterie-Brigade westlich von Colombey an, die 27. Infanterie-Brigade nahm als Reserve zwischen diesem Ort und Marsilly Stellung. Die verschiedenen nach und nach eintreffenden Batterien dieser auf dem linken preußischen Flügel auftretenden Truppen eröffneten das Feuer gegen Grigy und das Gehölz von Borny, und unterstützten hierdurch wirksam das Vorgehen der Infanterie gegen die dortigen Stellungen der Franzosen. Um 8 Uhr räumten letztere den südlichen Theil des Gehölzes von Borny, etwas später Grigy; beide Positionen wurden unverzüglich von den Preußen besetzt. Um 9 Uhr erlosch der Kampf auf dem linken preußischen und rechten französischen Flügel.

Der rechte preußische Flügel gerieth um 6½ Uhr in eine gefährdete Lage durch eine Umgehung, welche die Division Lorencez des C. 4 gegen denselben versuchte. Dieselbe drang nördlich der nach St. Barbe führenden Straße vor, richtete von ihren bei Villers-l'Orme auffahrenden Batterien ein heftiges Feuer gegen die Preußen und schien die Absicht zu haben, zwischen Villers-l'Orme und Nouilly zum Angriff vorzugehen. General Memerty, Kommandeur der 3. preußischen Brigade, ließ in

Folge dieser drohenden Umgehung die vor Mey engagirte preußische Infanterie nach Nouilly zurückgehen, Servigny mit Infanterie besetzen und 24 Geschütze bei Servigny und Poix auffahren. General Manteuffel ertheilte, als diese Anordnungen bereits getroffen waren, den folgenden Befehl. Die dritte Brigade sollte unter allen Umständen den Abschnitt des Nouilly-Grundes und die Stellung bei Noisseville behaupten. Die um diese Zeit bei Montoy eintreffende erste Infanterie-Brigade ward nach Noisseville dirigirt und als Hauptreserve für den rechten Flügel bestimmt, die von Château-Gras anrückende vierte Infanterie-Brigade erhielt Befehl, nördlich von Noisseville vorbeizumarschiren und einen Vorstoß gegen die linke Flanke der Division Lorencez zu machen. Von Lauvallières bis Noisseville wurden 42 Geschütze in Position gestellt, so daß nunmehr im Ganzen von Lauvallières bis Poix 66 Geschütze gegen die Division Lorencez, sowie gegen die französische Stellung bei Mey feuerten. Im weiteren Verlauf des Gefechts auf dem rechten preußischen Flügel rückten noch 24 Geschütze des C. VII in die Position Lauvallières - Noisseville. Die von Avancy herbeigeeilte dritte Cavallerie-Division ward bei Retonfey als Reserve aufgestellt. Diese Anordnungen hatten zur Folge, daß die Division Lorencez einen energischen Angriff gegen den äußersten rechten preußischen Flügel nicht wagte; sie griff weder Poix, noch Servigny an, sondern begnügte sich mit der von Villers-l'Orme gegen die preußische Stellung begonnenen Kanonade. Um 8 Uhr schritt die in Servigny postirte preußische Infanterie zum Angriff gegen die bei Villers-l'Orme stehende feindliche Artillerie vor, fand dieselbe jedoch bei ihrem Eintreffen bereits abmarschirt und nahm nun mit der dort zurückgebliebenen feindlichen Infanterie ein Feuergefecht auf, welches gegen 9 Uhr Abends erlosch.

Alle Versuche der Preußen, von den in ihrem Centrum liegenden Orten la Planchette, Lauvallières und Mühle Gouvillon gegen Belle-Croix vorzudringen und dem Feinde die dortigen Höhen zu entreißen, blieben bis 7 Uhr ohne nennenswerthe Resultate; zu benannter Stunde gelang es ihnen jedoch, am westlichen Thalrande von la Planchette so viel Terrain zu gewinnen, daß 24 Geschütze des C. I daselbst Stellung nehmen und das weitere Vorgehen der Infanterie wirksam unterstützen konnten. Zwischen 7 und 8 Uhr glückte es der Infanterie des C. I nördlich der nach Saarbrücken führenden Straße bis zu dem Punkte vorzudringen, woselbst der von Colombey nach Ferme Belle-Croix führende Weg in diese Straße einmündet. Die hier genommene Stellung, in welcher sich jetzt C. I und VII die Hand reichten, ward erfolgreich gegen die französischen Versuche, sie wiederzuerlangen, vertheidigt. Der auf Mühle la Tour hin vorgegangenen Infanterie des C. I gelang es trotz aller An-

strengungen längere Zeit nicht, die Franzosen aus den dortigen Stellungen zu verjagen. Zur Zeit, als die Division Lorencez die erwähnte Umgehung versuchte und General Memerty die vor Mey engagirten preußischen Truppen nach Nouilly zurückzog, ward die bei Mühle la Tour fechtende preußische Infanterie vorübergehend ernstlich in ihrer rechten Flanke bedroht. Diese Gefahr wurde jedoch rasch dadurch beseitigt, daß General Memerty, noch ehe er den angeführten Befehl des Generals Manteuffel erhalten hatte, von neuem ein Regiment Infanterie seiner Brigade zum Angriff gegen Mey vorrücken ließ und daß gleichzeitig ein Regiment der dritten Infanterie-Brigade ebendorthin dirigirt ward. Dem vereinten Angriff dieser nunmehr in der Richtung Mey-Vantoux vorgehenden Infanterie gelang es, die Franzosen daselbst zum Weichen zu bringen. Sie wurden aus dem lange behaupteten Wäldchen östlich von Mey geworfen und vermochten nicht, sich wieder in den Besitz desselben zu setzen. Das Dorf Mey ward von den Preußen genommen und besetzt, als es bereits völlig Nacht geworden war. Während dieser nördlich des Vallières-Baches liegende Abschnitt in den Besitz der Preußen gerieth, drangen die Franzosen bei einbrechender Dunkelheit erfolgreich gegen die preußischen Truppentheile vor, welche auf den Höhen westlich von Mühle Goupillon und Lauvallieres kämpften. Die Preußen begannen hier das bis dahin mit großer Zähigkeit behauptete Terrain am westlichen Thalrande des Grundes aufzugeben und nach dem östlichen Thalrand zurückzuweichen. Das persönliche Erscheinen des Generals Bentheim, Commandeurs der zweiten Division, hemmte den weiteren Rückzug dieser Truppen. Der General sammelte und ordnete dieselben, stellte sich an ihre Spitze und führte sie von neuem gegen den westlichen Thalrand vor, von dem sich die Franzosen nun allmälig zurückzogen. Von der am späten Abend auf dem Kampfplatze eintreffenden ersten und vierten Infanterie-Brigade hatten nur noch wenige Bataillone Gelegenheit, in den Kampf mit einzugreifen.

Als die Schlacht gegen 9 Uhr auf der ganzen Kampflinie eingestellt wurde, war also die Sachlage folgende. Die Preußen hatten auf ihrem linken und rechten Flügel entschiedene Vortheile errungen, den Gegner aus seinen Stellungen geworfen und so weit verfolgt, bis das Feuer der Forts diese Verfolgung einzustellen nöthigte. Dagegen waren die Franzosen Herren ihrer Stellung bei Borny und Ferme Belle-Croix geblieben, die dort von den Preußen errungenen Erfolge waren ganz unbedeutend. Somit war eigentlich keine der kämpfenden Parteien berechtigt, den Sieg in dieser Schlacht für sich zu beanspruchen, jede von ihnen schrieb sich aber denselben zu. In strategischer Beziehung hatte allerdings die deutsche Heeresleitung vollständig über die französische triumphirt, der Abmarsch

der Rhein-Armee auf der Straße Gravelotte-Mars-la-Tour konnte nunmehr mit genügender Aussicht auf glücklichen Erfolg von der ersteren verhindert werden.

Die Preußen verblieben, nachdem die Schlacht beendigt war, noch einige Stunden auf dem von ihnen eroberten Terrain. Sodann befahl General Steinmetz den Truppen des C. I und VII, in die vor dem Beginn der Schlacht eingenommenen Bivouaks zurückzumarschiren, weil ein längeres Verweilen der Armee in unmittelbarer Nähe der Festung zur Nachtzeit weder rathsam noch nothwendig erschien. Dieser Befehl traf beim Corps VII sehr spät ein, dasselbe rückte daher erst bei Tagesanbruch vom Schlachtfeld nach seinen früheren Bivouaks ab. Die Franzosen verblieben gleichfalls noch einige Stunden in ihren Stellungen bei Borny und Ferme Belle-Croix und zogen sich dann von dort weiter nach Metz hin zurück. Auf beiden Seiten hatten die Truppen in dieser fünf Stunden dauernden Schlacht mit großer Bravour und Ausdauer gekämpft; in Bezug auf geschickte und energische Truppenführung zeichneten sich auch in diesem Kampfe die preußischen Generäle wieder rühmlichst vor den französischen aus. Den Marschall Bazaine besonders trifft der Vorwurf, die angeführte, bis zum Schluß des Kampfes währende bedeutende Ueberlegenheit seiner Streitkräfte in ganz ungenügender Weise ausgenutzt und die unbedingt nothwendigen kräftigen Offensivstöße gegen den Feind selbst in den geeignetsten Momenten vollständig unterlassen zu haben. Die kaiserliche Garde verblieb während der ganzen Dauer der Schlacht in ihrer Reservestellung und kam überhaupt nicht zur Aktion, die drei Divisionen des C. 4 wurden gegen den rechten preußischen Flügel nicht so verwendet, wie geschehen konnte und mußte, um denselben zu werfen; C. 3 hatte eigentlich ganz allein auf der langen Strecke von Grigy bis Nouilly den Hauptkampf zu führen, in welchem ein rechtzeitiges Einschreiten der Garde von größtem Vortheil gewesen sein würde. Die Franzosen verloren in dieser Schlacht an Todten, Verwundeten, Vermißten ca. 3600, die Preußen ca. 5000 Mann. Von den französischen Verlusten kamen mehr als ³/₄ auf das C. 3; der Commandeur desselben, General Decaën, ward schwer verwundet und erlag wenige Tage später diesen Wunden in Metz.

Durch die Straßen von Metz passirten gerade zu jener Zeit, als das Gefecht bei Colombey begann, größere Colonnen von Bauerfuhrwerken, welche die Rhein-Armee requirirt hatte. Die Fuhrleute dieser Colonnen wurden, als sie den Kanonendonner hörten, von einer furchtbaren Angst ergriffen; sie bildeten sich ein, die Preußen drängen bereits zu den Thoren der Stadt hinein, begannen daher auf ihre Pferde loszupeitschen und in wilder Eile nach dem Ban St. Martin hinzujagen, um der be-

fürchteten Massakrirung zu entgehen. Es entstand hierdurch sowohl in der Stadt, wie auf dem Ban St. Martin längere Zeit eine grenzenlose Verwirrung; alle Passagen waren verfahren und versperrt, ein entsetzliches Lärmen und Schreien übertönte alle Kommandoworte, welche die mit Herstellung der Ordnung beschäftigten Officiere gaben, nur mit großer Mühe wurde die Passage durch die Stadt wieder freigemacht und die weitere Flucht der Fuhrwerkskolonnen vom Ban St. Martin aus verhindert. Die Metzer Einwohnerschaft, schon durch den plötzlichen Abmarsch der Rhein=Armee in etwas trübe Stimmung versetzt, gerieth vorübergehend, als plötzlich der Kanonendonner von Colombey ertönte und gleichzeitig die erwähnte Panik bei den Fuhrwerkskolonnen eintrat, in eine leicht erklärliche Bestürzung, welche jedoch einer freudigen Aufregung wich, sobald günstige Nachrichten vom Kampfplatze her eintrafen. Die Hoffnung, daß es der Rhein=Armee gelingen werde, die Preußen zu besiegen und von Metz zu verjagen, beseelte die ganze Bürgerschaft; eine unbeschreibliche Freude ergriff dieselbe, als am Abend gegen 9 Uhr General Coffinières Plakate in den Straßen anschlagen ließ, welche folgendes verkündeten. „Sonntag, 8 Uhr 10 Minuten. Die Schlacht ist fast zu Ende. Die Linien der Preußen hatten drei Lieues Ausdehnung. Ueberall ist Terrain gewonnen worden." Die Metzer Bürgerschaft nahm als selbstredend an, daß nur die Rhein=Armee Terrain gewonnen haben könne, die Preußen folglich auf allen Punkten geschlagen und im Rückzug begriffen seien; es herrschte daher am Abend ein endloser Jubel in der ganzen Stadt, bis spät in die Nacht hinein ward der gewonnene große Sieg gefeiert. Der Kaiser sandte um 10 Uhr Abends von Longeville aus eine Depesche folgenden Inhalts an die Kaiserin. „Die Armee begann auf das linke Mosel=Ufer überzugehen. Noch diesen Morgen hatten unsere Rekognoscirungen nichts über die Anwesenheit feindlicher Corps gemeldet; als aber die Hälfte der Armee auf das linke Ufer übergegangen war, griffen die Preußen mit bedeutenden Streitkräften an. Nach vierstündigem Kampf wurden sie mit großen Verlusten zurückgeworfen." Bazaine sagt in seinem rapport militaire folgendes über diese Schlacht. „Meiner Instruktion gemäß sollte die Armee, welche seit dem 11. am rechten Mosel=Ufer stand, nach dem linken Ufer übergehen und demnächst nach Verdun abmarschiren. Diese Bewegung war in vollem Gange, als die Deutschen gegen 2 Uhr Nachmittags die Division Metman des C. 3 angriffen. Es wurde nothwendig, diese Division zu unterstützen und den Feind, welcher sehr unternehmend wurde, aufzuhalten. C. 4, dessen Truppen fast sämmtlich auf das linke Ufer übergegangen waren, kehrte zum Theil um und griff in den Kampf ein, welcher die Schlacht von Borny genannt wird. Wir hatten nicht das Glück, die Projekte des Feindes zu vereiteln,

welche darauf ausgingen, unsere Concentration auf dem Plateau von Gravelotte zu verhindern und seinen Truppen Zeit zu verschaffen, daselbst vor uns einzutreffen."

Stellung der französischen und preußischen Armee am 15. August Abends. Die am rechten Ufer verbliebenen französischen Corps begannen am 15. früh Morgens auf das linke Ufer überzugehen und nach Gravelotte abzumarschiren. Sie benutzten zu diesem Marsch die Hauptstraße nach Gravelotte, den sich von derselben nach Rozérieulles abzweigenden und den von Porte de France über Plappeville und Lessy führenden Weg. Laut Befehl Bazaine's sollten die Truppen am 15. Abends in folgenden Stellungen stehen. Cav.-D. Barrail Jarny, C. 4. Doncourt, C. 3 auf der Linie St. Marcel-Vernéville, Cav. D. Forton Tronville, C. 2 Mars la Tour, C. 6 Vionville und Rezonville, Garde Gravelotte. Die Marschbewegungen der Truppen erfolgten an diesem Tage mit gleicher Unordnung und Langsamkeit, wie am vorigen; in die Trains und Fuhrwerkskolonnen war keine Ordnung zu bringen, so daß die Truppen große Mühe hatten, sich die Passage frei zu machen und vorwärts zu kommen. Die Folge hiervon war, daß die vorgeschriebenen Stellungen am Abend des 15. nicht von allen Truppentheilen eingenommen werden konnten. Die Cav.-D. Barrail und Forton waren, erstere bei Jarny, letztere bei Vionville eingetroffen. C. 2 lagerte südlich, C. 6 nördlich des Dorfes Rezonville dicht an der nach Mars la Tour führenden Straße. C. 3 gelangte erst in später Nacht mit drei Divisionen in die Stellung zwischen Vernéville und St. Marcel, dagegen war D. Metman in Folge des Gedränges auf allen zum Abmarsch bestimmten Straßen genöthigt, die Nacht vom 15.—16. bei Insel Chambières zu bivouakiren. C. 4 gelangte nur mit einer Division bis Lessy, den andern beiden Divisionen war es aus gleichem Grunde, wie der D. Metman, nicht möglich geworden, von Woippy und Devant les Ponts abzumarschiren. Die Garde war bei Gravelotte eingetroffen und bivouakirte daselbst.

Am 15. früh Morgens ritten auf dem rechten Mosel Ufer von allen Seiten pr. Cav.-Patrouillen und Detachements gegen Metz vor, um zu ermitteln, ob noch größere frz. Streitkräfte auf dem rechten Ufer verblieben seien. Dieselben gelangten ungehindert bis dicht an die Forts St. Julien und Queuleu und bis in die Dörfer Montigny, Sablon, Grigy, Les Bordes hinein, ohne auf irgend welche feindliche Truppen zu stoßen. Drei Escadrons der sechsten Cav.-D. mit zwei Geschützen rückten am frühen Morgen über Frescaty auf Montigny los. Ein Theil der Reiter drang bis zum dortigen Bahnhof vor; bei demselben waren sehr bedeutende Verpflegungsvorräthe aufgespeichert, von denen die Reiter so große Mengen, als ihnen ihr kurzer Aufenthalt daselbst gestattete, zu verderben suchten.

Die Metzer Zeitungen äußern ihre Freude darüber, daß die Reiter sich damit begnügten, einige wenige Reis- und Kornsäcke mit ihren Säbeln aufzuschlitzen und den Inhalt derselben in den Schmutz zu schütten, aber nicht auf den Gedanken kamen, die gesammten Vorräthe in Flammen aufgehen zu lassen, was sehr leicht ausführbar und für die Verpflegung der Armee sehr nachtheilig gewesen sein würde. Während diese Reiter nach dem Bahnhof hin vordrangen, hatte die ihnen mitgegebene Artillerie bei Ferme Bradin abgeprotzt und ihr Feuer auf Longeville und ein zwischen diesem Ort und Moulins befindliches frz. Lager gerichtet. Eine nahe dem Hause, in welchem der Kaiser logirte, krepirende Granate weckte denselben aus seinem Schlummer. Er gab jetzt seine ursprüngliche Absicht, noch diesen ganzen Tag in Longeville zuzubringen, auf und reiste schleunigst nach Gravelotte ab, woselbst er im Gasthof der Wittwe Driant Logis nahm. Auf dem linken Mosel-Ufer streifte die Cav. der Armee II noch über Jarny und Conflans hinaus, verschiedene Rencontres fanden seitwärts der Straße Gravelotte-Mars la Tour zwischen pr. und frz. Cav. statt. Die letztere nahm kein ernstliches Gefecht an, sondern zog sich bald nach Vionville und Rezonville hin zurück. Gegen zwei Uhr Nachmittags standen auf der Linie Suzemont-Xonville 32 pr. Escadrons mit 2 Batterien in Stellung und bezogen daselbst Bivouaks.

Am Morgen des 15. erging vom Hauptquartier zu Herny der Befehl an A. I, das in der Schlacht vom 14. gewonnene Terrain, soweit dasselbe nicht im Feuerbereiche der Forts liege, wieder zu besetzen. C. VIII und IX sollten näher an C. I und VII heranrücken, um im Fall der Wiederaufnahme des Kampfes Seitens der Franzosen rechtzeitig zur Hand zu sein. Bald nach dem Eintreffen dieses Befehls erschien König Wilhelm I auf dem Schlachtfeld und erhielt dort von dem zur Rekognoscirung vorausgeeilten Generalquartiermeister Podbielski die Meldung, daß keine größeren frz. Streitmächte mehr auf dem rechten Ufer zu entdecken seien, mithin die ganze Rheinarmee ihren Uebergang auf das linke Ufer bewerkstelligt zu haben scheine. Ein längeres Verbleiben der A. I auf dem rechten Ufer ward also jetzt unnöthig, es handelte sich darum, dieselbe möglichst rasch nach dem linken Mosel-Ufer zu dirigiren, um sie dort mit zu dem großen Angriff gegen die abmarschirende Rhein-Armee verwenden zu können. Der befohlene Rückmarsch auf das Schlachtfeld vom 14 wurde deßhalb sistirt; General Steinmetz erhielt Befehl, seine Armee in eine Stellung zwischen Courcelles-Chaussy und Orny zu führen und Metz durch die zwei Cav.-D. von Avancy und Verny aus beobachten zu lassen.

Das Hauptquartier der A. II zu Pont à Mousson wurde am 15. Morgens benachrichtigt, daß A. I am 14. eine Schlacht geschlagen und

die Franzosen nach Metz zurückgeworfen habe. Das Telegramm schloß mit den Worten: „Verfolgung auf Straße Metz-Verdun wichtig." Gegen Mittag erhielt das Oberkommando der A. II ein zweites Telegramm, welches anzeigte, daß die Rhein-Armee muthmaßlich schon im vollen Rückzug nach Verdun begriffen sei, und daß die C. III, IX, XII wieder vollständig zur freien Verfügung der A. II ständen. Bereits auf das erste Telegramm hin hatte A. II den größten Theil ihrer Cav. auf das linke Mosel-Ufer dirigirt, um sich Gewißheit über Bewegungen und Stellungen der Franzosen zu verschaffen.

Am 15. Abends hatten die deutschen Armeen folgende Stellungen. A. I. Dritte Cav.-D. Avancy. C. I Courcelles sur Nied, C. VII Pange-Dommangeville, C. VIII Silly en Saulnois, erste Cav.-D. Courcelles sur Nied. A. II. Fünfte Cav.-D. Suzemont-Xonville, je eine Garde-Cav.-Brg. bei Thiaucourt, Vernéco:rt, Ménil la Tour. C. III ging auf den stehenden Brücken von Novéant und Pont à Mousson, und auf einer bei Champey geschlagenen Kriegsbrücke auf das linke Mosel-Ufer über, begann Stellung bei Pagny und Arnaville zu nehmen, und schob nach Gorze und Dornot Abtheilungen vor. C. X, 19. D. Thiaucourt, 20. D. Pont à Mousson. Garde, am linken Ufer bei Dieulouard, C. IV am linken und rechten Ufer bei Marbache. Am rechten Mosel-Ufer standen ferner: die sechste Cav.-D. Coin sur Seille (1 Ml. von Novéant), C. IX Pommérieux (1¼ Ml. von Novéant). C. XII Noméný (1½ Ml. von Pont à Mousson), C. II Herny (4¼ Ml. von Novéant). A. III. hatte ihr Hauptquartier in Lunéville. Ihre Corps standen, wie folgt. Vierte Cav.-D. Nancy, C. II B Champenoux (2 Ml. von Nancy), C. V St. Nicolas du Port (2 Ml. s.-ö. Nancy), Würtembergische D. ½ Ml. v. C. II B, C. I B 1 Ml. n. Lunéville, C. XI Bayon, 3½ Ml. s. Nancy, C. VI. Saarburg.

Am 16. gegen 6 Uhr Morgens fuhr der Kaiser von Gravelotte nach Etain ab; zwei Cav.-Regimenter bildeten seine Escorte. Zwischen 10 und 11 Uhr traf derselbe in Conflans ein, woselbst ihn ein Geistlicher durch die Meldung erschreckte, daß 15000 Preußen westlich von Conflans ständen und alle Straßen versperrt hätten. Es stellte sich jedoch bald heraus, daß der Geistliche in seiner Angst die Anzahl der von ihm bemerkten Preußen enorm überschätzt hatte; die Chasseurs stießen auf einige wenige pr. Reiter, welche sich schleunigst vor ihnen zurückzogen, worauf der Kaiser seine Reise fortsetzte. Da um 12 Uhr sehr heftiger Kanonendonner von Südost her erschallte, ließ der Kaiser den größten Theil der Cav.-Escorte nach Gravelotte zurückkehren.

Die am 15. von der Cav. der A. II veranstalteten Rekognoscirungen hatten dem Prinzen Friedrich Karl keineswegs genaue Aufschlüsse über

Stellungen, Bewegungen und Absichten der am linken Ufer befindlichen Rhein-Armee gegeben. Es war konstatirt worden, daß bei Rezonville und Gravelotte frz. Truppencorps lagerten und auf der Straße Gravelotte-Conflans frz. Truppenbewegungen stattfänden, indessen konnten aus diesen Meldungen noch keine positiven Schlüsse über die Absichten Bazaine's gezogen werden. Prinz Friedrich Karl war zu der Annahme berechtigt, daß der Marschall über die dem Abmarsch der Rhein-Armee auf der Straße Gravelotte-Mars la Tour drohende Gefahr genügend aufgeklärt sei und daher den Rückmarsch auf der Straße Gravelotte-Conflans, resp. Metz-Briey angeordnet habe. In diesem Fall waren die bei Rezonville bemerkten frz. Streitkräfte nur als eine zur Deckung des Rückzugs bestimmte größere Arrieregarde zu betrachten. Für die A. II kam es nunmehr darauf an, so bald wie möglich mit stärkeren Corps die Straße Gravelotte-Etain zu erreichen, um hier dem im Abmarsch befindlichen Gegner in die linke Flanke zu fallen und ihn nach Norden hin zurückzuwerfen. An dieser Auffassung hielt das Ober-Kommando der A. II zunächst fest, bis es durch die am 16. Vormittags bei Vionville und Mars la Tour beginnende Schlacht völlige Gewißheit über die Absichten der Rhein-Armee erlangte. Bazaine war seinerseits der Ansicht, daß die auf dem linken Mosel-Ufer umherschweifenden deutschen Reitercorps dem Rückmarsch der Rhein Armee auf den hierzu von ihm bestimmten Straßen keine ernstlichen Hindernisse bereiten könnten, und daß es dem Gegner nicht möglich sein werde, dieselbe während des Rückmarsches mit einer größeren Anzahl von Armeecorps anzugreifen; er behielt daher die erste gegebene Disposition ganz unverändert bei.

Schlacht bei Vionville-Mars la Tour. A. I und II hatten für den 16. folgende Direktiven vom General Moltke erhalten. Von A. I sollte, so lange nicht genau festgestellt sei, wie große Streitkräfte Bazaine in Metz zurückgelassen habe, ein Armee-Corps bei Courcelles sur Nied zur Beobachtung der Festung verbleiben, die andern beiden Corps sollten am 16. Stellung bei Arry-Pommérieux nehmen. A. II erhielt den Auftrag, eine möglichst kräftige Offensive gegen die Straßen Gravelotte-Fresnes und Gravelotte-Etain auszuführen, weil nur hierdurch eine entsprechende Ausnutzung des Sieges bei Colombey-Nouilly erreicht werden könne.

Die Stellungen der A. I und II wurden demgemäß für den 16., wie folgt, von den betreffenden Oberkommandos angeordnet. A. I. C. I verblieb zur Beobachtung von Metz bei Courcelles sur Nied. Dritte Cav.-D. Mécleuves, erste Cav.-D. Fey. C. VIII, die 16. Division traf am 16. Mittags bei Arry und Lorry, die 15. am Nachmittag bei Marieulles ein. C. VII, die 13. D. erreichte Pommérieux, die 14. D. Sillegny. A. II. C. III rückte am 16. Morgens auf Gorze-Vionville-Mars

la Tour, C. X nach St. Hilaire und Thiaucourt; die sechste Cav.-D. ward über Gorze auf die Straße Gravelotte—Mars la Tour dirigirt. C. IX sollte am 16. Sillegny erreichen, am 17. dem C. III über Gorze folgen. Die Garde rückte von Dieulouard nach Rambucourt, C. IV nach les Saizerais, C. XII nach Regnéville en Haye, C. II nach Buchy. Der Vormarsch erfolgte also in drei Staffeln, in der ersten marschirten C. III, X, Garde, in der zweiten C. IX, XII, IV, in der dritten C. VII, VIII, II.

C. X trat am 16. früh Morgens den Marsch an; die 19. D. marschirte von Thiaucourt auf St. Hilaire, die 20. D. von Pont à Mousson auf Thiaucourt zu. Ein am 15. von Pont à Mousson nach Novéant detachirtes Kommando des C. X, 2 Bat., 2 Esc., 1 Battr. stark, stieß an diesem Tage nicht wieder zu seinem Corps, sondern nahm am Gefecht der 5. D. Theil. Die seit dem 15. auf der Linie Suzemont-Tonville stehende fünfte Cav.-D. erhielt am 16. Morgens Befehl, eine energische Rekognoscirung gegen die bei Rezonville bemerkten frz. Lager auszuführen, bei welcher sie von 4 reitenden Batterien unterstützt werden sollte. Um 8½ Uhr rückte eine Brg. dieser Cav.-D., gefolgt von den beiden andern Brg., an Tronville vorbei auf Vionville zu. Die sorglos bei letzterem Orte bivouakirende frz. Cav.-Brg. Murat wurde durch das Feuer einer pr. Battr. aus ihrer Ruhe aufgescheucht und eilte in wilder Flucht nach Rezonville hin zurück. Sämmtliche 4 pr. Battr. eröffneten jetzt ihr Feuer gegen die vor ihnen befindlichen frz. Lager. Die 6. Div. des C. III war Morgens 5 Uhr von Arnaville aufgebrochen und dirigirte sich über Buxières auf Mars la Tour. Um 7 Uhr hatte die sechste Cav.-D. ihren Uebergang über die Kettenbrücke bei Corny bewerkstelligt und marschirte auf Gorze zu, wohin ihr die 5. Div. des C. III folgte. Die der 6. Cav.-D. beigegebene reitende Battr. eröffnete gegen 9¼ Uhr auf dem Plateau südlich Rezonville ihr Feuer gegen die frz. Lager. Bald darauf erschienen auch die ersten Truppen der 6. Cav.-D. daselbst, so daß nunmehr die Verbindung zwischen dieser und der 5. Cav.-D. hergestellt war. Die gesammte zwischen Vionville und Rezonville befindliche frz. Cav. hatte sich in Folge des unvermutheten Erscheinens der Deutschen und des gegen sie gerichteten Geschützfeuers eiligst hinter Rezonville zurückgezogen.

Nunmehr ging aber die frz. Inf. rasch und energisch gegen die beiden pr. Cav.-D. vor. Vom C. 2 besetzte D. Bataille Flavigny und Vionville, D. Vergé wurde in südlicher Richtung von Rezonville auf die Höhen von Gorze, Brg. Lapasset auf das Gehölz von St. Arnould dirigirt. Vom C. 6 rückten die D. Bisson und La Font nach Vionville und Flavigny hin vor, D. Levassor verblieb vorläufig östlich von Rezonville, D. Tixier bei St. Marcel in Reserve. Die pr. Cav.-D. sahen sich genöthigt,

sammt ihrer Art. zurückzugehen, die 5. Cav.-D. vostirte sich bei Tronville, die 6. Cav.-D. beim Bois de Gaumont, die beigegebenen Battr. setzten das Feuer, so gut es ging, fort. Die Franzosen nahmen ihre Schlachtfront nach Süden; Vionville, Flavigny, Bois de Vionville und de St. Arnould wurden von ihnen besetzt. Die zunächst von denselben eingenommene Schlachtlinie bildete einen ausspringenden und einen daran stoßenden einspringenden Winkel; der Scheitelpunkt des ersteren lag im Bois de Vionville, der des letzteren in Rezonville, die Verbindungslinie zwischen letzteren beiden Punkten bildete den beiden Winkeln gemeinsamen Schenkel. Der rechte Schenkel des ausspringenden Winkels lief von Bois de Vionville in nordwestlicher Richtung über Dorf Vionville hinaus bis an die Tronviller Büsche heran. Im Scheitelpunkt dieses Winkels stand Brg.*) Jolivet, welche Bois de Vionville besetzt hielt, rechts von ihr rückte in der Richtung nach Ferme Anconville die Brg. Valazé, rechts dieser die Brg. Bastoul in der Richtung auf Buxières hin vor; an den r. Fl. der Brg. Bastoul schloß sich Brg. Pouget an, welche Ferme Flavigny und Dorf Vionville besetzt hatte. Sämmtliche benannte vier Brg. gehörten zum C. 2. Dicht bei und n.-w. Vionville stand Brg. Colin des C. 6; weiter rückwärts derselben im Raum zwischen Vionville und der Chaussee**) standen zunächst letzterer die Brg. La Font, rechts daneben Brg. Sonnay und rechts dieser dicht an der Römerstraße ein Rgt. der D. Bisson, sämmtlich zum C. 6 gehörig. Von der D. Bisson war nur dies eine Rgt. von Châlons nach Metz gelangt. Den gemeinsamen Schenkel des aus- und einspringenden Winkels hielt die dem C. 2 attachirte Brg. Lapasset besetzt. Auf dem linken Schenkel des einspringenden Winkels, welcher von Rezonville bis Gravelotte lief, stand die Garde. Die große Besorgniß, welche Bazaine für seinen l. Fl. hegte, bewog ihn, noch im Lauf des Vormittags die D. Le Bassor des C. 6 nach demselben zu dirigiren und zwischen Rezonville und Gravelotte aufzustellen. Erst im Verlauf des Nachmittags, als Bazaine die D. Montaudon des C. 3 an seinen l. Fl. herangezogen hatte, schloß sich D. Le Bassor wieder bei Rezonville an den l. Fl. des C. 6 an. Die frz. Schlachtlinie hatte folgende Ausdehnung: von den Tronviller Büschen bis Bois de Vionville 7000, von letzteren bis Rezonville 3000, von diesem Dorf bis Gravelotte 5000 Schritt, in Summa 1½ Ml.

Die Vermuthungen Bazaine's und des Prinzen Friedrich

*) Für die Folge sind, wenn nur Brg., D. steht, hiermit stets Inf.-Brigade, Inf.-Division gemeint. 9 Brg., 5 D. bedeutet neunte Inf.-Brigade, fünfte Inf.-Division, 6 Cav.-D. sechste Cavallerie-Division.

**) Hiermit ist in vorliegender Beschreibung der Schlachten von Vionville und Gravelotte stets die Straße Mars la Tour-Vionville-Rezonville-Gravelotte gemeint.

Karl über ihre gegenseitigen Absichten. Sowohl Bazaine, wie Prinz Friedrich Karl befanden sich zunächst völlig im Unklaren über ihre gegenseitigen Stellungen, Bewegungen und Absichten. Bazaine nahm an, die Deutschen beabsichtigten, den Hauptstoß gegen seinen l. Fl. zu führen, denselben zu umgehen, zu werfen und hierdurch die Rhein-Armee von Metz abzudrängen. Diese Besorgniß war auch von seinem Standpunkt aus völlig gerechtfertigt. Als gegen 10 Uhr C. III in das Gefecht der Cav.-D. einzugreifen begann, waren noch alle von Metz nach Gravelotte führenden Wege von frz. Truppen und Trains bedeckt, welche sich gleich unordentlich und langsam, wie in den früheren Tagen, nach Gravelotte hin bewegten. Gelang es den Deutschen, den l. Fl. der Franzosen zu werfen, so waren die noch im Marsch dorthin begriffenen Truppen genöthigt, nach Metz umzukehren, die zwischen Gravelotte und Vionville engagirten Corps aber gezwungen, sich in nördlicher Richtung zurückzuziehen, weil ihnen der Rückzug nach Metz in Folge der Versperrung aller dahin führenden Straßen unmöglich war. Die Rhein-Armee wurde also in diesem Fall theils nach Metz theils nach Norden hin abgedrängt. In der Ansicht, daß der Hauptstoß der Deutschen seinem l. Fl. gelte, wurde Bazaine ferner bestärkt durch die am 16. im Verlauf des ganzen Tages bei ihm eintreffenden Meldungen, denen zufolge fortwährend starke pr. Streitkräfte die Mosel bei Novéant überschritten und sich nach Gorze hin dirigirten. Dagegen erfuhr der Marschall nichts über die von Pont à Mousson her in der Richtung auf Jarny erfolgenden Vormärsche des Feindes; die pr. 5 Cav.-D., welche bereits am 15. bei Tronville eingetroffen war, hatte diese Vormärsche vollständig maskirt und Rekognoscirungen der frz. Cav. nach jener Richtung verhindert. An eine ernstliche Bedrohung seines r. Fl. dachte also Bazaine keineswegs; die bei Tronville auftretenden deutschen Truppen schienen ihm mehr dazu bestimmt, seine Aufmerksamkeit von dem gegen den l. frz. Flügel geplanten Hauptstoß abzulenken. Ueberdies ist kaum zu bezweifeln, daß die von allen frz. Generälen getheilte Ansicht, die Wälder seien die besten Alliirten der Deutschen und für deren Umgehungsprojekte vorzüglich geeignet, wesentlich dazu beitrug, den Marschall für seinen l. Fl. besorgt zu machen, vor welchem ausgedehnte Waldungen lagen, während vor dem r. Fl. seiner Stellung, die Tronviller Büsche ausgenommen, fast durchweg waldloses Terrain war. Aus allen diesen Gründen hielt Bazaine vom Anfang bis zum Ende des Kampfes an der Ansicht fest, die Hauptgefahr drohe seinem l. Fl., er widmete daher diesem besonders seine Aufmerksamkeit und begünstigte hierdurch wesentlich das Gelingen des kühnen Projektes seiner Gegner.

Im Hauptquartier der A. II war man dagegen bis 2 Uhr Nachmittags der Meinung, die Hauptmasse der Rhein-Armee sei im Abmarsch

auf der Straße Gravelotte-Etain, eventuell auch auf der Straße Metz-Briey begriffen und das von den beiden Cav.-D. engagirte Gefecht werde nur mit einer stärkeren frz. Arrieregarde geführt. Ein möglichst rasches Vordringen der C. III und X nach Norden, um die Rhein-Armee auf jenen Straßen zu erreichen und anzugreifen, ein möglichst rasches Nachfolgen der übrigen Corps in dieser Richtung, um erstere beiden Corps in ihrer Aufgabe zu unterstützen, ward daher als das zu erreichende Hauptziel betrachtet. Erst um 2 Uhr wurde im Hauptquartier der A. II die wirkliche Sachlage richtig erkannt.

Auftreten des C. III. auf dem Kampfplatz. Gefecht der pr. 5. D., 37. Halbbrigade und 6. Cav.-D. von 10—12 Uhr. Um 10 Uhr begannen die ersten Truppen des C. III in das von beiden Cav.-D. begonnene Gefecht einzugreifen. Zu dieser Stunde traf die auf der Straße Gorze-Flavigny vorrückende pr. 5. D., an deren Spitze die 9. Brg. marschirte, in der Höhe von Ferme Anconville ein und wurde vom Feuer der Brg. Jolivet und Valazé empfangen. Der D. Commandeur, General Stülpnagel, erkennend, daß er es mit größeren frz. Streitkräften zu thun habe, stellte den beabsichtigten Weitermarsch nach Flavigny ein und traf die erforderlichen Anordnungen zur Fortsetzung des von der 9 Brg. begonnenen Gefechtes. Die Inf. derselben war rechts der Straße Gorze-Flavigny gegen Bois de Vionville et de St. Arnould, links dieser Straße auf Ferme Anconville und von letzterer gegen die im Vormarsch befindlichen Franzosen vorgerückt. Während die in den Waldungen vordringenden Preußen, wenn auch nur sehr allmälig, Terrain gewannen, mißglückte das Vordringen der pr. Inf. von Anconville aus, obwohl bereits 24 pr. Gesch. zwischen dieser Ferme und Bois de Vionville in Position gebracht worden waren und den Angriff der Inf. kräftig unterstützten. Dieselbe mußte vor der überlegenen frz. Inf. zurückweichen; die pr. Artilleriestellung gerieth vorübergehend in ernstliche Gefahr, ward aber rasch aus derselben durch die herbeigeeilte pr. 10. Brg. befreit, welche gegen den Feind zum Angriff vorging. Sie warf die Brg. Valazé und die zu deren Aufnahme vorgehende Brg. Bastoul, deren Commandeure verwundet wurden; beide Brg. wichen in großer Unordnung nach Flavigny zurück; zwei Bat. der 10. Inf.-Brg. verfolgten sie in dieser Richtung. Ungefähr zur selben Zeit hatte die gegen Vionville vorgegangene pr. 6. D. dies Dorf und bald darauf auch Ferme Flavigny den Franzosen entrissen. Die bei diesen Ortschaften stehende Brg. Pouget wich nach Rezonville zurück, auch die Brg. Colin des C. 6 folgte dieser Rückwärtsbewegung. Als Bazaine das Zurückweichen der benannten drei Brg. des C. 2 bemerkte, befahl er, um die pr. Inf. in der Verfolgung aufzuhalten, eine Attake zweier Cav.-Rgt. (Lanciers und Cuirassiere) gegen dieselbe-

Die Lanciers kehrten, ohne attakirt zu haben, um, dagegen stürmte das vom General du Preuil geführte Cuirassier-Rgt. ungestüm in südwestlicher Richtung an Flavigny vorbei auf die dorthin vorgehenden zwei Bat. der 10. Brg. an. Von denselben mit Schnellfeuer empfangen, verlor das Cuirassier-Rgt. in Zeit von wenigen Minuten 22 Offz. und 208 Mann, ward zur schleunigen Umkehr gezwungen und von zwei pr. Cav.-Rgt. der bei Flavigny stehenden, zur 5. Cav.-D. gehörigen Brg. Redern verfolgt, welche bei dieser Verfolgung beinahe Bazaine mit seinem Stabe gefangen nahmen. Die 6. Cav.-Brg. erhielt den Befehl, die weichende frz. Inf. des C. 2 zu verfolgen, zu spät, erst gegen 1 Uhr ging sie zu diesem Zweck vor, stieß aber auf frische Truppen der frz. Garde, welche C. 2 in der Gefechtslinie ablösten, und sah sich zum Rückzuge genöthigt.

Zwischen 12 und 1 Uhr war die Gefechtslage der 5. D. folgende: Bois de St. Arnould und de Bionville waren im Besitz der Preußen. Brg. Lapasset war in eine Stellung n. der ersten Waldung zurückgegangen, aus welcher die vorgehende pr. Inf. sie nicht zu verdrängen im Stande war. Brg. Jolivet wich nach Rezonville hin zurück. Auf den unbewaldeten Höhen zwischen Bois de Vionville und der Straße Buxières-Rezonville standen 30 pr. Geschütze im Kampf gegen sehr bedeutend überlegene frz. Art. Die 10. Brg. hatte Stellung genommen am Schnittpunkt der Straßen Gorze-Flavigny und Buxières-Rezonville; wie angegeben, drangen zwei Bat. derselben nach Flavigny hin vor. Die erwähnte 37. Halbbrigade des C. X, welche sich bei Novéant der 5. D. angeschlossen hatte, stand hinter der Geschützposition. Die 6. Cav.-D. kehrte nach der mißglückten Verfolgung in ihre frühere Stellung an der Straße Buxières-Rezonville zurück. Die von benannten Truppen eingenommene Gefechtsstellung war ½ Ml. lang.

Gefecht der 6. D. von 10—12 Uhr. Die über Bayonville und Buxières nach Mars la Tour hin marschirende 6 D. hatte zwar schon von Buxières aus die frz. Lager bei Rezonville bemerkt, indessen auf die ihr von der 5. D. übermittelten Meldungen hin angenommen, die Rhein-Armee sei im Rückzug nach Norden begriffen, und daher den Marsch nach Mars la Tour-Jarny fortgesetzt. Ein Theil ihrer Battr. eilte nach Tronville voraus und griff unverzüglich in das Gefecht der 5. Cav.-D. ein. Um 10 Uhr standen auf der Strecke Tronville-Ferme Saulcy 60 pr. Geschütze in Stellung; die nach und nach eintreffenden Battr. reihten sich in dieselbe ein. Als um 10 Uhr Vormittags die 6. D. bei Tronville anlangte, erkannte der Commandeur des C. III, General Alvensleben, daß Angesichts der starken in seiner rechten Flanke stehenden frz. Streitkräfte der Weitermarsch nach Jarny eingestellt und die feindliche Stellung angegriffen werden müsse.

Die beiden Inf.-Brg. der D. schwenkten daher rechts, die 11 Brg. ging längs der Straße Tronville-Vionville, die 12 Brg. längs der Chaussee zum Angriff vor. Gegen 11½ Uhr wurde das von drei Seiten angegriffene Vionville den Franzosen entrissen, welche sich weiter östlich zurückzogen. Gleichzeitig mit dem Angriff auf Vionville war Inf. der 12 Brg. durch die Tronviller Büsche vorgegangen; dieselbe stieß an der Römerstraße auf sehr überlegene frz. Streitkräfte, nahm aber, sich in der n. Vionville liegenden Mulde postirend, den Kampf mit denselben auf. Obwohl die in der Richtung jener Büsche vorgegangene Inf. allmälig auf 4 Bat. verstärkt und Art. zur Bekämpfung der feindl. Art. an der Römerstraße vorgezogen ward, so gelang es doch nicht, dem Feinde daselbst größeres Terrain abzugewinnen. Derselbe verstärkte seine Stellung längs der Römerstraße mehr und mehr, so daß die ö. der Büsche stehende pr. Inf. nur mit großer Anstrengung und unter bedeutenden Verlusten ihre Stellung zu behaupten vermochte. Als gegen 12 Uhr die 37 Halbbrigade, welche vom C. X zu einer gewaltsamen Rekognoscirung gegen Rezonville detachirt worden war, bei Tronville eintraf und sich der 6. D. zur Verfügung stellte, ward sofort ein Bat. derselben zur Besetzung des östlichen Randes der Tronviller Büsche detachirt, um der Inf. ö. derselben die nöthige Unterstützung zu bringen und das Eindringen der Franzosen in den Ostrand der Büsche zu verhindern.

Gegen Mittag war die Stellung der 6 D., der 37 Halbbrigade und der 5 Cav.-D. folgende. Auf dem äußersten l. Fl. der 6 D. stand ein Bat. der 37 Halbbrigade am Ostrand der Tronviller Büsche im Gefecht; östlich derselben zwischen der Römerstraße und der Chaussee kämpften 4 Bat. der 6 D. gegen einen stündlich neue Verstärkungen erhaltenden Feind. Vionville bildete das Centrum, Flavigny den r. Fl. der 6 D. Westlich von Vionville standen 42 Gesch. in Position, welche theils gegen die Römerstraße, theils nach Rezonville hin feuerten; 24 Gesch. waren beim Kirchhof von Vionville postirt und feuerten nach letztbenannter Richtung. Die Cav. der 6 D. diente den Batterien als Deckung. Die 5 Cav.-D. stand mit ihrer Hauptmasse bei Tronville, ebendaselbst die 37 Halbbrigade; diese letztere mußte um 12½ Uhr nach den Tronviller Büschen geschickt werden, weil ernste Angriffe der Franzosen gegen dieselben in Aussicht standen. Die beiden nach Flavigny vorgegangenen Bat. der 10 Brg. hatten sich dem r. Fl. der 6 D. angeschlossen.

Gefahrvolle Situation der pr. Truppen. Trotz der großen Vortheile, welche C. III zur Mittagszeit auf der ganzen Schlachtlinie, ausgenommen auf seinem äußersten l. Fl., errungen hatte, gerieth dasselbe in eine von Minute zu Minute gefährlicher werdende Situation. Es hatte den Kampf mit dem Gegner angenommen im sichern Glauben, nur

eine stärkere Arrieregarde desselben vor sich zu haben, gegen welche seine Kräfte völlig ausreichen würden, befand sich nun aber wider Erwarten dem größten Theile der Rhein-Armee gegenüber. Die zur Mittagszeit von den pr. Truppen eingenommene Schlachtlinie hatte etwa eine Meile Länge; ihre Form war die eines einspringenden Winkels, dessen linker Schenkel 7000 Schritt lang war und von der Römerstraße über Flavigny bis zum Bois de Vionville lief, während sich der rechte 2500 Schritt lange Schenkel von dort bis an Bois aux Chevaux ausdehnte. Um 12½ Uhr, als die 37 Halbbrigade in die Tronviller Büsche detachirt wurde, befand sich die gesammte pr. Inf. im ersten Treffen und im heißen Kampf mit bedeutend überlegenen feindlichen Truppen, die nothwendigen Inf.-Reserven waren für keinen Punkt der Schlachtlinie mehr vorhanden. Dagegen verfügte Bazaine über die Inf. der Garde, der C. 3 und 4, welche noch gar nicht im Gefecht gewesen waren; auch die Inf. des C. 6 war zum größten Theil noch als ganz intakt zu betrachten. Desgleichen befand sich die gesammte pr. Art. im heftigsten Kampf mit der frz.; die erstere hatte 126, die letztere gegen 300 Gesch. in Position, die erstere disponirte über keine, die letztere noch über bedeutende Reserven. Die einzigen dem General Stülpnagel noch zur Verfügung stehenden Reserven waren die beiden Cav.-D., welche sein zweites Treffen bildeten. Zwischen dem l. Fl. der 5 D. und dem r. Fl. der 6 D. war eine gegen 1500 Schritt lange Intervalle, für deren Ausfüllung gar keine Inf. mehr disponibel war; die Vertheidigung dieser Lücke fiel der weiter rückwärts aufgestellten Cav. und Art. zu. Auf ein baldiges Eintreffen von Verstärkungen anderer Corps hatte Alvensleben vorläufig nicht zu zählen; von 12 Uhr an gerechnet mußten unbedingt noch 3—4 Stunden vergehen, bis die ersten Unterstützungen der dem Schlachtfeld am nächsten befindlichen Corps auf demselben eintreffen konnten. Daß Bazaine nicht unterlassen werde, seine große numerische Ueberlegenheit entsprechend auszunutzen, um die Preußen aus ihren Stellungen zu verjagen, war mit Bestimmtheit anzunehmen. Alvensleben beschloß daher gegen Mittag, in Erwägung seiner gefährdeten Situation, von einer ausgedehnten Offensive Abstand zu nehmen, dagegen alle Kräfte anzuspannen, um die eroberten Stellungen bis zum Eintreffen der pr. Verstärkungen gegen den Feind zu behaupten.

Anordnungen Bazaine's von 12—3 Uhr. Die Stellung der Franzosen hatte im allgemeinen gegen Mittag die früher angegebene Grundrißform beibehalten; der Scheitelpunkt des einspringenden Winkels war in Rezonville geblieben, der des ausspringenden Winkels lag aber jetzt n. des Bois de Vionville; der rechte Schenkel des letzteren Winkels lief in gerader Linie 1500 Schritt ö. an Vionville vorbei nach der Römerstraße hin. Die vier geworfenen Brg. des C. 2 wurden allmälig aus der

Schlachtlinie zurückgezogen und in eine Stellung s. Gravelotte geschickt, um dort die Bewachung und Vertheidigung des nach Ars sur Moselle laufenden Mance-Thales zu übernehmen. In die Schlachtlinie, welche sich n. des Bois de Vionville bis an die Chaussee erstreckte, war die Garde-Grenadier-D. Picard eingerückt, welche vorher bei Gravelotte stand; die Garde-Voltigeur-D. Deligny rückte von Malmaison nach Gravelotte und nahm daselbst die frühere Stellung der D. Picard ein. Brg. Lapasset verblieb in ihrer Position n. Bois St. Arnould und ward durch Truppen der Garde verstärkt. Bois aux Ognons wurde von Gardetruppen besetzt, um ein etwaiges Vordringen der Preußen durch dasselbe zu verhindern. D. Levassor des C. 6 ward in der ersten Nachmittagsstunde von ihrer Stellung bei Gravelotte nach dem l. Fl. des C. 6 geschickt und nahm w. Rezonville rechts neben der Garde Stellung. D. Montaudon des C. 3 rückte an Stelle der D. Levassor nach Gravelotte. Alle übrigen D. des C. 3, desgleichen das ganze C. 4 erhielten gegen Mittag Befehl, sich baldigst an den r. Fl. des C. 6 u. der Römerstraße anzuschließen und von Westen her den l. Fl. der pr. Stellung zu umfassen. C. 6 zog bald nach Mittag die Brg. Péchot der bei St. Marcel stehenden D. Tixier an sich und ließ dieselbe an den r. Fl. der Br. La Font anschließen; die übrigen Brg. der D. Tixier folgten ebendorthin. Gegen 1½ Uhr langten die zur Umgehung des l. pr. Fl. bestimmten D. Aymard und Nayral des C. 3 in der Höhe von St. Marcel, die D. Grenier und Cissey in der Gegend zwischen St. Marcel und Bruville an. Zahlreiche Cav. und Art. begleitete diese Truppen.

Verhalten der dem Schlachtfeld am nächsten befindlichen pr. Corps. Dem Schlachtfeld des C. III zunächst befanden sich am 16. Morgens die im Marsch begriffenen C. X, IX, VIII. C. X marschirte seit dem Morgen des 16. nach den ihm angewiesenen Marschzielen hin vor. Die zur 19 D. gehörende 37 Brigade war in den angegebenen Richtungen detachirt worden und focht seit 10, resp. 12 Uhr Vormittags bei der 5, resp. 6 D. Die 38 Brg., bei welcher sich der D.-Commandeur, General Schwarzkoppen, befand und welcher die Garde-Dragoner-Brg. vorausmarschirte, rückte von Thiaucourt nach St. Hilaire. Die Garde-Drag.-Brg. langte in letzterem Ort um 10 Uhr Vormittags an; ihr Commandeur, General Brandenburg, eilte von dort mit einem Drag-Rgt. und einer reitenden Batt. nach dem Kampfplatz und nahm bei Ville sur Yron Stellung, gerade zur Zeit, als D. Grenier von Bruville vorrückte. Die 38 Brg. langte um 12 Uhr in St. Hilaire an, welches in gerader Linie etwa 2¼ Ml. von Vionville entfernt liegt. Die 20 D. traf gegen 11½ Uhr in Thiaucourt ein, dessen Entfernung von Vionville in gerader Linie gleichfalls 2¼ Ml. beträgt. Der Commandeur des C.

X, General Voigts-Rheetz, war auf die ersten Nachrichten vom Gefecht der 5 Cav.-D. mit einer Garde-Drag.-Escadron nach Tronville geeilt, von wo aus er sofort Befehle an die 38 Brg. und 20 D. sandte, schleunigst nach dem Schlachtfeld zu marschiren. Gegen 12½ Uhr marschirte die 38 Brg. von St. Hilaire auf der Chaussee nach Mars la Tour, die 20 D. von Thiaucourt über Charey und St. Julien nach Tronville vor. General Kraatz, Commandeur der 20 Inf.-D. ritt nach Flavigny voraus und gab von dort Befehl, daß drei Bat. der 39 Brg. und 4 Battr. zu der 5 D. stoßen, alle übrigen Truppen seiner D. aber nach Tronville marschiren sollten.

Die 16 D. des C. VIII war gegen Mittag in Arry eingetroffen, die 15 D. dieses C. kreuzte sich mit dem vormarschirenden C. IX bei Chérisey und gelangte erst Nachmittags bis Marieulles. Die 16 D. wurde gleich nach ihrem Eintreffen in Arry vom General Stülpnagel aufgefordert, der 5 D. zu Hülfe zu kommen, und marschirte um 1 Uhr nach Gorze ab. Einige Batterien derselben eilten nach dem Schlachtfeld voraus. C. IX, welches bei Chérisey stand, erhielt um 3 Uhr Nachmittags Befehl, noch am 16. so nahe wie möglich an d e Marschziele zu rücken, welche es dem vorhergegangenen Befehl zufolge erst am 17. erreichen sollte. Der Commandeur des C. IX, General Manstein, dirigirte daher die 18 D. nach Arry, die 25 D. (Hessen) nach Corny. Erstere D. sandte ein Rgt. nach letzterem Ort zur Besetzung der dortigen Kettenbrücke voraus; dasselbe schloß sich später der nach Gorze marschirenden 16 D. an und nahm an deren Gefecht Theil.

Kämpfe auf dem rechten pr. Flügel von Mittag bis 7 Uhr Abends. Von 12 bis 4 Uhr mußte die 5 D. sich mit der Vertheidigung der eingenommenen Stellung begnügen, weil sie zu größeren Vorstößen gegen die sehr überlegenen feindlichen Streitkräfte zu schwach war. Indessen wagten die Franzosen trotz ihrer großen Ueberlegenheit keine energischen Offensivstöße gegen die Preußen, da Bazaine jeden Augenblick das Vorbrechen starker feindlicher Massen gegen seinen l. Fl. aus den Waldungen erwartete und deßhalb seine Truppen bis zu diesem Zeitpunkt möglichst intakt zu erhalten wünschte. Die zwischen Bois de Vionville und der Straße Buxières-Rezonville stehende Art. schwenkte im Verlauf der ersten Nachmittagsstunden mehr und mehr rechts, so daß ihr l. Fl. schließlich ö. der Straße Gorze-Flavigny stand. Hierdurch ward es ihr möglich, die feindliche Artillerie wirksamer zu bekämpfen und gegen Angriffe der Franzosen auf Bois de Vionville und de St. Arnould ein kräftiges Flankenfeuer zu richten. Um 4 Uhr Nachmittags versuchten die 37 Halbbrigade und die 10 Brg. einen Vorstoß gegen die Garde nach Rezonville hin, welcher jedoch abgewiesen ward. Zu dieser Stunde traf

Prinz Friedrich Karl auf dem Schlachtfelde bei Bois de Bionville ein und orientirte sich von dort aus über die Gefechtslage. Er gab der 5 D. den Auftrag, unter allen Umständen ihre Position zu behaupten, und eilte dann um 5 Uhr nach Flavigny hin, von wo aus er bis zum Ende der Schlacht die erforderlichen Anordnungen ertheilte. Von 3—4 Uhr an trafen nun allmälig auf dem Kampfplatz der 5 D. frische Truppen der 16 und 20 D. ein. Zunächst langten 3 Bttr. der 16 D., 4 Bttr. der 20 D. an und rückten in die Art.-Position der 5 D. ein, so daß nunmehr 102 Gesch. auf dem r. pr. Fl. im Gefecht standen. Gleichfalls um 4 Uhr ging die Inf. der 32 Brg. mit 5 Bat. nach Bois St. Arnould hin vor, ein Bat. ward als Flankendeckung in Bois aux Ognons geschickt. Das bei Corny aufgestellte Rgt. der 18 D. ging gleichfalls nach Bois St. Arnould vor. Ein Vorstoß, welchen die Inf. der 32 Brg. zwischen 4 und 5 Uhr längs der Straße Gorze-Rezonville gegen letzteren Ort hin machte, wurde abgewiesen. Um 4½ Uhr trafen auf dem Schlachtfelde der 5 D. 3 Bat. der 20 D. ein, welche eigentlich vom General Kraatz dazu bestimmt waren, die Lücke zwischen dem l. Fl. der 5 und r. Fl. der 6 D. auszufüllen. Dieselben dirigirten sich jedoch mehr nach dem Centrum der 5 D. und griffen die n.-ö. Bois de Bionville stehenden Truppen der Garde an. Sie gewannen vorübergehend einiges Terrain, vermochten jedoch nicht lange dasselbe zu behaupten. Nachmittags 6 Uhr ließ Bazaine durch die 2. Garde-Voltigeur-Brg., welche in Gravelotte als Reserve stand, einen größeren Vorstoß von Rezonville aus gegen den r. pr. Fl. machen. Diese Brg. ging in dem von den Straßen Gorze-Rezonville und Buxières-Rezonville begrenzten Raume zum Angriff vor. Es gelang ihr zwar, die vorgeschobenen Abtheilungen, nicht aber die Hauptstellung der Preußen zum Weichen zu bringen; sie zog sich dann in eine Stellung s. Rezonville zurück. Zwischen 6 und 7 Uhr langten die ersten Batterien der 25 D., welche bei Corny die Mosel passirte, auf dem Schlachtfelde w. Bois de Bionville an und griffen in das Gefecht ein. Die Inf. dieser D. wurde nach Bois aux Ognons dirigirt, um von dort den l. frz Fl. anzugreifen.

Gefecht der 6 D. von Mittag bis 7 Uhr Abends. Nach der Eroberung von Flavigny waren die pr. Battr. der 6 D. weiter nach Osten hin vorgegangen und feuerten theils gegen die feindlichen Stellungen bei Rezonville, theils gegen die an der Römerstraße; südlich der Chaussee war die pr. Inf. im Vordringen nach Rezonville begriffen. Inzwischen hatte aber C. 6, welches etwas zurückgewichen war, eine Schwenkung ausgeführt, so daß seine Front nach Südwest gerichtet und die nach Rezonville vordringende pr. Inf. in ihrer linken Flanke bedroht war. Letztere sah sich daher genöthigt, das Vorgehen gegen Rezonville einzustellen

und Front nach Norden zu machen. Gleichzeitig hatte C. 6 seinen r. Fl. u. der Römerstraße durch die von St. Marcel herangezogene Brg. Péchot verlängert. Letztere bereitete sich vor, die Trouviller Büsche anzugreifen, in welche um 12½ Uhr, als preußischerseits die drohende Gefahr für den l. Fl. der 6 D. erkannt wurde, die ganze 37 Halbbrigade eingerückt war. Diese letztere besetzte den nördlichen und östlichen Rand der Büsche und behauptete ihre Stellung hartnäckig gegen die frz. Angriffe. Die ö. der Büsche fechtenden 4 pr. Bat., unter furchtbares Inf.- und Geschützfeuer des C. 6 genommen, sahen sich genöthigt, etwas nach den Büschen hin zurückzuweichen. Ein Vorstoß, welchen die ö. Vionville längs der Chaussee stehende, mit der Front nach Norden gewandte pr. Inf. gegen C. 6 machte, mißglückte. Andererseits gelang es aber auch dem C. 6 vorläufig nicht, die Preußen zum Aufgeben ihrer Stellungen zu nöthigen.

Kritische Situation der 6 D. und 37 Halbbrigade. Attake der Cav.-Brg. Bredow. Die Situation für den l. Fl. der 6 D. ward jedoch von Minute zu Minute kritischer. C. 6 drängte immer heftiger vor, die ganze D. Tixier war im Anmarsch gegen die Trouviller Büsche begriffen, und überdies erschienen jetzt um 1½ Uhr bei St. Marcel und Bruville die zur Umgehung des l. pr Fl. bestimmten frz. D. der C. 3 und 4. Die einzige Reserve, welche General Alvensleben um diese Zeit noch für die 6 D. zur Verfügung hatte, war die 5 Cav.-T. Von den drei Brg. derselben hatte Brg. Redern bereits als Reserve für den r. Fl. der 6 D. verwendet werden müssen, es blieben daher nur noch zwei Brg., Barby und Bredow, zu Offensivstößen auf dem l. Fl. disponibel. Brg. Barby wurde w. der Trouviller Büsche dem anrückenden Feinde entgegengesandt und nahm am südlichen Rande des sich n. der Trouviller Büsche nach der Straße Bruville-Mars la Tour hinziehenden Thales Aufstellung. Gegen 3 Uhr wurde sie von den gegen die Büsche vorrückenden Franzosen unter so heftiges Gewehr- und Geschützfeuer genommen, daß sie genöthigt war, sich nach Trouville hin zurückzuziehen. Eben dorthin zogen sich auch die bei Ville sur Yron stehenden Garde-Dragoner-Escadrons nebst ihrer Batterie zurück. Die Brg. Bredow (7 Cuirassier- und 16 Ulanen-Regiment) erhielt Befehl, die frz. Batterien an der Römerstraße, welche der pr. Inf. enorme Verluste beibrachten, zu attakiren. Diese Attake konnte, da zwei Escadrons der Brg. zu Recognoscirungen detachirt waren, nur mit 6 Escadrons ausgeführt werden, welche zusammen 800 Mann zählten. Brg. Bredow ging in der n. Vionville liegenden Mulde nach der Römerstraße hin vor, schwenkte dann rechts und warf sich in entwickelter Linie auf die frz. Truppen. Sie durchbrach das erste Inf.-Treffen, drang hierauf in die hinter demselben

stehenden Battr. ein, hieb Kanoniere wie Pferde nieder, stürmte dann gegen das zweite Infanterietreffen vor und durchbrach auch dieses. Jetzt sprengten aber 3000 Reiter der Cav.-D. Forton gegen die Brg. Bredow an; dieselbe machte nun Kehrt, bahnte sich abermals den Weg durch die frz. Linien und sammelte sich um 3 Uhr bei Flavigny. Der Verlust der Brg. bei dieser Attake betrug 16 Offz. 363 Mann. C. 6 stellte den bereits von allen seinen Divisionen in voller Ausführung begriffen gewesenen Angriff auf Vionville ein, ob in Folge der Bestürzung, welche die verwegene Cav.-Attake beim Marschall Canrobert hervorrief, ob in Folge der allgemeinen entstandenen Verwirrung, oder aus anderen Gründen, ist uns unbekannt. Die D. Tixier allein begann bald darauf wieder gegen die Tronviller Büsche vorzudringen.

Zurückweichen des l. Fl. der 6 D. Gegen 3 Uhr hatten sich an den nordwestlichen Endpunkt der vom Bois de Vionville bis über die Römerstraße hinaus laufenden frz. Schlachtlinie die zur Umgehung des l. pr. Fl. bestimmten D. unter einem einspringenden stumpfen Winkel angeschlossen. Diese neue Schlachtlinie, welche nunmehr den r. frz. Fl. bildete, ging von der Römerstraße in westlicher Richtung bis an das sich von Mars la Tour nach Moncel hinziehende Thal und war pp. 4000 Schritt lang. Die frz. Angriffsfront auf dieser Linie war nach Süden gerichtet. Zunächst der Römerstraße rückte D. Tixier, rechts von ihr D. Aymard des C. 3 gegen die Tronviller Büsche, rechts der letzteren D. Grenier des C. 4 gegen die Chaussee vor; der rechte Fl. der D. Grenier bewegte sich am östlichen Rande des Thales Mars la Tour-Moncel entlang. Hinter diesem ersten Treffen folgten starke Reserven, auf dem l. Fl. D. Nayral des C. 3 und eine Cav.-Brg., auf dem r. Fl. D. Cissey des C. 4, zwei Cav.-D. und eine Cav.-Brg. Die vier Bat. der 6 D., welche seit 10 Uhr Morgens ö. der Tronviller Büsche gegen C. 6 im Feuer gestanden und enorme Verluste gehabt hatten, wurden von der D. Tixier in diese Büsche gedrängt, deren Ostrand sie gemeinsam mit der 37 Halbbrigade noch längere Zeit behaupteten. Auch den Nord- und Westrand der Büsche hielt die 37 Halbbrigade mit großer Zähigkeit fest; als ihr jedoch die Munition ausging, war sie genöthigt, sich durch die Büsche nach der Chaussee hin zurückzuziehen, wohin ihr auch die vier Bat. der 6 D. folgten. Am westlichen Rande der Büsche zunächst der Chaussee hielten sich noch kleinere pr. Inf.-Trupps, das ganze übrige Gehölz gelangte in den Besitz der Franzosen, welche langsam den weichenden Preußen nachfolgten. Die 37 Halbbrigade ward nach Tronville dirigirt und richtete dieses Dorf, welches nunmehr der Hauptstützpunkt für den l. pr. Fl. werden mußte, zur Vertheidigung ein; die ihr aus den Büschen nachfolgenden vier Bat. der 6 D. nahmen bei Tronville Stellung. D. Grenier avancirte in dem

Terrain w. der Tronviller Büsche; drei Battr. derselben eröffneten ein wirksames Feuer gegen die pr. Stellung und zwangen gemeinsam mit der ein furchtbares Gewehrfeuer unterhaltenden Infanterie die pr. Battr. ihre Stellung an der Chaussee aufzugeben; französische Infanterie begann in den westlichen Theil der Büsche zunächst der Chaussee einzudringen. Die Situation des l. pr. Fl. war auf's äußerste gefährdet, es konnte kaum noch zweifelhaft erscheinen, daß die in sechsstündigem Kampfe arg gelichteten pr. Truppen desselben binnen kurzem genöthigt sein würden, ihren Rückzug nach Süden hin anzutreten, sowie der weitere Anprall der D. Grenier und Aymard gegen dieselben erfolgte.

Eintreffen der 20 D. bei Tronville, der 38 Brg. bei Mars-la-Tour. Ausgang der Schlacht auf dem l. pr. Fl. Gerade zu diesem Zeitpunkt, als die Gefahr für den l. pr. Fl. den höchsten Grad erreicht hatte, erschienen die ersten Truppen der 20 Div., welche bereits einen sechsstündigen Marsch zurückgelegt hatten, auf dem Kampfplatz der 6. D.; weitere Verstärkungen trafen nun in rascher Reihenfolge ein Zwischen 3½ und 4 Uhr langten bei Tronville 2 Bat. der 39 Brg., 1 Cav.-Rgt. und 4 Battr. der 20. D. an. Die Batterien wurden sofort zur Verstärkung der im heftigen Kampf mit D. Grenier stehenden Art. des C. III verwendet. Es gelang der pr. Art., die feindlichen Batterien zum Zurückgehen zu nöthigen; gleichzeitig wich die frz. Inf., welche eben im Begriff war, den westlichen Theil der Tronviller Büsche zunächst der Chaussee zu besetzen, vor dem heftigen pr. Geschützfeuer zurück. Sofort wurden die beiden eingetroffenen Bat. der 39. Brg. gegen die Tronviller Büsche vorgeschickt; es glückte diesen, die in denselben bis nahe an die Chaussee vorgedrungenen Franzosen zurückzuwerfen, mehr und mehr Terrain zu gewinnen und den zunächst der Chaussee liegenden Ostrand der Büsche zu besetzen, von wo aus sie ihr Feuer gegen die frz. Truppen an der Römerstraße eröffneten. Die nach und nach eintreffenden Battr. des C. X nahmen sogleich an der Chaussee Stellung und bewirkten durch ihr heftiges Feuer, daß D. Grenier den Offensivstoß einstellte und allmälig zurückging. Um 4½ Uhr langte die 40. pr. Brg. bei Tronville an; ein Rgt. derselben wurde unverzüglich nach den Büschen geschickt, um die Verjagung der Franzosen aus denselben beschleunigen zu helfen. Um 5 Uhr waren die Büsche wieder im vollständigen Besitz der Deutschen. D. Grenier und Aymard versuchten keinen neuen Offensivstoß, obwohl sie zu diesem Behuf hinreichende, frische Streitkräfte zur Hand hatten; sie gingen in eine Stellung am Nordrand des sich von den Büschen nach Ferme Greyère hinziehenden Thales zurück. Der Hauptgrund, weßwegen sie einen zweiten Offensivstoß nicht unternahmen, war der, daß um 3½ Uhr pr. Truppen bei Hannonville

sichtbar wurden. Dieselben gehörten der 38. Brg. an, welche nach Mars la Tour marschirte. L'Admirault und Le Boeuf wurden durch das unvermuthete Auftreten der Preußen in jener Richtung für ihren r. Fl. besorgt und hielten sich daher von jetzt an in der Defensive. L'Admirault entsendete zur Sicherung seiner rechten Flanke 6 Cav.-Rgt. nach dem westlichen Rande des Thales Mars la Tour—Moncel. Die 38. pr. Brg. erhielt um 4 Uhr in Mars la Tour die Nachricht, daß die Hauptgefahr für die 20. D. vorüber und der Feind im Zurückgehen nach Bruville begriffen sei. Schwarzkoppen beschloß deßhalb, von Mars la Tour aus zum Angriff gegen die inzwischen von C. 4 bei Bruville eingenommene Stellung vorzugehen. Er führte seine Brg. mit der Front nach Nordost in dem Raum zwischen der Straße Mars la Tour—Ferme Greyére und den Büschen zum Angriff vor; eine Garde-Dragoner-Escadron und eine reitende Battr. sicherten durch ihr Vorgehen auf der Straße Mars la Tour-Moncel die linke Flanke der Brigade. Der mit großer Bravour ausgeführte Angriff gegen die Höhen von Bruville scheiterte vollständig, die Brigade ward mit bedeutenden Verlusten zurückgeworfen und ungestüm von frz. Inf. verfolgt. Die 5. Cav.-Div. und die Garde-Drag.-Brg. erhielten jetzt Befehl, unverzüglich die verfolgende frz. Inf. zu attakiren. Das zunächst zur Stelle befindliche erste Garde-Drag.-Rgt. stürmte auf dieselbe ein und hemmte, allerdings mit großen Verlusten, die weitere Verfolgung; die retirirende pr. Inf. ward in eine Stellung bei Tronville dirigirt.

Fast gleichzeitig mit dieser Attake fand auf der Straße Mars la Tour—Moncel ein Gefecht zwischen der erwähnten pr. Garde-Drag.-Escadron und einem franz. Chasseur-Rgt. statt, welches letztere geworfen ward. Gegen 6¾ Uhr kam es längs derselben Straße zu einem Gefecht zwischen 6 frz. und 6 pr. Cav.-Rgt. Erstere wurden von den Generälen Montaigu, Legrand, de France, die letzteren vom General Barby kommandirt. Die frz. Cav. wurde geworfen und riß in ihrer Flucht eine zur Verstärkung herbeieilende frz. Cav.-Brg. mit fort. Die pr. Cav. zog sich dann vor der gegen sie anrückenden frz. Inf. nach Tronville hin zurück. Mit diesem großartigen Reitergefecht schloß der Hauptkampf auf dem l. pr. und r. frz. Fl. Gegen 10 Uhr Abends hörten dort auch die bis dahin fortgesetzten Scharmützel gänzlich auf. Um diese Stunde hatte C. X folgende Stellung. Die Büsche waren von 5 Bat. der 20. D. besetzt, 4 Bat. derselben D. standen zwischen den Büschen und der Chaussee in Reserve. Die Inf. der 19. Div. war auf der Linie Tronville—Mars la Tour in Stellung, 30 Geschütze standen auf derselben Strecke an der Chaussee. Bei Tronville befand sich die Hauptmasse der Cav. in Reserve. Die dem C. X gegenüberstehenden frz. Corps waren in der früher angegebenen Stellung verblieben.

Ausgang der Schlacht auf der Linie Vionville-Bois des Ognons. Wie angeführt, waren auf der Schlachtlinie Vionville-Bois des Ognons Franzosen und Deutsche ziemlich erfolglos bemüht gewesen, sich gegenseitig aus ihren Stellungen zu verdrängen. Seit 7 Uhr langte auf dem r. pr. Fl. die 25. D. des C. IX an, welche im Bois des Ognons gegen die Garde zum Kampf vorging. Um 7 Uhr Abends befahl Prinz Friedrich Karl ein allgemeines Vorrücken der ganzen pr. Schlachtlinie gegen die frz. Stellung. Indessen war das von anstrengenden Märschen ermattete, im vierstündigen Kampf stark gelichtete C. X nicht mehr in der Lage, von neuem den ihm gegenüberstehenden, numerisch bedeutend überlegenen Gegner anzugreifen; dasselbe verblieb daher in seiner Defensivstellung. Dagegen avancirte die ganze deutsche Schlachtlinie von Vionville bis Bois des Ognons gegen den Feind. Es gelang den Deutschen noch einige kleine Erfolge zu erringen, nicht aber, den Feind aus seinen Hauptstellungen und aus Rezonville zu verdrängen. Die einbrechende Dunkelheit machte dem Kampf allmälig ein Ende; gegen 10 Uhr verstummte das Feuer auf der ganzen Schlachtlinie.

Die Preußen verloren in diesem zwölfstündigen Kampfe an Todten, Verwundeten, Vermißten 711 Offiziere, 15079 Mann, die Franzosen 879 Offiziere, 16128 Mann. Keine Partei konnte sich einen entscheidenden Sieg zuschreiben; daß ein solcher allen Umständen nach den Franzosen zufallen mußte und ihnen nur in Folge der mangelhaften zaghaften Führung entging, leuchtet schon aus dem Vorangeführten ein und wird durch folgendes kurze Resumé evident bewiesen. Morgens 8—10 Uhr. Auf der Hochebene um Rezonville stehen mindestens 80000 Franzosen mit pp. 150 Geschützen. Diesen gegenüber treten pp. 8000 pr. Reiter mit 18 Geschützen auf. Die frz. Generalität bringt es nicht fertig, dieses Reitergeschwader weithin zurückzujagen und zu verfolgen. Vormittags 10—12 Uhr. Um 10 Uhr erscheint C. III auf dem Kampfplatz; demselben schließt sich die 37. pr. Halbbrigade an. Die Gesammtzahl der Preußen beträgt jetzt pp. 26000 M. Inf., 9500 Reiter, 120 Geschütze. Die Zahl der Franzosen ist durch die inzwischen angelangten Verstärkungen auf pp. 100000 M. und 250 Gesch. angewachsen. Die Preußen entreißen den Franzosen auf fast allen Theilen der Schlachtlinie die wichtigsten, einer hartnäckigen Vertheidigung fähigen Punkte; die frz. Generalität ist nicht im Stande, das verlorene Terrain zurückzuerobern und die geringen pr. Streitkräfte zum Weichen zu bringen. Nachmittags 12—3½ Uhr. Die frz. Armee ergänzt nicht nur ihre im Kampf erlittenen Verluste, sondern verstärkt sich sogar durch die von Metz eintreffenden Verstärkungen auf pp. 140000 M., 400 Gesch. Trotzdem vermag die frz. Generalität nicht, die Preußen, welche in dieser Zeit nur ganz unbedeutende Verstärkungen

erhalten, dagegen enorme Verluste erleiden, aus ihren Stellungen zu verdrängen. Die von den frz. Generälen versuchten Offensivstöße werden langsam und ohne Energie ausgeführt und plötzlich aus wenig motivirten Gründen gänzlich eingestellt. Kurz vor 3 Uhr schickt sich Canrobert an, mit seinem ganzen Corps einen kräftigen Vorstoß gegen Vionville und die Chaussee zu machen; er führt denselben nicht aus, weil sechs pr. Escadrons eine Attake gegen sein Corps unternommen und einige Unordnung bei demselben hervorgerufen haben. Zwischen 3 und 4 Uhr dringt L'Admirault siegreich von Bruville aus auf Tronville vor; er zieht sich zurück, weil pr. Truppen bei Hannonville erscheinen, gegen welche die noch ganz intakte D. Cissey und das ganze C. 3 verwendet werden konnten. Die Verfolgung der von Bruville zurückgeworfenen 38. pr. Brg. wird eingestellt, weil ein pr. Cav.-Rgt. eine Attake gegen die verfolgende frz. Inf. gemacht hat. Nachmittags 3½—7 Uhr. Die Stärke der Preußen erreicht in diesem Zeitraum pp. 65000 M., 230 Gesch. Um 7 Uhr geht der größte Theil der pr. Schlachtlinie zur Offensive über, die doppelt so starke frz. Armee verbleibt in der striktesten Defensive. Es ist also unzweifelhaft, daß auch in dieser Schlacht die pr. Generalität sich in Bezug auf Taktik den Generälen des zweiten Kaiserreichs sehr überlegen bewies. Was die Strategie anlangt, so erlitt die frz. Heeresleitung von neuem eine empfindliche, folgenschwere Niederlage. Bazaine hatte den Abmarsch der Rhein-Armee anfangs auf den 16. Morgens 4½ Uhr, dann in Folge der ihm von Le Boeuf gemachten Vorstellungen auf den Nachmittag desselben Tages festgesetzt. Die deutsche Heeresleitung hatte mit geringen Streitkräften diesen Abmarsch auf der Straße Mars la Tour-Verdun erfolgreich verhindert; mit um so größerer Sicherheit konnte sie nunmehr darauf rechnen, daß es ihr möglich sein werde, die Rhein-Armee während ihres Abmarsches auf den nördlichen, nach Verdun führenden Straßen mit überlegenen Streitkräften anzugreifen, zu schlagen und entweder nach Metz zurückzuwerfen oder auf belgisches Gebiet zu drängen.

Anordnungen Bazaines für den 17. Les lignes d'Amanvillers. Franzosen und Deutsche verblieben während der Nacht vom 16.—17. in den Stellungen, welche sie am Schluß der Schlacht eingenommen hatten. Am Morgen des 17. befahl Bazaine die Rückwärtsbewegung der ganzen Rheinarmee in eine näher an Metz liegende Stellung. Die Gründe, welche er für die Nothwendigkeit dieser Maßregel angab, waren folgende. Unmöglichkeit, den Marsch auf der Straße Mars la Tour-Verdun fortzusetzen, weil die Rhein-Armee dort unbedingt von frischen überlegenen Streitkräften des Gegners angegriffen worden wäre. Mangel an Wasser auf der Hochebene von Gravelotte. Bedürfniß, die Munitions- und Proviantvorräthe der Truppen zu ergänzen.

Nothwendigkeit, die große Menge von Verwundeten nach Metz zu transportiren." Die Truppen des r. Fl. begannen Morgens gegen 5 Uhr über Vernéville, die des l. Fl. über Gravelotte nach den ihnen angewiesenen Stellungen abzumarschiren. Eine bei Rezonville verbleibende Inf.-D. und eine Cav.-D. deckten den Abmarsch der Truppen über Gravelotte, während die Corps des r. Fl. sich unter dem Schutz von stärkeren Arrieregarden zurückzogen. Aus weiter unten angeführten Gründen inkommodirten die Deutschen den Abmarsch der französischen Truppen fast gar nicht. Wie an den vorhergehenden Tagen, so hemmten auch am 17. die vielen Trains und Fuhrwerke die Marschbewegungen der frz. Truppen in hohem Grade, so daß die meisten derselben, obwohl der Abmarsch Morgens 5 Uhr begann, erst verhältnißmäßig spät in ihre neuen Stellungen einrückten. Behufs Transports der vielen Verwundeten ward eine große Menge von Proviantwagen entleert; die sämmtlichen auf denselben befindlichen Proviantvorräthe wurden verbrannt, damit sie nicht in die Hände der Deutschen fielen. Die Folge hiervon war, daß verschiedene frz. Corps am 17. nur sehr ungenügende Verpflegung erhielten, denn die Beschaffung von Proviantvorräthen aus Metz war wegen Mangels an Wagen und wegen Versperrung aller Straßen kaum ausführbar. C. 2 und 6 bekamen am 17. weder Brod noch Fleisch, und waren ausschließlich auf den Reis, welchen sie mit sich führten, angewiesen. Hafer für die Pferde mangelte bei den meisten Corps. Der Nachmittag des 17. ward dazu benutzt, die Munitionsvorräthe zu ergänzen, die nöthig gewordenen Retablissements auszuführen und gemäß dem Befehl Bazaine's die bezogenen Stellungen durch fortifikatorische Nachhülfe zur hartnäckigen Vertheidigung einzurichten.

Die am 17. von der Rhein-Armee eingenommene Stellung erstreckte sich von Roncourt über St. Privat la Montagne, Ferme Jerusalem, Amanvillers, Château Montigny la Grange,*) die Fermen La Folie, Leipsic, Moscou, Point du Jour, die dortigen Steinbrüche bis nach Rozérieulles und St. Ruffine. Den Mittelpunkt benannter 2 Ml. langer Stellung bildete Ferme La Folie. Als vorgeschobene Posten derselben wurden am 17. resp. 18. besetzt: St. Marie aux Chênes, die Fermen Champenois, l'Envie, Chantrenne, das Bois de Genivaux, der bewaldete östliche Theil des Mancethales, Ferme St. Hubert, das Bois de Vaux, die Dörfer Vaux und Jussy. Es wird hier gleich bemerkt, daß alle diese angeführten Dörfer und Fermen fast durchweg massive Gebäude und Einfriedigungen besaßen und in jeder Beziehung vorzüglich zur Ver-

*) St. Privat la Montagne von jetzt an nur mit St. Privat, St. Marie aux Chênes mit St. Marie, Montigny la Grange mit Montigny bezeichnet.

theidigung geeignet waren. Die einzelnen Corps standen, wie folgt. R. Fl. C. 6 von Roncourt bis s. St. Privat. Centrum C. 4 neben C. 6 auf der Linie Amanvillers-Montigny, C. 3 neben C. 4 auf der Linie La Folie, Leipsic, Moscou. L. Fl. C. 2 von Point du Jour längs der Steinbrüche bis Rozérieulles und St. Ruffine. In und bei letzterem Ort stand die Brigade Lapasset des C. 5, welche dem C. 2 attachirt war. Die angegebenen, vor der Hauptstellung gelegenen vorgeschobenen Posten wurden von den zunächst dahinter stehenden Corps besetzt. Wie am 16., so war auch am 17. und 18. Bazaine besonders für seinen l. Fl. besorgt, dagegen hielt er einen ernstlichen Angriff gegen den r. Fl. oder gar eine Umgehung desselben nicht für wahrscheinlich. Für letzteren bildete daher nur die Cav.-D. Barrail die Reserve, während die Garde (w. der Forts Plappeville und St. Quentin), die Art.-Reserve (bei diesen Forts), die Cav.-D. Forton (bei Longeau) zur Unterstützung des l. Fl. bereit gehalten wurden.

Denkt man sich eine Linie von der Mosel bei Longeville les Metz über Fort St. Quentin und Roncourt bis zur Orne, und eine zweite Linie von der Mosel bei Novéant über diesen Ort bis nach Moineville an der Orne gezogen, so geben diese beiden Linien und die betreffenden Strecken der Mosel und Orne das Terrain an, auf welchem die Hauptoperationen und Aktionen des großen Kampfes vom 18. August stattfanden. Das von diesen vier Linien begrenzte Terrain gehört mit Ausnahme der schmalen Thäler längs Mosel und Orne der sich in südwestlicher Richtung von Metz hinziehenden Hochebene an, welche unter steilen Abhängen nach benannten Thälern hin abfällt und sich im Mittel ca. 150m hoch über denselben erhebt. Von der Linie St. Quentin-Roncourt senkt sich die Hochebene, welche im allgemeinen den Charakter eines theils ebenen, theils wellenförmigen Terrains hat, um etwa 25—60m nach der Linie Novéant-Moineville hin. Vom Mosel- und Ornethal schneiden auf angegebenen Strecken Seitenthäler von verschiedener Länge, Breite und Steigung ihrer Thalsohlen in die Hochebene ein. Diese Seitenthäler bilden in ihrer Längenrichtung gewissermaßen natürliche Rampen, welche von angeführten Flußthälern auf die Hochebene führen, und sind fast auf ihrer ganzen Länge im Querprofil als Gräben von großartigen Dimensionen zu betrachten, welche für militärische Operationen in der Richtung von Westen nach Osten oder umgekehrt äußerst schwierig zu überschreitende Hindernisse darbieten.

Die von der Rhein-Armee eingenommene Stellung muß in Bezug auf die Beschaffenheit des vor ihrer Front und vor ihren Flügeln liegenden Terrains in die südliche und nördliche Hälfte unterschieden werden.

Die erstere erstreckte sich von La Folie bis St. Ruffine, die zweite von La Folie bis Roncourt.

Die südliche Hälfte der frz. Stellung lag auf dem Theil der Hochebene, welcher von dem Moselthal zwischen Moulins und Ars, dem Seitenthal des Mancebachs (Ars—Vernéville) und dem Seitenthal von Châtel (Moulins—Amanvillers) begrenzt wird. Nach allen drei Thälern fallen die Abhänge der Hochebene steil ab; diese letztere liegt bei Point du Jour etwa 150m über dem Moselthal und den demselben zunächst befindlichen Thalsohlen der benannten Seitenthäler. Von Point du Jour bis Roncourt fällt die Hochebene um circa 20m.

Ein Angriff vom Moselthal her gegen die Stellung von Point du Jour—St. Ruffine bot aus folgenden Gründen große Schwierigkeiten und wenig Aussicht auf Erfolg dar. Das Moselthal von Ars bis Moulins ist schmal und für das Vorgehen größerer Truppenmassen zum Angriff schlecht geeignet. Die Ersteigung der steilen bewaldeten Abhänge der Hochebene vom Moselthal aus ist auf anderen Stellen, als auf den von Ars, Vaux, Jussy, Moulins nach der Hochebene führenden Wegen selbst für Infanterie schwierig, für andere Waffengattungen aber ganz unausführbar, so daß also zum Angriff gegen den l. Fl. der südlichen Stellung fast nur Infanterie zur Verwendung kommen konnte. Die Dörfer Vaux, Jussy und das Bois de Vaux waren einer äußerst hartnäckigen Vertheidigung fähig. Gelang es aber auch der pr. Inf, die Franzosen aus diesen vorgeschobenen Stellungen zu vertreiben und die eigentliche Hochebene zu erreichen, so fiel ihr nun die schwierige Aufgabe zu, ohne entsprechende Unterstützung durch Art. auf einem Terrain, welches nur sehr mangelhafte Deckung bot, gegen die feste und stark mit Inf. und Art. besetzte frz. Stellung vorzudringen. Bei dem Angriff gegen den äußersten l. Fl. der frz. Stellung kam aber auch noch in Betracht, daß Fort St. Quentin das Moselthal von Moulins bis Ars, die dortigen Abhänge der Hochebene und den ebenen Theil derselben s. Point du Jour unter wirksames Feuer seiner Festungsgeschütze zu nehmen vermochte. Die große Besorgniß Bazaine's für seinen l. Fl. war also nicht gerechtfertigt; dieser Flügel hatte überdies eine so gute Anlehnung an die Mosel, daß eine Umgehung desselben kaum zu befürchten war.

Vor dem sich von Point du Jour bis la Folie hinziehenden Theil der südlichen Hälfte der frz. Stellung bildete das Mancethal mit seinen steilen, bewaldeten Abhängen ein gewaltiges Hinderniß für das Vordringen des Angreifers. Dies Thal hat bei Ars etwa 400 Schritt Breite und liegt dort pp. 150m unter der Hochebene bei Point du Jour. Von Ars nach Vernéville steigt die Thalsohle, sich mehr und mehr verengend, allmälig an; bei Gravelotte hat dieselbe nur noch etwa 60m, bei Chan-

trenne pp. 40m Breite. Die Abhänge des Thales verbleiben auf der ganzen Länge desselben steil, ihre Höhe wird aber selbstredend in Folge des Aufsteigens der Thalsohle von Ars nach Vernéville immer geringer. So liegt die Sohle des Thales zunächst Gravelotte nur noch pp. 100m unter der Hochebene von Point du Jour; auf der Strecke von Chantrenne bis Vernéville nimmt das Thal mehr und mehr die Form einer Mulde mit flacheren Böschungen an und verliert somit die Eigenschaften eines schwer zu passirenden Hindernisses, welche es auf der Strecke von Chantrenne bis Ars in hohem Grade besitzt. Auf letzterer Strecke vermag Infanterie nur mühsam vom westlichen Thalrand auf den östlichen zu gelangen; für andere Waffengattungen wird dies nur auf den bei Ars, Gravelotte und Chantrenne vorhandenen Straßen möglich. Auf der Strecke Chantrenne-Vernéville kann Inf. ohne größere Schwierigkeit das Thal überschreiten, dagegen bleibt der Uebergang über dasselbe für andere Waffengattungen immer noch schwer ausführbar. Der Angriff gegen die Strecke Point du Jour—La Folie war also gleichfalls hauptsächlich Sache der Infanterie; die Artillerie konnte das Vorgehen derselben nur vom westlichen Thalrand aus unterstützen. Das Bois de Genivaux und der dicht bewaldete Ostrand des Mancethals, desgleichen die Fermen Chantrenne und St. Hubert bildeten sehr vertheidigungsfähige vorgeschobene Stellungen, deren Eroberung von der Angriffsinfanterie nur mit großen Anstrengungen und Verlusten bewirkt werden konnte. Gelang es aber auch der Angriffsinfanterie, die Franzosen aus diesen vorgeschobenen Stellungen zu verdrängen, so hatte sie jetzt hier ebenfalls den schlimmsten Theil ihrer Aufgabe zu erfüllen, welcher darin bestand, ohne genügende Mitwirkung von Artillerie und ohne Deckung den Angriff gegen die feste, äußerst stark besetzte und durch gute Reserven geschützte feindliche Hauptstellung auszuführen.

Es ergibt sich hieraus, daß die südliche Hälfte der frz. Stellung schon von Natur außerordentlich fest und für die Vertheidigung vorzüglich geeignet war. Selbst wenn der Angreifer gegen dieselbe Infanteriemassen vorführte, welche der Vertheidigungs-Infanterie bedeutend überlegen waren, blieb der Erfolg für ihn immer höchst zweifelhaft. Die ganze Strecke Point du Jour—La Folie dominirte überdies, wie angegeben, den Theil der Hochebene, auf welchem der Angreifer sich entwickeln und vorgehen mußte, um pp. 30m, so daß auch in dieser Beziehung der Vortheil einer guten Uebersicht und Beschießung des Angriffsterrains auf Seiten des Vertheidigers war.

Die nördliche Hälfte der frz. Stellung, welche sich von La Folie bis Roncourt erstreckte, entbehrte erstens der guten Flügelanlehnung und zweitens der Annäherungshindernisse, welche die südliche Hälfte so vor-

trefflich gegen Frontal-, Flankenangriffe und Umgehungen sicherten. Dorf Roncourt, welches den äußersten rechten Flügel der nördlichen Stellung bildete, lag ganz im freien Felde und konnte von Norden, Nordosten, Westen und Südwest angegriffen werden. Von Vernéville bis Montois konnte der Angreifer ohne Hinderniß alle Waffengattungen zum Angriff gegen die frz. Stellung vorführen. Allerdings fand er in dem ganzen Terrain, auf welchem er zum Angriff vorgehen mußte, fast nirgends gute Deckungen und war der vollen Feuerwirkung der stark besetzten frz. Stellung exponirt, welche das Angriffsterrain um 30—50m dominirte. Die Dörfer St. Marie aux Chênes, St. Ail, die Fermen Champenois, L'Envie, Chantrenne konnten als vorgeschobene Posten auf's hartnäckigste behauptet werden; in der Hauptstellung bildeten die Ortschaften Roncourt, St. Privat, Jerusalem, Amanvillers, Montigny, La Folie äußerst feste Stützpunkte, zwischen und hinter denen die frz. Art. die vortheilhaftesten Positionen fand. Somit war diese nördliche Hälfte der frz. Stellung zwar bei weitem nicht so fest von Natur, wie die südliche, immerhin aber gegen Frontalangriffe einer sehr hartnäckigen Vertheidigung fähig, und wenn man zwischen Roncourt und Bois de Jaumont starke Verschanzungen anlegte und starke Reserven bereit hielt, schwer im r. Fl. zu umgehen.

Was die Rückzugslinien aus den beschriebenen Stellungen anlangt, so waren dieselben für den nördlichen Theil von Roncourt bis Amanvillers nicht zu ungünstig; hingegen war für einen etwaigen Rückzug der auf der südlichen Hälfte stehenden Corps das hinter derselben liegende Thal de Châtel sehr gefährlich. Gelang es den Deutschen, die Corps der südlichen Hälfte aus ihren Stellungen nach diesem Thale zu werfen, so mußten unbedingt bei dem Rückzuge der Franzosen Zustände eintreten, wie solche nicht schlimmer gedacht werden können.

Bazaine hegte zu der Stärke und Vertheidigungsfähigkeit der angegebenen Stellung, welche überdies noch mit allen Mitteln fortifikatorisch verstärkt werden sollte, ein solches Zutrauen, daß er dieselbe als uneinnehmbar (inexpugnable) bezeichnete. Nach allen in diesem Feldzug gemachten Erfahrungen konnte er mit Sicherheit darauf rechnen, daß die Deutschen nicht unterlassen würden, dieselbe baldigst anzugreifen. Er nahm als bestimmt an, daß die französische Armee alle Angriffe des Gegners abschlagen und ihm ungeheure Verluste beibringen werde. Die Deutschen mußten alsdann nothgedrungen ihrem Ungestüm Schranken setzen, sich Zeit zum Retablissement und Heranziehen von Verstärkungen gönnen, und diesen Moment, in welchem sie zu einer ernstlichen Verfolgung nicht fähig waren, wollte Bazaine benutzen, um mit der ganzen Rheinarmee auf der Straße Metz—Briey nach der Maas abzumarschiren und ihre Vereinigung mit der Armee von Châlons zu bewirken.

Bazaine giebt an, er habe zur Besetzung der angegebenen Position über 100000 Mann und 450 Geschütze verfügt. Die Anzahl der letzteren scheint annähernd richtig zu sein, dagegen ist die Anzahl von 100000 Mann entschieden viel zu gering angegeben, wie folgende Angabe beweist. Am 27. Oct. kapitulirten in Metz 173000 Mann. Hiervon 30000 M. Garnison der Festung Metz abgezogen, welche nicht an der Schlacht vom 18. Aug. Theil nahmen, bleiben 143000 M., welche in dieser Schlacht kämpften. Zu letzterer Zahl müssen aber mindestens noch 15000 M. gerechnet werden, welche am 18. Aug. und in den späteren Gefechten und Schlachten um Metz fielen, resp. an Krankheiten starben, so daß, sehr gering veranschlagt, die Rheinarmee am 18. Aug. mindestens 150000 M. stark gewesen sein muß. Die 2 Ml. lange Stellung war also pro 1 Schritt mit 7 M., pro 45 Schritt mit 1 Gesch., folglich äußerst stark besetzt.

Schwer zu erklären bleibt es, aus welchem Grunde Bazaine der beschriebenen Stellung die Bezeichnung „les lignes d'Amanvillers" (die verschanzten Linien von Amanvillers) beilegt, denn größere, stärkere, zusammenhängende Verschanzungen, welche die Bezeichnung „lignes" verdient und eine hervorragende Rolle gespielt hätten, kamen auf der ganzen Strecke von St. Ruffine bis Roncourt nicht zur Ausführung. Die Brennpunkte der Schlacht vom 18. waren ferner St. Privat und die Hochebene von Point du Jour; mithin erscheint auch die Benennung der Schlacht nach dem Dorf Amanvillers wenig motivirt. Die frz. Corps, welche meist erst gegen Mittag in ihre Stellungen einrückten und mit Ergänzung ihrer Munition sowie mit sonstigen Retablissements vollauf zu thun hatten, waren überhaupt gar nicht im Stande, in der kurzen Frist bis zum 18. Mittags, um welche Zeit die Schlacht begann, größere Verschanzungen auszuführen. Die fortifikatorische Verstärkung der Stellungen beschränkte sich auf die elementarsten Vertheidigungseinrichtungen von Dörfern und Fermen, Anlage von Schützengräben und Geschützemplacements und Herstellung einiger Verhaue in den Waldungen. Auf dem r. Fl. der Stellung würden Schanzen zwischen Roncourt und Bois de Jaumont, sowie ausgedehnte Verhaue am West- und Nordrande dieses Gehölzes sehr vortheilhaft gewesen sein; dieselben kamen aber nicht zur Ausführung, allerdings hauptsächlich aus dem Grunde, weil C. 6 keine Schanzzeugkolonne bei sich hatte.

Am 17. sandte Bazaine Depeschen an den Kaiser und an den Kriegsminister, worin er über die Schlacht vom 16. (bataille de Rezonville) berichtet, in welcher er gesiegt zu haben angiebt. Im Allgemeinen entwirft er in diesen Depeschen kein sehr erfreuliches Bild von den Verhältnissen der Rhein-Armee und der Festung Metz. Es heißt unter an-

dern darin, wie folgt. „Der König von Preußen soll heute in Pange oder Château-Aubigny sein; ihm folgt eine Armee von 100000 M. Außerdem hat man große feindliche Streitkräfte auf der Straße nach Verdun und bei Mont sous les Côtes bemerkt. Die Nachricht, daß der König von Preußen eingetroffen ist, erhält dadurch Bestätigung, daß in diesem Augenblick, woselbst ich die Ehre habe, Ihnen zu schreiben, die Preußen eine ernstliche Attake gegen Fort Queuleu vorbereiten. Sie sollen bei Magny, Mercy le Haut und Pouilly Batterien erbaut haben. Augenblicklich ist die Kanonade sehr lebhaft. — Was uns anlangt, so haben die Corps wenig Lebensmittel. Ich will versuchen, auf der noch freien Ardennenstraße Vorräthe heranschaffen zu lassen. General Soleille, den ich nach Metz geschickt habe, meldet mir, daß die Festung nur wenig Proviant- und Munitionsvorräthe besitzt, und uns nur 800000 Patronen liefern kann; diese Anzahl von Patronen wird von uns an einem Tage verbraucht. General Soleille hat nach Paris Auftrag ertheilt, ihm von dort die nöthigen Geräthschaften zu schicken, werden dieselben aber rechtzeitig eintreffen? Die Regimenter des C. 2 haben keine Lager-Utensilien und keine Kochgeschirre. Wir werden alles thun, was in unserer Kräften steht, um die Approvisionnements jeder Art in Ordnung zu bringen, damit wir, wenn irgend möglich, in zwei Tagen unseren Marsch wieder antreten können. Ich will die Route nach Briey einschlagen. Wir werden keine Zeit verlieren, vorausgesetzt, daß nicht neue Kämpfe meine Pläne stören."

Anordnungen der Deutschen Heeresleitung für den 17. und 18. Aug. Sobald die Deutsche Heeresleitung am 16. Nachmittags die Gewißheit erlangt hatte, daß die ganze Rheinarmee oder doch der größte Theil derselben am Kampf gegen C. III und X betheiligt sei, war ihre Hauptsorge, alle Truppentheile, welche noch am 16. auf dem Schlachtfeld eintreffen konnten, dorthin zu dirigiren. Wie angegeben, vermochten aber nur die 16 D. des C. VIII, die 25 D. und ein Rgt. des C. IX den r. pr. Fl. zu erreichen und in den Kampf einzugreifen. Da am 16. gegen Abend die Schlacht noch ganz unentschieden und die Erneuerung derselben Seitens der Rheinarmee am 17. Morgens sehr wahrscheinlich war, so übermittelte die Deutsche Heeresleitung unverzüglich am 16. Abends allen ihren Corps, deren Eintreffen auf dem Schlachtfeld bestimmt am Vormittag oder in den ersten Nachmittagsstunden des 17. erfolgen konnte, die hierauf bezüglichen Befehle. Griff Bazaine am 17. früh Morgens mit den ihm zu Gebote stehenden frischen Truppen die pr. Stellung von neuem an, so war namentlich der linke Theil derselben in ziemlich gefährdeter Lage, weil auf baldiges Eintreffen von größeren Verstärkungen für ihn nicht zu rechnen war. C. X hatte

am 16. über 5000, C. III gegen 7000 M. verloren; beide Corps bedurften den Vormittag des 17. sehr nothwendig für die Munitionsergänzung und sonstigen Retablissements, waren daher vorläufig zu größeren Offensivstößen kaum verwendbar und hatten baldige Unterstützung dringend nothwendig.

Diejenigen Corps der A. I und II, welche gar nicht oder nur zum Theil in der Schlacht vom 16. gefochten hatten, waren an diesem Tage in folgenden Stellungen. Armee I. C. I. Courcelles fur Nied (5 Meilen von Gorze). C. VIII, 16 D. bei Bois St. Arnould, 15 D. bei Arry (1 Ml. von Gorze), C. VII Pommérieux und Sillegny (2½ Meilen von Gorze.) Armee II. C. IX. 25 D. bei Bois des Ognons, 18 D. Arnaville (¾ Ml. von Gorze), C. XII bei Pont à Mousson (2½—3 Ml. von Gorze, 4½—5 Ml. von Mars la Tour), Garde bei Bernécourt, 4½—5 Ml. von Mars la Tour), C. II, Solgne und Buchy (4 Ml. von Gorze), C. IV, Les Saizerais (7 Ml. von Mars la Tour). Von diesen Corps konnten, wofern dieselben am 17. in aller Frühe den Marsch antraten, C. IX mit seiner 18 D. gegen 5 Uhr Morgens auf dem r. Fl. der pr. Stellung, C. VIII mit der 15 D., und C. VII Vormittags zwischen 9 und 10 auf den Höhen von Gorze in das Gefecht eingreifen, C. XII und die Garde aber erst gegen 1—3 Uhr Nachmittags bei Mars la Tour anlangen. C. II und IV konnten erst in später Nachmittagsstunde das Schlachtfeld erreichen; auf ihre Verwendung zum Kampf war jedoch nach so anstrengenden Märschen kaum noch zu rechnen. Die den Corps am 16. Abends übermittelten Befehle für den 17. lauteten folgendermaßen. Armee I. C. I verbleibt in seiner Beobachtungsstellung bei Courcelles fur Nied und führt mit seiner Artillerie Demonstrationen gegen die Festung aus, welche den Gegner zur Annahme veranlassen, daß gewaltsame Unternehmungen gegen dieselbe versucht werden sollen, und seine Aufmerksamkeit von den Truppenbewegungen am linken Mosel-Ufer ablenken. C. VIII passirt die Mosel bei Arry auf Kriegsbrücken und dirigirt sich, Gorze links lassend, nach Rezonville. C. VII geht bei Corny über die Mosel und marschirt über Ars nach Gravelotte hin. C. IX steht bei Tagesanbruch gefechtsbereit auf den Höhen s. Flavigny. C. XII marschirt in der Nacht vom 16.—17. über Thiaucourt nach Mars la Tour; die Garde tritt den Marsch nach letzterem Ort am 17. Morgens an. C. II marschirt nach Pont à Mousson, C. IV behält die Marschrichtung auf Commercy bei. König Wilhelm I. verlegte am 16. sein Hauptquartier nach Pont à Mousson.

Am 17. Morgens 4½ Uhr traf Prinz Friedrich Karl bei Flavigny ein, um von dort aus die Direktiven für den Kampf zu ertheilen,

dessen Erneuerung Seitens der Franzosen mit Bestimmtheit vorausgesetzt wurde. Von 5 Uhr an wurden in allen französischen Lagern lebhafte Bewegungen bemerkt; es war jedoch nicht zu erkennen, ob der Gegner sich zum Angriff vorbereite oder eine Rückwärtsbewegung ausführe. Die Deutsche Heeresleitung war von ihrem Standpunkte aus entschieden zu ersterer Annahme berechtigt und hatte alle Ursache, einige Besorgniß für den l. Fl. ihrer Stellung zu hegen, da um 6 Uhr Morgens einzig und allein C. IX zur Verstärkung desselben bereit stand. Es war daher geboten, daß die ganze pr. Schlachtlinie in der Defensive verblieb und die Unternehmungen des Gegners abwartete. Man vermied jede größere offensive Demonstration und begnügte sich damit, durch Cav.-Patrouillen Aufklärungen über die Bewegungen und Absichten des Gegners zu gewinnen. Um 6 Uhr traf auch König Wilhelm I. bei Flavigny ein. Im weiteren Verlauf des Vormittags erlangte man die Gewißheit, daß der Gegner keinen neuen Angriff beabsichtige, sondern sich aus seinen bis dahin eingenommenen Stellungen nach Nordost und Osten zurückziehe. Um 11 Uhr ward Rezonville von den Franzosen geräumt. Welche Absichten Bazaine mit dieser Rückwärtsbewegung hatte, blieb vorläufig der Deutschen Heeresleitung unbekannt; die Vermuthung lag jedoch sehr nahe, daß der Abmarsch der Rheinarmee auf den Straßen nach Etain und Briey beginne. Die Deutsche Heeresleitung schwankte kürzere Zeit, ob sie nunmehr mit allen ihr zur Verfügung stehenden Truppen zur Offensive und Verfolgung des abziehenden Gegners übergehen oder hiermit bis auf den nächsten Tag warten solle. Sie entschied sich aus folgenden Gründen für letzteres. Den Kampf mit der Rheinarmee zu erneuern, bevor sämmtliche nach dem Schlachtfeld dirigirten Corps daselbst eingetroffen waren, erschien sehr gewagt. C. XII und Garde konnten aber vor 1—2 Uhr Nachmittags nicht bei Mars la Tour anlangen; dieselben hatten alsdann sehr anstrengende Märsche gemacht und es war nicht rathsam, sie sofort weiter marschiren und in's Gefecht rücken zu lassen. Der Kampf konnte überdies, da man das Eintreffen dieser beiden Corps unbedingt abwarten mußte, vor 3 Uhr nicht beginnen; eine definitive Entscheidung durch denselben, wie solche die Deutsche Heeresleitung wünschte, war in den wenigen bis zum Einbrechen der Dunkelheit verbleibenden Stunden nicht zu erwarten. Verschob man dagegen den Angriff bis zum 18., so war es erstens möglich, eine größere Einheit in die beabsichtigten Operationen zu bringen, man disponirte ferner über frisch zum Kampf gestärkte Truppen und durfte schließlich auch noch auf die Mithülfe des von Pont à Mousson hermarschirenden C. II rechnen. Den Vorsprung, welchen die Rheinarmee gewann, wenn sie am 17. auf den Straßen nach Etain und Briey abmarschirte, hoffte man ihr bald wieder abzugewinnen, so daß die Un-

terbrechung der Offensive am 17. die Erreichung des Hauptziels nicht gefährdete. Aus allen diesen Gründen ließ man die Franzosen nicht nur ihre Rückwärtsbewegung fast ganz ungehindert ausführen, sondern verbot sogar alle Demonstrationen und Operationen gegen dieselben, durch welche größere, ernstere Gefechte entstehen konnten.

C. IX stand am 17. um 6 Uhr Morgens in der angewiesenen Stellung bei Flavigny. C. VIII ging seit 6 Uhr Morgens mit der 15. D. bei Arry über die Mosel und nahm gegen 8 Uhr Stellung nordwestlich Gorze. C. VII war um 6 Uhr Morgens aufgebrochen und passirte die Mosel bei Corny. Gegen 9 Uhr stieß seine Avantgarde dicht bei Ars im Mancethal auf die Franzosen, welche Bois-de-Vaux besetzt hielten, und drang in dies Gehölz ein. Es entspann sich ein heftiges Gefecht, in welchem die Preußen die Franzosen allmälig zurückdrängten; dasselbe wurde jedoch von ersteren auf höheren Befehl aus angegebenen Gründen abgebrochen. Gegen 3 Uhr räumten die Franzosen die Hochebene s. Gravelotte und dies Dorf selbst. C. XII war in der Nacht vom 16. zum 17. abmarschirt und traf in den ersten Nachmittagsstunden bei Mars-la-Tour ein. Seine Cav.-D. war auf der Straße Jarny-Etain vorgeritten und fand dieselbe vom Feinde frei. Die Garde langte Nachmittags 1 Uhr bei Puxieux an; C. II erreichte Pont-à-Mousson, C. IV setzte seinen Marsch nach Toul hin fort. Somit verfügte die deutsche Heeresleitung in den ersten Nachmittagsstunden des 17. über 7 Armeecorps und 3 Cav.-D. zu ihren ferneren Operationen gegen die Rheinarmee. Am Abend des 17. und bei Tagesanbruch des 18. standen die zum Kampf für letzteren Tag bestimmten Corps, wie folgt. C. VII bildete den rechten Flügel der Stellung; es hatte den Ostrand des Bois-de-Vaux und den Nordrand des Bois-des-Ognons besetzt; seine Hauptmasse stand bei Ars. C. VIII und IX befanden sich in den angegebenen Stellungen. C. III stand mit der 6. D. und 6 Cav.-D. bei Flavigny-Vionville; die 5. D. und ein Garde-Dragoner-Rgt. standen bei Tronville, C. XII mit der 23. D. bei Mars-la-Tour, mit der 24. D. bei Puxieux, die Garde bei Latour-en-Woevre und Hannonville. Die erste Cav.-D. stand bei Corny, die 12. Cav.-D. bei Pontderupt; letztere hatte Vorposten nach der Straße Conflans—Etain vorgeschoben. C. I begann am Nachmittag des 17. die ihm anbefohlenen Demonstrationen gegen die Festung Metz. Um 5½ Uhr fuhren unter dem Schutz von anderen Waffengattungen Batterien bei Laquenexy, Mercy-le-Haut und Peltre auf und begannen das Fort Queuleu (2 bis 3 Kil. entfernt), sowie das dahinter nach Metz zu gelegene Terrain zu beschießen. Einige Privatgebäude geriethen durch dies Feuer in Brand, im Fort Queuleu richtete dasselbe jedoch nur geringen Schaden an. Die Artillerie des Forts erwiederte leb-

haft das feindliche Feuer. Die Garnison von Queuleu verlor einen Mann. Derselbe wurde durch ein Steinstück erschlagen, welches eine preußische Granate vom Gesims der Cavalier-Caserne abschlug. Dieser erste Todte der Metzer Garnison wurde an der vom Fort Queuleu nach Metz führenden Straße nahe beim Fort begraben; sein Grab wird bis in die neueste Zeit sorgsam von den Bewohnern des Dorfes Queuleu gepflegt.

Für den 18. gab die deutsche Heeresleitung folgende Direktiven. Armeecorps II sollte am 18. Morgens 5 Uhr in dem Terrain zwischen Ville sur Yron und Rezonville den Vormarsch fortsetzen, um die Rheinarmee von der Maas abzudrängen und zur Schlacht zu zwingen. In vorderster Linie sollten zunächst C. XII bis Jarny, rechts rückwärts desselben die Garde bis Doncourt, rechts rückwärts von dieser C. IX. nach Ferme Caulre marschiren. In zweiter Linie sollte C. III dem C. XII, C. X der Garde, C. VIII dem C. IX folgen. C. XII bildete den äußersten linken, C. VIII den äußersten rechten Flügel dieser staffelförmig nach Norden vorrückenden Corps. Die in der vorderen Staffel marschirenden Corps sollten zunächst die ihnen angewiesenen, an der Straße Gravelotte-Etain liegenden Marschziele erreichen und, wofern sie dort die im Abmarsch begriffene Rheinarmee antrafen, unverzüglich zum Angriff vorgehen. Ward dieselbe auf dieser Straße nicht angetroffen, und ergaben die nach der Straße Metz-Briey veranstalteten Rekognoscirungen, daß auch hier keine feindlichen Corps im Abmarsch befindlich seien, so war kaum zu bezweifeln, daß die ganze Rheinarmee noch in einer Stellung bei Metz mit der Front nach Westen verblieben sei. Alsdann sollten die sechs nach Norden abmarschirenden Corps eine Rechtsschwenkung machen, Front nach Osten nehmen und die feindliche Stellung angreifen. C. VII erhielt den Befehl, am 18. Morgens 5 Uhr in den Stellungen, welche es am 17. Abends inne hatte, zum Gefecht bereit zu sein. Es sollte sich zunächst durchaus in der Defensive halten und die Vorwärtsbewegung des rechten Flügels der nach Norden marschirenden Corps gegen feindliche Vorstöße von Metz aus sichern. Die Besorgniß, C. VII. besonders könne von überlegenen feindlichen Streitkräften angegriffen werden, ward dadurch gerechtfertigt, daß es seit Tagesanbruch des 18. in ein lebhaftes Feuergefecht mit den Franzosen gerieth. Aus dem ungestümen Vordringen starker frz. Tirailleurschwärme gegen die von C. VII besetzten Theile des Bois de Vaux mußte auf das Vorhandensein größerer frz. Streitkräfte auf jenem Theil der Hochebene geschlossen werden; es ward daher deutscherseits nichts unterlassen, um dem C. VII die Behauptung seiner isolirten und gefährdeten Stellung zu ermöglichen. C. III erhielt Befehl, vorläufig den Vormarsch nach Norden zu sistiren, in seiner Stellung bei Vionville zu verbleiben und, für den Fall C. VII, eventuell auch

C. VIII von starken feindlichen Streitkräften angegriffen würden, diesen Corps als Reserve zu dienen. C. I erhielt Anweisung, eine Brigade mit einigen Batterien an das rechte Moselufer gegenüber Vaux zu dirigiren, um etwaige auf der Strecke Moulins-Ars im Moselthal gegen C. VII. vordringenden frz. Colonnen unter Flankenfeuer zu nehmen.

Die Schlacht von Gravelotte-St. Privat am 18. August. Die verschiedenen vorbenannten pr. Corps führten den ihnen gegebenen Direktiven gemäß am 18. Morgens die folgenden Marschbewegungen aus. Corps der ersten Staffel. C. XII trat um 5¾ Uhr Morgens den Marsch nach Jarny an, woselbst es gegen 10 Uhr Stellung nahm. Es lag ursprünglich in der Absicht des Corpscommandeurs, Kronprinzen Albert von Sachsen, das Corps weiter nach Briey hin zu führen; da jedoch eine bis nach dieser Stadt ausgeführte Rekognoscirung ergab, daß auf der ganzen Strecke von Jarny bis Briey keine feindlichen Truppen sichtbar seien, so verblieb C. XII vorläufig, weitere Befehle erwartend, bei Jarny und sandte Meldung hierüber an das Oberkommando. Die Garde war um 5½ Uhr Morgens von Bernécourt abgerückt und erreichte gegen 11 Uhr Doncourt, woselbst sie Halt machte. C. IX. war um 6 Uhr Morgens aus seinen Bivouaks abmarschirt und stand um 9 Uhr bei Ferme Caulre. Corps der zweiten Staffel: C. III verblieb aus angeführtem Grunde bei Vionville; bei diesem Ort und bei Tronville blieben auch die 5. und 6. Cav.-D. in ihren Stellungen. C. X begann um 10 Uhr Vormittags aus der Gegend von Tronville abzumarschiren und der Garde zu folgen, C. VIII war Morgens 6 Uhr aufgebrochen und gegen 8 Uhr in Stellung bei Villers aux Bois und Rezonville gerückt. C. VII stand mit seiner Hauptmasse bei Gravelotte und hatte den Ostrand des Bois de Vaux besetzt.

Die deutsche Heeresleitung hegte gegen 8 Uhr keinen Zweifel mehr, daß entweder die ganze Rheinarmee oder doch der größte Theil derselben noch bei Metz verblieben und in eine Stellung westlich der Festung gerückt sein müsse; sie war aber bis gegen 11 Uhr fortwährend in Ungewißheit, ob die Franzosen aus dieser Stellung nach Briey abmarschirten, oder in derselben einen etwaigen Angriff der Deutschen abzuwarten gedächten. Desgleichen blieb ihr bis gegen 2 Uhr unbekannt, wo sich der rechte Flügel der frz. Stellung befände. Daß der linke Flügel derselben auf der Hochebene von Point du Jour sei, war bald festgestellt worden, dagegen nahm man bis 11 Uhr an, der rechte frz. Flügel stehe bei Amanvillers. Erst nach 11 Uhr ward entdeckt, daß auch St. Privat la Montagne von den Franzosen stark besetzt sei, und erst gegen 1½ Uhr erhielt C. XII Gewißheit, daß sogar bei Roncourt bedeutende frz. Streitkräfte ständen. Diese so lange bei der deutschen Heeresleitung herrschende

Ungewißheit über den rechten frz. Flügel hatte naturgemäß zur Folge, daß die ursprünglich gegebenen Dispositionen mehrfache Aenderungen erlitten; es entstanden hierdurch verschiedene, den Deutschen ungünstige Gefechtskrisen, welche jedoch das rasche, entschlossene, der Sachlage entsprechende Handeln der Armeekommandan'en, Corpskommandeurs und höheren Offiziere glücklich überwand. Französische Militärschriftsteller, welche die Kämpfe bei Metz schildern, äußern, allerdings nicht ohne Grund, ihre Verwunderung darüber, daß die Deutschen am 18. Aug. so unverhältnißmäßig lange Zeit brauchten, um den rechten frz. Flügel zu entdecken; sie folgern hieraus, allerdings, wie nachgewiesen, sehr unrichtig, daß am 16. Aug. der Sieg den Franzosen verblieben und auch am 17. Bazaine Herr des Schlachtfeldes gewesen sei. In seiner Macht habe es gestanden, am 17. den Marsch über Mars la Tour und Conflans nach Verdun fortzusetzen, die am 16. besiegten Deutschen seien am 17. nicht im Stande gewesen, diesen Abmarsch der Rheinarmee zu verhindern.

Um 8 Uhr Vormittags wurde Prinz Friedrich Karl von der deutschen Heeresleitung benachrichtigt, daß ihrer Auffassung gemäß die Hauptmasse der Rheinarmee in einer Stellung westlich Metz stehe, deren rechter Flügel muthmaßlich Amanvillers sei. Wofern diese Annahme sich bestätige, solle C. IX diesen rechten Flügel des Gegners angreifen; es würden dann gleichzeitig C. VIII und VII gegen die Front desselben vorgehen. Demgemäß befahl Friedrich Karl den Corps der ersten Staffel, an der Straße von Etain Halt zu machen. C. IX ließ von dort aus Patrouillen gegen St. Privat und Leipzic hin vorgehen, welche später meldeten, daß sie nichts vom Feind bemerkt hätten. C. VIII hatte inzwischen durch eine nach Ferme St. Hubert hin veranstaltete Rekognoscirung festgestellt, daß auf jenem Theil der Hochebene etwa zwei frz. Corps ständen. Um 9½ Uhr gingen von C. VIII und VII übereinstimmende Meldungen ein, daß die ihnen gegenüberstehenden frz. Corps sich zum Abmarsch nach Norden anschickten; um 10½ Uhr ward jedoch festgestellt, daß diese Corps die entschiedene Absicht zeigten, den Angriff der Deutschen in ihren Positionen zu erwarten. Nichtsdestoweniger ließ die deutsche Oberleitung die Möglichkeit, daß Theile der Rheinarmee nach Briey hin abmarschirten, nicht aus den Augen; C. XII und die Garde wurden daher um 10½ Uhr angewiesen, sich über Batilly nach St. Marie aux Chênes zu dirigiren und die auf der Straße nach Briey abrückenden Franzosen anzugreifen. Wofern sie dort den Gegner nicht im Abmarsch antrafen, sollten benannte Corps zum Angriff gegen Amanvillers vorgehen. Gleichzeitig erhielt C. VII Befehl, von Bois de Vaux, C. VIII von Gravelotte, C. IX von Ferme Caulre gegen die feindliche Stellung vorzugehen. C. VII und VIII sollten ihren Angriff erst dann beginnen, wenn die Corps der A. II zu demselben bereit wären.

Inzwischen hatte Friedrich Karl bereits durch eigene Anschauung die gleiche Ueberzeugung, wie die deutsche Heeresleitung, daß nämlich die ganze Rheinarmee oder doch ihr größter Theil bei Metz in Stellung stehe, gewonnen und daher, den ersten Direktiven gemäß, bereits die beabsichtigte Rechtsschwenkung der Corps der ersten Staffel angeordnet. Um 10 Uhr erhielt C. IX Befehl, gegen La Folie vorzugehen und, wofern es dort den rechten frz. Flügel antreffe, den Angriff gegen denselben durch seine Art. einzuleiten. Die Garde ward über Doncourt nach Vernéville dirigirt und als Reserve für C. IX bestimmt, C. III sollte nach Ferme Caulre rücken, C. XII bis auf weiteren Befehl bei Jarny bleiben.

Beginn der Schlacht. Angriff des C. IX gegen das frz. Centrum. Gegen 11 Uhr erlangte Prinz Friedrich Karl Gewißheit, daß der rechte frz. Flügel nicht bei Amanvillers, sondern bei St. Privat la Montagne, vielleicht auch noch weiter nördlich zu suchen sei. Es wurde daher nothwendig, den befohlenen Angriff des C. IX gegen La Folie vorläufig zu sistiren, weil dasselbe weder links noch rechts entsprechende Fühlung mit andern Corps hatte und bei seinem Vorgehen gegen die feindliche Stellung unbedingt auf sehr überlegene Streitkräfte stoßen mußte. Der Angriff des C. IX sollte deshalb so lange aufgeschoben werden, bis die Garde auf dem linken Flügel desselben aufmarschirt und im Stande war, gegen Amanvillers vorzugehen. Die hierauf bezüglichen Befehle wurden benannten beiden Corps zugesandt, gleichzeitig wurden C. XII auf St. Marie, C. X auf St. Ail, C. III auf Vernéville dirigirt. C. II, welches um 2 Uhr Morgens von Pont à Mousson abmarschirt, und dessen 3. D. um 1 Uhr bei Buxières angelangt war, erhielt um 1 Uhr Nachmittags Befehl, nach Rezonville zu rücken, um für den rechten pr. Flügel als Reserve zu dienen. Dasselbe langte dort um 3½ Uhr an.

Der Befehl, vorläufig nicht anzugreifen, ging dem C. IX erst zu, als dasselbe bereits in heftigen Kampf mit dem Gegner verwickelt und nicht mehr ohne Nachtheil im Stande war, denselben abzubrechen. Manstein hatte, sowie ihm der erste Befehl, gegen La Folie vorzugehen, übermittelt worden war, die Avantgarde der 18. D. in dieser Richtung vorrücken lassen. Inzwischen hatte er sich persönlich überzeugt, daß bei Amanvillers ein bedeutendes feindliches Lager sei, in welchem man keine Ahnung von der bedrohenden Nähe des C. IX zu haben schien. Da der allgemeinen Annahme gemäß der rechte frz. Flügel sich nicht über Amanvillers hinaus erstreckte, und da ferner die Sorglosigkeit der Franzosen in dem bei diesem Ort bemerkten Lager große Vortheile für einen raschen Angriff erwarten ließ, so ordnete Manstein denselben sofort an. Nur 3

Bat. der Avantgarde der 18. D. blieben im Marsch auf La Folie; sämmtliche übrigen Truppen dieser, wie der 25. D. wurden zum Angriff gegen Amanvillers bestimmt, welchen dem Befehl des Prinzen Friedrich Karl gemäß zunächst die Art. des C. IX einleitete.

Von 11¾ Uhr an nahmen in rascher Reihenfolge 9 Battr. auf dem zwischen Amanvillers und Vernéville hinstreichenden Höhenzuge Stellung und eröffneten ihr Feuer gegen das bei ersterem Ort befindliche Lager des C. 4. Mit großer Schnelligkeit eilten die Truppen desselben in ihre Gefechtsstellung; binnen Kurzem feuerten alle Battr. des C. 4 auf die pr. Geschütze. D. Cissey rückte nordwestlich Amanvillers zu beiden Seiten der Eisenbahn gegen Bois de la Cusse, links von ihr D. Grenier gegen Ferme Champenois vor, D. Lorencez verblieb vorläufig in Reserve bei Amanvillers. Gleichzeitig mit C. 4 eilten auch die Nebencorps 3 und 6 in ihre Gefechtsstellungen, die Art. derselben richtete ihr Feuer auf die pr. Battr., Inf. des C. 3 besetzte den östlichen Rand des Bois de Genivaux. Die pr. Battr. befanden sich binnen kurzem in einer sehr schlimmen Lage. Die frz. Battr., mit denen sie zu kämpfen hatten, waren ihnen der Zahl nach etwa dreifach überlegen und standen fast durchweg in theils von Natur, theils durch fortifikatorische Nachhülfe gut gedeckten, das Angriffsterrain bedeutend dominirenden Stellungen. Die pr. Battr. waren dagegen ganz ohne Deckung und boten nicht allein der frz. Art., sondern auch der ungestüm gegen sie vordringenden frz. Inf. gute Zielobjecte dar. Die zunächst zum Schutz der pr. Battr. herbeieilende Inf. ging theils durch Bois de Cusse, theils in der Richtung nach Ferme l'Envie vor. Letztere ward von den Franzosen bald verlassen und hierauf von den Deutschen besetzt. Im Bois de la Cusse hatten um 1 Uhr 10 Bat. der letzteren den östlichen Waldrand und die Eisenbahn besetzt und waren in ein heftiges Feuergefecht mit überlegener, vordringender feindlicher Inf. gerathen, deren Vorstöße sie erfolgreich abwiesen. Sämmtliche Truppen des C. IX litten ungemein durch das furchtbare conzentrische Gewehr- und Geschützfeuer, mit welchem sie von den Franzosen überschüttet wurden. Gegen 1 Uhr drang frz. Inf. in die linke Flügelbatterie ein und eroberte 4 Geschütze derselben, von denen jedoch zwei später wieder in den Besitz der Deutschen gelangten. Das weitere Vordringen der frz. Inf. scheiterte an dem zähen Widerstande der Inf. der 18. D., zu deren Unterstützung seit 1½ Uhr Inf. der 25. D. im Bois de la Cusse und nördlich desselben eintraf.

Die 25. D. war um 12¼ Uhr mit ihrer Avantgarde bei Vernéville angelangt; die reitende Battr. derselben griff unverzüglich in den Geschützkampf ein, welcher von Minute zu Minute ungünstiger für die deutsche Art. wurde. Inzwischen war der erwähnte Befehl des Prinzen Friedrich Karl eingetroffen, demgemäß C. IX so lange mit seinem Vor-

gehen gegen La Folie warten solle, bis die Garde bereit sein werde, auf Amanvillers loszugehen. Ein Abbrechen des einmal begonnenen Kampfes war zu jener Zeit für C. IX nicht mehr zulässig, Manstein sorgte aber sofort dafür, daß die Verbindung des C. IX mit der Garde hergestellt wurde, indem er die 25. D. auf den linken Flügel der im Gefecht befindlichen 18. D. dirigirte. Fünf Battr. der 25. D. fuhren gegen 1 Uhr zu beiden Seiten der Eisenbahn östlich Habonville auf und eröffneten das Feuer gegen die Stellungen der C. 4 und 6. Um 12¾ Uhr langte die Avantgarde der 1. G.*)-D. bei Habonville an; bald nach 1 Uhr standen 9 Battr. derselben s.-w. St. Ail in Position und eröffneten das Feuer gegen die Stellung des C. 6 bei St. Privat. Von diesem Corps standen D. La Font und Brg. Péchot zwischen St. Privat und Roncourt. Letzteres Dorf und das angrenzende Terrain hatten D. Levassor, Brg. Le Roy und 1 Rgt. der D. Bisson besetzt. Oestlich St. Privat standen 4 Cav.-Regt. in Reserve. An Geschützen hatte C. 6 etwa 60 Stück in der Stellung. Das Auftreten der Art. der 25. D. und der Garde war für die bereits sehr zusammengeschossene Art. des C. IX äußerst vortheilhaft; die feindlichen Battr. sahen sich jetzt genöthigt, ihr bis dahin ausschließlich auf die Art. des C. IX gerichtetes Feuer nach verschiedenen Punkten zu vertheilen. Dagegen erlitten die Battr. des C. IX nach wie vor große Verluste durch das Feuer der nahe vor ihnen eingenisteten frz. Inf.

Während des vorbeschriebenen Kampfes standen die 3 gegen La Folie entsandten Bat. der 18. D. ganz isolirt bei Ferme Chantrenne, welche die Franzosen ihnen ohne erheblichen Widerstand überlassen hatten. Diese Ferme, welche einen trefflichen Stützpunkt für den rechten Flügel des C. IX bildete, ward sogleich zur Vertheidigung eingerichtet und stark besetzt. Der zunächst der Ferme am westlichen Rande des Mancethales liegende Theil des Bois de Genivaux wurde von Abtheilungen jener 3 Bat. besetzt, welche in ein lebhaftes Feuergefecht mit dem am östlichen Rande des Mancethales stehenden Feind geriethen. Versuche der pr. Inf., über das Mancethal nach dem östlichen Rande des Thales vorzudringen, scheiterten an der Ueberlegenheit des Gegners, den Franzosen gelang es aber gleichfalls nicht, die Preußen aus jenem Terrain wieder zu vertreiben.

Um 2 Uhr Nachmittags war die Stellung des C. IX, wie folgt. L. Fl., 5 Battr. ö. Habonville zu beiden Seiten der Eisenbahn, im Bois de Cusse 12½ Bat.—Centrum, 9 Battr. auf dem Höhenzuge Vernéville-Amanvillers. — R. Fl., Ferme L'Envie von 2 Comp., Chantrenne und der anstoßende Theil des Bois de Genivaux am westlichen Rande des Mancethales von 3 Bat. besetzt. Von Vernéville marschirte ein Bat. zur Unter-

*) Garde von jetzt ab mit G. bezeichnet.

stützung der Art. des Centrums, ein Bat. zur Verstärkung nach Chantrenne ab. Bei Vernéville waren 4¾ Bat. und 1 Cav.-Regt. in Reserve.

Um 2 Uhr war die pr. Art. des Centrums derartig zusammengeschossen, daß sie nur noch mühsam den Kampf fortzusetzen vermochte. Die vor ihr liegende Ferme Champenois, sowie das seitwärts derselben liegende, Deckung bietende Terrain waren stark von frz. Inf. besetzt, welche den pr. Battr. enorme Verluste beibrachte. Größere frz. Infanteriemassen schritten zum Angriff gegen die Art. des Centrums vor; derselbe gerieth indessen durch den kühnen Vorstoß eines pr. Bat. ins Stocken und wurde sodann gänzlich eingestellt. Um 2½ Uhr mußten jedoch 5 Battr. des Centrums ihre Stellung verlassen, um sich zu retabliren. Die 4 den Kampf fortsetzenden Battr. des Centrums unterstützten wirksam durch ihr Feuer den Angriff eines pr. Bat. gegen Ferme Champenois, welche um 4½ Uhr den Franzosen entrissen wurde. Fast gleichzeitig gewann Inf. der 25. D. auf dem l. Fl. der Art. des Centrums den Franzosen Terrain ab, so daß Front und Flanken der Artillerielinie des C. IX von jetzt an ziemlich gut gesichert waren. Bei Ferme Chantrenne glückte es dem von Vernéville zur Verstärkung dorthin gesandten Bat., welchem bald ein zweites nachfolgte, das Thal zu überschreiten und am westlichen Abhang desselben im Bois de Genivaux festen Fuß zu fassen; weitere Vorstöße gegen La Folie scheiterten jedoch.

Um 1 Uhr hatten C. III und die 6. Cav.-D. Befehl erhalten, von Vionville nach Vernéville zu marschiren und dort als Reserve für C. IX Stellung zu nehmen. Gegen 3½ Uhr rückten die ersten Battr. des C. III in die Artillerielinie des Centrums, bald nach 4 Uhr nahmen auch die retablirten Battr. des C. IX wieder Stellung daselbst, so daß jetzt im Centrum 12 Battr. standen. Die Art. der C. IX und III gewann seit 4 Uhr ein entschiedenes Uebergewicht über die ihr gegenüberstehende frz. Art.; das Feuer der letzteren ward immer matter und hörte sogar gegen 4½ Uhr längere Zeit fast ganz auf. Auch die deutsche Art., welche um 5 Uhr 106 Gesch. in der Schlachtlinie des C. IX zählte, schoß jetzt bis zum Wiederbeginn des Gefechts um 5½ Uhr nur in größeren Intervallen. Desgleichen trat seit 4½ Uhr eine Pause im Kampfe der Infanterie ein; beide Theile begnügten sich vorläufig, ihre eingenommenen Stellungen festzuhalten. Im Allgemeinen hatte sich um 4½ Uhr die Sachlage für C. IX günstig gestaltet. Dasselbe hatte überall Terrain gewonnen; die Behauptung desselben ward ihm jetzt weniger schwierig, da es das ganze C. III bei Vernéville und außerdem die 3. G.-Brg. bei Anoux la Grange als Reserve hatte. Der l. Fl. des C. IX hatte um diese Zeit gute Fühlung mit den links von ihm entwickelten Truppen der

Garde; weniger gut war die Fühlung des r. Fl. des C. IX mit dem l. Fl. des C. VIII, immerhin aber war die längere Zeit sehr bedenkliche Krisis für C. IX glücklich überwunden. Dasselbe wartete nunmehr den Zeitpunkt ab, in welchem der umfassende Angriff der G. und des C. XII gegen den r. frz. Fl. erfolgen würde, um dann gleichfalls von Neuem den gegenüberstehenden Feind anzugreifen.

Operationen und Gefechte der Garde und des C. XII bis 5 Uhr. Eroberung von St. Marie. Prinz August von Würtemberg war seinem Gardecorps nach Habonville vorausgeeilt und bald nach 1 Uhr auf seine Anfrage bei Manstein, in welcher Weise er C. IX am besten unterstützen könne, benachrichtigt worden, daß der Angriff der Garde auf St. Privat höchst nothwendig für weitere Erfolge des C. IX sei. Auf Anordnung des Prinzen Friedrich Karl sollte jedoch vorläufig nur die Art. der Garde diesen Angriff einleiten, die Inf. derselben aber erst dann gegen die Stellung der Franzosen bei St. Privat vorgehen, wenn C. XII im Stande sein werde, zum Angriff mitzuwirken. Von letzterem C. war zu jener Zeit die 24. D. im Marsch nach St. Marie begriffen; die 23. D. hatte den Auftrag, über Coinville und durch die zwischen diesem Ort und Roncourt liegenden Wälder den r. frz. Fl. zu umgehen.

Wie angegeben, war die 1. Garde-D. (General Pape) um 12¾ Uhr bei Habonville eingetroffen; ihre Art. hatte sofort Stellung gegen den Feind genommen. Da sich bei St. Marie frz. Truppen zeigten und Abtheilungen derselben auf St. Ail losrückten, so beschloß Pape, zunächst diese beiden Dörfer in seinen Besitz zu bringen, um hierdurch Stützpunkte für den alsdann gemeinsam mit C. XII gegen St. Privat auszuführenden Angriff zu gewinnen. St. Ail war zu jener Zeit noch nicht von den Franzosen besetzt, in St. Marie stand seit Mittag ein frz. Rgt.; dies an und für sich sehr feste und einer hartnäckigen Vertheidigung fähige Dorf war jedoch in keiner Weise fortifikatorisch verstärkt worden, selbst die Straßeneingänge hatten die Franzosen nicht verbarrikadirt. Oestlich von St. Marie war eine frz. Battr. aufgefahren. Pape führte seine Inf. in dem von Habonville nach Auboué hinlaufenden Thal gegen St. Ail vor. Die pr. Inf. langte in diesem Orte eher an, als die von St. Marie aus nach demselben vorrückende frz. Inf., und nöthigte dieselbe zum Umkehren. St. Ail bildete jetzt für den l. Fl. der Garde Art.-Position einen guten Stützpunkt. Von St. Ail rückte die Garde-Inf. weiter nach St. Marie vor; vier Bat. derselben nisteten sich s. und s.-w. dieses Ortes auf Gewehrschußweite ein, 11 Bat. nahmen als Reserve in dem angegebenen Thale Stellung. Die pr. Inf. erwiderte das heftige von St. Marie ausgehende Gewehrfeuer nur schwach; dagegen eröffneten 10

aus der Stellung der Garde-Art. vorgezogene Gesch. ein lebhaftes Feuer gegen das Dorf. Um 2½ Uhr fuhren auch die ersten eintreffenden Battr. der 24. D. w. des Dorfes auf und beschossen dasselbe. Der Angriff der G.-D. auf St Marie ward so lange verschoben, bis die Inf. der 24. D nahe genug herangekommen sein würde, um gleichfalls an demselben Theil zu nehmen.

Der Kronprinz von Sachsen hatte gegen 2 Uhr die Gewißheit erlangt, daß Roncourt von den Franzosen stark besetzt sei. Ein Frontalangriff gegen die feste feindliche Stellung St. Privat-Roncourt war äußerst schwierig, da der Angreifer bei seinem Vorgehen gegen dieselbe nirgends gute Deckungen, Stütz- und Ruhepunkte fand, mithin unbedingt enorme Verluste erleiden mußte. Der Kronprinz beschloß daher, diesen Frontalangriff dadurch zu erleichtern, daß er den Gegner in seiner rechten Flanke bei Roncourt angriff, wodurch derselbe unbedingt genöthigt wurde, seine zunächst dieses Ortes stehenden Streitkräfte zu theilen. Demgemäß erhielt um 2½ Uhr die 23. D. (45. und 46. Brg.), welche bei Bois de Ponty und Jarny stand, Befehl, sich über Coinville zu dirigiren und durch die ö. Auboué liegenden Gehölze gegen Roncourt vorzugehen. Die zu jener Zeit bei Batilly stehende 24. D. ward angewiesen, gemeinsam mit der Garde St. Marie anzugreifen.

Nachdem dies Dorf bis 3 Uhr von 64 Gesch. der Garde und des C. XII heftig beschossen worden war, gingen zu benannter Stunde 4 Bat. des ersteren Corps, 7 Bat. der 24. D. zum Angriff auf dasselbe vor und erstürmten es um 3½ Uhr. Die aus demselben flüchtende frz. Inf. eilte nach der Stellung St. Privat-Roncourt zurück, von wo größere Infanterieabtheilungen zu ihrer Aufnahme vorrückten. Zwischen diesen und der ihnen entgegen gehenden Inf. der 24. D. entspann sich ein hitziges Gefecht, welches größere Dimensionen anzunehmen drohte und deshalb auf Befehl des Kronprinzen von Sachsen bald nach 4 Uhr abgebrochen wurde, da es sich vorläufig für die Deutschen nur um Behauptung der bei St. Marie gewonnenen Stellung handelte. Nach der Eroberung von St. Marie gingen die Battr. der Garde und des C. XII weiter gegen den Feind vor; die Battr. der ersteren nahmen ö. St. Ail, die des letzteren Corps an der Straße St. Marie-Hautmécourt Stellung. Um 4 Uhr feuerten 24 Battr. benannter beider Corps, von denen 12 n., 12 s. St. Marie standen, gegen die vorliegenden frz. Stellungen. Die frz. Battr. stellten bald nach 4 Uhr ihr Feuer fast ganz ein. Um 5 Uhr verstummte auch das Infanteriefeuer auf benannter Strecke mehr und mehr.

Inzwischen gerieth der Kronprinz von Sachsen in Folge von Meldungen, daß auch n. Roncourt frz. Truppen bemerkt worden seien, in

Besorgniß, die zum Angriff der r. frz. Fl. bestimmte D. könne bei ihrem Vorrücken in der anbefohlenen Richtung immer noch auf die Front des Gegners stoßen, so daß sie alsdann den beabsichtigten Zweck einer Umgehung verfehlt haben würde. Er gab deshalb folgende neue Disposition. Die 48. Brg. sollte, damit die Umgehung sicher gelinge, über Joeuf auf Montois la Montagne marschiren und von letzterem Ort aus, also direkt von Norden her Roncourt angreifen. Die 45. Brg., welche bereits in die ö. Auboué liegenden Gehölze eingedrungen und mit dort befindlichen frz. Infanterie-Abtheilungen in Kampf gerathen war, erhielt Befehl, dieselben vollständig daraus zu verjagen und, sowie die 48. Brg. von Norden her gegen Roncourt vorging, diesen Ort von Westen her anzugreifen. Die Verwendung der 46. Brg. behielt sich der Kronprinz vor, die 47. Brg. blieb gefechtsbereit bei St. Marie stehen.

Die Garde stand um 5 Uhr mit der 1. D. bei St. Marie; von der 2. D. war die 3. Brg. bei Anoux la Grange, die 4. Brg. bei St. Ail; die G.-Cav. stand theils bei St. Marie, theils bei Batilly in Reservestellung. C. X und die 5. Cav.-D. befanden sich seit 3 Uhr bei Batilly. Die dem C. XII aufgetragene Umgehung des r. frz. Fl. war um 5 Uhr in voller Ausführung begriffen.

Die Kämpfe der C. VII und VIII bis 5 Uhr Nachmittags. C. VIII war zwischen 10 und 11 Uhr Vormittags mit seinen Divisionen bei Villers aux Bois und Rezonville eingetroffen, C. VII hatte zu jener Zeit die ihm angewiesene Stellung s. Gravelotte eingenommen und Bois de Vaux s. Point du Jour mit 5 Bat. besetzt. Die 1. Cav.-D. war am Morgen bei Corny über die Mosel gegangen und seit Mittag in Stellung bei Rezonville. Als der Kanonendonner von Vernéville her erschallte, ward das Vorrücken der 15. D. nach Gravelotte angeordnet; derselben folgten bald darauf die 5. Cav.-D. und die 16. D. Die frz. Battr. eröffneten gegen die vormarschirende 15. D. ein heftiges, zunächst aber wirkungsloses Feuer. General Steinmetz hielt es behufs seiner weiteren Operationen für nothwendig, möglichst bald den Geschützkampf mit dem Gegner aufzunehmen und ertheilte daher um 12½ Uhr dem C. VII Befehl, seine Battr. gegen den Feind auffahren zu lassen. Die etwa 1 Stunde später an Steinmetz eintreffenden Directiven der Heeresleitung gestatteten die Einleitung des Angriffs der C. VII und VIII durch Art., befahlen jedoch von Neuem für die Inf. ein abwartendes Verhalten. Um 1¼ Uhr hatten 7 Battr. des C. VII, welche zu beiden Seiten der Straße Gravelotte-Ars aufgefahren waren, den Kampf mit der gegenüberstehenden frz. Art. begonnen; die Inf. des Corps war in entsprechende Stellungen zu ihrer Unterstützung eingerückt. Seit 12¾ Uhr griffen auch die ersten Battr. des C. VIII, welche westlich der Straße

Malmaison-Gravelotte Stellung nahmen, in den Geschützkampf ein; bald nach 1 Uhr standen dort 11 Battr. dieses Corps, zu welchen später noch die reitende Battr. der 1. Cav.-D. trat. Es feuerten somit auf dem von C. VII und VIII okkupirten Terrain 114 Gesch. gegen die vorliegenden feindlichen Stellungen. Die 15. D. hatte sich vorläufig n. Gravelotte aufgestellt und dieses Dorf mit 1 Rgt. besetzt.

Den C. VII und VIII standen die C. 2 und 3 gegenüber. Brg. Lapasset hatte die Strecke von Moulins lès Metz bis Rozérieulles besetzt, rechts von ihr stand D. Bastoul, rechts von dieser bis zur Biegung der Chaussee n. Point du Jour D. Vergé, welche die Brg. Jolivet vorgeschoben hatte. Bei der Chausseebiegung begann der r. Fl. des C. 3; D. Aymard hatte die Strecke bis n. Moscou besetzt. Ein Rgt. Inf. derselben stand in und bei Ferme St. Hubert. Rechts von D. Aymard stand D. Metmann, deren r. Fl. bei Chantrenne im Gefecht mit Inf. des C. IX war. Stärkere Inf.-Abtheilungen beider D. des C. 3 hatten den Ostabhang des Mancethales besetzt und Detachements nach dem Westabhang vorgeschoben.

Von der 15. D. des C. VIII erhielt die 29. Brg. Befehl, südlich, die 30 Brg., nördlich der Chaussee gegen den Ostrand des Mancethales vorzugehen; die 16. D. verblieb als Reserve bei Gravelotte, die 1. Cav.-D. nahm Stellung bei Malmaison. Unterstützt von dem wirksamen Feuer der pr. Art. gelang es der vorgehenden Inf. benannter C., den östlichen Thalrand zu erreichen und den Gegner zurück zu drängen. Die 29. Brg. hatte um 3 Uhr längs des östlichen Höhenrandes eine Stellung erobert, welche sich von der Chaussee in südlicher Richtung bis zu den bei Point du Jour liegenden Kiesgruben ausdehnte. Die 30. Brg. war um diese Zeit im Besitz des östlichen Höhenrandes, welcher sich von der Chaussee nördlich bis zu dem vom Mancethal nach La Folie hinlaufenden Seitenthal erstreckte. In naher Entfernung von Ferme St. Hubert hatten sich westlich, südwestlich und nordwestlich derselben stärkere pr. Infanterieabtheilungen eingenistet, jeden Augenblick bereit, zum Sturme auf die Ferme vorzubrechen. Dieses erfolgreiche Vordringen der pr. Inf. hatte inzwischen die Art. der C. VII und VIII veranlaßt, näher an den Feind heranzurücken. Die 12 Battr. des ersteren Corps standen jetzt rechts des Weges Gravelotte-Malmaison und hatten Fühlung mit den gleichzeitig südlich der Chaussee, ö. Gravelotte aufgefahrenen Battr. des C. VII, hinter welchen letzteren w. Gravelotte noch 3 Battr. desselben Corps in Reserve standen. Das Feuer der frz. Battr. ließ mehr und mehr nach; verschiedene derselben gingen in rückwärts liegende Stellungen, um sich vorläufig dem überlegenen Feuer der pr. Art., welche jetzt 132 Gesch. in der Gefechtslinie hatte, zu entziehen und erst wieder in geeigneteren Momenten vorzu-

gehen. Die pr. Battr. richteten nunmehr ihr Feuer besonders auf die frz. Reserven und die in der frz. Stellung liegenden Ortschaften. Als gegen 3 Uhr die ersten pr. Granaten in Ferme St. Hubert einschlugen, glaubte die um dieselbe eingenistete pr. Inf. den geeigneten Moment zum Sturme gekommen. Ohne daß weiter ein Befehl von höherer Seite ertheilt worden wäre, erhoben sich sämmtliche zunächst der Ferme befindlichen Inf.-Abtheilungen, stürmten auf dieselbe los und entrissen sie binnen Kurzem den Franzosen. 4½ pr. Bat. nahmen in und bei der Ferme Stellung. Versuche der pr. Inf., von St. Hubert, den Kiesgruben w. Point du Jour und vom Bois de Génivaux weiter vorzudringen, scheiterten an den ihr entgegentretenden sehr überlegenen Streitkräften des Gegners. Die stark gelichtete, am östlichen Rand des Mancethales kämpfende pr. Inf. erhielt inzwischen neue Verstärkungen. Um 3 Uhr rückte die 31. Brg. n. der Chaussee zur Unterstützung der dort kämpfenden 30. Brg. heran, s. der Chaussee begannen Theile der 27. Brg. (C. VII) den Höhenrand zu ersteigen.

General Steinmetz glaubte sich theils durch eigene Beobachtung, theils durch die ihm zugehenden Meldungen zur Annahme berechtigt, daß der seinen Corps gegenüberstehende Gegner stark erschüttert sei und ernstliche Anstalten treffe, den Rückzug einzuleiten. Er hielt es daher jetzt für nöthig, einen kräftigen Vorstoß gegen die Front und die linke Flanke desselben zu führen, um ihn nach dem Thal von Châtel hinabzuwerfen, und ertheilte dieser Auffassung entsprechend, welche sich bald als sehr irrthümlich erwies, die erforderlichen Befehle. Die 26 Brg., welche bei Ars stand, erhielt Anweisung, gegen den äußersten l. Fl. des Feindes vorzugehen. Es bekamen ferner gleichzeitig die 1 Cav.-D. und die Art. des C. VII Befehl, auf der Chaussee, dem einzigen Uebergangspunkte über das Mancethal, welcher zunächst Gravelotte für diese beiden Waffengattungen vorhanden war, nach dem östlichen Höhenrand vorzurücken. Zu dieser Zeit ging die 31. Inf.-Brg. nördlich, die 27. Brg. s. der Chaussee nach diesem Höhenrande vor, Theile dieser Brigaden passirten gleichfalls das Thal auf der Chaussee. Dieselbe bildet an der Stelle, wo sie das Thal durchschneidet, einen hohen Damm mit steilen Böschungen und an ihren Ausmündungen in die Hochebene schluchtenähnliche, von steilen Böschungen eingefaßte Einschnitte. Es entstand nun bei diesem gleichzeitigen Vormarsch so zahlreicher Truppen auf der engen Chaussee eine höchst gefährliche Versperrung derselben. Nur vier Battr. des C. VII vermochten neben der Cav. vorbeizukommen und den östlichen Höhenrand zu erreichen, alle übrigen Battr. sahen sich genöthigt, umzukehren und wieder ihre früheren Positionen am westlichen Thalrande einzunehmen. Außerdem stellte sich bald heraus, daß der Gegner nicht im mindesten erschüt-

tert, auch keineswegs im Begriff sei, den Rückzug anzutreten; derselbe hatte nur seine Kräfte für den geeigneten Moment aufgespart und ging jetzt von neuem energisch zur Offensive über. Ein furchtbares Geschütz- und Gewehrfeuer empfing die vier Battr. des C. VII, von denen zwei schleunigst den östlichen Höhenrand wieder verlassen mußten. Dagegen verblieben zwei pr. Battr. trotz des heftigen gegen sie gerichteten Feuers daselbst und begannen von Ferme St. Hubert aus den Kampf mit den franz. Battr. Von der 1 Cav.-D. marschirte ein Rgt. am östlichen Höhenrande auf, kehrte aber bald wieder um, da ein Angriff auf die feindliche Stellung nicht ausführbar war und die frz. Art., wie Inf. dies neue leicht zu treffende Zielobjekt auf's heftigste unter Feuer nahmen. Die ganze Cav.-D. zog daher wieder in ihre frühere Stellung zurück. Auch die pr. Inf. am östlichen Höhenrand gerieth vorübergehend durch das ungestüme Vordringen der frz. Inf. in eine sehr gefährdete Lage und begann zum Theil zu weichen; die inzwischen angelangten Verstärkungen der 31 und 27 Brg. machten es ihr jedoch möglich, die früheren Stellungen wieder einzunehmen. Von den beiden auf dem östlichen Höhenrande verbliebenen pr. Battr. war die eine um 5 Uhr derartig zusammengeschossen, daß sie nach dem westlichen Thalrande zurückgehen mußte.

Dem gegebenen Befehl gemäß ging zwischen 3 und 4 Uhr die 26 Brg., welche zur Sicherung des r. Fl. der A. I bei Metz verblieben war, zum Angriff gegen den l. Fl. der frz. Stellung vor. Dieselbe dirigirte sich mit ihrem l. Fl. gegen die Höhen n. Rozérieulles, mit dem Centrum auf Vaux und Jussy, mit dem r. Fl. im Moselthal gegen Moulins. Die feindlichen Tirailleurs wurden zurückgedrängt; das Dorf Vaux kam, ohne von den Franzosen vertheidigt zu werden, in den Besitz der Preußen, welche von hier aus gegen Jussy vordrangen. Dieses Dorf war von den Franzosen zur Vertheidigung eingerichtet und stark besetzt; es wurde ihnen jedoch rasch von der pr. Inf. entrissen, welche nunmehr durch den Besitz desselben einen guten Stützpunkt für ihr weiteres Vordringen gegen Rozérieulles und St. Ruffine erhielt. Indessen vermochte dieselbe gegen die stark besetzte, von zahlreichen Batterien und den Festungsgeschützen des Fort St. Quentin unter wirksames Feuer genommene, feste Stellung der Brg. Lapasset keine größeren Erfolge zu erzielen, hauptsächlich aus dem Grunde, weil nur eine einzige pr. Battr., welche bei Vaux aufgefahren war, den Geschützkampf mit der zahlreichen gegenüberstehenden frz. Art. unterhielt. Die 26 Brg. beschränkte sich daher auf die Behauptung des gewonnenen Terrains, gegen welches übrigens die Franzosen keine größeren Vorstöße unternahmen. Wie angegeben, hatte C. I Befehl erhalten, eine Brg. von Courcelles sur Nied an das rechte Moselufer gegenüber von Vaux zu dirigiren, welche etwaige

von Metz am linken Moselufer gegen Ars vordringende frz. Truppen unter flankirendes Feuer nehmen sollte. C. I hatte die 4 Brg. dorthin entsandt; eine Battr. derselben fuhr bald nach 4½ Uhr bei Ferme Orly auf und eröffnete ihr Feuer gegen St. Ruffine. Gegen Abend traf Inf. dieser Brg. bei Maison rouge ein, von wo aus sie die sich vom Schlachtfeld über Moulins nach Metz zurückziehenden frz. Kolonnen beschoß.

Gegen 5 Uhr trat auch auf der Schlachtlinie der C. VIII, VII, 3, 2 eine kürzere Kampfpause ein, welche von den Deutschen auf's vortheilhafteste benutzt wurde, um die sehr gelockerten Truppenverbände der am östlichen Rande des Mancethals stehenden Truppen wieder herzustellen. Die Stellung der C. VIII und VII war um 5 Uhr folgende. C. VIII. Oestlicher Thalrand. Die 30 und 31 Brg. stand durcheinander gemischt n. der Chaussee auf der Strecke von der nach La Folie führenden Thalgabelung bis Ferme St. Hubert. In und bei dieser Ferme befanden sich stärkere Inf.-Abtheilungen der Brg. 30, 31, 29. Eine Battr. des C. VII hatte ihre dortige Stellung behauptet. Auf der Strecke s. der Chaussee von Ferme St. Hubert bis zu den Kiesgruben sammelte und ordnete sich die Hauptmasse der 29 Brg., wobei ihr ein geschlossen auf der Hochebene angelangtes Rgt. der 27 Brg. den Hauptschutz gegen feindliche Vorstöße gewährte. Ein zweites Rgt. letzterer Brg. war im Begriff, den östlichen Höhenrand zu ersteigen. Stellung der Truppen am westlichen Thalrand. Alle Battr. des C. VIII waren in der früheren Stellung verblieben; ihre linke Flanke deckten ein Cav.-Rgt. und Inf.-Abtheilungen, welche nach Bois de Genivaux vorgegangen waren. Theile dieser Inf. drangen bis nach Ferme Chantrenne vor, woselbst sie am Kampf des C. IX Theil nahmen. Eine enge Fühlung zwischen dem l. Fl. des C. VIII und dem r. Fl. des C. IX, wie solche sehr wünschenswerth gewesen wäre, war noch nicht vorhanden. Bei Malmaison stand die 1 Cav.-D., hinter Gravelotte die 32 Brg. nebst einem Cav.-Rgt. als Reserve für die vorderen Gefechtslinien des C. VIII. Stellungen des C. VII. Vordere Gefechtslinie am östlichen Thalrand. Wie angeführt, befand sich ein Rgt. der 27 Brg. bei den Truppen der 29 Brg., ein zweites Rgt. der ersteren Brg. folgte eben dorthin. Einige Abtheilungen der 25 und 28 Brg. standen theils im Bois de Vaux, theils im Mancethal. Die 26 Brg. war im Besitz von Jussy und dem zunächst dieses Dorfes liegenden Terrain. Eine Battr. stand bei Vaux. Stellung der Truppen am westlichen Thalrand. Sechs Battr. des C. VII waren in der früheren Stellung s. der Chaussee und ö. von Gravelotte. Zunächst dieser Art. befand sich die Hauptmasse der 25 und 28 Brg. Hinter Gravelotte standen 3 Battr. und 2 Cav.-Rgt. in Reserve.

Bazaine's Anordnungen am 18. vor und während der

Schlacht. Bazaine hatte am 17. mit seinem Generalstab zu Plappeville im Hause des Herrn de Bouteiller Quartier bezogen. Am 18. Vormittags meldete ihm Le Boeuf, daß der Feind größere Truppenmassen seiner Stellung gegenüber entwickele. Bazaine erließ hierauf an alle Corpskommandeurs die Aufforderung, vorsichtig und aufmerksam zu sein. Er selbst überzeugte sich nicht persönlich von der Sachlage, sondern begab sich erst um 3 Uhr nach der Hochebene des St. Quentin, woselbst er bis zum Schluß der Schlacht verblieb. Wie am 16. und 17. war Bazaine auch am 18. ganz ungenügend über die Stellungen und Operationen der deutschen Corps orientirt. Er war immer noch der Meinung, daß erst der geringste Theil der deutschen Corps die Mosel überschritten habe, die größere Anzahl derselben sich aber noch am rechten Moselufer befinde und schwerlich am 18. zum Angriff gegen die Rheinarmee verwendet werden könne. Das passive Verhalten der Deutschen am 17. während der Rückwärtsbewegung der Franzosen bestärkte ihn in dieser Ansicht. Die am 17. bezogene Stellung St. Ruffine—Roncourt hielt der Marschall, wie erwähnt, für uneinnehmbar. Seinem Erachten nach lag es am 18. in der Absicht der deutschen Heeresleitung, die Rheinarmee aus dieser Stellung von Metz nach Norden hin abzudrängen und, sowie dies geglückt war, mit großer Ueberlegenheit anzugreifen. Er folgerte daher, die Deutschen würden die Frontlinie seiner Stellung nur entsprechend beschäftigen, dagegen den Hauptstoß gegen den l. Fl. bei St. Ruffine und Rozérieulles ausführen und nicht unterlassen, hiermit eine Umgehung durch das linke Moselthal gegen Moulins und durch das Thal de Châtel gegen Châtel St. Germain zu verbinden. Gelang den Deutschen dieser von Bazaine vermuthete Plan, so wurde die Rheinarmee von ihrem wichtigen Stützpunkt Metz abgeschnitten, nach Norden zurückgedrängt und alsdann gezwungen, unter den ungünstigsten Verhältnissen die Entscheidungsschlacht anzunehmen.

Der ganze Verlauf der Schlacht am 18. war nun allerdings derartig, daß Bazaine wohl glauben durfte, seine Ansicht bestätige sich vollständig. Die Deutschen greifen zuerst das Centrum der frz. Stellung, gleich darauf den südlichen Theil derselben an; erst später gehen sie allmälig gegen den dem Centrum zunächst liegenden nördlichen Theil vor; der r. frz. Fl. bei Roncourt scheint also anfangs nicht in Gefahr, ernstlich angegriffen oder sogar umgangen zu werden. Aber auch die Art und Weise, in welcher die verschiedenen Theile der frz. Stellung von den Deutschen angegriffen werden, mußte dazu beitragen, die Annahme des Marschalls, daß der Hauptstoß seinem l. Fl. gälte, zu rechtfertigen. C. IX greift anfangs ungestüm an, verhält sich dann aber abwartend. Die Garde, und nach dieser C. XII gehen zunächst sehr bedächtig zum

Angriff vor und verhalten sich dann gleichfalls abwartend. Dagegen haben C. VIII und VII bereits gegen 1 Uhr eine furchtbare Geschützlinie gegen die Stellung bei Point du Jour entwickelt, die Inf. des C. VIII geht mit einem Ungestüm sondergleichen direkt auf den festesten Theil der frz. Stellung los; am Nord- und Ostrande des Bois de Vaux zeigen sich größere pr. Inf.-Abtheilungen und bestärken Bazaine in der Annahme, daß dieser Wald sehr bedeutende feindliche Streitkräfte verbirgt, welche im geeigneten Moment gegen seinen l. Fl. vorzubrechen und denselben in das Thal von Châtel hinabzuwerfen bestimmt sind; der auf der Kathedrale befindliche Beobachtungsposten meldet wiederholt telegraphisch an Bazaine, daß s. Metz stärkere pr. Kolonnen im Anmarsch nach der Mosel begriffen sind; bald nach 3 Uhr rückt die 26 Brg. von Ars gegen den äußersten l. Fl. der frz. Stellung vor; um 4½ Uhr erscheint pr. Art. bei Orly Ferme und beschießt St. Ruffine; alle diese Wahrnehmungen mußten, wie leicht erklärlich, den Marschall vergewissern, daß seine Ansicht über den Schlachtplan der deutschen Heeresleitung die richtige sei, um so mehr, als nach Detachirung einer G. D. zum C. 6 der r. frz. Fl. ausreichend gesichert schien.

Indessen ließ Bazaine am 18. keineswegs die Möglichkeit außer Acht, daß die Deutschen sich bis zu dem r. Fl. der frz. Stellung ausdehnen und denselben energisch anzugreifen, ja sogar zu umgehen versuchen könnten. Um 10 Uhr Vormittags sandte er an Canrobert ein Schreiben, worin er ihn auffordert, seine Stellung auf's hartnäckigste zu behaupten und, wofern der Feind St. Privat vom Westen her angriffe, eine Frontveränderung mit seinem rechten Flügel vorzunehmen, um eine Stellung weiter rückwärts, welche ihm näher angegeben werden würde, zu besetzen. Zugleich empfiehlt er dem C. 6, die Wege, welche von Marange nach dem r. Fl. desselben führten, gut rekognosciren zu lassen. Noch am 18. Vormittags sandte Bazaine dem C. 6 zwei Cav.-Rgt. und zwei Battr. als Verstärkung; um 3 Uhr Nachmittags, als es nicht mehr zu bezweifeln war, daß die Deutschen auch gegen den r. frz. Fl. bedeutende Massen vorführten und Canrobert um Unterstützung ersuchen ließ, erhielt Bourbaki den Auftrag, mit der 1. Garde-Grenadier-D. auf Roncourt zu marschiren. Eine Garde-Voltigeur-Brg. hatte in den ersten Nachmittagsstunden Stellung bei Châtel St. Germain genommen und diente dem hart bedrängten C. 3 als Reserve; die andere Garde-Voltigeur-Brg. stand w. Lessy als allgemeine Reserve für den l. Fl. bereit.

Wiederaufnahme des Kampfes auf den deutschen Schlachtlinien nach 5 Uhr. Prinz August von Württemberg bemerkte gegen 5 Uhr, daß frz. Truppen von Roncourt nach St. Privat marschirten, und schloß hieraus, daß die von C. XII auszuführende Umgehung des r. frz.

Fl. bereits in vollster Wirksamkeit sei. Auch die Entwickelung der Art. des C. XII n. St. Marie schien diese Annahme zu bestätigen. Außerdem war der baldige Angriff der Garde auf St. Privat geboten, da bis zum Einbrechen der Dunkelheit nur noch wenige Stunden verblieben, innerhalb deren dieses Dorf erobert werden mußte. Prinz August befahl daher um 5 Uhr mit Genehmigung des Prinzen Friedrich Karl das Vorrücken der Garde gegen St. Privat. General Pape, welcher die um 4½ Uhr eingetretene Gefechtspause dazu benutzt hatte, sich auf's genauste über die Operationen des C. XII und über das der Garde angewiesene Angriffsterrain zu orientiren, erklärte diesen Angriff der Garde als verfrüht, weil die Umgehungskolonne des C. XII noch zu weit von Roncourt entfernt sei. Er machte ferner darauf aufmerksam, daß es sehr nothwendig sei, die feste feindliche Stellung zuvörderst durch zahlreiche Art. beschießen zu lassen, bevor die Inf. zum Angriffe vorgehe. Es blieb trotz dieser Vorstellungen, welche, wie sich bald erwies, durchaus begründet waren, bei dem gegebenen Befehl, hauptsächlich deßhalb, weil inzwischen die 4. G.-Brg. bereits zum Angriff auf St. Privat vorgerückt war. Dem Prinzen August standen zum Vorgehen gegen St. Privat die 1. G.-D. (1. und 2. Brg.) und von der 2. G.-D. die 4. Brg. zur Verfügung. Die zu letzterer D. gehörige 3. Brg. blieb dem C. IX zugetheilt. Die 4. G.-Brg. dirigirte sich um 5¼ Uhr auf die ihr als Angriffsobjekt angewiesene Ferme Jerusalem; ihr l. Fl. stieß an die Straße St. Marie—St. Privat, ihr r. Fl. ging von St. Ail nach Osten vor. Die 1. G.-D. dirigirte um 5¾ Uhr die 1. G.-Brg. n. der Straße St. Marie—St. Privat gegen die Westseite des letzteren Dorfes. Die 2. G.-Brg. verblieb vorläufig in Reservestellung bei St. Marie.

Das Vorgehen der Garde gab das Signal für das erneute gleichzeitige Vorgehen der C. IX, VIII, VII. General Manstein ließ um 5¼ Uhr, als er die 4. G.-Brg. von St. Ail gegen St. Privat vorrücken sah, seine derselben zunächst stehenden Brg. gleichfalls vorgehen. C. VIII und VII erhielten bald nach 5 Uhr Befehl, mit aller Kraft den Angriff gegen die ihnen gegenüberstehenden feindlichen Streitkräfte zu erneuern, zu dessen Mitwirkung auch C. II herangezogen wurde. C. XII führte unterdessen den früheren Anordnungen gemäß die Umgehungs-Operationen aus.

Die Kämpfe der Garde von 5—7 Uhr. Die 4. G.-Brg. drang unter großen Verlusten auf dem ihr angewiesenen, nirgends Deckung bietenden Angriffsterrain s. der Straße St. Marie—St. Privat gegen die Südwestseite letzteren Ortes vor. Von mehreren G.-Battr., welche näher an die feindliche Stellung herangingen und die vordringenden frz. Kolonnen wirksam beschossen, unterstützt, gelang es der Brg. um 6¼ Uhr, sich am westlichen Abhang des in südwestlicher Richtung von St. Privat hin-

streichenden Höhenzuges etwa 1000 Schritt von diesem Dorf entfernt, festzusetzen. Um diese Zeit erhielt die Brg. Befehl, vorläufig den weiteren Angriff einzustellen. Die Franzosen versuchten keine größeren Vorstöße gegen dieselbe; obwohl stark gelichtet, vermochte sie daher doch, sich in dem gewonnenen Terrain zu behaupten.

Die 1. G.=Brg. drang gleichfalls unter großen Verlusten n. der Straße St. Marie—St. Privat gegen die Westseite des letzteren Dorfes vor. Um 6¼ Uhr war es ihr gelungen, sich in einer Entfernung von 6—800 Schritt von demselben festzusetzen. Ein weiteres Vordringen unterblieb in Folge des eintreffenden Befehls, den Angriff zu sistiren. Zur Ausfüllung der Intervalle zwischen dem an der Straße St. Marie —St. Privat stehenden l. Fl. der 4. G.=Brg. und dem circa 800 Schritt n. dieser Straße stehenden r. Fl. der 1. G.=Brg. ward ein Rgt. der 2. G.=Brg. vorgesandt, welches nur unter bedeutenden Verlusten das angewiesene Terrain zu erreichen vermochte. Das andere Rgt. der 2. Brg. rückte als Verstärkung nach dem l. Fl. der 1. Brg. vor. Gleichzeitig waren in dem Maße, als die Inf. der 1. Brg. Terrain gewann, die G.=Battr. weiter nach dem Feinde hin vorgegangen und verhinderten durch ihre kräftige Feuerwirkung die jetzt mehrmals versuchten größeren Vorstöße desselben. Um 7 Uhr feuerten 14 G.=Battr., welche f. der Straße St. Marie—St. Privat standen, gegen letzteren Ort und gegen Amanvillers. Dieselben waren von St. Privat circa 1000, von Amanvillers circa 2000 Schritt entfernt. St. Privat und die Gebäude von Ferme Jerusalem standen bald an verschiedenen Stellen in Flammen. Das erneute Vorgehen der G.=Inf. zum Sturme auf St. Privat sollte erst dann erfolgen, wenn die Umgehungskolonne des C. XII zum Angriff auf Roncourt schritt und die übrigen Brg. dieses Corps zur Mitwirkung gegen die Stellung Roncourt—St. Privat bereit waren.

Die Kämpfe des C. IX von 5 Uhr bis zum Schluß der Schlacht. Um 5¼ Uhr, als die 4. G.=Brg. gegen St. Privat vorging, ordnete Manstein das Vorrücken der disponibeln Theile der 49. Brg. und der gesammten 3. G. Brg. an. Die Inf. der 49. Brg. ging mit ihrer Hauptmasse n. der Eisenbahn, die 3. G.=Brg. f. derselben durch Bois de Cusse vor; beide Brg. nahmen die Richtung auf Amanvillers. Unter großen Verlusten gewannen beide Brg. dem Feinde Terrain ab. Die Inf. der 49. Brg. setzte sich circa 1500 Schritt nordwestlich Amanvillers, die 3. G.=Brg. circa 600 Schritt w. dieses Dorfes fest. Gegen 7 Uhr kam das Gefecht zwischen diesen Brg. und dem Gegner zum Stehen; die ersteren behaupteten ihre gewonnenen Stellungen. Der l. Fl. der Gefechtslinie des C. IX hatte gute Fühlung mit der ihr zunächst links stehenden Garde genommen. Verschiedene Battr. des C. IX, welche

n. der Eisenbahn standen, gingen näher an den Feind heran und beschossen gemeinsam mit den gleichfalls vorgerückten Battr. der Garde die Stellungen desselben in wirksamster Weise. Während somit C. IX vor seinem l. Fl. und Centrum dem Feinde größeres Terrain abgewonnen hatte, wurden auf seinem r. Fl. von Chantrenne aus trotz verschiedener dorthin von Vernéville entsandten Verstärkungen nur ganz unbedeutende Fortschritte im Vordringen gegen La Folie gemacht. Die Franzosen hielten besonders das südwestlich dieser Ferme liegende Waldstück mit großer Hartnäckigkeit fest und wiesen die wiederholt versuchten Vorstöße der Deutschen gegen dasselbe ab. Um den Gegner zum Verlassen jenes Waldstücks zu zwingen, rückten zwischen 6—7 Uhr zehn Battr. der C. III, IX und Garde näher an die feindliche Stellung heran und nahmen das Waldstück unter heftiges Feuer. Um 7 Uhr befahl Prinz Friedrich Karl, daß eine Brg. des C. III von Vernéville auf Amanvillers vorrücken solle, um den Angriff des C. IX gegen letzteren Ort zu unterstützen. Das ganze C. III ward hierauf, die 6. D. voran, die 5. D. folgend, in dem Raume zwischen Bois de Cusse und Ferme Chantrenne vorgeführt. Zu dieser Zeit begann gerade der letzte große Vorstoß, welchen C. 3 und 2 gegen die zu neuem Angriff vorgehenden C. VIII und VII versuchten. Größere frz. Inf.-Massen rückten gegen die zwischen C. IX und VIII befindliche Gefechtslücke vor und schienen daselbst durchbrechen zu wollen, C. III ging daher nicht, wie beabsichtigt war, gegen Amanvillers, sondern gegen Bois de Génivaux vor. Dort angelangt, fand es den Feind bereits abgezogen, so daß es nicht mehr Gelegenheit hatte, in den Kampf einzugreifen. Unterdeß versuchte die 3. G. Brg. von Bois de Cusse aus einen neuen Angriff auf Amanvillers. Sie drang bis nahe an das Dorf heran, vermochte aber nicht es zu erobern, obwohl C. 4 zu jener Zeit durch den begonnenen Rückzug des C. 6 in sehr bedenkliche Lage gerathen war. Erst in später Abendstunde erlosch das Feuer auf der Schlachtlinie des C. IX.

Kämpfe der C. VIII, VII, II von 5 Uhr bis zum Schluß der Schlacht. Nach einer kurzen Kampfpause, welche auf dem Schlachtfelde der C. VIII, VII, 3, 2 eingetreten war, hatten beide Theile das Inf.-Feuer wieder aufgenommen, verhielten sich jedoch im allgemeinen defensiv und versuchten nur zeitweise Offensivstöße gegen einander, welche erfolglos blieben. Um 5 Uhr war König Wilhelm I mit seinem Stabe bei Gravelotte eingetroffen, woselbst ihm günstige Meldungen über die Erfolge der A. II zugingen. Das von Norden her erschallende, stetig an Heftigkeit zunehmende Feuer ließ darauf schließen, daß C. XII und die Garde im Begriff seien, den entscheidenden Schlag gegen den r. frz. Fl. zu führen; es schien daher der geeignete Moment gekommen, nunmehr auch unter

Entwickelung aller disponibeln Kräfte den entscheidenden Vorstoß gegen den l. frz. Fl. zu unternehmen, welcher anscheinend äußerst erschüttert und kaum noch in der Lage war, nachhaltigen Widerstand zu leisten. Steinmetz ward daher beauftragt, mit allen ihm zur Verfügung stehenden Truppen gegen den l. frz. Fl. vorzugehen; C. II ward um 5½ Uhr zu seiner Verfügung gestellt. Dasselbe hatte zu dieser Stunde die 3. D. und die Corpsartillerie vollständig bei Rezonville versammelt, die 4. D. war eben dort mit ihrer Avantgarde angelangt. Die 3. D. marschirte um 5¾ Uhr nach Gravelotte und nahm s. dieses Dorfes Stellung, um 6½ Uhr folgte ihr die 4. D. ebendorthin. Die bis dahin als Reserve bei Gravelotte zurückgehaltene 32. D. marschirte um 6 Uhr nach dem Mancethal ab. C. VII erhielt Befehl, seine gesammte, noch am westlichen Thalrand stehende disponible Inf. über das Mancethal gegen den Feind vorzuführen. Als die Franzosen diese neuen Offensivbewegungen der Preußen bemerkten, schickten sie sich nun auch ihrerseits an, die äußersten Kraftanstrengungen zu machen, um dieselben in das Mancethal zurückzuwerfen. Gegen 7 Uhr eröffnete ihre Art., welche seit 5 Uhr fast ganz passiv verblieben war, ein heftiges Feuer gegen den Feind; die Reserven der C. 3 und 2 eilten in die vorderen Gefechtslinien, dichte Tirailleurschwärme drangen gegen St. Hubert und die s. und w. dieser Ferme von den Preußen besetzten Stellungen vor; die 1. Garde-Voltigeur-Brg. rückte von Châtel St. Germain nach dem Kampfplatz. Obwohl die am weitesten nach den feindlichen Stellungen hin vorgedrungenen pr. Infanterieabtheilungen genöthigt wurden, vor diesem mächtigen Anprall des Feindes zurückzuweichen, so behaupteten doch die Preußen das wichtige St. Hubert, die Kiesgruben und den östlichen Waldsaum am jenseitigen Höhenrand. Auch die bei St. Hubert verbliebene Battr. des C. VII setzte ihr Feuer erfolgreich fort. Den weiteren Vorprall der Franzosen hemmten die inzwischen rechtzeitig eintreffenden pr. Inf.-Verstärkungen. Auf der Chaussee drangen 4 Bat. der 32. Brg. vor, warfen die frz. Inf. bis an die Chausseebiegung zurück, vermochten aber nicht über diesen Punkt hinauszudringen. Vom C. VII gingen 4 Bat. bei Moulin de Mance über das Thal und drangen, verstärkt durch bereits am jenseitigen Höhenrande befindliche Infanterieabtheilungen des C. VII, s. der bei Point du Jour liegenden Steinbrüche gegen die Chaussee vor. Gleichzeitig drangen die 5 seit dem Morgen im Bois de Vaux stehenden Bat. des C. VII gegen den ihnen zunächst liegenden Theil der Chaussee vor und setzten sich nahe derselben fest. Inzwischen war jedoch bereits die Dunkelheit eingebrochen, ein weiteres Vordringen also nicht rathsam; der größere Theil der Inf. des C. VII wurde deshalb zurückgezogen und nahm zunächst den Waldrändern Stellung. Die 26. Brg. verblieb in ihren Positionen bei Jussy.

Um 7 Uhr erhielt C. II Befehl, in der Richtung auf Point du Jour zum Angriff vorzugehen und sich, wenn irgend möglich, der zunächst der Chaussee liegenden Gehöfte zu bemächtigen. Die Inf. des C. II rückte, da ein Vorgehen derselben durch die Waldungen bei der bereits einbrechenden Dunkelheit nicht zulässig war, wofern die Bat. geordnet den jenseitigen Höhenrand erreichen sollten, auf der Chaussee vor. Die Battr. des C. II nahmen am westlichen Höhenrand Stellung; einige derselben griffen noch mit in den Geschützkampf ein. Die Avantgarde der 3. D., welche zuerst am jenseitigen Höhenrand anlangte, ging zum Theil auf Point du Jour, zum Theil auf Ferme St. Hubert vor, welche letztere man irrthümlicher Weise von den Franzosen wiedererobert glaubte. Die gegen Point du Jour vordringenden Abtheilungen gelangten bis auf einige hundert Schritt an diese Ferme und nahmen dort Stellung; die gegen St. Hubert vorgegangenen Abtheilungen wandten sich, als sie dieselbe noch im Besitz der Preußen fanden, nordöstlich und östlich. Sie rückten erfolgreich nach der Chausseebiegung und nach Moscou hin vor, wurden aber durch den hartnäckigen Widerstand des Feindes am weiteren Vordringen verhindert. Das Gros der 3. D. war der Avantgarde gefolgt; Theile derselben griffen in das Gefecht s. der Chaussee ein, indeß gelang es trotz diesen Verstärkungen nicht, den Gegner zum Verlassen seiner Stellungen bei Point du Jour zu zwingen. Die ersten Truppen der 4. D. erreichten bald nach 9 Uhr St. Hubert; zwei Bat. derselben betheiligten sich bereits am Kampf gegen die feindlichen Stellungen bei Moscou und Point du Jour, als der höheren Orts gegebene Befehl eintraf, den Kampf einzustellen. Den Truppen des C. II fiel die Aufgabe zu, die vor Point du Jour und Moscou eroberten Stellungen während der Nacht zu behaupten; hinter C. II sammelten und ordneten sich die Truppen des C. VIII resp. VII. Die Erneuerung des Kampfes am nächsten Morgen, welcher man mit Bestimmtheit entgegen sah, ward noch in der Nacht vom 18.—19. entsprechend eingeleitet. Nach 10 Uhr verstummte das Feuer auf der ganzen Schlachtlinie der C. VIII, VII, II, 3, 2 gänzlich.

Märsche und Kämpfe des C. XII von 5 Uhr bis zum Schluß der Schlacht. Während der vorbeschriebenen Kämpfe hatten die Brg. des C. XII folgende Bewegungen ausgeführt. Die 45. Brg. war bald nach 5 Uhr an den östlichen Rand der Waldungen von Auboué gelangt und hatte das Feuergefecht mit den sich w. Roncourt zeigenden frz. Infanterieabtheilungen aufgenommen. Sie schickte sich an, gegen Montois und das zwischen diesem Ort und Roncourt liegende Waldstück vorzugehen, um die sich daselbst zeigende frz. Inf. zu verjagen, erhielt jedoch inzwischen Befehl, mit dem weiteren Vorrücken zu warten, bis die Umgehungskolonne in Sicht sei. Die 46. Brg., welche von

Moineville auf Roncourt dirigirt war, traf um diese Zeit ö. des Weges Auboué—St. Marie ein. Die 47 Brigade nahm am südlichen Theil der Waldungen von Auboué Stellung. Die zur Umgehung bestimmte 48 Brg. marschirte am rechten Orne-Ufer entlang und erreichte gegen 6 Uhr die Hochfläche n. Montois. Die Art. des C. XII verließ bald nach 5 Uhr ihre Stellung am Wege St. Marie—Hautmécourt, ging näher an den Feind heran und beschoß Roncourt und die Battr. des r. frz. Fl.

Die 48 Brg. fand Montois vom Feinde geräumt. Sie ließ dort ihre Cav. zurück; eine ihrer Battr. nahm ö. des Dorfes Stellung und feuerte gegen Malancourt und den dortigen Wald, woselbst frz. Truppen bemerkt worden waren. Drei Kompagnien wurden gegen Malancourt entsendet, um den Feind aus diesem Ort zu vertreiben und die linke Flanke der Brg. zu sichern. Die Hauptmasse der Brg. war um 6½ Uhr im vollen Anmarsch von Montois auf Roncourt begriffen. Sie fand das zwischen beiden Orten gelegene Waldstück von den Franzosen verlassen, besetzte es mit Infanterie und ließ eine Battr. ö. desselben Stellung nehmen. Während die 48 Brg. von Norden her gegen Roncourt vorrückte, näherte sich gleichzeitig die 45 Brg. von Westen her diesem Dorfe. Dem r. Fl. letzterer Brg. schlossen sich die am weitesten nördlich vorgedrungenen Abtheilungen der 1 G. D. an. Die Kommandeurs der C. XII und Garde waren übereingekommen, gemeinsam zuerst Roncourt, dann St. Privat zu nehmen. Es rückten gegen ersteres Dorf von Norden 4¼ Bat. der 48 Brg., von Westen 9 Bat. der 45 Brg. und 1¾ Bat. der 1 G. Brg., im Ganzen 15 Bat. vor. Die meisten dieser Bat. erhielten jedoch, noch ehe sie Roncourt erreichten, Anweisung, sich gegen St. Privat zu wenden, und nahmen daher die Direktion nach diesem Ort. Wie angegeben, war das Vorgehen der Garde gegen St. Privat ohne entscheidenden Erfolg geblieben. Der l. Fl. derselben war unter ganz enormen Verlusten bis auf ca. 6—800 Schritt an das Dorf herangedrungen, bedurfte aber dringend der Unterstützung und ersuchte hierum die ihm zunächst vorrückenden Truppen des C. XII. Uebrigens hatte inzwischen Prinz Friedrich Karl dafür gesorgt, daß eine neue starke Reserve im Rücken der Garde auftrat. C. X und die 5 Cav. D. marschirten um 6 Uhr von Batilly nach St. Ail, woselbst die 20 D. gegen 7 Uhr eintraf. Dieselbe erhielt dort Befehl, unverzüglich weiter nach St. Privat hin zu marschiren. Die Battr. des C. X waren nach dem Schlachtfelde vorausgeeilt, nahmen neben den G. Battr. Stellung und richteten gemeinsam mit denselben ihr Feuer auf St. Privat.

Canrobert hatte bereits in den ersten Nachmittagsstunden erkannt, daß die Deutschen sich immer weiter nach Norden hin ausdehnten und die Absicht hätten, die Stellung bei Roncourt mit starken Streitkräften anzu-

greifen. Er ließ daher rechtzeitig bei Bazaine um Unterstützung nachsuchen, und dieser ertheilte um 3 Uhr dem General Bourbaki Befehl, mit der 1 Garde-Grenadier-D. und der Reserve-Art. nach Roncourt abzumarschiren. Diese Division stand zu jener Zeit bei Plappeville; der Weg von diesem Ort bis Roncourt ist etwa 1½ Ml. lang, konnte also von der D., selbst wenn dieselbe nur im gewöhnlichen Marschtempo marschirte, in höchstens 3 Stunden zurückgelegt werden. Die D. hätte folglich um 6 Uhr mit ihren ersten Truppen bei Roncourt eintreffen und um 7 Uhr zum größten Theil daselbst versammelt sein müssen. Dieselbe muß jedoch ungewöhnlich langsam marschirt sein, denn um 7 Uhr war sie erst bei den Steinbrüchen von Amanvillers angelangt, also noch ½ Meile von St. Privat entfernt. Da diese für C. 6 von Stunde zu Stunde nothwendiger werdende Verstärkung nicht eintreffen zu wollen schien, so beschloß Canrobert gegen 6 Uhr, als er nicht mehr daran zweifeln konnte, daß die Deutschen seine Stellung in Front und Flanke zugleich anzugreifen beabsichtigten, Roncourt und das zwischen diesem Ort und St. Privat liegende Terrain gänzlich aufzugeben, den früher gegebenen Direktiven gemäß eine neue, von St. Privat bis zum Bois de Jaumont reichende Stellung einzunehmen und dieselbe auf's äußerste zu behaupten. Die Rückwärtsbewegung der betreffenden Truppen ward, durch das Terrain begünstigt, unbemerkt von den Deutschen ausgeführt. In Roncourt und Umgebung verblieb nur eine schwächere Arrieregarde; alle übrigen Truppen wurden nach St. Privat zurückgezogen; die Brg. Péchot nahm am Westrand des Bois de Jaumont Stellung, einige zwischen St. Privat und benanntem Gehölz aufgestellte Battr. sollten den von Norden heranrückenden Angreifer unter wirksames Feuer nehmen.

Die frz. Arrieregarde überließ nach kurzem Feuergefecht Roncourt dem Gegner. Von Norden drangen Abtheilungen der 48, von Westen der 45 Brg. und 1 G. Brg. in das Dorf ein. Die Inf. der 48 Brg. wandte sich nun zum Theil direkt gegen St. Privat, zum Theil gegen Brg. Péchot, mit welcher das Feuergefecht aufgenommen wurde. Zwei Battr. der 48 Brg. eröffneten von Roncourt aus das Feuer gegen die dorthin feuernden, ö. St. Privat aufgestellten frz. Battr. Gleichzeitig nahmen die Battr. des C. XII und der Garde weiter vorwärts nach dem Feinde zu Stellung und beschossen St. Privat auf's heftigste, um der Inf. die Eroberung desselben zu erleichtern. Zwischen Roncourt und der Straße St. Marie—St. Privat standen gegen 7 Uhr 14 Battr. des C. XII, s. benannter Straße 8 Battr. der Garde und 2 Battr. des C. X in Position, welche ein concentrisches Feuer auf St. Privat richteten. Das Dorf stand bald an mehreren Punkten in Flammen.

Eroberung von St. Privat. Flucht des C. 6. Inzwischen

rückten von Norden her die Bat. der 48 und 45 Brg. nebst einigen Kompagnien der 1 G. D., welche sich ihnen angeschlossen hatten, von Nordwesten Bat. der 45 Brg., von Westen hauptsächlich Bat. der 1 G. D., von Südwesten Bat. derselben D. und der 4 G. Brg. unter großen Verlusten, aber erfolgreich und immer mehr Terrain gewinnend gegen das vom Feind auf's hartnäckigste vertheidigte St. Privat vor. Den Angriffskolonnen des C. XII folgte als Hauptreserve die von Nordost anrückende 46 Brg.; zur Unterstützung der Garde eilte die 20 D. herbei, von welcher noch einige Regimenter Gelegenheit hatten, zur völligen Eroberung des Dorfes und zur Verfolgung des Gegners mitzuwirken. Um 7½ Uhr erfolgte der von 3 Rgt. des C. XII, 6 Rgt. der Garde ausgeführte Sturm auf St. Privat; um 8 Uhr war dasselbe nach blutigem Kampf den Franzosen entrissen. Französische Militärschriftsteller erzählen, daß gerade zu jener Zeit, als St. Privat angegriffen wurde, den meisten Battr. des C. 6 die Munition vollständig ausgegangen war und dieser Umstand wesentlich dazu beigetragen habe, den Deutschen die Eroberung des Dorfes zu erleichtern. Die aus St. Privat geworfenen Truppen des C. 6 eilten in wilder Flucht und unter furchtbarem Geschrei nach dem Thal von Châtel und dem ö. St. Privat gelegenen Terrain; die Inf. warf Tornister und Gewehre fort, zum erstenmal erschallte in der Rheinarmee der ominöse Ruf: „nous sommes trahis!“ Die im Thal von Mance und auf den Nebenstraßen haltenden Fuhrwerkskolonnen wurden, als die flüchtenden Truppen des C. 6 in Sicht kamen, von panischem Schrecken ergriffen und begannen nach Metz zu fliehen. Es währte nicht lange, so waren sämmtliche dorthin führenden Straßen mit flüchtenden Soldaten aller Waffengattungen, Landleuten, Batterien und Trains bedeckt, welche sich in buntem Gemisch und, da die unvermeidlichen Stockungen nicht ausblieben, im langsamsten Tempo nach Metz hin bewegten. Nur mit großer Mühe gelang es am nächsten Morgen die Straßen frei zu machen, so daß der Rückzug der während der Nacht in ihren Stellungen verbliebenen frz. Corps erfolgen konnte. Verschiedene Soldaten des C. 6 stürzten auf ihrer Flucht in die Steinbrüche von Jaumont und fanden dort den Tod. Wie später angegeben, spielten diese Steinbrüche in dem vom Kriegsminister Palikao den Parisern mitgetheilten Siegesbericht über die Schlacht von Gravelotte eine große Rolle. Brg. Péchot, Cav. D. Barrail und einige Battr. des C. 6 verblieben in guter Ordnung und fester Haltung; sie deckten den Rückzug ihres Corps und hemmten die weitere Verfolgung desselben. Es trat jetzt ferner die G. D. Picard und die Reserve-Art. bei den Steinbrüchen von Amanvillers auf. Letztere nahm daselbst Stellung und eröffnete ein heftiges Feuer gegen die Deutschen. Noch während das Straßengefecht in St. Privat tobte, waren die

Battr. der Garde und einige Battr. des C. X näher an die feindlichen Stellungen vorgegangen. Um 8 Uhr standen 23 Battr. dieser beiden Corps mit ihrem l. Fl. dicht bei und s. St. Privat, mit ihrem r. Fl. an die Battr. der 25 D. anschließend, in Stellung. Die nördlich stehenden Battr. feuerten gegen die frz. Reserve-Art., welche zwischen Ferme Marengo und den Steinbrüchen von Jaumont aufgefahren war, die südlich stehenden Battr. nahmen gemeinsam mit den Battr. der 25 D. Amanvillers als Zielobjekt. Dies Dorf gerieth an verschiedenen Stellen in Brand. Gleichzeitig mit dem Vorgehen benannter deutscher Battr. waren 5 Battr. der Garde und einige Battr. der 20 D. in Stellung n. ö. St. Privat gerückt und feuerten auf die frz. Reserve-Art.

Während um den Besitz von St. Privat gekämpft wurde, fand n. ö. dieses Dorfes ein Gefecht von Abtheilungen der 48 Brg. mit der Brg. Péchot statt, deren Inf. das Bois de Jaumont besetzt hielt. Um 6½ Uhr gingen 5 Kompagnien der 48 Brg. von Roncourt gegen diesen Wald vor, Verstärkungen folgten ihnen dorthin im weiteren Verlauf des Gefechts. Die Franzosen wurden in das Innere des Waldes zurückgedrängt, versuchten vergeblich, noch einmal bei den Steinbrüchen von Jaumont längeren Widerstand zu leisten, und zogen sich dann nach Metz hin zurück. Die 46 Brg. besetzte gegen Abend Bois de Jaumont und übernahm den Schutz der linken Flanke des C. XII.

Durch den Fall von St. Privat und den Rückzug des C. 6 war C. 4 ernstlich in seiner rechten Flanke bedroht. Trotzdem fühlte sich L'Admirault nicht veranlaßt, seine Stellung ohne weiteres aufzugeben; er ließ vielmehr verschiedene größere Offensivstöße einleiten, welche besonders die deutsche Art.-Linie gefährdeten, und wies sämmtliche gegen Amanvillers und Montigny versuchten Angriffe der Deutschen energisch ab. Diese Ortschaften verblieben während der Nacht vom 18.—19. im Besitz der Franzosen. Gleichzeitig traf jedoch L'Admirault alle Anordnungen für den Rückzug seines Corps, welcher zum Theil schon am 18. Abends ausgeführt wurde.

Bazaine hatte seit 3 Uhr die Hochebene von St. Quentin keinen Augenblick verlassen. Bis gegen 6 Uhr trafen von allen seinen Corps durchweg günstige Meldungen bei ihm ein. Auf allen Punkten ward den Deutschen der zäheste Widerstand geleistet, überall waren ihre Angriffe gegen die frz. Hauptstellung gescheitert, ihre Verluste wurden als ganz enorm geschildert. Die Besorgniß für den l. frz. Fl. war fast gänzlich verschwunden; der r. Fl. ward, da eine G. D. zu seiner Verstärkung entsandt worden war, als ganz außer Gefahr betrachtet. Der Tag neigte sich zu Ende, die Deutschen schienen erschöpft und nicht mehr in der Lage, bis zum Einbrechen der Dunkelheit entscheidende Erfolge zu

erringen. Bazaine nahm daher als bestimmt an, daß sein Plan geglückt sei und die Deutschen noch in der Nacht zu einer Rückwärtsbewegung genöthigt sein würden. Derselben Ansicht war sein Generalstab, welcher bereits dem Marschall zu dem glänzenden Erfolge dieses Tages gratulirte. Um so schrecklicher war die Ueberraschung Bazaine's und seines Stabes, als gegen Abend ein Adjutant Canroberts die Meldung überbrachte, daß der r. Fl. „écrasé" und C. 6 im eiligen Rückzuge nach Metz hin begriffen sei.

Die Nacht vom 18.—19. Die deutschen Corps behielten im allgemeinen die Stellungen bei, in denen sie sich am Schluß der Schlacht befanden. Ihre Gefechtslinie lief in folgenden Richtungen. Jussy, Nord- und Ostrand des Bois de Vaux längs der Hochebene von Point du Jour, Ferme St. Hubert, östlicher Theil des Bois de Genivaux, östlich an den Fermen Chantrenne, L'Envie, Champenois vorbei, von letzterer Ferme in nordöstlicher Richtung nahe am westlichen Theil von Amanvillers vorbei nach St. Privat, von hier in mehr östlicher Richtung nach Bois de Jaumont, von dort nach Malancourt. Die Vorposten waren nur auf geringe Entfernungen vor diese Gefechtslinien vorgeschoben. Abends 8½ Uhr erhielten die deutschen Corps Anweisung, sich gut durch Vorposten zu sichern, gute Verbindung unter einander zu halten und gewärtig zu sein, daß der Gegner vielleicht noch in der Nacht, jedenfalls aber am 19. Morgens verzweifelte Versuche, die deutschen Linien zu durchbrechen, machen werde. Von den frz. Corps verblieben während der Nacht C. 2, 3, Garde vollständig, C. 4 zum Theil in den am Schluß der Schlacht eingenommenen Stellungen; alle diese Corps erhielten am Abend Befehl, sich am nächsten Morgen nach dem verschanzten Lager am linken Mosel-Ufer zurückzuziehen; das C. 4 und die Fuhrwerkskolonnen der anderen Corps begannen schon am 18. Abends diese Rückwärtsbewegung. In der Nacht vom 18. bis 19. fanden auf der Hochebene von Point du Jour noch einige unbedeutendere Zusammenstöße zwischen Deutschen und Franzosen Statt.

Die Deutschen verloren in dieser Schlacht an Todten, Verwundeten, Vermißten 893 Offiziere, 19260 M., die Franzosen geben ihre Verluste auf ca. 15000 M. an.

Rückzug der Franzosen nach dem verschanzten Lager, Beginn der Cernirung am 19. Aug. Am 19. bei Tagesanbruch begannen die während der Nacht in ihren Stellungen verbliebenen frz. Corps dieselben zu räumen und sich nach dem verschanzten Lager hin zurückzuziehen; um 7 Uhr war die ganze Linie St. Ruffine—Amanvillers von ihnen verlassen. Die Deutschen inkommodirten diesen in guter Ordnung ausgeführten Rückzug fast gar nicht; auf der Hochebene von Point

du Jour fand noch ein Inf.-Feuergefecht statt, welches etwa eine halbe Stunde währte. Im Verlauf des Vormittags besetzten die Deutschen die von den Franzosen aufgegebenen Stellungen.

Bis zum Mittag des 19. hatten die deutschen Corps folgende Stellungen. Linkes Mosel-Ufer. Die 46 Brg. hatte bei Maizières die Bahn- und Telegraphenlinie Metz—Diedenhofen zerstört und nahm alsdann Stellung bei Marange. Ihre Cav. bewachte bei Maizières das untere Moselthal. Die 45 Brg. nahm Stellung bei den Steinbrüchen von Jaumont, die 24 D. bei St. Privat. Rechts von C. XII besetzte C. IX die Linie Leipsic—La Folie—Amanvillers. Theile der Garde rückten nach Montigny la Montagne. Rechts von C. IX stand die 4 D. des C. II; die 3 D. dieses Corps befand sich bei Gravelotte. Rechts von der 4 D. standen Truppen des C. VII, dessen 26 Brg. bei Jussy verblieben war. C. VIII und die 1 Cav. D. standen zwischen Gravelotte und Rezonville; südlich ersteren Ortes befand sich das Gros des C. VII. Die C. III und X waren in ihren am Abend des 18. eingenommenen Stellungen verblieben. Rechtes Mosel-Ufer. C. I. 1 D. bei Frontigny, Chesny, Mecleuves, Jury, 3 Brg. bei Augny, 4 Brg. bei Courcelles und Laquenexy. 3 Cav. D. bei Coin les Cuvry. Am 19. war die vom General Kummer befehligte, von Saarlouis nach Metz dirigirte 3 Reserve-Division bei Retonsay und Failly angelangt.

Um 11½ Uhr Vormittags ertheilte König Wilhelm I. folgenden Befehl. „Die Cernirungsarmee von Metz, zu deren Oberbefehlshaber Prinz Friedrich Karl ernannt ward, sollte aus den sieben Corps I, II, III, VII, VIII, IX, X und der D. Kummer bestehen. Letztere Division und ein Armeecorps sollten die Cernirung des rechten, sechs Corps die des linken Ufers übernehmen. Die Truppen des rechten Ufers sollten energischen Vorstößen des Gegners möglichst ausweichen, die des linken Ufers aber jedem Durchbruchsversuch auf's hartnäckigste entgegentreten. Alle Stellungen der Corps sollten stark befestigt werden. C. IV, XII, die Garde, die 5 und 6 Cav. D. schieden aus dem Verbande der A. II aus und erhielten Befehl, nach der Maas zu marschiren. (Maas-Armee)."

Seitens des Prinzen Friedrich Karl und des Generals Steinmetz wurden hierauf folgende Befehle ertheilt. „C. X löst sogleich C. XII in seinen Stellungen ab und besetzt die Strecke von St. Privat la Montagne bis zur unteren Mosel, welche es bei Hauconcourt überbrückt. Dem C. X fällt die Aufgabe zu, Durchbruchsversuche der Rhein-Armee in der Richtung auf Diedenhofen bis zum Eintreffen seiner Nachbarcorps zu verhindern. An den r. Fl. des C. X schließt sich C. II an und besetzt die Strecke St. Privat—Moscou Neben C. II nimmt C. VIII

Stellung bis in die Nähe von Jussy, woselbst die Stellung des C. VII beginnt. Letzteres Corps besetzt auf dem rechten Mosel-Ufer die Strecke bis Frescaty; es hat die Aufgabe, Durchbruchsversuche der Rhein-Armee in der Richtung auf Pont à Mousson bis zum Eintreffen von Unterstützungen aufzuhalten. Die Herstellung einer genügenden Anzahl von Kriegsbrücken oberhalb Metz besorgt C. VII. C. III nimmt bei Ferme, Caulre, C. IX bei St. Ail und St. Marie Stellung. Diese letzteren beiden Corps und die bei Rezonville verbleibende 1 Cav. D. bilden die Haupt-Reserven für das linke Ufer gegen Durchbruchsversuche der Rheinarmee in der Richtung nach Westen. Das rechte Ufer wird von C. I und der D. Kummer cernirt. C. I, D. Kummer und die 3 Cav. D. verbleiben in ihren jetzigen Stellungen. Alle Truppen des rechten Ufers, ausgenommen die des C. VII, werden unter Befehl des Generals Manteuffel gestellt. Die sämmtlichen Stellungen sind auf's stärkste zu befestigen; auf dem linken Ufer wird eine zusammenhängende Vertheidigungslinie geschaffen; auf dem rechten Ufer werden nur die Hauptpunkte zur hartnäckigen Vertheidigung eingerichtet. Die Truppen des rechten Ufers sind so zu dislociren, daß gegen Durchbruchsversuche des Gegners in der Richtung auf Diedenhofen möglichst starke Streitkräfte rasch zur Verwendung kommen können. C. I hat überdies eine Stellung auszuwählen, in welcher es Vorstöße der Rheinarmee gegen Remilly, woselbst der Anfangspunkt der Eisenbahnverbindung mit Deutschland und das Hauptverpflegungsmagazin für die Cernirungs-Armee ist, erfolgreich bis zum Eintreffen von Unterstützungen aufzuhalten vermag. Auf der ganzen Cernirungslinie ist die Verbindung der Festung mit Außen durch starke Vorpostenketten zu unterbrechen. In nächster Nähe der anzulegenden Verschanzungen sind jederzeit stärkere Abtheilungen gefechtsbereit zu halten, die in Ruhe befindlichen Truppen sind in Hüttenlagern unterzubringen." Da ein Durchbruchsversuch der Rheinarmee spätestens am 24. erwartet wurde, so begannen alle Corps unverzüglich ihren Stellungen die einer so kurzen Zeitfrist entsprechende möglichst größte Vertheidigungs- und Widerstandsfähigkeit zu verschaffen.

Am 21. stand die Cernirungs-Armee, wie folgt. Linkes Moselufer. C. VII, 26 Brg. Jussy, Ars, 25 und 28 Brg. Ancy. C. VIII links von C. VII, von Jussy bis Moscou die 15 D., die 16 D. bei Gravelotte. 1 Cav. D. bei Rezonville. C. II Moscou bis Norroy le Veneur. C. X. 19 D. Fêves, Sémecourt, 20 D. Amelange, Maizières. Länge der Cernirungslinie auf dem linken Moselufer: 3 Ml. Rechtes Moselufer. C. VII. 27 Brg. Jouy aux Arches, Frescaty, Fermen Orly und Polka. Die 3 Cav. D. deckte und beobachtete das Terrain südlich von Metz, eine ihrer Brg. stand östlich, die andere südlich der

Straße Metz—Roméný. C. I. 2 D. Ars -Laquenexy, Château d'Aubigny, Grange aux Bois, Mercy le Haut, 1 D. Failly, Servigny, Bremy. D. Kummer, Malroy, Charly, Olgy. Länge der Cernirungslinie des rechten Moselufers: 4 Ml., Gesammtlänge der Cernirungslinie: 7 Ml. Das Hauptquartier des Prinzen Friedrich Karl war bis zum 27. Aug. in Doncourt, vom 27. Aug. bis 12. Sept. in Malancourt, vom 12. Sept. bis 2. Oct. in Corny, vom 2. bis 4. Oct. in Pange, vom 4. bis 27. Oct. in Corny.

Am 22. erließ Prinz Friedrich Karl, da die Franzosen inzwischen, ohne hierzu durch drohende Demonstrationen der Deutschen veranlaßt zu werden, Lessy, Châtel St. Germain und die westlich der Forts St. Quentin und Plappeville gelegenen Hochebenen geräumt hatten, folgenden Befehl. „C. VIII dehnt seinen Cernirungsrayon bis in das Thal Châtel St. Germain aus, C. II schließt sich an den l. Fl. des C. VIII an und besetzt die Linie St. Vincent - St. Maurice - Saulny, die 1 Cav. D. nimmt bei St. Marcel, C. IX mit je einer Division bei Marange und Roncourt, C. III bei Habonville Stellung." Am 23. rückten die Corps in diese Stellungen ein.

Die Rhein-Armee bezog am 19. folgende Stellungen auf dem linken Moselufer. C. 2 südliche und südöstliche Abhänge des St. Quentin. Brg. Lapasset, Longeville. C. 3 westlich Plappeville, rechts von ihm C. 4 auf der Höhe von Coupillon, rechts von C. 4 in der Ebene u. des Moselfort C. 6 und Cav. D. Barrail. Die Vorposten dieser Corps hatten Chazelles, Scy, Lessy, Lorry, Woippy besetzt. Garde, Plappeville. Cav. D. Forton, Longeville. Art. Reserve, Ban St. Martin, woselbst auch Bazaine sein Hauptquartier nahm. Am 20. räumten die Franzosen Lorry, Lessy, Châtel St. Germain, der l. Fl. des C. 4 ging bis Tignomont zurück, die Garde rückte nach Ban St. Martin, Cav. D. Forton nach Insel Chambières. Am 22. rückte das ganze C. 3 auf das rechte Mosel-Ufer und nahm mit je einer D. Stellung bei den Forts St. Julien, Queuleu und bei Montigny lès Metz. Die Retablissements der Corps wurden eifrigst betrieben und waren am 22. Aug. beendet. Die Infanterie war reichlich mit Munition versehen; General Soleille, Obercommandeur der Artillerie, meldete an Bazaine, daß die Feldartillerie genügende Munitionsvorräthe für weitere Kämpfe empfangen habe. Am 26. erklärte derselbe General jedoch plötzlich in dem auf Schloß Grimont abgehaltenen Kriegsrath, die Art. besitze nur Munition für eine einzige Schlacht; in Folge dieser Erklärung wurde der an benanntem Tage bereits eingeleitete Durchbruchsversuch nicht ausgeführt.

Urtheile französischer Militärschriftsteller über Bazaine's Anordnungen am 17. und 18. Aug. Fast alle frz. Mili-

tärschriftsteller, welche die Operationen der Rheinarmee schildern, überhäufen Bazaine mit Vorwürfen wegen der vielen groben Fehler, die er nach dem Siege von Rezonville begangen habe, und geben an, wie derselbe ihrer Ansicht nach am 17. und 18. hätte handeln müssen, um die Pläne der Deutschen zu vereiteln und die Vereinigung der Rheinarmee mit der Armee von Châlons zu bewirken. Die verschiedenen von den betreffenden frz. Militärschriftstellern gemachten Vorschläge für die Operationen der Rhein-Armee am 17. und 18. Aug. sind im allgemeinen die folgenden. 1) Bazaine mußte sogleich am 17. Morgens seinen Sieg vom 16. ausnutzen, die Deutschen mit aller Macht angreifen, zum Rückzug auf das rechte Moselufer zwingen und alsdann auf den Straßen Gravelotte—Mars la Tour und Gravelotte—Conflans abmarschiren. 2) Bazaine durfte am 17. die Straße Gravelotte—Mars la Tour nicht mehr zum Abmarsch benutzen, weil er vorläufig weitere Kämpfe vermeiden mußte; es ward jetzt nothwendig, die Rhein-Armee auf den Straßen Gravelotte—Conflans und Metz—Briey nach Verdun zu führen. Alle am 16. intakt gebliebenen, keiner Retablissements bedürftigen Truppentheile mußten gleich am 17. früh auf diesen Straßen nach Verdun abrücken. Die Retablissements der am 16. engagirt gewesenen Corps waren schleunigst auszuführen, so daß dieselben spätestens am 18. gleichfalls nach Verdun abmarschiren konnten. 3) Bazaine bedurfte eines Tages Zeit, um die Retablissements der Rhein-Armee zu bewirken, und war daher genöthigt, in eine näher bei Metz gelegene Stellung zurückzugehen. Die Stellung St. Ruffine—Roncourt war aber schlecht gewählt. Sie war zu ausgedehnt, der r. Fl. konnte leicht umgangen werden, das Thal Châtel war für einen etwaigen Rückzug äußerst gefährlich. Weit besser würde die Stellung von Lorry bis Montois la Montagne gewesen sein, welche weniger ausgedehnt war, für beide Flügel gute Anlehnung und überdies gute Rückzugslinien bot.

Bei genauer Betrachtung dieser angeführten drei Ansichten kömmt man zu folgenden Resultaten.

Am 17. Morgens hätte Bazaine allerdings die Deutschen von neuem angreifen können, da ein großer Theil seiner Truppen am 16. theils nur unbedeutend, theils gar nicht engagirt gewesen war. Es würde ihm vielleicht gelungen sein, den linken Theil der deutschen Schlachtlinie vorübergehend zurückzudrängen, schwerlich aber, die Deutschen zum Zurückgehen auf das rechte Moselufer zu zwingen. Seit 6 Uhr stand C. IX gefechtsbereit bei Flavigny, gegen 10 Uhr waren C. VII und VIII zum Eingreifen in den Kampf bereit; diese drei Corps würden wohl jedenfalls im Verein mit C. III und X im Stande gewesen sein, der Rheinarmee so lange erfolgreichen Widerstand zu leisten, bis auch C. XII und die

Garde auf dem Kampfplatz eintrafen. Gelang es aber Bazaine nicht, vor dem Eintreffen letzterer beiden Corps entscheidende Erfolge zu erringen, so mußte er entweder am 17. Nachmittags doch in eine näher bei Metz liegende Stellung zurückgehen, oder, wenn er auf dem Schlachtfeld vom 17. verblieb, daselbst am 18. eine dritte Schlacht gegen die nunmehr bedeutend überlegene deutsche Armee schlagen.

Bazaine konnte ferner am 17. Morgens die keiner Retablissements bedürftigen Corps direkt auf den beiden nördlichen, nach Verdun führenden Straßen abmarschiren lassen. Dieselben würden, wie die Verhältnisse lagen, voraussichtlich Verdun ganz unbehindert erreicht und dann ihre Vereinigung mit der Armee von Châlons glücklich bewirkt haben. Dagegen würden unzweifelhaft diejenigen Corps, welche der Retablissements halber erst am 18. den Abmarsch nach Verdun antreten konnten, von den Deutschen nach Metz zurückgeworfen worden sein. Daß eine solche Trennung der Rheinarmee immer noch weit günstiger gewesen sein würde, als der am 19. Aug. nothwendig werdende Rückzug der gesammten Rheinarmee nach dem verschanzten Lager von Metz, konnte Bazaine am 17. nicht voraussehen. Ihm mußte, wie leicht erklärlich, zunächst daran liegen, seine ganze Armee beisammen zu halten, um nöthigenfalls noch einen entscheidenden Schlag gegen die vor ihm befindlichen deutschen Corps führen zu können.

Was endlich die Wahl der Stellung St. Ruffine—Roncourt anbelangt, so läßt sich allerdings nicht leugnen, daß dieselbe die bereits angeführten Nachtheile hatte. Indessen auch die von frz. Militärschriftstellern vorgeschlagene Stellung Lorry—Montois la Montagne zeigt bei näherer Betrachtung eine Menge von Nachtheilen. Von Lorry bis in die Gegend von der Auberge Marengo ist der ebene Theil des Höhenrückens sehr schmal und für Aufstellung wie Bewegung größerer Truppenmassen schlecht geeignet; östlich von Amanvillers unterbricht das Bois de Saulny die freie Communikation zwischen der nordwestlichen und südöstlichen Hälfte der Stellung. Außerdem aber sind die großen, im Rücken der Stellung liegenden Waldungen für Rückzugsbewegungen äußerst ungünstig. Es bleibt also sehr fraglich, ob diese Stellung den Vorzug vor der von Bazaine gewählten verdiente. Uebrigens beweist die Schlacht von Gravelotte selbst am besten, daß die Stellung St. Ruffine—Roncourt eine durchaus gute war. Hätte Bazaine von vornherein dem r. Fl. eine stärkere Reserve zugetheilt, oder wäre auch nur die am Nachmittag dorthin dirigirte Garde-D. nebst der Reserve-Art. rechtzeitig daselbst eingetroffen, so war es sehr fraglich, ob die Deutschen am 18. den r. frz. Fl. zum Weichen brachten. Trat dieser Fall nicht ein, so waren alle ihre Anstrengungen am 18. vergebens gewesen, sie mußten am 19. den Kampf

von neuem und keineswegs unter den günstigsten Umständen beginnen, wie die vorhergehende Schilderung der Schlacht genügend beweist. Daß Bazaine die Nachtheile seiner Stellung sehr wohl erkannte, darf kaum bezweifelt werden. Eben weil er die Gefahr in's Auge faßte, welche den Truppen der südlichen Hälfte der Stellung drohte, wenn sie nach dem Thal Châtel zurückgeworfen wurden, hielt er dort so starke Reserven bereit, daß diese Gefahr völlig beseitigt wurde. Deßgleichen ertheilte er, sowie ihm bedenkliche Nachrichten von seinem r. Flügel zugingen, sofort den Befehl an Bourbaki, demselben die erforderlichen Verstärkungen zuzuführen.

Im allgemeinen sind also die vielen Vorwürfe, welche Bazaine wegen seiner Anordnungen am 17. und 18. gemacht werden, wenig begründet; in wie weit die nachfolgenden über das persönliche Verhalten des Marschalls am 18. Aug. erhobenen Beschuldigungen Glauben verdienen, müssen wir dahingestellt sein lassen. Es wird von verschiedenen frz. Militärschriftstellern erzählt, Bazaine habe alle ihm am 18. Vormittags von seinen Generälen zugeschickten Meldungen über drohende Anmärsche pr. Corps mit großer Sorglosigkeit aufgenommen und es nicht der Mühe werth gehalten, sich persönlich über die Sachlage und die Stellung seiner Corps zu orientiren. Er sei ruhig mit seinem Generalstab in Plappeville verblieben, als die Schlacht schon überall auf's heftigste tobte; erst um 3 Uhr sei er nach dem St. Quentin geritten, von wo aus er dem Kampf als „amateur“ zugeschaut habe. Dort sei er bis zum Schluß der Schlacht verblieben und habe sich unter anderen damit beschäftigt, mehrfach persönlich Geschütze auf die in Sicht kommenden pr. Kolonnen zu richten.

Beabsichtigte Vereinigung der Armee von Châlons mit der Rheinarmee. Am 17. war Napoleon III. in Châlons eingetroffen, woselbst inzwischen die Corps 1. 5 7. 12 und zwei Cav. Divisionen concentrirt worden waren. Am selben Tage ward dort Kriegsrath gehalten und beschlossen, daß Mac Mahon die Armee von Châlons kommandiren, aber dem Marschall Bazaine unterstellt bleiben und von ihm die Direktiven erhalten solle. Am 18. erhielt Napoleon III. den Rapport Bazaine's über den Sieg bei Rezonville, worin gemeldet wurde, die Rheinarmee werde, sowie sie ihre Retablissements bewirkt habe, den Marsch nach Westen fortsetzen. Mac Mahon erkannte sehr richtig, daß die Armee von Châlons durch den raschen Vormarsch der A. III ernstlich in der rechten Flanke bedroht und das Eintreffen der Rheinarmee bei Châlons in kürzester Zeitfrist schwerlich zu erwarten sei; er hielt es deßhalb für dringend geboten, seine Armee direkt nach Paris zu führen. Diese Ansicht billigte auch der Kaiser; die Kaiserin und ihre Rathgeber in

Paris bestanden aber hartnäckig darauf, daß die beiden Armeen sich möglichst bald vereinigen sollten. Am 19. sandte Mac Mahon ein Telegramm folgenden Inhalts an Bazaine. „Wenn Sie, wie ich glaube, in sehr kurzer Zeit zum Rückzug gezwungen sind, so weiß ich bei der Entfernung, in welcher ich mich von Ihnen befinde, nicht, wie ich Ihnen zu Hülfe kommen soll, ohne Paris bloßzustellen. Sind Sie anderer Meinung, so lassen Sie mich dieselbe wissen." Bazaine telegraphirte hierauf am 19. Vormittags zurück, er könne keine Direktiven geben, Mac Mahon möge nach eigenem Ermessen handeln. Da am Nachmittag des 19. die letzte telegraphische Verbindung von Metz mit Châlons durch die Zerstörung der Drahtleitung bei Maizières unterbrochen war, so sandte Bazaine noch an diesem Tage einen Förster mit einem an Mac Mahon gerichteten Schreiben folgenden Inhalts nach Verdun. „Die Rheinarmee habe sich am 18. den ganzen Tag in ihrer Stellung Rozérieulles—St. Privat geschlagen und dieselbe behauptet, nur C. 4 und 6 hätten am Abend eine Rückwärtsbewegung ausführen müssen, weil sie von einer Umgehung bedroht gewesen wären. Am 19. sei die ganze Armee in die Stellung Longeville-Sansonnet am linken Ufer zurückgegangen; die Truppen bedürften 2—3 Tage Ruhe. Alles deute darauf hin, daß die Deutschen Metz anzugreifen beabsichtigten. Bazaine halte an dem Gedanken fest, nach Norden in der Richtung auf Montmédy abzumarschiren und sich auf der Straße St. Ménehould—Châlons durchzuschlagen, wofern dieselbe nicht zu stark besetzt sei. Er werde sich in diesem Fall auf Sedan, sogar auf Mezières dirigiren, um Châlons zu erreichen." Der Förster brachte glücklich dies Schreiben am 22. nach Verdun, von wo der Inhalt desselben sogleich an Mac Mahon, damals schon in Rheims befindlich, telegraphirt wurde. Am 20. will Bazaine abermals ein Schreiben an Mac Mahon übersandt haben, worin er ihm folgendes mittheilt. „Er habe bei Metz Stellung nehmen müssen, weil die Truppen der Ruhe bedürften. Der ihn umgebende Feind verstärke sich in bedenklicher Weise. Die Rheinarmee werde muthmaßlich die Richtung nach den nördlichen Festungen einschlagen, um ihre Vereinigung mit der Armee von Châlons zu bewirken. Mac Mahon werde vom Abmarsch der Rheinarmee benachrichtigt werden, wofern dieser Abmarsch überhaupt möglich sei, ohne die Sicherheit der Armee zu gefährden." Mac Mahon behauptet, dieses Schreiben nicht erhalten zu haben.

Am 19. wurde Mac Mahon vom Kriegsminister dringend aufgefordert, die Vereinigung seiner Armee mit der Rheinarmee zu bewerkstelligen. Am 21. führte Mac Mahon seine Armee von Châlons nach Rheims; hierdurch wich er der anrückenden Armee des Kronprinzen von Preußen aus und verblieb doch in der Lage, je nach Umständen gleich rasch Paris

oder Metz erreichen zu können. Am 21. traf Minister Rouher in Rheims ein und forderte Mac Mahon im Namen der Kaiserin und des Ministerrathes von neuem dringend auf, der Rhein-Armee zu Hülfe zu eilen. Bemerkenswerth ist es, daß damals weder in Paris noch Rheims die gefährliche Situation dieser Armee bekannt war. Mac Mahon protestirte nachdrücklich gegen den Marsch nach Metz und erklärte, er werde, wofern nicht weitere Befehle von Bazaine einträfen, nach Paris marschiren, weil die Armee des Kronprinzen von Preußen bereits in Vitry angelangt, die Armee des Kronprinzen von Sachsen im Anmarsch nach der Maas begriffen und Bazaine von einer überlegenen deutschen Armee umgeben sei, welche ihm den Abmarsch von Metz vielleicht unmöglich machen werde. Er ertheilte bereits die Befehle für den Marsch nach Paris, als ihm am Nachmittag des 22. die von dem Förster nach Verdun überbrachte Depesche Bazaine's zuging. Da er nun annehmen konnte, daß die Rheinarmee bereits in der Richtung nach Montmédy abmarschirt sei, da ferner gleichzeitig von Paris ein Telegramm in Rheims eintraf, welches gewissermaßen den Abmarsch der dortigen Armee anbefahl, so entschloß Mac Mahon sich endlich, der Rheinarmee entgegen zu marschiren, und ertheilte den Befehl zum Abmarsch nach Stenay. Er meldete dies nach Paris und sandte gleichzeitig an die Kommandanten von Verdun und Montmédy, sowie an den Maire von Longuyon eine für Bazaine bestimmte Depesche mit dem Auftrage, dieselbe durch 5—6 Boten gleichzeitig nach Metz befördern zu lassen und jede von diesen hierfür geforderte Summe zu bewilligen. Diese Depesche lautete: „Empfang der Depesche vom 19. bescheinigt; bin in Rheims, nehme Richtung auf Montmédy, werde übermorgen an der Aisne sein, woselbst ich den Umständen gemäß handeln werde, um Ihnen zu Hülfe zu kommen." Diese Depesche erhielt Bazaine seiner Angabe nach am 30. Aug.

Mittheilungen des Kriegsministers Palikao im gesetzgebenden Körper über die Kämpfe bei Metz. Die Aufregung, welche in Paris durch die am 17. erfolgte Ernennung des Generals Trochu zum Oberkommandanten der Hauptstadt hervorgerufen wurde, suchte der Kriegsminister Palikao durch seine am 18. und 20. im gesetzgebenden Körper gehaltenen Reden, welche große Erfolge der frz. Waffen und die baldige Vernichtung des Gegners andeuteten, zu beschwichtigen. Ueber die Schlacht von Vionville berichtete er ungefähr folgendes. „Ich kann Ihnen die Mittheilung machen, daß das Corps des Generals Steinmetz, welches das Centrum der Armee bildet, enorme Verluste erlitten hat. Der General hat sich veranlaßt gefühlt, um einen Waffenstillstand zu bitten. Natürlich war dies nur, um Zeit zu gewinnen. Die pr. Division, welche auf St. Mihiel losrückte, hat den Marsch dorthin einstellen

müssen. Ich kann Ihnen ferner als gewiß mittheilen, daß das ganze Corps der Bismark-Ulanen vernichtet worden ist; vernichtet, sage ich, denn auch nicht ein Mann davon ist übrig geblieben." Bezüglich der Schlacht von Gravelotte theilte er folgendes mit. „Die Preußen verbreiten Gerüchte, als ob sie am 18. Aug. bedeutende Erfolge errungen hätten. So sagen sie; ich will hier den wahren Sachverhalt mittheilen (rétablir les faits). Zwar darf ich aus Gründen, die Sie, meine Herren, begreifen werden, keine Details angeben, ich beschränke mich darauf, Ihnen zu sagen, daß ich Depeschen erhalten habe, welche constatiren, daß am 18. drei pr. Armeecorps das Corps Bazaine's angegriffen haben und, anstatt einen Erfolg zu erringen, glaubwürdig scheinenden Nachrichten zufolge in die Steinbrüche von Jaumont geworfen worden sind." In verschiedenen Pariser Blättern erschienen nun von sogenannten Augenzeugen verfaßte Artikel, welche die furchtbaren Steinbrüche von Jaumont und den schrecklichen Anblick der zerschmettert in ihnen liegenden drei pr. Armeecorps mit größter Ausführlichkeit beschrieben.

Stärkeverhältniß der Cernirungs- und cernirten Armee bis zum 27. Oct. Vortheile der letzteren über erstere. Nachdem die deutsche Heeresleitung ihr Projekt, die Rheinarmee nach dem verschanzten Lager von Metz zurückzuwerfen, glücklich durchgeführt hatte, fiel nunmehr dem Prinzen Friedrich Karl die Aufgabe zu, mit der ihm überwiesenen Cernirungsarmee die bei Metz eingeschlossenen frz. Streitkräfte dort festzuhalten, an jedem Durchbruchsversuch zu verhindern und den Moment abzuwarten, in welchem der Hunger sie zur Kapitulation zwingen werde. Wie schwierig diese Aufgabe war, ergiebt sich aus den folgenden Andeutungen.

Den Grundsätzen der Kriegskunst gemäß soll das zur Cernirung eines großen Waffenplatzes bestimmte Corps mindestens um die Hälfte stärker sein, als die Besatzung desselben. Die Nothwendigkeit dieser größeren Stärke des Cernirungscorps wird dadurch bedingt, daß es eine den ganzen Platz umgebende, bei der großen Tragweite der jetzigen Festungsgeschütze im Mittel ca. ½ Ml. von den detachirten Forts entfernt liegende, also sehr ausgedehnte Stellung besetzen muß. Unter gewöhnlichen Verhältnissen sind die Cernirungstruppen ziemlich gleichmäßig im Cernirungsterrain vertheilt, weil einmal die Festung nach allen Seiten hin vollständig von jedem Verkehr mit Außen abgeschlossen werden soll und weil zweitens jeder Theil der Cernirungslinie größere Ausfälle des cernirten Corps zu gewärtigen hat. Letzteres hat den Vortheil für sich, daß es jeden Theil der Cernirungslinie mit überlegenen Streitkräften anzugreifen vermag. Werden derartige Angriffe, zu welchen die Hälfte oder zwei Drittel der Truppen des cernirten Corps verwendet werden können

geschickt eingeleitet, rasch und energisch ausgeführt, so haben sie erfahrungsmäßig, namentlich so lange der Cernirende seine Stellungen noch gar nicht oder nur unbedeutend fortifikatorisch verstärkt hat, alle Aussichten auf guten Erfolg für sich, weil stets eine bestimmte Zeitfrist vergeht, bevor der angegriffene Theil der Cernirungstruppen von den zunächst oder entfernter stehenden Truppen die nöthige Unterstützung erhalten kann. Besonders in der ersten Periode der Cernirung sind daher häufige, größere Ausfälle aus der Festung durchaus geboten; die Kriegsgeschichte weist zahlreiche Beispiele auf, daß Cernirungscorps, welche nicht die entsprechende numerische Ueberlegenheit über die cernirte Armee hatten, durch die wiederholten energischen Ausfälle der letzteren zum gänzlichen Aufgeben der Cernirung gezwungen wurden. Diesen Vortheil des Cernirten, jeden Theil der Cernirungslinie mit überlegenen Streitkräften angreifen zu können, vermag der Cernirende nur dadurch zu neutralisiren, daß er seinen Stellungen mit Hülfe der Fortification einen möglichst hohen Grad von Vertheidigungs- und Widerstandsfähigkeit verschafft und die vorzüglichsten taktischen und sonstigen Anordnungen trifft, um jedem angegriffenen Theil der Cernirungslinie in kürzester Zeit die nothwendigen Verstärkungen zuführen zu können.

Die Effektivstärke der zur Cernirungsarmee gehörigen 7 Corps und der D. Kummer hätte ca. 225000 M. betragen müssen, dieselbe zählte aber am 19. nach Abzug der Verwundeten und Kranken nur ungefähr 170000 Kombattanten. Zwar wurde sofort die Heranziehung von Ersatz aus Deutschland eingeleitet, indessen verging wegen Ueberhäufung der Eisenbahnen mit Transporten aller Art längere Zeit, bis derselbe eingetroffen war. Am 27. Aug. erhielten, da inzwischen die Absicht Mac Mahon's, der Rheinarmee zu Hülfe zu kommen, von der deutschen Heeresleitung erkannt worden waren, C. II und III Befehl, in die Gegend von Damvillers zu rücken, um die A. III und die Maasarmee in ihren Operationen zu unterstützen. Am 29. Aug. kehrten diese Corps wieder zur Cernirungsarmee zurück, welche während jener drei Tage nur etwa 140000 M. stark war. Vom 1. Sept. an stießen die Truppen des C. XIII (Großherzog von Mecklenburg) zur Cernirungsarmee und verblieben bei ihr bis zum 10. Sept. In diesem Zeitraum war auch reichlicher Ersatz bei der Cernirungsarmee eingetroffen, so daß deren Effektivbestand ca. 230000 M. betragen mochte. Von dieser Zahl gingen aber etwa 30000 M. ab, welche theils nach weiter von Metz entfernt liegenden Orten, theils zu den von Sedan eintreffenden Gefangenen-Transporten kommandirt waren. Ferner waren in der ersten Dekade des Sept. ca. 10 Prozent der Kopfstärke der Cernirungsarmee theils verwundet, theils von der mehr und mehr um sich greifenden Krankheiten, Ruhr, Typhus,

gastrischem Fieber, befallen, so daß ungefähr 20000 Mann Kranke von obigen 230000 M. gleichfalls in Abzug gebracht werden müssen. Folglich verblieben in der Zeit vom 1.—10. Sept., in welcher die Cernirungsarmee die größte Stärke erreichte, immer nur 180000 Kombattanten für den Cernirungsdienst verwendbar. Als am 10. Sept. C. XIII nach Paris abrückte, bestand die Cernirungsarmee wieder nur aus 7 Corps und 1 D. Da der Krankenbestand in der zweiten Dekade des Sept. 19, Ende Sept. 20 Prozent der Kopfstärke betrug, da ferner fortwährend starke Truppenabtheilungen für die verschiedensten Zwecke nach weiter von Metz liegenden Punkten detachirt werden mußten, so zählte die zum Kampf disponible Cernirungsarmee vom 10. Sept. bis zur Kapitulation durchschnittlich höchstens noch 160000 Mann. Mitte October bestand dieselbe aus 186 Bat. Inf., 96 Escadrons, 642 Feld-, 50 Festungsgeschützen und 23 Pionier-Kompagnien.

Die am 19. Sept. bei Metz eingeschlossenen französischen Streitkräfte zählten mindestens 160000 Kombattanten, wie daraus hervorgeht, daß durch die Kapitulation 158000 Kombattanten, 15000 kranke und verwundete Soldaten in deutsche Gefangenschaft geriethen. Folglich stellt sich das Stärkeverhältniß der Cernirungs- und der cernirten Armee vom 19. Aug. bis zum 27. Oct., wie folgt. 19. bis 27. Aug. Beide Armeen sind etwa gleich stark. 27. bis 29. Aug. Die Cernirungsarmee ist etwa um 1/8 schwächer, als die cernirte Armee. 29. bis 31. Aug. Beide Armeen sind etwa gleich stark. 1. bis 10. Sept. Die Cernirungsarmee ist etwa um 10000 M. stärker als die cernirte Armee. 10. Sept. bis 27. Oct. Beide Armeen sind etwa gleich stark. Mithin hatte die Cernirungsarmee nur während 10 Tage den Vortheil einer unbedeutenden, numerischen Ueberlegenheit über die cernirte Armee für sich.

Die Cernirungslinie hatte auf dem linken Moselufer 3, auf dem rechten Ufer 4 Ml. Länge. Da man zunächst bestimmt annahm, Bazaine werde auf ersterem Ufer durchzubrechen versuchen, so wurde dasselbe weit stärker als das letztere besetzt. Während des Monats August war je eine Meile der Cernirungslinie des ersteren Ufers mit ca. 39000 M. (vom 27. bis 29. Aug. nur mit 25000 M.), je eine Meile der Cernirungslinie des rechten Ufers mit pp. 11000 Mann besetzt. Sehr ungünstig war die Trennung der Cernirungsarmee durch die Mosel und Seille. Unterhalb Metz war keine stehende Brücke über die Mosel vorhanden, oberhalb Metz konnten die Deutschen die stehenden Brücken von Ars und Corny benutzen, dieselben genügten aber bei weitem nicht für die Cernirungszwecke. Es wurde deßhalb nothwendig, unter- und oberhalb Metz eine größere Anzahl von Kriegsbrücken herzustellen. Alle Kriegsbrücken sind aber bei eintretendem Hochwasser oder Eisgang der Zer-

störung ausgesetzt und müssen alsdann ausgefahren resp. abgebrochen werden, um das Brückenmaterial zu conserviren; trat dieser Fall vor Metz ein, so war vorübergehend die ganze Cernirungsarmee doch nur auf die stehenden Brücken von Ars und Corny angewiesen. Auf dem rechten Moselufer erschwerte die Anstauung der Seille die Verbindung zwischen den Cernirungstruppen; auf dem linken Moselufer besonders war das bergige, stark bewaldete Terrain den raschen Truppenbewegungen ungünstig; auf allen Theilen des Cernirungsrayons ward die zeitraubende Anlage einer Menge von Kolonnenwegen nothwendig, um eine rasche Verbindung zwischen den verschiedenen Corps und den Truppen jedes Corps zu ermöglichen. Der Befehl zur fortifikatorischen Verstärkung des ganzen Cernirungsterrains wurde am 19. ertheilt; am 20. bereits waren alle Corps in vollster Thätigkeit, ihre Stellungen auf's beste zur Vertheidigung einzurichten, indessen schritten die fortifikatorischen Arbeiten aus verschiedenen Ursachen nur sehr langsam voran. Die zu ihnen erforderlichen Arbeitskräfte waren so bedeutend, daß die Cernirungsarmee allein dieselben nicht zu stellen vermochte, es wurden deßhalb Civilarbeiter in großer Anzahl requirirt, um die Herstellung der fortifikatorischen Anlagen zu beschleunigen. Die Ausführung von Erdarbeiten besonders machte außerordentliche Schwierigkeiten und nahm viel Zeit in Anspruch. Auf dem größten Theil des Cernirungsterrains bestand der Boden aus festem Letten, welcher bei trockenem Wetter schwer auszuschachten ist und bei länger anhaltendem Regenwetter in einen so teigartigen, klebrigen Zustand geräth, daß seine Bearbeitung mit Spaten und Hacke fast unmöglich wird. Vom 20. Aug. bis Mitte Sept. war die Witterung anhaltend regnerisch, die Leistungen der Erdarbeiter reducirten sich daher auf ein Minimum. Auf dem linken und zum Theil auch auf dem rechten Ufer trifft man meist in geringer Tiefe unter der Erdoberfläche festen Fels an, der Boden zu den Brustwehren mußte daher vielfach mühsam auf größere Entfernungen in Karren und Körben herangeschafft werden. In Folge aller dieser ungünstigen Verhältnisse gelang es den Deutschen nicht, ihrer Cernirungslinie so rasch einen entsprechenden Grad von Vertheidigungs- und Widerstandsfähigkeit zu verschaffen, als bei ihrer sehr gefährdeten Situation wünschenswerth und nothwendig gewesen wäre. Wie weiter unten nachgewiesen, waren Ende Aug. die wenigsten Theile der Cernirungslinie derartig fortifikatorisch verstärkt, daß sie energischen Angriffen der Rheinarmee längeren Widerstand leisten konnten; bis zum 27. Oct., dem Tage der Kapitulation, wurden die fortifikatorischen Arbeiten unausgesetzt weiter gefördert und waren an einzelnen Theilen der Cernirungslinie noch nicht zu der erstrebten Vollkommenheit gelangt.

Aus dieser kurzen Skizzirung der Stärkeverhältnisse beider Armeen

und der zahlreichen Schwierigkeiten, welche der Cernirungsarmee bei der Vertheidigungseinrichtung ihrer Stellungen entgegentraten, ergiebt sich zur Genüge, daß die Situation der Deutschen in der ersten Periode der Cernirung keineswegs eine vorzügliche genannt werden konnte. Ihre schwierige Aufgabe wurde jedoch wesentlich durch die Energielosigkeit des Marschalls Bazaine erleichtert, welcher es nicht verstand, die ihm anfangs gebotenen Vortheile so auszunutzen, wie er es konnte und mußte.

Die Rheinarmee war am 22., wenn wir die erwähnte erste Angabe des Generals Soleille über ihre Retablissements als die richtige annehmen, in der Stärke von ca. 160000 M. vollständig marsch- und kampfbereit. Es hätte nun inzwischen Seitens des Oberkommandeurs ein bestimmter Plan für die demnächstigen Operationen entworfen und bald nach dem 22. ausgeführt werden müssen. Jeder Tag, welchen die Rheinarmee länger unthätig bei Metz verblieb, verringerte selbstredend die ihr gebotenen Vortheile; die Deutschen gewannen Zeit, die ihnen sehr nöthigen Verstärkungen heranzuziehen und ihre Stellungen täglich besser zur hartnäckigen Vertheidigung einzurichten. Bazaine ließ aber die Zeit bis zum 26. ganz unbenutzt verstreichen und verengerte sogar am 22. ohne irgend welche Veranlassung seinen Rayon, anstatt eine Erweiterung desselben, besonders nach der Richtung hin, in welcher er mit der Armee abzumarschiren gedachte, zu versuchen. Die Deutschen wurden in ihren Cernirungsarbeiten nur zeitweise durch das Feuer der Forts, sonst aber durch keinerlei Ausfälle inkommodirt. Am 26. entwickelte Bazaine auf dem rechten Ufer eine imposante Truppenmacht, griff aber nicht an, sondern ließ dieselbe am 27. nach ihren früheren Stellungen zurückgehen. Diese unnütze Demonstration verrieth den Deutschen nur seine Absicht, sich auf dem rechten Moselufer nach Diedenhofen durchzuschlagen, und veranlaßte sie zu einer stärkeren Besetzung dieses Ufers. Vom 27. bis 31. Aug. verblieb die Rheinarmee ganz unthätig; am 31. Aug. und 1. Sept. erfolgte ein höchst ungeschickt entworfener und ausgeführter Durchbruchsversuch in der Richtung auf St. Barbe, welcher mißglückte. Bazaine konnte sich nach dem Resultat dieses Durchbruchsversuches nicht mehr verhehlen, daß der Abmarsch der ganzen Rheinarmee von Metz kaum noch ausführbar sein werde; er mußte nun aber um so mehr versuchen, den Abmarsch von etwa 2—3 Corps aus dem verschanzten Lager zu erzwingen, als ihm schon am 20. Aug. bekannt geworden war, daß die Festung sehr mangelhaft verproviantirt sei. Mißglückte auch dieser Versuch des partiellen Abmarsches, so hatte Bazaine genügenden Grund, auf weitere Durchbruchsversuche zu verzichten. Hauptaufgabe der Rheinarmee wurde es dann, die bedeutenden Streitkräfte des Feindes möglichst lange vor Metz festzuhalten. Je länger dies geschehen konnte, desto größere Dienste leistete

Bazaine seinem Vaterlande, in welchem nach der Schlacht bei Sedan die Formation neuer Heere mit allen Kräften betrieben wurde. Um diese ihm jetzt zufallende Aufgabe zu lösen, mußte Bazaine vor allen Dingen für die Vermehrung der Proviant- und Fourragebestände Sorge tragen. Große, speciell behufs Erbeutung von Proviant veranstaltete Ausfälle mußten häufig gemacht, nöthigenfalls vollständige Schlachten zu demselben Zweck geschlagen werden. Nachweislich konnten auf diese Weise von Ende Aug. bis Ende Sept. noch bedeutende Vorräthe an Proviant und Fourragen nach dem verschanzten Lager geschafft werden; indessen behandelte Bazaine diese wichtigste aller Fragen für die Erhaltung der Festung Metz und der Rheinarmee mit auffallender Gleichgültigkeit. Am 26. Aug. wurden in dem auf Schloß Grimont abgehaltenen Kriegsrath Razzias auf Proviant und Fourragen für nützlich erklärt und den Corps anempfohlen. Da jedoch zu jener Zeit die Truppen noch ausreichende Verpflegung erhielten und den baldigen Abmarsch von Metz mit Bestimmtheit erwarteten, so wurden die Razzias nicht mit dem nöthigen Eifer betrieben. Nach dem mißglückten Durchbruchsversuch vom 31. Aug. und 1. Sept. hätten nun unbedingt häufige, große und weithin ausgedehnte Ausfälle behufs Proviantertbeutung Seitens des Oberfeldherrn angeordnet werden müssen. Dies geschah aber zuvörderst nicht, es blieb den Corps, den einzelnen Truppentheilen und sogar den einzelnen Soldaten freigestellt, auf Erbeutung von Lebensmitteln und Fourragen auszugehen; diese kleinen Razzias ergaben selbstverständlich nur geringe Ausbeute und inzwischen gingen große Mengen von Proviant und Fourragen durch die Requisitionen der Deutschen oder durch die Feuersbrünste für die Franzosen verloren. Erst seit dem 22. Sept. wurden größere Ausfälle behufs Proviantertbeutung nach einem bestimmten System bewerkstelligt. Den Ausfalltruppen folgte eine Menge von Fahrzeugen, welche den erbeuteten Proviant nach dem verschanzten Lager schafften, die Ausfalltruppen selbst transportirten bei ihrem Rückmarsch so viel Proviant, wie nur irgend möglich, ebendorthin. Diese Ausfälle ergaben zunächst sehr gute Resultate und würden deren noch weit bessere ergeben haben, wenn sie im großartigsten Maßstabe und rasch nacheinander ausgeführt worden wären. Dies beweist schon der Befehl des Prinzen Friedrich Karl vom 27. Aug., demgemäß alle Proviantbestände, welche sich innerhalb der deutschen Vorpostenlinie oder nahe vor derselben befanden, zurückgeschafft, oder, wenn dies nicht ausführbar sei, vernichtet werden sollten. Die Folge dieses Befehls, dessen Ausführung sogleich begonnen wurde, war nun selbstverständlich, daß die Franzosen fortan bei den nur bis an die deutsche Vorpostenlinie vordringenden Ausfällen sehr geringe oder gar keine Proviantvorräthe erbeuteten. Bazaine hatte jetzt die Wahl, entweder, so lange

die Rheinarmee überhaupt noch eine genügende Anzahl von Art. und Cav. besaß, große, weithin vordringende Ausfälle zu machen und das vorübergehend den Deutschen entrissene Terrain auszufourragiren, oder die Ausfälle ganz einzustellen und den mathematisch genau zu berechnenden Moment, in welchem seine Armee, von allen Lebensmitteln und Fourragen entblößt, zur Kapitulation genöthigt sein werde, in Geduld abzuwarten. Er wählte das Letztere; am 10. Oct. ward die Einstellung aller Razzias auf Proviant angeordnet, weil die geringen erbeuteten Quantitäten desselben nicht im Verhältniß zu den bei den Ausfällen erlittenen Menschenverlusten ständen. Am selben Tage leitete Bazaine Unterhandlungen mit dem damals in Versailles befindlichen König Wilhelm I. ein, welche für die Rheinarmee eine ehrenvolle Militär-Convention herbeiführen sollten. Inzwischen traten dann bei der Rheinarmee und der Metzer Einwohnerschaft die geschilderten trostlosen Zustände ein, welche Bazaine nöthigten, sich mit der gesammten Armee und der Festung dem Gegner auf Gnade und Ungnade zu ergeben.

Cernirungsanordnungen und Arbeiten der Deutschen vom 19. Aug. bis 27. Oct. Die vom Prinzen Friedrich Karl gegebenen Direktiven für die Cernirung können im allgemeinen folgendermaßen klassificirt werden.

1) Stetige, möglichst genaue Orientirung über die Absichten der cernirten Armee und über die materielle Lage derselben, wie der im cernirten Terrain befindlichen Civilbevölkerung.

2) Rascheste Unterstützung jedes angegriffenen Corps der Cernirungsarmee durch die ihm zunächst stehenden, wie die weiter entfernteren Corps.

3) Völlige Unterbrechung jeder Verbindung der cernirten Armee mit Außen.

4) Erhaltung einer guten materiellen Lage bei der Cernirungs-Armee.

5) Herbeiführung einer stetigen Verschlechterung der materiellen Lage bei der cernirten Armee.

6) Erreichung des möglichst höchsten Grades von Vertheidigungs- und Widerstandsfähigkeit auf allen Punkten des Cernirungsterrains.

Wir geben nachstehend eine kurze Uebersicht der wesentlichsten seit dem 19. Aug. für diese Zwecke getroffenen Anordnungen und ausgeführten Arbeiten.

1) Gleich am 19. Aug. erfolgte die Aufstellung von starken deutschen Vorpostenketten um das ganze verschanzte Lager, deren Aufgaben genaue Beobachtung und vollständige Abschließung des Gegners von jeder Verbindung mit Außen waren. Die erstere Aufgabe konnte jedoch wegen der Unübersichtlichkeit des Terrains von einem großen Theil der Vorposten-

stellung nur ungenügend gelöst werden; es ward daher sogleich der Bau einer größeren Anzahl von Observatorien angeordnet. Dieselben wurden auf hohen, eine gute Einsicht in das Vorterrain gestattenden Punkten angelegt und mit Officieren aller Waffengattungen besetzt, welche Tag und Nacht die Vorgänge in den frz. Lagern und in der Festung beobachteten. An hellen Tagen beobachteten die Officiere die feindlichen Lager und die Festung durch Fernröhre, an nebligen Tagen oder in der Nacht durch aufmerksames Horchen auf jedes von den Lagern oder der Festung her erschallende, auf den hoch gelegenen Observatorien deutlich zu vernehmende Geräusch, welches größere Truppenbewegungen verursachen. Diese Observatorien leisteten während der ganzen Cernirung die vorzüglichsten Dienste; fast immer waren der Oberkommandeur und die Corpskommandeurs im Stande, aus den ihnen von den Observatorien zugehenden Meldungen die Absichten des Gegners richtig zu erkennen und hiernach die nöthigen Gegenmaßregeln rasch anzuordnen. Die Hauptobservatorien des linken Moselufers waren bei Jussy, Ruine Châtel, Saulny und auf dem Berge Horimont, die des rechten Ufers bei St. Barbe, Montoy, Mercy le Haut und auf dem Berge St. Blaise. Außerdem errichteten die Corps Zwischenobservatorien für ihre speciellen Zwecke.

Ueber die materielle Lage des eingeschlossenen Gegners gaben theils Spione, theils die Aussagen der Gefangenen und die bei ihnen vorgefundenen Metzer Journale, theils aufgefangene Briefe jederzeit genügende Auskunft. Das Oberkommando gewann nun allerdings hierdurch schon in der ersten Dekade des September die Ueberzeugung, daß die Verproviantirung der Festung für die große in ihrem Bereiche eingeschlossene Menschenmenge eine mangelhafte sei, es konnte jedoch nicht mit Bestimmtheit festgestellt werden, in welchem Monat der Hunger die cernirte Armee zur Kapitulation zwingen werde.

2) Um eine möglichst rasche Unterstützung der durch Mosel und Seille getrennten Cernirungstruppen bewirken zu können, wurden folgende Ueberbrückungen dieser beiden Flüsse ausgeführt. Mosel unterhalb Metz. Bis zum 25. Aug. waren bei Hauconcourt eine Ponton- und eine Bockbrücke, bei Argancy eine Pontonbrücke hergestellt. Eine bei ersterem Ort von den Franzosen versenkte Fähre war zu benannter Zeit wieder in Betrieb gesetzt worden. Vom 1.—3. Oct. erbaute man eine Bockbrücke bei Talange, welche später durch das eintretende Hochwasser zerstört wurde. Mosel oberhalb Metz. Auf der Strecke Ars—Arnaville waren am 23. Aug. folgende 8 Brücken für die Truppen disponibel: Eisenbahnbrücke bei Ars, Kettenbrücke bei Corny, Chausseebrücke bei Jouy aux Arches, je eine Bockbrücke bei Corny und Arnaville, drei Pontonbrücken bei Ancy. Die Brücke bei Arnaville ward später durch ein gegen sie treiben-

des Floß zerstört, man baute alsdann eine Pontonbrücke bei Novéant. Ueber die Seille schlug man im August keine Kriegsbrücken, da die stehenden Brücken bei Marly, Fleury, Sillegny für die mit der Bewachung des südlich von Metz liegenden Terrains beauftragte 3 Cav.-D. ausreichten. Die Eisenbahnbrücke bei Magny war von den Franzosen zerstört worden, das Dorf ward anfangs weder von den Deutschen noch von den Franzosen besetzt, sondern nur zeitweise von beiden Parteien abpatrouillirt. Beim Schluß der Cernirung war es im Besitze der Franzosen. Als Ende August die 28 Inf.-Brg. von Ancy nach dem rechten Moselufer rückte und die Linie La Papeterie—Pouilly besetzte, wurden bis zum 7. Sept. folgende Kriegsbrücken über die Seille geschlagen: je eine Brücke bei Cuvry, Bois de Lamenée, Coin sur Seille, und drei Brücken bei Fleury. Seit dem 25. Aug. standen also der Cernirungsarmee 11, später 12 Brücken über die Mosel, seit dem 7. Sept. 9 Brücken über die Seille zur Verfügung. In Folge des hohen Wasserstandes, welcher in der zweiten Hälfte des October eintrat, geriethen sämmtliche Kriegsbrücken in große Gefahr, zerstört zu werden. Zwei Bockbrücken über die Mosel wurden wirklich zerstört, die übrigen nur mit Mühe erhalten. Die Pontonbrücken mußten zum Theil ausgefahren werden, um sie vor Zerstörung zu schützen.

Die Vortheile der Telegraphie wurden von der Cernirungsarmee in vorzüglichster Weise ausgenutzt. Drahtleitungen verbanden das Hauptquartier des Prinzen Friedrich Karl mit den Quartieren der Corpskommandeurs, die Corps mit einander, mit ihren Divisionen und den Observatorien. Alle Befehle, Meldungen, Mittheilungen gelangten somit in kürzester Zeitfrist an Ort und Stelle. Für den Fall vorübergehender Störungen in den Drahtleitungen waren Relais zur schleunigen Ueberbringung von Befehlen und Meldungen bereit Die rasche Alarmirung der entfernter von einander stehenden Truppentheile der Corps ward durch Fana'e bewirkt.

Bequeme, für alle Waffengattungen benutzbare, in kürzester Richtung nach den bestimmten Marschzielen führende Kolonnenwege, welche den Corps gestatteten, schnell ihre einzelnen Truppentheile nach den eigenen Gefechtsstellungen oder nach denen der Nachbarcorps zu dirigiren, wurden auf allen Theilen des Cernirungsterrains in großer Menge angelegt. Zu gleichem Zwecke wurden viele kleinere Brücken über Bäch:, Gräben :c. hergestellt.

3) Die Abschließung der Festung von jeder Verbindung mit Außen ward in erster Linie durch den sorgsamsten Vorpostendienst bewirkt; es gelang trotzdem noch einige Zeit lang frz. Boten, sich unbemerkt durch

die deutschen Stellungen zu schleichen. Die von den Deutschen ertappten frz. Spione wurden nach Kriegsgebrauch erschossen.

Die telegraphische Verbindung der Festung mit Außen war bereits am 19. Aug. vollständig unterbrochen worden. Um zu verhindern, daß von oberstrom der Mosel verkorkte Flaschen, in denen sich Mittheilungen an Bazaine befanden, nach Metz gelangten, oder daß Bazaine in gleicher Weise Mittheilungen nach Diedenhofen übersende, wurden bei Ars und Hauconcourt Drahtnetze durch die Mosel gespannt. Mehrfach wurden bei letzterem Orte Flaschen aufgefangen, welche Nachrichten an den Commandanten Turnier von Diedenhofen enthielten.

Am 24. Aug. ward der das Wasser von Gorze nach Metz leitende unterirdische Kanal bei Ars und Vaux aufgefunden. Das Wasser wurde abgeleitet, der Kanal verdämmt. Man entdeckte später, daß französische Boten diesen Kanal zum Hindurchschleichen durch die deutschen Vorposten benutzten. Derselbe ward dann bis nach St. Ruffine hin rekognoscirt, bei welcher Gelegenheit es im Kanal selbst zu einer Beschießung zwischen den sich begegnenden Deutschen und Franzosen kam. Letztere wichen zurück, der Kanal wurde bei St. Ruffine verbarrikadirt und gut bewacht.

Metz und Diedenhofen correspondirten während der ganzen Cernirung durch Leuchtsignale mit einander. Im Monat September begann die Beförderung von Briefen aus Metz nach dem Innern Frankreichs mittelst Luftballons.

4) Die Erhaltung einer guten materiellen Lage bei der Cernirungsarmee wurde zwar Seitens des Oberkommandeurs und der Corpskommandeurs mit allen Mitteln angestrebt, jedoch in Folge des Zusammentreffens der verschiedensten ungünstigen Verhältnisse längere Zeit nicht in der gewünschten Weise erreicht.

Die Evakuation der in den Ortschaften des Cernirungsterrains untergebrachten großen Menge von verwundeten deutschen und französischen Soldaten wurde gleich am 19. eingeleitet, ging aber wegen Mangels an Fuhrwerken bei der Cernirungsarmee sehr langsam von Statten. Daher konnte vorläufig nur ein kleiner Theil der Truppen in bewohnten Orten untergebracht werden, der größte Theil derselben mußte bivouakiren. Zwar begannen die bivouakirenden Truppen sogleich mit dem anbefohlenen Bau von Laub- und Strohhütten, auch ward eine allerdings sehr geringe Anzahl von Mannschaften in den erbeuteten französischen Zelten untergebracht, indessen boten alle diese Unterkunftsräume nur höchst mangelhaften Schutz gegen die Unbilden der seit dem 20. anhaltend regnerischen, häufig stürmischen und später meist kalten Witterung dar. Fast sämmtliche Bivouaksplätze geriethen in Folge des Regens und der schon erwähnten eigenthümlichen Bodenbeschaffenheit in sumpfähnlichen Zustand;

vergeblich waren die Truppen bemüht, durch Abzuggräben, Pflasterungen, oder sonstige Mittel die Trockenlegung derselben zu bewirken. Am 8. Sept. veranlaßte die stetig zunehmende, theils durch die ungesunden Bivouaks, theils durch mangelhafte Verpflegung und anstrengenden Dienst bewirkte Verschlechterung des Gesundheitszustandes der Cernirungsarmee den Prinzen Friedrich Karl zu dem Befehl, wenn irgend möglich alle im Ruhezustand befindlichen Truppen unter Dach und Fach unterzubringen. Gleichzeitig erhielten die Corps Anweisung, die schlechten Hütten durch Baracken zu ersetzen, und zu dem Behuf die Erlaubniß, alle in ihren Rayons befindlichen Brettervorräthe zu requiriren. An den seit dem 14. August zum General-Gouverneur von Lothringen ernannten General der Inf. von Bonin erließ Prinz Friedrich Karl die Aufforderung, durch Requisitionen in Lothringen der Cernirungsarmee den zum Barackenbau nöthigen Bedarf an Brettern und Dachpappe per Bahn nach Novéant und Courcelles zu liefern. Es gelang jedoch bis Mitte October nicht, aus den Lothringer Landen den nöthigen Bedarf an Material für den Barackenbau zur Cernirungsarmee zu schaffen. Zu dieser Zeit war etwa die kleinere Hälfte derselben in Ortschaften, von der anderen Hälfte nur der kleinere Theil in Baracken, der größere Theil immer noch in Laub- oder Strohhütten untergebracht. Da man Anfangs October ernstlich befürchtete, die Cernirung könne bis zum November oder sogar December dauern, so ward die Herbeischaffung der nöthigen Anzahl von Baracken und eisernen Oefen aus Deutschland eingeleitet. Es wurde ferner seit dem 4. Oct. den Corps eine größere Ausdehnung der Cantonnements gestattet, um möglichst viele ihrer Truppen unter Dach und Fach bringen zu können. Da hierdurch die rasche Gefechtsbereitschaft der Corps etwas beeinträchtigt wurde, so erhielten sie Befehl, in ihrer vorderen Vertheidigungslinie sturmfreie Punkte (Fermen, Dörfer, Schanzen) einzurichten, welche auf's äußerste behauptet werden konnten.

Die Verpflegung der Cernirungsarmee war anfangs mit großen Schwierigkeiten verbunden. Die theilweis von den Franzosen zerstörte Eisenbahnlinie Saarbrücken—Courcelles war seit dem 9. Aug. wieder fahrbar gemacht worden. Diese Bahnlinie war für die Transporte der A. I und II, die Bahnlinie Weißenburg—Nancy für die Transporte der A. III bestimmt. Sehr störend für den Betrieb auf der ersteren Bahn war es, daß die sich der zweigeleisigen Bahn Courcelles—Neunkirchen anschließende Bahn Neunkirchen-Bingerbrück nur ein Geleise hatte; zahllose Verkehrsstockungen waren daher namentlich im August und in der ersten Dekade des September unvermeidlich, weil gleichzeitig unausgesetzt von Deutschland Proviant- und Truppentransporte, nach Deutschland Gefangenen- und Verwundeten-Transporte befördert werden mußten. Die Gene-

ral-Etappen-Inspektion und das Hauptverpflegungsmagazin für A. II befanden sich in Remilly und Herny, für A. I in Courcelles. Die Bahnhöfe dieser drei Orte entsprachen in keiner Weise den Zwecken, zu welchen sie jetzt dienen mußten. In ihren kleinen Güterschuppen konnten nur ganz geringe Mengen des fortwährend eintreffenden Proviants, dessen Gesammtmasse pro Tag für die Cernirungsarmee ca. 190,000 Centner betrug, untergebracht werden. Todte Stränge zum Entladen von Zügen fehlten auf diesen Bahnhöfen; auch gestattete nur in Remilly das Terrain die Anlage eines solchen Stranges beim Bahnhof. Die Etappen-Inspektion der A. II verfügte anfangs in den ihr überwiesenen Endstationen Remilly und Herny nur über ein Bat. Inf. und wenige Civilarbeiter, welche vollauf zu thun hatten, die fortwährend eintreffenden Proviantzüge zu entladen und den Proviant nahe bei den Entladestellen auf dem Erdboden aufzuspeichern. Es wäre zwar unbedingt nöthig gewesen, den abgeladenen Proviant sofort nach denjenigen Gebäuden dieser Ortschaften zu transportiren, welche man zu provisorischen Magazinen bestimmt hatte, weil er bei längerem Liegen im Freien durch den anhaltenden Regen nothwendigerweise verderben mußte, allein zu diesen Transporten fehlte es an Mannschaften, namentlich aber an Fuhrwerken. Am 14. August hatten nämlich die Vorarbeiten zu der Erbauung der Eisenbahn Remilly—Pont à Mousson begonnen, welche die Verbindung zwischen den Bahnen Weissenburg—Nancy und Saarbrücken—Courcelles vermitteln sollte. Zum Bau dieser 5 Ml. langen Bahn, welche am 23. Sept. beendigt wurde, hatte die Etappen-Inspektion der A. II ihren ganzen Fuhrpark stellen müssen; bei dem ungeheuren Bedarf von Fuhrwerken für die Cernirungsarmee ward es der Etappen-Inspektion nicht sobald möglich, sich einen neuen Fuhrpark zu verschaffen. So blieben denn längere Zeit wegen Mangels an Arbeitskräften und Fuhrwerken die in Remilly und Herny abgeladenen Proviantvorräthe im Freien liegen und dem anhaltenden Regen ausgesetzt, gegen welchen man sie nur zum Theil nothdürftig durch Bedecken mit getheerter Leinwand, Stroh 2c. zu schützen vermochte. Große Mengen von Körnerfrüchten, Brod, Mehl, Salz 2c. verdarben daher binnen kurzem total und mußten weggeworfen werden. Nicht ganz so schlimm, aber gleichfalls sehr ungünstig, waren die Verhältnisse in Courcelles; auch hier verdarben bedeutende Proviantvorräthe während der ersten Cernirungsperiode.

Anfangs hatten die Corps der Cernirungsarmee großen Mangel an Fuhrwerken für die Herbeischaffung der Lebensmittel von Courcelles, Remilly und Herny. Die von ihnen requirirten Fuhrparks wurden längere Zeit für die Wegschaffung der Verwundeten und Kranken aus dem Cernirungsterrain verwendet; es blieb daher den Corps nichts übrig, als

zuvörderst ihre entbehrlichen Militairfuhrwerke zur Herbeischaffung des Proviants zu benutzen und sich inzwischen durch Requisition neue Fuhrparks zu bilden. Die Anzahl der disponibeln Militairfahrzeuge der Corps reichte keineswegs aus, um die erforderlichen Proviantvorräthe von benannten Bahnhöfen herbeizuschaffen; die Corps erhielten deßhalb noch bestimmte Distrikte hinter ihren Lagern angewiesen, in denen sie Proviant und Fourragen requiriren durften. Diese Requisitionen ergaben aber, wiederum hauptsächlich wegen Mangels an Fuhrwerken, keine genügenden Resultate. Ferner erschwerte der täglich schlechter werdende Zustand der Straßen, für deren Ausbesserung niemand mehr Sorge trug, die rasche Herbeischaffung des Proviants nach den deutschen Lagern in sehr empfindlicher Weise. Häufig luden überdies die Fuhrparks der Corps in Courcelles, Remilly, Herny unwissentlich verdorbenen Proviant auf, oder der daselbst empfangene gute Proviant wurde während des Transports nach seinem Bestimmungsort durch den Regen verdorben, so daß die Truppen zeitweise wirklichen Mangel an Lebensmitteln litten.

Aus allen diesen Ursachen verblieb bis Mitte September die Verpflegung der Cernirungsarmee eine ziemlich dürftige; erst seit diesem Zeitpunkt gelang es in Folge der rastlosen Bemühungen aller Behörden, normale Verpflegungsverhältnisse herbeizuführen. A. II hatte inzwischen die Bahnlinie Weissenburg—Nancy, welche für A. III in Folge ihres raschen Vordringens und des längeren Widerstandes der Festung Toul vorläufig werthlos war, mit großem Vortheil für Herbeischaffung von Proviant benutzt und in Ars wie Novéant bedeutende Verpflegungsmagazine angelegt. C. X hatte die Bahnlinien Maizières—Moyeuvre und Maizières—Bronvaux wieder in Betrieb gesetzt und bezog auf ihnen Proviantvorräthe von der Gegend Briey—Moyeuvre. A. I ergänzte die ihr anfangs von Courcelles nur mangelhaft zugehende Verpflegung aus den Proviantmagazinen von Saarlouis. Seit Mitte September war und verblieb die Verpflegung der Cernirungsarmee im allgemeinen gut und geregelt.

Die Desinfektion der Häuser, in welchen die Verwundeten untergebracht worden waren, wurde gleich nach deren Evakuation angeordnet. Die Corps erhielten ferner Befehl, täglich alle disponibeln Mannschaften zur Erhöhung der Leichenhügel auf den Schlachtfeldern zu kommandiren. Diese Maßregel war dringend nothwendig, da die todten Menschen und Pferde meist nur in sehr geringer Tiefe verscharrt, oft nur mit wenigen Centimetern Boden überdeckt worden waren und der Ausbruch von Epidemien durch die Ausdünstungen der Leichen und Cadaver zu befürchten stand. Auch wurde die Desinfektion der Gräber angeordnet.

Auf den hochgelegenen Theilen des Cernirungsrayons herrschte meist großer Mangel an Wasser; die Truppen mußten dasselbe mühsam aus

größeren Entfernungen nach ihren Lagern schaffen. Es wurden deßhalb 300 Abyssinische Brunnen bestellt; am 23. September waren jedoch erst 170 dieser Brunnen auf dem linken Moselufer, woselbst der Wassermangel am empfindlichsten war, aufgestellt.

Aus dem Angeführten ergiebt sich, daß im allgemeinen die materielle Lage der Cernirungsarmee im August und in der ersten Hälfte des September eine keineswegs gute war. Die mangelhafte Unterbringung und Verpflegung der Truppen, das ungesunde Regenwetter und der anstrengende Kriegs- und Arbeitsdienst hatten zur Folge, daß bereits Ende August Typhus, Ruhr, gastrische Fieber in bösartiger Weise auftraten und der Krankenbestand der Cernirungsarmee in Besorgniß erweckender Proportion wuchs. Ende August hatte die Cernirungsarmee 8, Anfangs Sept. 10, Mitte Sept. 19, Ende Sept. 20 Procent der Kopfstärke an Kranken. Der eifrigen Fürsorge des ärztlichen Personals gelang es jedoch, weiteres Umsichgreifen der ansteckenden Krankheiten zu verhüten; auch trug die seit Mitte Septbr. eintretende bessere Witterung, die inzwischen bewirkte bessere Unterbringung und Verpflegung der Truppen dazu bei, die Anstrengungen der Aerzte mit Erfolg zu krönen und das Eintreten ähnlicher Zustände, wie 1552 bei der Metz belagernden Armee des Kaisers Karl V, zu verhindern.

5) Die materielle Lage der cernirten Armee und Civilbevölkerung stetig zu verschlechtern, mußte selbstverständlich mit allen zulässigen Mitteln Seitens der Deutschen bewirkt werden, um den Eintritt des Momentes zu beschleunigen, in welchem der Hunger die Kapitulation der Rheinarmee und der Festungsbesatzung zur absoluten Nothwendigkeit machte. Die Entziehung des guten Trinkwassers durch Zerstörung der Gorzer Wasserleitung, die Wegschaffung, resp. Vernichtung aller in nächster Nähe der deutschen Vorpostenlinie befindlichen Vorräthe von Proviant und Fourragen, das Hineinjagen von Landbewohnern aus dem Cernirungsterrain nach Metz, um die Zahl der dortigen «bouches inutiles“ möglichst zu vermehren, die Verhinderung jeder Auswanderung von Civilpersonen aus dem cernirten Terrain, der Befehl, die sich freiwillig gefangen gebenden frz. Soldaten und alle innerhalb Gewehrschußweite von den deutschen Vorposten nach Kartoffeln, Gemüsen ꝛc. suchenden Soldaten oder Civilisten eventuell mit Schüssen nach dem verschanzten Lager zurückzutreiben, waren Maßregeln, durch welche die materielle Lage des Gegners empfindlich verschlechtert wurde. Es ward ferner gleich in den ersten Tagen der Cernirung der Plan, das cernirte Terrain zu bombardiren, entworfen und zu diesem Zweck die Herbeischaffung von 50 Stück 12 Cm. Kanonen angeordnet, welche am 30. Aug. in Novéant eintrafen. Diese Geschütze sollten wiederholt gegen Abend bis auf ca. 1/4 Meile Entfernung von den

frz. Vorposten herangefahren werden und Granaten gegen die feindlichen Lager, die Ortschaften des cernirten Terrains und gegen die Festung werfen. Dies Projekt kam jedoch nicht zur Ausführung, weil nur für einen Theil benannter Kanonen die entsprechenden zum Transport nöthigen Protzen vorräthig waren; man überwies sie daher den Corps VII, VIII und X, welche sie auf geeigneten Punkten ihrer Vertheidigungslinie aufstellten. Am 9. Sept. Abends wurde von einer großen Anzahl Feldgeschütze, welche auf beiden Moselufern näher an die frz. Vorpostenlinien heranrückten, eine heftige Beschießung der frz. Lager ausgeführt. Dieselbe hatte jedoch wenig Erfolg; man wiederholte deßhalb derartige Beschießungen nicht mehr. Die Möglichkeit, die Forts St. Julien und Queuleu, deren mangelhaften Vertheidigungszustand man genügend kannte, durch gewaltsamen Angriff zu erobern, ward gleich beim Beginn der Cernirung in Erwägung gezogen; man nahm aber von diesem Versuch zunächst Abstand, weil es die erste Hauptaufgabe der Cernirungsarmee sein mußte, sich in ihren Stellungen aufs beste zum Widerstand gegen Durchbruchsversuche der Rheinarmee einzurichten, und weil ein Mißlingen der gewaltsamen Unternehmung gegen die Forts die übelsten Folgen für die Cernirungsarmee haben konnte. Mitte September, als die deutschen Stellungen bereits eine genügende Widerstandsfähigkeit erlangt hatten, wurden gewaltsame Unternehmungen gegen die benannten Forts von neuem ins Auge gefaßt. Die vom 16.—19. Sept. ausgeführten Rekognoscirungen ergaben jedoch, daß beide Forts, wenngleich noch zum Theil in mangelhaftem, so doch durchweg in sturmfreiem Zustande seien; die gewaltsamen Unternehmungen unterblieben daher. Auch der Plan, den regelmäßigen Angriff gegen diese Forts zu eröffnen, wurde wiederholt erörtert, aber schließlich wegen der großen Schwierigkeiten, welche sich demselben unter den obwaltenden Verhältnissen entgegenstellten, verworfen.

Ein Projekt, welches, wenn es zur Ausführung gekommen wäre, die materielle Lage des cernirten Gegners ganz bedeutend verschlechtert haben würde, bestand darin, die Mosel bei Argancy durch einen Staudamm anzustauen. Es würden alsdann die Inseln Chambières und St. Symphorien, die Metzer Pulverfabrik, die niedriger gelegenen Theile der Stadt und Festung Metz, ein großer Theil des Mosel- und Seillethals unter Wasser gesetzt worden sein. Man gab jedoch dieses Projekt auf, weil dasselbe mindestens 4 Monate Zeit zur Ausführung und enorme Arbeitskräfte wie Materialien erfordert haben würde. Die Höhe des Staudammes bei Argancy würde c. 13 M., seine Kronenbreite c. 8—15 M., seine Länge im Fluß c. 119 M., seine Länge im Moselthal c. 390 M. betragen haben. Außerdem hätten die Deutschen neue zeitraubende und viel Material erfordernde Brücken über die Mosel oberhalb Metz und

über die Seille herstellen müssen, wofern jener Staudamm wirklich ausgeführt worden wäre.

6) Die fortifikatorischen und artilleristischen Anlagen, durch welche dem Cernirungsterrain der größtmöglichste Grad von Vertheidigungs- und Widerstandsfähigkeit verschafft werden sollte, bestanden in der Befestigung bewohnter Orte, im Bau von Schanzen, Schützengräben, Batterien und Geschützemplacements, in der Anlage zahlreicher Annäherungshindernisse und in der Freimachung des Schußfeldes vor den Stellungen. Im allgemeinen zeigte die Stellung jedes Corps drei hinter einander liegende Vertheidigungslinien. Die vordere, dem Feind zunächst gelegene Linie war eine nur leicht verschanzte Vorpostenstellung, welche hartnäckig, aber nicht aufs äußerste behauptet werden sollte. Aufgabe dieser vorderen Vertheidigungslinie war es, den ersten Anprall überlegener feindlicher Streitkräfte so lange aufzuhalten, daß inzwischen das Gros des angegriffenen Corps die Hauptstellung besetzen konnte und die Nachbarcorps Zeit zum Heranmarsch gewannen. Die zweite Vertheidigungslinie bildete die Hauptstellung jedes Corps, welche unter allen Umständen aufs äußerste vertheidigt und daher sehr stark befestigt werden sollte. Für den Fall, daß diese Hauptstellung doch vorübergehend verlassen werden mußte, war entsprechend weiter rückwärts eine neue dritte Vertheidigungslinie als Aufnahmestellung vorbereitet. Uebrigens waren auch zwischen den angegebenen drei Vertheidigungslinien alle Einrichtungen getroffen worden, um dem siegreich vordringenden Angreifer das Terrain Schritt für Schritt streitig machen und die eigene Feuerwirkung aufs vortheilhafteste ausnutzen zu können.

Auf wie große Schwierigkeiten der Bodenverhältnisse halber die Erdarbeiten fast im ganzen weiten Umkreise stießen, ist bereits angedeutet worden. Im allgemeinen wurden daher große Schanzen und Batterien, welche die Ausschachtung tiefer, breiter Gräben und die Anschüttung hoher, starker Brustwehren erfordern, nur in beschränkter Anzahl hergestellt; dagegen machte man von Schützengräben und Geschützemplacements, welche nur geringe Dimensionen der Gräben und Brustwehren verlangen und doch die Vortheile einer guten Feuerwirkung und Deckung gewähren, den ausgedehntesten Gebrauch. Von den verschiedenen Annäherungshindernissen wurden besonders starke Verhaue, welche von dem Feuer des Vertheidigers gut flankirt werden konnten, in großer Anzahl angelegt. Der Angreifer ward durch diese schwer zu beseitigenden Hindernißmittel überall gezwungen, gegen diejenigen Stellen der Cernirungslinie vorzudringen, von denen aus der Vertheidiger ein furchtbares, concentrisches und flankirendes Geschütz- und Gewehrfeuer auf ihn richten konnte. Wir geben nachstehend eine zum Theil nach Monaten und Tagen geordnete Zusam-

menstellung der von den Deutschen ausgeführten fortifikatorischen und artilleristischen Cernirungsarbeiten.

Folgende Ortschaften wurden zur Vertheidigung eingerichtet. August 20. Point du Jour, Moscou, St. Hubert. 21. Ars, Jussy, Grandes und Petites Tapes. 22. Maizières, Amelange, Malroy, Charly, Rupigny, die Fermen Orly und Polka. 24. Ziegelei von Saulny, Hauconcourt. 25. Villers Plesnois, das bei letzterem Ort liegende Point du Jour, Norroy, St. Rémy, etwas später auch Ladonchamps, Grande und Petite Maxe. 26. Failly, Poixe, Servigny. 27. Noisseville und die dabei liegende Brasserie, St. Vincent, St. Maurice, Bellevue, St. Catherine, St. Agathe. 28. Colombey, Mercy le Haut, Pouilly. 30. Frontigny. 31. Fêves, Semécourt, Marange, Ferme Champel. Sept. 4. Coincy, Montoy. 5. Rozérieulles, Châtel St. Germain, Montigny la Grange, Amanvillers, Chesny, Augny. 11. Marly, La Papeterie. 12. Ars Laquenexy, Château Aubigny. 17. Jury. 22. Frescaty. October. Flanville. 5. Ferme Thiébault. 8. Ziegelei bei Villers les Plesnois. Alle diese Ortschaften wurden zunächst nur leicht, im Verlauf der Zeit aber immer stärker befestigt.

Folgende größere Schanzen wurden erbaut. August. 19. Eine Art Brückenkopf vor dem Defilé bei St. Hubert und Point du Jour. 21. Schanze für 1 Kompagnie Inf. an der Nordostecke des Bois de Vaux, Schanze für 2 Züge Inf. am Ostabhang des Bois de Vaux. 24. Halbredute für 6 Gesch. in der Verlängerung der Schlucht von Rozérieulles. Brückenkopf bei Hauconcourt. Im September wurden keine neuen Schanzen erbaut. October. Schanze n. w. Poix, am 27. Oct. noch nicht beendigt. 5. Halbredute für 6 Gesch. s. Mercy le Haut, am 27. Oct. noch nicht fertig. 6. Schanze für 1 Inf. K. vor Orly, am 9. beendigt; gleich große Schanze zwischen Augny und Marly, am 14. beendigt. 8. Schanze bei Coincy für 1 Inf. K., am 27. Oct. beendigt. Schanze bei Château Aubigny, am 27. Oct. noch nicht fertig. 10. Schanze für 2 Inf. K. bei Maizières, am 18. Oct. beendigt. 14. Schanze für 2 Inf. K. w. der Eisenbahn bei Maizières, am 22. Oct. fertig. 18. Schanze für 2 Inf. K. s. ö. Amelange, am 26. Oct. fertig. 21. Halbredute ö. der Brasserie von Noisseville, am 27. Oct. noch nicht beendigt. 24. Schanze bei Charly, am 27. Oct. noch nicht fertig.

Folgende Batterien wurden gebaut. August. Battr. für 4 Gesch. im Moselthal bei Ars. 22. Batterien n. u. s. Point du Jour (bei St. Hubert). Battr. zwischen Château Brieux und Amelange. 23. Battr. an der Nordostecke des Bois de Vaux. 24. Sturmfreie Battr. für 10 gezogene 12 Cm. Kanonen s. o. St. Maurice. Battr. für 12 Gesch. im Bois de Chesnois. Battr. s. Argancy zur Bestreichung des Moselthals.

25. Battr. an der Mosel bei Amelange. 31. Battr. bei Fèves. Batt. s. Semécourt. September. Battr. für 10 gezogene 12 Cm. Kanonen auf der Höhe n. ö Semécourt. 5. Battr. für 10 gezogene 12 Cm. Kanonen bei der Schanze an der Schlucht von Rozérieulles. Battr. für 18 gez. 12 Cm. Kan. w. Amanvillers (später zur Schanze umgebaut). 11. Battr. für 10 gez. 12 Cm. Kan. n. w. Augny. 12.—25. Batterien zwischen Bois de Lamenée und Bois d'Avigy. October 8. Battr. s. Flanville. 23. Battr. für 3 gez. 15 Cm. Kan. w. Pouilly.

Schützengräben, Geschützemplacements, Verhaue und sonstige Hindernißmittel waren bereits Ende Aug. auf allen Theilen des Cernirungsterrains, besonders aber auf dem linken Moselufer, woselbst man mit ziemlicher Bestimmtheit den ersten Durchbruchsversuch der Rheinarmee erwartete, in großer Anzahl hergestellt. Im Sept. und Oct. wurden auf dem linken Moselufer verhältnißmäßig nur noch wenige neue Schützengräben, Geschützemplacements und Annäherungshindernisse hergestellt, da die im Aug. daselbst begonnenen Anlagen derselben als völlig ausreichend angesehen werden konnten und nur der weiteren Verstärkung und Vervollkommnung bedurften. Dagegen wurde im Sept. und Oct. auf dem rechten Moselufer mit allen Kräften daran gearbeitet, auch hier eine ähnliche zusammenhängende, übrigens aber Offensivstöße der Cernirungstruppen gestattende Circumvallationslinie, wie solche auf dem linken Ufer von vorn herein angelegt worden war, zu schaffen. Es wurde daher während der Monate Sept. und Oct. in den angeführten drei Vertheidigungslinien des Cernirungsterrains des rechten Moselufers eine große Menge neuer Schützengräben, Geschützemplacements und Annäherungshindernisse hergestellt.

Das Freimachen der Schußfelder vor den deutschen Stellungen war vielfach mit sehr großen Schwierigkeiten verbunden, da ganze ausgedehnte Waldparcellen zu diesem Zweck umgelegt und die gefällten Bäume weggeschafft werden mußten. Es verging daher längere Zeit, bis auf allen Theilen des Cernirungsterrains die vorzüglichste Ausnutzung der Vertheidigungs-Feuerwirkung erreicht werden konnte.

Trancheeartige Communikationen, in welchen die Vorposten und deren Unterstützungstrupps gedeckt gegen feindliches Feuer nach ihren Stellungen gelangen konnten, wurden überall, wo die Verhältnisse es nöthig machten, angelegt. Desgleichen suchte man so viel wie möglich die im Bereich des Geschützfeuers der Forts oder der feindlichen Batterien stehenden Truppen durch Schaffung von bombensichern Unterkunftsräumen zu sichern. Die hierauf bezüglichen Arbeiten kamen sämmtlich erst im Sept. und Oct. zur Ausführung.

Um zu verhindern, daß die Franzosen die zunächst dem verschanzten

Lager liegenden Bahnstrecken dazu benutzten, unvermuthet Truppen bis dicht an die deutschen Stellungen zu transportiren und diese zu überrumpeln, wurden die Bahnen Metz—Thionville und Metz—Nancy, erstere am 21. Aug. bei Richemont, letztere am 23. Aug. bei Frescaty, zerstört. Am 3. Sept. erfolgte eine noch gründlichere Zerstörung ersterer Bahn bei Ladonchamps. Die Bahnlinie Metz—Saarbrücken ward vorläufig nicht zerstört; in Folge dieser Unterlassung gelang es am 27. Sept. den Franzosen, ein Bat. Inf. per Bahn nach Peltre zu schaffen und daselbst die Deutschen zu überfallen. Diese Bahnlinie wurde von den Deutschen erst am 23. Oct. bei Crépy zerstört. Sowie am 24. Aug. die Absicht Mac Mahons, der Rheinarmee zu Hülfe zu kommen, erkannt worden war, erfolgte die Zerstörung der Bahnlinien Longuyon—Montmédy und Longuyon—Thionville durch Truppen der Metzer Cernirungsarmee.

Betrachtet man die Vertheidigungs- und Widerstandsfähigkeit der deutschen Stellungen in den Monaten Aug., Sept., Oct. näher, so ergiebt sich folgendes Resultat. Am 25. Aug., an welchem Tage die Rheinarmee den ersten Durchbruchsversuch unternehmen konnte und mußte, waren die gesammten deutschen Stellungen noch höchst mangelhaft in passagerer Weise befestigt und keines nachhaltigen Widerstandes fähig. Ihre Hauptstärke beruhte an jenem Tage auf einigen leicht zur Vertheidigung eingerichteten Ortschaften (c. 18 auf dem rechten, 5 auf dem linken Moselufer), einer auf dem linken Ufer schon bedeutenden, auf dem rechten Ufer noch sehr geringen Anzahl von Schützengräben, Geschützemplacements, Verhauen und sonstigen Hindernißmitteln. Auf dem linken Moselufer waren die begonnenen 4 größeren Schanzen noch nicht vertheidigungsfähig, die größeren Batterien, etwa 12 an der Zahl, nur zum Theil fertig und armirt; auf dem rechten Moselufer war der Bau größerer Schanzen und Batterien überhaupt noch nicht angefangen worden. Das Freimachen der Schußfelder, die Herstellung von Kolonnenwegen war an den meisten Stellen nicht weit gediehen. Besonders auf dem rechten Moselufer hatten also Durchbruchsversuche, geschickt eingeleitet und kräftig durchgeführt, alle Aussichten auf glücklichen Erfolg. Die weiteren 5 Tage Zeit, welche Bazaine den Deutschen gönnte, bevor er sie angriff, wurden von denselben aufs eifrigste benutzt, ihre Stellungen weiter zu verstärken. Auf dem linken Moselufer waren am 31. Aug. 25, auf dem rechten 15 Ortschaften zur Vertheidigung eingerichtet, alle sonstigen fortifikatorischen und artilleristischen Arbeiten wesentlich gefördert worden, trotzdem mißglückte der Durchbruchsversuch am 31. Aug. nicht etwa wegen der außergewöhnlichen Widerstandsfähigkeit des angegriffenen Theiles der deutschen Cernirungslinie, sondern nur wegen der durchaus schlechten Oberleitung der Rheinarmee und des zähen Widerstandes der D. Kummer und des C. I. Vom

2—22. Sept., also volle drei Wochen, ließ Bazaine die Deutschen in ihren Verschanzungsarbeiten, einige kleine Vorpostengefechte und Demonstrationen abgerechnet, fast vollständig ungestört; in dieser Zeit war von denselben zwar außerordentlich vieles in der Verstärkung ihrer Stellungen geleistet, das angestrebte Ziel aber noch bei weitem nicht überall erreicht worden. Dies geht daraus hervor, daß die Deutschen seit Anfang October namentlich auf dem rechten Ufer mit ungemein erhöhter Thätigkeit bis zur Kapitulation an der Verstärkung der dortigen Stellungen arbeiteten. Man begann daselbst den Bau von 8 größeren Schanzen, erbaute eine beträchtliche Anzahl neuer Geschützemplacements und Schützengräben, verstärkte die Befestigung der bewohnten Orte, ein Beweis, daß sogar Anfangs October die Stellungen des rechten Ufers noch keineswegs für fest genug erachtet wurden, um den gewünschten hartnäckigen Widerstand gegen Durchbruchsversuche zu leisten. Auch diese kurze Skizzirung der Widerstandsfähigkeit der deutschen Stellungen in den verschiedenen Perioden der Cernirung wird nur dazu beitragen, unsere früheren Urtheile über die Unfähigkeit des Marschalls Bazaine bezüglich der richtigen Verwendung der Rheinarmee nach dem 18. Aug. zu bestätigen.

Die von der Rheinarmee während der Cernirung ausgeführte fortifikatorische Befestigung ihrer Stellungen ist bereits in allgemeinen Umrissen angedeutet worden. Es bleibt nur hinzuzufügen, daß diese Befestigung nach dem mißglückten Durchbruchsversuch vom 31. Aug. und 1. Sept. mit erhöhtem Eifer betrieben und eine starke Vertheidigungslinie zwischen den Forts geschaffen wurde. Da die Deutschen von gewaltsamen Unternehmungen gegen die noch nicht vollendeten Forts Abstand nahmen, so ließen sie die Franzosen in ihren Stellungen ganz unbehelligt und verblieben in strikter Defensive. Später überließen sie sogar den Franzosen noch einige Ortschaften, wie St. Ruffine, Ladonchamps, deren Behauptung ihnen nur fortwährende Gefechte und unnütze Verluste verursachte. Der Bau von Brücken über die Mosel und Seille, welcher behufs rascher Operationen der Rheinarmee auf dem linken oder rechten Moselufer unbedingt gleich am 19. Aug. beginnen mußte, ward erst am 25. Aug. von Bazaine angeordnet.

Unterkunftsverhältnisse der Rheinarmee während der Cernirung. Im cernirten Terrain lagen die Stadt Metz, 30 Dörfer und ungefähr ebenso viele größere Fermen, Mühlen- und sonstige Etablissements. Von diesen Dörfern und Fermen lag etwa die Hälfte in der frz. Vorposten- und äußeren Vertheidigungsstellung, die andere Hälfte dagegen ganz oder fast ganz außerhalb des Schußbereichs der deutschen Artillerie. Die Stadt Metz zählte außer einer Menge großer Kasernen, Arsenale, sonstiger militärischer, Staats- oder städtischer Gebäude c. 3100 Wohn-

häuser, die außerhalb des Schußbereichs der deutschen Art. liegenden Dörfer und Fermen enthielten c. 2000 Wohngebäude mit etwa 4000 Scheunen, Ställen und sonstigen zur Unterbringung von Mannschaften oder Pferden benutzbaren Gebäuden. Selbst wenn nun von einer Belegung der Stadt Metz mit einer größeren Anzahl Truppen der Rheinarmee Abstand genommen wurde, weil die Einwohnerzahl daselbst um c. 20000 geflüchtete Landbewohner und etwa ebenso viele verwundete Soldaten vermehrt und es ferner wünschenswerth war, die Corps nahe bei ihren Gefechtsstellungen zur Hand zu haben, so lag doch jedenfalls kein Grund vor, weswegen man nicht möglichst viele der in Ruhe befindlichen Truppentheile in den außerhalb des Bereichs der deutschen Geschützfeuerwirkung liegenden Ortschaften unterbrachte. Diese Ortschaften enthielten kleine, schlechte Wohngebäude in sehr geringer Anzahl, mittelgroße in der Hauptzahl, außerdem aber eine ganz beträchtliche Menge von größeren Schlössern, Villas, Fabrikgebäuden &c. Es ist leicht nachzuweisen, daß es möglich war, ohne etwa die Einwohner aus ihren besseren Räumen zu verjagen, gering veranschlagt durchschnittlich jedes Wohngebäude mit etwa 15 Soldaten zu belegen; es würden also in den 2000 Wohngebäuden 30000 Mann bequeme und gute Unterkunft gefunden haben. Für ebenso viele Mannschaften boten Scheunen, Ställe &c. Unterkunft, so daß also etwa der dritte Theil der Rheinarmee unter Dach und Fach gebracht werden konnte. Desgleichen waren für mehrere Tausende von Pferden Unterkunftsräume vorhanden. Die Unterbringung einer möglichst großen Anzahl von Truppen in den Ortschaften, die Requisition von Materialien aller Art, aus denen die in den Bivouaks verbleibenden Truppen sich bessere Unterkunftsräume herstellen konnten, hätten nun jedenfalls seit dem 2. Sept. eingeleitet werden müssen, da jetzt ein längeres Verweilen der Rheinarmee bei Metz in sicherer Aussicht stand; es ward jedoch kein Befehl hierzu ertheilt. Bazaine, der größte Theil der Generalität und höheren Officiere quartirten sich in den Ortschaften ein; diesem Beispiel folgten später eigenmächtig viele Offiziere aller Grade, dagegen verblieben fast sämmtliche Mannschaften volle 69 Tage während der anhaltend regnerischen und kalten Witterung in den Bivouaks. Das Zelt (tente-abri) des frz. Soldaten bot gegen Regen und Kälte so gut wie gar keinen Schutz; da ihnen aber höheren Ortes keinerlei Materialien zum Bau besserer Unterkunftsräume zugewiesen wurden, verschafften sie sich deren, so viele sie aufzutreiben vermochten, und erbauten sich daraus Baracken der verschiedensten und oft sonderbarsten Art. Immerhin aber gelang es nur dem kleineren Theil der Mannschaften, sich derartige bessere Unterkunftsräume zu schaffen, die größere Anzahl blieb auf die schlechten Zelte angewiesen. Die Bivouaksplätze, in denen vielfach Menschen und Pferde bunt

durcheinander lagerten, wurden in Folge des anhaltenden Regens und der Schwierigkeit, den Unrath zu beseitigen, in sumpfähnliche, stinkende Lachen verwandelt, in denen Menschen wie Pferde fast stecken blieben. Von Reinlichkeit war schließlich in den Bivouaks überhaupt kaum noch die Rede, der Aufenthalt in ihnen ward, besonders seit die Pferde in großer Anzahl krepirten, immer unerträglicher. Bazaine soll die Lager seiner Soldaten niemals besichtigt haben, auch die Corpskommandeurs kümmerten sich wenig um die dortigen Zustände. Nachdem die Soldaten bereits Wochen lang bemüht gewesen waren, sich anstatt ihrer gegen Regen und Kälte nicht schützenden Zelte irgend welche andere bessere Unterkunftsräume zu schaffen, wurden ihnen, gewissermaßen wie zum Hohne, Zeichnungen — Grundriß, Profil, Ansicht — eingehändigt, welche angaben, wie man sich in den Schutzzelten am besten gegen die Bodenfeuchtigkeit und das durch die Leinwand dringende Regenwasser schützen könne; eine den Zeichnungen beigefügte Beschreibung pries das Schutzzelt als etwas ganz Vorzügliches. Die natürliche Folge der mangelhaften Unterkunft und täglich schlechter und knapper werdenden Verpflegung der Truppen war der Ausbruch verschiedener ansteckender Krankheiten, denen eine große Anzahl Soldaten erlag. Die Truppen ertrugen durchweg mit großer Resignation die vielen, schweren Leiden dieser trostlosen Periode. Die Subordination verblieb bei allen Corps im allgemeinen gut; erst zu der Zeit, als das Gerücht von eingeleiteten Kapitulationsverhandlungen auftauchte, faßte eine Anzahl von Soldaten und Offizieren den Plan, dem unfähigen, verrätherischen Bazaine das Oberkommando zu entreißen und einen anderen Oberkommandeur zu ernennen, welcher mit der ganzen Rheinarmee den letzten entscheidenden Durchbruchsversuch machen sollte.

B a z a i n e ' s P r o k l a m a t i o n a n d i e R h e i n a r m e e. Am 20. Aug. erließ Bazaine folgende Proklamation an die Rheinarmee. „Offiziere, Unteroffiziere und Soldaten! Ihr habt drei ruhmvolle Schlachten geschlagen, in denen der Feind empfindliche Verluste erlitten, eine Standarte und 700 Gefangene in unseren Händen gelassen hat. Das Vaterland applaudirt Euren Erfolgen. Der Kaiser beauftragt mich, Euch zu beglückwünschen und seiner Dankbarkeit zu versichern. Er wird diejenigen unter Euch belohnen, welche das Glück hatten, sich auszuzeichnen. Der eigentliche Kampf nimmt erst jetzt seinen Anfang; er wird lang und blutig sein, denn wer von Euch gäbe nicht gern seinen letzten Blutstropfen hin für die Befreiung des heimathlichen Bodens. Möge jeder von Euch, hingerissen von der Liebe zu unserem theuren Vaterlande, seinen Muth in den Kämpfen, seine Resignation in Entbehrungen und Anstrengungen verdoppeln! Soldaten! Vergeßt nicht die Devise, welche Eure Adler führen:

„Tapferkeit und Disciplin", dann ist der Sieg unser; ganz Frankreich steht hinter Euch zum Kampfe auf."

Erster Durchbruchsversuch. Am 23. Aug. sandte Bazaine, welcher inzwischen von der Verminderung der Cernirungsarmee durch die Detachirung einiger Corps zur Maasarmee informirt worden war, einen Boten an den Kaiser und ließ ihm mittheilen, er werde demnächst nach den nördlichen Festungen abmarschiren. Bazaine beschloß aus verschiedenen triftigen Gründen den Durchbruchsversuch auf dem rechten Moselufer in der Richtung nach Thionville auszuführen. Das Terrain des linken Ufers war für die Entwickelung großer Truppenmassen und deren Marschbewegungen weit ungünstiger, als das auf dem rechten Ufer. Außerdem hatten die Deutschen alle Orne-Brücken zerstört; die Rheinarmee würde also nach gelungenem Durchbruch in ihrem raschen Vorrücken durch zeitraubende Brückenschläge sehr störenden und gefährlichen Aufenthalt erlitten haben. Endlich war auch die stärkere Besetzung und Verschanzung des linken Moselufers den Franzosen wohl bekannt und trug wesentlich zu Bazaine's Entschluß bei, auf dem rechten Ufer durchzubrechen. In seinem «rapport militaire» führt er noch als Vortheil dieser Durchbruchsrichtung folgendes an. „Indem ich die Richtung nach St. Barbe einschlug, war der Feind ungewiß, ob ich mich nach Osten wenden würde, um seine Communikationen zu unterbrechen, oder ob ich die Nordfestungen erreichen wollte."

Am 25. Abends ward den Corps die folgende Marsch- und Gefechtsdisposition übermittelt. „C. 3 läßt eine D. bei Metz, welche vorwärts Queuleu nach Grigy hin Stellung nimmt. Die drei anderen D., die Cav. und Art. nehmen hinter Noisseville Stellung, der rechte Flügel wird etwas zurückgezogen und lehnt sich an die Straße nach Saarlouis, der linke Flügel steht auf der Höhe zwischen Mey und Nouilly im Bois de Mey. C. 4 nimmt etwa 1800 Meter vorwärts Grimont Stellung senkrecht zur Straße nach St. Barbe. Sein r. Fl. schließt bei Bois de Mey an C. 3, sein l. Fl. steht 1200 Meter von Villers l'Orme, seine Cav. ist voran. C. 4 rückt über die Brücke oberstrom bei Chambières. C. 6 nimmt Stellung vorwärts Bois de Grimont hinter Villers l'Orme. Sein r. Fl. ist in gleicher Höhe mit dem l. Fl. des C. 4, sein l. Fl. wird etwas zurückgezogen nach der Straße von Bouzonville. Seine Cav. steht vorwärts der Brücke oberstrom. C. 2 nimmt in zweiter Linie Stellung hinter C. 3. Sein r. Fl. steht bei Ferme Bellecroix, sein l. Fl. auf den Höhen rechts des Ravins von Vantoux. C. 2 rückt durch die Thore de France und des Allemands nach der Straße Metz—Saarlouis. Die Cav.-D. der C. 2 und 3 befinden sich auf deren rechten Flanken und klären das Terrain auf. Die Art.-Reserven und Genie-Kompagnien

folgen ihren Corps und stellen sich in zweiter Linie hinter ihnen auf. Die Garde, das Reserve-Cav.-Corps, die allgemeine Art.-Reserve nehmen zwischen Fort St. Julien und Bois de Grimont à cheval der Straße nach Bouzonville Stellung, der l. Fl. steht hinter Châtillon, der r. Fl. nach dem l. Fl. des C. 2 hin. Sie marschiren nach den C. 4 und 6 über die Brücken bei Chambières, wahrscheinlich um 7½ Uhr Morgens. Großes Hauptquartier im Dorf St. Julien. Alle Bagagen und Dienerschaften auf Insel Chambières. C. 6 und 2 lassen in ihren alten Stellungen je 1 Rgt. Inf., C. 3 läßt ein Bat. bei Montigny. Diese Truppen machen sich dem Gegner recht bemerklich, die Cav. muß fleißig recognosciren". Coffinières erhielt Befehl, am 25. zwei Brücken über die Mosel bei Insel Chambières schlagen zu lassen, damit der Uebergang der Corps vom linken Ufer auf das rechte möglichst rasch erfolgen könne.

Am 26. Morgens rückte das schon seit dem 22. auf dem rechten Ufer befindliche C. 3 in die angewiesenen Gefechtsstellungen und begann mit den deutschen Vorposten leichte Plänkeleien. Der Uebergang der C. 2, 4, 6, Garde und der Reserven auf das rechte Ufer ging in Folge mangelhafter Marschdispositionen und Verzögerungen im Bau der Brücken nicht mit der nothwendigen Präcision und Schnelligkeit vor sich; erst gegen Mittag erreichten C. 2, 4, 6 die angewiesenen Stellungen, die Garde und Reserven blieben auf speciellen Befehl Bazaine's auf dem linken Moselufer. Die Witterung war Morgens nebelig, alsdann begann im Verlauf des Vormittags ein immer heftiger werdender Sturm und Regen. Der Boden ward von dem seit 1½ Uhr Nachmittags stromweise herabfließenden Regen derartig aufgeweicht, daß die Marschbewegungen der Truppen immer schwieriger wurden. Im allgemeinen war aber dies Wetter den Franzosen noch günstiger, als den deutschen Corps, welche angegriffen werden sollten, denn erstere hatten den heftigen Sturmwind im Rücken, den letzteren trieb der Sturm die dichten Regenschauer direkt in ihre Gesichts- und Schußrichtungen.

Bereits am 25. Abends waren große Truppenbewegungen in den frz. Lagern von den deutschen Vorposten und Observatorien gemeldet worden, am 26. Morgens ließ die imposante frz. Streitmacht, welche sich auf dem rechten Moselufer entwickelte, den Deutschen keinen Zweifel mehr daran, daß der längst erwartete Durchbruchsversuch der Rheinarmee in voller Ausführung begriffen sei. Schon in den ersten Vormittagsstunden begannen kleine Tirailleurgefechte zwischen den Vorposten, welche bis gegen Mittag fortgesetzt wurden. Die deutschen Vorposten räumten am Vormittag den überlegenen vorrückenden frz. Truppentheilen Colombey, Grange aux Bois und Noisseville ein, welche Orte die Franzosen besetzten. Die dem Feind zunächst befindlichen C. I und D. Kum-

mer rückten bei den ersten drohenden Demonstrationen desselben in ihre Haupt-Gefechtsstellungen, die Nachbarcorps schickten sich bei den ersten Meldungen über die Absichten der Franzosen an, zur Unterstützung nach dem muthmaßlichen Kampfplatz zu eilen. C. X sammelte sich bei Argancy und begann auf das rechte Moselufer überzugehen, vom C. IX rückte eine D. nach Hauconcourt, die andere D. stand bei Marange marschbereit, C. III trat bei St. Privat und Amanvillers, C. II zwischen Thal Châtel und Norroy an. Prinz Friedrich Karl beschloß, im Fall der Durchbruchsversuch des Feindes gelinge, mit der ganzen A. II und der 1. Cav.-D. auf dem linken Moselufer nach Thionville zu marschiren und dort den über die Mosel gehenden Feind zur Schlacht zu zwingen. Die Cernirung von Metz sollte unterdeß von A. I allein fortgesetzt werden. Um 1¼ Uhr ertheilte der Prinz folgenden Befehl. Sowie der Feind energisch zum Durchbruch der deutschen Linien des rechten Ufers schreitet, rückt C. III aus seiner Stellung St. Privat—Amanvillers auf dem linken Ufer nach Thionville und stellt sich dem nach Longuyon oder Luxenburg abrückenden Feind entgegen. C. II, IX, X und die 1 Cav.-D. folgen unverzüglich dem C. III und unterstützen es in der Erfüllung dieser Aufgabe. Die 1. Cav.-D. rückt sogleich nach Amanvillers. C. VIII übernimmt den Cernirungsrayon des C. II. Der Prinz begab sich nach Marange, um von dort aus den weiteren Gang der Ereignisse zu überwachen.

Der Befehl zum energischen Angriff der deutschen Stellung auf dem rechten Moselufer ward jedoch von Bazaine nicht ertheilt. Als Hauptmotiv für die Nichtertheilung des Befehls zum Angriff führt der Marschall in seinem «rapport militaire» folgendes an: «J'avais le projet de forcer le passage le long de cette rive (Moselle), mais une véritable tempête nous surprit et rendit inexécutable, dans de bonnes conditions, tout mouvement offensif dans des terrains aussi détrempés.» Um 2 Uhr versammelte Bazaine die Corpskommandeurs und die Chefs der Specialwaffen, die Generäle Soleille und Coffinières, zu einer Besprechung im Schloß Grimont. Hier erklärte Soleille, die Feldartillerie-Munition reiche höchstens für einen Schlachttag aus; wenn also auch der Durchbruch gelinge, so könne die Rheinarmee in den weiteren Gefechten auf Mitwirkung ihrer Artillerie absolut nicht mehr rechnen. Er sprach alsdann die Ansicht aus, daß die Rheinarmee Frankreich den besten Dienst leiste, wenn sie im verschanzten Lager von Metz verbleibe. Auf diese Weise erhalte sie sich dem Vaterlande, in welchem die Formation neuer Heere mit allen Kräften bewirkt werde, und fessele eine 200,000 M. starke deutsche Armee vor Metz. Sowie die deutschen Heere genöthigt sein würden, sich gänzlich aus Frankreich zurückzuziehen, sei der Zeitpunkt gekommen, in welchem die Rheinarmee wieder zur Offensive schreiten

müsse; dieselbe könne dann möglicherweise den Deutschen eine entscheidende Niederlage beibringen. Für den Fall aber, daß das Glück den frz. Waffen auch fernerhin nicht wohl wolle und der Kaiser zu Friedensverhandlungen mit den Deutschen gezwungen werde, sei es sehr wesentlich, daß Metz sich noch im Besitz der Franzosen befinde. Nunmehr trat auch Coffinières auf, welcher schon am 25. lebhaft gegen den Abmarsch der Rheinarmee protestirt hatte, und erklärte, daß, wenn derselbe erfolge, die Festung in spätestens 14 Tagen von den Deutschen erobert sein werde. Die Ansichten der Corpskommandeurs waren zunächst getheilt, schließlich erklärten sie sich einstimmig gegen die Fortsetzung des Durchbruchsversuches am 26. Bazaine hatte sich während dieser Debatten ganz passiv verhalten und seine Ansicht nicht geäußert; um 4 Uhr beauftragte er die Corpskommandeurs, ihre Truppen wieder nach den früheren Lagern zurückzuführen; C. 2 sollte am rechten Ufer verbleiben und das Terrain zwischen dem linken Seille- und linken Moselufer besetzen, so daß dem C. 3 nur die Vertheidigung der Strecke Queleu—St. Julien zufiel. Es ward ferner in dieser Besprechung auf Schloß Grimont folgendes beschlossen. Die Corps sollten fortwährend Handstreiche gegen die Cernirungsarmee ausführen, damit die Moral der Soldaten aufrecht erhalten werde. Gleichzeitig wurden Razzias auf Proviant anempfohlen. Jede Division sollte aus der Infanterie Parteigänger-Kompagnien, aus der Cavallerie Eclaireurzüge bilden und dieselben zu besonders verwegenen Unternehmungen verwenden. Marschall Le Boeuf interpellirte auf Schloß Grimont die für das Verbleiben der Rheinarmee bei Metz stimmenden Generäle mit der Frage, ob und auf wie lange genügende Verpflegung für dieselbe vorhanden sei; die Beantwortung dieser Frage wurde auf spätere Zeit verschoben.

Die frz. Truppen hatten während jener Besprechung ihrer Generäle abgekocht, die Deutschen folgten diesem Beispiel; inzwischen wurden die kleinen Plänkeleien auf verschiedenen Stellen fortgesetzt. Um 4 Uhr war man deutscherseits zur Ueberzeugung gelangt, daß die Franzosen an diesem Tage wohl schwerlich noch einen energischen Angriff unternehmen würden, C. III, IX, X und die 1. Cav.-D. ließen daher bald nach 4 Uhr die Truppen in ihre Lager zurückkehren, Prinz Friedrich Karl begab sich gegen Abend wieder nach Doncourt. D. Kummer, welche immer noch Fühlung mit dem Feinde hatte, verblieb zum Theil während der Nacht kampfbereit in ihren Gefechtsstellungen. Am 27. früh ward deutscherseits konstatirt, daß die Franzosen mit Ausnahme des C. 2 ihre alten Stellungen wieder bezogen hatten und für diesen Tag kein erneutes Vorgehen beabsichtigten. Noisseville, dessen Wichtigkeit für die deutsche Vertheidigungsstellung durch die Vorgänge am 26. erkannt worden war, wurde

am 27. vom C. I stärker besetzt und befestigt; auf dem linken Moselufer waren schon am 26. die Fermen Grandes und Petites Tapes, Ladonchamps und Petite Maxe von den deutschen Vorposten besetzt worden.

Am 27. Abends sandte Bazaine eine Depesche folgenden Inhalts an den Kriegsminister. „Bin noch bei Metz, nur für einen Schlachttag mit Munition versehen, daher nicht im Stande, die verschanzten feindlichen Stellungen zu durchbrechen. Bin ohne Nachrichten über Paris und die Volksstimmung; wünsche dringend, etwas hierüber zu erfahren. Werde energisch mitwirken, wenn Angriffe vom Inneren Frankreichs den Gegner zum Rückzug nöthigen."

Wie fehlerhaft wiederum die Disposition Bazaine's für den 26., wie sonderbar jene Besprechung auf Schloß Grimont war, bedarf keiner längeren Auseinandersetzung. Der Befehl zum Schlagen von zwei Kriegsbrücken über die Mosel wird erst am 25. ertheilt, während Bazaine unbedingt gleich am 19. den Bau einer entsprechend großen Anzahl solider Kriegsbrücken über diesen Fluß wie über die Seille anordnen mußte, damit er im Stande war, seine Armee je nach Umständen rasch auf dem linken oder rechten Mosel- oder Seilleufer verwenden zu können. Die den Corps ertheilte Disposition für den Uebergang über die Mosel und die Marschrichtungen läßt abermals Zeit- und Raumverhältnisse fast ganz unbeachtet, so daß Kreuzungen und Stockungen im Marsch nothwendigerweise eintreten mußten. Die ganze Rheinarmee wird den Deutschen gegenüber in Schlachtordnung aufgestellt und dann zum Abkochen kommandirt, der Oberkommandeur begiebt sich mit seinen Generälen nach Schloß Grimont und läßt sie darüber debattiren, ob es besser sei, die feindlichen Linien zu durchbrechen oder im verschanzten Lager zu verbleiben. General Changarnier soll diese Besprechung auf Schloß Grimont treffend mit folgenden Worten kritisirt haben. „Wenn ein Armeekommandant von einer Idee energisch durchdrungen ist, so muß er seine Generäle nur versammeln, um ihnen die zur Ausführung derselben erforderlichen Befehle zu ertheilen." Gelegentlich dieser Besprechung erfährt nun auch Bazaine vom General Soleille, daß die Artillerie-Munition nur für den Bedarf eines Schlachttages genügt. Es bleibt räthselhaft, daß der Oberkommandeur der Rheinarmee dieses wichtige Faktum erst im Augenblick, als die Schlacht beginnen soll, erfährt und daß nicht Soleille oder irgend einer der Corpskommandeurs schon am 25., als sie die Disposition zum Abmarsch erhalten, auf diesen Mangel an Artilleriemunition aufmerksam machen. Endlich begann nach den Angaben verschiedener frz. Militärschriftsteller das Unwetter, welches Bazaine „une véritable tempête" nennt, erst um $1\frac{1}{2}$ Uhr, und bis zu dieser Zeit hätte schon längst ein kräftiger Vorstoß von den auf dem rechten Ufer befindlichen frz. Corps versucht werden

können. Um $4\frac{1}{2}$ Uhr, als das Unwetter nachließ, war es allerdings einerseits wegen des grundlos gewordenen Terrains, andererseits, weil nur noch wenige Stunden bis zum Einbrechen der Dunkelheit verblieben, das Beste, die Truppen wieder in das verschanzte Lager zurückzuführen.

Am 27. Aug. 1 Uhr Morgens erhielt Prinz Friedrich Karl vom großen Hauptquartier in Bar le Duc telegrafisch den Befehl, zwei Corps der Cernirungsarmee unverzüglich nach der Gegend von Damvillers—Manguienne zu detachiren, woselbst sie am 28. eintreffen sollten, um im Verein mit der Maasarmee und Armee III gegen die im Anmarsch auf Metz befindliche Armee Mac Mahon's zu operiren. Da man im großen Hauptquartier zu Bar le Duc als bestimmt annahm, Bazaine werde seinen Durchbruchsversuch auf dem linken Moselufer unternehmen, so ward dem Prinzen anheimgestellt, vorübergehend die Cernirung des rechten Moselufers ganz aufzuheben, bis die zwei detachirten Corps wieder zu seiner Verfügung stehen würden. Der Abmarsch der beiden Corps (II, III) erfolgte am 27. Mittags; die Cernirung des rechten Ufers wegen dieser Detachirung aufzuheben, erschien jedoch dem Prinzen durchaus unzulässig, da Bazaine durch jene Demonstration am 26. deutlich seine Absicht, auf dem rechten Ufer abzumarschiren, kundgegeben hatte. Er ordnete deshalb sogar noch eine Verstärkung der Cernirungstruppen dieses Ufers an. Die 28. Brg. (C. VII) erhielt Befehl, Stellung bei Pouilly zu nehmen. Es standen also jetzt auf dem rechten Ufer: D. Kummer, C. I, die 28 Brg., die 3 Cav.-D., die 27 Brg. Auf dem linken Moselufer verblieben C. IX, X und zwei Brg. des C. VII in ihren Stellungen, C. VIII übernahm die Besetzung des Cernirungsrayons von C. II. Am 28. wurden die detachirten C. II und III dem Prinzen wieder zur Verfügung gestellt; derselbe ließ ersteres Corps bei Briey, das letztere bei Etain Stellung nehmen, von wo aus dieselben je nach Umständen zur Unterstützung der Cernirungs- oder der Maasarmee verwendet werden sollten.

Obwohl am 26. auf Schloß Grimont beschlossen worden war, „qu'on manoeuvrerait vigoureusement autour de la place«, so geschah doch bis zum 31. Aug. in dieser Beziehung gar nichts. Am 29. Aug. erhielt Bazaine eine am 27. Aug. vom Oberst Turnier, Kommandanten von Thionville, ausgestellte Depesche folgenden Inhalts. „General Ducrot kommandirt Mac Mahon's Corps und muß heute am 27. in Stenay auf dem l. Flügel der Armee sein. General Douay ist auf dem r. Fl. an der Maas. Halten Sie sich bereit, beim ersten Kanonenschuß zu marschiren." Noch am selben Tage erhielt Bazaine die schon erwähnte, am 22. von Mac Mahon ausgestellte Depesche übermittelt, worin der Abmarsch der Armee von Châlons nach Montmédy als baldigst bevorstehend ange-

zeigt wird. Bazaine war jetzt zu der Annahme berechtigt, daß Mac Mahon's Armee nicht mehr weit von Metz entfernt sein könne, und ordnete daher einen neuen Durchbruchsversuch an. Am 30. ward den Truppen der Rheinarmee Proviant für 3 Tage verabfolgt, die Intendanten erhielten Anweisung, aus den Magazinen der Festung größere Proviantvorräthe zu empfangen und ihren Corps nachzuführen. Coffinières ward beauftragt, eine dritte Brücke bei Chambières schlagen zu lassen und dafür zu sorgen, daß alle drei Brücken auch von schweren Fuhrwerken passirt werden könnten.

Schlacht bei Noisseville. 31. Aug. Die Disposition Bazaine's für den Durchbruchsversuch am 31. war im allgemeinen gleichlautend mit der am 26. gegebenen. Die Generalidee war, die Deutschen von der Hochfläche St. Barbe zu verjagen. Alsdann sollten C. 3, 4, 6 über Bettlainville, C. 2, die Garde und die Reserven über Malroy nach Diedenhofen marschiren. Bei dieser Festung sollte der Uebergang der ganzen Armee auf das linke Moselufer erfolgen. Bazaine fügte zu der Disposition vom 26. folgendes hinzu. „C. 3 beginnt seine Bewegungen frühzeitig, seine zweite D. verbleibt bei Metz. C. 4 passirt um spätestens 6 Uhr Morgens die Mosel auf drei Brücken gleichzeitig. C. 6 kann muthmaßlich um 7¼ Uhr, die Garde um 8½, die Art.-Reserve um 9¼, die Cav.-Reserve um 10 Uhr Vormittags die Mosel überschreiten. Generalstabsoffiziere sorgen für Aufrechterhaltung der Ordnung beim Passiren der Brücken."

C. 3 und 2 rückten am 31. früh in die angewiesenen Stellungen. Von ersterem Corps nahm D. Castagny bei Grigy, D. Metman ö., D. Montaudon s. des Nouilly-Thales Stellung, hinter letzteren beiden stellte sich D. Aymard auf. C. 2 rückte mit den D. Bastoul, Vergé und der Brg. Lapasset in die Linie Ferme Bellecroix—Vantoux. D. Bastoul und Brg. Lapasset nahmen hinter D. Montaudon, D. Vergé links von D. Bastoul Stellung. D. Laveaucoupet des C. 2 verblieb in den Forts als Besatzung. Bei Borny stand die Cav.-D. Valabrègue, bei Bellecroix die Cav. D. Clérembault. C. 4 begann um 6½ Uhr Morgens die Mosel bei Insel Chambières zu passiren; durch Kreuzungen mit den Truppen des C. 6 erlitt der Vormarsch des C. 2 längeren Aufenthalt, so daß es erst gegen 11 Uhr Vormittags die angewiesenen Stellungen gegenüber Villers l'Orme und Nouilly besetzen konnte. C. 6 befand sich um 1 Uhr Nachmittags vor Bois de Grimont, die Garde um 2½ Uhr Nachmittags vor dem Fort St. Julien in Stellung. Die Haupt-Art.-Reserve traf um 6 Uhr Nachmittags in der Stellung zwischen St. Julien und Vallières, die Cav.-D. Desvaux erst um 9 Uhr Abends in der angewiesenen Stellung bei Fort St. Julien ein. Der l. Fl. der frz. Schlachtlinie be-

fand sich an der Mosel vorwärts Grimont, das Centrum bei Ferme Bellecroix, der r. Fl. bei Grigy, die Ausdehnung der Schlachtlinie betrug c. 5/4 M.

Am 30. waren deutscherseits zahlreiche Rekognoscirungen frz. Offiziere vorwärts der Forts St. Julien und Queuleu bemerkt worden. Am 30. Abends meldeten die deutschen Observatorien und Vorposten übereinstimmend auffallende Bewegungen in den frz. Lagern; die von dort erschallende kriegerische Musik diente den Deutschen nach den bis dahin vor Metz gemachten Erfahrungen als sicheres Anzeichen, daß der Gegner für den nächsten Tag Angriffsoperationen beabsichtige. Am 31. früh Morgens wurden wiederum deutscherseits große Truppenbewegungen im verschanzten Lager konstatirt. Als der Tag anbrach, sahen die Deutschen von ihren Observatorien aus, daß starke frz. Streitkräfte zwischen den Forts Queuleu und St. Julien versammelt und zahlreiche Kolonnen im Abmarsch vom linken Moselufer nach dem rechten begriffen waren.

Um 7 Uhr Morgens ließ General Manteuffel die ihm unterstellten Truppen allarmiren. Dieselben standen zu jener Zeit, wie folgt. D. Kummer, Linien-Brg. (General Blanckensee) je 1 Rgt. in Malroy und Charly, dahinter die 3. Landwehr-D. (Gen. Senden), bestehend aus der 5 Brg. (Gen. Ruville) und 6 Brg. (Oberst Gilsa), 2 Cav.-Rgt., 6 Battr. C. I. 1 Inf. D. (Gen. Bentheim), 1 Brg. (Gen. Gayl) in der vorderen Vertheidigungsstellung Failly—Noisseville, dahinter die 2 Brg. (Gen. Falkenstein) und die Corps-Art. zwischen St. Barbe und Brémy. Bei Poix standen die 4 Battr. der 1 D., bei Montoy 2 Cav.-Rgt. — 2 Inf. D. (Gen. Pritzelwitz), 1 Rgt. der 4 Brg. (Gen. Zglinitzki) auf Vorpostenstellung in der Linie Mercy le Haut — Colombey, die übrigen Theile der 4. Brg. und die 3 Brg. (Gen. Memerty) bei Laquenexy; 1 Bat. der 3 Brg. in Frontigny. Die 3 Cav.-D. (Gen. Groeben) stand mit je 1 Brg. bei Peltre und am linken Seilleufer. Die dem General Manteuffel nicht unterstellte 28 Brg. (Gen. Woyna) befand sich bei Pouilly.

Vorgehen der Franzosen gegen die pr. 4. Brg. und D. Kummer. Um 7½ Uhr Morgens gingen stärkere Inf.-Abtheilungen der Div. Castagny von Grigy aus gegen Grange aux Bois und Colombey vor. Die 4. Brg. sah sich genöthigt, diese Orte zu räumen; ihre Vorpostenstellung erstreckte sich jetzt von Mercy le Haut über Ars Laquenexy nach Château—Aubigny. Die Franzosen unternahmen keine ernstlichen Angriffe gegen dieselbe. Um 11½ Uhr Vormittags erlosch das Gefecht zwischen der pr. 4. Brg. und den Franzosen, welches übrigens von beiden Theilen ohne großen Nachdruck geführt worden war. Etwa um 8 Uhr Vormittags ging frz. Art. und Cav. des l. Fl. gegen die

Stellung der D. Kummer vor, das wohlgezielte Feuer der pr. Art. bewog sie jedoch bald zum Zurückgehen. Gegen die Stellungen des C. I unternahmen die Franzosen am Vormittage keine Vorstöße.

Anordnungen des Generals Manteuffel. Maßregeln zu seiner Unterstützung. Die großen Truppenanhäufungen der Franzosen auf der Linie Ferme Bellecroix — Grimont berechtigten den General Manteuffel zu der Annahme, daß der Hauptstoß derselben gegen die Hochebene St. Barbe geführt werden solle. Er beschloß, den feindlichen Angriff in der vorderen Gefechtsstellung der 1 D. und der D. Kummer anzunehmen, weil das Terrain vor derselben im allgemeinen der freien Entwickelung der großen frz. Truppenmassen wenig günstig war. Die 1 D. rückte demgemäß in folgende Gefechtsstellungen. 1 Brg., 1 Bat. Failly (r. Fl.), 2 Bat. in und bei Poix, 2 Bat. Servigny (Poix — Servigny Centrum) 1 Bat. Noisseville (l. Fl.) Die Gefechtsstellung der 1 Division hatte ca. ½ Ml. Länge. Die 2 Brg. stand hinter der 1 Brg. Das Gros der 2 Brg. befand sich im Thal n. ö. Servigny, bei diesem Ort standen 1½ Bat., in Brémy waren 2 Jäger K. verblieben. Die 2 D. erhielt Befehl, die 3 Brg. mit 2 Battr. nach Retonfay zu schicken, woselbst sie die linke Flanke der 1 D. sichern sollte. Die 3 Brg. traf um 11½ Uhr Vormittags in der Stärke von 5 Bat. 2 Battr. dort ein und nahm an der Straße nach Saarlouis Stellung, woselbst sich ihr das dort stehende Drag.-Rgt. anschloß. Die 3 Cav. D. erhielt Befehl, nach Puche zu rücken, sie traf dort um 12 Uhr Mittags in der Stärke von 3½ Rgt. ein. D. Kummer nahm durch ihre Cav. Fühlung mit dem r. Fl. der 1 D.

Während Manteuffel diese Anordnungen gab, um dem Angriff des Feindes energisch entgegenzutreten, trafen nun auch die seinen Truppen zunächst stehenden Corpskommandeurs, sowie Prinz Friedrich Karl alle Maßregeln, um den General entsprechend in seiner schwierigen Aufgabe zu unterstützen. C. X ließ gleich nach dem Eintreffen der ersten Meldungen über die Absichten des Gegners seine disponibeln Truppen auf das rechte Moselufer übergehen. Gegen Mittag stand die 37 Brg. nebst 1 Esc., 3 Battr. bei Argancy, die 39 Brg. nebst 2 Esc., 7 Battr. bei Hauconcourt. Die 28 Brg. stellte sich dem General Manteuffel zur Verfügung, ließ 7 K. in ihrer Stellung bei Pouilly und marschirte mit 17 K., 1 Esc., 2 Battr. nach Courcelles. Sie trat alsdann unter Befehl des Generals Pritzelwitz.

Prinz Friedrich Karl ertheilte behufs Unterstützung des Generals Manteuffel folgende Befehle. C. IX ward um 8½ Uhr Morgens angewiesen, die 25 D. (Prinz Ludwig von Hessen) bei Pierrevillers, die 18 D. (Gen. Wrangel) bei Roncourt zu concentriren. Um 11½ Uhr

erhielt die 25 D. Befehl, nach dem rechten Moselufer zu rücken und bei Antilly Stellung zu nehmen; sie traf daselbst um $2^1/_2$ Uhr Nachmittags ein und wurde bald darauf dem General Manteuffel zur Verfügung gestellt. C. II erhielt um $9^1/_2$ Vormittags Befehl, zwischen Auboué und Briey Stellung zu nehmen. Wofern der Durchbruchsversuch der Rheinarmee zu gelingen scheine, sollte es sogleich nach Fontoy ($1^1/_4$ Ml. w. Thionville) marschiren und von dort aus gegen den Uebergang derselben über die Mosel operiren. C. III und die 1 Cav. D. wurden nach St. Privat dirigirt, C. VIII und die drei Brg. des C. VII verblieben vorläufig in ihren Stellungen. Prinz Friedrich Karl begab sich um $10^1/_2$ Uhr nach dem Horimont, um von dort aus den Verlauf der Schlacht zu beobachten, deren selbstständige Leitung dem General Manteuffel übertragen wurde.

Um $11^1/_2$ Uhr stellten die Franzosen die bis dahin nur schwach fortgeführten Tirailleurgefechte vollständig ein und begannen auf der ganzen Schlachtlinie abzukochen. Da zur Mittagsstunde noch ein großer Theil der frz. Armee auf dem linken Moselufer stand, so war Prinz Friedrich Karl der Ansicht, der Durchbruchsversuch solle erst am nächsten Tage stattfinden, und gab daher um $1^1/_2$ Uhr Nachmittags zur Schonung seiner Truppen folgende Anweisungen. C. II und X sollten in ihre alten Stellungen zurückkehren, C. III bei St. Privat, die 18 D. bei Roncourt, alle in Gefechtsbereitschaft auf dem rechten Ufer stehenden Truppen in ihren derzeitigen Stellungen abkochen. Um $12^1/_2$ Uhr war der Prinz telegrafisch benachrichtigt worden, daß der Großherzog von Mecklenburg mit dem C. XIII bei Saarbrücken eingetroffen sei; er ließ ihm sogleich mittheilen, daß ein möglichst baldiges Eintreffen seines Corps bei der Cernirungsarmee unter allen Umständen wünschenswerth erscheine.

Anordnungen Bazaine's für den 31. August. Bazaine traf um 1 Uhr Nachmittags auf dem rechten Moselufer ein, versammelte um 2 Uhr die Corpskommandeurs bei Schloß Grimont, theilte ihnen mit, daß Mac Mahon's Armee nicht mehr weit von Metz entfernt sein könne, der Abmarsch der Rheinarmee nach Thionville deßhalb unbedingt nothwendig sei, und gab hierauf um $3^1/_2$ Uhr Nachmittags folgende Erläuterungen zu seiner Angriffsdisposition. C. 3 sollte den l. Flügel, C. 4 den r. Fl. der Stellung von St. Barbe angreifen, ersteres Corps die Höhen von Bois de Cheuby und Avancy, letzteres Corps die Stellung von Sanry les Vigy in seinen Besitz bringen, C. 6 die Stellung Malroy – Charly angreifen und bis Antilly vordringen. C. 2 ward unter Befehl des Marschalls Le Boeuf gestellt, es sollte dem C. 3 folgen und dessen rechte Flanke decken. Die Garde wurde als Reserve zurückgehalten. Südlich von Villers l'Orme wurde neben der Straße nach St. Barbe

eine Batterie erbaut und mit 15 Festungsgeschützen des Forts St. Julien armirt.

Beginn der Schlacht. Kämpfe der pr. 1 D. und 3 Brg. mit C. 3 und 2. Um 4 Uhr gab ein auf Fort St. Julien abgefeuerter Kanonenschuß den Franzosen das Signal zum Beginn des Kampfes. Die Geschütze dieses Forts, die erwähnte Battr. bei Villers l'Orme, die Art. des C. 4 eröffneten ein heftiges, hauptsächlich auf die Stellung der pr. 1 D. gerichtetes Feuer, gegen deren l. Fl. starke Inf.-Kolonnen des C. 3 vorgingen. C. 4 hätte nun der Disposition gemäß gleichfalls sogleich zum Angriff schreiten müssen; dies geschah aber nicht. Erst gegen 6 Uhr griff die Inf. des C. 4 den r. Fl. der pr. 1 D. an; bis dahin begnügte sich L'Admirault damit, seine Battr. gegen die Linie Poix-Servigny wirken zu lassen. C. 6 folgte dem Beispiel des C. 4 und begann gleichfalls erst um 6 Uhr den Angriff gegen die Stellung Malroy-Charly. Als Motiv, weswegen L'Admirault seine Angriffsoperationen so lange verzögerte, wird angeführt, derselbe habe erst das erfolgreiche Vordringen des C. 3 abwarten wollen.

Die Art. der 1 D. eilte beim ersten Vorrücken des Gegners in eine etwa 1000 Schritt vor der Linie Poix—Servigny liegende Gefechtsstellung, eben dorthin folgte ihr bald die Corps-Art. des C. I, so daß auf jener Linie 10 pr. Battr. im Gefecht standen. Der r. Fl. dieser Art.-Stellung befand sich an der Chaussee Metz — St. Barbe, der l. Fl. am nordwestlichen Rand des sich zwischen Servigny und Noisseville hinziehenden Thales. Das wohlgezielte Feuer der pr. Art. bewirkte, daß die frz. Battr. allmälig ihr Feuer einstellten und das ungestüm begonnene Vordringen der frz. Inf.-Kolonnen einige Zeit ins Stocken gerieth. Es gingen aber dichte Schützenschwärme derselben in den auf beiden Flügeln der pr. Art.-Stellung befindlichen Thälern vor und begannen die Batterien wie deren Bedeckungstruppen wirksam zu beschießen. Brg. Clinchant führte von Noisseville, D. Metman von Nouilly aus ein stehendes Feuergefecht mit dem Gegner, eine Brg. der D. Montaudon und hinter dieser D. Bastoul des C. 2 gingen gegen Montoy vor in der Absicht, den l. pr. Fl. bei Noisseville zu umgehen.

Als General Memerty diesen Umgehungsversuch bemerkte, rückte er um 5 Uhr mit seiner Inf., 2 Battr. und einigen Escadrons den vordringenden Franzosen von Retonfay aus entgegen. Ein Bat. wurde nach Noisseville dirigirt, drei Bat. und die beiden Battr. gingen gegen Montoy vor. Letzteres Dorf war nur schwach von den Franzosen besetzt und kam nach kurzem Kampf in den Besitz der Preußen. Ein alsbald von starken frz. Streitkräften gemachter Vorstoß nöthigte jedoch die pr. Inf., das Dorf wieder aufzugeben und sich nebst den beiden Battr. nach Flan-

ville und Retonfay zurückzuziehen, gegen welche beiden Dörfer die Franzosen keine ernstlichen Angriffe unternahmen. Bei Flanville stand zu jener Zeit eine Brg. der pr. 3 Cav.-D., die andere Cav.-Brg. befand sich an der Straße nach Saarlouis. Die beiden Battr. der 3. Brg. sowie die Battr. der 3 Cav.-Brg. nahmen seitwärts Flanville Stellung und beschossen mit Erfolg die frz. Kolonnen. Seit 6 Uhr kam es vor Flanville zu einem stehenden Feuergefecht.

Um 5¼ Uhr ging die Inf. des C. 3 mit neuem Ungestüm zum Angriff gegen Noisseville und die dortige Brauerei vor, wobei sie von ihrer Art. wirksam unterstützt wurde. Bald nach 5¼ Uhr entrissen die Franzosen den Preußen die Brauerei, starke frz. Inf.-Massen griffen das Dorf Noisseville an, aus welchem sich jetzt das dort stehende pr. Bat. zurückzog. Auch von Nouilly aus drang die frz. Inf. erfolgreich vor. Das von der pr. 3 Brg. auf Noisseville dirigirte Bat., welches dort kurz vor 6 Uhr eintraf, fand das Dorf weder von den Preußen, noch von den Franzosen besetzt; da es jedoch irrthümlich die Mittheilung erhielt, dasselbe sei auf höheren Befehl von den Preußen geräumt worden, so rückte es aus dem Dorfe wieder ab, welches nunmehr gegen 6 Uhr ohne Schwertstreich von den Franzosen besetzt wurde.

Jetzt ging auch die Inf. des C. 4 zum Angriff gegen die Stellung Poix—Servigny vor; D. Metman schloß sich dieser Vorwärtsbewegung an, links von ihr rückte D. Cissey, links von dieser D. Grenier vor, D. Lorencez folgte als Reserve. D. Metman drang in dem sich von Nouilly nach Servigny hinziehenden Thal vor, Brg. Potier griff das Dorf von der Südseite an; gleichzeitig ging von Westen her eine Brg. der D. Cissey gegen dasselbe vor. Die vor Poix—Servigny stehende pr. Art. mußte mehr und mehr zurückgehen, um 7 Uhr standen die sämmtlichen 10 pr. Battr. in und hinter der Stellung der Inf., theils gegen die anrückenden frz. Colonnen, theils gegen Noisseville feuernd. Weder Brg. Potier noch die Brg. der D. Cissey vermochten die Preußen aus Servigny zu verdrängen, desgleichen gelang es den Franzosen nicht, Poix in ihren Besitz zu bringen. Um den hart bedrängten Vertheidigern der Linie Poix—Servigny Luft zu machen und die dicht vor derselben eingenisteten Franzosen zum weiteren Zurückgehen zu zwingen, ließ Bentheim durch 15 Kompagnien der 1 und 2 Brg. einen kräftigen Vorstoß machen. Derselbe hatte das gewünschte Resultat, die Franzosen wichen auf der ganzen Linie Poix—Servigny zurück. Die 15 pr. Kompagnien wurden hierauf, da inzwischen bereits die Dunkelheit eingebrochen war, wieder hinter die Linie Poix—Servigny zurückgezogen. Manteuffel ertheilte gleichzeitig der Art. Befehl, in ihre Bivouaks bei Brémy und St. Barbe zu rücken.

Die pr. 3. Brg. sammelte sich um 7½ Uhr bei Retonfay, 2 K.

derselben verblieben in Flanville. Um 8½ Uhr wurde Gen. Memerty durch das an Heftigkeit zunehmende Feuer der pr. 1. D. veranlaßt, einen Vorstoß gegen Noisseville zu versuchen, und führte seine Brg. dorthin vor. Es gelang ihm, das zu jener Zeit nur schwach besetzte Dorf den Franzosen zu entreißen, dagegen blieb die Brauerei im Besitz derselben. Inzwischen erhielt Memerty Meldung, daß starke frz. Kolonnen Flanville umgingen und bereits St. Agnan besetzt hätten. Er glaubte jetzt die Sicherung der Straße nach Saarlouis als seine Hauptaufgabe ansehen zu müssen, ließ daher Noisseville und Flanville räumen und führte die Brg. in eine Stellung zwischen Château Gras und Petit Marais. Die beiden in Flanville stehenden K. der 3. Brg. erhielten die unrichtige Mittheilung, ihr Rgt. sei nach Courcelles abgerückt, und marschirten aus diesem Grunde gleichfalls nach letzterem Ort. Als das Feuer auf dem nördlichen Theil des Schlachtfeldes verstummte, vermuthete Memerty, der Gegner sei im Zurückgehen begriffen, und sandte deßhalb 1 Bat. nach Noisseville vor, um eventuell dies Dorf zu besetzen. Dasselbe fand aber dort so bedeutende frz. Streitkräfte, daß es von einem Angriff Abstand nahm und nach Petit Marais zurückkehrte. In der Nacht wurden 2 K. der 3 Brg. nach Flanville vorgeschickt; sie fanden dies Dorf stark vom Feinde besetzt und nahmen demselben gegenüber Stellung.

Nach dem erwähnten Vorstoß des Gen. Bentheim gegen die vor Poix—Servigny stehenden Franzosen verblieben in Servigny 4 pr. K. und dicht bei diesem Dorf in einem Weinberg noch eine fünfte K. Während die 4 K. dasselbe zur Vertheidigung einrichteten und überdies nach dem geglückten Vorstoß und zu später Stunde keinen feindlichen Angriff mehr erwarteten, rückte die ganze D. Aymard auf Befehl des Marschalls Le Boeuf zur Eroberung von Servigny heran. Ohne einen Schuß zu thun, warf sich um 9 Uhr Abends die frz. Inf. dieser D. auf die überraschten Preußen, welche nach kurzem Handgemenge, bei dem kein einziger Schuß fiel, aus dem Dorf geworfen wurden. Nur die erwähnte, bei dem Dorf stehende pr. K. verblieb, vom Feinde gar nicht bemerkt, lautlos in ihrer Stellung. Sowie der Verlust von Servigny den pr. Generälen der 1 D. gemeldet war, wurden sogleich Anstalten getroffen, dasselbe wiederzuerobern. Es rückten 9 K. auf Servigny los, denen es, wirksam unterstützt von der bei dem Dorfe verbliebenen K., gelang, um 10 Uhr die Franzosen aus demselben zu verjagen. D. Aymard nahm westlich des Dorfes Stellung, ein neuer ernstlicher Angriff gegen dasselbe ward in der Nacht nicht versucht.

Failly war bis 7½ Uhr Abends von den Franzosen nicht angegriffen worden; zu dieser Stunde rückte D. Tixier gegen dasselbe an. C. 6 hatte, wie angeführt, mit dem ihm anbefohlenen Angriff gegen Malroy—

Charly gewartet, bis C. 4 seine Vorwärtsbewegungen beginnen werde. Canrobert ordnete, sowie die Inf. des C. 4 gegen Poix—Servigny vorging, den Angriff seiner Inf. auf Malroy—Charly an, erhielt aber inzwischen von Bazaine Befehl, Failly anzugreifen. Er sandte die D. Tixier gegen diesen Ort vor und ließ hinter derselben die D. La Font und Levassor vorläufig Halt machen. Die Angriffe der D. Tixier auf Failly wurden von dem dort stehenden pr. Bat. abgewiesen; später Abends trafen noch stärkere Inf.-Abtheilungen der D. Kummer bei diesem Dorf ein. D. Tixier verblieb während der Nacht w. Failly in Stellung; die beiden andern D. des C. 6 waren links von ihr aufmarschirt.

Gefechte der pr. 4. Brg. mit D. Castagny und Brg. Lapasset. Das am Vormittag aus Colombey und Grange aux Bois verdrängte Rgt. der pr. 4 Brg. wurde, als beim Beginn der Schlacht die ihm gegenüberstehenden frz. Truppen zum Theil nach Montoy abrückten, wieder gegen Colombey vorgeführt. Es gelang ihm nicht, diesen Ort zurückzuerobern, überdies gingen jetzt stärkere frz. Inf.-Abtheilungen gegen das pr. Rgt. vor und zwangen es zum weiteren Zurückweichen. Gegen 7 Uhr Abends erlosch das Feuer auf diesem Theil des Schlachtfeldes. Die pr. 4 Brg. hatte Colombey, Château Aubigny, Coincy an die Franzosen verloren, ihre vordere Gefechtslinie ging jetzt von Mercy le Haut über Ars Laquenexy nach Marsilly. Als Reserve diente ihr die zwischen Laquenexy und Villers-Laquenexy stehende 28 Brg.

Betheiligung der D. Kummer an der Schlacht. D. Kummer erhielt um 5 Uhr Nachmittags Befehl vom Gen. Manteuffel, mit den beiden Landwehr-Brg., entsprechender Cav. und Art. nach St. Barbe zu marschiren und dort unter Befehl des Gen. Bentheim zu treten. Gen. Kummer ließ die Linien-Brg. nebst 3 Battr. in der alten Stellung und rückte mit 9 Bat., 2 Cav. Rgt. und 3. Battr. nach St. Barbe, woselbst diese Truppen gegen 7 Uhr eintrafen. Die 3 Battr. wurden zunächst nach Rupigny detachirt, von wo sie gegen die auf Failly rückenden Truppen des C. 6 feuerten. Ein Bat. der Linien-Brg. der D. Kummer ward als Besatzung nach Rupigny geschickt. Die 25. Division bezog nach dem Abmarsch der beiden Landwehr-Brg. deren Stellung. C. 6 griff aus angegebenem Grunde die Position Malroy—Charly nicht ernstlich an. Um 8 Uhr fuhr eine frz. Battr. bei Chieulles auf und beschoß Rupigny; frz. Inf. drang gegen dies Dorf vor, ward aber abgewiesen.

Den bei St. Barbe stehenden Landwehr-Brg. ging um 8 Uhr Abends die falsche Meldung zu, Failly sei in den Besitz der Franzosen gelangt. Es wurden deßhalb 5 Landwehr Bat. zur Wiedereroberung von Failly abgeschickt, welche, als sie den Ort noch von den Preußen besetzt fanden, bei demselben Stellung nahmen.

Stellungen der Deutschen und Franzosen während der Nacht vom 31. Aug.—1. Sept. In der Stellung Malroy—Charly hatte die Linien-Brg. der D. Kummer die vordere Gefechtslinie besetzt. Bei Rupigny standen 1 Bat., 2 Escadrons und 2 Battr. Von der 25. D. stand die 49 Brg. als Reserve hinter der Linie Malroy—Charly, die 50 Brg. bei Bois de Failly.

Die Stellung Failly—Servigny war in erster Linie von der 1 Brg., in zweiter Linie von der 2 Brg. und Theilen der D. Kummer besetzt. Es standen in und bei Failly 3½, in und bei Poix 3½, in und bei Servigny 5 Bat. Am linken Rand des Vallièresthales standen 1 Bat., n. ö. Noisseville das Gros der 1 D., zwischen Brémy und St. Barbe die 6 Landwehr-Brg., 2 Cav. Rgt., 1 Battr., 2 Jäger K.

Von der 2 D. stand die 3 Brg. mit 4½ Bat., 3 Esc., 3 Battr. bei Petit Marais, mit 2 K. bei Flanville, mit 1 Bat. in Frontigny. Die beiden versprengten K. befanden sich bei Courcelles. Die 4 Brg. hatte mit 1 Rgt. die Linie Mercy le Haut — Marsilly besetzt, 1 Rgt., 2 Battr. dieser Brg. standen bei Laquenexy. 1 Cav. Rgt. stand bei Maison isolée, die 3. Cav.-Brg. zwischen Retonfay und Glatigny. Die 28 Brg. stand nebst 1 Battr., 1 Escadron bei Courcelles, 1 Battr. befand sich bei Frontigny. Um 7½ Uhr Abends hatte Prinz Friedrich Karl der 18. D. und der Corps-Art. des C. IX Befehl ertheilt, von Roncourt nach St. Barbe zu marschiren und dort unter Befehl des Gen. Manteuffel zu treten. Diese Truppen trafen am 1. Sept. Morgens 4 Uhr bei Antilly ein.

Die frz. Corps hatten folgende Stellungen. C. 3. D. Castagny ö. von Fort Queuleu. D. Montaudon, Brg. Clinchant in und bei Noisseville, die andere Brg. vor Montoy. D. Metman und Aymard vor der Linie Servigny—Poix. C. 2. Brg. Lapasset bei Colombey, Aubigny, Coincy. D. Bastoul zu beiden Seiten der Straße nach Saarbrücken; St. Agnan und Flanville waren von ihr besetzt. D. Vergé in Reserve bei Ferme Bellecroix, 1 Rgt. derselben bei Noisseville. C. 4. D. Cissey vor Servigny, D. Grenier vor Poix, D. Lorencez im zweiten Treffen. C. 6, D. Tixier vor Failly, die beiden andern D. gegenüber Vany und Chieulles. Die Garde und sonstigen Truppen waren im allgemeinen in den früher angegebenen Stellungen verblieben. Erfolge hatten die Franzosen nur auf der rechten Hälfte ihrer Schlachtlinie errungen; dort waren Colombey, Aubigny, Coincy, St. Agnan, Flanville, Montoy, Noisseville in ihren Besitz gelangt.

Wiederbeginn der Schlacht am 1. Sept. Als Gen. Manteuffel kurz vor Tagesanbruch erfuhr, daß Noisseville im Besitze der Franzosen verblieben sei, ertheilte er sogleich den Gen. Bentheim und Memerty

Befehl, dieses Dorf zurückzuerobern, weil bei dem zu erwartenden Vordringen des Gegners von dort aus die Stellung Poix—Servigny äußerst gefährdet wurde. Die bei Antilly eingetroffene 18 D. ward angewiesen, die 35 Brg. mit 3 Battr. hinter Malroy—Charly, die 36 Brg. bei Bois de Failly Stellung nehmen zu lassen, die 25 D. und die Corps-Art. des C. IX erhielten Befehl, nach St. Barbe zu rücken. Dort langte die 49. Brg. um 8, die 25 Cav.-Brg. um 9, die Corps-Art. um 10, die 50 Brg. um 11 Uhr Vormittags an. Die 3 Cav.-D. war auf Befehl des Gen. Steinmetz um 3½ Uhr Morgens nach Pouilly abgerückt, statt ihrer nahmen 7 Esc. des C. I Stellung auf dem l. Fl. der 3 Brg.

Bazaine gab am 1. Sept. früh Morgens seinen Corpskommandeurs folgende Anweisungen. „Die gestern begonnenen Bewegungen werden fortgesetzt. Es handelt sich darum, in den Besitz von St. Barbe zu gelangen und den Marsch nach Bettlainville zu erleichtern. Gelingt dies Unternehmen nicht, so behaupten die Corps die eingenommenen Stellungen, befestigen dieselben und ziehen sich am Abend unter den Schutz der Forts St. Julien und Queuleu zurück."

Gen. Bentheim ließ um 5¾ Uhr Morgens seine Batterien wieder in die Stellung Poix—Servigny rücken und die bei letzterem Ort stehenden Battr. gegen Noisseville feuern, während sich im Thale bei Servigny die zum Angriff auf Noisseville bestimmten 14 Kompagnien Inf. sammelten. Um 6¾ Uhr ging diese Inf. von Norden und Osten gegen Noisseville vor, ward aber von den Truppen der Brg. Clinchant und D. Bergé abgewiesen und zum Zurückgehen in eine Stellung am Vallières-Thal genöthigt. Bentheim ließ inzwischen den neuen Angriff auf Noisseville durch Art. einleiten. Seit 9 Uhr feuerten 13 bei Servigny aufgefahrene Battr. anhaltend und wirksam gegen das Dorf Noisseville und die Brauerei. Etwa zu derselben Stunde trafen im Vallières-Thal 4 Bat. der 6 Landwehr-Brg. ein, welche mit zum Angriff auf Noisseville verwendet werden sollten.

Die pr. 3 Brg. hatte seit 5 Uhr Morgens die von Flanville und Montoy anrückenden frz. Kolonnen wirksam von ihren beiden Battr. beschießen lassen. Gegen 6¾ Uhr stießen auf Befehl des Gen. Manteuffel noch 2 Battr. zur 3 Brg., um die Geschützwirkung auf diesem Theil des Schlachtfeldes zu verstärken. Mit 10 Kompagnien rückte Memerty gegen Noisseville vor; er traf jedoch vor diesem Ort erst ein, als die Inf. der 2 Brg. mit ihrem Angriff schon gescheitert und zurückgegangen war. Versuche der 3 Brg., das Dorf und die Brauerei zu erobern, mißlangen, daher führte Memerty seine Truppen wieder nach Retonfay zurück, woselbst inzwischen auch die 25 Cav.-Brg. und 1 Battr. Stellung

genommen hatten. Von Retonfay wurde 1 Bat. der 3 Brg. gegen Flanville vorgeschickt.

Die Stellung Poix—Servigny ward seit dem Morgen von der Art. des C. 4 beschossen, deren Feuer 6 pr. Battr. erwiederten. Ein ernstlicher Angriff des C. 4 erfolgte aber nicht, da L'Admirault von Bazaine Anweisung bekommen hatte, hiermit zu warten, bis C. 3 erfolgreich vorgedrungen sein würde. Gegen den r. Fl. der pr. 1 D. eröffnete seit 7½ Uhr Morgens C. 6 ein heftiges Feuer. Um 8½, 9½ und 11½ Uhr ging D. Tixier zum Angriff auf Failly vor, ward aber jedesmal abgewiesen.

Eingreifen der pr. 28. Brg. in das Gefecht der pr. 1. D. Dem Gen. Pritzelwitz, welcher die Aufgabe hatte, Courcelles gegen feindliche Vorstöße zu sichern, schien die 4 Brg. zu diesem Zweck völlig ausreichend; er befahl deßhalb der 28 Brg., über Ogy und Puche gegen die auf St. Agnan vorgehenden frz. Kolonnen loszurücken. Um 6 Uhr marschirte Gen. Woyna mit 16 K. seiner Brg., den versprengten K. der 3 Brg., 1 Esc., 2 Battr. in dieser Richtung ab. Er fand St. Agnan vom Feind geräumt, dagegen Flanville stark von ihm besetzt, und ließ daher zunächst dieses Dorf durch die Art. beschießen, dann durch die Inf. von Süden angreifen. Gleichzeitig ging von Norden her das Bat. der pr. 3 Brg. gegen das Dorf vor. Die Franzosen wurden rasch daraus verjagt und zogen sich nach Montoy—Coincy hin zurück. Als Le Boeuf das Zurückweichen der D. Bastoul bemerkte, befahl er ihr, wieder vorzugehen und die verlorene Stellung zurückzuerobern. Dies gelang aber derselben nicht, weil angeblich die vorgehenden Kolonnen in Folge des mörderischen Feuers der pr. Batterien kein Terrain zu gewinnen vermochten. Jetzt soll nach einigen Angaben Frossard, nach andern Le Boeuf der D. Bastoul befohlen haben, weiter zurückzugehen, um aus dem Bereich der pr. Batterien zu kommen. Inzwischen hatte Bazaine der D. Castagny Anweisung ertheilt, zur Unterstützung der D. Bastoul vorzugehen; da jedoch letztere Division einen vollständigen Rückzug antrat, stellte D. Castagny den bereits begonnenen Vormarsch ein und verblieb in ihrer Stellung.

Bald nach 10 Uhr gab Bentheim Befehl, Noisseville und die Brauerei, welche längere Zeit wirksam von der pr. Art. beschossen worden waren, zurückzuerobern. Um 10½ Uhr rückten 4 Bat. der 6 Landwehrbrigade und 4 Bat. der 2 Brg. gegen diese Orte vor. Sie fanden dieselben von den Franzosen geräumt und besetzten sie ohne Schwertstreich. Le Boeuf hatte nämlich nach 9 Uhr, als D. Bastoul zum zweitenmal zurückwich, an Bazaine gemeldet, benannte Division habe sich gegen seinen Befehl zurückgezogen, hierdurch sei die rechte Flanke des C. 3 ernstlich gefährdet,

er sehe sich daher genöthigt, seine vorgeschobenen Stellungen aufzugeben. Bald nach 10 Uhr trat C. 3 die Rückwärtsbewegung an.

Gefecht der pr. 4. Brg. Die pr. 4 Brg. hatte während der beschriebenen Vorgänge nur unbedeutende Tirailleurgefechte mit der D. Castagny gehabt. Um 9 Uhr war ein Vorstoß der Preußen gegen Coincy—Aubigny von den Franzosen abgewiesen worden. Um 10 Uhr räumten die Preußen Mercy le Haut, welches anhaltend vom Fort Queuleu beschossen wurde.

Gefechte auf dem r. pr. und l. frz. Fl. C. 6 hatte seit dem Morgen stärkere Inf.-Abtheilungen auf den nördlichen Rand des Thales Vany—Malroy vorgeschoben. Um $8^1/_2$ Uhr eröffnete frz. Art. von Chieulles aus ihr Feuer gegen Rupigny, frz. Inf. ging umfassend gegen diesen Ort vor. Die pr. Inf. räumte Rupigny, erhielt aber bald Verstärkungen und verjagte nach kurzem Kampf die Franzosen aus dem Dorf. Um die am nördlichen Rand des Thales Vany—Malroy eingenisteten frz. Abtheilungen zu vertreiben, unternahmen erst Gen. Wrangel mit 4 Bat. und 2 Battr., dann um $10^1/_2$ Uhr Gen. Kummer mit 9 Bat. kräftige Vorstöße; ersterer griff den Thalrand östlich von Rupigny—Failly, letzterer den Thalrand westlich von Rupigny an. Die Franzosen wurden hierdurch genöthigt, sich nach dem südlichen Rand des Thales Vany—Malroy zurückzuziehen.

Anordnungen des Prinzen Friedrich Karl am Vormittag des 1. Sept. Prinz Friedrich Karl ertheilte am Vormittag des 1. Sept. vom Horimont aus folgende Befehle. C. III erhielt um 8 Uhr Anweisung, eine Division und zahlreiche Artillerie nach Maizières zu entsenden, C. X, alle disponibeln Truppen auf das rechte Ufer rücken zu lassen und selbstständig in den Kampf einzugreifen. Um $9^1/_4$ ward C. VII angewiesen, nach dem östlichen Theil des Schlachtfeldes abzumarschiren, C. VIII sollte vorläufig die Cernirungslinie des C. VII mit besetzen. Die Division des C. III traf um 11 Uhr Vormittags bei Maizières ein, vom C. X stand um diese Zeit je eine Division bei Argancy und Antilly. Von $6^1/_2$—$9^1/_2$ Uhr vernahm man in Malancourt deutlich den Kanonendonner der Schlacht bei Sedan (12 Ml. direkte Entfernung). Prinz Friedrich Karl beauftragte einen Offizier, genau zu beobachten, ob dieser im Westen vernommene Kanonendonner an Heftigkeit zu- oder abnehme.

Rückzug der Franzosen nach dem verschanzten Lager. Wie angegeben, hatte das Zurückziehen der D. Bastoul auch C. 3 zum Verlassen seiner vorderen Gefechtsstellungen bewogen. Bazaine ertheilte nun auch an C. 4 und 6 Befehl, zurückzugehen. Bald darauf befahl er, daß alle Corps wieder in ihre früheren Lager bei Metz zurückmarschiren

sollten. Seit Mittag war die ganze Rheinarmee im vollen Rückzug dorthin begriffen. Derselbe erfolgte in vorzüglicher Ordnung und ward von den Deutschen fast gar nicht inkommodirt. Bazaine soll auf dem Rückmarsch zu einigen Generälen geäußert haben, es sei sehr zu bedauern, daß C. 2 und 3 gerade in dem Moment zurückgewichen seien, als er eben der Garde-Voltigeur-Brigade Befehl zu einem kräftigen Vorstoß ertheilt hatte.

Die Metzer Einwohnerschaft hatte mit Bestimmtheit erwartet, daß es der Rheinarmee gelingen werde, die feindlichen Linien zu durchbrechen, nach dem Innern Frankreichs abzumarschiren und die Deutschen zur Aufhebung der Blokade zu veranlassen. Eine ungeheure Aufregung ergriff daher die Bevölkerung, als sich am 1. Sept. gegen Mittag das Gerücht in der Stadt verbreitete, die Rheinarmee sei geschlagen worden und fliehe, vom Feinde verfolgt, nach dem verschanzten Lager zurück. Tausende von Menschen eilten auf die Wälle von Porte Mazelle bis Porte Pontifroy, um sich zu überzeugen, ob die Truppen wirklich nach Metz zurückkehrten. Als jeder Zweifel hieran geschwunden war, brach die auf den Wällen versammelte Menschenmenge in lautes Klageschrei aus. Sie ward hierauf von Generalstabsoffizieren in sehr brüsker Weise zum Verlassen der Wälle und zum Zurückkehren in die Stadt genöthigt.

Prinz Friedrich Karl befürchtete, der Gegner werde noch am Nachmittag des 1. Sept. größere Vorstöße gegen den l. Fl. des C. I versuchen, und befahl deßhalb dem C. VII, nach Mercy le Haut zu rücken. Als im Verlauf des Nachmittags erkannt wurde, daß die Franzosen an diesem Tage nicht mehr die Offensive ergreifen würden, erhielt C. VII Anweisung, vorläufig bei Pournoy zu verbleiben. Die meisten andern Cernirungstruppen begannen schon am 1 Sept. Nachmittags nach ihren vor der Schlacht innegehabten Stellungen zurückzumarschiren. Um 1½ Uhr Nachmittags trafen die ersten Truppen (8 Bat., 5 Escadrons) des C. XIII bei Petit Marais ein.

Die Deutschen verloren in dieser zweitägigen Schlacht an Todten, Verwundeten, Vermißten 126 Offiz., 2850 M., von denen etwa drei Viertel dem C. I angehörten. Der Gesammtverlust der Franzosen betrug 145 Offiz., 3397 M. Hiervon kamen 89 Offiz., 2034 M. auf C. 3, 32 Offiz., 867 M. auf C. 4, 20 Offiz., 368 M. auf C. 6, 4 Offiz., 126 M. auf C. 2, 2 M. auf die Garde. Von benannten 4 Offiz., 126 Mann des C. 2 waren 4 Offiz. 96 M. verwundet, 8 Mann todt, 22 M. vermißt. Aus dieser auffallend geringen Verlustliste des C. 2 während des zweitägigen Kampfes geht hervor, daß dasselbe den mit großer Energie operirenden Marschall Le Boeuf nur sehr mangelhaft unterstützte und daß D. Bastoul am 1. Sept. gar nicht in ein so fürchterliches pr.

Artilleriefeuer gerathen sein kann, wie sie anzugeben für gut befand, um ihren Rückzug zu motiviren.

Kritik des französischen Durchbruchsversuchs. Bereits früher ist dargelegt worden, daß am 31. August die ganze deutsche Cernirungslinie des rechten Moselufers nur höchst mittelmäßig in passagerer Weise befestigt und im Ganzen mit c. 45000 M., 180 Gesch. besetzt war. Gegen die von etwa 30000 M., 100 Gesch. besetzte, nothdürftig zur Vertheidigung eingerichtete Linie Malroy—Ars Laquenexy konnte Bazaine am 31. Aug. Morgens mit mindestens 150000 M., 600 Gesch. in fast überraschender Weise vorbrechen. Allerdings wäre es zu letzterem Behuf nothwendig gewesen, daß schon nach den am 26. Aug. gemachten schlimmen Erfahrungen die Mosel ober- und unterhalb Metz mit einer großen Anzahl von Kriegsbrücken überbrückt wurde, daß ferner der Uebergang der Corps vom linken nach dem rechten Moselufer schon am 30. Aug. Abends begann und so geräuschlos, wie nur irgend möglich, ausgeführt wurde; alsdann konnte die Schlacht am 31. Aug. Morgens um 7 oder 8 Uhr beginnen. Während der Hauptangriff gegen die Stellungen der D. Kummer und der pr. 2 D. erfolgte, mußten nun unbedingt gleichzeitig größere, drohende Demonstrationen, besser aber noch wirkliche, von stärkeren Streitkräften ausgeführte Nebenangriffe gegen die Stellungen Fèves—Amelange und Pouilly—Peltre gemacht werden, damit D. Kummer und die pr. 2 D. möglichst lange ohne Unterstützung verblieben. Zu diesen Nebenangriffen konnte Bazaine unbeschadet der Sicherheit des verschanzten Lagers und der Festung etwa zwei Drittel der Festungsgarnison, also etwa 20000 M., und hiervon die eine Hälfte gegen die Stellung des C. X, die andere gegen die Linie Pouilly—Peltre verwenden. Da aber Bazaine selbst einsah, daß die zum Verbleiben in Metz bestimmte Garnison, welche aus der Linien-Division Laveaucoupet, mehreren Depotbataillonen, den städtischen Mobilgarden &c. bestand und ca. 30000 M. zählte, nach erfolgtem Abmarsch der Rheinarmee für eine nachhaltige Vertheidigung des Platzes nicht genüge, so würde es am besten gewesen sein, wenn er außer der D. Laveaucoupet noch eine zweite Linien-Division im verschanzten Lager zurückgelassen hätte. Alsdann konnten am 31. Aug. Morgens, während C. 6, 4, 3, 2, Garde und Reserven gegen D. Kummer und die pr. 2 D. vordrangen, gleichzeitig ca. 15000 M. der Festungsgarnison gegen die Stellung des C. X, und ebenso viele Streitkräfte gegen die Linie Pouilly—Peltre vorgehen. Man darf kaum bezweifeln, daß D. Kummer und die pr. 2 D., von benannten überlegenen Streitkräften in fast überraschender Weise angegriffen, trotz der heldenmüthigsten Gegenwehr bald zu immer weiterem Zurückweichen gezwungen werden mußten, da sie in Folge der gleichzeitigen Nebenangriffe der

Franzosen gegen die Stellungen des C. X und der pr. 1 D. längere Zeit auf das Eintreffen genügender Verstärkungen nicht zu rechnen hatten. Eine kräftige Verfolgung der D. Kummer und der pr. 2 D. durch di starken frz. Cav.-Massen und durch zahlreiche Art. wäre nun ebenso geboten gewesen, wie ein unaufhaltsames Vordringen des C. 6 gegen Argancy und Hauconcourt, um dem Gegner den Uebergang über die dortigen Brücken zu verwehren und die Zerstörung derselben zu bewirken. Am 31. Abends konnte die Rheinarmee bei Thionville auf dem rechten Moselufer angelangt sein, am 1. Sept. den Uebergang auf das linke Ufer beginnen. Ihr weiteres Schicksal würde nun allerdings, da inzwischen bereits die Katastrophe von Sedan eingetreten war, darin bestanden haben, daß sie nach einer Reihe von neuen blutigen Kämpfen mit den Armeen I, II, III zum Uebertritt auf belgisches Territorium gezwungen wurde.

Wie lange Zeit es am 31. Aug. dauerte, bevor die Deutschen, obwohl sie seit 9 Uhr Morgens genau den vom Gegner auf Malroy—Laquenexy beabsichtigten großen Vorstoß erkannten, entsprechende Verstärkungen auf dieser Linie zur Stelle hatten, ergiebt sich daraus, daß sie am Abend des 31. daselbst erst über ca. 50000 M., 174 Gesch. und am 1. Septbr. Mittags erst über ca. 74000 M., 290 Gesch. verfügten. Allerdings ließ es Prinz Friedrich Karl bei der ihm nachgerade genügend bekannt gewordenen Zaghaftigkeit der frz. Generäle vor kräftigen Offensivstößen verhältnißmäßig lange Zeit darauf ankommen, ob nicht die geringe auf der Linie Malroy — Ars Laquenexy stehende deutsche Truppenzahl dem Gegner erfolgreichen Widerstand zu leisten vermöge, und legte den Hauptwerth darauf, falls der Durchbruchsversuch gelinge, gleich mit etwa 4 Corps nach Thionville zu marschiren und dort der Rheinarmee die Passage über die Mosel zu verwehren. Es wurden aus diesem Grunde am 31. Aug. nur geringe Verstärkungen nach dem Schlachtfeld dirigirt. Es ergiebt sich jedoch nach überschläglicher Berechnung, daß, wenn gleich am 31. Aug. um 9 Uhr Morgens, als die Absicht der Franzosen deutlich erkannt wurde, alle Corps der Cernirungsarmee — die Stärke jedes Corps zu ca. 21000 M., 84 Gesch. angenommen — Befehl erhielten, mit etwa 7000 M. 21 Gesch. in den bisherigen Stellungen zu verbleiben, mit 14000 M., 63 Gesch. nach dem Schlachtfeld abzurücken, eine lange Zeit verging, bis die Deutschen daselbst eine der französischen Armee annähernd gleiche Truppenzahl aufgestellt hatten. Sie konnten daselbst um 12 Uhr Mittags ca. 57000 M., 180 Gesch., um 2 Uhr Nachmittags ca. 80000 M., 300 Gesch., um 4 Uhr Nachmittags ca. 100000 M., 400 Gesch., um 7 Uhr Abends höchstens 120000 M., 500 Gesch., die günstigsten Verhältnisse vorausgesetzt, zur Stelle haben. Auch hieraus geht also unzweifelhaft hervor, daß Bazaine, wenn er der kurz angedeuteten Dispo-

sition gemäß handelte, das angestrebte Ziel schon am 31. Aug. unbedingt erreichen mußte.

Depesche Bazaine's. Verwendung der Rheinarmee vom 2.—22. Sept. Am 1. Sept. sandte Bazaine an den Kaiser und an den Kriegsminister Depeschen folgenden Inhalts. „Nach einem energischen Vorstoß in der Richtung von St. Barbe, welcher eine zweitägige Schlacht zur Folge hatte, befinden wir uns wieder im verschanzten Lager von Metz. Unsere Feld-Art. besitzt wenig Munition, wir haben Mangel an frischem Fleisch und Biscuit. Unser Sanitätswesen ist mangelhaft; Metz ist von Verwundeten überfüllt. Trotz der fortwährenden Kämpfe ist die Moral unserer Truppen gut. Ich fahre fort, alle Anstalten zu treffen, um mich aus dieser Situation zu befreien, aber der uns umgebende Feind ist sehr stark. General Decaen ist todt. Wir haben 18000 Kranke." Bazaine erklärt in seinem «rapport sommaire», er habe niemals erfahren, ob diese Depeschen ihren Bestimmungsort erreicht hätten, denn seit dem 31. Aug. sei ihm jede Verbindung mit dem Gouvernement abgeschnitten gewesen.

Die Rheinarmee verblieb vom 2.—22. Sept., also volle drei Wochen, in der striktesten Defensive und unternahm keinerlei Ausfälle behufs Proviantirung, obwohl aus obiger Depesche hervorgeht, daß Bazaine schon am 1. Sept. über die ungenügende Proviantirung der Festung vollständig informirt war. Die täglich schlechter werdende materielle Lage der frz. Truppen ist bereits früher eingehend dargelegt worden. An der Beendigung der detachirten Forts und an der Anlage starker Zwischenbefestigungen ward seit dem 1. Sept. mit großem Eifer von den Truppen der Rheinarmee gearbeitet.

Verhalten der Metzer Bürgerschaft. Ursachen ihrer Erbitterung gegen Bazaine und Coffinières. Die Metzer Bürgerschaft hatte schon seit der Schlacht von Spicheren und dem hierauf folgenden Rückzug der Rheinarmee nach Metz die Ueberzeugung erlangt, daß es bei ihrer Stadt zu blutigen Kämpfen kommen werde und derselben ernste Zeiten bevorständen. Sie gab nunmehr durch Worte und Thaten zu erkennen, daß sie gewillt sei, freudig Gut und Blut für die Vertheidigung des vaterländischen Bodens zu opfern, sie bewies sich gleich patriotisch gegen die Rheinarmee wie gegen die nach Metz geflüchtete Landbevölkerung, sie folgte begeistert den Aufforderungen zum Eintritt in die Nationalgarden, Freicorps, Krankenpflegevereine, sie stellte bereitwilligst den in Geldverlegenheit befindlichen Staatsbehörden ihre städtischen Kassen und den wegen Unterbringung der Tausende von Verwundeten in Verlegenheit gerathenden Militärbehörden ihre sämmtlichen städtischen wie privaten Gebäude zur Verfügung. Man darf mit Recht behaupten,

daß in vielen Beziehungen die Metzer Bürgerschaft weitsehender und fürsorglicher war, als die Metzer Kommandantur, und daß sie vom Beginn bis zum Ende der Blokade richtigere Anschauungen über die Art und Weise entwickelte, in welcher ihre Vaterstadt am besten und längsten vertheidigt werden könne, als Marschall Bazaine mit seinem gesammten Generalstab.

In verschiedenen glaubwürdigen französischen Schriften, welche die Blokade von Metz behandeln, wird mit Bestimmtheit versichert, daß zu jener Zeit, als die Rheinarmee, vom Feind gefolgt, nach Metz zurückging und für die Festung immer drohender die Gefahr einer Blokade oder Belagerung auftrat, zahlreiche außerhalb des verschanzten Lagers lebende reiche Fermiers den General Coffinières bitten ließen, ihre großen Vorräthe an Fourragen, Vieh und Proviant aller Art nach Metz schaffen und der Militärbehörde zur Verfügung stellen zu dürfen. Sie begründeten ihre Bitte damit, daß, wofern dies nicht geschähe, alle jene Vorräthe von den Feinden geraubt oder durch Bombardements und Schlachten vernichtet werden würden. Coffinières erklärte diese Besorgnisse für durchaus unbegründet und nahm die Anerbietungen der Fermiers nicht an. In der Lazarethfrage ergriffen die Metzer Bürgerschaft und die Ostbahngesellschaft die Initiative. Erstere ließ für ihre Rechnung, welche allerdings die Militärbehörden später zu berichtigen versprachen, auf Insel Chambières Baracken für 2000 Verwundete bauen, letztere ließ durch den Ingenieur Dietz eine große Anzahl Eisenbahnwaggons mit Hängematten versehen und in sonstiger Weise zur Aufnahme von Blessirten einrichten. Diese «waggons hôpitaux» wurden auf Place royale aufgestellt. Die sich gleich nach der Schlacht von Saarbrücken in großer Anzahl bildenden Metzer Krankenpflegevereine waren rastlos thätig, alle zur Unterbringung und Verpflegung einer großen Menge von Verwundeten nöthigen Gegenstände zu beschaffen und bereit zu halten; ohne diese weise Fürsorge der Metzer Einwohner würden für jene Tausende von Verwundeten, welche seit dem 14. Aug. nach Metz geschafft wurden, sehr traurige Zustände eingetreten sein. Als nach dem 26. Aug. in der Stadt bekannt wurde, die Feldartillerie habe Mangel an Geschossen, stellten die Metzer Eisenindustriellen bereitwilligst ihre Ateliers den Artilleriebehörden zur Verfügung, um die Anfertigung von Geschossen daselbst ausführen zu lassen; wie bei dieser Gelegenheit, so wurde in allen anderen Fällen den Wünschen der Militärbehörden unverzüglich und aufs eifrigste Seitens der Bürgerschaft nachgekommen. Coffinières gesteht selbst in seiner Schrift «réponse à mes détracteurs» ein, daß die Metzer Bürgerschaft von den edelsten, patriotischen Gesinnungen erfüllt gewesen sei, dagegen giebt Bazaine an einer Stelle seines «rapport sommaire», wohl sehr mit Unrecht,

eine Andeutung, als ob die Lothringer Bevölkerung sich durchschnittlich wenig patriotisch gezeigt habe.

Wir geben nunmehr, etwas vorgreifend in die weitere Schilderung der in Metz bis zur Kapitulation herrschenden Stimmung, eine kurze Uebersicht der Ursachen, welche eine stetig wachsende Mißstimmung der Metzer Bevölkerung gegen Bazaine und Coffinières hervorriefen. Als am 19. Aug. die Rheinarmee nach drei blutigen Schlachten, angeblich um sich zu retabliren, nach dem verschanzten Lager von Metz zurückging, betrachtete die städtische Bevölkerung mit Recht die Situation dieser Armee für noch keineswegs bedenklich. Niemand zweifelte daran, daß Bazaine nach erfolgter Retablirung derselben eine neue Schlacht schlagen, ohne große Schwierigkeit die deutschen Linien durchbrechen und den Abmarsch nach Châlons erzwingen werde. Einen wesentlichen Bestandtheil der alsdann in Metz verbleibenden Garnison bildete die städtische Nationalgarde, welche seit dem 1. Aug. einberufen worden war. Zunächst trat nun bei der Nationalgarde eine gewisse Gereiztheit gegen Coffinières ein, weil sie sich von ihm mit auffallender Geringschätzung behandelt und nicht in der gewünschten Weise verwendet sah. Die Metzer Civilbevölkerung nahm selbstverständlich die Partei der aus ihr hervorgegangenen Nationalgarde und somit bestand denn bereits seit Ende August eine Mißstimmung der ganzen Metzer Einwohnerschaft gegen Coffinières, welche im weiteren Verlauf der Blokade mancherlei drohende Demonstrationen hervorrief.

Marschall Bazaine genoß zunächst das unbegrenzte Zutrauen der Metzer Bevölkerung. Alle Metzer Journale waren voll des Lobes über die glänzenden Siege, welche er am 14., 16., 18. Aug. gewonnen hatte, und prophezeiten den Metz umgebenden Armeen ihre baldige vollständige Vernichtung in der nächsten von der Rheinarmee zu schlagenden Schlacht. Einige Verwunderung erregte allerdings schon bei den Metzern die sonderbare Demonstration der Rheinarmee am 26. Aug., über welche sogar Offiziere derselben der Bürgerschaft gegenüber bittere Spöttereien und herbe Kritiken machten. Man beruhigte sich jedoch bald, da allgemein erzählt wurde, Bazaine habe gerade an jenem Tage, als er die Armee zur Schlacht führte, Nachricht bekommen, daß die Armee von Châlons im Anmarsch auf Metz begriffen sei, er habe nunmehr vorgezogen, die Schlacht zu verschieben, um dann vereint mit Mac Mahon desto sicherer die Armeen des Prinzen Friedrich Karl und des Generals Steinmetz zu vernichten. Die gesammte Metzer Bevölkerung gerieth in große Begeisterung, als dieser Moment am 31. Aug. gekommen zu sein schien und die Rheinarmee gegen die deutschen Linien vorbrach. Da im Verlauf dieses Tages durchweg günstige Nachrichten vom Schlachtfeld einliefen, so herrschte in der Stadt eine sehr frohe Stimmung, niemand zweifelte an einem glänzenden

Sieg der französischen Truppen, durch welche die ganze Kriegslage eine günstige Wendung für Frankreich nehmen werde. Um so größer war die Bestürzung in der Stadt, als am 1. Sept. die gesammte Rheinarmee nach dem verschanzten Lager zurückkehrte und sich die Nachricht verbreitete, es sei derselben allein überhaupt nicht mehr möglich, die stark verschanzte und besetzte deutsche Cernirungslinie zu durchbrechen, dies könne nur geschehen, wenn die Armee von Châlons, welche zuvörderst noch die Armee des Kronprinzen von Preußen schlagen müsse, nahe genug an Metz herangekommen sein würde. Die Metzer Bevölkerung setzte jetzt ihre ganze Hoffnung auf Mac Mahon; in der Zeit vom 2.—8. Sept. cirkulirten täglich in der Stadt Nachrichten von glänzenden Siegen, welche derselbe über die Armee des Kronprinzen gewonnen haben sollte. Seit dem 13. Sept. war jedoch in ganz Metz die Katastrophe von Sedan, die Gefangennahme des Kaisers, Mac Mahon's, des größten Theils der Armee von Sedan, die am 4. Sept. dekretirte Abschaffung des Kaiserthums und die Proklamirung der Republik durch die glaubwürdigsten Nachrichten bekannt und die Richtigkeit dieser Ereignisse außer jeden Zweifel gestellt worden; Coffinières fühlte sich sogar selbst veranlaßt, allerdings mit auffallender Reserve, die Bürgerschaft von dem angeblich in Paris Vorgefallenen in Kenntniß zu setzen.

Von diesem Zeitpunkt an trat nun auch gegen Bazaine eine täglich wachsende und schließlich in vollständige Erbitterung ausartende Mißstimmung der Metzer Nationalgarde und Civilbevölkerung ein. Der weitaus größere Theil der Metzer war republikanisch gesinnt und wünschte die officielle Proklamirung der Republik Seitens der obersten, damals allein maßgebenden Metzer Militairbehörden; diese gaben jedoch durch ihr ganzes Verhalten zu verstehen, daß sie immer noch das Kaiserreich als von Rechtswegen existirend betrachteten, gingen auf die Wünsche der Metzer Bevölkerung nicht nur nicht ein, sondern intriguirten sogar, wie dies in Metz schon seit dem 24. Sept. ruchbar wurde, insgeheim zu Gunsten der gestürzten Dynastie. War einerseits nur die Metzer republikanische Partei über dies Benehmen Bazaine's und Coffinières höchlichst entrüstet, so waren alle Parteien der Metzer Civilbevölkerung darin einig, daß die Art und Weise, in welcher Bazaine seine Armee zur Vertheidigung des Platzes verwendete, selbst dem Laien höchst eigenthümlich und fehlerhaft erscheinen mußte. Niemand vermochte zu begreifen, daß es der 170000 M. starken Rheinarmee, welche Mitte September noch vollständig kampf- und marschfähig war, so ganz unmöglich sein solle, die Linien des Feindes zu durchbrechen, dessen Gesammtstärke nach glaubwürdigen in Metz bekannt gewordenen Nachrichten die der Rheinarmee nur ganz unbedeutend übertraf. Niemand vermochte ferner zu begreifen, warum Ba-

zaine vom 2.—13. Septbr., an welchem letzteren Tage erst das Schicksal der Armee von Châlons positiv in Metz bekannt wurde, auch nicht einen einzigen größeren Ausfall gegen den Feind gemacht hatte, wäre derselbe auch nur behufs der Proviantirung der Rheinarmee ausgeführt worden, deren mangelhafte, mehr und mehr zur Neige gehende Verpflegung Bazaine ganz genau kannte. Niemand begriff endlich, warum Bazaine seit dem 13. Sept, als ihm jede Hoffnung auf Entsatz durch die Armee Mac Mahon's genommen und die Aussicht auf baldigen Entsatz durch eine im Süden Frankreichs gebildete Armee noch sehr problematisch war, nicht jetzt noch einen letzten Versuch machte, wenigstens für einen Theil der Rheinarmee den Abmarsch zu erzwingen und, wofern dies wirklich so ganz unmöglich war, weßhalb er jetzt nicht nach dem Beispiel der Metzer Festungskommandanten in den Jahren 1814 und 15 unaufhörlich große, weithin ausgedehnte Ausfälle behufs Erbeutung von Subsistenzmitteln für seine Truppen veranstaltete. Der größte Theil der Rheinarmee theilte diese Anschauung der Metzer; einerseits die täglich zunehmende Noth in den Lagern, andererseits die gleichfalls täglich wachsende Mißstimmung der Truppen wie Bürger bewogen dann endlich Bazaine, seit dem 22. Sept. größere Ausfälle anzuordnen. Am 10. Oct. wurden dieselben im Kriegsrath für unnütz erklärt, die Conventions- und Kapitulationsverhandlungen Bazaine's mit dem König Wilhelm I und dem Prinzen Friedrich Karl nahmen jetzt ihren Anfang. So geheim Bazaine dieselben zu halten versuchte, so blieben sie doch der Metzer Bevölkerung nicht verborgen. Ein allgemeiner Wuthschrei gegen Bazaine und Coffinières drang jetzt durch die ganze Stadt, und wenn nicht wirklich der größte Theil der Rheinarmee die von Bazaine so vielfach gepriesene Moral besessen, die großen militairischen Tugenden der Disciplin und des unbedingten passiven Gehorsams aufs äußerste gewahrt und allen Agitationen der Metzer Bevölkerung, deren Gesinnungen auch die ihrigen waren, widerstanden hätte, so konnte leicht der Fall eintreten, daß die Forderungen der Metzer: Entsetzung Bazaine's und Coffinières von ihren Stellungen, Uebertragung derselben auf andere Generäle und das Schlagen einer letzten großen Schlacht vor dem verschanzten Lager, in Erfüllung gingen. Der Ausgang dieses in der ersten Dekade des October gekämpften letzten Verzweiflungskampfes der Rheinarmee, welche nur noch wenig Artillerie und Cavallerie besaß, konnte allerdings kaum zweifelhaft sein, der Sieg würde entschieden den Deutschen zugefallen sein, die Rheinarmee hatte dann aber durch diese letzte große Schlacht bewiesen, daß sie vor der nunmehr unvermeidlich werdenden Kapitulation alles gethan hatte, um ehrenvoll zu unterliegen.

Die Metzer Ambulanzen. Für die Unterbringung der in der

Schlacht bei Colombey—Nouilly verwundeten Soldaten reichten noch das Militärhospital, die Baracken auf Insel Chambières, die Waggons auf Place royale und die Kasernenräume aus. Nach der Schlacht bei Vionville sah sich aber Coffinières bereits genöthigt, die Municipalität und Bürgerschaft zu bitten, ihm möglichst viele städtische Gebäude für Unterbringung der schwer Verwundeten zu überweisen und den leichter Verwundeten in Privathäusern Unterkunft und Verpflegung zu geben. Die Metzer kamen dieser Aufforderung bereitwilligst nach, wofür Coffinières ihnen seinen herzlichsten Dank ausdrückte. Zugleich machte er bekannt, daß für jeden in einem Privathaus untergebrachten und verpflegten verwundeten oder kranken Soldaten pro Tag 2 Fr. Vergütigung bezahlt werden sollten, damit auch die ärmere Bürgerschaft in die Lage versetzt werde, Verwundete bei sich aufzunehmen. Nach der Schlacht bei Gravelotte beherbergte Metz etwa 18000 verwundete oder kranke Soldaten. Fast jeder Hausbesitzer hatte einigen leichter Verwundeten Unterkunft gegeben, außerdem waren etwa 70 Ambulanzen in der Stadt eingerichtet. Das Militärhospital, alle städtischen Spitäler, die Waisenhäuser, das Lyceum und sämmtliche anderen Schulgebäude, die Präfektur, der Justizpalast, das Bischofspalais, das Jesuitenkolleg, das große Seminar, alle Klöster, die école d'application, sämmtliche disponibeln Kasernenräume, die Tabaksmanufaktur, das städtische Arresthaus und außerdem verschiedene Staats-, städtische und kirchliche Gebäude waren mit Verwundeten belegt, auf der Esplanade hatte man 1800 Verwundete in Zelten untergebracht. Sämmtliche Civilärzte, Chirurgen, Pharmazeuten hatten sich den Militairbehörden zur Verfügung gestellt und waren in den Ambulanzen beschäftigt. Die Metzer Einwohner, besonders die Frauen, waren unermüdlich in der Pflege der Verwundeten; von allen Familien wurden Betten, Matratzen, Strohsäcke, Decken, Kleider, Wäsche, Verbandzeug, Charpie, Geschirr, Speise und Trank, Utensilien aller Art nach den Lazarethen geliefert, in denen, wie leicht begreiflich, an allem Nothwendigsten Mangel herrschte. Der Metzer Clerus, welchem Bischof Dupont mit rühmlichem Eifer voranging, spendete den Kranken und Sterbenden geistlichen Trost; seit dem 7. Sept. wurde täglich abwechselnd in einer der Metzer Pfarrkirchen eine stille Messe für die vor dem Feinde gefallenen oder in den Lazarethen gestorbenen französischen Soldaten gelesen. Im Ganzen starben in Metz etwa 7000 M., welche in einem gemeinsamen Grab auf dem Kirchhof Chambières beerdigt wurden. Die größte Anzahl von verwundeten resp. kranken Soldaten beherbergten die Metzer Ambulanzen in der Mitte des October, nämlich etwa 23000 Mann, wovon ungefähr 7500 Verwundete waren. Am Tage der Kapitulation befanden sich etwa 20000 verwundete und kranke Soldaten in Metz. Durch die Fürsorge der Aerzte,

welche für häufige Desinfektion der Lazarethe sorgten, wurden bis zum Beginn des October bösartige Lazarethepidemien vermieden, erst seit dieser Zeit traten solche in mehreren Ambulanzen auf. Bei dem bald eintretenden Mangel an Desinfektions-Materialien mußte zu verschiedenen Ersatzmitteln gegriffen werden; so machte unter andern Coffinières bekannt, daß Kaminruß dazu geeignet sei, eine reine, gesunde Luft in Krankenstuben zu erhalten, und daß pro 1 Liter nach den Ambulanzen gelieferten Ruß 1 Fr. bezahlt werden würde. Am 2. Sept. ward General Decaen, Commandeur des C. 3, welcher seinen am 14. Aug. erhaltenen Wunden erlegen war, feierlichst von Rue Nexirue aus zur Ruhe bestattet. Bazaine, Canrobert, Le Boeuf, Changarnier trugen die Quasten des Leichentuchs, in der militairischen Leicheneskorte befand sich auch ein Bataillon der Metzer garde nationale sédentaire. Am 13. Sept. machte Maire Maréchal bekannt, daß während der Dauer der Blokade Museum und Bibliothek der Stadt täglich für die reconvalescenten Militairs geöffnet seien und die société d'archéologie et d'histoire eine Reihe von Vorträgen über Metzer und Lothringer Geschichte halten werde, zu deren Besuch jene Militairs eingeladen würden. Am 25. Sept. gab Coffinières folgenden Erlaß, aus welchem hervorgeht, daß verschiedene verwundet gewesene und wiederhergestellte, bei der Bürgerschaft untergebrachte Offiziere sich nicht sehr beeilten, zu ihren Truppentheilen zurückzukehren. „Im Auftrag des Herrn Oberkommandeurs werden diejenigen Offiziere der Armee, welche bei der Bürgerschaft verpflegt werden, aufgefordert, die ihnen bewilligte Gastfreundschaft nicht zu mißbrauchen und sich möglichst bald bei ihren Corps einzufinden." Am 1. Oct. gab Coffinières folgenden Erlaß. „Verschiedene Militairs aller Grade verlassen die Ambulanzen, in denen sie behandelt werden, ohne Erlaubniß und ohne irgend welche Mittheilung zu machen, und begeben sich nach anderen Ambulanzen. Hierdurch wird natürlich Besorgniß und Unruhe hervorgerufen, und der Lazarethdienst erschwert. Kein Verwundeter oder Kranker darf ohne Erlaubnißschein die Ambulanz, welcher er zugetheilt ist, verlassen; Zuwiderhandelnde werden durch die Gensdarmerie aufgesucht und eventuell von den Militairbehörden bestraft werden."

Die Metzer Nationalgarden und Franctireurs-Corps. Eine genaue Angabe der Stärke derjenigen Truppen, welche am 14. Aug., als die Rheinarmee von Metz abzumarschiren beabsichtigte, die Garnison dieses Platzes bilden sollten, haben wir nirgends zu finden vermocht. Wir glauben jedoch nach überschläglicher Berechnung die Gesammtzahl der damals zum Verbleiben in Metz bestimmten Garnison, welche aus der Division Laveaucoupet, einem Genie-Regiment, verschiedenen Depotbataillonen und Detachements, den städtischen Nationalgarden, den Douaniers und

Franctireurs bestehen sollte, auf ca. 30000 M. veranschlagen zu können. Wir rechnen hierbei die D. Laveaucoupet und das Genie-Regiment zu ca. 10000 M., die Depotbataillone und Detachements zu ca. 8000 M., die Nationalgarden, Douaniers und Franctireurs zu ca. 12000 M. Coffinières macht in seiner «réponse à mes détracteurs» über die ihm zugetheilte Garnison folgende Angabe, aus welcher hervorgeht, daß er eigentlich selbst wohl niemals während der ganzen Cernirungszeit die Effektivstärke seiner Garnison kannte. „Die Division Laveaucoupet hat niemals aufgehört, einen Bestandtheil der Rheinarmee zu bilden, sie war nur zeitweise zum Dienst in den Forts kommandirt. (An einer andern Stelle erwähnter Brochüre sagt dagegen Coffinières direkt, die Division Laveaucoupet habe zu seinen Garnisontruppen gehört). Das Genie-Regiment stand mit allen seinen Kompagnien im Felde und war nur ein Depot von Rekruten und Reserven. Die Depottruppen und die verschiedenen Detachements waren nichts weniger, als formirte Corps. Ich gab mir viel Mühe, aus ihnen Bataillone zu formiren, welche „Metzer Bataillone" heißen sollten; trotz des guten Willens ihrer Chefs, trotz der aufopfernden Hingebung des Generals Vercly, welcher jene Bataillone kommandirte, ist mir diese Formation niemals gelungen, denn die Mannschaftsbestände wechselten fortwährend. Man hat mir vorgeworfen, ich hätte die Mobilgarden als zu jedem Dienst untauglich, gewissermaßen als Null betrachtet. Die Wahrheit ist, daß drei Mobilgarden-Bataillone, deren Gesammtstärke höchstens 2500 M. betrug, sich inmitten der Armee von Metz befanden. Offiziere, wie Unteroffiziere und Soldaten besaßen eine sehr mangelhafte militairische Ausbildung. Ein Oberst erhielt sogleich das Kommando über diese Truppe; fast gleichzeitig trafen nun aber die zahlreichen Verwundetentransporte ein; ich brauchte enorm viele Soldaten für den Lazarethdienst, für den Wachtdienst an den Thoren und auf den Wällen, und verwendete hierzu die Mobilgarde, die einzige regelrecht formirte Truppe, welche Metz besaß." Als in der ersten Dekade des October die Metzer Bevölkerung ungestüm von Coffinières verlangte, er solle Bazaine bewegen, mit der Rheinarmee von Metz abzumarschiren, weil sonst die Proviantvorräthe der Festung in kurzem aufgezehrt sein würden, stellte Coffinières, sei es in ernstlicher Absicht, sei es nur, um die aufgeregten Metzer zu beschwichtigen, einen hierauf bezüglichen Antrag an Bazaine. Er verlangte von ihm 20000 Mann Linientruppen als Garnison des Platzes, weil die Nationalgarden rc. nur für den inneren Dienst brauchbar seien. Bazaine soll Coffinières geantwortet haben, er wundere sich sehr, daß derselbe jetzt, wo doch die Forts in so starken Vertheidigungszustand gebracht worden seien, 20000 Mann Linientruppen als Garnison verlange, während er am 14 Aug., als die Forts noch kaum ver-

theidigungsfähig waren, 18000 M. Linientruppen als vollständig für die Vertheidigung des Platzes ausreichend gehalten habe. Uebrigens wolle er ihm sogar 25000 M. Linientruppen zurücklassen, nämlich die D. Laveaucoupet in der Stärke von 8488 M., die verschiedenen Depots, in summa 11600 M. stark, etwa 5000 unberittene Cavalleristen und Artilleristen, so daß die Garnison von Metz einschließlich von ca. 20000 M. Nationalgarden (der Stadt und Landbevölkerung) ca. 45000 M. betragen werde.

Unter Kaiser Napoleon III war das Institut der Nationalgarden aus politischen Gründen absichtlich möglichst vernachlässigt worden. 1870 existirten nur noch in einigen Departements die Rahmen für die Formation dieser Truppen, von denen die garde mobile mit zum Feldkriege herangezogen, die garde sédentaire nur zum Festungsdienst verwendet werden sollte. Für das Vorhandensein eines brauchbaren Offizier- und Unteroffizier-Corps der Nationalgarde hatte die Regierung ebenso wenig gesorgt, wie für die entsprechende militairische Ausbildung der Nationalgardisten. Wie in ganz Frankreich, so bildete auch in Metz 1870 die Nationalgarde eine zwar von großem Patriotismus, Eifer und Thatendrang beseelte, in militairischer Beziehung aber zunächst wenig brauchbare Truppe. Die Metzer Mobilgarde war, wie aus obiger Angabe Coffinières hervorgeht, wenigstens eine ziemlich gut organisirte und bald zum Garnisondienst verwendbare Truppe, dagegen währte es längere Zeit, bis die garde nationale sédentaire in regelrechten Truppenverband gebracht, uniformirt und zu wichtigerem Garnisondienst brauchbar war. Die Stärke dieser städtischen garde sédentaire wird in einigen Schriften zu ca. 6000 M. angegeben, welche, den 5 Sektionen der Stadteintheilung entsprechend, 5 Bat. Inf., 5 Kompagnien Art. bildeten. Die Gesammtstärke der städtischen Nationalgarden kann also zu ca. 9500—10000 M. angenommen werden. Erst am 6. Oct., als sich angeblich die Rheinarmee zum Abmarsch von Metz anschickte, forderte Coffinières die waffenfähige, nach Metz geflüchtete und die um Metz lebende Landbevölkerung auf, in den Metzer Arsenalen Waffen zu empfangen und für die Dauer der Blokade Dienst bei der städtischen garde sédentaire zu thun. Welchen Zuwachs letztere in Folge dieser Aufforderung erhielt, ist nirgends angegeben; da jedoch mehr als 20000 Landleute nach Metz geflüchtet waren und die innerhalb des verschanzten Lagers liegenden Ortschaften etwa 20000 Einwohner zählten, so konnte dieser Zuwachs sehr wohl 10000 M. betragen. Die Gesammtstärke der zur Verfügung Coffinières stehenden Nationalgarde würde also die obenerwähnte Zahl von 20000 M. erreicht haben.

Am 1. Aug. forderte Maire Maréchal alle verabschiedete Offiziere, Unteroffiziere und Soldaten zum Eintritt in die am selben Tage einbe-

rufene Nationalgarde auf, zu deren Kommandanten der Artillerie-Oberst a. D. Lafitte von der Regierung ernannt worden war. Am 23. Aug. theilte letzterer der Metzer Bevölkerung mit, daß gemäß dem Gesetz vom 12. Aug. 1870 sämmtliche im Alter von 20—55 Jahren befindlichen Franzosen zum Dienst in der Nationalgarde verpflichtet seien. Der Eintritt in dieselbe ward auch den in Metz ansässigen, das Bürgerrecht genießenden Ausländern gestattet. Am 25. Aug. machte Coffinières bekannt, daß alle im Alter von 25—35 Jahren befindlichen ehemaligen Militairs, welche unverheirathet oder kinderlose Wittwer seien, sich behufs ihrer Verwendung zum Kriegsdienst bei dem Metzer Rekrutirungskommando zu melden hätten. Die Unterlassung dieser Meldung sollte den militairischen Gesetzen gemäß bestraft werden. Oberst Lafitte war eifrigst bemüht, die Nationalgarde zu einer gut disciplinirten, kriegsbrauchbaren Truppe heranzubilden. Am 12. Aug. machte er bekannt, daß jeder trunken im Dienst betroffene Nationalgardist vor versammelter Kompagnie entwaffnet, für unwürdig, fernerhin an der Vertheidigung des Platzes theilzunehmen, erklärt und fortan nur zum Arbeitsdienst verwendet werden solle. Am 25. Aug. theilte er der Nationalgarde mit, daß jedes Subordinationsvergehen derselben den militairischen Gesetzen gemäß bestraft werden würde. Die Nationalgarde erhielt nach einem bestimmten Etat Sold und für jede Wache eine bestimmte Vergütigung ausgezahlt, welche Bazaine später auf 1, 5 Fr. festsetzte und nur den unbemittelten Nationalgardisten bewilligte.

Wie bereits angedeutet, trat zwischen der Metzer Nationalgarde und dem General Coffinières sehr bald ein gespanntes Verhältniß ein, welches bis zur Kapitulation währte und weiter unten detaillirter beschrieben werden wird. Die Nationalgarde fühlte sich zunächst dadurch beleidigt, daß Coffinières sie mit einer nicht mißzuverstehenden Geringschätzung behandelte, sie nur pro forma zu einigem Garnisondienst in der Festung, hauptsächlich aber zu Nebendiensten, wie Lazareth-, Büreau-, Ordonnanzdienst 2c. verwendete. Erst nach wiederholten Beschwerden und Demonstrationen der Nationalgarden ward ihren Wünschen wenigstens einigermaßen entsprochen. Am 3. Oct. erhielt die garde sédentaire nach langem Petitioniren die Erlaubniß, den bis dahin stets von der Linien-Infanterie besetzten Posten vor dem Stadthaus stellen zu dürfen. Am 14. Oct. wurden die Nationalgarden auf Place d'armes versammelt und benachrichtigt, daß die Militairbehörde ihnen den Dienst an allen Stadtthoren und in jedem Fort die Bedienung einer halben Batterie anvertraue. Die Metzer Nationalgarde war aber nicht allein damit unzufrieden, daß Coffinières Mißtrauen in ihre Brauchbarkeit zum Garnisondienst setze. Eingedenk der ruhmvollen Betheiligung der Metzer Nationalgarden an der Unterdrückung des Aufstandes in Nancy 1792, an der Vertheidigung der

Festung 1814 und 15, verlangte sie, gegen den Feind geführt zu werden, und gab ihren Unwillen über das thatenlose Verweilen der Rheinarmee bei Metz, in Folge dessen auch ihr jede Gelegenheit zur Auszeichnung entzogen wurde, wiederholt kund. Weder die garde mobile noch die garde sédentaire sahen ihren Wunsch erfüllt, sie fanden nicht ein einzigesmal während der ganzen Dauer der Cernirung Verwendung vor dem Feinde. Dieselbe würde den Nationalgarden in reichlichstem Maß zu Theil geworden sein, wenn der Abmarsch der Rheinarmee im August oder später geglückt wäre. Um so auffälliger ist es, daß Coffinières, obwohl er in diesem Falle der auf ca. 20000 M. zu veranschlagenden Nationalgarden der Stadt und Umgebung nothwendig zur Vertheidigung des verschanzten Lagers bedurfte, nicht von vorn herein mehr Eifer und Sorgfalt darauf verwendete, diese von dem besten Geist und Willen beseelten Mannschaften zu tüchtigen, kriegsbrauchbaren Soldaten auszubilden.

Von Franctireurs-Corps, welche sich an der Vertheidigung des Platzes betheiligten, haben wir folgende erwähnt gefunden.

Die franctireurs de Metz, 120 M. stark, wurden vom Capitaine Bever kommandirt. Seit Anfang August vertraute ihnen Coffinières die Wachen der Porte Serpenoise und der Eisenbahnateliers von Montigny an. Letztere vertheidigten sie erfolgreich gegen deutsche Cavallerie, welche dieselben angriff. Am 12. Sept. wurden die franctireurs de Metz im Fort St. Julien einquartirt; sie nahmen von jetzt an regelmäßig am Vorpostendienst Theil und kämpften bei dem am 23. Sept. erfolgten Ausfall mit. Sie verloren an diesem Tage einen Mann, den talentvollen jungen Metzer Bildhauer Vaillant, und hatten einen Verwundeten. Bever ward von Bazaine für sein tapferes Benehmen bei jenem Ausfall mit dem croix d'honneur dekorirt, 2 Unteroffiziere und 2 Gemeine des Freicorps erhielten die Militairverdienstmedaille.

Die franctireurs de Frouard, deren Stärke wir nirgends angegeben fanden, wurden vom Capitaine Lang kommandirt, welcher in Metz bekannt machte, daß er Freiwillige für sein Corps engagire. Dasselbe ward später im Fort Queuleu untergebracht; der Kommandant dieses Forts, Oberst Merlin, verwendete es fleißig zum Vorpostendienst und zu kleineren Unternehmungen gegen die Deutschen.

Eine von der Rheinarmee wie Metzer Bevölkerung sehr respektirte Persönlichkeit war der im Elsaß geborene, seit längerer Zeit in Metz ansässige Bierbrauer Hitter, stets le père Hitter genannt, ein schon bejahrter Mann mit schneeweißem Haupthaar und Bart. Derselbe betheiligte sich zunächst an den Unternehmungen der französischen Patrouillen gegen den Feind, war ihnen durch seine Terrainkenntniß sehr nützlich und erwarb sich durch seine Kaltblütigkeit und Verwegenheit die allgemeine Achtung der Rhein-

armee. Bazaine gestattete ihm, ein besonderes, 25 Mann starkes Freicorps zu bilden und auf eigene Faust den Guerillakrieg zu führen. Jeder Mann seines Corps erhielt täglich 3 Fr. Sold vom Staat ausgezahlt.

Das 600 M. starke Freicorps der Eisenbahngesellschaft scheint während der Cernirung besonders zu militairischen Arbeiten verwendet worden zu sein. In einigen Schriften wird eines Franctireurs-Corps des Capitaines Breguet und der Eclaireurs von Arnous de la Rivière erwähnt, jedoch nichts näheres über dieselben angegeben. Die letzteren gehörten auch wohl muthmaßlich den regulairen Truppen an. Daß sich in verschiedenen Ortschaften um Metz einzelne kleinere Freicorps gebildet hatten, welche selbstständig gegen die Deutschen kämpften, wird verschiedentlich angeführt. Die Gesammtstärke der in Metz selbst formirten Franctireurs dürfte incl. des Eisenbahnbataillons etwa 1200 M. betragen haben.

Stimmung der Metzer gegen die in der Stadt lebenden Deutschen. Begründete Furcht vor Spionen. Sowie die Kriegserklärung Frankreichs an Deutschland erfolgt war, begann auch in Metz die Stimmung gegen die in der Stadt ansässigen oder sich vorübergehend daselbst aufhaltenden Deutschen eine sehr gereizte zu werden; nach den Schlachten von Weissenburg, Wörth und Spicheren ward dieselbe äußerst feindlich, und während der Cernirung beging die Metzer Bevölkerung grobe Excesse gegen die mit Genehmigung der Behörden in der Stadt verbliebenen Deutschen. Am 7. Aug. befahl Coffinières, daß alle in Metz anwesende Deutsche, welche aus den mit Frankreich im Kriegszustand befindlichen Staaten gebürtig seien, sich binnen 48 Stunden bei dem Central-Polizei-Kommissariat zu melden und über den Zweck ihres Aufenthalts in der Stadt zu legitimiren hätten. Alle der Polizei verdächtig erscheinende Deutsche wurden angewiesen, binnen 24 Stunden das französische Territorium zu verlassen; diejenigen Deutschen, welchen das fernere Verbleiben in Metz gestattet ward, erhielten Aufenthaltskarten eingehändigt.

Bereits vor dem Beginn der Cernirung hatten die Metzer Gelegenheit, sich zu überzeugen, daß im Dienst der Deutschen stehende Spione die fortifikatorischen, militairischen und sonstigen Verhältnisse in Metz auszukundschaften bemüht waren. Am 7. Aug. verhaftete man bei Maizières einen sich in Priestertracht umhertreibenden Franzosen, welcher die Umgebung des verschanzten Lagers ausforschte. Es stellte sich heraus, daß der Verhaftete früher in der Garde Napoleon III. gedient hatte, wegen Vergehen nach Deutschland desertirt und zur Zeit seiner Verhaftung Spion in deutschen Diensten war. Wie erzählt wird, soll man denselben gleich am Tage seiner Verhaftung, nachdem der Thatbestand festgestellt war, bei Maizières erschossen haben.

Am 11. Aug. wurde auf dem Metzer Bahnhof ein Spion der Deutschen, Namens Schull Degelmann, in Ungarn geboren, verhaftet. Man fand angeblich bei ihm zwei Pässe und eine Medaille vor. Der eine Paß war chiffrirt und unterzeichnet „Lesczinsky, Oberstlieutenant", der andere Paß lautete folgendermaßen. „Herr Schull Degelmann hat die Erlaubniß, sich im Bereich der deutschen Armeen aufzuhalten. Die königlichen Behörden werden ersucht, ihm keinerlei Hindernisse in den Weg zu legen. Mainz 1870. General Soliesky." Die Medaille war von vergoldetem Silber; auf der Vorderseite zeigte sie das Bildniß des Königs Wilhelm I, auf der Rückseite die Inschrift „2½ Groschen". Im Verhör soll Schull eingestanden haben, daß er preußischer Spion und jene Medaille das Erkennungszeichen der deutschen Spione sei. Er ward ferner überführt, am 19. Juni vom General Ducrot in Straßburg als Spion der Franzosen engagirt worden zu sein. Derselbe stellte ihm einen Paß aus, mittelst dessen er sich ungehindert bei allen französischen Corps aufhalten durfte. Nachdem Schull die Stellungen und Stärkeverhältnisse derselben genau ermittelt hatte, verrieth er dies alles an die Deutschen. In dem zu Montigny lès Metz abgehaltenen Kriegsgericht, welchem der Genieoberst Rémond präsidirte, ward Schull für überführt erklärt, die Stellungen und Stärkeverhältnisse der französischen Corps verrathen und hierdurch die Niederlagen der Franzosen bei Wörth, Weißenburg, Spicheren herbeigeführt zu haben. Er wurde zum Tode verurtheilt und am 28. Aug. 6 Uhr Morgens im Festungsgraben vor der Genie-Kaserne erschossen.

Besonders seit dem mißlungenen Durchbruchsversuch der Rheinarmee am 31. Aug. und 1. Sept. war die Metzer Einwohnerschaft fortwährend gegen die in der Stadt verbliebenen Deutschen sehr erbittert und vermuthete in jedem derselben einen gefährlichen Spion. Verschiedene Deutsche wurden auf beliebige Verdächtigungen hin verhaftet und längere Zeit in Gewahrsam gehalten. Auch kamen mehrere grobe Excesse gegen Deutsche vor. So erstürmte ein Volkshaufe den Laden eines in Rue Pont des Morts lebenden Fayencerie-Händlers Mayer, welcher der Spionage beschuldigt worden war. Während das Volk im Laden alles zertrümmerte, nahm sich Mayer selbst das Leben. Ueber die unglaubliche Frechheit, mit welcher deutsche Spione sich Einlaß in Metz verschafften und dort alles auskundschafteten, cirkulirten fortwährend die mannigfachsten Erzählungen bei der Bevölkerung. So soll ein selbstverständlich perfekt französisch sprechender deutscher Spion in der Uniform eines französischen Intendanten ungehindert die Metzer Proviantmagazine inspizirt, eine überschlägliche Aufnahme der in ihnen vorhandenen Bestände gemacht und alsdann dem Prinzen Friedrich Karl überbracht haben. Ein anderer preußischer Spion soll sich, als Dame verkleidet, längere Zeit in Metz aufge-

halten und den Deutschen wichtige Mittheilungen gemacht haben. Er soll dadurch als Spion entdeckt worden sein, daß, als er in der Kirche St. Vincent dem Gottesdienst beiwohnte, sein Chignon sich verschob und das kurzgeschorne Haar seines Hinterhauptes, wie solches preußische Militairs tragen müssen, sichtbar wurde. Er ward sogleich verhaftet; über sein weiteres Schicksal erwähnen aber die Metzer Zeitungen nichts. Es wurden ferner zwei deutsche Arbeiter verhaftet, welche in der Trunkenheit ausgesagt haben sollten, sie seien beauftragt, Metz an bestimmten Punkten anzuzünden. Verschiedene Deutsche sollen als Aerzte der societé internationale de Génève die Spionage in Metz betrieben haben. Am 5. Sept. befahl Coffinières, daß alle das Genfer Kreuz tragende Personen sich bei der Kommandantur zu melden und ihre Berechtigung zum Tragen desselben nachzuweisen hätten. Die als berechtigt befundenen Personen sollten Legitimationskarten empfangen, welche sie jederzeit bei sich zu tragen und den Militair- wie Civilbeamten auf Verlangen vorzuzeigen verpflichtet waren. Die ohne Berechtigung das Kreuz tragenden Personen sollten verhaftet, verhört, bestraft und ausgewiesen werden. Große Aufregung rief in der Stadt folgende Mittheilung der Metzer Zeitung L'Indépendant de la Moselle vom 30. Sept. hervor. „Bei dem am 27. Sept. gegen Ladonchamps gemachten Ausfall hat man bei preußischen Gefangenen einen Tagesbefehl ihres Generals vorgefunden, aus welchem sich unzweifelhaft ergiebt, daß die Preußen von allem, was in der Stadt und im verschanzten Lager vorgeht, aufs genauste unterrichtet sind. In diesem Tagesbefehl heißt es unter andern: die Nationalgarde versieht den Dienst in der Festung; die eingeschlossene Armee und Civilbevölkerung essen zwar Pferdefleisch, haben aber Ueberfluß an Getreide und Mehl. Dem Tagesbefehl ist ein Uebersichtsplan beigegeben, in welchem die Stellung jedes einzelnen Corps der Rheinarmee im verschanzten Lager genau eingetragen ist. Sonderbar genug, der preußische General theilt seinen Soldaten mit, alle diese Nachrichten seien ihm durch Flaschen und Luftballons zugekommen. Mittelst Flaschen, das ist wohl denkbar, aber mittelst Luftballons, das ist uns räthselhaft, die Spione müßten denn dieselben bei Nacht haben aufsteigen lassen. Wie dem auch sei, wir haben Spione in unsern Mauern, Menschen, die uns verrathen. Pflicht jedes Bürgers ist es, diese Schurken ausfindig zu machen und den Behörden anzuzeigen.“ Am 28. Sept. ward bei Insel Chambières eine verkorkte Flasche aufgefischt, in welcher man einen in deutscher Sprache geschriebenen Bericht über die materielle Lage in Metz und über die Munitionsbestände vorfand. Es soll hier bemerkt werden, daß namentlich während der ersten Periode der Cernirung viele französische Offiziere und Metzer Journale trotz der allgemeinen Besorgniß vor Spionen äußerst indiskret bezüglich aller militai-

rischen Angelegenheiten waren, welche nicht in die Oeffentlichkeit hätten bringen dürfen. Hierdurch ward es allerdings den deutschen Spionen nicht schwer, rechtzeitig wichtige Aufschlüsse und Nachrichten zu erhalten. Ganz Metz wußte nach den von Offizieren in öffentlichen Lokalen wie in privaten Kreisen gemachten Mittheilungen immer schon die beabsichtigten militairischen Operationen längere Zeit voraus. Am 2. Sept. brachte der Moniteur de la Moselle eine genaue Angabe über die Stärke und Zusammensetzung der Rheinarmee. Coffinières war über diese Indiskretion höchlichst entrüstet und dementirte die Angabe des Blattes; die ganze Strafe jedoch, welche er über dasselbe verhängte, bestand darin, daß es acht Tage lang nicht erscheinen durfte.

Die Metzer Journale während der Cernirung. In Metz erschienen während der Cernirung fünf Zeitungen: L'Indépendant de la Moselle, Le Moniteur de la Moselle, Le Courrier de la Moselle, Le Voeu National und Le Journal de Metz. Die erste Nummer des letzteren, welches sich zur Aufgabe gestellt hatte, ausschließlich die Kriegsereignisse zu schildern, erschien am 25. August. In der aufgeregten Zeit von dem Tage der Kriegserklärung an bis zum 2. Sept. kümmerten sich die Metzer Militairbehörden wenig um die Artikel und Mittheilungen der städtischen Zeitungen; erst an letzterem Tage führte Coffinières, veranlaßt durch die erwähnte Indiskretion des Moniteur, eine strenge Censur für alle Zeitungen ein. Sowie Bazaine und Coffinières Gewißheit über den Sturz des Kaiserreichs und die Proklamirung der Republik erlangt hatten, ward die Censur der städtischen Zeitungen noch verschärft, dieselben mußten sich jeder Kritik über das alte wie neue Gouvernement enthalten. Seit dem 10. Sept. mußten alle städtischen Zeitungen vor ihrem Erscheinen Probenummern nach der Kommandantur senden, welche jeden ihr mißfallenden Artikel rücksichtslos strich. Coffinières sagt hierüber in seiner erwähnten Brochüre folgendes. „Die Metzer Bevölkerung war von durchaus patriotischen Gesinnungen beseelt, allein hier, wie überall, gab es eine kleine Anzahl von Agitatoren, welche viel Lärm schlugen und alles dirigiren wollten. Ich befand mich in der mißlichen Lage, diese Agitatoren zu überwachen und gleichzeitig die Metzer Presse im Zaum zu halten. Ich mußte verhüten, daß diese letztere gefährliche Aufschlüsse gab, zu günstige Nachrichten verbreitete, politische Streitfragen anregte, Spaltungen in der Armee hervorrief und deren Führer, welche sie heut oder morgen zum Kampf kommandiren konnten, kompromittirte." Selbstverständlich mußten sich auch die Metzer Journale jeder scharfen Kritik über die geringe Unternehmungslust des Marschalls Bazaine enthalten, dagegen waren ihnen Elogen desselben bereitwilligst gestattet. Erst in der letzten Periode der Cernirung, als die Erbitterung der Rheinarmee wie Civilbevölkerung

gegen Bazaine einen hohen Grad erreicht hatte und Coffinières, scheinbar wenigstens, den Wünschen und Forderungen der Metzer Bevölkerung nachgeben zu wollen schien, durften die städtischen Journale wieder einen etwas freieren Ton anschlagen. Diejenige Zeitung, welche bis zuletzt Partei für Bazaine nahm, keine Gelegenheit, denselben zu loben, sein Verhalten zu rechtfertigen, alle gegen ihn erhobenen Beschuldigungen zu widerlegen, unterließ, war L'Indépendant de la Moselle. Wir werden im weiteren Verlauf unserer Erzählung wiederholt Gelegenheit haben, Auszüge aus den Artikeln dieses ohne Zweifel von Bazaine und Coffinières inspirirten Blattes anzuführen. Am 2. Sept. hob Coffinières für diejenigen Zeitungen, welche keine Annoncen brachten, die Stempelsteuer während der Dauer der Blokade auf. Seit dem 7. Sept. begann den Metzer Zeitungen das Druckpapier auszugehen; sie waren genöthigt, ihr Format zu verkleinern und eine gröbere Sorte Druckpapier zu verwenden. Am 13. Sept., an welchem Tage in Metz die Katastrophe von Sedan ganz genau bekannt und wenig Aussicht mehr für die Rheinarmee vorhanden war, siegreich in Deutschland einzudringen, zeigte der Buchhändler Rousseau-Pallez in einer Zeitung an, es sei bei ihm ein Buch, betitelt „Le guide du soldat français en Allemagne" erschienen, welches den französischen Soldaten für den Feldzug in Deutschland vorzügliche Dienste leisten werde. Am 15. Sept. theilte der Moniteur, welcher mit der von Coffinières gehandhabten strengen Censur unzufrieden war, seinen Lesern mit, dies Blatt würde während der Krisis aufhören zu erscheinen. Am 18. Sept. erschien es jedoch wieder unter der Redaktion von Collignon und erklärte, es werde jedem Gouvernement seine Unterstützung angedeihen lassen, welches auf Ordnung, Recht und Freiheit basirt wäre.

Versuche der Metzer, die Verbindung mit dem Innern Frankreichs zu erhalten. Die Verbindung zwischen Metz und Straßburg hörte seit dem 7. Aug. auf. Vom 9. Aug. an beförderten die Metzer Telegraphenbüreaus keine Privatdepeschen mehr. Am 12. Aug. ward die Eisenbahn- und Telegraphenverbindung zwischen Metz und Nancy unterbrochen; die telegraphische Verbindung zwischen Metz und Paris ward jetzt nur über Thionville, der Personenverkehr nur per Post über Verdun—Rheims vermittelt. Nachdem die Deutschen am 19. Aug. die Eisenbahn- und Telegraphenlinie Metz—Thionville zerstört hatten, ward Metz täglich mehr von jeder Verbindung mit Außen isolirt. Anfangs glückte es noch häufiger französischen Boten, sich durch die deutsche Cernirungslinie aus oder nach Metz zu schleichen; seit der zweiten Dekade des September gelang dies Durchschleichen in Folge des vorzüglichen Vorpostendienstes der Deutschen nur noch in sehr vereinzelten Fällen. Wiederholt boten seit Anfang des Sept. reiche Metzer Bürger Belohnungen

bis zu 1000 Francs für diejenigen, welche von Metz nach Paris und umgekehrt Nachrichten vermitteln würden; mögen sich Civilpersonen zu diesen Anerbietungen gemeldet haben oder nicht, so viel steht fest, daß es nicht gelang, durch Boten eine regelmäßige Verbindung zwischen Metz und dem Innern Frankreichs zu bewirken. Am 19. Aug. gelangte noch die Nummer einer Pariser Zeitung vom 19. Aug. nach Metz; erst am 15. Sept. trafen wieder zwei Nummern von Pariser Zeitungen in der Stadt ein. Bis zu diesem letzteren Tage erfuhren die Metzer die Ereignisse in der Außenwelt hauptsächlich durch die Aussagen gefangener deutscher Militairs, durch die bei denselben vorgefundenen deutschen Zeitungen, durch die nach Metz transportirten, bei Sedan gefangenen französischen Soldaten, welche gegen bei Metz gefangene deutsche Soldaten umgewechselt wurden, durch einzelne französische Individuen, denen es glückte, sich durch die deutschen Linien nach der Stadt zu schleichen, um dort die ihnen zu Ohren gekommenen Gerüchte mitzutheilen, und endlich durch Aerzte der Genfer Convention, welchen Prinz Friedrich Karl gestattete, sich nach Metz zu begeben. In den meisten, die Ereignisse vor Metz 1870 schildernden französischen Schriften wird bestimmt versichert, daß viele des Terrains um Metz genau kundige Civilpersonen, Soldaten und sogar Offiziere der Rheinarmee den Generälen Bazaine und Coffinières Anerbietungen gemacht hätten, durch die deutschen Linien zu schleichen und den Verkehr zwischen Metz und dem Innern Frankreichs zu vermitteln, daß aber Bazaine alle diese Anerbietungen abgewiesen habe. Dagegen sagt Bazaine in seinem «rapport sommaire»: ich muß hierbei bemerken, daß wir in Lothringen während der Campagne und Blokade sehr wenig Eingeborne fanden, welche bereit waren, uns als Boten zu dienen, und daß die Lothringer Bevölkerung nur in sehr geringer Anzahl dem Aufruf zur Mobilmachung Folge leistete. Er erwähnt ferner, zu seinen Versuchen, mit dem republikanischen Gouvernement in Verbindung zu treten, habe er sich hauptsächlich zuverlässiger Soldaten der Rheinarmee bedient.

Die Versuche Bazaine's, mittelst verkorkter Flaschen Depeschen nach Thionville zu befördern, scheiterten bald an den von deutscher Seite hiergegen getroffenen Vorsichtsmaßregeln. Es wurde jetzt nach einigen Angaben von einem Metzer Pharmazeuten, nach andern Angaben von dem Artillerie-Capitaine Schulz der Vorschlag gemacht, mittelst Luftballons, welche Personen, Briefe und Brieftauben beförderten, die Verbindung mit dem Innern Frankreichs herzustellen. Die Militairbehörden erkannten die Zweckmäßigkeit dieses Vorschlags an, betrauten den Obersten Goulier mit der Oberleitung der Luftschiffahrt und wiesen dem hierfür bestimmten Comite, in welchem sich auch zwei Engländer, Doktor Ward und Journalist Robinson befanden, Räumlichkeiten für die Anfertigung der Ballons

in der école d'application an. Die Absicht, große Ballons, welche 1—2 Personen zu tragen im Stande waren, zu fertigen, mußte aufgegeben werden, weil es an geeignetem Material für die Ballonhülle fehlte. Man begnügte sich daher damit, aus Papier und Mousselin kleinere Ballons herzustellen, welche mit Gas gefüllt wurden. Die zuerst gefertigten Ballons vermochten nur ca. 13—20 Gramm zu tragen und waren derartig konstruirt, daß sie nach einer Luftreise von 20—30 Meilen von selbst zu Boden sinken mußten. Diese kleinen Ballons trugen 60—100 Briefe, welche auf Seidenpapier (pelure d'oignon in den französischen Berichten genannt) geschrieben, 10 Cm. lang, 5 Cm. breit und nicht kouvertirt waren. Es wurden durch diese Ballons Briefe von Soldaten wie Civilisten befördert. Die Militair- und Civilbehörden verboten aufs strengste, in diesen Briefen irgend welche Andeutungen über die materielle Lage in Metz oder über militairische Verhältnisse zu machen. Alle Briefe wurden erst auf der Kommandantur von besonders zu diesem Behuf angestellten Beamten durchgelesen; Indiskretionen enthaltende Briefe wurden nicht befördert. Sämmtliche Briefe eines Ballons waren in einem Paquet verpackt, welches die Aufschrift trug: der Finder dieses Paquets wird ersucht, dasselbe auf der nächsten Poststation oder bei der nächsten Ortsbehörde abzuliefern. Allmälig fertigte man größere Ballons an, welche 3 Meter und mehr Durchmesser hatten und 6000—32000 Briefe der erwähnten Form zu tragen vermochten. Seit dem 16. Sept. war die Metzer Ballonpost vollständig geregelt, jeden Tag ließ man bei günstigem Winde einen größeren Ballon steigen. Am 29. Sept. ging ein Ballon ab, welcher 32000 Briefe und zwei in einem Vogelbauer eingeschlossene Brieftauben trug. Der Ballon wog 11, der Ballast 1,9 Kgr., die Briefe hatten 2,2, die Brieftauben incl. Vogelbauer 1,7 Kgr. Gewicht. Den Findern größerer Ballons wurde durch die Aufschrift des Paquets mitgetheilt, daß sie später für die Abgabe der Briefe auf der nächsten Poststation oder bei der nächsten Ortsbehörde von der Stadt Metz 100 Fr. Belohnung empfangen würden. Die meisten Metzer Ballons gelangten glücklich nach dem Innern Frankreichs; während der Kapitulationsverhandlungen Bazaines mit dem Prinzen Friedrich Karl erhielten die Metzer Truppen wie Einwohner von letzterem zahlreiche aus dem Innern Frankreichs kommende Beantwortungsschreiben, welche selbstverständlich zuvörderst von den Deutschen durchgelesen worden waren, übermittelt. Etwa 4 Ballons, gegen 12000 Briefe enthaltend, fielen während der Cernirung in die Hände der Deutschen. Am 10. Sept. wurden von St. Wendel aus 68 in einem dort niedergefallenen Ballon gefundene Metzer Briefe dem Prinzen Friedrich Karl zugesandt. Der dritte größere, 6000 Briefe tragende Metzer Ballon platzte in der Gegend von

Magny, das Briefpaquet kam in den Besitz der Deutschen. Erfuhr das Oberkommando der Cernirungsarmee auch keine sehr wichtigen Nachrichten über die Verhältnisse in der Stadt und im verschanzten Lager, so erhielt es doch namentlich über die Zusammensetzung der Rheinarmee, wie über die Festungsgarnison manche interessante Aufschlüsse.

Gerüchte in Metz. Hoffnungen und Enttäuschungen während des Monats September. Nach dem mißlungenen Durchbruchsversuch der Rheinarmee am 31. Aug. und 1. Sept. setzte zuvörderst die Metzer Bevölkerung ihre ganze Hoffnung auf Mac Mahon. Vom 1—6. Sept. cirkulirten in der Stadt täglich neue Gerüchte über großartige Erfolge der Armee von Châlons, welche von der gesammten Bevölkerung freudig begrüßt und allgemein für wahr gehalten wurden. Mac Mahon sollte die Armeen des preußischen und sächsischen Kronprinzen entscheidend geschlagen und zum schleunigen Rückzug genöthigt haben, Straßburg sollte vom General Ducrot entsetzt worden, ein französisches Heer bereits bis in die Pfalz vorgedrungen sein. Als man am 6. und 7. Sept von Metz aus bemerkte, daß starke deutsche Kolonnen bei Ancy vom linken Moselufer auf das rechte übergingen und in der Richtung nach Ars Laquenexy abmarschirten, hieß es in der Stadt allgemein, Mac Mahon habe bei Verdun oder Frouard einen neuen Sieg über die Deutschen errungen, die Metzer Cernirungsarmee hebe jetzt schleunigst die Blokade auf und eile nach Deutschland zurück, um das Vaterland gegen die Invasion zu vertheidigen. Es wurde ferner erzählt, Oesterreich und Dänemark hätten an Preußen den Krieg erklärt, die 1866 von Preußen annektirten deutschen Landestheile seien in voller Revolution begriffen, König Wilhelm und Graf Bismarck wären eiligst nach Berlin gereist, um das ganze preußische Volk zu den Waffen zu rufen. Alle diese Gerüchte wurden von den Metzern geglaubt, es herrschte daher vom 1.—6. Sept. eine ziemlich frohe Stimmung in der Stadt.

Am 6. Sept. trafen, nach einigen Angaben, zwei Mitglieder der Genfer Convention, denen Prinz Friedrich Karl Erlaubniß, sich nach Metz zu begeben, ertheilt hatte, nach anderen Angaben zwei von Pont à Mousson kommende Lothringer, denen es geglückt war, sich durch die Cernirungslinie zu schleichen, in Metz ein und theilten mit, in Pont à Mousson sei den dort stehenden deutschen Truppen verkündet worden, der Kronprinz von Preußen habe einen großen Sieg gewonnen und den Kaiser mit einer 80000 M. starken Armee gefangen genommen. Niemand in Metz schenkte dieser Nachricht Glauben; man schalt die Verbreiter derselben «crédules, blagueurs, menteurs, selbst espions«, und erklärte die Nachricht als eine echte «forfanterie prussienne», durch welche die Metzer Bevölkerung in Sorgen und Schrecken versetzt werden solle. Auch das

am 6. Sept. von allen französischen Vorposten gemeldete Hurrahrufen der Cernirungsarmee, welches auf eine derselben mitgetheilte frohe Siegesbotschaft schließen ließ, ward nicht weiter in Metz beachtet. Bazaine sagt in seinem «rapport sommaire»: „wir erfuhren indirekt die Kapitulation von Sedan durch das Hurrahrufen der deutschen Vorposten und durch einen Arzt der internationalen Gesellschaft, welcher deutsche Verwundete gepflegt hatte." Gleichfalls am 6. Sept. fand man bei gefangenen deutschen Soldaten Berliner Zeitungen, in denen die ersten, noch unvollständigen Angaben über die Schlacht von Sedan enthalten waren. Am 7. Sept. theilten die Metzer Journale ihren Lesern mit, die Preußen verbreiteten in der ihnen eigenthümlichen lügenhaften Weise Nachrichten von einem großen Siege, welchen sie im nördlichen Frankreich gewonnen hätten; man möge sich durch diese Lügen nicht einschüchtern lassen; glaubwürdigen Berichten zufolge sei nicht zu bezweifeln, daß Mac Mahon den Deutschen eine sehr empfindliche Niederlage beigebracht habe.

Große Aufregung entstand nun aber in Metz, als daselbst am 8. Sept. 596 von den Deutschen bei Sedan gefangene französische Soldaten eintrafen, welche gegen eine gleiche Anzahl in Metz gefangen gehaltener deutscher Soldaten ausgewechselt wurden und die hier cirkulirenden Nachrichten über die Gefangennahme des Kaisers, Mac Mahon's und des größten Theils der Armee von Châlons bestätigten. So fest eingewurzelt war das Vertrauen der Metzer auf das Feldherrntalent Mac Mahon's, so unerschütterlich ihr Glaube an einen baldigen Umschwung des Kriegsglücks zu Gunsten Frankreichs, daß sie die eigenen Landsleute, welche die Zeugen jener Katastrophe bei Sedan gewesen waren, leichtgläubige Thoren und Lügner schalten. Der Independant sagt hierüber in seiner Nummer vom 11. Sept. folgendes. „Gestern stellten wir einige Betrachtungen an über die 600 Gefangenen, welche uns die Preußen zugeschickt haben. Die übertriebenen Erzählungen gewisser Leute, welche über ihre Gefangennahme untröstlich sind und das, was ihnen preußische Generäle vorgelogen haben, für volle Wahrheit annehmen, hatten die Metzer Einwohnerschaft in große Aufregung versetzt. In dieser feierlichen Stunde, wo die wilden deutschen Horden unsern vaterländischen Boden zertreten, liegt uns, die wir die Ehre haben, eine französische Feder zu führen, eine heilige Pflicht ob. Um mit Erfolg gegen die französischen Truppen zu kämpfen, genügt unsern Feinden nicht mehr das Schwert allein, zur Hinterlist und Schurkerei nehmen sie jetzt schon ihre Zuflucht. Demaskiren wir dies infame Benehmen." Das Journal weist nun nach, daß am 30. Aug. die Deutschen vergeblich versucht hätten, das Corps des Generals Failly zu vernichten, dasselbe habe ohne erhebliche Verluste seinen Rückzug bewerkstelligt. Am 31. Aug. habe eine furchtbare Schlacht bei Givonne am rechten Maasufer statt-

gefunden, in welcher die Deutschen 30000 M. verloren hätten. Am 1. Sept. habe Mac Mahon die Deutschen von neuem angegriffen und anfangs Erfolge errungen, dann sei er aber in Gefahr gerathen, umgangen zu werden und nach Sedan abmarschirt. Bei diesem Rückzug sei nun eine nicht unbedeutende Anzahl Tirailleurs der verschiedensten frz. Regimenter in Gefangenschaft gerathen. Die Deutschen hätten diese Gefangenen auf verschiedenen Wegen nach einem bestimmten Sammelpunkt geführt. Hier habe ein preußischer General ihnen folgende Anrede gehalten. „Beruhigt Euch, der Krieg ist bald zu Ende. Euer Kaiser hat seinen Degen an den Kronprinzen übergeben wollen, dieser hat aber den Kaiser an Bismarck verwiesen." Dann habe der General aus den Gefangenen 596 Mann herausgesucht, welche 48 verschiedenen Inf.-Rgt. und 15 verschiedenen Cav.-Rgt. angehörten. Diese 596 Mann seien die in Metz eingetroffenen französischen Soldaten, welche die ihnen von dem preußischen General vorerzählten Lügen weiter verbreiteten, übrigens aber gar nichts Positives von den Ereignissen an der Maas wüßten. Das Journal sagt dann weiter, wie folgt. „Wahrhaftig, das ist denn doch eine zu plumpe Kriegslist. Die Rede des preußischen Generals ist ein Muster der forfanterie seiner Nation. Lügt nur immer weiter, Ihr Herren Preußen, lügt nur zu! Eure Erzählungen sind spaßhaft und ergötzen uns. Das ist sehr theilnehmend von Euch, denn Gott weiß es, daß zur Zeit einer Blokade die Zerstreuungen nicht häufig sind." Ein anderes Metzer Journal beweist, daß die Nachricht von einem großen Siege der Preußen schon aus dem Grunde eine Lüge sei, weil in Metz 4 Offiziere 741 Mann der Deutschen gefangen, diese letzteren aber nur 596 Mann, darunter keinen Offizier, auszuwechseln im Stande wären.

Am 9. Sept. Abends gegen 7 Uhr ward die Metzer Bevölkerung durch eine heftige, um Metz beginnende Kanonade erschreckt, und es verbreitete sich das Gerücht in der Stadt, die Preußen wollten die Festung erstürmen. Zu benannter Stunde fuhren deutsche Feldbatterien bei furchtbarem Sturm und Regen längs der Linien Jussy—Saulny und Frescaty—Pouilly auf und begannen das verschanzte Lager zu beschießen. Die Forts und Zwischenbatterien erwiederten das Feuer sehr lebhaft. Gegen 8 Uhr stellten die deutschen Batterien die Kanonade ein, welche den Franzosen nur sehr geringen Schaden zugefügt hatte. Es ward niemand getödtet, drei Personen waren leicht durch Granatsplitter verletzt, verschiedene Gebäude in Sablon, Montigny, Magny, Moulins, Plappeville, Woippy und einigen anderen Dörfern und Fermen von Granaten getroffen, Brände jedoch in Folge des starken Regens verhindert worden; das Resultat der Beschießung war also kaum nennenswerth. Anderseits fügte auch das Feuer der Forts den Deutschen nur sehr ge-

ringen Schaden zu. Die französischen Corps standen während der Kanonade gefechtsbereit, hatten aber bestimmten Befehl, sich in keinen Kampf einzulassen, weil die Feinde denselben zu wünschen schienen. In Metz erzählte man später, die Deutschen hätten jene Kanonade nur deßhalb veranstaltet, um die am 7. vor Metz vorbeipassirenden, von Sedan kommenden Gefangenentransporte glauben zu machen, Metz werde bombardirt.

Am 10. Sept. verbreiteten sich wieder in Metz frohe Nachrichten über Mac Mahon, an dessen Gefangennahme man immer noch nicht glaubte. Die Armee von Châlons sollte bei Briey, eine von Lyon herangeeilte Armee bei Pont à Mousson angelangt sein, man glaubte ganz bestimmt in beiden Richtungen Kanonendonner zu hören. Am 11. Sept. traf nun aber ein zweiter 150 M. starker Transport von bei Sedan gefangenen Soldaten in Metz ein. Dieselben bestätigten die bei Sedan stattgehabten Ereignisse und brachten die erste Nachricht, daß in Paris die Republik proklamirt und ein provisorisches Gouvernement eingesetzt worden sei. An demselben Tage trafen in Metz ein von Saarbrücken kommender ausgewechselter französischer Offizier und ein von Ars echappirter Soldat des frz. 93. Inf.-Rgt. ein, welche diese Angaben gleichfalls in allen Details bestätigten. Am 12. Sept. fand man bei einem deutschen Gefangenen eine Nummer der Kreuzzeitung, in welcher eine zusammenhängende Schilderung der Ereignisse in Frankreich seit dem 1. Sept. gegeben war. Der Indépendant theilte an diesem Tage folgendes mit. „Preußische Zeitungen veröffentlichen folgende Nachrichten, welche wir ohne Kommentar wiedergeben. In Folge der Ereignisse bei Sedan ist die Abschaffung des Kaiserthums am 5. Sept. im gesetzgebenden Körper von allen Mitgliedern, weniger zwölf, im Senat einstimmig beschlossen worden. General Trochu, zum Präsidenten des provisorischen Gouvernements ernannt, soll unverzüglich an den König Wilhelm I geschrieben und ihn aufgefordert haben, mit seiner Armee das französische Territorium zu verlassen und über den Frieden zu verhandeln, wobei sich Trochu auf die Erklärung des Königs beruft, daß er nicht mit dem französischen Volk, sondern mit dem französischen Gouvernement Krieg führe. Jules Favre soll Minister des Aeußern, Gambetta des Innern, Le Flô des Krieges, Kératry der Polizei geworden sein, Napoleon III. ist nach Wilhelmshöhe in Hessen-Cassel abgeführt worden."

Am 12. Sept. Nachmittags 3 Uhr versammelte Bazaine die Corpskommandeurs und Divisionsgeneräle in seiner Wohnung, um ihnen die Ereignisse vom 1—4. Sept. mitzutheilen. General Deligny erzählt in seiner Schrift «Armée de Metz» hierüber folgendes. „Bazaine las persönlich die von ihm über jene Ereignisse erhaltenen Nachrichten vor. Dann theilte er uns kurz, in unsicherem, gleichgültigem Ton mit, er beabsichtige jetzt

im statu quo zu verbleiben. Er sagte folgendes. „Meine Herren, Sie begreifen, daß ich keine Lust habe, mich dem Schicksal Mac Mahon's auszusetzen. Wir werden daher keine großen Ausfälle mehr machen, jeder von Ihnen, meine Herren, wird kleine Detailoperationen vor seiner Vertheidigungslinie ausführen, damit unsere Soldaten wach gehalten werden und der Feind sieht, daß wir noch nicht todt sind. Ich kann nicht überall sein, ich verlasse mich deßhalb auf die Corpskommandeurs, dieselben werden am besten günstige Gelegenheit zu ihren Operationen herausfinden. Unterdeß werden wir die Befehle des Gouvernements erwarten.“ Die Versammlung hörte diese Worte ohne sehr große Aufmerksamkeit an, sie machten auf uns keinen besonderen Eindruck, wir begriffen weder ihren wahren Sinn, noch ihre ganze Tragweite, denn alle unsere Gedanken waren auf das Unglück von Sedan gerichtet. Jedoch mußte sich jeder der Generäle beim Herausgehen aus dem Quartier des Marschalls sammeln, um seinem Offiziercorps den Zweck der Zusammenkunft und die daselbst gemachten Mittheilungen wiederholen zu können. Die Offiziere nahmen die Mittheilungen ihrer Generäle ziemlich sorglos auf. Sie hatten meist großes Zutrauen zu der Tüchtigkeit und den geistigen Fähigkeiten Bazaine's. Gewöhnt, sich in allen Details des militairischen Lebens leiten zu lassen, gehorsam und geduldig, ließen sie ihre Gedanken nicht in die Ferne schweifen. Besonders das Versprechen des Marschalls, die Befehle des Gouvernements zu erwarten, verlieh ihnen großes Vertrauen. Niemand gab sich die Mühe, zu fragen, welches Gouvernement der Marschall meine, ob das am 4. Sept. gestürzte oder das gegenwärtige. Nun es ist ganz klar, daß der Marschall seine Befehle nicht vom Gouvernement der nationalen Vertheidigung erwartete, denn es steht fest, daß er nichts that, um mit demselben in Beziehung zu treten, daß er sich vielmehr absichtlich von diesem Gouvernement isolirte. Er hegte die Ueberzeugung, dasselbe würde nicht lange existiren, Paris würde bald durch Anarchie und Aufstände zur Kapitulation gezwungen und alsdann der Friede geschlossen werden. Dann hoffte er, der große Feldherr, dessen Armee intakt geblieben war und einen der Hauptschlüssel Frankreichs, das wichtige Metz, im Besitz hatte, Herr der Situation in Frankreich zu sein.“

Am 14. Sept. erschien folgende vom General Coffinières, Präfekten Odent und Maire Maréchal unterzeichnete Proklamation an die Metzer. „Bewohner von Metz! Ein deutsches Blatt, die Kreuzzeitung, bringt die traurigsten Nachrichten über das Loos einer französischen Armee, welche nach einem dreitägigen, ungleichen Kampf unter den Mauern von Sedan der Uebermacht des Feindes unterlegen ist. Zugleich verkündet dasselbe Blatt die Einsetzung eines neuen Gouvernements durch die Repräsentanten des Landes. Wir haben keine andern Aufschlüsse über diese Ereignisse,

wir sind aber auch nicht im Stande, dieselben zu dementiren. Bei so ernsten Ereignissen muß Frankreich der einzige Gedanke sein, welcher uns beseelt. Pflicht von uns allen, mögen wir Beamte oder einfache Bürger sein, ist es, auf unsern Posten auszuharren und gemeinsam zur Vertheidigung von Metz mitzuwirken. In diesem feierlichen Moment ist für uns Frankreich, unser Vaterland, dieses Wort, welches alle unsere Gefühle und Sympathien in sich schließt, in Metz, dieser Stadt, welche so oft den Anstrengungen der Feinde unseres Landes erfolgreichen Widerstand geleistet hat. Euer Patriotismus, Eure Hingebung, von welcher schon Euer Eifer, die Verwundeten bei Euch aufzunehmen, so herrliche Proben gegeben hat, werden unveränderlich bleiben. Ihr werdet es verstehen, durch den Widerstand, welchen Ihr leisten werdet, dem Feinde Achtung und Respekt vor Euch einzuflößen, Eure glorreichen Erinnerungen werden Euren Muth in diesem harten Kampfe stählen. Die vor Euren Mauern befindliche Armee, welche bereits in den Schlachten von Borny, Gravelotte, Servigny genugsam ihre Tapferkeit, ihren Heroismus bewiesen hat, wird Euch nicht verlassen; sie wird gemeinsam mit Euch dem uns einschließenden Feind Widerstand leisten, und dieser Widerstand wird dem Gouvernement Zeit geben, Frankreich, unser Vaterland, zu retten. Metz, den 13. Sept." Am 14. Sept. verbreiteten sich plötzlich in Metz sehr beunruhigende Nachrichten. In Paris sollte eine große Revolution ausgebrochen sein, Rochefort, Flourens und andere bekannte rothe Republikaner sollten an der Spitze der Arbeiterbevölkerung einen erbitterten Kampf gegen das neue Gouvernement und die Bourgeoisie führen, Trochu sollte die Preußen gebeten haben, ihm gegen die Umsturzpartei Hülfe zu leisten. Straßburg und Thionville sollten kapitulirt haben. Eine ungeheure Aufregung herrschte hierüber bei den Metzern, dieselbe legte sich jedoch bereits am folgenden Tage.

Am 15. Sept. Abends gelang es nämlich einem französischen Brigadier vom Genietrain, aus Ars nach Metz zu entkommen, woselbst er dem General Coffinières zwei Nummern der Pariser Zeitungen Le Volontaire und Le Français vom 7. und 10. Sept. überreichte, in denen genaue Details über den Sturz des Kaiserthums, die Proklamirung der Republik, die Zusammensetzung des provisorischen Gouvernements angegeben waren. Es ging ferner aus diesen Zeitungen hervor, daß in Paris vollständige Ruhe und Ordnung herrschte und die Hauptstadt zum hartnäckigsten Widerstand gegen die Deutschen gerüstet sei, daß ferner die Festungen im Elsaß und in Lothringen tapfer vertheidigt würden und die Bewaffnung der ganzen wehrhaften Bevölkerung Frankreichs im vollen Gange sei. Man erfuhr überdies, daß Jules Favre ein Rundschreiben an die Vertreter Frankreichs bei den europäischen Regierungen gesandt

und darin erklärt habe, Frankreich werde niemals auch nur einen Streifen seines Territoriums, einen Stein seiner Festungen an Deutschland abtreten, und daß für den 16. Oct. die Wahlen zur Assemblée constituante, welche aus 750 Mitgliedern bestehen sollte, angeordnet seien. Coffinières gestattete den Metzer Zeitungen, alle diese Nachrichten zu veröffentlichen; seit diesem Tage war in Metz jeder Zweifel an der Wahrheit der Katastrophe von Sedan und der Proklamirung der Republik beseitigt. Die in Metz sehr zahlreich vertretene republikanische Partei begrüßte mit Freuden die neue Regierungsform, ließ sich aber zu keinerlei Demonstrationen oder tumultuösen Auftritten hinreißen. Die große Masse der Rheinarmee zeigte sich im allgemeinen ziemlich indifferent, dagegen gaben Bazaine, Coffinières und eine große Anzahl höherer und niederer Offiziere durch ihr ganzes Verhalten und Benehmen deutlich zu verstehen, daß sie den Sturz des Kaiserthums und die Proklamirung der Republik keineswegs als vollzogene Thatsache anzusehen geneigt seien. Die hierdurch hervorgerufene Erbitterung der Metzer republikanischen Partei gegen Bazaine und Coffinières ist bereits erwähnt worden.

Am 15. Sept. will Bazaine an das Gouvernement der nationalen Vertheidigung durch drei Soldaten seiner Armee folgende Depesche abgeschickt haben. „Der Armee ist es dringend nothwendig, zu erfahren, was in Paris und Frankreich vorgeht. Wir sind ohne Verbindung mit dem Innern Frankreichs. Ausgewechselte französische Gefangene haben hier die sonderbarsten Gerüchte verbreitet; der Feind verbreitet gleichfalls alarmirende Nachrichten. Es ist wichtig für uns, Instruktionen und Nachrichten zu erhalten. Wir sind von starken feindlichen Streitkräften umgeben. Vergeblich haben wir am 31. Aug. und 1. Sept. versucht, uns durchzuschlagen.“ Die gleiche Depesche will Bazaine am 25. Sept. abermals durch drei Soldaten abgesandt haben. Am 16. Sept. sandte Bazaine durch einen Offizier ein Schreiben an den Prinzen Friedrich Karl und ließ ihn um Aufschlüsse über die in Paris stattgehabten Ereignisse bitten. Am 17. Vormittags übersandte ihm der Prinz eine kurzgefaßte Beantwortung seiner Fragen und eine Pariser Zeitung, welche die neuen Dekrete der provisorischen Regierung enthielt. Somit war also Bazaine seit dem 17. Sept. vollständig darüber orientirt, welches Gouvernement jetzt die Zügel der Regierung in den Händen habe.

Am 16. Sept. erließ Bazaine folgende Proklamation an die Rheinarmee. „Zwei französische Journale vom 7. und 10. Sept. sind durch einen französischen Gefangenen, dem es gelang, sich durch die feindlichen Linien zu schleichen, ins Hauptquartier gebracht worden. Es wird in diesen Journalen mitgetheilt, daß S. M. Kaiser Napoleon nach der Schlacht

bei Sedan in Deutschland internirt, die Kaiserin mit dem kaiserlichen Prinzen am 4. Sept. von Paris abgereist und in der Hauptstadt eine exekutive Gewalt unter dem Titel «Gouvernement de la défense nationale» eingesetzt worden ist. Die Mitglieder desselben sind: (folgen die Namen). Generäle, Offiziere, Soldaten! Unsere Verpflichtungen gegen das in Gefahr befindliche Vaterland bleiben dieselben. Fahren wir deßhalb fort, ihm ergeben und energisch zu dienen, indem wir unser Territorium gegen die Fremden, die gesellschaftliche Ordnung gegen die schlechten Elemente vertheidigen. Ich hege die Ueberzeugung, daß Eure Moral, wie Ihr bereits genügend bewiesen habt, auf der Höhe aller dieser Verhältnisse bleiben wird und daß Ihr Euch neue Ansprüche auf die Erkenntlichkeit und Bewunderung Frankreichs erwerben werdet."

Am 18. Sept. brachte L'Indépendant einen Artikel, welcher der am 15. Sept. nach Metz gelangten Pariser Zeitung Le Français entnommen war und folgende Lobrede auf Bazaine enthält. „Bazaine hat alles gethan, was zu thun nur menschenmöglich ist. Jeden Tag hat er Riesenschlachten geschlagen, immer und überall hat er Stand gehalten und die feindlichen Generäle durch die kühnsten, unglaublichsten Combinationen aus der Fassung gebracht, indem er mit seiner Armee an allen Orten erschien, wo es nothwendig war, indem er von 4 Tagen 3 Tage lang ununterbrochen mit seinen unermüdlichen Truppen gekämpft hat. Eingeschlossen, ohne Nachrichten von uns, nicht in der Lage, uns Mittheilungen zukommen zu lassen, gleich einer von preußischen Fluthen umwogten Insel, kämpft Bazaine rastlos weiter. Laßt uns einen Ruf erschallen, so laut, daß er durch die preußischen Linien dringt und den Bewohnern von Metz, der Armee Bazaine's und ihm selbst, dem heroischen Chef, die Ausdrücke unserer Bewunderung verkündet." Zu jener Zeit war jedoch sowohl bei der Rheinarmee, wie bei der Metzer Bevölkerung die Bewunderung des heroischen Marschalls Bazaine sehr in der Abnahme begriffen; es herrschte allgemeine Mißstimmung darüber, daß derselbe die Armee nicht zu thatkräftigen Unternehmungen verwendete, die Proviantbestände der Festung für seine Truppen verbrauchte, ohne für Beschaffung neuer Vorräthe zu sorgen, und das Gouvernement der nationalen Vertheidigung nicht anerkennen zu wollen schien. Die republikanische Partei in Metz, welcher der größte Theil der Bürgerschaft angehörte, begann, seitdem der Sturz des Kaiserthums konstatirt war, die Befürchtung zu hegen, daß Bazaine, ein ergebener Anhänger des Kaisers Napoleon III, überdieß aber von ehrgeizigen Gedanken erfüllt, geheime Pläne verfolge, welche dem Gesammtwohl der französischen Nation nachtheilig werden konnten. Auch gegen Coffinières nahm die Mißstimmung der Bürgerschaft täglich zu. Man gab ihm die Schuld an der ungenügenden Verproviantirung der Festung, man

ärgerte sich über die Geringschätzung, mit welcher er die Nationalgarde behandelte, über die scharfe Censur, welche er gegen die Journale anwandte, über eine Menge anderer Verordnungen desselben, wie z. B. das Schließen aller Wirthshäuser, Läden und öffentlichen Lokale um 9 Uhr Abends, über die strenge Thorsperre &c., und schalt ihn, allerdings sehr mit Unrecht, einen servilen Diener und Helfershelfer des Marschalls Bazaine. Der Kommandant der Nationalgarde, Oberst Lafitte, war zu jener Zeit gleichfalls schon bei seinen Untergebenen, wie bei der Bürgerschaft vollständig in Mißkredit gerathen, weil er es nicht verstand oder es nicht verstehen wollte, die Wünsche und Forderungen derselben beim General Coffinières durchzusetzen. Somit herrschten in Metz seit Mitte September ebenso unerfreuliche materielle wie psychische Zustände, welche sich von diesem Zeitpunkt an täglich verschlimmerten und böse Auftritte hervorriefen.

Bezüglich der Thorsperre wird hier folgendes eingeschaltet. Bis zum 8. Sept. waren nur einige wenige Thore der Stadt von 5 Uhr Morgens bis 7 Uhr Abends für die Civilbevölkerung geöffnet; durch die meisten Thore durfte dieselbe nur während zwei oder vier Stunden des Tages, durch verschiedene Thore aber gar nicht passiren. Es entstanden in Folge hiervon sehr störende Verkehrsstockungen; die Bürgerschaft beschwerte sich deshalb wiederholt beim Municipalrath. Seit dem 8. Sept. war eine größere Anzahl Thore von 5 Uhr Morgens bis 7 Uhr Abends für das Publikum geöffnet. Seit dem 18. Oct. wurden die Thore um 7 Uhr Morgens geöffnet, um 4 Uhr Nachmittags geschlossen; nur die Thore Pont des Morts und Pontiffroy durften bis 7 und seit dem 21. Oct. bis 8 Uhr Abends geöffnet bleiben.

Besorgniß der Metzer vor einem Bombardement der Stadt. Am 17. Sept. soll Coffinières einigen Mitgliedern des Municipalraths gesprächsweise Andeutungen gegeben haben, als ob die Deutschen Vorbereitungen träfen, die Stadt Metz zu bombardiren. Die Nachricht hiervon verbreitete sich wie ein Lauffeuer in der Stadt und rief um so größere Bestürzung bei den Einwohnern hervor, als bis dahin jeder Metzer die Stadt durch die Forts gegen ein Bombardement vollständig geschützt glaubte. Coffinières gesteht in seiner erwähnten Brochüre indirekt ein, davon gesprochen zu haben, daß die Stadt eventuell bombardirt werden könne, erklärt jedoch, er habe keinen bestimmten Tag genannt, an welchem das Bombardement eintreten werde. Die Municipalität ordnete sogleich auf Coffinières Aeußerung hin die erforderlichen Sicherheitsmaßregeln an. In allen Stadtvierteln wurden Feuerspritzen und mit Wasser gefüllte Tonnen aufgestellt und Pompiers-Wachen etablirt; die Einwohner bekamen Anweisung, in ihren Häusern größere Wasservorräthe und nasse

Decken zum raschen Löschen von Feuersbrünsten bereit zu halten. Muthmaßlich veranlaßt durch dies Gerücht von einem der Stadt bevorstehenden Bombardement begab sich am 20. der Oberst Goussin der Nationalgarde-Artillerie mit seinem Offiziercorps zum General Coffinières und bat, derselbe möge diese Truppe zum Dienst auf den Wällen heranziehen, damit ihr Gelegenheit geboten werde, für die Unabhängigkeit der Stadt und für die Ehre der Nation zu kämpfen. Coffinières fand dies Anerbieten sehr patriotisch, erklärte aber, vorläufig keinen Gebrauch davon machen zu können; ein Bombardement der Stadt durch den Feind sei ganz unmöglich, die Entscheidung des Krieges sei überhaupt nicht vor Metz, sondern vor Paris zu suchen. Die Nationalgarde war über die abschlägige Antwort des Generals sehr entrüstet, die ganze Bürgerschaft aber fragte mit Recht, warum derselbe nicht sofort beruhigende Erklärungen bezüglich des Bombardements gab, als er die durch seine Andeutung hervorgerufene Besorgniß und Furcht vernahm und bemerkte.

Veröffentlichung eines Erlasses des Gouvernements der nationalen Vertheidigung. Am 17. Sept. beschied Coffinières die Redakteure der Metzer Zeitungen zu sich und theilte ihnen nachfolgende Proklamation des neuen Gouvernements behufs Veröffentlichung mit. „Das Gouvernement der nationalen Vertheidigung an das französische Volk. Als wir vor 4 Tagen das Gouvernement der nationalen Vertheidigung proklamirten, haben wir selbst unsere Mission definirt. Die Regierungsgewalt lag im Staube; mit einem Attentat hatte sie begonnen, mit einer Desertion endigte sie. Wir haben nur das Steuerruder, welches unfähige Hände nicht mehr zu führen vermochten, in unsere Hände genommen. Aber Europa bedarf der Aufklärung, es muß durch unwiderlegbare Beweise erfahren, daß das ganze Land mit uns einverstanden ist. Der fremde Eindringling muß auf seinem Marsch nicht allein eine ungeheure Stadt antreffen, welche lieber vom Erdboden verschwinden, als sich ihm ergeben will, nein, er muß ein ganzes, sich erhebendes, organisirtes Volk und endlich eine Volksvertretung vorfinden, welche die lebende Seele des Vaterlandes nach jedem Ort zu verpflanzen im Stande ist. Folglich dekretirt das Gouvernement der nationalen Vertheidigung nachstehendes. 1) Am 1. Oct. treten die Wahlkollegien zusammen und wählen eine Assemblée nationale constituante. 2) Die Wahlen erfolgen mittelst Stimmzettel gemäß dem Gesetz vom 15. März 1848. 3) Die Assemblée besteht aus 750 Mitgliedern. 4) Das Ministerium des Innern bringt dies Dekret zur Veröffentlichung. Paris im Stadthaus, 8. Sept. 1870." Am 17. und 18. Sept. brachten die Metzer Journale das Rundschreiben Jules Favre's an die Vertreter Frankreichs im Auslande, welches großen Enthusiasmus hervorrief.

Die Cernirungsarmee vom 2.—30. Sept. Am Abend des 1. Sept. erfuhr Prinz Friedrich Karl den am 30. Aug. vom Kronprinzen von Sachsen bei Bapaume erfochtenen Sieg, durch welchen die Absicht Mac Mahon's, Metz zu entsetzen, schon so gut wie gescheitert war. Daß die Nachricht bald durch Kundschafter nach Metz gelangen werde, mußte deutscherseits als bestimmt angenommen werden; Bazaine hatte alsdann keine Veranlassung mehr, nach Norden abzumarschiren, wohl aber berechtigte Gründe, sich nach Süden hin durchzuschlagen und den Entsatz von Straßburg zu versuchen. In der Voraussetzung, daß Bazaine dem entsprechend handeln werde, ordnete Prinz Friedrich Karl am 2. und 3. Sept. folgende Truppendislokationen an. A. I übernahm die Cernirung des rechten Moselufers und auf dem linken Moselufer die Besetzung der Linie Ars—Ruine Châtel. D. Kummer verblieb in der Stellung Malroy—Charly, C. I schloß sich an ihren l. Fl. an und stand mit seinem l. Fl. an der Chaussee Metz—Straßburg. C. XIII deckte diese Chaussee und die Bahnlinie Courcelles—Remilly. Vom C. VII stand eine Brg. an der Seille, woselbst sich auch die 3. Cav.-D. befand; die anderen drei Brg. des C. VII standen zu beiden Seiten der Mosel oberhalb Metz. C. VIII stand in der Stellung Jussy—Ruine Châtel. Vom C. III hatte eine D. die Linie Ruine Châtel—Saulny besetzt, die andere D. stand hinter derselben. C. X und IX verblieben in ihren bisherigen Stellungen, C. II stand bei Auboué—Briey. Am 4. Sept. erhielt Prinz Friedrich Karl genaue Mittheilung über die bei Sedan stattgefundenen Ereignisse und ward nun um so mehr in der Annahme bestärkt, die Rheinarmee werde versuchen, sich nach Süden durchzuschlagen. Er ordnete deshalb am 5. folgendes an. Eine D. des C. IX verblieb bei Roncourt—Montois la Montagne, die andere D. rückte nach Gravelotte. C. VIII löste C. VII in seinen Stellungen zu beiden Seiten der Mosel ab, C. VII concentrirte sich an der Seille. Alle anderen Corps verblieben in ihren bisherigen Positionen. Am 7. Sept. erhielt C. II Befehl, mit je einer D. bei Gorze—Novéant und St. Marcel—Vionville Stellung zu nehmen. Es konnten also einem Durchbruchsversuch der Rheinarmee nach Süden rasch vier Armeecorps entgegentreten. Am 9. Sept. schied auf Befehl des Königs Wilhelm C. XIII aus dem Verbande der Metzer Cernirungsarmee aus; am 10. marschirte es nach Paris ab. Die von ihm besetzt gewesenen Stellungen übernahm je eine Brg. der C. I und VII. Vom 12. Sept. an stand die Cernirungsarmee, wie folgt. Linkes Moselufer. C. X Amelange—Saulny, C. III Saulny—Châtel, C. IX Châtel—Jussy. Als Reserve C. II bei Gorze und Rezonville. Rechtes Moselufer. C. VIII Frescaty—Marly, C. VII Marly—Peltre, C. I Ars Laquenexy—Failly, D. Kummer Charly—Malroy. Reserven. 1

Cav.-D. Fey, 3 Cav.-D. an der Seille. Am 15. Sept. ward General Steinmetz vom Oberkommando der A. I entbunden und zum General-Gouverneur von Posen ernannt. A. I trat jetzt unter direktes Kommando des Prinzen Friedrich Karl.

Ausfall gegen Lauvallières 22. Sept. Nachdem Bazaine die Rheinarmee volle drei Wochen lang zu keinerlei nennenswerthen offensiven Unternehmungen verwendet und eine kostbare Zeit, dem Feind zu schaden und die Festung zu verproviantiren, ganz unbenutzt gelassen hatte, ordnete er endlich am 22. Sept. den ersten größeren Ausfall behufs Provianterbeutung an. Am Morgen des 22. war es einem Bewohner von Lauvallières geglückt, nach dem verschanzten Lager zu gelangen und Bazaine zu benachrichtigen, daß sich im benannten Dorf bedeutende Vorräthe an Proviant und Fourrage befänden. Bazaine ertheilte hierauf den C. 3 und 6 Befehl, mit entsprechender Truppenzahl gegen die Linien Poix—Noisseville, Grange aux Bois — Peltre vorzugehen und die in ihren Besitz gelangenden Ortschaften auszufourragiren. Möglichst viele Fahrzeuge und Maulthiere sollten den Ausfalltruppen behufs Fortschaffung der erbeuteten Vorräthe folgen.

Kurz vor Mittag begann Fort St. Julien heftig gegen die Dörfer Servigny—Noisseville zu feuern; um 1 Uhr eröffnete Fort Queuleu gleichfalls das Feuer gegen die Linie Peltre—Colombey. Um 1½ Uhr Nachmittags rückten einige Kompagnien frz. Jäger, denen 3 Rgt. Inf. folgten, von Ferme Bellecroix in der Richtung auf Vantoux vor, zwei Battr., denen zwei Cav.-Rgt. als Deckung beigegeben waren, fuhren bei benannter Ferme auf und feuerten gegen Noisseville. Zwei Feldbatterien nahmen vorwärts des Forts Queuleu Stellung und beschossen die vorliegenden deutschen Linien, stärkere Inf.-Kolonnen dirigirten sich auf Peltre—Colombey. Die Generäle Changarnier und Clinchant begleiteten die gegen Lauvallières und Vantoux, Marschall Le Boeuf und General Castagny die gegen Peltre und Colombey vorrückenden Truppen, welchen 100 zweispännige, 200 einspännige Wagen und mehrere Kompagnien Maulthiertreiber folgten.

Deutscherseits waren inzwischen C. I, VII, VIII, IX und D. Kummer alarmirt worden; man vermuthete, der Hauptangriff gelte dem C. VII. Die Franzosen drangen auf allen Punkten entschlossen und rasch vor; die deutschen Vorposten räumten ihren Instruktionen gemäß nach kurzem Feuergefecht die vorgeschobenen Stellungen und zogen sich nach der Hauptvertheidigungslinie zurück. Villers L'Orme, Lauvallières, Nouilly, Colombey, Grange aux Bois, Mercy le Haut, Peltre kamen in den Besitz der Franzosen, welche dieselben ausfourragirten. Gegen 5 Uhr Nachmittags räumten die Ausfalltruppen, nachdem sie ihre Wagen und Maulthiere

vollauf beladen hatten, die den Preußen entrissenen Stellungen; letztere besetzten dieselben wieder. Nur um den Besitz von Nouilly fanden noch bis in die späte Nacht Patrouillengefechte statt; die Franzosen schafften ihren Angaben nach etwa 30 Fuhren Fourrage aus diesem Dorf fort; ungefähr 80 Fuhren mußten sie daselbst zurücklassen, weil schließlich die Preußen das ganze Dorf in ihren Besitz brachten.

Alle frz. Berichte über diesen ersten größeren Ausfall geben an, daß das Resultat der Fourragirung ein durchaus befriedigendes gewesen sei und daß man, obwohl alle Wagen und Maulthiere, desgleichen auch die Truppen möglichst viele Vorräthe fortschafften, doch genöthigt war, den größten Theil der vorgefundenen Fourragen in den benannten Orten zurückzulassen. Es ist also unzweifelhaft, daß, wenn Bazaine an diesem Tage möglichst überraschend mit mehreren Corps oder dem größten Theil der Armee einen kräftigen, weithin vordringenden Ausfall auf dem rechten Moselufer veranstaltet und alle nur irgendwie im cernirten Terrain aufzutreibenden Civilfuhrwerke, desgleichen alle disponibeln Trainfahrzeuge zur Fortschaffung der erbeuteten Proviantbestände verwendet hätte, das Resultat der Fourragirung ein noch weit besseres gewesen sein würde.

Ausfall gegen Chieulles — Rupigny am 23. Sept. Am 23. Sept. Nachmittags 4 Uhr begann Fort St. Julien ein heftiges Feuer gegen die Stellung der D. Kummer. Je eine frz. D. des C. 3 rückte gegen Vany — Chieulles und gegen Villers L'Orme — Nouilly vor; den Ausfalltruppen folgten wiederum viele Wagen und Maulthiere. Gleichfalls um 4 Uhr eröffnete Fort Queuleu das Feuer gegen Peltre, Inf.-Abtheilungen des C. 3 näherten sich diesem Dorf, griffen es aber nicht ernstlich an. Auf dem linken Moselufer ging um 4 Uhr Inf. des C. 6 gegen La Maxe vor, unternahm aber gleichfalls keinen Angriff auf diesen Ort. Vany, Chieulles, Villers l'Orme, Nouilly wurden nach kurzem Gefecht von den Deutschen geräumt; die Franzosen besetzten diese Orte und begannen gegen Rupigny—Failly vorzudringen. Die Deutschen hatten aber diesmal rasch zahlreiche Art. in Gefechtsstellung gebracht; die frz. Kolonnen, desgleichen die zum Fortschaffen der Proviantvorräthe bestimmten Wagen und Maulthiere wurden von derselben aufs wirksamste beschossen, so daß sowohl der Vorstoß gegen Rupigny—Failly wie das Beladen der Wagen und Maulthiere bald aufgegeben werden mußten. Alle frz. Berichte gestehen ein, daß die Fourragirung an diesem Tage sehr unbefriedigend ausfiel; nur etwa 40 Wagen kehrten, mit Fourrage beladen, nach dem verschanzten Lager zurück. Die in Reserve befindlichen frz. Truppen benutzten die Momente der Ruhe eifrigst zum Ausgraben von Kartoffeln. Um 5 Uhr Nachmittags traten alle zum Ausfall verwendet gewesenen Truppen den Rückzug an; der Geschützkampf ward noch bis

zum Einbruch der Dunkelheit von beiden Parteien fortgeführt. Am Abend besetzten die Deutschen wieder die am Nachmittag geräumten Stellungen.

Die Franzosen verloren am 22. und 23. Sept. 183 M., die Deutschen 98 M.

Ausfall gegen Peltre und Ladonchamps am 27. Sept. Vom 24.—26. incl. verhielt sich die Rheinarmee ganz passiv. Am 27. erfolgte ein größerer Ausfall gegen Peltre und Ladonchamps.

Bereits in der Nacht vom 26.—27. waren Inf.-Abtheilungen der C. 2 und 3 nach Grigy und Basse Bévoye gerückt. Von dort aus sollten am 27. Morgens, sowie Fort Queuleu den ersten Kanonenschuß abfeuerte, Brg. Duplessis gegen Mercy le Haut, Brg. Lapasset gegen die Nord- und Westseite von Peltre vorbrechen. Um 27. Morgens rückten auch die anderen Truppen benannter Brigaden nach Grigy und Basse-Bévoye vor, D. Montaudon dirigirte sich von Borny auf Colombey und von Ferme Bellecroix auf Noisseville. Eine Mitrailleusenbatterie war in aller Frühe auf der Saarbrücker Bahn bis Basse—Bévoye geschafft worden und nahm dort neben einer ebendahin dirigirten Feldbatterie Stellung. Um 9 Uhr Morgens eröffneten Fort Queuleu und benannte beiden Battr. ein heftiges Feuer gegen Mercy le Haut — Peltre, bald darauf begannen auch die Forts St. Julien und Les Bordes die Stellungen der D. Kummer und des C. I zu beschießen. Beim ersten Kanonenschuß des Forts Queuleu rückten die Truppen der Brg. Duplessis, Lapasset und der D. Montaudon gegen die ihnen angewiesenen Angriffsobjekte vor. Die Inf. der ersteren Brg. gelangte rasch in den Besitz des durch frz. Granaten in Brand gerathenen und von den Preußen nicht lange gegen die Uebermacht vertheidigten Mercy le Haut; sie wandte sich von hier gegen Grange aux Bois, welches die Preußen gleichfalls räumten, nachdem sie die daselbst befindlichen Strohvorräthe in Brand gesteckt hatten. Die Inf. der Brg. Lapasset ging gegen die Nord- und Westseite von Peltre vor, welches von einem pr. Bat. und einem Theil der nach diesem Ort zurückgegangenen Vorposten besetzt war. Während die pr. Inf. eben im Begriff war, sich vor der ziemlich nahe herangedrungenen überlegenen Inf. der Brg. Lapasset zurückzuziehen, kam von Metz auf der Saarbrücker Eisenbahn ein mit 2 Lokomotiven bespannter Zug angefahren, in welchem sich ein frz. Jägerbataillon befand. Der Zug hielt zwischen Crépy und Peltre, das Jägerbataillon verließ denselben mit außerordentlicher Geschwindigkeit und ging im Laufschritt gegen die Südseite von Peltre vor. Den pr. Truppen glückte es bis auf eine Kompagnie, welche zum größten Theil in frz. Gefangenschaft gerieth, sich aus Peltre zurückzuziehen, welches gegen 10 Uhr Vormittags in den Besitz der Franzosen gelangte. Wäh-

rend dieser Vorgänge hatte die Inf. der D. Montaudon die von den Preußen geräumten Orte Colombey und Planchette besetzt. Inzwischen hatten sich die nicht engagirten Truppen des C. VII bei Ars Laquenexy, Cheval rouge, Mecleuves, die 1. Cav.=D. bei letzterem Ort, die 16. D. des C. VIII bei Pouilly, die 2. D. des C. I bei Aubigny in Gefechts=bereitschaft gestellt. Die Franzosen verblieben aber seit 10 Uhr in der Defensive und waren eifrigst mit Fourragirung in den von ihnen besetzten Orten beschäftigt. Besonders in Peltre befanden sich so bedeutende Vorräthe an Proviant und Fourragen, daß die mitgeführten Wagen und Maulthiere bei weitem nicht zur Fortschaffung derselben ausreichten. Die Truppen schafften, wie früher, so viel Proviant und Fourrage, als sie zu transportiren vermochten, nach dem verschanzten Lager. In Colombey und Planchette glückte die Fourragirung nur unvollständig, weil beide Orte durch pr. Granaten in Brand geriethen; auch in Mercy le Haut und Grange aux Bois ging viel Fourrage durch die Feuersbrünste verloren. Um 11½ Uhr Vormittags hatten die Franzosen alle den Deutschen entrissenen Ortschaften geräumt und waren im Rückzug nach Metz begriffen. Zwischen 2 und 3 Uhr Nachmittags besetzten die Deutschen ihre früheren Vorpostenstellungen wieder.

Um 11½ Uhr Vormittags begannen auf dem linken Moselufer erst schwächere, dann stärkere Truppenabtheilungen der D. Tixier und Le Vassor des C. 6, im Ganzen etwa 5—6000 M., gegen die Stellung des C. X vorzugehen. Gleichzeitig rückten auf dem rechten Moselufer Abtheilungen des C. 6 von Bois de Grimont gegen die D. Kummer vor, beschränkten sich aber nur auf Demonstrationen. Zur Mittagsstunde eröffneten Fort St. Julien und mehrere bei Woippy, St. Eloy, Thury aufgefahrene frz. Battr. ein heftiges Feuer gegen die Stellungen der D. Kummer und des C. X. Um 12¼ Uhr räumten die Preußen nach kurzem Feuergefecht vor den überlegenen frz. Angriffstruppen Petite Maxe, bald darauf auch Franclonchamps, Ladonchamps, St. Agathe und Bellevue. Der hartnäckige Widerstand der pr. Inf., besonders aber das wirksame Kreuzfeuer der zahlreichen theils schon in Position stehenden, theils erst herbeigeeilten deutschen Battr. machten jedoch den Versuch der Franzosen, sich der Orte Les grandes Tapes und St. Rémy zu bemächtigen, scheitern. Deßgleichen fiel die Fourragirung sehr ungünstig aus, da die deutschen Battr. auch die Wagenkolonnen wirksam beschossen. Die meisten Wagen kehrten nicht mit Proviant, sondern mit Verwundeten beladen, nach dem verschanzten Lager zurück. Um 3¼ Uhr Nachmittags traten die Franzosen auf der ganzen Linie St. Agathe—Petite Maxe den Rückzug an, die Deutschen besetzten hierauf wieder die alten Vorpostenstellungen.

Die Deutschen verloren an diesem Tage 10 Offiz., 335 M., die Franzosen 11 Offiz., 372 M.

Während der vorbeschriebenen Gefechte traf bei allen Corps der Befehl des Prinzen Friedrich Karl ein, demzufolge sämmtliche Proviant- und Fourrage-Vorräthe aus den innerhalb der deutschen Vorpostenkette oder nahe vor derselben liegenden Ortschaften nach der Hauptstellung zurückgeschafft und, wofern dies nicht möglich sei, vernichtet werden sollten. Aus einigen Orten, so aus Chieulles, Pouilly rc., entfernten die Deutschen am 27. und an den folgenden Tagen die Vorräthe, dagegen wurden am 27. Abends und in der Nacht vom 27.—28. Peltre, Basse Bévoye, La Maxe, Maison rouge (rechtes Moselufer) und Magny in Brand gesteckt, da baldige neue Ausfälle des Feindes gegen diese Orte zu befürchten standen und die Fortschaffung der bedeutenden dort befindlichen Fourragen zu viel Zeit in Anspruch genommen haben würde. Uebrigens gelang das Niederbrennen der Dörfer und Fermen um Metz nur sehr unvollkommen, weil alle Gebäude massiv waren. Im weiteren Verlauf der Cernirung wurden St. Rémy, Franclonchamps, Lauvallières, St. Ruffine in Brand gesteckt resp. geschossen. Die Bewohner der zu zerstörenden Ortschaften zwang man, sich nach Metz zu begeben. Die Metzer Bevölkerung gerieth über diese ihr unbegreiflichen harten Maßregeln in eine leicht erklärliche Wuth. Die städtischen Journale gaben jetzt einige Zeit lang den Deutschen mit großer Vorliebe die Benennungen „Hunnen, Vandalen, Barbaren, Mordbrenner rc." Dagegen fanden sie es durchaus gerechtfertigt, daß die Forts jederzeit die von den Deutschen besetzten Ortschaften, in welchen die frz. Bevölkerung zum großen Theil verblieben war, bombardirten und in Brand schossen.

Aenderungen in der Besetzung der deutschen Cernirungslinie. Am 28., 29., 30. Sept. fanden um Metz keine erwähnenswerthe Gefechte Statt. Am 30. meldeten die deutschen Observatorien, daß die Franzosen unterhalb Metz fünf neue Kriegsbrücken hergestellt, mithin daselbst acht Moselübergänge zur Verfügung hätten. In der Nacht vom 30. Sept. wurden zwischen Metz und Thionville Leuchtsignale gewechselt. Diese beiden auffallenden Fakta sowie verschiedene Erwägungen bezüglich des besten und richtigsten von Bazaine zu wählenden Operationsplanes veranlaßten den Prinzen Friedrich Karl zu der Schlußfolgerung, der Marschall nehme von dem deutscherseits vermutheten Durchbruchsversuch nach Süden Abstand und beabsichtige wiederum, sich nach Thionville durchzuschlagen. Seitdem nämlich Toul (23. Sept.), Straßburg (28. Sept.) kapitulirt hatten, welche Ereignisse frz. Berichten nach Prinz Friedrich Karl selbst an Bazaine melden ließ, erschien der Durchbruchsversuch nach Süden ein sehr gewagtes Unternehmen, welches ihr leicht

dasselbe Schicksal wie der Armee von Châlons bereiten konnte. Dagegen bot der Durchbruch nach Norden immer noch keine unüberwindliche Schwierigkeiten, sondern sogar Aussichten auf Erfolg dar. Wenn Bazaine ca. 30000 M. Linientruppen und alle nicht mehr kriegsbrauchbaren Pferde in Metz zurückließ, so verblieben in der Stadt Metz, in den Forts und innerhalb des verschanzten Lagers etwa 100000 Menschen, welche mit den vorhandenen Lebensmitteln, die zurückgelassenen Pferde eingerechnet, noch etwa 60 Tage, allerdings auch nur dürftig, ihre Existenz fristen konnten. Benannte 30000 M. Linientruppen würden gemeinsam mit den 20000 M. Metzer Nationalgarden etwa 2—3 deutsche Armeecorps vor Metz gefesselt und voraussichtlich, da Forts und Zwischenwerke unterdeß in guten Vertheidigungszustand gebracht waren, die Festung so lange, als die Lebensmittel ausreichten, erfolgreich vertheidigt haben. Metz würde also statt am 28. Oct. erst am 28. Dec. kapitulirt haben. Wenn Bazaine Ende Sept. den Durchbruchsversuch nach Thionville in der früher von uns entwickelten Art und Weise anordnete und ausführte, so würde aller Wahrscheinlichkeit nach ein nicht unbeträchtlicher Theil der abmarschirenden Corps in Gefangenschaft gerathen oder auf dem Schlachtfeld geblieben, der größere Theil aber glücklich auf luxenburgisches oder belgisches Gebiet gelangt sein. Hier mußte dem Kriegsgebrauch gemäß die Entwaffnung und Internirung der übergetretenen Truppen erfolgen; es würde jedoch einerseits wegen der geringen Militairmacht der betreffenden Staaten, andererseits wegen der Sympathien ihrer Bevölkerung für Frankreich Tausenden der internirten Offiziere und Soldaten leicht geworden sein, nach ihrem Vaterlande heimzukehren. Die Loire- und Nordarmee würden hierdurch einen vorzüglichen Stamm erhalten und an Werth gewonnen haben. Von diesen Erwägungen ausgehend und in Anbetracht, daß ein Durchbruchsversuch der Rheinarmee nach Norden in jeder Beziehung leichter und vortheilhafter auf dem rechten, als auf dem linken Moselufer war, ordnete Prinz Friedrich Karl am 30. Sept. folgende Dislokationen seiner Corps an. Linkes Moselufer. D. Kummer Amelange—Norroy. C. III Norroy—Ruine Châtel. C. IX Ruine Châtel—Jussy. Bei Ars und Vaux Theile des C. II. Rechtes Moselufer. C. II von der Mosel gegenüber Ars bis Marly. C. VIII Marly — Ars Laquenexy. C. VII Ars Laquenexy — Montoy. C. I Montoy — Charly. C. X Charly — Malroy. Die 1. Cav.-D. Les Etangs, die 5. Cav.-D. Chaussee Metz—Straßburg. Somit standen gegen einen Durchbruchsversuch auf dem rechten Moselufer, in der Richtung nach St. Barbe drei Corps (X, I, VII) und eine Cav.-D. bereit, welche rasch von D. Kummer, der 5. Cav.-Division und Theilen der C. III und VIII unterstützt werden konnten. Diese Dislokation, in Folge deren die Linie Amelange—Norroy nur verhältnißmäßig schwach

dagegen die Linie Malroy — Ars Laquenexy sehr stark besetzt war, mochte Bazaine nicht unbekannt geblieben sein, denn seit dem 2. Oct. ließ er gegen letztere Linie nur Demonstrationen, gegen erstere aber energische, von starken Streitkräften ausgeführte Vorstöße unternehmen. Aus diesem Grunde ward dann D. Kummer direkt unter Befehl des C. X gestellt, um stets rechtzeitig von letzterem unterstützt werden zu können, außerdem übernahm am 4. Oct. eine Brg. des C. III die Besetzung der Dörfer Marange, Fêves, Norroy, Bronvaux, welche bis dahin zur Stellung der D. Kummer gehörten. Die Besetzung der Cernirungslinie blieb nun im Großen und Ganzen bis zur Kapitulation ziemlich unverändert. Am 24. Oct. marschirte die 4. D. des C. II auf höheren Befehl nach Paris ab; die 3. D. übernahm die Stellungen derselben.

Eintreffen detaillirter Nachrichten über die Kriegsereignisse während des Monats September in Metz. Am 21. gelangte eine Nummer des Pariser Figaro vom 18. Sept., bald darauf eine Nummer der Indépendance Belge vom 20 Sept. durch ausgewechselte frz. Offiziere nach Metz. Es kamen ferner bei den Ausfällen vom 22., 23. und 27. Sept. zahlreiche Nummern der Kölnischen Zeitung, der Berliner Volkszeitung, der Kreuzzeitung, der Bonner Zeitung, des Staatsanzeigers, der Post und des Wanderers, welche man bei deutschen Gefangenen vorgefunden hatte, in den Besitz der Militairbehörden. Am 27. Sept. erhielt der Moniteur de la Moselle die Nummern des Figaro vom 6. und 8., der Indépendance Belge vom 13. und 16. Sept. Aus diesen Journalen konnten nun die Metzer Redakteure eine genaue und detaillirte Beschreibung der seit dem 1. Sept. stattgefundenen militairischen und politischen Ereignisse zusammenstellen. Alle dem General Coffinières mißfallenden, nicht zur Veröffentlichung geeignet erscheinenden Artikel und politischen Erörterungen der Redakteure wurden jedoch rücksichtslos gestrichen. Die Redakteure unterließen indessen nicht, die verbotenen Artikel durch mündliche Mittheilung oder durch Vertheilung von Copien in ihren Bekanntenkreisen zu verbreiten, so daß ganz Metz immer rasch über alles, was sekret bleiben sollte, informirt war. Durch die in der letzten Dekade des September eingetroffenen Zeitungen erfuhr man nun auch, daß die provisorische Regierung ihren Sitz nach Tours verlegt habe, Trochu allein die Vertheidigung des zum äußersten Widerstand entschlossenen Paris leite und die Bildung neuer frz. Heere im raschen Vorschreiten begriffen sei. Obwohl die in benannten Zeitungen enthaltenen Nachrichten über die inzwischen stattgefundenen Kämpfe fast durchweg für Frankreich ungünstig waren, so ließ doch die Metzer Bevölkerung den Muth nicht sinken. In gleicher Weise, wie sie bis zum 13. Sept. mit unerschütterlicher Zuversicht auf Mac Mahon, als auf den Erlöser aus ihrer täglich kritischer werdenden

Situation gehofft hatte, hielt sie jetzt an dem Glauben fest, Paris werde das Grab für die deutsche Armee sein, welche die Verwegenheit hatte, diese Riesenstadt erobern zu wollen, und binnen kurzem werde ein furchtbares, von Lyon heranziehendes Heer die Armee des Prinzen Friedrich Karl zum Aufheben der Blokade von Metz zwingen. Jedes diese Hoffnungen bestätigende Gerücht ward, selbst wenn es noch so unwahrscheinlich und widerspruchsvoll war, mit Freuden von den Metzern begrüßt und mit fast kindlicher Einfalt geglaubt, dagegen wurden alle inzwischen eintreffende Botschaften schlimmer Art, wie der Fall von Toul, Straßburg, die Eroberung von Orleans 2c, möglichst lange in Zweifel gezogen und, wenn kein Zweifel an ihrer Wahrheit mehr möglich war, als «malheurs» betrachtet, durch welche der Sieg der gerechten Sache Frankreichs zwar erschwert, nicht aber verhindert werden könne. Die Metzer Zeitungen, und besonders der Indépendant, wirkten mit allen Mitteln dahin, die Hoffnungen der Metzer auf baldigen Umschwung des Kriegsglücks zu Gunsten Frankreichs, auf eine baldige Entsetzung von Metz aufrecht zu erhalten und jeden Gedanken daran, daß die Rheinarmee sammt der Festung in die Lage kommen könnten, sich dem Feinde auf Gnade und Ungnade ergeben zu müssen, zu verscheuchen. Erst die Proklamation Coffinières vom 27. Oct., durch welche dies von den Metzern für unmöglich gehaltene Ereigniß als eingetretenes Faktum erklärt wurde, brachte denselben die traurige Gewißheit, daß alles für sie verloren sei, außer die Ehre, bis zum letzten Moment gegen die ruhmlose Vertheidigung ihrer Vaterstadt durch den Marschall Bazaine energisch protestirt und ihren redlichen Willen, Gut und Blut für das Verbleiben derselben bei Frankreich freudig opfern zu wollen, in jeder Weise dokumentirt zu haben.

Unzufriedenheit der Metzer mit den Anordnungen Bazaine's. Obwohl Bazaine seit dem 22. Sept. theils, um seiner Armee Proviant zu verschaffen, theils um die über seine geringe Unternehmungslust sehr mißgestimmten Truppen und Einwohner zu beschwichtigen, die angegebenen Ausfälle unternommen hatte, so zeigte sich doch die Metzer Bevölkerung mit diesen Operationen durchaus unzufrieden. Ihrer Ansicht nach konnten diese stets nur mit kleineren Theilen der Armee und am hellen Tage, wenn der Feind jede frz. Kolonne schon ganz genau von weitem sehen konnte, unternommenen Ausfälle keine befriedigenden Resultate geben. Sie verlangte, Bazaine solle entweder unter Zurücklassung einer entsprechend starken Garnison in Metz versuchen, sich mit der Armee durchzuschlagen oder wiederholt große, von allen Corps gleichzeitig unternommene Ausfälle behufs Verproviantirung anordnen. Coffinières, welcher anfangs selbst dringend das Verbleiben der Rheinarmee bei Metz gewünscht hatte, schloß sich allmälig mehr und mehr der Ansicht der Metzer an und

rieth Bazaine wiederholt zur Ergreifung einer dieser Maßregeln. Der Marschall Bazaine soll über dieses Ansinnen Coffinières folgendes geäußert haben. „Coffinières ist Genie-Offizier; er bildet sich ein, Metz sei belagert, und verlangt nun von mir Ausfälle gegen den Feind, wie solche der Vertheidiger einer Festung bei einer regelmäßigen Belagerung machen soll und muß. Allerdings hat der uns umgebende Feind Batterien, allein dieselben liegen in großer Entfernung von der Festung und sollen nicht gegen die Festung, sondern gegen die Rheinarmee wirken, sowie letztere den Versuch macht, die Cernirungslinie zu durchbrechen. Der Feind braucht nicht, wie bei einer regelmäßigen Belagerung, seine Geschütze an Ort und Stelle zu belassen. Deshalb gelangen wir überhaupt niemals bis zu seinen Batterien, unsere Ausfälle geben stets nur unbefriedigende Resultate, wir sind stets schließlich gezwungen, uns unter großen Verlusten, welche wir hauptsächlich durch die uns verfolgenden feindlichen Batterien erleiden, zurückzuziehen. Unsere Lazarethe sind bereits überfüllt und können keine Verwundete mehr aufnehmen. Das Mißlingen der Ausfälle entmuthigt unsere Soldaten. Ich kann und will also nur solche Operationen ausführen, welche wirklichen Nutzen haben." Nach Bazaine's Angabe belief sich der Verlust der Rheinarmee vom 14. Aug. bis 30. Sept. auf 25 Generäle, 2499 Offiziere, 40339 Unteroffiziere und Soldaten.

Verhandlungen zwischen Bazaine, König Wilhelm I und der Kaiserin Eugenie. Es ist kaum zu bezweifeln, daß Bazaine gegen Ende des Sept. trotz seiner eben erwähnten Aeußerung über die Zwecklosigkeit der Ausfälle einen letzten energischen Durchbruchsversuch, wäre es auch nur der Waffenehre halber, gemacht haben würde, wofern ihn nicht die nachfolgend beschriebenen politischen Kombinationen zu jenen halben Maßregeln bewogen hätten, welche die Armee wie Bürgerschaft mit gerechtem Unwillen erfüllten.

Am 23. Sept. ließ sich bei Bazaine ein ihm ganz fremder Franzose, Namens Regnier, anmelden, welcher von der deutschen Heeresleitung die Erlaubniß, den Marschall zu besuchen, erhalten hatte. Regnier, ein gebildeter, wohlhabender, ehrenwerther, aber bis zu jenem Zeitpunkt in diplomatischen und Hofkreisen ganz unbekannter Privatmann, glaubte sich bei der damaligen Situation Frankreichs berufen und befähigt, eine hervorragende Rolle als Politiker zu spielen und hierdurch beiden sich befehdenden Nationen große Dienste zu erweisen. Enthusiastischer Anhänger der Napoleonischen Familie hatte er folgendes Programm entworfen, derselben den verlorenen Thron wiederzuverschaffen.

Seiner übrigens völlig begründeten Ansicht nach, welche auch die gesammte kaiserliche Partei theilte, war das Gouvernement der nationalen Vertheidigung ein usurpatorisches; es existirte immer noch von Rechts-

wegen das durch die Plebiscite von 1852 und 1870 bestätigte Kaiserreich, und die Kaiserin verblieb, so lange Napoleon III kriegsgefangen war, die rechtmäßige Regentin Frankreichs. Es handelte sich jetzt darum, der Kaiserin die Regentschaft zurückzugeben, was zu bewirken Herrn Regnier keineswegs so sehr schwierig schien.

Daß die kaiserliche Familie auf sein Projekt mit Freuden eingehen werde, nahm er als selbstverständlich an. Was den König Wilhelm I anlangte, so war die allgemeine Ansicht in Frankreich, derselbe wünsche sehnlichst einen baldigen Friedensabschluß, wolle aber nicht mit dem provisorischen Gouvernement, zu dem er kein Zutrauen habe, sondern nur mit der Kaiserin-Regentin verhandeln. Ueber die von den Deutschen zu stellenden Friedensbedingungen machte Regnier sich vorläufig keine weiteren Sorgen; waren nur erst die betreffenden Regenten auf sein Projekt eingegangen, so mußte sich seinem Erachten nach bald die Grundlage für einen Vertrag finden, welcher beide Nationen völlig befriedigte. Die von den zahlreichen Anhängern des Kaiserthums gewünschte Wiedereinsetzung der Regentin in ihre Rechte konnte am leichtesten und sichersten bewirkt werden, wenn die einzige reguläre Armee, welche Frankreich zu jener Zeit noch besaß, die Rheinarmee, sich für Regnier's Projekt erklärte; alsdann war die baldige Niederwerfung der republikanischen Partei gesichert. Diese Armee für sein Projekt zu gewinnen, hielt Regnier für eine leichte Sache. Bazaine, die meisten seiner Corpskommandeurs, Offiziere, Unteroffiziere und Mannschaften waren gut kaiserlich gesinnt, außerdem aber war kaum zu bezweifeln, daß der Wunsch, in ehrenvoller Weise aus einer täglich kritischer werdenden Situation befreit zu werden, selbst die nicht zahlreichen, der kaiserlichen Familie grollenden Elemente der Rheinarmee bewegen werde, sich dem Beschluß der Majorität ihrer Kameraden zu fügen.

Sowie Regnier die Details dieses Programms festgestellt hatte, schickte er sich sofort mit anerkennenswerther Energie an, die Kaiserin Eugenie, den König Wilhelm I und den Marschall Bazaine für dasselbe zu gewinnen. Er begab sich zunächst nach England zur Kaiserin, theilte ihr seine Entwürfe mit, ward aber kurz abgewiesen. Hierdurch keineswegs entmuthigt, beschloß er, sich direkt an Kaiser Napoleon III zu wenden und durch dessen Vermittelung die Kaiserin zum Eingehen in sein Projekt zu bewegen. Es gelang ihm, vom kaiserlichen Prinzen eine Legitimation zu erlangen, welche zwar etwas sonderbar war, aber wenigstens dokumentirte, daß Regnier in Beziehungen zur Regentin und ihrem Sohn getreten sei. Der kaiserliche Prinz übergab ihm nämlich eine Anzahl photographischer Ansichten von Hastings; auf den Rand einer derselben hatte er folgende Worte geschrieben: „Lieber Papa, ich schicke Dir diese Ansichten

von Hastings; ich hoffe, sie werden Dir gefallen. Louis Napoleon." Mit dieser Legitimation versehen, reiste Regnier direkt nach Ferrières zum Grafen Bismarck, welcher ihm am 20. und 22. Sept. Audienz gab und schließlich die Erlaubniß, sich nach Metz zu begeben, auswirkte.

Am 23. Sept. erfolgte die Unterredung zwischen Bazaine und Regnier im Quartier des ersteren. Bazaine erklärte sich vollständig bereit, mit der Rheinarmee Regnier's Projekt zu unterstützen, betonte aber, daß er keine Garantien für den Beitritt der Metzer Garnison zu denselben geben könne, und daß er bezüglich der eventuell vom König Wilhelm I der Rheinarmee bewilligten Convention durchaus ehrenvolle Bedingungen verlange. Es ward dann von den beiden Herren beschlossen, daß ein höherer Offizier der Metzer Garnison mit den Missionen an die Kaiserin und an den Kaiser betraut werden solle. Nach einigem Schwanken, wem diese delikate Sendung zu übertragen sei, bestimmte Bazaine den Commandeur des Gardecorps, General Bourbaki, hierzu, welcher sich auch zur Ausführung derselben bereit erklärte. Als Legitimation für Regnier bezüglich der in Metz stattgehabten Besprechung schrieb Bazaine seinen Namen unter den des kaiserlichen Prinzen auf die betreffende Photographie. Bourbaki ward von Regnier aufs genaueste instruirt, wie er der Kaiserin gegenüber sprechen und auftreten solle, erhielt einen Brief an dieselbe, einen zweiten an den Kaiser eingehändigt und verließ Metz am 25. in Civilkleidern und in Gesellschaft mehrerer Aerzte. Regnier war gleich nach seiner Besprechung mit Bourbaki von Metz abgereist und hatte am 24. abermals Audienz beim Grafen Bismarck. Bourbaki befolgte nach Regniers Angabe nicht im mindesten die ihm ertheilten Verhaltungsmaßregeln; das Resultat seiner Verhandlungen mit der Kaiserin war, daß dieselbe ihm erklärte, sie habe Herrn Regnier überhaupt keinerlei Aufträge ertheilt und werde auf die ihr gemachten Vorschläge nicht eingehen, weil hierdurch die ohnehin schon trostlose Lage Frankreichs nur verschlimmert werden würde. Bourbaki reiste hierauf nach Luxenburg, woselbst er die Erlaubniß der deutschen Heeresleitung, nach Metz zurückzukehren, abwartete. Dieselbe verzögerte sich, Bourbaki ward ungeduldig, stellte sich dem Gouvernement der nationalen Vertheidigung zur Verfügung und erhielt das Kommando über die Loirearmee. Am 29. Sept. fragte Graf Bismarck telegrafisch bei Bazaine an, ob er Regnier beauftragt habe, wegen der Kapitulation von Metz zu verhandeln. Bazaine verneinte dies; deutscherseits wurden nun alle Verhandlungen abgebrochen, da inzwischen auch die Weigerung der Kaiserin, die ihr gemachten Vorschläge anzunehmen, mitgetheilt worden war.

Die ersten Gerüchte in Metz über verrätherische Absichten Bazaine's. Die geheimnißvolle Abreise des Generals Bourbaki ward

sehr rasch bei der Metzer Einwohnerschaft bekannt. Seit dem 25. Sept. verbreitete sich in der Stadt das Gerücht von Unterhandlungen Bazaine's mit dem Feinde, welches große Aufregung bei der ganzen Bürgerschaft hervorrief. Es fanden Versammlungen und Besprechungen statt, deren Resultat die weiter unten angeführte Adresse an den Maire Felix Maréchal war. Man begann laut und öffentlich den Marschall des Verraths am Vaterlande, an der Rheinarmee und an der Stadt Metz zu beschuldigen; vergebens waren einige Metzer Journale bemüht, das ganze Verhalten und die Operationen des Marschalls, wie des Generals Coffinières zu rechtfertigen; täglich und stündlich wuchs der Unwille der Einwohnerschaft gegen diese beiden Personen, welche sie als von den Deutschen bestochen und jeder Schandthat gegen das Vaterland fähig erklärte. Am 26. Sept. brachte der Indépendant einen Artikel, in welchem er die bis dahin ausgeführten Operationen Bazaine's als durchaus zweckentsprechend schilderte. Derselbe beginnt mit folgenden Worten. „Einige Personen, welche übrigens die Operationen der Armee in sehr unloyaler Weise kritisiren, behaupten, die uns einschließende Armee sei gar nicht so unverhältnißmäßig stark." Es wird dann nachgewiesen, daß dieselbe in der letzten Zeit sehr bedeutende Verstärkungen erhalten habe und mindestens 180000 Kombattanten zähle; hierauf folgt die Angabe, welche Stellungen die verschiedenen deutschen Corps besetzt halten. Gleichfalls am 26. Sept. cirkulirten in Metz geschriebene Copien eines der Berliner Post entnommenen Artikels, dessen Veröffentlichung Coffinières streng verboten hatte. Derselbe lautete, wie nachstehend. „Wiener Blätter erklären die Restauration der Napoleonischen Dynastie für gesichert. Die Generäle Bazaine und Uhrich sollen sich für die Wiederherstellung des Kaiserreichs unter Napoleon III und, wenn es nicht anders geht, für eine Regentschaft ausgesprochen haben. Palikao begiebt sich direkt nach Wilhelmshöhe und dann nach dem deutschen Hauptquartier. Das Gouvernement ist für usurpatorisch erklärt worden. Man erwartet die Uebergabe von Metz durch Bazaine."

Adresse der Metzer Bürgerschaft an den Maire. Am 26. ward eine Adresse folgenden Inhalts an den Maire Maréchal aufgesetzt und am 27. demselben überreicht.

„Herr Maire! Wir danken Ihnen für den Ausdruck des patriotischen Vertrauens, welches Sie zu uns hegen. Um hierauf zu antworten, wagen wir es heute, ihre Aufmerksamkeit auf die Situation unserer Stadt zu lenken. Ihnen, dem natürlichen, geachteten Repräsentanten einer alten Stadt, welche französisch bleiben will, wird es gestattet sein, bei dieser Gelegenheit diejenigen Schritte zu thun, welche Sie für erforderlich halten, und so frei, so offen zu sprechen, wie es die Verhältnisse gebieten.

Wir wollen nicht alles das aufzählen, was unsere Stadt seit dem Beginn des Krieges gethan hat; wir würden dies auch nicht etwa thun, um über die fernere Mithülfe unserer Stadt zu feilschen. Wir sind der Zuversicht, daß der Patriotismus derselben in dem Maße wachsen wird, als ihr noch härtere Proben bevorstehen. Allein es giebt Schwierigkeiten, gegen welche es gut ist, Vorkehrungen zu treffen, denn die Zeit wird diese Schwierigkeiten bald genug hervortreten lassen; wir denken jedoch, daß, bis dieser Fall eintritt, uns Muße genug bleibt, Vorsichtsmaßregeln zu ergreifen. Wir glauben, daß die vor unsern Mauern versammelte Armee großer Thaten fähig ist, aber wir glauben auch jetzt den Zeitpunkt gekommen, in welchem sie dieselben vollbringen muß. Jeder Tag, welcher dahinschwindet, muß für die Armee und für uns neue Schwierigkeiten herbeiführen. Wegen Mangels an Futter werden unsere Pferde kraftlos; nicht lange, so werden sie kaum noch im Stande sein, sich zu bewegen, und in einem nicht zu fernen Zeitpunkt werden wir überhaupt keine Pferde mehr haben. Die Kälte, das Regenwetter können wiederkehren, jede militairische Operation verhindern und Krankheiten erzeugen, welche schlimmer sind als Verwundungen. Mit der Zeit kann auch der Fall eintreten, daß der Hunger, ein böser Rathgeber, die aufgeklärtesten Geister in der Stadt und in den Lagern auf Abwege führt und furchtbare Conflikte erzeugt, welche nur der höchste Patriotismus zu beschwören vermag. Wir glauben also, daß es Zeit ist, zu handeln, weil selbst ein Mißerfolg vortheilhafter ist, als die Unthätigkeit, weil jede Minute gezählt ist, weil, ohne daß wir im Stande sind, Andeutungen oder Rathschläge über die auszuführenden militairischen Operationen zu geben, unser gesunder, schlichter Menschenverstand uns deutlich sagt, daß energisch und rasch mit der gesammten Truppenmacht ausgeführte Unternehmungen große, ja vielleicht entscheidende Resultate herbeiführen können. Sollen wir geduldig den Tag herankommen lassen, an welchem wir, nachdem wir so lange die Augen geschlossen hatten, zur Erkenntniß gelangen, wie verderblich unser Zögern gewesen ist? Gewiß, jede Unternehmung gegen den Feind ist gefährlich, aber wird denn diese Gefahr mit der Zeit geringer? Auf welche Hülfe warten wir denn eigentlich noch? Mischt sich etwa unrechtmäßiger Weise die Politik in die militairische Frage und verursacht Verzögerungen? Soll man der Ansicht beistimmen, daß unser Loos sich in Paris entscheiden muß? Das glauben Sie, Herr Maire, sicherlich nicht. Sie werden mit der ganzen Energie, welche Sie vermöge der Ihnen von der Bürgerschaft verliehenen Autorität entfalten dürfen, unserer Ansicht beistimmen, daß sich das Geschick unserer Stadt in Metz selbst mit Hülfe der in und vor Metz befindlichen Vertheidigungskräfte und Hülfsmittel entscheiden muß. Was das Geschick Frankreichs anbetrifft, so dürfen weder

wir noch irgend eine Persönlichkeit, weder eine ganze Partei, noch ein einzelner Mann, so vermessen sein, dasselbe im Geheimen regeln zu wollen. Nur einzig und allein die öffentliche, friedliche Abstimmung, zu welcher auch wir aufgefordert worden sind, kann über Frankreichs Geschick entscheiden. Welchen anderen Ehrgeiz können wir aber bis zu jenem Zeitpunkt der Abstimmung haben, als den festen Willen, unser Vaterland zu retten, den Riesenkampf unserer Hauptstadt zu unterstützen und das heroische Beispiel Straßburgs nachzuahmen. Wir hegen die Zuversicht, daß die im Geheimen vom Oberkommandeur entworfenen Operationspläne den von Ihnen, Herr Maire, in unserem Sinne gemachten Vorstellungen entsprechen und daß der Oberkommandeur, begeistert von der Größe einer in der Geschichte vielleicht noch nie dagewesenen Situation, diejenige Autorität und Entschiedenheit zeigen wird, welche die Geister fortreißen und die Siege herbeiführen. Man möge, wofern dies nöthig sein sollte, die Freiheit unserer Sprache entschuldigen. Wir beabsichtigen weder, uns unbefugt in Sachen zu mischen, welche uns nichts angehen, noch Sachen zu kritisiren, welche wir nicht verstehen. Wir wünschen überhaupt nicht, irgend eines jener Gefühle, welche Respekt verdienen und welche uns in diesem Moment fester mit einander verbinden müssen, zu verletzen. Eben weil wir verlangen, daß Armee und Bürgerschaft ein einheitliches Ganze bilden, und weil wir glauben, daß durch gemeinsames Handeln große Ziele erreicht werden können, appelliren wir an Sie, Herr Maire. Wir haben es für unsere Pflicht gehalten, unsere Stimme zu erheben, weil dieselbe der getreue Wiederhall der bei unserer Bevölkerung herrschenden Stimmung ist. Die ganze Bevölkerung fühlt die auf ihr lastende Verantwortlichkeit; die ganze Bevölkerung ist vom höchsten Patriotismus beseelt und zu allen Opfern entschlossen. So hart und gedrückt auch unsere Lage ist, Herr Maire, unsere Stadt will und wird dieselbe ertragen. Wir ermächtigen Sie, zu sagen, daß unsere Stadt nicht der Preiskauf für den Frieden sein und nach den langen ruhmvollen Annalen ihrer Geschichte nicht einen schimpflichen Untergang erleiden will. Metz, 27. Sept." Diese Adresse war von ca. 800 ehrenwerthen Bürgern unterzeichnet. Maréchal übermittelte dieselbe an Bazaine, welcher seine große Unzufriedenheit mit den verschiedenen, nicht mißzuverstehenden Anspielungen in derselben geäußert haben soll. In der Stadt ließ sich Bazaine überhaupt seit dem 16. Sept., an welchem Tage er dieselbe zum letzten Mal betrat, nicht mehr blicken.

G e r ü c h t e i n M e t z ü b e r g l ä n z e n d e S i e g e d e s G e n e r a l s T r o c h u v o r P a r i s. Gegen Ende Sept. verbreiteten sich in Metz sehr günstige Nachrichten über die Operationen des Generals Trochu. Die deutsche Armee vor Paris, hieß es zunächst, befände sich in einer höchst kritischen Situation. König Wilhelm I. sollte folgende äußerst

desparat lautende Depesche an Königin Augusta gesandt haben. „Ich bedaure von ganzem Herzen, daß ich mich durch die Kampflust meiner Armee verleiten ließ, bis Paris vorzudringen. Fritz befindet sich wohl." Bald darauf ward als verbürgt erzählt, die Pariser hätten die Katakomben und mit ihnen Tausende von deutschen Soldaten in die Luft gesprengt, dann hätten die Pariser Mobilgarden die Deutschen angegriffen und einen glänzenden Sieg erfochten. Es währte nicht lange, so erzählte man, die Armee des Kronprinzen sei in vollständiger Deroute von Paris geflohen, König Wilhelm I. in Versailles oder Vitry le Français gefangen genommen worden. Diese frohen Botschaften trösteten die Metzer über die ihnen inzwischen mitgetheilten Kapitulationen von Toul und Straßburg. Erstere erfuhren sie am 26., letztere am 30. Sept. Am 10. Oct. brachte das Journal de Metz über den Zustand von Straßburg folgende Angabe. „Die Hauptstadt des Elsaß existire nicht mehr, Straßburg sei von den Deutschen in Grund und Boden zerstört, den tapferen Vertheidigern dieser Stadt die schimpflichste Behandlung zu Theil geworden." Das Blatt schließt seine Schilderung mit folgenden Phrasen. „Wie weise hat doch unser Gouvernement gehandelt, als es jede Friedensverhandlung mit dem Feinde zurückwies. So lange Straßburg nicht gerächt ist, so lange wir nicht so eklatante Erfolge errungen haben, daß die Deutschen uns große Entschädigungssummen für das total ruinirte Elsaß zu zahlen gezwungen sind, so lange wäre jeder Friedensschluß schimpflich für uns. Glücklich mögt Ihr Deutschen Euch preisen, wenn nicht der von Euch gesäete Haß grausame, furchtbare Repressalien zur Folge hat."

Ausfall gegen Châtel St. Germain. 1. Oct. Am 1. Oct. um 5 Uhr Morgens machten mehrere Inf.-Bat. und Génie-Kompagnien der D. Lorencez des C. 4., welche von Plappeville her vorrückten, einen Ausfall in der Richtung auf Châtel St. Germain und warfen einen Theil der Vorposten der C. IX. und III. zurück. Ihr weiteres Vordringen scheiterte nach frz. Berichten an den starken Verhauen und Drathverflechtungen der Deutschen, welche übrigens rasch Verstärkungen vorführten und die Franzosen zum Zurückweichen zwangen. Letztere besetzten jedoch von diesem Tage an wieder Dorf Lessy und das dicht bei demselben gelegene Chalet Billaudel, welche sie gleich beim Beginn der Cernirung freiwillig geräumt hatten. Die Forts St. Quentin und Plappeville feuerten während des Gefechtes sehr lebhaft. Die Deutschen verloren in diesem Gefecht 22 M., die Franzosen geben ihre Verluste auf 100 M. an.

An demselben Tage erstattete Lebrun, Chef-Intendant der Rheinarmee, dem Marschall Bazaine Rapport über die Proviantvorräthe, welche für dieselbe noch vorhanden seien. Er gab die Rationsempfänger incl. Kranke

(14514 M., wovon 8581 Verwundete) auf 160000 M. an. In dieser Zahl war jedoch die Garnison von Metz (D. Laveaucoupet, Depottruppen, Nationalgarde ꝛc.) nicht einbegriffen. Für jene 160000 M. waren seiner Angabe nach auf 14 Tage, also bis zum 15. Oct. Brod, Zwieback, Getreide oder Mehl vorhanden. Vom 15. an konnte den Truppen nur noch Pferdefleisch geliefert werden.

Ausfall gegen Ladonchamps. 2. Oct. Am 2 Oct. erfolgte bald nach Mitternacht ein von Truppen des C. 6 unternommener Ausfall gegen Ladonchamps. Zunächst gingen 2 Bat. und 2 Génie-Kompagnien gegen das dortige feste, von nassen Gräben umgebene Schloß vor; die Eclaireur-Kompagnien des C. 6 folgten ihnen als erste Reserve, stärkere Inf.-Abtheilungen und einige Batterien dirigirten sich von Metz nach Woippy und St. Eloy. Die schwachen pr. Feldwachen, welche Ladonchamps und St. Agathe besetzt hielten, zogen sich der Anweisung gemäß vor der Uebermacht nach der Hauptstellung zurück; die Franzosen besetzten beide Orte, die Génie-Kompagnien begannen unverzüglich Ladonchamps zur hartnäckigen Vertheidigung einzurichten. Versuche der Franzosen, St. Remy und Bellevue in ihren Besitz zu bringen, wurden abgewiesen, obwohl um 5 Uhr Morgens starke Inf.-Kolonnen und eine Mitrailleusenbatterie gegen diese Orte vorgingen. Seit 5½ Uhr Morgens entspann sich ein heftiger, bis zum Abend währender Geschützkampf zwischen den Batterien der D. Kummer und den bei St. Eloy aufgefahrenen frz. Battr., dagegen erlosch das Inf.-Feuergefecht schon um 11 Uhr Vormittags auf der ganzen Gefechtslinie. Abends 7 Uhr wurden die Franzosen genöthigt, St. Agathe wieder zu räumen. Die Forts St. Quentin und Plappeville, sowie die frz. Battr. bei Montigny lès Metz feuerten den ganzen Tag heftig gegen die vorliegenden deutschen Stellungen. Auch bei diesem Ausfall fand eine Fourragirung statt. Das Resultat derselben war nach Metzer Berichten ziemlich befriedigend; man erbeutete größere Mengen Fourrage und 20 Stück Hornvieh. St. Remy, Franclonchamps, St. Ruffine wurden, erstere beiden Orte von frz., letzteres Dorf von pr. Battr. in Brand geschossen. Die Verluste der Deutschen am 2. Oct. betrugen 7 Offz. 138 M., die der Franzosen 9 Offz. 87 M.

Anordnungen Bazaine's für den Abmarsch der Rheinarmee. Vom 3—6. Oct. fanden keine erwähnenswerthen Gefechte statt, die Forts feuerten anhaltend und heftig, die beiderseitigen Batterien beschossen sich häufig sehr lebhaft. In der Nacht des 31. Oct. korrespondirten Metz und Thionville durch Leuchtsignale mit einander. Die Deutschen erbauten vom 1—3. Oct. eine Kriegsbrücke bei Talange, damit C. X. rascher als bisher die D. Kummer, gegen welche die Franzosen neue, kräftige Vorstöße zu beabsichtigen schienen, unterstützen konnte.

Am 4. Oct. hielt Bazaine in seiner Wohnung mit den Corpskommandeurs, den Generälen Soleille und Coffinières Kriegsrath. Er theilte ihnen seinen Entschluß mit, die Rheinarmee nach Thionville zu führen. Die Corps wurden angewiesen, genaue Stärkerapporte über die marschfähigen Offiziere, Unteroffiziere, Mannschaften und Pferde einzureichen. Die nicht marschfähigen Militairs und Pferde sollten dem General Coffinières überwiesen, die ersteren zum Garnisondienst, die letzteren zur Ernährung der Truppen und Einwohner verwendet werden. Die als Garnison in Metz zurückzulassenden Linienregimenter wurden vom Marschall designirt. Die von Metz abmarschirenden Truppen sollten auf 4 Tage reichende Vorräthe an Speck, Reis, Biscuit, Café erhalten. Die Fußtruppen wurden darauf aufmerksam gemacht, daß sie vielfach durch Waldungen marschiren würden und daher die Stangen ihrer tente-abri's in einer Weise an den Tornistern befestigen möchten, welche den Marsch im Dickicht nicht erschwere. Die Zahl der Trainfahrzeuge sollte vermindert, die Bespannung aber, weil die Pferde schon kraftlos seien, vermehrt werden. Es sollten das große Hauptquartier 70 Wagen à 4 Pferde, die Garde 26 à 6, C. 2. 43 à 4, C. 3 und 4 je 26 à 6, C. 6 80 Wagen à 2 Pferde mit sich führen. Den Generälen und höheren Stabsoffizieren wurden Pläne eingehändigt, in welche die deutschen Verschanzungen eingetragen waren. Alle diese Anordnungen deuteten auf Bazaine's festen Entschluß, die Rheinarmee endlich definitiv aus Metz fortzuführen, welcher von den Truppen wie Metzern freudig begrüßt wurde. Für den 5. Oct. hatte Bazaine einen großen Vorstoß gegen Courcelles sur Nied vorbereitet, welcher aber nicht zur Ausführung gelangte. Einigen Angaben zufolge unterblieb derselbe aus dem Grunde, weil die Corps mit den ihnen anbefohlenen Vorbereitungen zum Abmarsch noch nicht fertig waren. Andererseits wird erzählt, ein am 5. Oct. gefangener pr. Fähnrich habe ausgesagt, die Deutschen wüßten seit drei Tagen, daß Bazaine einen Ausfall auf dem rechten Moselufer mit ca. 70000 M. beabsichtige, und seien darauf vorbereitet; die Franzosen würden 5 Mann gegen einen finden, es seien ganz enorme Verstärkungen aus Deutschland eingetroffen. Diese Aussage des Fähnrichs soll Bazaine bewogen haben, von dem Ausfall gegen Courcelles Abstand zu nehmen. Am 6. Oct. mußten die Corps an Bazaine melden, ob sie marschbereit seien. Hierauf ertheilte derselbe die Disposition für die nachfolgende am 7. Oct. ausgeführte Operation.

Letzter größerer Ausfall der Rheinarmee. 7. Oct. Gefecht bei Bellevue. General Voigts-Rhetz schloß aus dem rastlosen Eifer, mit welchem die Franzosen die der D. Kummer entrissene Stellung St. Agathe-Ladonchamps-Grande Maxe befestigten, daß Bazaine

dieselbe als Operationsbasis für einen neuen großen Vorstoß auf dem linken Moselufer benutzen wolle. Er traf daher Anordnungen, in der Nacht vom 7—8. diese Stellung in seinen Besitz zu bringen und die benannten Ortschaften gründlich zu zerstören. Dies Projekt ward seit dem 6. Oct. durch heftiges, gegen Ladonchamps gerichtetes Geschützfeuer eingeleitet, kam jedoch in Folge des am 7. Oct. stattfindenden Ausfalls der Franzosen nicht zur Ausführung.

An diesem Tage rückten um 1 Uhr Nachmittags etwa 20000 M. frz. Truppen aller Waffengattungen auf der Linie Bois de Woippy-Grande Maxe vor. Zugleich entwickelten sich der Linie Malroy-Charly gegenüber stärkere, von Batterien begleitete frz. Kolonnen. Sämmtliche Forts feuerten seit 1 Uhr heftig. Der Beginn des Ausfalls war ursprünglich von Bazaine auf 11 Uhr Vormittags angesetzt; wie fast bei allen, während der Cernirung von ihm gegebenen Gefechts-Dispositionen, entstanden auch diesmal verschiedene Confusionen, so daß die Truppen erst zwei Stunden später, als befohlen war, den Angriff beginnen konnten.

Den rechten Flügel der Ausfalltruppen des linken Moselufers bildete die Garde und ein ihr attachirtes Jäger-Bat. des C. 6, das Centrum C. 6, den l. Fl. C. 4. Von der Garde ging die 1. Voltigeur-Brg. gegen Francloncbamps und Grandes Tapes, die 2 Voltigeur-Brg. gegen St. Remy und Petites Tapes, das attachirte Jäger-Bat. längs des linken Moselufers vor. D. Le Vassor des C. 6 nahm mit einer Brg. Stellung bei Ladonchamps, die andere Brg. ging gegen die westlich Bellevue liegenden Höhen vor. D. Grenier des C. 4 dirigirte sich mit einer Brg. auf Villers les Plesnois, mit der andern auf Bois de Vigneulles. Starke Reserven folgten den in erster Linie vorrückenden Truppen. Die Länge der frz. Gefechtslinie des linken Moselufers betrug 1¼ Ml. Auf dem rechten Ufer rückten um 1 Uhr D. Aymard gegen Malroy-Charly, um 3 Uhr D. Metman gegen Failly-Noisseville vor. Etwa 400 Wagen, welche die erbeuteten Proviantvorräthe fortschaffen sollten, folgten den gegen D. Kummer und C. III. vorrückenden Ausfalltruppen.

Auf dem linken Ufer traf der Hauptstoß der Franzosen die D. Kummer und die sich an deren rechten Fl. anschließende 5. D. des C. III. Von ersterer D. hatte die 6. Landwehr-Brg. die vordere Gefechtslinie von der Mosel bis St. Remy, die 5. Landwehr-Brg. die Linie St. Remy-Bellevue bis zum Anschluß an die östlich Villers les Plesnois beginnende Stellung der 5. D. besetzt, von welch letzterer sich die 9. Brg. in der vorderen Gefechtslinie befand. Die gesammte deutsche Inf. auf benannter Strecke war bald nach 1 Uhr in hitzigen Kampf mit den ungestüm und in großer Ueberzahl vordringenden frz. Kolonnen verwickelt D. Kummer mußte rasch nach einander Grandes Tapes, St. Remy, Bellevue räumen

letzterer Ort ward von der pr. Inf., bevor sie ihn verließ, in Brand gesteckt. Um 2½ Uhr kam auch Petites Tapes in Besitz der Franzosen. Dagegen behauptete die 9. Brg. nicht nur ihre Stellungen gegen die feindlichen Vorstöße, sondern entsandte auch noch 2 Bat. über Point du Jour nach Bellevue hin, um den bedrohten r. Fl. der D. Kummer gegen Umgehung zu schützen. Diese beiden Bat. nöthigten die in die Waldungen La Forêt und La Julière eingedrungenen frz. Abtheilungen, sich nach Bois de Woippy zurückzuziehen. Die 10 Brg. des C. III., welche dem Bois de Vigneulles gegenüberstand, wurde von den durch dies Gehölz vordringenden frz. Abtheilungen nicht ernstlich angegriffen und unterhielt nur ein lebhaftes Tirailleurgefecht mit ihnen.

D. Kummer machte gegen 3 Uhr einen vergeblichen Versuch, die ihr entrissenen Stellungen wiederzuerobern; andererseits gelang es aber auch den Franzosen nicht, bis nach der Linie Semécourt-Amelange vorzudringen, da unterdeß eine zahlreiche deutsche Art. concentrirt war, welche die frz. Kolonnen unter wirksames Kreuzfeuer nahm. Um 2 Uhr ging die Inf. der 9. Brg. von den Waldungen La Forêt und La Julière gegen Bois de Woippy vor und setzte sich am Nordrand dieses Waldes fest. Die Franzosen räumten nun allmälig auch den nordwestlichen und westlichen Theil des letzteren Waldes, pr. Inf. ging alsdann von Villers les Plesnois vor und setzte sich in demselben fest. Die Waldungen La Forêt und La Julière blieben von einigen Kompagnien der 9. Brg. besetzt und wurden energisch gegen die von Bellevue vordringenden frz. Abtheilungen vertheidigt.

Prinz Friedrich Karl, die Generäle Voigts-Rhetz und Manteuffel hatten bald nach dem Beginn des Kampfes die Gewißheit erlangt, daß die auf dem rechten Moselufer vorrückenden Truppen des C. 3 nur zu Demonstrationen bestimmt seien, C. X. und I. also keinen ernstlichen Angriff zu befürchten hätten. C. X. ließ daher um 2½ Uhr die 38 Brg. bei Argancy über die Mosel gehen und dem General Kummer zur Verfügung stellen, C. I. schob eine D. näher an die Stellung des C. X. heran.

Bald nach 5 Uhr unternahm Gen. Kummer auf seiner ganzen Gefechtslinie einen kräftigen Vorstoß gegen den Feind: Zunächst dem linken Moselufer drang die Inf. der 38. Brg. und 6. Landwehr Brg., westlich und östlich der Eisenbahn die Inf. der 5. Landwehr-Brg. und der Linien-Brg. der Division Kummer vor. Die Franzosen hatten um diese Zeit bereits auf der ganzen Gefechtslinie des linken Ufers die Rückwärtsbewegung begonnen. Petites und Grandes Tapes, sowie Franclonchamps kamen zwischen 5 und 6 Uhr ohne größere Gefechte in den Besitz der 38. Brg. und 6. Landwehr Brg.; zur selben Zeit griffen etwa 6 Bat. der 5. Landwehr- und der Linien-Brg. der D. Kummer das von der

pr. Art. heftig beschossene Bellevue an. Die Franzosen warteten den Sturm auf dieses Gehöft nicht ab, sondern zogen sich aus demselben rechtzeitig zurück. Gleich darauf räumten sie auch St. Rémy, Bois de Woippy und Bois de Vigneulles. Gegen 6 Uhr Abends waren fast sämmtliche frz. Ausfalltruppen des linken Ufers im Zurückgehen begriffen, nur Ladonchamps blieb stark besetzt und durch größere, hinter diesem Ort bereit gehaltene Reserven geschützt. Um 6½ Uhr versuchten 11 pr. Kompagnien Ladonchamps in ihren Besitz zu bringen, mußten aber unverrichteter Sache umkehren.

Auf dem rechten Moselufer begannen die D. Aymard und Metman, welche keinen ernstlichen Vorstoß versucht hatten, um 4 Uhr Nachmittags den Rückzug. Einige Kompagnien des C. I. verfolgten die Arrieregarde der D. Metman über Vany und Villers l'Orme bis nach Bois de Grimont. Von diesem Walde aus brachen starke frz. Abtheilungen vor und nöthigten die pr. Kompagnien zum Rückzuge. D. Metman machte wieder Front gegen den Feind und ging von Neuem gegen die Stellung des C. I. vor. Da jedoch rasch acht Battr. dieses Corps vorgeführt wurden, so zog sich D. Metman um 6½ Uhr Abends abermals zurück.

Die Deutschen verloren an diesem Tage 17 Offz. 1707 M, von denen der größte Theil der D. Kummer angehörte. Die Franzosen geben ihre Verluste auf 61 Offz. 1193 M. an.

Mit diesem Ausfall fanden die größeren Offensiv-Unternehmungen der Rhein-Armee ihren Abschluß; dieselbe verhielt sich von jetzt an ganz passiv und arbeitete mit großem Eifer an der weiteren Verstärkung ihrer Vertheidigungslinien. Die Cernirungsarmee, über die trostlosen Verhältnisse in den frz. Lagern und in der Stadt genau informirt und sicher, daß in nicht zu langer Zeit Rhein-Armee wie Festung zur Kapitulation gezwungen sein würden, befolgte auch fernerhin das seit dem Beginn der Cernirung beobachtete defensive Verhalten und ließ, einzelne offensive Vorposten-Unternehmungen abgerechnet, den Gegner fast ganz unbehelligt Da man jedoch deutscherseits immer noch einen großartigen Verzweiflungskampf der Rhein-Armee erwartete, so wurden auch die Cernirungs-Stellungen immer mehr fortifikatorisch verstärkt und alle Anordnungen getroffen, um die letzten Anstrengungen des Gegners sicher und vollständig scheitern zu machen.

Von welchem vortrefflichen Geist die Rheinarmee noch am 7. Oct. trotz ihrer elenden materiellen Lage, trotz aller Enttäuschungen und vereitelter Hoffnungen beseelt war, beweist die Bravour, mit welcher sich an jenem Tage die Ausfalltruppen des linken Mosel-Ufers schlugen. Wiederum läßt sich mit voller Berechtigung die Frage aufwerfen, warum Bazaine nicht an diesem Tage, anstatt nur mit einem Theil seiner Truppen, mit

der ganzen kampffähigen Masse der Rhein-Armee den letzten großen Entscheidungskampf unternahm, und wiederum läßt sich diese Frage nur dahin beantworten, daß einzig und allein egoistische, ehrgeizige und politische Rücksichten den Marschall hiervon abhielten Derselbe war am 7. Oct. noch im Stande, anstatt mit etwa 30000 M. Inf., einigen wenigen Escadrons und Batterien, mit mindestens 90000 M. Inf., und wenn wir 1/4 seiner Cav. und Art. noch als gefechtsfähig annehmen, mit etwa 25 Escadrons und 150 Geschützen gegen die Deutschen vorzubrechen. Der Zweck dieses letzten Kampfes konnte ein zwiefacher sein. Entweder es ward versucht, für einen Theil der Armee den Abmarsch auf luxenburgisches resp. belgisches Gebiet zu erzwingen, oder den Deutschen vorübergehend ein größeres Terrain zu entreißen und dasselbe auszufourragiren. Ergab dieser letzte Kampf, mochte er nun zu dem einen oder anderen Zweck unternommen werden, ein durchaus ungünstiges Resultat, so hatte Bazaine wenigstens einigermaßen seine vielen während der Cernirung begangenen Fehler gesühnt und konnte jetzt mit vollständiger Berechtigung die Conventions- oder Kapitulationsbedingungen des Gegners einfordern. Es bedarf aber keiner weiteren Beweisführung, daß der Ausfall am 7. Oct. sowohl als Durchbruchsversuch wie als Fourragirung in jeder Weise total verfehlt war und nur als eine ganz unnütze blutige Komödie angesehen werden kann, durch welche den Truppen wie Metzern die absolute Unmöglichkeit des Abmarsches der Armee im Ganzen oder Partiellen und der Vermehrung der Proviantbestände evident bewiesen werden sollte.

Von diesem Gesichtspunkt aus faßten auch die Metzer, diesen letzten Ausfall auf, nachdem sie noch einige Tage durch die Zeitungen in der Hoffnung erhalten worden waren, derselbe sei nur die erste Vorbereitung zum Abmarsch der Rhein-Armee gewesen. Als am 7. Oct. Abends nur gute Nachrichten vom Schlachtfeld in der Stadt eintrafen, bemächtigte sich der Einwohner eine freudige Aufregung. Dieselbe wuchs, als am 8. Oct. alle Zeitungen die günstigsten Berichte über den Sieg des verflossenen Tages brachten und den Abmarsch der Armee hierdurch als völlig gesichert erklärten. Der Indépendant schloß seinen Bericht mit den Worten: „noch eine Etappe, dann sind wir in Thionville.“ Er theilte ferner seinen Lesern mit, die Ausfalltruppen hätten am 7. Oct. nur 2 Todte gehabt, die Fourragirung sei sehr befriedigend ausgefallen. Indessen schon an den folgenden Tagen war in ganz Metz bekannt, daß alle diese Mittheilungen der Zeitungen durchaus falsch seien, daß die Ausfalltruppen weder Terrain gewonnen, noch Proviant erbeutet, dagegen ganz bedeutende Verluste erlitten hätten. Man erzählte mit Entrüstung, daß Bazaine gerade im Moment, als die günstigsten Aussichten auf Gelingen des Ausfalls vorhanden waren, den

Befehl zum Rückzug ertheilt habe; von neuem, aber lauter und drohender noch, als früher, erschallte das Wort „Verrath" in der Stadt; gewaltsame Entfernung Bazaine's und Coffinières waren von jetzt an die stete Losung der Metzer, in welche sogar einzelne Officiere wie Mannschaften der Rhein-Armee einzustimmen begannen. Am 13. Oct. brachte der Indépendant ein Communiqué der Militärbehörde, in welchem mitgetheilt ward, die Verluste der Franzosen am 7. Oct. seien sehr bedeutend gewesen und beliefen sich auf 101 Officiere, 1135 Mann, von denen 11 Officiere, 53 Mann auf dem Schlachtfeld geblieben wären. Das Communiqué schließt mit folgender Erklärung über den Zweck jenes Ausfalls. „Diese Operation hatte den Zweck, Proviantvorräthe aller Art aus Grandes und Petites Tapes nach Metz zu schaffen, um unsere Subsistenzmittel zu vermehren. Außerdem wollten wir feststellen, wie stark die auf der Straße nach Thionville stehenden Streitkräfte des Gegners seien." Durch letzteren Satz ward also den Metzern immer noch die Hoffnung belassen, daß der Abmarsch der Armee endlich erfolgen werde.

Schreiben Bazaine's an die Corpskommandeurs, die Generäle Soleille und Coffinières. Am 7. Oct. erließ Bazaine an jeden Corpskommandeur, desgleichen an die Generäle Soleille und Coffinières folgendes Schreiben, welches um so bemerkenswerther ist, als es jedenfalls schon vor dem an diesem Tage veranstalteten Ausfall aufgesetzt war.

„Immer näher rückt der Zeitpunkt heran, woselbst sich die Rhein-Armee in der schwierigsten Lage befinden wird, in welcher sich jemals eine frz. Armee befunden hat. Die ernsten militairischen und politischen Ereignisse, welche fern von uns stattgefunden haben, und deren Nachwirkungen wir schmerzlich empfinden, haben weder unsere moralische Kraft, noch unseren Werth als Armee erschüttert. Allein Sie wissen sehr wohl, daß zu den Verwicklungen, welche die äußeren Verhältnisse für uns herbeiführen, täglich neue Verwicklungen einer anderen Art hinzutreten. Unsere Lebensmittel gehen zur Neige, in einer kurzen Spanne Zeit werden sie uns gänzlich mangeln. Die Ernährung unserer Cavallerie- und Zugpferde ist ein Problem, dessen Lösung mit jedem Tage unmöglicher wird. Unsere Hülfsmittel sind erschöpft, bald werden wir keine Pferde mehr haben. Bei so ernsten Verhältnissen habe ich Sie berufen, um Ihnen die Situation und meine Ansichten auseinander zu setzen. Die Pflicht eines Armeekommandanten ist es, seinen Corpskommandeurs nichts zu verschweigen und sich durch ihre Ansichten und Rathschläge aufzuklären. Sie, mein Herr, stehen in näherer Beziehung zu den Truppen, Sie wissen bestimmt, was man von denselben erwarten und hoffen kann und darf. Deshalb habe ich, bevor ich einen bestimmten Entschluß fasse, dieses Schreiben an Sie gerichtet, und ersuche Sie, mir schriftlich Ihre persönliche Ansicht und

Ihre Motive für dieselbe mitzutheilen, nachdem Sie mit ihren Divisionsgenerälen reiflich und gründlich die Situation erwogen und berathen haben. Sowie ich von diesem Dokument, dessen Wichtigkeit Ihnen einleuchten wird, Kenntniß genommen haben werde, beabsichtige ich einen höchsten Kriegsrath zu berufen, in welchem definitiv die Lage der Armee, zu deren Oberkommandeur mich S. M. der Kaiser ernannt hat, berathen werden soll. Ich bitte Sie, mir Ihre Ansicht binnen 48 Stunden mitzutheilen und den Empfang dieses Schreibens zu quittiren." Coffinières sandte bereits am 8. Oct. seine Antwort ein. Er legte dar, daß die Lebensmittel der Festung nur noch bis zum 20. Oct. reichten, und schloß sein Schreiben mit folgenden Worten. „Es bleibt noch sehr ernstlich die Ansicht zu erwägen, daß jedes Arrangement mit dem Gegner unmöglich ist, bevor wir nicht zuvor einen letzten verzweifelten Kampf versucht haben. Derselbe kann glücklich ausfallen, im entgegengesetzten Fall unterliegen wir mit Ehren. Ew. Excellenz mögen entscheiden, ob diese meine Ansicht in Erwägung gezogen zu werden verdient." Die meisten Divisions-Generäle erkannten in der am 8. Oct. mit ihren Corpskommandeurs stattfindenden Besprechung die Nothwendigkeit einer Convention mit dem Feinde an. Sie verlangten, daß die Rhein-Armee Erlaubniß erhalte, mit Waffen, Fahnen, Bagagen nach einer Stadt des südlichen Frankreichs, eventuell nach Algier abzumarschiren, wofür sie sich verpflichten sollte, während der Dauer des Krieges nicht gegen die Deutschen zu kämpfen Die Festung Metz sollte von dieser Kapitulation ausgeschlossen bleiben und die Vertheidigung fortsetzen dürfen. Wofern der Gegner diese Bedingungen nicht annähme, sollte der letzte Verzweiflungskampf vor Metz gekämpft werden.

Neue Hoffnungen der Metzer. Am 2. Oct. verbreitete sich in Metz abermals das Gerücht, Trochu habe vor Paris einen großen Sieg über die Deutschen erfochten und dieselben bereits bis Châlons zurückgetrieben, General Aurelles de Paladine dringe siegreich von Orléans zum Entsatz von Metz vor. In Berlin sollten grenzenloses Elend und furchtbare Erbitterung gegen Bismarck, den Urheber des Krieges, herrschen, so daß man genöthigt gewesen wäre, den Belagerungszustand über die preußische Hauptstadt zu verhängen. Am 5 Oct. weist der Indépendant in folgender Weise nach, daß es mit der deutschen Armee vor Metz sehr schlecht stehe. „Diese Armee sei in neuster Zeit auffallend entmuthigt Bei den letzten Gefechten habe die pr. Inf. den Franzosen nirgends energischen Widerstand geleistet. Die Verluste der Deutschen in den Kämpfen um Metz entzögen sich jeder Berechnung. Früher habe man stets stattliche, martialische, bärtige deutsche Soldaten als Gefangene eingebracht, jetzt sehe man derartige Persönlichkeiten nur noch sehr selten, die Gefangenen seien meist junge, bartlose Leute, oft noch fast Knaben. Früher sei bei jedem

sich entspinnenden Tirailleurgefecht gleich eine zahlreiche deutsche Art. erschienen, jetzt zeigten sich deutsche Batterien nur sehr spärlich. Außerdem schösse die Art. der Deutschen in der letzten Zeit auffallend schlecht. Jedenfalls käme dies daher, weil ihre Kanonen durch das viele Schießen verdorben, oder weil ihre alten, geübten Kanoniere fast sämmtlich in den Schlachten geblieben seien. Seit einiger Zeit fände man bei den deutschen Gefangenen keine Journale mehr vor. Muthmaßlich hätten die deutschen Generäle ihren Truppen das Lesen von Zeitungen verboten, damit dieselben nicht erführen, wie kritisch die Lage der gegen Paris und Orléans vorgedrungenen deutschen Heere und wie namenlos das Elend in den deutschen Landen sei." Das Blatt erklärt dann, bestimmt versichern zu können, daß Bazaine positive Bestätigungen über große Siege der Franzosen bei Paris und Orléans erhalten habe. Am 7. Oct. hält der Indépendant folgende Lobrede auf Bazaine.

„Taktik des Marschalls Bazaine. Die uns zurückgegebenen Gefangenen sagen aus, daß Bazaine den Preußen furchtbare Angst einflößt. Er muß ihnen enorme Verluste, die wir kaum anzudeuten wagen, beigebracht haben; sie können ihm namentlich den 18. Aug. nicht vergessen, an welchem Tage sie in dem von ihnen „Schlacht bei St. Marie aux Chênes" genannten Kampfe ungeheure Verluste erlitten haben. Bazaine's Verhalten an jenem Tage ist von kompetenten Richtern beurtheilt worden; wenn wir davon reden, so geschieht dies nicht in der Absicht, eine Lobrede auf den Marschall halten zu wollen, sondern nur, um die Reflexionen ernster Gemüther auf die Manier aufmerksam zu machen, in welcher man die Preußen bekämpfen muß. Gar nichts auf den bloßen Zufall hin riskiren, gute Positionen wählen, nur dann losschlagen, wenn man des Erfolges ganz sicher ist, darin besteht das einzige Mittel, wie wir mit unserem Gegner fertig werden können. Im vorigen Jahre sprach Bazaine im Lager von Châlons zu seinen Offizieren folgende Worte. „Wir müssen den Krieg à la Turenne führen, die Sache ruhiger auffassen. Wir haben ein vorzügliches Gewehr, es handelt sich für uns nur um Kaltblütigkeit." Die Truppenbewegungen dem Terrain anpassen; wenn man vorrücken will, niemals eine gute Stellung aufgeben, wofern man nicht eine bessere vorfindet; was aber die Hauptsache ist, nichts auf den Zufall hin riskiren, alles erst genau berechnen, nicht chevaleresk, sondern positiv sein — folgen wir hierin dem Beispiel unseres Gegners, so werden wir bei der ersten Gelegenheit eine entscheidende Schlacht gewinnen."

Sitzung des frz. Kriegsraths am 10. Oct. Am 10. Oct. waren im Quartier Bazaine's die Marschälle Canrobert und Le Boeuf, die Generäle Frossard, L'Admirault, Desvaux, Soleille, Coffinières und der Intendant Le Brun zum Kriegsrath versammelt, um die Situation der

Armee zu besprechen und entscheidende Beschlüsse zu fassen. Als der Kriegsrath bereits versammelt war, wurde auch Changarnier nachträglich ersucht, demselben beizuwohnen, und kam dieser Aufforderung nach.

Bazaine schildert die Sitzung des Kriegsraths in folgender Weise.

„Nachdem Marschall Bazaine die Situation in ihren Hauptzügen dargelegt hatte, fügte er hinzu, daß ihm trotz aller seiner Bemühungen, mit der Hauptstadt in Verbindung zu treten, niemals eine officielle Nachricht vom Gouvernement zugegangen sei und daß er nicht wisse, ob eine frz. Armee heranrücke, um Metz zu entsetzen und die Rhein-Armee aus ihrer Bedrängniß zu befreien. Nach genauer Prüfung der Vorräthe an Lebensmitteln aller Art ergab sich, daß — wenn man die Vorräthe der Armee, Festung und Bevölkerung als gemeinsames Eigenthum betrachtete, an Truppen und Bürgerschaft Rationen austheilte, die tägliche Brodration auf 300 Gramm reduzirte, die Reserve-Proviantvorräthe der Forts und die zweitägige Biscuit-Ration, welche jeder Soldat im Tornister haben mußte, konsumirte, so viel Kleie in das Brod mengte, als geschehen konnte, ohne die Gesundheit zu gefährden, — Soldaten und Einwohner bis zum 20. Oct. incl. Rationen empfangen konnten, welche zur Fristung des Lebens genügten. Die Pferdefleisch-Ration sollte erst auf 600, dann auf 750 Gramm erhöht werden, weil doch wegen des absoluten Futtermangels schließlich alle Pferde den Schlächtereien überwiesen werden müßten. Es ward ferner dargelegt, daß der Gesundheitszustand in der Festung ernstliche Besorgnisse erwecke; in derselben befanden sich 19000 blessirte oder kranke Soldaten, es mangelte an Aerzten, Medikamenten, Betten, Utensilien, Unterkunftsräumen. Die Rapporte des Chefarztes konstatirten, daß Typhus, Blattern, Dyssenterie und andere epidemische Krankheiten in den Ambulanzen und bei den Einwohnern aufzutreten begannen. Die durch schlechte Nahrung bewirkte Schwächung der Körperkräfte müsse wesentlich dazu beitragen, die Verbreitung dieser gefährlichen Krankheiten zu verschlimmern. Es ward festgestellt, daß Ambulanzen und Hospitäler überfüllt, außerdem fast 2000 Kranke oder Verwundete bei den Einwohnern untergebracht seien. Wenn also noch eine große Menge Verwundeter nach der Stadt geschafft werden mußte, so war es erstens unmöglich, dieselben unterzubringen, und zweitens wurde der allgemeine Gesundheitszustand ernstlich bedroht.

Nachdem die Angelegenheiten der Subsistenzmittel und der Sanitätsverhältnisse den Mitgliedern des Kriegsraths auseinander gesetzt waren, schritt man zur Prüfung der militairischen Situation. Es wurden die Rapporte der Mitglieder vorgelesen, sodann faßte man die militärische Situation in folgende Fragen zusammen.

1) Soll die Armee unter den Mauern von Metz verbleiben, bis ihre Lebensmittel vollständig aufgezehrt sind?

Diese Frage ward von allen Mitgliedern einstimmig bejaht. Die Gründe hierfür waren folgende. Die Anwesenheit der Armee bei Metz zwingt 200,000 Feinde, unthätig vor dieser Festung zu verbleiben. Bei der Lage, in welcher sich die Rhein-Armee befindet, erweist sie durch ihr Ausharren bei Metz dem Vaterland den besten Dienst und verschafft ihm die nöthige Zeit zur Organisation des inneren Widerstandes.

2) Soll man fortfahren, Operationen um Metz behufs Proviant-erbeutung auszuführen?

Diese Frage ward von allen Mitgliedern aus folgenden Gründen verneint. Es seien nur geringe Aussichten vorhanden, Proviantvorräthe in solcher Menge zu erbeuten, daß die Armee ihre Existenz einige Tage länger zu fristen vermöge. Die zum Zweck der Provianterbeutung veranstalteten Operationen verursachten große Verluste; Mißerfolge bei den Ausfällen könnten leicht demoralisirend auf die Truppen wirken.

3) Darf man wegen Abschließung einer Militair-Convention in Unterhandlungen mit dem Gegner treten?

Diese Frage ward von allen Mitgliedern bejaht. Sie verlangten aber, daß die Verhandlungen mit dem Gegner binnen spätestens 48 Stunden beginnen sollten, damit derselbe nicht den Abschluß der Convention bis zu dem Tage, an welchem die Rhein-Armee alle Lebensmittel aufgezehrt habe, oder gar noch über diesen Tag hinaus zu verzögern suche. Alle Mitglieder forderten energisch, daß die Conventionsbedingungen sowohl für die französischen Waffen, wie für ihre eigenen Personen ehrenvoll sein müßten.

4) Soll man das Glück der Waffen versuchen und einen Durchbruchsversuch wagen?

Diese vierte Frage gab zu einer fünften Veranlassung. General Coffinières fragte, ob es nicht vorzuziehen sei, nochmals das Waffenglück zu versuchen, bevor man Unterhandlungen anknüpfe. Gelinge ein Durchbruchsversuch, so seien keine Unterhandlungen nothwendig; immerhin werde der Gegner, wenn der Durchbruch nicht gelinge, bei den alsdann eingeleiteten Unterhandlungen die großen Verluste, welche er in dem letzten Kampf erlitten habe, und die energischen Leistungen, deren die Rheinarmee noch fähig sei, in Betracht ziehen.

Diese Zwischenfrage wurde von der Majorität der Mitglieder nicht zustimmend beantwortet. Man beschloß dann einstimmig, daß, wenn der Gegner Bedingungen stelle, welche die militairische Ehre verletzten, versucht werden solle, gewaltsam die feindlichen Linien zu durchbrechen, bevor die Armee durch den Hunger erschöpft und so lange noch die Möglichkeit vorhanden sei, einige Batterien zu bespannen. Es ward daher bestimmt und beschlossen:

1) Man wird so lange, wie nur irgend möglich, vor Metz Stand halten.

2) Man wird keine Operationen mehr um den Platz machen, da es mehr als unwahrscheinlich ist, das erstrebte Ziel zu erreichen.

3) Die Besprechungen mit dem Gegner werden binnen spätestens 48 Stunden eingeleitet; sie haben den Zweck, eine für Alle ehrenvolle und annehmbare Kapitulation abzuschließen.

4) Wofern der Gegner Bedingungen stellt, welche mit unserer militärischen Ehre und unserem Pflichtgefühl unverträglich sind, so wird man versuchen, sich mit den Waffen in der Hand einen Weg zu bahnen.

Alle dem Kriegsrath beiwohnenden Personen, ausgenommen der nur als Ehrenmitglied desselben betrachtete General Changarnier, unterzeichneten das Brouillon dieses Protokolls und genehmigten den Vorschlag Bazaine's, daß sein erster Adjutant und Kabinetschef, Boyer, welcher vor kurzem von ihm zum General befördert worden war, sich zum König Wilhelm I. nach Versailles begeben und wegen einer Convention unterhandeln solle.

Coffinières erzählt über die Sitzung des am 10. Oct. versammelten Kriegsrathes folgendes. „In Folge von politischen Erörterungen machte ich nachstehende Bemerkungen. Das Gouvernement der nationalen Vertheidigung habe eine konstituirende Versammlung einberufen, man müsse diese Manifestation des Willens der Nation erst abwarten. Wenn das Kaiserthum seine Anhänger behielte, so werde es auch von neuem anerkannt werden; jedenfalls erweise man ihm aber den allerschlechtesten Dienst, wenn man es mit Hülfe französischer und preußischer Bayonette restauriren wolle. Die Gefangennahme des Kaisers und die Abreise der Kaiserin seien unleugbare Fakta. Es käme mir sonderbar vor, daß der König von Preußen nur mit der Regentschaft verhandeln wolle; in seinen ersten Proklamationen habe er doch erklärt, er führe den Krieg nur gegen das Kaiserthum. Es sei nicht anzunehmen, daß die Preußen uns nach dem Innern Frankreichs abmarschiren ließen. Diese Anerbietung sei nur eine Falle, um für uns den Zeitpunkt herankommen zu lassen, in welchem unsere schon geringen Subsistenzmittel vollständig aufgezehrt sein würden. Trotz aller dieser meiner Einwendungen bestimmte der Kriegsrath, General Boyer solle nach Versailles gesandt werden, um dort durchzusetzen, daß die Rhein-Armee sich nach einer Stadt des innern Frankreichs begeben dürfe. Im Fall einer abschlägigen Antwort sollte eine letzte Verzweiflungsschlacht vor Metz geschlagen werden. Das Schicksal der Festung Metz sollte von dem der Rhein-Armee unabhängig bleiben."

Eine große Anzahl frz. Militairschriftsteller, welche über die Metzer Cernirung berichten, spricht ihre Ansicht über den am 10. Oct. abgehaltenen Kriegsrath dahin aus, daß die meisten Mitglieder desselben Mit-

schuldige des Marschalls Bazaine waren. Von den vielen, zum Theil sehr originellen Charakterisirungen der Persönlichkeiten dieser Mitglieder führen wir nur die nachfolgende an (Les Vaincus de Metz, par E. J. ancien élève de l'école polytechnique). „Betrachtet man die Mitglieder des Kriegsrathes näher, so gelangt man zur Einsicht, daß nur wenige von ihnen Sympathien verdienen und als Unschuldige zu betrachten sind.

Marschall Canrobert ist ein pflichtgetreuer Mann, sehr tapfer, aber bornirter, als ein simpler Oberst sein darf.

General Frossard ist der Held vom 2. und 6. August.

Marschall Le Boeuf hat vergeblich gesucht, sich tödten zu lassen oder wenigstens eine tüchtige Blessur zu erhalten, um seine enormen Fehler, seine unbeschreibliche Dummheit und seine Kriecherei zu sühnen.

General Soleille, Präsident des Artillerie-Comités, trägt die ganze Verantwortlichkeit dafür, daß unser Artillerie-Material so notorisch unbrauchbar war.

General Coffinières hat sein Debut beim Beginn der Blokade, weit mehr aber noch eine sehr elastische politische Conduite gegen sich.

Intendant Le Brun war eben ein Intendant. Das genügt.

Es ist also wahrscheinlich, daß mit Ausnahme des Generals Coffinières das Votum der Mitglieder des Kriegsraths eher das von Mitschuldigen, als das von Düpirten war."

Demonstration der Metzer am 11. Oct. Am 11. Oct. fand die erste drohende Demonstration der Metzer Nationalgarde und Bürgerschaft gegen Bazaine und Coffinières statt. Zwei Nachrichten, welche nicht wohl in Einklang mit einander zu bringen waren, versetzten die ganze Stadt in ungeheure Aufregung. Die erste lautete, Bazaine habe in dem am 10. Oct. abgehaltenen Kriegsrath seine Absicht, mit dem Gegner eine Convention für die Rheinarmee abzuschließen, ausgesprochen, die andere meldete drei glänzende Siege des Generals Trochu vor Paris und den baldigen Entsatz von Metz.

Die Absicht Bazaine's, mit dem Feinde in Unterhandlungen zu treten, ward den Metzern in folgender Weise verrathen. Am 11. Oct. erschien ein Adjutant desselben beim Bibliothekar Humbert der école d'application, einem höheren Offizier, und erbat für den Marschall eine Anzahl von Werken, in denen verschiedene von frz. Generälen der Republik und des ersten Kaiserreichs abgeschlossene Kapitulationen für die ihnen unterstellten Armeen und Festungen detaillirt beschrieben waren. Humbert vermuthete sogleich richtig, daß in dem am 10. Oct. abgehaltenen Kriegsrath die Kapitulation der Rhein-Armee, wohl gar auch die der Festung Metz berathen worden sein müsse. Er hatte nichts eiligeres zu thun, als seine Vermuthung weiter zu erzählen und einen Artikel an ein Metzer Journal

zu senden, worin er nachwies, daß die Situation der Rhein-Armee noch keineswegs derartig sei, um an eine Kapitulation zu denken, und daß den inzwischen eingetroffenen Nachrichten zufolge eine starke Armee zum Entsatz von Metz heranmarschire. Coffinières verbot den Druck des betreffenden Artikels, weil derselbe zu brennende Fragen anrege; indessen wußte ganz Metz in kürzester Zeit die Entrüstung des Herrn Humbert über Bazaine's Kapitulationsabsichten, welche um so unglaublicher erschienen, als am selben Tage das Journal de Metz folgende Nachricht brachte.

„Ein von Straßburg eingetroffener, ausgewechselter Unteroffizier hat vom Bahnhofschef in Nancy folgende Depesche erhalten.

„Drei Siege vor Paris! 100,000 Preußen kampfunfähig!

Die preußische Armee im Rückzug nach Châlons begriffen, 30,000 Franctireurs der Vogesen auf Nancy marschirend, woselbst nur 3000 Preußen stehen.

Metz! halte wacker Stand! Wir kommen! Auf bald die Wahlen! Es lebe die französische Republik!"

Eine große Volksmenge, darunter zahlreiche Offiziere und Mannschaften der Nationalgarde versammelte sich auf dem Platz vor dem Stadthaus und in den angrenzenden Straßen. Eine Deputation von Bürgern und Nationalgardisten begab sich zum Maire und bat ihn, mit einer Delegation der Nationalgarde zum General Coffinières zu gehen, um von ihm Aufschluß zu erhalten, ob die vom Journal de Metz mitgetheilte frohe Botschaft und das in der Stadt cirkulirende, die Bürgerschaft in höchste Aufregung versetzende Gerücht von Kapitulationsgedanken des Marschalls Bazaine begründet seien. Der Maire folgte diesem Wunsch der Bevölkerung und begab sich mit einer Delegation in die Wohnung Coffinières. (Divisionshôtel in Rue de la Princerie.) Dieser erklärte, Bazaine habe noch keine Nachrichten von Siegen der frz. Waffen vor Paris erhalten, und ertheilte bezüglich des Gerüchtes über Kapitulationsverhandlungen beruhigende Versicherungen. Während sich diese Delegation bei Coffinières befand, riß ein Offizier der Nationalgarde den kaiserlichen Adler von der Stange der am Stadthaus hängenden Fahne ab und warf ihn auf das Straßenpflaster; die Volksmenge applaudirte diesem Akt durch lärmende Beifallsrufe und trat den Adler mit Füßen. Mit dem von Coffinières gegebenen Bescheid war die Volksmenge durchaus unzufrieden; es fielen drohende Worte gegen diesen General wie gegen Bazaine, man verlangte laut die Absetzung der beiden Verräther und machte Vorschläge, dieselbe gewaltsam zu bewirken. Uebrigens ließ sich die Bevölkerung zu keinen Excessen hinreißen.

Bazaine, von der drohenden Haltung der Metzer benachrichtigt, fühlte sich veranlaßt, noch am selben Tage folgendes Communiqué zu veröffent-

lichen. „Der Oberkommandeur der Rhein-Armee hat keine Nachrichten erhalten, welche die angeblich vor Paris stattgefundenen glücklichen Ereignisse bestätigen. Er beschränkt sich darauf, zu wünschen, daß sich dieselben bestätigen mögen, und versichert hiermit, daß er den Einwohnern nichts verschweigt. Dieselben mögen deshalb seiner Loyalität vertrauen. Uebrigens hat der Marschall bis auf den heutigen Tag stets alle in seinen Besitz gelangten französischen und deutschen Zeitungen der Metzer Militairbehörde zur Verfügung gestellt. Er benutzt diese Gelegenheit, um zu versichern, daß ihm seit der Blokade niemals die geringste Mittheilung vom Gouvernement zugegangen ist, obschon er alle Versuche gemacht hat, mit demselben in Verbindung zu treten. Was auch kommen mag, ein Gedanke allein muß in diesem Moment alle Herzen beseelen, ein Ruf aus allen Kehlen erschallen: es lebe Frankreich!" Dies Communiqué war nicht vom Marschall unterzeichnet, die Metzer spöttelten hierüber und gaben Bazaine den Beinamen „Le Maréchal Communiqué."

Die Metzer Journale wurden seit der Demonstration vom 11. Oct. zuvörderst einer noch schärferen Censur, als vorher, unterworfen. Da jedoch im weiteren Verlauf der Ereignisse ernstliche Differenzen zwischen Coffinières und Bazaine entstanden, so gestattete ersterer zeitweise die Veröffentlichung von Artikeln, in denen dem Marschall zwar verblümte, aber nicht mißzuverstehende Vorwürfe gemacht wurden.

Am 12. Oct. unterschrieben die Mitglieder des Kriegsraths die Reinschrift des am 10. aufgesetzten Protokolls. Bei dieser Gelegenheit machten einige Generäle Coffinières Vorwürfe, daß er die Scene mit dem Adler geduldet und die Urheber derselben nicht bestraft habe. Ein General verlangte, Coffinières solle, nöthigenfalls unter Anwendung von Waffengewalt, einen neuen Adler an die Fahnenstange vor dem Stadthause anbringen lassen. Coffinières erwiederte, er würde dies nur auf ausdrücklichen Befehl Bazaine's thun. Letzterer ertheilte denselben nicht, die betreffende Fahnenstange verblieb daher fortan ohne Adler. Coffinières wiederholte in dieser Versammlung, daß er vom 20. Oct. ab der Rhein-Armee keine Lebensmittel mehr verabfolgen werde.

Abreise des Generals Boyer nach Versailles. Wegen der Abreise des Generals Boyer nach Versailles hatte Bazaine am 11. Unterhandlungen mit dem Prinzen Friedrich Karl begonnen. Letzterer telegraphirte in dieser Angelegenheit nach Versailles, von wo am 12. die Erlaubniß zur Abreise des Generals eintraf. An diesem Tage soll frz. Berichten zufolge ein Adjutant des Prinzen Friedrich Karl nach Ban St. Martin gekommen sein, um den General Boyer abzuholen. Bazaine soll sich bei diesem Adjutanten erkundigt haben, ob etwas Wahres an den in Metz verbreiteten Nachrichten über Siege der Franzosen vor Paris sei. Der

Adjutant erklärte diese Gerüchte für durchaus unbegründet; Paris sei eng cernirt und werde voraussichtlich ebenso, wie Metz, durch Hunger fallen. Bazaine soll hierauf sarkastisch erwiedert haben: „Sie werden noch lange warten müssen." General Boyer reiste am 12., von zwei preußischen Offizieren begleitet, nach Versailles, woselbst er am 14. eintraf. Coffinières beschied am 12. die Zeitungsredakteure zu sich und verbot ihnen, unter Androhung sofortiger Suspendirung ihrer Blätter, mit irgend einer Sylbe die Abreise des Generals Boyer zu erwähnen. Am nächsten Tage war bereits die ganze Stadt hierüber informirt und es wurden die widersprechendsten Vermuthungen über den Zweck dieser Sendung aufgestellt. Man erinnerte sich jetzt auch plötzlich wieder des geheimnißvollen Verschwindens des Generals Bourbaki und begann nachzuforschen, was aus ihm geworden sei. Wenn wir die hierüber zu jener Zeit in der Stadt verbreiteten Gerüchte überhaupt anführen, so geschieht dies nur, um anzudeuten, daß die Metzer Bevölkerung den Marschall Bazaine für aller Schandthaten fähig hielt. Einer Version zufolge sollte Bourbaki in einem gegen Ende des September abgehaltenen Kriegsrathe Bazaine heftige Vorwürfe über seine fehlerhafte Führung der Armee gemacht und sich erboten haben, wenn er ihm für kurze Zeit das Oberkommando anvertraue, ohne große Schwierigkeiten und Verluste den Abmarsch von Metz erzwingen zu wollen. Bazaine sollte ablehnend geantwortet und den General zur Ruhe verwiesen haben, worauf dieser seinen Degen zerbrach und dem Marschall vor die Füße geworfen hätte. Letzterer hätte dann den General in ein geheimes Gefängniß sperren lassen. Mit Hülfe treuer Anhänger sei es Bourbaki gelungen, aus demselben zu entkommen; sein weiteres Schicksal war aber ganz unbekannt. Einer anderen Version nach hatte Bazaine den General im Gefängniß umbringen und in aller Stille beerdigen lassen; man zeigte sogar die Stelle, an welcher derselbe eingescharrt worden sei. Auch bei der Armee fand die erstere Version viele Gläubige.

Der Indépendant war inzwischen rastlos thätig, nachzuweisen, daß alle in der Stadt verbreiteten Gerüchte von Conventions- und Kapitulationsverhandlungen jeder Begründung entbehrten, daß im Innern Frankreichs die Deutschen schwere Schläge erlitten hätten und Metz auf baldigen Entsatz zu hoffen habe. Am 11. Oct. schreibt das Blatt folgendes. „Böswillige Menschen versuchen in diesem Moment, Angst und Entsetzen bei der Bürgerschaft zu verbreiten. Wir bitten unsere Mitbürger, sich vor diesen Insinuationen in Acht zu nehmen, welche wohl nur von preußischen Agenten ausgehen können." Am 12. erklärt das Blatt, auf welche Weise die Siegesnachrichten vom 11. nach Metz gelangt seien. „Von Mainz nach Metz geschickte, ausgewechselte frz. Soldaten hätten jene Nachrichten auf der Reise vernommen und in Metz verbreitet. Hier wären dieselben so-

fort geglaubt worden, eine Zeitung habe sie sogar in Form einer Depesche veröffentlicht. Nach allen dem Indépendant bis jetzt zugegangenen Nachrichten seien die Details der vor Paris erfochtenen frz. Siege zwar wahrscheinlich, jedenfalls aber sehr übertrieben." Am 13. schreibt der Indépendant folgendes. „In Pont à Mousson sei die Nachricht verbreitet, die Deutschen hätten die Blokade von Paris aufgehoben, die Armee des Kronprinzen sei in hohem Grade demoralisirt und bereits bis Châlons zurückgegangen. Hiernach könne also nicht länger bezweifelt werden, daß die Franzosen vor Paris entscheidende Siege erfochten hätten."

Demonstrationen der Metzer am 13. Oct. Am 13. Oct. zeigte sich die Metzer Einwohnerschaft wiederum sehr aufgeregt. Coffinières erzählt hierüber das Nachstehende. „Am 13. Oct. sollte die Festung als von der Rhein-Armee unabhängig erklärt werden; ich beeilte mich daher, den Vertheidigungsrath und das Approvisionnement-Comité zu konstituiren und zu versammeln. Es fanden einige Zusammenrottungen auf Place d'Armes statt; ich begab mich dorthin, um die Menschenmenge zu beschwichtigen, theilte ihr mit, daß die Rhein-Armee ohne Zweifel bald von Metz abmarschiren, die Festung alsdann die völlige Freiheit des Handelns haben werde, und daß ich entschlossen sei, dieselbe aufs Aeußerste zu vertheidigen." An einer anderen Stelle erzählt Coffinières über diesen Vorfall weiteres. „Ich hatte mich auf Place d'Armes begeben, um verschiedene Gruppen zu beruhigen, welche sich in lärmender Weise über die Haltung der Armee beschwerten, ihre persönlichen Gesinnungen und ihre Kampflust äußerten (die letztere hätten sie leicht befriedigen können, denn auf den Vorposten kämpfte man ununterbrochen weiter, allerdings auf Place d'Armes nicht.) Als die Ruhe hergestellt war, gab ich den auf dem Platz angehäuften Truppen (Nationalgarden) Befehl, sich nach ihren Quartieren zu begeben. Der Kommandant dieser Truppen hielt nun eine Ansprache an dieselben und brüllte, der erste, welcher von Kapitulation rede, müsse füsilirt werden. Ich versicherte hierauf, daß Metz aufs äußerste vertheidigt werden solle, denn ich hoffte, die Rhein-Armee werde bald abmarschiren und ich alsdann selbstständig handeln können."

Dagegen erzählt Chabert in seinem „Journal du Blocus de Metz" über die Vorgänge auf Place d'Armes am 13. Oct., wie folgt. „Gegen 9 Uhr Abends des 13. Oct. waren etwa 400 Bürger, die Repräsentanten einer neugierigen, aufgeregten Volksmenge, vor dem Stadthaus versammelt und erwarteten von der im Stadthaus versammelten Municipalität Aufschlüsse über die stattgehabten Ereignisse. In diesem Moment erschien General Coffinières vor den Delegirten der Nationalgarde und Bürgerschaft. Er schwur bei seiner Ehre und auf seinen Degen, daß er Metz vertheidigen werde, so lange noch ein Blutstropfen in seinen Adern wäre, daß

er sich lieber selbst das Leben nehmen, als schimpfliche Bedingungen eingehen wolle. Auf eine Interpellation antwortete er, daß sein Kommando vollständig von dem Bazaine's getrennt sei und daß er, von der Wichtigkeit seiner Pflichten durchdrungen, dieselben als Mann von Charakter und Ehre bis zu seinem Tode erfüllen werde. Die Worte des Generals erschienen in jenem feierlichen Augenblick so wahr und bieder, daß die versammelte Volksmenge vorübergehend an einen vollständigen Umschwung seiner Gesinnungen glaubte und lebhaft Partei für ihn ergriff. Einige weitersehende Personen verlangten jedoch die Entsetzung Coffinières von seinem Posten. Sie erklärten die von ihm gesprochenen Worte als nur den Umständen angepaßt und als eine Falle, um uns bis zu dem Zeitpunkt in Ruhe zu erhalten, in welchem unsere Lebensmittel gänzlich aufgezehrt sein würden."

Schreiben Coffinières an den Municipalrath und Antwort des letzteren. Zur selben Stunde, als Coffinières jene Versicherungen auf Place d'Armes ertheilte, erhielt der im Stadthaus zur Berathung versammelte Municipalrath das bereits früher erwähnte Schreiben Coffinières, worin er anzeigte, daß die Militärmagazine ganz leer seien und er im Guten oder Bösen Proviantvorräthe der Stadt für die Truppen requiriren müsse. Der Maire las diesen Brief vor und fügte hinzu, er habe am selben Tage um 1 Uhr Nachmittags der Sitzung des von Coffinières eingesetzten Approvisionnement-Comités beigewohnt und aus dem Munde des Intendanten erfahren, daß nur noch 234 Centner Biscuit und etwas Speck für die Ambulanzen und Hospitäler vorhanden seien. Die Mitglieder des Municipalrathes zeigten sich über diese Mittheilung des Generals, welche mit seinen so eben auf Place d'Armes gesprochenen Worten schwer in Einklang zu bringen war, sehr aufgeregt und gaben ihren Unwillen durch heftige, ungezügelte Worte kund; es gelang jedoch dem alten ehrwürdigen und hochgeachteten Maire Maréchal bald, die aufgeregten Gemüther zu beschwichtigen und ein kurzes, ernst und würdig gehaltenes Antwortschreiben an den General aufzusetzen. Der Schlußtheil desselben ist bereits auf Seite 121 aufgeführt worden, der Anfang lautet folgendermaßen. „Herr General! Das Ihnen von den Offizieren der Nationalgarde vorgetragene Gesuch (nämlich zum Dienst auf den Forts verwendet zu werden) ist aus dem ernsten Willen derselben hervorgegangen, sich energisch an der Vertheidigung der Stadt zu betheiligen. Die Garnison, welcher diese Vertheidigung obliegt, kann auf die glühende Begeisterung einer Bevölkerung rechnen, welche, was auch kommen mag, keine Schwäche zeigen wird. Die gemeinsamen Anstrengungen der Armee und der Bevölkerung werden bis auf das äußerste dem Vaterlande seine Hauptfestung, den Metzern ihre Nationalität, ihr höchstes Gut zu

wahren wissen ꝛc.“ (s. S. 121.) Es unterzeichneten diese Adresse die folgenden bei der Sitzung gegenwärtigen Mitglieder des Municipalrathes: Maréchal, Boulanger, Noblot, Géhin, de Bouteiller, Blondin, Bezanson, (Nachfolger des Maire Maréchal), Gougeon, Bultingaire, Favier, Marly, Sturel, Geisler, Proſt, Worms, Collignon, Rémond, Puyperoux, General Didion, Bouchotte, Schneider.

Um 10 Abends schloß der Municipalrath seine Sitzung. Die Gitter des Stadthauses wurden geöffnet, der Maire mit seinen Räthen trat auf die Stufen der Ehrentreppe und las der versammelten Volksmenge, welche, so eben noch ziemlich tumultuös, plötzlich lautlos da stand, das angegebene Schreiben mit klarer, fester Stimme vor. Die Volksmenge ließ nach Beendigung der Vorlesung den donnernden Ruf „Vive la France!“ erschallen und zerstreute sich dann, ohne weitere Demonstrationen zu machen.

Zweites Schreiben Coffinières an den Municipalrath. Am 14. Oct. erhielt der Maire folgendes Antwortschreiben von Coffinières. „Herr Maire! Der Metzer Municipalrath hat mich mit einem Schreiben beehrt, welches die edelsten patriotischen Gesinnungen ausdrückt. Ich beeile mich, Ihnen meinen Dank für diese Manifestation auszusprechen. Dieselbe überrascht mich keineswegs, denn ich habe niemals an der eifrigen Unterstützung gezweifelt, welche die Metzer Einwohnerschaft den mit der Vertheidigung des Platzes betrauten Truppen leisten wird. Sie können gleichfalls auf die Energie rechnen, mit welcher wir unsere Pflicht erfüllen werden. Wir werden ohne Zaudern alles vollbringen, was zu vollbringen überhaupt Menschen möglich ist. Allein ich bitte Sie, Ihren Verwaltungsbeamten zu sagen, daß, um dies von uns Allen erstrebte Ziel zu erreichen, vor allem diejenige Ruhe erforderlich ist, welche fest entschlossene Menschen charakterisirt, daß wir einig bleiben und sorgsam Alles vermeiden müssen, was an Indisciplin, aufständisches Benehmen und eitle Deklamationen erinnert. Ganz besonders muß die Politik von allem, was unsere Geister beschäftigt, ausgeschlossen bleiben, denn sie ist ein zersetzendes Element, welches die Harmonie, wie solche zwischen uns bestehen soll, zu zerstören sucht. In Frankreich existirt ein wirkliches Gouvernement, welches den Namen der nationalen Vertheidigung angenommen hat. Wir müssen dies Gouvernement anerkennen und die Beschlüsse abwarten, welche die von der Nation gewählte konstituirende Versammlung fassen wird. Während wir diese Beschlüsse erwarten, müssen wir in den von Ihnen selbst ausgebrachten Ruf „es lebe Frankreich!“ einstimmen. Sie theilen mir mit, die Einwohnerschaft wäre unangenehm berührt worden durch meine Anzeige, daß unsere Vorräthe an Lebensmitteln sehr gering seien; es war doch aber leicht, sich Rechenschaft darüber abzulegen, daß, nachdem eine mehr als 230,000 Personen zählende Militär- und Civilbevölkerung zwei Monate lang ihre ge-

sammten Subsistenzmittel von einer Festung, wie Metz, bezogen hat, die jetzt noch vorhandenen Vorräthe an Lebensmitteln nur sehr gering sein können. Uebrigens habe ich niemals ein Geheimniß aus den Subsistenzmitteln gemacht. Die Reducirung der Rationen für die Armee, die in der Stadt veranstalteten Aufnahmen der Vorräthe von Lebensmitteln, die behufs Regulirung des Bäckerei-Betriebs gegebenen Anordnungen, meine Gespräche mit Ihnen, Herr Maire, und mit anderen Einwohnern der Stadt sind Beweise genug für die progressive Verringerung unserer Subsistenzmittel. Außerdem wäre es unnütz, sich wegen der Vergangenheit Vorwürfe zu machen und sich gegenseitig die Schuld zuschreiben zu wollen. Fassen wir muthig die Sachlage so auf, wie sie wirklich ist, ertragen wir, wie Sie dies selbst in Ihrem Schreiben ausdrücken, die Folgen dieser Sachlage mit Energie und mit dem festen Entschluß, dieselbe aufs vortheilhafteste auszunutzen." Dies Schreiben befriedigte weder den Municipalrath, noch die Nationalgarde und Bevölkerung. Am 14. begab sich abermals eine Delegation der Bürgerschaft zum General und verlangte energischer, als je zuvor, vollständig wahren und klaren Aufschluß über die Situation und über die Absichten des Festungskommandanten wie des Oberkommandeurs der Rhein-Armee. Coffinières gab dieselben Erklärungen, wie am 11. auf Place d'Armes; er versicherte, die Armee würde nun sehr bald abmarschiren, und dann wolle er als selbstständiger Kommandant den Platz mit den Nationalgarden und den Linientruppen aufs äußerste vertheidigen.

Gesuch Coffinières um Enthebung von seinem Posten. Antwort Bazaine's. Seit dem 11. Oct. hatte Coffinières von Bazaine mündlich wie schriftlich mancherlei Vorwürfe darüber erhalten, daß er die tumultuösen Auftritte in der Stadt dulde, die Nationalgarde nicht im Zaum zu halten verstehe und die Journale nicht sorgsam genug überwache. Auch ein Theil der Corpskommandeurs und Divisionsgeneräle ließ keine Gelegenheit vorübergehen, um verletzende Bemerkungen gegen Coffinières zu machen. Im höchsten Grade ärgerlich darüber reichte dieser am 14. Oct. folgendes Gesuch um Enthebung von seinem Posten an Bazaine ein. „Die letzten schriftlichen und mündlichen Bemerkungen Ew. Excellenz lassen mich erkennen, daß Sie die Art und Weise, in welcher ich meine Funktionen erfülle, nicht billigen. Bei einer so exceptionellen und ernsten Situation scheint es mir unbedingt nothwendig, daß der General en chef vollständiges Zutrauen zu dem Kommandanten des Platzes hat und letzteren unterstützt. Andererseits bestürmen mich die Einwohner mit Klagen darüber, daß die Armee immer länger bei der Festung verbleibt, alle Subsistenzmittel derselben aufzehrt und ihr jede Möglichkeit der Vertheidigung entzieht. Ja man hat sogar schon das Wort „Verrath" ausgesprochen;

die Erbitterung ist bis zum höchsten Grade gestiegen. Als Kommandant der Festung soll ich über die Approvisionnements derselben wachen, andererseits werde ich aber gezwungen, nachdem ich alle Militär-Magazine geleert und sogar die Reserve-Proviant-Vorräthe der Forts angegriffen habe, jetzt auch noch der Einwohnerschaft die Lebensmittel fortzunehmen. Unaufhörlich bin ich im Conflikt mit dem Artikel 212 des Feldreglements und mit den Artikeln 244 und 245 des Festungsreglements. Meine Pflicht, wie ich dieselbe auffasse (und ich habe mein Möglichstes gethan um meine Pflicht zu erfüllen) besteht darin, perfide Beschuldigungen zurückzuweisen, alle zu respektirenden Interessen zu schonen, die aufgeregten Geister zu beschwichtigen, die materielle Ordnung ohne Anwendung von Gewalt aufrecht zu erhalten, denn Gewaltmaßregeln schaden oft mehr, als sie nützen. Unglücklicherweise lassen sich diese mir obliegenden Verpflichtungen nicht immer in Einklang bringen, so daß mir von allen Seiten Bemerkungen und Kritiken zu Theil werden. Eine solche Situation ist unhaltbar. Deßhalb bitte ich Sie, Herr Marschall, meine Entlassung aus der Stellung als Oberkommandant des Platzes, welche ich hiermit einreiche, zu genehmigen. Ich verlange sogar, umgehend abgelöst zu werden, was leicht geschehen kann, da sich zwei Divisionskommandeurs in der Festung befinden. Ich muß hinzufügen, daß mein Gesundheitszustand mir eine Ruhe von einigen Monaten dringend nothwendig macht. Aus diesen Motiven habe ich die Ehre, Ew. Excellenz zu bitten, mich so lange zur Disposition zu stellen, bis meine Gesundheit wieder hergestellt sein wird."

Am 15. erhielt Coffinières folgendes artige Antwortschreiben von Bazaine, welches ihn bewog, auf seinem Posten zu verbleiben. „Mein lieber General! Als Antwort auf Ihr Schreiben vom 14. d. ertheile ich Ihnen die Versicherung, daß Sie nicht im geringsten mein Vertrauen verloren haben und daß ich weder in den Bemerkungen, welche ich Ihnen gegenüber gestern am Morgen machte, noch in den Briefen, welche ich an Sie gerichtet habe, irgend ein Motiv finde, was Sie zu dem in Ihrem Schreiben ausgedrückten Entschluß bewegen könnte. Wir haben Beide im Sinn des Reglements alles gethan, was irgend möglich war, um eine Situation zu verbessern, welche durch den rapiden Verlauf der Kriegsereignisse in den Monaten August und September hervorgerufen worden ist. Ich hege heute noch ebenso, wie früher, den innigen Wunsch, daß die Stadt in der Lage sein möge, sich ohne uns zu vertheidigen. Aus diesem Grunde habe ich auch auf gewaltsame Requisitionen, wie solche unter analogen Verhältnissen stets stattfinden, verzichtet. Wir werden nichts mehr von Ihnen verlangen. Ihre Entlassung kann ich nicht annehmen, ich zähle auf Ihre Anhänglichkeit an das Vaterland und bin überzeugt, daß Sie Ihr Kommando weiter führen werden."

Beschwichtigung der Metzer Nationalgarden. Ihre Adresse an die Rheinarmee. Am 14. Oct. gegen 2 Uhr Nachmittags traten die Nationalgarden auf Place d'Armes an. Ihre höheren Offiziere theilten ihnen mit, erstens, daß sie von jetzt an zum Dienst auf den Wällen und an den Thoren der Festung und zum Artilleriedienst in den Forts herangezogen werden würden, und zweitens, daß alle in der Stadt verbreiteten Gerüchte über Kapitulationsverhandlungen unbegründet seien. Die Nationalgard'n wie die auf dem Platz versammelte Menschenmenge gaben ihren Beifall zu diesen Mittheilungen durch lebhafte Acclamationen kund. Man legte unter begeisterten patriotischen Rufen einen Immortellenkranz auf das Haupt der Statue des Marschalls Fabert und gab derselben eine Fahne in die Hand. Alsdann zerstreuten sich Nationalgarden wie Bürger ohne weitere Demonstrationen.

Am Abend des 14. setzten Nationalgarde und Bürgerschaft folgende Adresse auf. „An unsere Brüder von der Rheinarmee. Die Bürgerschaft und Nationalgarde von Metz, begeistert von den edlen Entschlüssen des Municipalraths, bieten Euch Ihre Mithülfe bei der Vertheidigung des bedrohten Vaterlandes an. Sie hegen die Ueberzeugung, daß Ihr diese Erklärung mit aufrichtiger Freude aufnehmen und allen Kapitulationsgedanken fern bleiben werdet. Die Ehre Frankreichs und des Banners, welches Ihr mit unbeschreiblicher Tapferkeit vertheidigt habt, der Ruhm unserer jungfräulichen Stadt, unsere Verpflichtungen gegen die Nachwelt erfordern gebieterisch, daß wir lieber sterben, als der Integrität unseres Territoriums entsagen. Wir wollen gemeinsam mit Euch unseren letzten Blutstropfen dahingeben, unseren letzten Bissen Brod mit Euch theilen. Erheben wir uns wie ein Mann, alsdann ist der Sieg unser. Es leben unsere Brüder von der Armee, es lebe das eine, untheilbare Frankreich!" Diese Adresse gelangte nur in einzelnen geschriebenen Exemplaren nach den verschiedenen Lagern; man inhibirte höheren Orts sowohl ihren Druck, wie ihre Verbreitung bei der Rheinarmee.

Uebrigens soll hier bemerkt werden, daß die meisten frz. Linienoffiziere, welche über die Blokade von Metz geschrieben haben, ihre große Unzufriedenheit mit dem Verhalten der Metzer Nationalgarde offen ausdrückten. Dieselbe wird als eine in militairischer Beziehung sehr wenig brauchbare, der Disciplin und Subordination ermangelnde, zum größten Theil aus „tapageurs und phraseurs" bestehende Truppe geschildert, welche sich in ihren Uniformen sehr wohl gefiel, außerordentlich martialisch auftrat, bei jeder Gelegenheit mit ihrer Kampflust prahlte, vor den Feind geführt zu werden verlangte, aber, wenn dies geschehen wäre, wahrscheinlich bald davongelaufen sein würde. Wie angegeben, macht auch Coffinières in seiner Rechtfertigungsschrift eine hämische Bemerkung über die Metzer

Nationalgarde, welche so aufzufassen ist, daß dieselbe, wenn sie gewollt hätte, jeden Tag Gelegenheit haben konnte, ihre Kampflust auf den Vorpostenstellungen zu befriedigen, daß sie aber stets vorzog, ihre Bravour auf der vor Kugeln geschützten place d'armes vor aller Welt zu betheuern. In Folge der gänzlichen Vernachlässigung des Instituts der Nationalgarden unter dem zweiten Kaiserreich und der großen Geringschätzung, mit welcher Coffinières von vorn herein die Metzer Nationalgarde behandelte, konnte allerdings von der letzteren weder ein hoher Grad von Subordination, noch militairischer Ausbildung verlangt werden, immerhin jedoch sind jene hämischen Bemerkungen und Zweifel über die Bravour der Metzer Nationalgarden nicht im mindesten motivirt, da man denselben absolut keine Gelegenheit gab, mit dem Feinde zu kämpfen. Die vor den Feind geführten Metzer Franctireurs schlugen sich sehr brav; die Metzer garde mobile war nach Coffinières eigener Angabe eine recht gut organisirte Truppe, sah aber trotzdem ihren innigen Wunsch, Verwendung gegen den Feind zu finden, nicht erfüllt; die garde nationale sédentaire mag, wie jede Miliz, «tapageurs und phraseurs» in ihren Reihen gezählt haben; jedenfalls aber wäre es Pflicht des Generals Coffinières gewesen, wie solches auch Bazaine und andere Generäle von ihm verlangten, diese unter seinem direkten Befehl stehende Truppe durch die früher angedrohte, dann aber niemals ausgeführte strikte Anwendung der Kriegsgesetze zur Disciplin und Subordination zu zwingen.

Wohl nur in der Absicht, die immer noch aufgeregte Bevölkerung zu überzeugen, daß weder Bazaine noch Coffinières an eine Kapitulation denken könnten, brachte der Indépendant am 15. folgenden Auszug aus den Militair-Reglements. „Verantwortlichkeit der Festungskommandanten. Die Kriegsgesetze verdammen jeden Festungskommandanten zur Todesstrafe, welcher die ihm anvertraute Festung übergiebt, ohne den Feind zur langwierigen regelmäßigen Belagerung gezwungen und einen vom Feinde auf eine praktikable Bresche unternommenen Sturm abgeschlagen zu haben &c. Jeder Kommandant, welcher eine Festung übergeben hat, muß vor einem Kriegsgericht Rechenschaft über sein Verhalten ablegen."

Hoffnung der Metzer auf eine Entsatzarmee. Seit dem 15. früh Morgens hörte man in Metz deutlich eine entfernte Kanonade. Ueber die Richtung, von welcher der Kanonendonner erschalle, gingen anfangs die Ansichten sehr auseinander; die einen behaupteten, derselbe käme von Thionville, die andern, von Briey, noch andere, von Pont à Mousson oder Verdun, man konstatirte jedoch im weiteren Verlauf der Kanonade, welche ununterbrochen Tag und Nacht bis zum 17. Morgens währte, daß dieselbe in südwestlicher Richtung von Metz stattfände. Die Metzer Bevölkerung begrüßte diesen fernen Kanonendonner mit unbeschreib-

licher Freude; sie nahm als ganz unzweifelhaft an, daß derselbe von einer großen Schlacht herrühre, welche die von Lyon zum Entsatz von Metz herbeigeeilte Südarmee mit einer ihr entgegentretenden deutschen Armee kämpfe. Die lebhafte Einbildungskraft der Metzer glaubte den Kanonendonner immer deutlicher zu vernehmen; am 16. schworen bereits einige feinhörige Personen darauf, daß in der Gegend von Gravelotte Mitrailleusen- und Gewehrfeuer erschalle; es ward somit nicht mehr bezweifelt, daß die Südarmee siegreich nach Metz hin vordringe. Eine furchtbare Wuth bemächtigte sich daher der Metzer, als sie erfuhren, daß Bazaine ruhig in seinem Hauptquartier verbleibe und nicht die geringsten Anstalten zu einem Ausfall treffe, um hierdurch der tapferen Armee von Lyon den Sieg erleichtern zu helfen. Die ganze Bevölkerung schrie laut über Verrath und erging sich in Verwünschungen gegen Bazaine. Coffinières begab sich, durch die drohende Haltung der Metzer veranlaßt, zu demselben und informirte ihn über das Verlangen der Bürgerschaft, die Rheinarmee solle einen großen Ausfall nach Süden machen. Bazaine antwortete, er denke gar nicht daran, den überspannten Metzern zu Gefallen einen Ausfall zu machen, Coffinières möge ihnen nur mittheilen, der in der Ferne vernommene, Tag und Nacht anhaltende Kanonendonner rühre von dem Bombardement irgend einer frz. Festung her, denn in einer Feldschlacht verstumme das Artilleriefeuer stets bei Einbruch der Nacht. Wie er glaube, werde Thionville bombardirt. Am 17. Vormittags hörte die Kanonade plötzlich auf. Einige Zeit später erfuhren die Metzer, daß die Deutschen vom 15—17. Verdun (in gerader Linie 8 Ml. von Metz entfernt) bombardirt hätten. Am 17. ließ Bazaine den Metzern mittheilen, ein gefangener pr. Fähnrich vom 1. Inf. Rgt. und zwei gefangene pr. Soldaten hätten ausgesagt, Thionville sei vom 15—17. Oct. bombardirt worden, Paris halte tapfer Stand, große Schlachten aber seien bei der Hauptstadt nicht geschlagen worden; die Cernirungsarmee von Metz sei 180000 M. stark. Die Metzer spotteten darüber, daß der Marschall sie mit den Aussagen eines pr. Fähnrichs und zweier pr. gemeinen Soldaten unterhalte; der erstere sei jedenfalls zu schlau, um die Wahrheit auszusagen, letztere beiden seien muthmaßlich viel zu dumm, als daß sie überhaupt irgend etwas auszusagen vermöchten. Am selben Tage erzählte ein gefangener pr. Unteroffizier, daß die Deutschen bei Orleans einen Sieg erfochten und diese Stadt besetzt hätten.

Proteste der Metzer gegen jede Kapitulation. Am 19. Oct. versuchte der Indépendant wiederum, alle Gerüchte über Kapitulationsverhandlungen, welche immer positiver, detaillirter und wahrscheinlicher wurden, mit folgenden Worten zu widerlegen. „In den letzten Tagen haben ängstliche Leute das Wort „Kapitulation" ausgesprochen,

Vielleicht verbreiten preußische Agenten diese Gerüchte. Alle Welt möge denn hiermit erfahren, daß die Armee und die Metzer Bürgerschaft von einem und demselben Gedanken beseelt sind, nämlich, nicht mit dem Gegner zu unterhandeln, sondern den Kampf mit ihm fortzusetzen.“ Allein schon am 20. schreibt dasselbe Blatt in anderem Tone. „Ernste Nachrichten cirkuliren in der Stadt. Man spricht von Verhandlungen und Conventionen. Wir können diese Nachrichten weder bestätigen noch widerlegen; Sache des Marschalls Bazaine ist es, durch ein Communiqué, welches die Einwohnerschaft mit Ungeduld erwartet, Aufklärung hierüber zu geben. Was auch kommen mag, die Pflicht unserer Stadt bleibt dieselbe. Wir müssen uns alle vereinigen, um der preußischen Herrschaft Widerstand zu leisten, bis die letzte Patrone verschossen, das letzte Stück Brod aufgezehrt ist.“ Am 24. Oct. brachte der Moniteur de la Moselle einen ihm höchst wahrscheinlich von dem Marschall Bazaine selbst oder doch auf dessen Veranlassung übersandten Artikel, welcher jedenfalls bezwecken sollte, die Bürgerschaft endlich zu überzeugen, daß jeder Versuch der Rheinarmee, den Abmarsch erzwingen zu wollen, ein wahnwitziges Unternehmen sei. Es wird in diesem Artikel eine detaillirte Beschreibung der fortifikatorischen und artilleristischen Verstärkungen der deutschen Cernirungslinien gegeben. Dieselben werden als außerordentlich fest geschildert; die angewandten Ausdrücke „véritables fortifications, redoutable position, fortes et formidables redoutes, hérissé de canons, position inexpugnable, solide retranchement“ waren allerdings ganz dazu geeignet, jeden Laien der Kriegskunst mit Entsetzen zu erfüllen und an dem Erfolg eines Durchbruchs verzweifeln zu lassen, welchen übrigens zu jener Zeit schon der weitaus größte Theil der Offiziere und Soldaten für resultatlos hielt, allerdings nicht wegen der formidabeln deutschen Verschanzungen, sondern wegen der miserabeln Lage, in welche die Handlungsweise Bazaine's die Rheinarmee gebracht hatte.

Seit der zweiten Dekade des October sind alle Metzer Zeitungen mit Inseraten angefüllt, welche energisch und drohend gegen jeden Kapitulationsgedanken protestiren. Coffinières scheint in Folge seiner Differenzen mit Bazaine trotz des Verbleibens auf seinem Posten eine gewisse Erbitterung gegen denselben gehegt und daher nur die Veröffentlichung solcher Artikel inhibirt zu haben, welche zu unfläthige Invektiven gegen den Marschall enthielten. Sogar der weibliche Theil der Metzer Bevölkerung fühlte sich veranlaßt, durch Zeitungs-Inserate seinem Unwillen über die Kapitulationsgerüchte Ausdruck zu geben. So bringt der Indépendant vom 16. Oct. einen Aufruf der Arbeiterin Hestair, in welchem sie ihre Colleginnen auffordert, des Beispiels der Jungfrau von Orléans und der Heldinnen von Beauvais eingedenk zu sein, die Waffen zu er-

greifen und sich lieber von den Feinden tödten zu lassen, als sich ihnen zu ergeben. Den Deutschen läßt sie folgende Drohung zukommen. „Wißt es wohl, Ihr Feinde, vor unserer Stadt stehen tapfere Soldaten, auf den Wällen derselben unsere Väter, Gatten, Freunde, Brüder zum Kampf bereit; hinter diesen stehen wir Frauen von Metz, einen dreifachen Wall bildend. Erst nachdem Ihr unsere Brüste durchbohrt habt, werdet Ihr, über unsere und unserer Kinder Asche einherschreitend, den Boden unserer Vaterstadt besudeln können. Wißt es, Ihr stolzen Deutschen, unsere Hände, sonst nur gewöhnt, eine Nähnadel zu handhaben und Verwundete zu verbinden, können auch, wenn es sein muß, eine Waffe führen. Die nationale Ehre über Alles! Lieber den Tod als die Knechtschaft."

Boyers Rückkehr nach Metz. Kriegsrath bei Bazaine. Ueber den Erfolg der Mission des Generals Boyer erzählt Bazaine, wie folgt. „Als dieser General in Versailles eintraf, ließ man ihn nicht frei verkehren (communiquer). Er ward vom Herrn Grafen von Bismarck empfangen, welcher ihm am nächsten Morgen, als er von einer Conferenz kam, eine zweite Audienz gab. General Boyer kehrte am 17. nach Metz zurück. Es fand eine abermalige Conferenz statt, welcher auch General Changarnier beizuwohnen die Güte hatte, und in welcher Gen. Boyer seine Mission erzählte. Er gab Rechenschaft über die Bedingungen, welche gestellt wurden, damit die Rheinarmee von Metz mit Waffen und Bagagen abmarschiren dürfe. Diese Bedingungen ordneten die der Rheinarmee zu bewilligenden Vortheile einer politischen Frage unter. Er setzte die innere Lage Frankreichs in der Weise, wie sie ihm beschrieben worden war, auseinander. Es sei den Deutschen unmöglich, mit dem Gouvernement der nationalen Vertheidigung zu unterhandeln, ehe nicht vorläufig eine konstituirende Versammlung einberufen worden sei, welche allein für den abzuschließenden Vertrag Garantie leisten könne. Die Einberufung dieser Versammlung sei durch das thatsächlich existirende Gouvernement aufgeschoben worden. Preußen habe dieses Gouvernement nicht anerkannt, weil die eigentliche Regierungsgewalt noch dem von Rechtswegen existirenden Gouvernement zustehe, welches durch die im Mai 1870 vom französischen Volk votirte Constitution anerkannt sei. Es ward mit einer Majorität von 7 gegen 2 Stimmen beschlossen, daß Gen. Boyer nach Versailles zurückkehren und sich von dort nach England begeben solle, da Hoffnung vorhanden sei, durch die Intervention der Kaiserin-Regentin beim König von Preußen günstigere Bedingungen für die Armee von Metz zu erzielen. Es ward einstimmig beschlossen, daß der Marschall und Oberkommandeur keine Delegation annehmen solle, um die Grundlagen eines Vertrages zu unterzeichnen, welcher der Armee fremde Fragen enthielt. Die Mission

des Generals Boyer hatte also keinen andern Zweck, als den Versuch zu machen, die Rheinarmee aus ihrer peniblen Lage zu erlösen und dem Vaterlande zu erhalten."

Das Werk „der deutsch-französische Krieg 1870—71" des preußischen Generalstabes berichtet über den Verlauf der Mission Boyer's nachstehendes. „Als der französische General in Versailles eintraf und sein Anliegen im großen Hauptquartier vorbrachte, wurde zunächst die Frage aufgeworfen, welche Persönlichkeit bei der augenblicklichen Lage Frankreichs dazu berechtigt sei, für dasselbe einen bindenden Vertrag abzuschließen. Seinerseits erklärte der General, daß die Rheinarmee an ihrem dem Kaiser geleisteten Eid festhalte und daher nur die von demselben eingesetzte Regentschaft anerkenne. Da die Kaiserin aber das Anknüpfen von Unterhandlungen bereits verweigert hatte, es auch vorläufig an jeder Bürgschaft dafür fehlte, daß sich Frankreich ihren etwaigen Abmachungen fügen werde, so forderte Graf Bismarck als Vorbedingung, daß die Kaiserin sich zur Unterzeichnung eines Vertrages bereit erkläre, und daß die Rheinarmee ihre Bereitwilligkeit, der Regentschaft zu gehorchen, durch eine bestimmte Kundgebung unzweifelhaft darthue. Nachdem Gen. Boyer mit diesem Bescheide nach Metz zurückgekehrt war, begab er sich demnächst unter Zustimmung des französischen Kriegsraths zur Kaiserin nach England. Letztere ließ jedoch Seiner Majestät dem Könige eröffnen, daß sie einen vierzehntägigen Waffenstillstand nebst der Erlaubniß zur Verproviantirung von Metz verlange und in eine Schmälerung des Länderbestandes Frankreichs niemals einwilligen werde. Diese ganz unannehmbaren Forderungen führten natürlicher Weise auch diesmal zum Abbruch der Unterhandlungen. Der König beantwortete die an ihn gelangte Erklärung der Kaiserin dahin, daß es sein aufrichtiger Wunsch sei, den Frieden wiederherzustellen, daß es aber die obwaltende Ungewißheit, ob das französische Volk und die Rheinarmee den etwaigen Vereinbarungen Folge leisten würde, ihm vorläufig nicht erlaube, auf weitere Verhandlungen einzugehen."

Coffinières berichtet über den am 18. Oct. bei Bazaine abgehaltenen Kriegsrath folgendes. „Bevor die Sitzung eröffnet war, wurden mir die in Metz stattgefundenen Ruhestörungen, besonders aber meine Antwort an den Municipalrath, in welcher ich das Gouvernement der nationalen Vertheidigung anerkannte, vorgeworfen. Dann legte Boyer Rechenschaft über seine Mission ab." Coffinières erzählt nun kurz die Mittheilungen dieses Generals, welche weiter unten bei der Informirung der Offiziercorps durch ihre Generäle detaillirt angegeben sind und die Situation Frankreichs als durchaus trostlos und hoffnungslos schilderten. „Ich Coffinières) machte nun die Bemerkung, daß meine schon früher

dargelegten Vermuthungen sich bestätigten, daß Bismarck die Verhandlungen nur in die Länge ziehen wolle, daß die von Boyer gegebenen Aufschlüsse ausschließlich vom Feinde herrührten und daß wir uns an den Wortlaut des am 10. Oct. aufgesetzten Protokolls des Kriegsrathes halten müßten. Das einzige Resultat dieser meiner Einwendungen war, daß die Discussion sehr giftig wurde. Die Versammlung beschloß dann, daß die Corpskommandeurs ihre Generäle zu einer Besprechung versammeln sollten und daß Boyer zur Kaiserin nach Hastings reisen solle. Während der Discussion bestand ich darauf, daß die Festung von der Armee unabhängig bleiben müsse, und erklärte, ich würde der letzteren nur noch 80000 Rationen Brod à 300 Gramm geben." Bazaine fuhr Coffinières wegen dieser letzten Erklärung hart an und befahl ihm sogar, die erst am 19. fällige Brodration schon am 18. zu verausgaben, weil seine Truppen derselben dringend bedürften. Es sei dies um so eher zulässig, als C. 3 an diesem Tage 270 Centner Getreide an die Festungsmagazine abgeliefert habe. Kurze Zeit darauf erklärte Bazaine, vielleicht um an Coffinières Revanche wegen der Verweigerung der Brodrationen zu nehmen und die Bürgerschaft zur Kapitulation geneigter zu machen, er werde der Stadt keine Pferde mehr zum Schlachten liefern. Die Rheinarmee besaß an jenem Tage, als Bazaine dies mittheilte (20. Oct.), noch 20000 Pferde, allerdings fast alle in traurigstem Zustande befindlich. Von dieser Zahl gingen täglich mehr als 1000 Pferde ab, welche theils vor Hunger starben, theils geschlachtet wurden. Coffinières befahl in Folge dieser Mittheilung am 23. Oct. den Ankauf aller in Metz und den umliegenden Dörfern vorhandenen, Civilpersonen gehörigen Pferde. Da für diese Thiere unverhältnißmäßig hohe Preise gezahlt werden mußten, so würde eine ganz bedeutende Erhöhung der bis dahin den Metzer Schlächtern vorgeschriebenen Taxpreise pro Kilogramm Pferdefleisch nothwendig geworden sein. Die ärmere Bevölkerung würde hierdurch in die traurigste Lage gekommen und kaum noch im Stande gewesen sein, Pferdefleisch zu kaufen; Coffinières verordnete deßhalb, daß die bis dahin gültigen Taxpreise für Pferdefleisch beibehalten und die sich beim Ankauf der Pferde ergebenden Mehrausgaben vom Staat zurückerstattet werden sollten.

In dem am 18. abgehaltenen Kriegsrath theilte Bazaine den Mitgliedern noch folgendes mit. 1) Wenn die Regentin auf Friedensvorschläge eingeht, so wird Marschall Bazaine ihr Repräsentant sein. 2) Die Armee wird am 19. und 20. keine anderen Lebensmittel, als Pferdefleisch und Wein erhalten. 3) Es ist dafür Sorge zu tragen, daß die Soldaten nicht murren (crier). 4) In 3 Tagen wird die Armee von Metz abmarschiren, um die Ordnung in Frankreich herzustellen. 5) Die Corpskommandeurs werden ersucht, zahlreiche Vorschläge zu Ordensverleihungen

(croix d'honneur und Militairmedaillen) zu machen. 6) Alle den Offizieren zustehende Competenzen an Gehalt und Zulage pro Monat November sollten denselben vorausgezahlt werden.

Bazaine begann seit dem 18. Oct. auch unter die Bürgerschaft eine Menge von Kreuzen der Ehrenlegion zu vertheilen, um sich bei derselben Sympathien zu erwerben. Die meisten der von ihm mit diesem Orden beehrten Bürger nahmen denselben an, verschiedene jedoch, darunter der Municipalrath Bouchotte, sandten ihn zurück. Letzterer erklärte, sein sehnlichster Wunsch seit langen Jahren wäre der gewesen, diese Dekoration zu erhalten, er glaube aber, in einem Moment, in welchem das Vaterland so namenlos unglücklich sei, von demselben nichts, selbst nicht eine ehrenvolle Belohnung annehmen zu dürfen. Außerdem würde es ihm zu schmerzlich sein, auf seinem Ordenspatent dieselbe Dinte zu sehen, mit welcher die Kapitulationsbedingungen der Armee und seiner Vaterstadt unterzeichnet worden seien.

Informirung der frz. Offiziercorps über das Resultat der Mission Boyer's. Gleich nach dem Schluß des Kriegsrathes am 18. theilten die Corpskommandeurs ihren Generälen und sodann letztere ihren Officiercorps die von Boyer gegebenen Aufschlüsse über die Situation Frankreichs und den Stand der Verhandlungen mit. Diese Mittheilung lautete, wie folgt. „Die Proviantvorräthe der Festung Metz nähmen mehr und mehr ab, Marschall Bazaine habe deshalb für nöthig erachtet, mit dem Feind in Verhandlungen zu treten und den General Boyer nach Versailles gesandt. Die große Aufmerksamkeit, mit der Boyer im deutschen Hauptquartier empfangen worden sei, lasse keinen Zweifel daran, daß Preußen eine baldige Beendigung des Krieges sehnlichst wünsche. Boyer habe vor einer zahlreichen Versammlung hoher deutscher Herren den Zweck seiner Mission dargelegt und hierauf Graf Bismarck sich dahin geäußert, man möge der Rheinarmee den Abmarsch nach dem Innern Frankreichs gestatten, damit die zur Berathung des Friedens erforderlichen Verhandlungen gesichert würden. Diese Ansicht habe Bismarck damit motivirt, daß Frankreich momentan ohne Gouvernement sei, die Deutschen also nicht wüßten, mit wem sie verhandeln sollten. Alle Aufschlüsse, welche Boyer von Bahnhofsvorständen und anderen Personen erhalten habe, konstatirten, daß in Frankreich vollständige Anarchie herrsche; Paris sei ausgehungert, von jeder Verbindung mit Außen abgeschlossen und werde in wenigen Tagen kapituliren müssen; die Vertheidigung der Hauptstadt werde durch die sich daselbst anfeindenden Parteien gelähmt. Gambetta und Kératry hätten Paris in Luftballons verlassen, ersterer sei bei Amiens, letzterer bei Bar le Duc ausgestiegen. Keine monarchische Macht wolle das provisorische Gouvernement anerkennen, die Wahlen

könnten von demselben nicht angeordnet werden, weil sie dem Kaiserthum günstig sein würden. Im südlichen Frankreich habe die Unordnung den höchsten Grad erreicht, in Lyon, Marseille, Bordeaux sei die rothe Republik proklamirt worden. Eine aus Freiwilligen der Bretagne gebildete Armee habe bei Orléans eine Niederlage erlitten. In der Normandie zögen bewaffnete Banden plündernd umher, die Einwohner hätten die Preußen gebeten, sie gegen dieselben zu schützen. In Hâvre, Elboeuf, Rouen sorgten die Preußen gemeinsam mit den Nationalgarden für Erhaltung der Ordnung. In der Vendée seien religiöse Unruhen entstanden, der Norden Frankreichs wünsche dringend den Frieden. Preußen fordere Elsaß, Lothringen und mehrere Milliarden Kriegsentschädigung, Italien Savoyen, Nizza und Corsika. Das provisorische Gouvernement sei im ganzen Lande zerstreut und deßhalb in jedem Departement eine andere Regierungsform maßgebend. Die Familie der Orléans sei bisher mit keinen Ansprüchen auf die Regierungsgewalt vorgetreten. Somit befände sich König Wilhelm I., obwohl er zu Unterhandlungen geneigt sei, bei einer derartigen in Frankreich herrschenden Anarchie ganz unvorhergesehenen Hindernissen gegenüber. Er könne Friedensverhandlungen nur mit dem von Rechtswegen bestehenden Gouvernement, nämlich mit der Kaiserin-Regentin anknüpfen. Allerdings wisse man noch nicht, ob diese zu Friedensverhandlungen bereit sei, indessen, wofern sie nicht selbstständig in dieser Beziehung aufzutreten wage, so könne man ja die Deputirtenkammer, welche bis zum 4. September getagt habe, einberufen; dieselbe sei aus dem allgemeinen Stimmrecht hervorgegangen und vertrete die Nation auch jetzt noch in legaler Weise. Um aber diese Kammer wieder zu konstituiren und ihre Berathungen zu sichern, bedürfe es der Mithülfe einer Armee, und diese Rolle werde muthmaßlich der Rheinarmee zufallen. Boyer sei, mit neuen Vollmachten versehen, von Metz abgereist und werde demnächst dorthin zurückkehren. Inzwischen sei es dringend geboten, den Truppen der Rheinarmee mitzutheilen, daß ihre penible Lage nur noch kurze Zeit dauern werde. Das Loos der Festung würde von dem der Armee getrennt bleiben. Die Rheinarmee möge noch einige Tage muthig die Entbehrungen ertragen, dann werde sie zur Erfüllung ihrer patriotischen Mission abmarschiren." Jeder General schloß seinen Vortrag mit den Worten: „wenn Sie, meine Herren, noch irgend welche Aufklärung wünschen, so werde ich mich beeilen, Ihnen solche zu geben, aber ich muß Ihnen bemerken, daß Diskussionen nicht gestattet sind."

Versammlung des frz. Kriegsrathes am 19. Oct. Am 19. hielt Bazaine wiederum Kriegsrath; die Corpskommandeurs rapportirten ihm über die Stimmung, welche Offiziere wie Mannschaften nach den ihnen gemachten Eröffnungen gezeigt hätten. Coffinières erzählt hier-

über, wie folgt. „Mit Ausnahme von zwei Armeecorps, von denen das eine sich zweifelhaft, das andere feindlich zeigte, waren alle andern Armeecorps geneigt, zu dem von Bazaine vorgeschlagenen Projekt mitzuwirken. Es fand eine konfuse Debatte statt. Ein Mitglied der Versammlung verlangte kategorisch meine Absetzung, worauf ich ihm sagte, ich hätte schon einmal meine Entlassung nachgesucht und verlange dieselbe hiermit zum zweiten Mal. Ein anderes Mitglied (muthmaßlich der frühere Kriegsminister Le Boeuf) schrie, er habe sich nur einen einzigen Vorwurf zu machen, nämlich den, daß er meine Ernennung unterzeichnet habe. Nach diesen stürmischen Scenen beschloß der Kriegsrath, Boyer müsse unverzüglich nach England abreisen; die Corpskommandeurs sollten noch einmal in dem früheren Sinne, aber deutlicher, als das erstemal, zu ihren Officiercorps sprechen."

Boyer reiste am 19. nach England ab. Bazaine erzählt über den Verlauf der Mission des Generals das Nachstehende. „Ich erhielt keine direkte Nachricht mehr von der Mission des Generals Boyer, aber später erfuhr ich, daß seine loyalen Bemühungen fruchtlos geblieben waren, weil die Deutschen zu übertriebene Forderungen stellten, deren Annahme keineswegs von den Chefs der Armee abhing. Am 21. sandte ich gleichzeitig sechs Boten, unter denen sich auch Herr de Valcour, Dollmetscher des Generals Blanchard, befand, mit folgender Depesche nach Tours und Paris. „Wiederholt habe ich freiwillige Boten abgesandt, um über die Armee und über Metz Nachrichten zu geben. Seitdem ist unsere Lage stets schlimmer geworden; ich habe niemals die geringste Mittheilung aus Paris oder Tours erhalten. Indessen ist es dringend nothwendig, daß ich erfahre, was im Innern des Landes und in Paris vorgeht, denn binnen kurzem wird mich der Hunger zwingen, einen endgültigen Beschluß zu fassen (de prendre un parti). Erst am 24. Oct. erhielt ich durch Vermittelung des Prinzen Friedrich Karl die Nachricht, daß man im königlichen Hauptquartier keine Aussichten mehr habe, durch politische Verhandlungen ein Resultat zu erzielen."

Verhalten der mit Bazaine's Projekten unzufriedenen Partei der Rheinarmee. Die Perceurs. Die am 18. und 19. den Offiziercorps und Mannschaften gemachte Mittheilung bezüglich der Situation Frankreichs und der für die Rheinarmee in Aussicht gestellten Mission rief bei einem großen Theil derselben eine leicht erklärliche Aufregung hervor. Verschiedene Generäle, von denen besonders Clinchant, Deligny, Bisson, Boissonnet angeführt werden, äußerten unverholen vor den Truppen ihre Entrüstung über Bazaine, wie über die Corpscommandeurs und erklärten, daß sie bereit seien, mit ihren Truppen den Durchbruch durch die feindlichen Linien zu erzwingen. Es bildete sich nun zu-

nächst ein Komplott in der Rheinarmee, welches darauf hinausging, dem Marschall Bazaine das Obercommando zu nehmen und es an einen der Corpscommandeurs zu übertragen, welcher sich zur Ausführung des letzten großen Durchbruchsversuches bereit erklären würde. Indessen fand dieses Projekt nur eine geringe Anzahl von Anhängern, einerseits, weil trotz der traurigen materiellen Lage der größte Theil der Rheinarmee die Subordination bis zum letzten Moment zu wahren verstand, andererseits, weil die meisten Offiziere und Soldaten annahmen, die mit dem Feind abzuschließende Convention werde eine durchaus ehrenvolle sein und den Abmarsch der Rheinarmee mit Waffen, Feldzeichen, Bagagen nach dem Innern Frankreichs gestatten. Ueberdies hegten zu jener Zeit nur noch wenige Offiziere der Rhein-Armee die Ueberzeugung, daß ein letzter Durchbruchsversuch irgend welche Aussichten auf Erfolg haben könne; derselbe mußte fast ausschließlich mit Fußtruppen ausgeführt werden, welche unzweifelhaft unter enormen Verlusten in das verschanzte Lager zurückgeworfen wurden. Alsdann mußte doch die Kapitulation erfolgen und der Gegner war jetzt berechtigt, die härtesten Bedingungen hierfür vorzuschreiben.

An der Spitze derjenigen, welche erklärten, niemals der Kapitulation der Rheinarmee beitreten zu wollen, und welche bis zuletzt an dem Projekt des Durchbruchsversuches festhielten, stand der später beim Aufstand der Pariser Commune zu trauriger Berühmtheit gelangte Génie-Capitaine Rossel. Er veranstaltete seit dem 19. Oct. wiederholt Versammlungen der unzufriedenen Offiziere, welche ausschließlich den Klassen der Capitaines und Lieutenants angehört zu haben scheinen, und ließ bei den verschiedenen Corps Listen circuliren, in welche sich die gegen die Kapitulation und für den Durchbruch stimmenden Offiziere wie Soldaten (Perceurs) einschrieben. Bei der letzten im Gebäude der Génie-Direction abgehaltenen Versammlung der unzufriedenen Offiziere erklärte Rossel, daß die Anzahl von Officieren und Soldaten, welche sich an dem Durchbruch betheiligen würden, pp. 15000 M. betrage. Seine Liste wies den General Clinchant als Führer dieses Corps, außerdem mehrere andere Generäle und eine große Anzahl von Stabsofficieren, Hauptleuten, Lieutenants auf. Es stellte sich jedoch bald heraus, daß der größte Theil der von Rossel angegebenen Perceurs inzwischen die frühere, in der ersten Erregung gegebene Erklärung bereute und für eine ehrenvolle Kapitulation stimmte; am 26. Oct. belief sich die Gesammtzahl der Perceurs nur noch auf etwa 800 M. Dieselben kamen überein, sich am 27. Abends mit Waffen und Munition bei Ferme Bellecroix einzufinden, von dort gegen die deutsche Stellung vorzudringen und den Tod oder die Freiheit zu suchen. An benanntem Tage und zur festgesetzten Stunde fanden sich daselbst etwa 10 Officiere und 50 M. ein. Die Nacht war so finster, wie die Perceurs es nur für ihr verzweifeltes

Unternehmen wünschen konnten, aber ein furchtbarer Sturm und Regen, sowie der ganz aufgeweichte Boden erschwerten jede Marschbewegung auf's Aeußerste. Unter Führung des ältesten Officiers, Namens Leperche, ordnete sich das kleine Häuflein und setzte sich dann in Bewegung gegen die deutsche Vorpostenlinie. Es währte nicht lange, so war bei den ungünstigen Witterungs- und Bodenverhältnissen die Ordnung in der Marsch-Kolonne vollständig aufgelöst. In kleinen Trupps oder einzeln irrten die Perceurs in der finsteren Nacht und bei dem furchtbaren Unwetter umher; die meisten kehrten, das Nutzlose ihres Unternehmens einsehend, nach Metz zurück, einige wurden von den deutschen Vorposten gefangen genommen, dem Kommandanten Leperche allein soll es unter mannigfachen Gefahren gelungen sein, nach dem Innern Frankreichs zu entkommen.

Antrag der Metzer an den General Changarnier. Bald nach Abfassung der erwähnten Adresse der Metzer an die Rheinarmee beschlossen dieselben, den ihnen mißliebigen Lafitte von seinem Posten als Kommandeur der Nationalgarden zu entsetzen und den General Changarnier, welcher keinen aktiven Posten in der Rheinarmee hatte, mit dieser Vertrauensstellung zu beehren. Man hoffte mit Hülfe dieses Generals eine wirksame Pression auf Bazaine und Coffinières auszuüben und den endlichen Abmarsch der Rheinarmee von Metz erzwingen zu können. Eine Delegation, in welcher sich der Advokat Limbourg, die Nationalgardenoffiziere, Goussin, Millet und Freschard befanden, trug dem General das Gesuch vor, welcher Folgendes erwiederte. „Er fühle sich zwar durch das Vertrauen der Metzer sehr geehrt, sei aber vor Allem Soldat und betrachte den unbedingten Gehorsam gegen Bazaine als seine erste Pflicht. Ohne die Erlaubniß desselben könne er die ihm von den Metzern angebotene Stellung nicht annehmen. Er sei von den edlen, loyalen Gesinnungen Bazaine's überzeugt und werde ihm in allen Punkten gehorchen. Aufgabe der Nationalgarde sei es, die Stadt und deren Wälle zu schützen; ein mehr aktiver Posten, als das Kommando der Nationalgarde, würde ihm allerdings lieber sein; wenn ihm jedoch Bazaine dasselbe übertrage, so werde er es annehmen. Seine erste Sorge würde dann sein, die Nationalgarde auf Vorposten nach Ladonchamps zu schicken, damit sie Gelegenheit erhalte, mit dem Feinde zu kämpfen. In der Rhein-Armee sei man übrigens gegen die Metzer Nationalgarde mißgestimmt; ihre Forderung, den Artilleriedienst in den Forts zu versehen, ihre lärmenden Manifestationen gegen Bazaine würden allgemein gemißbilligt. Wenn er das Kommando über die Nationalgarde erhielte, so würde er ihr klar machen, daß auch sie Ruhe und Ordnung in ihren Reihen erhalten müsse." Die Delegirten verabschiedeten sich hierauf, gleich unzufrieden mit den Lobeserhebungen, welche der General dem Marschall Bazaine, wie mit dem

Tadel, welchen er der Nationalgarde ertheilt hatte. Lafitte verblieb Kommandeur derselben.

Die Metzer Journale seit dem 18. Oct. Seit der am 18. Oct. erfolgten Rückkehr Boyer's nach Metz brachten alle städtischen Journale Nachrichten über die eingeleiteten Friedensverhandlungen. Dieselben lauteten anfangs sehr günstig, allmälig aber immer deprimirender für Frankreich. Zunächst hieß es, König Wilhelm I. habe zwar Abtretung von Elsaß und Lothringen verlangt, diese Forderung aber in Folge einer ihm von Rußland zugegangenen Drohnote aufgegeben und werde sich jetzt mit einer mehrere Milliarden Francs betragenden Kriegsentschädigung begnügen. Die Rheinarmee werde mit Waffen und Bagagen nach dem Innern Frankreichs abmarschiren, der Graf Chambord solle König von Frankreich werden. Dann ward erzählt, König Wilhelm I. bestehe hartnäckig darauf, daß Deutschland durch diesen Krieg Territorium gewinne. Frankreich wolle nun dem König von Holland das Großherzogthum Luxenburg abkaufen und an Deutschland abtreten. Die Festungswerke von Metz und Straßburg müßten geschleift werden. Schließlich theilen aber alle Journale als positiv mit, König Wilhelm I. verlange kategorisch die Abtretung von Elsaß und Lothringen, außerdem mehrere Milliarden Kriegsentschädigung. Ueber diese Forderungen äußern sämmtliche Blätter ihre große Entrüstung; sie verlangen, Frankreich solle niemals auf dieselben eingehen, sondern lieber den Krieg à outrance weiterführen. Inzwischen bringen verschiedene Zeitungen immer noch Andeutungen, als ob Bazaine gar nicht ernstlich an eine Kapitulation denke, und erzählen die unglaublichsten Dinge über die kritische Lage der in Frankreich befindlichen deutschen Heere und über die traurigen inneren Zustände Deutschlands. Wir geben nachfolgend einige dieser Artikel im Auszuge.

23. Oct. L'Indépendant. Gewissenlose Leute fahren fort, die schlimmsten Nachrichten in Metz zu verbreiten. Diese ungesunde Klasse der Bevölkerung muß für uns alle ein Gegenstand des Abscheus sein. 23. Oct. Moniteur de la Moselle. Es wird hohe Zeit, daß die preußische Armee nach ihren Schafställen heimkehrt. Zögert sie damit, so erwarten sie daheim Hungersnoth und Ruin, während sie hier auf dem Kriegsschauplatz von der Vernichtung bedroht ist. Zögern die Preußen noch länger mit dem Rückzug, so spielen sie ein gewagtes Spiel. 24. Oct. L'Indépendant. Was Eure formidabeln Armeen anlangt, ihr Deutschen, so sind dieselben durch den Feldzug furchtbar zusammengeschmolzen. Es ist sehr fraglich, ob dies Conglomerat von Handwerkern, Krämern, Familienvätern den harten Winterfeldzug aushalten wird, zu dem die französische Nation fest entschlossen ist. Ich habe es schon einmal gesagt: diejenigen Deutschen, welche ihr Vaterland wiedersehen, werden zu zählen sein. Darum müssen wir mehr

als je zuvor, die Hoffnung aufrecht erhalten, weniger, als je zuvor, den Muth sinken lassen. Der Erfolg ist ganz unfehlbar für uns, wenn wir die Kälte, den Hunger und, was die Hauptsache ist, den Haß gegen den fremden Eindringling für uns haben. 25. Oct. L'Indépendant. In der Trier'schen Zeitung macht sich ein Correspondent aus Neunkirchen darüber lustig, daß man einer Armee, welche nie den Rhein zu sehen bekommen hat, die Benennung „Rheinarmee" giebt. Nur Geduld, mein Lieber. Was nicht ist, kann noch werden, und ich sage es Ihnen, wird noch werden. Sie verlieren nichts, wenn Sie auch etwas warten. 27. Oct. L'Indépendant. Paris leistet heroischen Widerstand, welcher der Riesen von 89 würdig ist. Die Armee von Lyon rückt auf Paris, die Armeen des Westens und Nordens vereinigen sich und dringen rasch vor. Man organisirt den Massenaufstand, der Feind verliert seine Artillerie, seine Trains; geschickt gelegte Hinterhalte vernichten seine kleinen Detachements. Mit Thränen in den Augen schauen die preußischen Soldaten, welche man mit Gewalt zu einem schändlichen Kriege geschleppt hat, nach der Richtung, in welcher ihre Heimath liegt, ihre Familien leben. Viele werden dieselben nicht wiedersehen. Vergebens erwartet die alte Großmutter ihren Enkel, die Gattin den Gemahl, die Schwester frägt umsonst: wo bleibt mein Bruder? In Köln winden sich 8000 Frauen und Kinder vor Hungerqualen, in Mainz hat man kleine, zwei Jahr alte Kinder vor Hunger gestorben in den Rinnsteinen gefunden; dreimalhunderttausend Familien sind in Trauer. Mit Bangen fragen sich die preußischen Generäle: wie wird das noch enden? Die Armeen sind demoralisirt, der Winter ist vor der Thüre, aber König Wilhelm hat nicht den Muth, den Befehl zum Rückzug zu geben, weil derselbe in eine wilde Flucht ausarten würde. In Berlin bilden die verschiedenen Parteien Komités. Das ist die genaue Beschreibung der Situation, in welcher sich Preußen befindet; seine ganze männliche Bevölkerung ist unter den Waffen. Am 23. brachte der Moniteur de la Moselle folgenden Abschiedsgruß der Metzer an die Rheinarmee, welche angeblich an einem der nächsten Tage abmarschiren sollte. „Die Armee wird aus ihren Cantonnements abrücken. Vielleicht morgen schon ist sie nach einem uns vorläufig unbekannten Bestimmungsort abmarschirt. Aber, bevor sie uns verläßt, bringen wir Metzer, welche wir sie zwei Monate lang an der Arbeit gesehen haben, ihr den Tribut unserer Dankbarkeit und Bewunderung dar. Wir waren Zeugen ihrer Standhaftigkeit, ihrer Entbehrungen, ihrer Thaten und sind vor dem Vaterland wie vor der Geschichte stolz darauf. Sie hat das Banner Frankreichs hoch und fest gehalten, ihre Tapferkeit hat den Zauber unserer Traditionen gerechtfertigt. Der Zahl nach durch Schlachten und Gefechte verringert, aber unbesiegt, verläßt sie das Land, welches sie durch ihren

Heroismus berühmt gemacht hat. Sie hat vor unsern Mauern drei große Schlachten und ebenso viele ruhmvolle Gefechte geliefert, in denen sie siegreich war. Borny und Rezonville sind unbestreitbare Triumphe. Bei St. Privat haben kaum 130000 Franzosen 350000 Deutschen, das steht heute fest, die Stirne geboten und keinen Zoll Terrain an diesem denkwürdigen, ruhmvollen Tage verloren; ihre Legionen haben stolz auf der Wahlstätte jenes Riesenkampfes gelagert. Sie war uns in unserem Unglück die Trösterin unserer Schmerzen, der Stolz unseres Patriotismus. Wir haben in ihr dies alte militairische Frankreich wiedergefunden, welches einst der Schrecken und die Bewunderung Europa's war. Ihr verdanken wir, daß der gute Ruf unserer Waffen intakt geblieben ist. Die Stadt Metz sagt der Armee ihr herzlichstes Lebewohl, denn sie sind beide durch das gemeinsame Band der Gefahren und Opfer gefesselt gewesen. Sie spricht ihr den innigsten Dank aus, denn dadurch, daß sie unser theures, geliebtes Vaterland vertheidigte, hat sie zu dessen Ruhm mit beigetragen."

Die Cernirungsarmee seit dem 8. Oct. Nachdem vom 8.—18. Oct. die Forts und frz. Batterien täglich mehr oder weniger anhaltend und heftig gegen die deutschen Stellungen gefeuert hatten, stellten sie seit letzterem Tage das Feuer fast gänzlich ein. Seit dem 21. hörten auch die bis dahin stets fortgesetzten Scharmützeleien der beiderseitigen Vorposten beinahe ganz auf; es trat, ohne daß Seitens des Prinzen Friedrich Karl oder des Marschalls Bazaine Anweisung hierzu ertheilt worden wäre, eine Art Waffenstillstand zwischen beiden Armeen ein. Am 8. Oct. begann das Regenwetter, welches eine Zeit lang aufgehört hatte, abermals; vom 11. an ließ dasselbe einige Tage nach, trat dann von neuem ein und währte mit nur geringen Unterbrechungen bis zum Ende des Monats. Dabei ward die Witterung kalt, heftige Stürme beschädigten oder zerstörten wiederholt die in den deutschen wie französischen Lagern geschaffenen Unterkunftsräume. Am 25. Oct. wüthete ein so heftiger Sturm im Metzer Lande, daß mächtige Bäume entwurzelt, ganze Dächer abgedeckt und an den Gebäuden bedeutende Beschädigungen erzeugt wurden. Die materielle Lage der beiden Armeen ward durch die Ungunst der Witterung bedeutend verschlimmert; die Zahl der Erkrankungen nahm auch in der deutschen Armee trotz der im Allgemeinen guten Verpflegung in bedenklicher Weise zu. In der Mitte des Monats October befanden sich 59000 Mann der Cernirungsarmee, wovon 19379 verwundet waren, in den um Metz befindlichen Lazarethen. Seit dem 15. Oct. ließen sich täglich im ganzen Umfang der Cernirungslinie französische Soldaten aller Waffengattungen freiwillig von den Deutschen gefangen nehmen. Ihre durchgehends übereinstimmenden Aussagen constatirten, daß die Kapitulation binnen Kurzem zur absoluten Nothwendigkeit werden müsse. Für den 17.



erwartete der Prinz die Rückkehr des Generals Boyer nach Metz. Da er nicht daran zweifeln konnte, daß die deutsche Heeresleitung die ziemlich pretentiösen Bedingungen, welche Bazaine für die Kapitulation seiner in der traurigsten Verfassung befindlichen Armee gestellt hatte, unter keinen Umständen angenommen haben werde, so durfte er mit Recht voraussetzen, daß Bazaine, wenn auch nur, um ehrenvoll zu unterliegen, jetzt den längst erwarteten letzten Verzweiflungskampf endlich ausführen werde. Er erließ daher am 16. einen Befehl an die Corps, worin er darauf aufmerksam machte, daß die entscheidenden Tage für die Armee vor Metz herannahten und Bazaine möglicherweise schon am 17. den Entschluß, sich durchzuschlagen, fassen und rasch handeln werde. Die Corps wurden daher auf die größte Wachsamkeit und sorgsamste Gefechtsbereitschaft hingewiesen; die angegriffenen Corps sollten ihre Vorposten baldigst nach den Hauptvertheidigungsstellungen zurückziehen und diese bis zum letzten Mann vertheidigen; die Nachbarcorps sollten in der bekannten Weise schleunigst nach dem Kampfplatz eilen. Es ward ferner angedeutet, daß möglicherweise in der Rheinarmee Uneinigkeiten ausbrechen und einzelne Corpschefs, um ihren Waffenruhm zu retten, versuchen könnten, sich durchzuschlagen; in diesem Falle sollte jedes Corps der Cernirungsarmee die Angriffe auf seine Front hartnäckig zurückweisen und die Cernirung auf seiner Linie bis auf weiteren Befehl aufrecht erhalten. Endlich ward befohlen, nur noch einzelne Deserteurs und Gefangene anzunehmen, damit man über die Situation in Metz stets orientirt bleibe, jedoch ganze Schaaren von Soldaten oder Civilisten, welche sich aus dem verschanzten Lager zu entfernen versuchten, eventuell mit Waffengewalt zurückzutreiben. Am 21. näherten sich auf allen Fronten unbewaffnete französische Soldaten in großer Menge den deutschen Vorposten, gaben ihnen durch Gesten und Tücherschwenken zu verstehen, daß man nicht auf sie schießen möge, und erzählten, ihnen sei mitgetheilt worden, daß Waffenstillstand geschlossen wäre; am 24. würde die ganze Rheinarmee von Metz abmarschiren und die Nationalgarde allein die Festung weiter vertheidigen. Die Deutschen bewiesen sich, wie sie es schon in der letzten Zeit überhaupt gethan hatten, gegen die unbewaffneten Franzosen höchst kameradschaftlich, sie gestatteten ihnen nicht allein das Ausgraben von Kartoffeln, sondern gaben ihnen auch von ihren eigenen Lebensmitteln, so viel sie entbehren konnten. Sowie Prinz Friedrich Karl an diesem Tage Meldung von jenen Erzählungen der französischen Soldaten erhielt, gab er den Corps folgenden Befehl. „Die eingehenden Nachrichten lassen es als möglich erscheinen, daß der Feind das Schicksal der Armee von dem der Festung trennen möchte. Es sollen deßhalb von heute Abend an nirgends mehr Ueberläufer angenommen werden. Auch größere Haufen oder aber ausmarschirende unbewaffnete Truppenkörper

sind mit Waffengewalt zurückzuweisen. Jedem Armeecorps bleibt jedoch überlassen, durch Gefangene oder Annahme einzelner Deserteure, die, wie bisher, sogleich hierher zu liefern sind, sich täglich in Kenntniß über den Stand in der Festung zu erhalten." Auf diese Weise suchte der Prinz zu verhüten, daß Bazaine durch tägliche freiwillige Gefangengebung von mehreren tausend Mann die Zahl der Rationsempfänger verminderte und somit die Kapitulation der Armee und Festung um Tage verzögerte.

Am 24. Morgens früh wurde Prinz Friedrich Karl telegraphisch von Versailles aus benachrichtigt, daß Boyer's Mission völlig gescheitert sei. Deßgleichen ging dem Prinzen von dort Befehl zu, eine Inf.-Division des C. II. per Eisenbahn nach Nanteuil sur Marne zu entsenden Die betreffende Division erhielt sogleich den Befehl zum Abmarsch. Um 6½ Uhr Morgens avertirte der Prinz seine Corpskommandeurs von dem Mißerfolg der Sendung Boyer's und befahl ihnen, im höchsten Grade wachsam und gefechtsbereit zu sein, da nunmehr die letzten verzweifelten Operationen des Gegners baldigst zu erwarten ständen. Gleichzeitig verbot der Prinz das seit längerer Zeit eingetretene Fraternisiren der deutschen Vorposten mit den Franzosen. Weder am 24., noch an den folgenden Tagen wurden deutscherseits irgend welche Bewegungen in den feindlichen Lagern bemerkt, aus denen auf einen Durchbruchsversuch hätte geschlossen werden können.

Sitzung des Kriegsraths der Rhein-Armee am 24. Oct. Am 24. Vormittags ward Bazaine vom Prinzen Friedrich Karl benachrichtigt, daß die Mission Boyer's als gänzlich mißglückt zu betrachten und keine Aussicht mehr vorhanden sei, durch politische Verhandlungen zu irgend einem Resultat zu gelangen. Bazaine beschied deßhalb um 1 Uhr die Mitglieder des Kriegsraths zu sich. Er las ihnen zwei Depeschen vor; die eine meldete, daß die Kaiserin keine Friedensverhandlungen eingehen wolle, die andere, daß Graf Bismarck erklärt habe, unter solchen Umständen könne er keinerlei Convention für die Rhein-Armee bewilligen. Die Mitglieder des Kriegsraths zeigten sich durch diese Mittheilungen höchst unangenehm überrascht. „Sie sprachen dann", wie Bazaine erzählt, „den Wunsch aus, vollständig und definitiv über die Absichten der deutschen Heeresleitung bezüglich der Rheinarmee informirt zu werden, und baten den General Changarnier, den ruhmreichen Veteranen der französischen Kriege in Afrika, welcher für die Rheinarmee während des ganzen Feldzuges ein schönes Beispiel der Selbstverleugnung und Bravour, ein weiser, loyaler Rathgeber war, sich zum Prinzen Friedrich Karl zu begeben und dahin zu wirken, daß keine Kapitulation von der Rheinarmee verlangt, sondern derselben ein Waffenstillstand mit der Erlaubniß, sich frisch zu verproviantiren, oder die Erlaubniß, sich nach Algier zu begeben,

bewilligt werde. Der berühmte General nahm aus Ergebenheit diese delikate Mission an, welche ebenso wenig reüssirte, als die früheren Missionen.“ In diesem Kriegsrath bekam Coffinières wieder böse Worte von den Corpskommandeurs zu hören. Sie beklagten sich über das Elend ihrer Truppen, welche nur noch schlechtes, mageres Pferdefleisch, kein Salz, sehr wenig Café und Wein und gar kein Brod mehr erhielten. Sie erklärten, der zwischen Festung und Armee existirende Antagonismus sei unerträglich, und forderten, daß derselbe sofort aufhöre. Coffinières erwiederte, er könne die Richtigkeit ihrer Beschwerden nur anerkennen, sie möchten doch aber auch zugestehen, daß er als Kommandant des Platzes nicht anders handeln könne. Nur auf schriftlichen Befehl Bazaine's werde er in dieser Beziehung nachgeben. Es kam abermals zu tumultuösen Scenen, Coffinières bat zum dritten Mal um Enthebung von seinem Posten, Bazaine ging jedoch darauf nicht ein. Am selben Tage erhielt Coffinières einen Brief folgenden Inhalts von Bazaine. „Mein lieber General! Sie haben diesen Morgen an dem Kriegsrath der Corpskommandeurs und höheren Chefs der Specialwaffen Theil genommen, welchen zusammenzuberufen die Umstände mich nöthigten. Sie wissen bereits, daß einstimmig anerkannt worden ist, wie die Festung Metz und die Armee in ihren Interessen und in ihrem Schicksal als unzertrennbar betrachtet werden müssen. Trotz Ihrer Einwendungen gegen meine früheren Entscheidungen, wonach die Lebensmittel der Armee und der Festung getrennt sein sollten, trotz Ihrer Berufungen auf Ihre Pflichten und Funktionen, hat der Kriegsrath nur die ernste Situation, in der wir uns befinden, in Betracht gezogen und sich energisch dahin ausgesprochen, daß alle noch vorhandenen Lebensmittel in der Festung wie bei der Armee als Gemeingut zu betrachten sind. Diese Ansicht scheint auch mir die richtige und begründete, besonders in Anbetracht der Leiden und Entbehrungen, denen der Soldat ausgesetzt ist, daher fühle ich mich verpflichtet, Ihnen zu befehlen, daß Sie diejenigen Getreidevorräthe, welche der General-Intendant der Armee von Ihnen verlangen wird, demselben für den Bedarf der um Metz lagernden Truppen zur Verfügung stellen. Dieser hohe Beamte ist beauftragt, sich der bei den Armeecorps und in der Festung vorhandenen Vorräthe zu versichern und alsdann eine gleichmäßige Vertheilung für Alle zu machen, so daß sämmtliche Truppen, mögen sie der Festung oder der Armee angehören, in gleicher Weise bedacht werden. Sie werden für die strikte Ausführung der in diesem Schreiben gegebenen Anordnungen sorgen und mir dessen Empfang quittiren.“ Coffinières erzählt, er habe nach Empfang dieses Schreibens reiflich überlegt, ob er dem Befehl gehorchen solle oder nicht. Er sei dann zur Ueberzeugung gelangt, daß ihm kein materielles und praktisches Mittel zu Gebote stehe, wirksam zu opponiren.

Die Subsistenzmittel des Platzes hätten nur bis zum 30. Oct. gereicht, an welchem Tage die Convention muthmaßlich schon abgeschlossen gewesen sein würde. Eine regelmäßige Belagerung auszuhalten sei ihm doch nicht möglich gewesen, da er keine Lebensmittel besaß und 20000 kranke Soldaten in Metz lagen. Auch habe es nicht in seiner Macht gestanden, den Feind an der Ausnutzung der sich ihm darbietenden Vortheile zu verhindern, welche darin bestanden, daß er die Armee und Festung in der Kapitulation einbegriffen wissen wollte. Opposition oder thätlicher Widerstand gegen Bazaine würde nur das Loos der Stadt und Bürgerschaft verschlimmert haben. Nachdem Coffinières mit seinem Vertheidigungs-Komité über diese Angelegenheit berathen und dasselbe einstimmig seine Ansichten gebilligt hatte, leistete er dem Befehl Bazaine's Folge.

Unterredung zwischen dem Prinzen Friedrich Karl und Gen. Changarnier. Sendung des Gen. Cissey. Am 24. erbat und erhielt Bazaine vom Prinzen Friedrich Karl die Genehmigung, daß Gen. Changarnier am nächsten Tage in Corny seine Aufwartung machen dürfe. Am 25. Vormittags 11 Uhr fand zwischen dem Prinzen und Changarnier eine Unterredung statt, welche 3/4 Stunden dauerte. Den Direktiven Bazaine's und des Kriegsrathes entsprechend forderte Changarnier nicht allein milde und ehrenvolle Kapitulationsbedingungen für die Rheinarmee, sondern auch Ausschluß der Festung von dieser Kapitulation. Der Prinz erklärte ihm kategorisch, daß deutscherseits unter keinen Umständen die Trennung des Looses der Festung von dem der Rheinarmee bewilligt werden würde; der General blieb trotzdem hartnäckig auf dieser Forderung bestehen. Die Unterredung verblieb daher ohne jedes weitere Resultat als daß der Prinz sich bereit erklärte, am selben Tage um 6 Uhr Nachmittags irgend einem andern von Bazaine zu designirenden französischen General eine Unterredung mit dem Chef des Generalstabes der Cernirungsarmee, General Stiehle, zu gestatten. Dieselbe sollte im Schloß Frescaty stattfinden.

Zu benannter Stunde fand sich daselbst der von Bazaine designirte Divisions-General Cissey ein, welcher in etwas schrofferer, aber nicht verletzender Weise die Kapitulationsbedingungen der deutschen Heeresleitung zu erfahren verlangte. Nachdem ihm dieselben mitgetheilt worden waren, erklärte Cissey, daß Bazaine unbedingt den Ausschluß der Festung von der Kapitulation verlange und von dieser Forderung weder abgehen könne, noch werde. Auch diese Unterredung verlief daher ganz resultatlos, Cissey verabschiedete sich, ohne irgend welche Andeutung gemacht zu haben, daß eine abermalige Besprechung Seitens Bazaine's gewünscht werde.

Einerseits, um für den Fall, daß der so trotzig auf seinen Forderungen bestehende Marschall Bazaine am nächsten Tage wirklich den letzten Ver-

zweiflungskampf versuchte, im höchsten Grade gefechtsbereit zu sein, andererseits um dem Feinde durch die Präsentirung der gesammten Cernirungsarmee die Lust zu diesem Verzweiflungskampf zu benehmen, befahl Prinz Friedrich Karl um 8¾ Uhr Abends, daß am 26. Morgens früh sämmtliche Truppen gefechtsbereit in ihren Stellungen ständen.

Kriegsrath bei Bazaine am 26. Oct. Am 26. Oct. Morgens war wiederum der Kriegsrath im Quartier Bazaine's versammelt. Die Generäle Changarnier und Cissey theilten die Resultate ihrer Unterredungen mit. Es ging daraus hervor, daß der Prinz auf's genauste über die Situation der Rhein-Armee und Festung informirt war. Er hatte zu Changarnier gesagt, er wisse bestimmt, daß Metz nur noch für drei Tage Lebensmittel besitze, und habe deßhalb alle Anstalten getroffen, um sofort nach Abschluß der Kapitulation die Rheinarmee wie Festungsgarnison und Bevölkerung mit dem erforderlichen Proviant zu versehen. Aus anderen Aeußerungen des Prinzen habe sich ergeben, daß derselbe jederzeit die genauste Kenntniß von den Vorgängen in der Stadt wie im verschanzten Lager und von den beabsichtigten Operationen der Rhein-Armee gehabt habe. Er hatte ihm endlich Folgendes gesagt. „Wir haben 1,200,000 Mann in Frankreich. In diesem Moment sind 150,000 M. in Dijon und rücken gegen Lyon. Wie Metz blokirt und durch den Hunger zur Kapitulation gezwungen wird, so müssen auch Paris und Lyon unterliegen. Wir zerstören keine Stadt durch Bombardement, aber wir rücken bis nach Marseille, wenn es sein muß, überall hin, überall hin." Die Einwendungen der Generäle Changarnier und Cissey, daß, wenn die Rhein-Armee kapitulire, dies noch durchaus nicht die Kapitulation von Metz bedinge, waren damit abgewiesen worden, daß zur Zeit der Kriegserklärung die Forts von Metz gar nicht vertheidigungsfähig gewesen seien, vielmehr erst die Rheinarmee dieselben in starke Werke umgeschaffen habe, mithin Armee und Festung unmöglich in dem Kapitulationsvertrage von einander getrennt werden könnten. Bazaine erzählt nun, wie folgt. „Der Kriegsrath beschloß hierauf einstimmig, daß der Divisions-General und Generalstabschef Jarras sich in das Hauptquartier des Prinzen Friedrich Karl begeben und Vollmacht erhalten solle, eine Militair-Convention abzuschließen, durch welche die vom Hunger besiegte Rhein-Armee kriegsgefangen werde. Ich ertheilte am 26. dem kommandirenden General der Artillerie Befehl, die Adler der Regimenter nach dem Artillerie-Arsenal schaffen und dort zerstören zu lassen. Dieser Befehl ward unglücklicherweise nicht bei allen Corps befolgt. Man verlangte einen neuen, vom Generalstabschef unterzeichneten Befehl und verlor hierdurch eine kostbare Zeit. Als dann die Convention unterzeichnet war, würde ich mein Wort gebrochen haben, wenn ich nicht genau alle Clauseln derselben befolgt

hätte, so schmerzlich sie auch waren. Uebrigens haben militairische Trophäen nur dann Werth, wenn sie auf dem Schlachtfeld erobert, keinen Werth aber, wenn sie in einem Arsenal deponirt worden sind." Um 3 Uhr Nachmittags am 26. erhielt Prinz Friedrich Karl einen Brief von Bazaine. Der Marschall bedankte sich für den dem Gen. Changarnier zu Theil gewordenen Empfang, für die Bewilligung der Unterredung des Gen. Cissey mit dem Gen. Stiehle, erklärte dann, daß er die dem Gen. Cissey mitgetheilten Kapitulationsbedingungen als Basis anzunehmen bereit sei, und bat um Angabe des Ortes, woselbst, und der Stunde, zu welcher Gen. Jarras mit dem Gen. Stiehle verhandeln dürfe. Der Prinz bestimmte als Zusammenkunftsort Schloß Frescaty und ersuchte, daß Gen. Jarras sich dort am 26. Nachmittags 6 Uhr einfinden möge.

Dringendes Verlangen der Metzer nach Aufklärung über die Situation. Vergeblich hatte die Metzer Bevölkerung seit dem 18. wiederholt die Generäle Bazaine und Coffinières gebeten, ihr die Situation Frankreichs und den Zweck der mit dem Feinde vor Metz eingeleiteten Verhandlungen wahrheitsgemäß mitzutheilen, damit sie endlich aus ihrer peinigenden Ungewißheit gerissen und in den Stand gesetzt werde, sich auf die kommenden Ereignisse vorzubereiten. Bazaine ignorirte diese Bitte der Metzer Bevölkerung vollständig, Coffinières dagegen, welcher doch auf's genauste über das derselben bevorstehende Loos orientirt war, erhielt sie bis zuletzt in dem Glauben, die Rheinarmee werde nach dem Innern Frankreichs abmarschiren und alsdann die eigentliche Vertheidigung von Metz beginnen. Als Coffinières am 22. Oct. der Sitzung des Municipalrathes beiwohnte, um demselben die Situation der Stadt und die Angelegenheit der Subsistenzmittel auseinanderzusetzen, fragte ihn der Rath Prost, ob denn gar keine Aussicht vorhanden sei, daß eine französische Hülfsarmee zum Entsatz von Metz heranrücke. Der General antwortete hierauf, die Möglichkeit sei ja immer vorhanden, wenn man aber seine persönliche Ansicht wissen wolle, so glaube er nicht, daß die Festung irgend welche Hülfe von Außen zu erwarten habe. Die Pflicht eines Festungskommandanten sei es aber, so lange, wie nur irgend möglich, Widerstand zu leisten. Er verabschiedete sich dann vom Municipalrath mit folgenden Worten. „In wenigen Tagen sind unsere Subsistenzmittel erschöpft. Wir haben allerdings keine regelmäßige Belagerung ausgehalten und verdanken dies der Anwesenheit der Armee; diese aber hat um uns herum so gekämpft, wie es die Garnison der Festung bei einer regelmäßigen Belagerung gethan haben würde; unsere Situation in Bezug auf Approvisionnements ist heute gerade so, wie sie am Ende des Kampfes sein würde."

Schreiben des Municipalrathes an Bazaine. Antwort des Marschalls. Am 23. Oct. erklärte der Rath Proſt in der Sitzung des Municipalrathes, daß die Bürgerſchaft wohl mit Recht endlich vollſtändige Aufklärung über die Situation des Landes und über die von Bazaine eingeleiteten Verhandlungen fordern könne, und ſtellte einen hierauf bezüglichen Antrag, welchen die Verſammlung annahm. Es ward ein Schreiben an Coſſinières geſandt, in welchem dieſe Forderung motivirt wurde. Der General antwortete am 25. kurz Folgendes. „Trotz meines Wunſches, dem Municipalrath zu willfahren, iſt es mir unmöglich, die an mich geſtellten Fragen zu beantworten. Sie werden leicht begreifen, welche Reſerve mir auferlegt iſt. Sie müſſen ſich nicht an mich, ſondern an den Herrn Marſchall wenden, welcher die Armee kommandirt." Der Municipalrath beſchloß nun, ſich direkt bei Bazaine zu informiren; der Rath Moiſſon ſtellte den Antrag, in der an den Marſchall einzureichenden Adreſſe möge nachdrücklich betont werden, daß, wenn zwiſchen der Rhein-Armee und der Cernirungsarmee eine Militair-Convention verhandelt werde, die Intereſſen der Stadt nicht dadurch gefährdet werden dürften. Der Municipalrath theilte dieſe Anſicht, fügte jedoch übrigens hinzu, die ganze Bürgerſchaft habe ja bereits erklärt, daß ſie jede Verantwortlichkeit für die Situation, in welche ſie durch Schuld der Militairbehörden gebracht ſei, von ſich weiſe.

Am 25. erhielt Bazaine das betreffende Schreiben des Municipalrathes, am 26. ſandte er demſelben folgende Antwort. „Herr Maire! Ich beeile mich, Ihren Brief zu beantworten und Ihnen zu ſagen, daß der Herr General Coſſinières, Oberkommandant der Feſtung Metz, allen in meinem Hauptquartier abgehaltenen Sitzungen des Kriegsrathes beigewohnt hat, alſo vollſtändig im Stande war, dem Municipalrath die gegenwärtige Situation Frankreichs und den Gang der ſchwebenden Verhandlungen auseinanderzuſetzen, bei welchen wir ſtets bemüht geweſen ſind, die Stadt Metz außer Betracht zu laſſen und ihre Freiheit des Handelns nicht zu beeinträchtigen. In der am heutigen Morgen ſtattgehabten Sitzung iſt einſtimmig beſchloſſen worden, daß die Feſtung und Armee demſelben Loos unterliegen ſollen, weil der Feind unweigerlich darauf beſteht und weil wir den äußerſten Mangel an Lebensmitteln haben. Folglich wird General Coſſinières erſucht, dem Municipalrath die nöthigen Aufſchlüſſe zu geben, damit die Stadt von den Verhandlungen informirt wird, deren ſteter Zweck, die ernſte Situation des Landes zu verbeſſern, unglücklicherweiſe nicht erreicht worden iſt. Der Marſchall von Frankreich, Oberkommandant der Rheinarmee. gez. Bazaine." Dieſes Schreiben wurde in der am 26. Abends abgehaltenen Sitzung des Municipalrathes, welcher Coſſinières beiwohnte, verleſen. Hierauf ergriff Letzterer das Wort und

theilte die geschilderten Verhandlungen der Generäle Changarnier und Cissey, die Sendung des Gen. Jarras und die ihm ertheilten Vollmachten, die Situation Frankreichs und die Zustände bei der Rheinarmee mit. Die Versammelten hörten diese traurigen Eröffnungen mit Ruhe, Resignation und Würde an. Als Coffinières seine Rede geendet hatte, baten ihn mehrere Mitglieder, er möge, so viel in seinen Kräften stehe, dahin wirken, daß die öffentlichen und privaten Interessen der Bevölkerung gewahrt würden. Der General antwortete, er habe bereits dem Gen. Jarras vor seiner Abreise nach Frescaty eine diese Angelegenheit betreffende Note übersandt.

Mittheilung der bevorstehenden Kapitulation an die Officiercorps. In dem am 24. abgehaltenen Kriegsrath befahl Bazaine, die Corpskommandeurs, die Generäle Soleille und Coffinières sollten den ihnen unterstellten Divisions-Generälen die Mittheilung über das vollständige Scheitern der von Boyer geführten Verhandlungen machen; die sämmtlichen Officiercorps sollten dann ebenfalls hiervon informirt werden. Die Entrüstung der meisten Officiere über diesen Mißerfolg war, wie leicht begreiflich, eine ungeheure. Mehrere Divisionskommandeure sagten ihren Corpskommandeurs die beleidigendsten Insulten. So erzählt Gen. Bisson, er habe dem Gen. Canrobert, als dieser seine Mittheilungen beendet hatte, Folgendes gesagt. „Die Armee betrachte sich als betrogen, sie sei überzeugt gewesen, daß S. M. der König von Preußen ihr die Rückkehr nach Frankreich mit Fahnen, Waffen und Bagagen gestattet haben würde, aber die Generäle en chef (les généraux en chef) seien zu sehr kompromittirt, um der Armee zu folgen, und beabsichtigten, dieselbe dem Feinde auszuliefern und sich mit ihr als Kriegsgefangene zu ergeben, um ihr (leur) Leben und Vermögen zu retten.“ Canrobert scheint übrigens diese Beschuldigung nicht auf sich bezogen zu haben, denn Bisson erzählt gleich nach dem angeführten Satz weiter: „Marschall Canrobert widerlegte die Anklage, welche ich gegen den (le) General en chef vorbrachte 2c.“

Verhandlungen im Schloß Frescaty. Am 26. Oct. Abends 6 Uhr begannen im Schloß Frescaty die Kapitulationsverhandlungen zwischen den Generälen Stiehle und Jarras; der preußische Generalstabshauptmann Steffen führte das Protokoll. Jarras war angewiesen worden, unter allen Umständen darauf zu bestehen, daß den in Kriegsgefangenschaft gerathenden französischen Officieren die Degen belassen würden. Die Bewilligung dieser Forderung stand einzig und allein dem König Wilhelm I. zu; Jarras erhielt die Versicherung, daß wegen dieses Punktes nach Versailles telegraphirt werden würde. Der Wunsch Bazaine's, daß alle kriegsgefangene Truppen mit Waffen und Feldzeichen ausmarschiren dürften, um dieselben alsdann auf den deutscherseits angewiesenen Plätzen

niederzulegen, sollte dem Prinzen zur Entscheidung vorgetragen werden. Die Forderung Bazaine's, die Feldzeichen vernichten zu dürfen, ward aufs entschiedenste abgelehnt. Die Besprechung der beiden Generäle währte bis in die späte Nacht, erst am 27. früh Morgens rapportirten dieselben ihren Oberkommandeurs über das Resultat derselben. Am Nachmittag desselben Tages um 5 Uhr fand sich Jarras, begleitet von dem Obersten Fay und Major Samuel, wieder in Frescaty ein. Hier erhielt er den Bescheid, daß zufolge einer am selben Morgen um 9¾ Uhr eingegangenen Depesche König Wilhelm I den kriegsgefangenen Offizieren gestattet habe, ihre Degen zu behalten. Jarras theilte darauf mit, Bazaine verzichte auf die Vernichtung der Feldzeichen; er wünsche, daß die kriegsgefangenen Unteroffiziere und Soldaten schon vor dem Ausmarsch ihre Waffen nach den Arsenalen ablieferten, weil alsdann Unordnungen und Demonstrationen am sichersten vermieden würden, und daß der Abmarsch der Truppen aus Metz auf den 29. festgesetzt werde, weil dieselben am 28. noch mit ihrer Rechnungslegung vollauf zu thun hätten. Diese Wünsche wurden deutscherseits genehmigt. Am 27. Abends 10 Uhr ward das Protokoll nebst der Beilage, in der nachfolgenden Fassung aufgesetzt, unterzeichnet.

Protokoll

der Verhandlungen über die Capitulation von Metz am 27. Oct. 1870.

Zwischen den Unterzeichneten, dem Chef des Generalstabes der preußischen Armee vor Metz und dem Chef des Generalstabes der französischen Armee in Metz, alle beide mit Vollmachten versehen von:

Seiner Königlichen Hoheit dem General der Cavallerie, Prinzen Friedrich Karl von Preußen und von Seiner Excellenz, dem Oberbefehlshaber Marschall Bazaine

ist nachstehende Uebereinkunft abgeschlossen:

Artikel 1.

Die unter dem Befehl des Marschalls Bazaine stehende französische Armee ist kriegsgefangen.

Artikel 2.

Die Festung und die Stadt Metz mit allen Forts, dem Kriegsmaterial, den Vorräthen aller Art und allem Staatseigenthum wird der preußischen Armee in dem Zustande übergeben, in welchem es sich im Augenblick der Unterzeichnung dieser Uebereinkunft befindet. Die Forts St. Quentin, Plappeville, St. Julien, Queuleu und St. Privat, sowie das Thor Mazelle, (Straße nach Straßburg) werden am Sonnabend den 29. Oct. Mittags den preußischen Truppen übergeben. Um 10 Uhr

Morgens desselben Tages werden Artillerie- und Ingenieur-Offiziere mit einigen Unteroffizieren in die genannten Forts hineingelassen, um die Pulvermagazine in Besitz zu nehmen und etwaige Minen unschädlich zu machen.

Artikel 3.

Die Waffen, sowie das ganze Kriegsmaterial der Armee, bestehend in Fahnen, Adlern, Kanonen, Mitrailleusen, Pferden, Kriegskassen, Militair-Fahrzeugen, Munition 2c. wird in Metz und in den Forts an eine von Herrn Marschall Bazaine eingesetzte Militair-Kommission überliefert, um unmittelbar danach an preußische Kommissäre übergeben zu werden.

Die unbewaffneten Truppen werden regimenter- oder korpsweise rangirt und in militairischer Ordnung an die Plätze geführt, welche für jedes Corps bezeichnet werden.

Die Offiziere kehren dann allein unter der Bedingung in das Innere des verschanzten Lagers oder nach Metz zurück, daß dieselben hierdurch auf ihr Ehrenwort verpflichtet sind, Metz nicht ohne Befehl des preußischen Kommandanten zu verlassen.

Die Truppen werden dann durch ihre Unteroffiziere auf die Biwouakplätze geführt.

Die Soldaten behalten ihre Tornister, Effekten und Lagergegenstände (Zelte, Decken, Kochgeräthschaften 2c.)

Artikel 4.

Alle Generäle und Offiziere, sowie die Militairbeamten mit Offiziersrang, welche schriftlich ihr Ehrenwort abgeben, bis zum Schluß des gegenwärtigen Krieges nicht gegen Deutschland zu kämpfen und auch auf keine andere Weise gegen seine Interessen zu handeln, werden nicht kriegsgefangen.

Die Offiziere und Beamten, welche diese Bedingung annehmen, behalten ihre Waffen und ihr persönliches Eigenthum.

Um den Muth anzuerkennen, den die Armee wie die Garnison während der Dauer des Feldzuges gezeigt haben, wird außerdem denjenigen Offizieren, welche die Kriegsgefangenschaft wählen, erlaubt, ihre Degen oder Säbel mit sich zu nehmen, sowie all' ihr persönliches Eigenthum.

Artikel 5.

Sämmtliche Militair-Aerzte bleiben in Metz zurück, um für die Verwundeten zu sorgen, sie werden gemäß der Genfer Convention behandelt werden. Dasselbe findet statt mit dem Personal der Hospitäler.

Artikel 6.

Erörterungen über einzelne Punkte hauptsächlich in Betreff der städtischen Interessen sind in einer hier angeschlossenen Beilage behandelt, welche dieselbe Gültigkeit hat, wie das gegenwärtige Protokoll.

Artikel 7.

Jeder Artikel, welcher Zweifel herbeiführen könnte, wird stets zu Gunsten der französischen Armee ausgelegt werden.

Verhandelt im Schloß Frescaty, den 27. Oct. 1870.

gez. v. Stiehle. Jarras.

Beilage.

Artikel 1.

Die der Armee oder Festung angehörenden, höheren und niederen Civil-Beamten, welche sich in Metz befinden, können abziehen, wohin sie wollen, und Alles mit sich nehmen, was ihnen gehört.

Artikel 2.

Niemand, er gehöre der Nationalgarde an, oder sei Einwohner der Stadt, oder in dieselbe geflüchtet, soll wegen politischer oder religiöser Ansichten, wegen etwaiger Betheiligung an der Vertheidigung, oder wegen Hülfsleistungen, die er der Armee oder Garnison geleistet, belästigt werden.

Artikel 3.

Die in der Stadt verbliebenen Kranken und Verwundeten sollen jede Pflege erhalten, die ihr Zustand erheischt.

Artikel 4.

Die Familien, welche Seitens der Garnison in Metz gelassen werden, sollen nicht belästigt werden und können, wie die Civilbeamten, gleichfalls frei abziehen, mit Allem, was ihnen gehört.

Die Mobilien und Effekten, welche die Mitglieder der Garnison in Metz zu lassen genöthigt sind, sollen weder geplündert, noch konfiscirt werden, sondern deren Eigenthum verbleiben. Es soll denselben freistehen, diese Sachen innerhalb eines Zeitraumes von 6 Monaten, vom Friedensschluß oder ihrer Entlassung aus der Gefangenschaft an, abholen zu lassen.

Artikel 5.

Der Oberbefehlshaber der preußischen Armee übernimmt die Verpflichtung, jede Schädigung der Einwohner an ihren Personen oder Gütern zu verhindern.

Es wird in gleicher Weise das Vermögen des Departements, der Gemeinden, Handels- oder anderer Gesellschaften, der Civil- oder geistlichen Körperschaften, der Armenhäuser oder Wohlthätigkeits-Anstalten unangetastet bleiben.

Es soll in keiner Weise in die Rechte eingegriffen werden, welche am Tage der Kapitulation nach den gültigen, französischen Gesetzen die

Körperschaften oder Gesellschaften, ebenso wie Privatpersonen gegenseitig auszuüben haben.

Artikel 6.

Es wird zu dem Ende im Speziellen festgestellt, daß alle Lokalverwaltungen, sowie die vorerwähnten Gesellschaften oder Körperschaften diejenigen Archive, Bücher, Papiere, Sammlungen und Dokumente aller Art behalten sollen, die sich in ihrem Besitz befinden.

Auch die Notare, Advokaten und anderen richterlichen Beamten sollen ihre Archive und ihre Urkunden oder Depositen behalten.

Artikel 7.

Die dem Staat gehörigen Archive, Bücher und Papiere sollen im Allgemeinen in der Festung bleiben, und es sollen beim Friedensschlusse alle diejenigen dieser Dokumente, welche die an Frankreich zurückfallenden Landestheile betreffen, Frankreich zurückgegeben werden.

Die reglementsmäßig ausstehenden Beträge, welche zur Berichtigung der Rechnungen nothwendig sind, oder zu Rechtsstreitigkeiten, zu Rückforderungen Seitens dritter Personen Anlaß geben können, sollen in den Händen derjenigen Beamten oder Agenten bleiben, welchen sie gegenwärtig anvertraut sind, die Bestimmungen des vorstehenden Paragraphen erleiden hierdurch eine Ausnahme.

Artikel 8.

In Betreff des Ausmarsches der französischen Truppen aus ihren Biwouaks, wie Artikel 3 des Protokolls festsetzt, wird in folgender Weise verfahren werden.

Die Offiziere werden ihre Truppen auf die Punkte und in den Richtungen führen, die nachfolgend angegeben sind.

Dort angekommen, werden sie dem preußischen Truppenkommandeur den Stand der Truppen, die sie führen, übergeben, wonach sie das Kommando an die Unteroffiziere abgeben und sich zurückziehen.

Das 6. Corps und die Cavallerie-Division Forton verfolgen die Straße von Thionville bis Ladonchamps.

Das 4. Corps, zwischen den Forts St. Quentin und Plappeville auf der Straße nach Amanvillers ausrückend, wird bis zu den preußischen Linien geführt.

Die Garde, die allgemeine Artillerie-Reserve, die Génie-Kompagnie und der Equipage-Train des großen Hauptquartiers nehmen, auf dem Eisenbahndamm passirend, die Straße nach Nancy bis Tournebride.

22*

Das 2. Corps mit der Division Laveaucoupet und der Brigade Lapasset, die dazu gehören, rückt auf der Straße nach Magny sur Seille aus und hält bei der Meierei St. Thiébault.

Die Mobilgarde von Metz und alle anderen Truppen der Garnison, außer der Division Laveaucoupet, rücken auf der Straße nach Straßburg bis Grigy.

Endlich rückt das 3. Corps auf der Straße nach Saarbrücken bis zur Meierei Belle-Croix.

Verhandelt im Schloß Frescaty, den 27. Oct. 1870.

gez. v. Stiehle. Jarras.

Die Metzer Bevölkerung während der Tage vom 26.—28. Oct. Bereits am 26. Morgens, ehe noch Bazaine jenes Schreiben an den Municipalrath gesandt hatte, in welchem die Kapitulation der Rheinarmee und Festung als unabweisbare Nothwendigkeit hingestellt wurde, wußte ganz Metz, daß dieses bis dahin für nicht möglich gehaltene, von Coffinières und in den officiösen Zeitungsartikeln bis zu diesem Moment fortwährend geleugnete Ereigniß bereits so gut wie eingetreten sei. Die Verzweiflung der Bürgerschaft erreichte jetzt den höchsten denkbaren Grad. Während ein Theil derselben sich dumpfer Verzweiflung hingab, oder durch laute Klagen, Thränen, Gebete dem Schmerz über das namenlose Unglück Ausdruck verlieh, gerieth der andere Theil der Einwohnerschaft in vollständige Anfälle von Wuth und Raserei. Bazaine und seine verrätherischen Mitschuldigen sollten auf der Stelle todtgeschlagen, alle Kapitulationsverhandlungen sofort abgebrochen werden. Die Vertheidigung der Forts und Festung sollte, unterstützt durch Riesenausfälle, an denen sich auch die ganze Einwohnerschaft betheiligen müsse, fortgesetzt werden, bis das letzte Stück Brod verzehrt sei; alsdann sollten die Forts und Festungswerke gesprengt, alles Kriegsmaterial vernichtet werden, so daß der Feind sich nicht rühmen konnte, die uneinnehmbare, jungfräuliche Festung Metz erobert zu haben. Trotz aller dieser Drohungen kam es jedoch zu keinen Excessen, nur am 28. fanden einige weiter unten beschriebene tumultuöse Scenen statt.

Adresse der Metzer Nationalgarde an den Municipalrath. Die Metzer Nationalgarde überreichte am 27. folgende Adresse an den Municipalrath. „An den Herrn Maire. An die Herren Municipalräthe. Gerüchte über Kapitulation cirkuliren in der Stadt. Die Nationalgarde fühlt sich schmerzlich davon berührt und wünscht von Herzen, daß diese Gerüchte unbegründet sind. Sie hofft, daß diese Kapitulation nicht unterzeichnet worden ist, besonders nicht ohne Bedingungen, wie solches verlautet. Sie bietet auch fernerhin der Armee ihre Mithülfe an, um die Vertheidigung fortzusetzen, selbst wenn dieselbe hoffnungslos wäre. — Ist

aber die Kapitulation wirklich unterzeichnet worden, so fühlt sich die Metzer Nationalgarde verpflichtet, zu erklären, daß sie selbst Besprechungen hierüber fremd geblieben ist. Sie vertraut auf den Patriotismus des Metzer Municipalrathes und hofft, derselbe wird die Reglementation des Einzugs der Fremden in die Stadt anordnen und determiniren. Sie spricht den Wunsch aus, daß man so bald, wie möglich, die nöthigen Anstalten für die augenblickliche Unterbringung der Mannschaften in unsern Mauern trifft."

Mittheilung über die Kriegsgefangenschaft an die Rheinarmee. Am 26. Abends versammelten die Corpskommandeurs wiederum ihre Divisionsgeneräle und theilten ihnen zur weiteren Bekanntmachung an die Truppen mit, daß Prinz Friedrich Karl darauf bestanden habe, die Rheinarmee müsse als kriegsgefangen erklärt werden, und daß Bazaine diese Bedingung eingegangen sei. Von neuem fielen Seitens verschiedener Divisionsgeneräle böse Worte gegen Bazaine und gegen die Corpskommandeurs; mehrere Divisionsgeneräle verlangten energisch, daß ihnen gestattet werde, sich mit den Truppen, welche ihnen folgen wollten, durchzuschlagen. Gen. Bisson erzählt, er habe an jenem Tage Gen. Canrobert gebeten, ihm zu bewilligen, daß er mit 10000 M. nach Ars marschire, nicht etwa um die feindlichen Linien zu durchbrechen, sondern um den dort befindlichen Prinzen Friedrich Karl vor einem kleinen Theil jener Armee fliehen zu sehen, welcher er die kriegerischen Ehren verweigerte. Canrobert ging selbstverständlich auf diesen Vorschlag nicht ein.

Proklamationen Coffinières und Bazaine's. Am 27. um 9 Uhr Morgens ward dem Municipalrath und den Offizieren der Nationalgarde folgende Proklamation Coffinières vorgelesen, welche am selben Tage um 5 Uhr Nachmittags der Bürgerschaft durch Plakate mitgetheilt wurde. „Einwohner von Metz! Es ist meine Pflicht, Euch in loyaler Weise unsere Situation darzulegen; ich bin völlig überzeugt, daß Eure männlichen, muthigen Seelen auf der Höhe so ernster Verhältnisse sein werden. Um uns steht eine Armee, welche niemals besiegt worden ist und sich ebenso fest im feindlichen Feuer, wie in den härtesten Proben gezeigt hat. Diese Armee, welche sich zwischen der Stadt und dem Belagerer aufstellte, hat uns die Zeit verschafft, unsere Stadt in Vertheidigungszustand zu setzen und auf unsere Wälle 600 Kanonen zu pflanzen; endlich hat sie mehr als 200000 Mann im Schach gehalten. In der Festung haben wir eine energische, patriotische Bevölkerung, welche fest entschlossen ist, sich auf das Aeußerste zu vertheidigen. Wenn wir Brod hätten, so wäre diese Situation eine ganz sichere; unglücklicherweise ist dem aber nicht so. Ich habe bereits dem Municipalrath mitgetheilt, daß wir trotz der von Civil- und Militairbehörden gemachten Requisitionen

nur bis zum 28. Oct. sicher Lebensmittel besitzen. Mehr aber noch als das, unsere brave Armee, welche so schrecklich vom Feuer des Feindes mitgenommen worden ist denn sie hat einen Verlust von 40000 Mann gehabt leidet entsetzlich unter der außergewöhnlichen Ungunst der Witterung und unter den Entbehrungen aller Art. Der Kriegsrath hat diese Thatsachen bestätigt, der Marschall Bazaine hat daher von seinem Recht Gebrauch gemacht und formellen Befehl gegeben, einen Theil unserer Subsistenzmittel an die Armee abzuliefern. Indessen, Dank unserer Sparsamkeit, können wir ungefähr in derselben Situation, wie jetzt, bis zum 30. dieses Monats existiren. Noch niemals hat, wie die militairischen Annalen nachweisen, ein Kriegsplatz bis zu einer so vollständigen Erschöpfung seiner Subsistenzmittel widerstanden, noch niemals ist ein Kriegsplatz derartig mit Verwundeten und Kranken überfüllt gewesen. Wir sind also dazu verurtheilt, zu unterliegen, aber wir unterliegen mit Ehren, einzig und allein der Hunger hat uns besiegt. Der uns seit mehr als 70 Tagen blokirende Feind weiß, daß er auf dem Punkte ist, die Früchte seiner Anstrengungen zu erndten. Er fordert die Festung und die Armee, er läßt keine Trennung dieser beiden Interessen zu. Vier oder fünf Tage verzweifelten Widerstandes würden nur das Resultat haben, die Lage der Einwohner zu verschlimmern, welche übrigens sämmmtlich überzeugt sein können, daß ihre Privatinteressen mit der größten Sorgfalt geschützt werden sollen. Laßt uns also mit stoischer Ruhe dies große Unglück ertragen und die feste Hoffnung beibehalten, daß Metz, diese große, patriotische Stadt, Frankreich erhalten bleibt."

Am 28. erschien folgende Proklamation Bazaine's an die Armee. „Rhein-Armee. Bulletin No. 12. Generalbefehl an die Rhein Armee. Besiegt durch die Hungersnoth, sind wir gezwungen, den Kriegsgesetzen zu unterliegen und uns gefangen zu geben. In verschiedenen Epochen unserer militairischen Geschichte haben brave Truppen, welche von Masséna, Kléber, Gouvion-St.-Cyr &c. kommandirt wurden, dasselbe Schicksal erlitten, welches in keiner Weise die militairische Ehre befleckt, wenn man so ruhmvoll, wie Ihr, seine Pflicht bis zur äußersten menschlichen Grenze erfüllt hat. Alles, was in loyaler Weise möglich war, um dieses Ende zu verhüten, ist versucht worden, jedoch gescheitert. Nochmals eine äußerste Anstrengung zu machen, die befestigten Linien des Feindes zu durchbrechen, wäre trotz Eurer Tapferkeit und trotz des Opfers Tausender von Existenzen, welche noch ferner dem Vaterlande nützlich sein können, ganz vergeblich gewesen wegen der starken Armirung der feindlichen Linien und der erdrückenden Streitkräfte, welche dieselben vertheidigen. Laßt uns deßhalb würdevoll in unserm Unglück sein und die ehrenvollen, stipulirten Bedingungen respektiren, wofern wir so respektirt sein wollen, wie wir es ver-

dienen. Laßt uns besonders, um unsern guten Ruf zu wahren, jeden Akt der Indisciplin, deßgleichen die Vernichtung von Waffen und Kriegsmaterial vermeiden, denn die Festung sammt ihrer Ausrüstung muß dem Kriegsgebrauch gemäß an Frankreich zurückgegeben werden, sowie der Friedensschluß erfolgt ist. Indem ich mein Kommando niederlege, kann ich nicht umhin, den Generälen, Offizieren und Soldaten meine vollste Anerkennung für ihre loyale Mithülfe, ihre brillante Tapferkeit in den Kämpfen, ihre Resignation in den Entbehrungen auszusprechen; mit gebrochenem Herzen trenne ich mich von Euch. Ban St. Martin, 28. Oct. 1870. Der Oberkommandeur Marschall Bazaine."

Am selben Tage versammelten sich bei Bazaine die Marschälle Canrobert und Le Boeuf, die Generäle L'Admirault, Frossard, Desvaux, Soleille, Coffinières, Jarras, Changarnier und der Intendant Le Brun. Jarras las das Kapitulationsprotokoll nebst Beilage vor; es wurden noch einige Fragen bezüglich gewisser Artikel gestellt und beantwortet. Hierauf erklärte die Versammlung, daß Jarras seine ausgedehnten Vollmachten in durchaus befriedigender, der Situation der Rheinarmee angemessener Weise angewendet habe, und ertheilten dem Kapitulationsprotokoll ihre Billigung.

Am Vormittag des 28. wurden die Kapitulationsbedingungen den Truppen und Bürgern mitgetheilt; die Entwaffnung nahm sogleich ihren Anfang. Die Nationalgarde sandte, so wie sie die Kapitulationsbedingungen erfuhr, eine Deputation zu Coffinières, an deren Spitze sich der Maire befand, und bat um die Erlaubniß, ihre Waffen im Arsenal abgeben zu dürfen. Nachdem die Deputation die Versicherung gegeben hatte, daß bei dieser freiwilligen Ablieferung der Waffen keinerlei Ruhestörungen vorkommen würden, ertheilte Coffinières die gewünschte Erlaubniß.

Tumult in Metz am 28. Nachmittags. Die Entwaffnung der Nationalgarde war in größter Ruhe erfolgt, die Rheinarmee wie Festungsgarnison transportirten seit dem 28. Vormittags ununterbrochen Waffen, Feldzeichen, Geschütze ꝛc. nach den städtischen Arsenalen. Gegen 3 Uhr Nachmittags stürzte sich ein Haufen von unbewaffneten Civilisten und Nationalgardisten auf eine Abtheilung Soldaten, welche Gewehre nach den Arsenalen schafften, entriß ihnen dieselben, bewaffnete sich damit und zog, abwechselnd die Marseillaise singend und „à bas Bazaine“, „à bas Coffinières“ rufend, durch die Straßen. Der Haufen vergrößerte sich mehr und mehr; auch Soldaten und Bürger, Offiziere der Linie wie Nationalgarde schlossen sich ihm an. Die ganze Menschenmenge rückte nun unter furchtbarem Lärm vor Coffinières Wohnung, umstellte dieselbe und drang in sie ein. Coffinières, zu dessen Schutz einige Offiziere und Diener herbeigeeilt waren, mußte wohl oder übel eine Delegation des

Volkes anhören, welche ihm die gröbsten Injurien sagte und furchtbare Drohungen gegen ihn ausstieß. Sodann ließ man eine starke Wache in seiner Wohnung zurück, damit er nicht entweiche, und eilte nach Place d'Armes, woselbst man die Statue Fabert's mit Trauerflor umhüllte und patriotische Reden hielt. Unter den Tumultuanten that sich besonders ein Zeitungsredakteur hervor, welcher auf benanntem Platz zu Pferde erschienen war und wiederholt zu gewaltsamen Maßregeln gegen die Verräther aufforderte. Derselbe begann schließlich die Marseillaise zu singen, in welche die Volksmenge einstimmte. Als der erste Vers abgesungen war, zog der Redakteur einen Revolver hervor und feuerte drei Schüsse in die Luft. Die so eben noch mit ihrem Todesmuth prahlende und für ihr Vaterland zu sterben begehrende Volksmenge begann bei dem ersten Schuß nach allen Richtungen hin zu fliehen. Einige Personen stürzten auf den Mutte-Thurm der Cathedrale und läuteten Sturm, auch auf anderen Punkten der Stadt ward Sturm geläutet. Bis Abends 8 Uhr währte dieser Tumult; es blieb jedoch beim Toben und Lärmen, keinerlei Excesse wurden begangen. Um 8 Uhr säuberten ein Bat. Garde und ein Bat. Linie die Plätze und Straßen; das Volk zerstreute sich ohne irgend welche Widersetzlichkeit. Der größte Theil der Metzer Bürgerschaft und Nationalgarde war über diese tumultuösen Auftritte sehr entrüstet; der Municipalrath ließ gleich beim Beginn derselben folgende Proklamation durch Plakate bekannt machen. „Theure Mitbürger! Der wahre Muth besteht darin, ein Unglück zu ertragen, ohne daß man sich Aufregungen hingiebt, welche dasselbe verschlimmern können. Das Unglück, von welchem wir heute betroffen sind, hat uns erreicht, obwohl Keiner von uns sich den Vorwurf machen kann, auch nur einen Tag seine Pflicht nicht erfüllt zu haben. Laßt uns nicht das traurige Schauspiel innerer Unruhen und hierdurch Veranlassung zu neuem, größerem Unglück geben. Unser Trost in diesem Moment muß der Gedanke sein, daß die uns auferlegte Probe nur eine vorübergehende ist und daß uns Metzer weder vor unserem Vaterlande, noch vor der Geschichte irgend welche Verantwortlichkeit für die stattgehabten Ereignisse trifft. Wir vertrauen die allgemeine Sicherheit der Weisheit der Bevölkerung an."

Coffinières sagt über den Tumult vom 28. Folgendes. „Am 28. Oct. fanden tumultuöse Manifestationen statt; man drang in das Gouvernementsgebäude ein, man läutete Sturm .... und am 29. Oct. stürzte auf einmal alles zusammen (tout s'écroula à la fois) inmitten einer allgemeinen Consternation."

Artikel der Metzer Zeitungen vom 28. Oct. Der Indépendant de la Moselle, von dem wir nachgewiesen zu haben glauben, daß er bis zum letzten Moment Bazaine in höchst auffälliger Weise vertheidigte,

spielte den furchtbar überraschten und entrüsteten, als die Kapitulation publicirt wurde, und spendete seinem früheren Helden folgende Worte. „Du hast uns mit schönen Redensarten in Schlummer gewiegt, mit schönen Versprechungen geködert. Ja wir Leute in der Provinz sind so naiv. Gut gespielt, Meister Machiavel, Du bist ein dieses großen Mannes würdiger Schüler. Herrschen wolltest Du, deßhalb mußtest Du heucheln. Der Metzer Löwe zeigte Dir seine Klauen; da gebrauchtest Du Sanftmuth gegen ihn, beschnittst die Nägel seiner Klauen und stumpftest ihm die Zähne ab. Zum Verrath fügtest Du noch die Ironie. Du beschimpftest diejenigen, welche Du verkauftest. Die Worte: Ehre, Vaterland, Muth sind, wenn sie aus Deinem Munde kommen, eine Insulte. Dein Herz sitzt zu tief unten, als daß Du diese Begriffe zu schätzen wüßtest. Aber eins hast Du vergessen: das Brod schmeckt dem Verräther bitter, das Judasgeld brennt in seinen Händen; diejenigen, deren Plänen Du gedient hast, verachten Dich nur um so mehr. Dürfen wir Dich vielleicht fragen, mit welchen Versprechungen man den Schimpf Frankreichs bezahlt hat." Dieser Artikel folgt unmittelbar der Proklamation Bazaine's an die Rheinarmee, welche der Indépendant am 28. bringt. Gleich darauf schreibt dasselbe Blatt folgenden Artikel.

„Das schreckliche Wort „Kapitulation", welches für ein französisches Ohr so schlecht klingt, erschallte seit zwei Tagen in unserer Stadt. Unglücklicherweise ist es nur zu wahr. Gestern wiesen wir noch mit Unwillen dies Gerücht zurück, heute ist dasselbe zur Wahrheit geworden. Metz la Pucelle wird zum erstenmal in seiner Geschichte den Feind durch die Thore der Stadt in seine Mauern einziehen sehen. Die stolze Stadt, welche 1815 nach der Kapitulation von Paris lieber außerhalb der Stadt eine Brücke über die Mosel baute, als daß sie die alliirte Armee in die Enceinte ihrer Wälle einziehen ließ, sie wird jetzt den Tritt der Rosse und die Gewehrkolben des Gegners auf ihrem Straßenpflaster erschallen hören. O Schatten Fabert's, mit welchem Blicke wirst Du die Erniedrigung Deiner geliebten Stadt betrachten? Und wir, dürfen wir noch wagen, unsere Blicke auf Deine Statue zu richten, welche das Symbol des glühendsten Patriotismus ist? Ja, wir sind Deiner, wir sind unserer Väter von 1792, welche in Holzschuhen das beschimpfte Vaterland vertheidigten und ihr Blut für die Freiheit und Menschenrechte vergossen, noch würdig. Nicht wir kapituliren, denn wir gedachten, bevor wir den Feind in unsern Mauern sähen, ihm einen Wall aus unseren Leichnamen entgegenzusetzen und ihn zu zwingen, diese blutige Barrikade zu erklimmen, bevor er auf unseren öffentlichen Plätzen seine Siegeshymne anstimmte. Aber unser freier Wille war mit Ketten gefesselt, unsere Kraft gebrochen unserem Muth war der Hemmschuh angelegt, und als man uns ohnmächti

und zur Unthätigkeit gezwungen sah, ließ man in unsere Ohren die Todtenglocke für das gestorbene Vaterland erschallen. Die Geschichte wird eines Tages sagen: es war einmal eine Stadt, geschützt durch Forts, strotzend von Kanonen, angefüllt mit einer kräftigen, männlichen Bevölkerung, ihre Wälle waren intakt, von keinen feindlichen Geschossen beschädigt, die Stadt war nicht bombardirt worden, man hatte keinen Sturmversuch gegen sie gewagt, keine Tranchee, keine Parallele gegen sie eröffnet, sie war nicht belagert worden, und dennoch sah diese Stadt den Feind als Sieger in ihre Mauern einziehen. Aber die Geschichte wird auch sagen, wer seine Schuldigkeit gethan hat, sie wird mit ehernem Griffel, mit unauslöschlichen Schriftzügen die Namen derjenigen verzeichnen, auf deren Häupter diese schwere Verantwortlichkeit fallen muß. Vor diesem Tribunal erwarten wir die Betreffenden."

„Courrier de la Moselle. Metz kapitulirt, die Armee ist kriegsgefangen. Die Verantwortlichkeit für dies enorme Unglück fällt ausschließlich auf den Oberbefehlshaber, Marschall Bazaine, welcher allein dafür Frankreich, der Geschichte und der Nachwelt Rechenschaft schuldig ist. Greifen wir den Beschlüssen dieser drei Faktoren nicht vor. Wir Metzer haben unsere Pflichten erfüllt, mit würdevoller Haltung werden wir das zu ertragen wissen, was wir nicht zu verhindern vermochten. Während der ganzen Dauer der Blokade hat die energische Bevölkerung nicht aufgehört, officiell, öffentlich und unter den verschiedensten Verhältnissen ihren festen Entschluß darzulegen, das Bollwerk Frankreichs aufs äußerste zu vertheidigen. Während der ganzen Dauer der Blokade hat sich nicht eine Klage Seitens der Armen, nicht eine Stimme erhoben, welche von denjenigen, in deren Händen unsere Geschicke lagen, das Ende des so muthig ertragenen Elends gefordert hätte. Drei Monate lang, vom ersten bis zum letzten Tage, haben die Bürger nicht aufgehört, gemeinsame Sache mit ihren Brüdern von der Armee zu machen, deren eines besseren Looses würdigen Heldenmuth sie stets bewundert haben. Wir alle rufen ihnen nochmals in diesen traurigen Stunden des Abmarsches zu: beweinen wir gemeinsam das unverdiente Unglück, welches unser armes Frankreich betroffen hat; weinen wir, aber bleiben wir auch ferner stolz und würdevoll, denn keine Schande fällt auf denjenigen, welcher unterliegt, nachdem er bis zum letzten Moment seine Schuldigkeit gethan hat."

„Voeu National. Alles ist vorbei! Die Kapitulation ist unterzeichnet! Weiterer Worte bedarf es nicht. Ein durch bitteren Schmerz veranlaßtes Schweigen ist würdevoll. Im Namen unserer edelsten Interessen, theure Mitbürger, laßt uns bei unserer absoluten Ohnmacht die Ruhe und Resignation bewahren!"

„Moniteur de la Moselle. Unsere Entschlüsse, unser Muth sind nicht von Erfolg gekrönt worden. Metz und die vor seinen Mauern lagernde Armee kapituliren. Unsere Tapferkeit, unser Patriotismus waren ohnmächtig, sie unterlagen jener scheußlichen Geißel, welche die physischen Kräfte zerstört, die Geister demoralisirt und den Willen ersterben läßt. Nicht wir sind Schuld an dieser Situation. Die jungfräuliche Röthe ist von unserer Stadt verschwunden, wir können nicht mehr ihre mit Kanonen bepflanzten Wälle vertheidigen. Das fatale Wort „Kapitulation", anfangs nur von uns gestammelt, ist jetzt der Ausdruck einer vollendeten Thatsache geworden; der Herr Marschall Bazaine kapitulirt für die Armee und für unsere Stadt. Da es uns nicht vergönnt war, den Feind zu bekämpfen und ihn den Preis für seinen zu leichten Sieg zahlen zu lassen, da die grausame Trennung, welche uns bevorsteht, unwiderruflich ist, so laßt uns jetzt mit stoischer Ruhe unsere Lage prüfen. Decken wir jetzt mit Schmerzen den Schleier über die Vergangenheit, achten wir die Geheimnisse der Zukunft, beschäftigen wir uns mit der Gegenwart. Die Uebergabe der Stadt hat zur Folge, daß die belagernde Armee dieselbe besetzt. Die Preußen werden also in diese einst so furchtbaren Wälle einziehen. Welcher Art wird unsere Haltung bei diesem schauderhaften Ereigniß sein? Die Sieger erwarten nicht, von uns mit Palmenkronen geschmückt, oder mit Triumphgesängen begrüßt zu werden. Ein dumpfes Stillschweigen, das Schweigen der Verzweiflung muß der einzige Empfang sein, welcher ihnen von uns zu Theil wird. Hüten wir uns wohl, in anderer Weise gegen das uns niederbeugende Unglück zu protestiren. Vermeiden wir Collisionen, dieselben würden nur Repressalien zur Folge haben und unser Unglück noch vermehren. Um Leben und Eigenthum zu schützen, laßt uns unser Unglück mit Ruhe und Würde ertragen! Bei diesem unglaublichen Drama müssen wir die Gefühle des beleidigten Stolzes, welche nicht kundzugeben uns so schwer fällt, im tiefsten Grund unserer Seele verbergen. Concentriren wir vorläufig unsere bitteren, fruchtlosen Klagen! Das Geschick ist unerbittlich, aber die Geschichte wird ihr Urtheil fällen. Die Kapitulation von Metz ist eine große Trauer für Frankreich, aber nicht wir tragen die Verantwortlichkeit für dieses nationale Unglück. Wir waren gewillt, alles zum Opfer zu bringen, um dies heilige, uns anvertraute Gut zu erhalten. Wenn wir heut eine scheußliche Katastrophe zu bestehen haben, so fällt die Schande davon nicht auf unsere Bevölkerung zurück."

Das Journal de Metz weigerte sich, das Wort Kapitulation überhaupt in seinen Spalten zu erwähnen, es forderte die Bürgerschaft zum energischen Widerstand gegen die Beschlüsse Bazaine's und, wenn es sein müsse, zur Revolte gegen denselben und gegen Coffinières auf.

Proklamationen des Prinzen Friedrich Karl und des Königs Wilhelm I. Am 27. Oct. erließ Prinz Friedrich Karl folgende Proklamation an seine Armee. „Soldaten der I. und II. Armee! Ihr habt Schlachten geschlagen und den von Euch besiegten Feind in Metz 70 Tage umschlossen, 70 lange Tage, von denen aber die meisten Eure Regimenter an Ruhm und Ehre reicher, keiner sie daran ärmer machte. Keinen Ausweg ließet Ihr dem tapferen Feind, bis er die Waffen strecken würde.

Heute endlich hat diese Armee von noch voll 173000 Mann, die beste Frankreichs, über 5 ganze Armee-Corps, darunter die Kaiser-Garde, mit 3 Marschällen Frankreichs, mit über 50 Generälen und über 6000 Offizieren kapitulirt und mit ihr Metz, das niemals genommen.

Mit diesem Bollwerk, das wir Deutschland zurückgeben, sind unermeßliche Vorräthe an Kanonen, Waffen und Kriegsgeräth dem Sieger zugefallen.

Ich erkenne gern und dankbar Eure Tapferkeit an, aber nicht sie allein. Beinahe höher stelle ich Euren Gehorsam und den Gleichmuth, die Freudigkeit, die Hingebung im Ertragen von Beschwerden allerlei Art. Das kennzeichnet den guten Soldaten.

Vorbereitet wurde der heutige, große und denkwürdige Erfolg durch die Schlachten, die wir schlugen, ehe wir Metz einschlossen — und erinnern wir uns dessen mit Dankbarkeit — durch den König selbst, durch die mit Ihm abmarschirten Corps und durch alle diejenigen Kameraden, die den Tod auf dem Schlachtfelde starben, oder ihn sich durch hier geholte Leiden zuzogen. Dies ermöglichte erst das große Werk, das Ihr heute mit Gott vollendet sehet, nämlich daß Frankreichs Macht gebrochen ist. Die Tragweite des heutigen Ereignisses ist unberechenbar.

Ihr aber, Soldaten, die zu diesem Ende unter meinen Befehlen vor Metz vereinigt waret, Ihr geht nächstens verschiedenen Bestimmungen entgegen.

Mein Lebewohl also den Generalen, Offizieren und Soldaten der I. Armee und der Division Kummer und ein „Glück auf" zu ferneren Erfolgen."

Die am 28. Oct. erlassene Proklamation des Königs Wilhelm I. an die deutschen Armeen lautete folgendermaßen. „Soldaten der verbündeten deutschen Armeen! Als wir vor drei Monaten in's Feld rückten gegen einen Feind, der uns zum Kampf herausgefordert hatte, sprach ich Euch die Zuversicht aus, daß Gott mit unserer gerechten Sache sein werde. Diese Zuversicht hat sich erfüllt. Seit dem Tage von Weißenburg, wo Ihr zum erstenmal dem Feind entgegentratet, bis heute, wo ich die Meldung der Kapitulation von Metz erhalte, sind zahlreiche Namen von

Schlachten und Gefechten in die Kriegsgeschichte unvergänglich eingetragen worden. Ich erinnere an die Tage von Wörth und Saarbrücken, an die blutigen Schlachten von Metz, an die Kämpfe bei Sedan, Beaumont, bei Straßburg und Paris rc., jeder ist für uns ein Sieg gewesen. Wir dürfen mit stolzem Bewußtsein auf diese Zeit zurückblicken, daß noch nie ein ruhmreicherer Krieg geführt worden ist, und Ich spreche es Euch gern aus, daß Ihr Eures Ruhmes würdig seid. Ihr habt alle die Tugenden bewährt, die den Soldaten besonders zieren, den höchsten Muth im Gefecht, Gehorsam, Ausdauer, Selbstverleugnung bei Krankheit und Entbehrung. Mit der Kapitulation von Metz ist nunmehr die letzte der feindlichen Armeen, welche uns beim Beginn des Feldzuges entgegentraten, vernichtet worden. Diesen Augenblick benutzte ich, um Euch Allen und jedem Einzelnen, vom General bis zum Soldaten, meinen Dank und meine Anerkennung auszusprechen. Ich wünsche Euch Alle auszuzeichnen und zu ehren; indem ich heute Meinen Sohn, den Kronprinzen von Preußen, und den General der Cavallerie, Prinzen Friedrich Karl von Preußen, die in dieser Zeit Euch wiederholt zum Siege geführt haben, zu General-Feldmarschällen befördere. Was auch die Zukunft bringen möge, ich sehe dem ruhig entgegen, denn ich weiß, daß mit solchen Truppen der Sieg nicht fehlen kann, und daß wir unsere bisher so ruhmreich geführte Sache auch ebenso zu Ende führen werden. H.-Q. Versailles, 28. Oct. 1870. gez. Wilhelm."

Einzug der Deutschen in Metz am Sonnabend, den 29. Oct. Am 29. Oct. vollzog sich die Uebergabe der Festung und Stadt Metz, sowie der frz. Armee den stipulirten Bedingungen entsprechend. Um 10 Uhr Vormittags übernahmen deutsche Artillerie- und Ingenieur-Offiziere die Forts und Werke der Festung, Mittags 12 Uhr besetzten je 2 Bat. Inf. und 1/2 Komp. Art. die Forts St. Quentin (C. IX.), Plappeville (C. III.), St. Julien (C. I.), Queuleu (C. VIII.), St. Privat (Hessische Division); zur selben Stunde besetzte ein Bat. des C. VII. die Porte Mazelle und die angrenzenden Festungswerke. Gleich nach erfolgter Besetzung wurden die französischen Fahnen, welche auf den Forts und der Porte Mazelle wehten, entfernt und die preußischen Fahnen aufgehißt. Zwischen 1 und 2 Uhr Nachmittags begann der Abmarsch der kriegsgefangenen Truppen aus dem verschanzten Lager und aus der Stadt. Bazaine, die Corpskommandeurs und die meisten höheren Offiziere wohnten dem Ausmarsch der Truppen nicht bei; alle übrigen Offiziere marschirten mit ihren Regimentern bis zu den Stellen, woselbst die Uebergabe an die Deutschen erfolgte, und kehrten hierauf nach kurzem, schmerzlichen Abschied von ihren braven Kriegskameraden nach Metz zurück. Haltung und Benehmen der kriegsgefangenen Corps waren durchweg sehr gut und

gaben das letzte unwiderlegbare Zeugniß dafür, daß die Rheinarmee unter einem fähigeren, energischeren und loyaleren Führer, als Bazaine, nicht das traurige, ihr am 29. zufallende Loos erlitten haben würde.

Im Ganzen geriethen 173000 Mann, wovon 6000 Offiziere, in Kriegsgefangenschaft. Am 29. Oct. übernahmen die Deutschen 144978 Unteroffiziere und Soldaten, nämlich C. II. bei Tournebride 24145 M. der Garde, C. VIII. bei St. Thiébault 29000 M. des C. 2, der D. Laveaucoupet und der Brig. Lapasset, C. I. bei Ferme Bellecroix 31546 M. des C. 3, C. III. bei St. Maurice 22192 M. des C. 4, C. X. bei Ladonchamps 24027 M. des C. 6, C. VII. bei Grigy 14068 M. der Metzer Festungsbesatzung. In Metz verblieben zunächst noch 28022 M. französischer Soldaten, wovon 6000 Offiziere, ebensoviele Offiziersdiener und der Rest Kranke und Verwundete waren. Das Wetter war am 29. Oct. ebenso schlecht, wie in der ganzen letzten Dekade dieses Monats; es regnete anhaltend, Chausseen und Wege waren kaum noch für Fußgänger praktikabel. Die ausmarschirten Kriegsgefangenen biwouakirten bis zum 30. Oct. bei den Orten, woselbst die Uebergabe erfolgt war, und wurden alsdann nach Deutschland instradirt. Bazaine nebst Gefolge begab sich am 29. nach Corny, erwartete dort die Rückkunft des Prinzen Friedrich Karl, welcher der Uebergabe der Garde beigewohnt hatte, verblieb bis zum Anbruch der Nacht bei demselben und ritt alsdann mit seinen Begleitern nach Pont à Mousson, von wo er am 30. Oct. nach Cassel befördert wurde. Das in Metz erbeutete Kriegsmaterial war ein der Größe der Festung und der Stärke der kriegsgefangenen Armee entsprechendes. 56 Adler, 622 Feld-, 876 Festungsgeschütze, 72 Mitrailleusen, 260746 Gewehre, große Mengen von Waffen, Kriegsfahrzeugen, Bekleidungs- und Ausrüstungsgegenständen aller Art, mehrere Pontontrains, werthvolle Militairbibliotheken, Modellsammlungen ꝛc. kamen in den Besitz der Deutschen.

In den späteren Nachmittagsstunden des 29. Oct. erfolgte der Einmarsch der als Garnison der Stadt und Festung Metz bestimmten 13. Inf.-Division und der Linien-Brigade der Division Kummer mit klingendem Spiel und fliegenden Fahnen. Das Verhalten der Metzer Bevölkerung an diesem für sie so namenlos traurigen Tage war ein der Situation durchaus angemessenes und würdiges. Die meisten Häuser, Läden und Wirthschaften waren geschlossen, die Fenster der meisten Häuser verhängt, die Damenwelt hatte Trauerkleider angelegt, der größte Theil der Einwohner verblieb still in seinen Wohnungen, man vermied es sorgsam, dem eingezogenen Sieger in irgend welcher Weise Abscheu oder Verachtung auszudrücken, man ignorirte ihn und behandelte ihn, wenn man genöthigt war, in Beziehung zu ihm zu treten, mit kalter Höflichkeit.

Weder am 29., noch an den nächstfolgenden Tagen kamen in Metz zwischen französischen und deutschen Militair- oder Civilpersonen Mißhelligkeiten vor, welche die deutschen Behörden zu strengeren Maßregeln, als den durch die Umstände gebotenen, veranlaßt hätten.

Das Oberkommando im Mosel-Departement ward dem General von Zastrow, Commandeur des C. VII., übertragen. Zum Gouverneur der Festung Metz war gleich nach Abschluß der Kapitulation Generallieutenant von Löwenfeld, bis dahin Commandeur der bei Berlin und Glogau stehenden Reserve-Corps ernannt worden. Derselbe traf am 9. Nov. in in Metz ein; vom 29. Oct. bis zum 6. Nov. versah Generallieutenant von Kummer, vom 6.—9. Nov. Gen.-Major von Senden die Gouvernements-geschäfte. Zum Platzingenieur der Festung ward der pr. Major Treu-mann, zum Artillerieoffizier vom Platz der pr. Major Hoffmann ernannt.

Am 29. Oct. ward den Metzern Folgendes bekannt gemacht. „Der Präfekt von Deutsch-Lothringen benachrichtigt das Publikum, daß er seine Residenz von Saargemünd nach dem Metzer Präfekturhôtel verlegt hat. Der Unterpräfekt von Metz, bis jetzt in Falkenberg, wird im selben Hôtel residiren. Die Grundlagen der Departements-Verwaltung werden, wie bei jeder deutschen Verwaltung, Wohlwollen, Unparteilichkeit, Loyalität sein. Der Präfekt von Deutsch-Lothringen, Graf Henckel-Donnersmarck." Graf Henckel war seit dem 26. Aug. mit der Verwaltung der Präfekturgeschäfte in Deutsch-Lothringen betraut worden, die Geschäfte des Unterpräfekten versah seit demselben Tage Back.

Am 30. Oct. gab General Kummer folgenden Erlaß. „Gestern ist die Festung Metz von preußischen Truppen besetzt worden und der Unter-zeichnete ist provisorischer Kommandant derselben. Ich werde die erprobte preußische Disciplin bei den Truppen aufrecht zu erhalten wissen. Die Freiheit der Personen und des Eigenthums wird garantirt. Die in die-sen Tagen, bevor die Angelegenheiten völlig geregelt sind, den Einwohnern auferlegten Lasten müssen ertragen werden, und werde ich es anerkennen, wenn die Einwohner die Umstände zu würdigen wissen. Wo ich auf Ungehorsam stoße, werde ich mit aller Strenge und den Kriegsgesetzen gemäß einschreiten. Wer deutsche Truppen in Gefahr bringt, oder ihnen durch perfide Handlungen Nachtheile bereitet, wird vor das Kriegsgericht gestellt. Wer französischen Truppen als Spion dient, französische Spione beherbergt oder unterstützt, wer freiwillig französischen Truppen Weg und Steg zeigt, deutsche Truppen, oder zu deren Gefolge gehörige Personen tödtet, verwundet oder bestiehlt, wer Kanäle, Eisenbahnen, Telegraphen-leitungen zerstört, Wege impraktikabel macht, Feuer an Munitions- oder Kriegsvorräthe legt, wer endlich die Waffen gegen deutsche Truppen er-greift, wird mit dem Tode bestraft. Es wird hiermit befohlen. 1) Die

Häuser, in oder vor denen man feindliche Handlungen gegen deutsche Truppen begeht, werden als Kasernen benutzt. 2) Mehr als zehn Personen dürfen sich nicht auf den Straßen oder öffentlichen Plätzen zusammenrotten. 3) Alle in dem Besitz der Einwohner befindliche Waffen müssen bis Montag, den 31. Oct., 4 Uhr Nachmittags, in das Divisionspalais, Rue de la Princerie, abgeliefert werden. 4) Im Fall einer Alarmirung zur Nachtzeit müssen alle Fenster erleuchtet werden." Am selben Tage erschien folgender Befehl desselben Generals. „Laut Artikel 3 der am 27. Oct. zu Frescaty abgeschlossenen Kapitulation sind die französischen Soldaten von Metz Kriegsgefangene und sollten gestern mit ihren Regimentern ausmarschiren. Trotzdem sehe ich viele französische Soldaten in der Stadt, welche Kriegsgefangene sind. Ich befehle hiermit, daß alle in der Stadt verbliebenen gesunden französischen Soldaten sich heute, Sonntag, bis 4 Uhr Nachmittags in der Chambière-Kaserne als Kriegsgefangene stellen. Von dieser Stunde an werde ich keinem französischen Soldaten mehr den Aufenthalt in der Festung gestatten, wofern er nicht seine Autorisation hierzu nachweisen kann; ich habe demgemäß die strengsten Befehle laut meiner Machtvollkommenheit erlassen." Trotz dieser Androhung beeilten sich die in Metz verbliebenen französischen Soldaten nicht sehr, dem Befehl des Generals nachzukommen, so daß derselbe am 2. Nov. genöthigt war, gegen die Säumigen strengere Maßregeln zu ergreifen.

Die französischen in Metz stationirten kaiserlichen Civilbeamten hatten sämmtlich die ihnen zugegangene Aufforderung, ihre Aemter weiter zu verwalten und dem König Wilhelm den Eid der Treue zu leisten, abschlägig beantwortet. Der Metzer Gerichtshof erklärte, die momentanen Verhältnisse schienen ihm nicht die für die Justiz nothwendigen Garantien der Freiheit und Unabhängigkeit zu bieten, er sei deßhalb genöthigt, seine Funktionen einzustellen. Der Metzer Municipalrath, von welchem die Ablegung eines Eides nicht verlangt wurde, versah seine Funktionen weiter. Deutscherseits ward unverzüglich dafür gesorgt, daß die gesammten Verwaltungsbranchen in Metz binnen kürzester Zeitfrist mit tüchtigen Beamten besetzt wurden. Aus allen Theilen des norddeutschen Bundes und der süddeutschen Staaten trafen seit dem 29. Oct. die nach Metz versetzten höheren und niederen Civilbeamten daselbst ein und übernahmen die Stellungen der ausgeschiedenen französischen Beamten. Die Polizeidirektion übernahm von Stöphasius, die Postdirektion Hake, die Direktion der Steuern in Deutsch-Lothringen Daniel, die Lothringer Eisenbahnen Jahn. Die interimistische Rechtspflege in Deutsch-Lothringen wurde einem demnächst in Metz etablirten Kriegsgericht übertragen. Selbstverständlich blieben alle Civilprozesse von dem Ressort desselben ausgeschlossen; seine Hauptaufgabe war, die Aufrechterhaltung der Ordnung, die Sicherheit

der Personen und des Eigenthums der in Deutsch-Lothringen lebenden Franzosen wie Deutschen durch strenge und rasche Justiz zu bewirken.

Die Stadt Metz bot seit dem 29. Oct. mehrere Tage lang ein mit Worten schwer zu beschreibendes buntes Bild des in Kriegszeiten herrschenden Lebens und Treibens dar. Aus der Stadt wanderten täglich zu Fuß und zu Wagen lange Züge der dorthin geflüchteten Lothringer Landbewohner; auch viele Metzer Familien, welche mit dem verhaßten Gegner nicht innerhalb derselben Mauern leben wollten, verließen die Stadt. Seit dem 30. Oct. pilgerten täglich Schaaren von französischen Offizieren und Soldaten, meist von zahlreichem Metzer Civilpublikum begleitet, zu Fuß nach den Bahnhöfen, um die Reise nach Deutschland anzutreten. General Coffinières ward bei dieser Gelegenheit noch mit groben Worten von einem Metzer Journalisten insultirt. Der erste Eisenbahnzug, welcher 500 Generäle und höhere Offiziere in die Kriegsgefangenschaft führte, ging am 30. Oct. Nachmittags 5 Uhr ab. Am 7. Nov. war die Rhein-Armee in Metz nur noch durch die dort zurückbleibenden Militairärzte, die nicht transportfähigen Verwundeten und einige wenige Offiziere vertreten, welche mit der Uebergabe des Kriegsmaterials an die Deutschen beschäftigt waren.

Nach der Stadt, durch welche seit dem 30. Oct. mehrere Tage fortwährend deutsche Truppen und Trainkolonnen passirten, fand jetzt längere Zeit ein enormer Zusammenfluß von Menschen statt. Seit dem 30. strömten mehrere Tage lang Schaaren von Offizieren und Soldaten der Cernirungsarmee dorthin, welche die kurze ihnen bis zum Abmarsch nach dem Innern Frankreichs verbleibende Zeit dazu benutzten, das denkwürdige Metz anzuschauen. Ganze Caravanen von Civilisten aus Lothringen und den angrenzenden Nachbarländern kamen nach der Stadt gezogen, meist von Neugierde oder Gewinnsucht dahin getrieben. Täglich hielten aus Deutschland, Luxenburg, Holland, Belgien, England herbeigeeilte Hülfs- und Krankenpflege-Vereine ihren Einzug in Metz. Dieselben entfalteten eine äußerst segensreiche Thätigkeit und unterstützten die deutschen Behörden auf's wirksamste in der schwierigen Aufgabe, der bei Verwundeten, Kranken und ärmeren Einwohnern herrschenden Noth abzuhelfen.

Während das Innere der Stadt Metz fast gar keine Merkmale der überstandenen furchtbaren Kriegsereignisse zeige, bot die ganze Umgebung vor der Stadt und vor dem verschanzten Lager einen erschreckenden Anblick dar. Die Vegetation schien völlig vernichtet, die schönen Baumalleen, welche die Chausseen und Wege geschmückt hatten, existirten nicht mehr, ganze Waldparcellen waren umgehauen, die meisten Weinberge, Gärten, Anlagen, Parks verwüstet, zahlreiche Gebäude gänzlich vom Erdboden verschwunden, oder in Trümmerhaufen verwandelt. Die Lagerplätze der

französischen Corps waren durchweg mit fußhohem, grauschwarzen, einen pestilenzialischen Gestank ausströmenden Schlamm und Koth bedeckt, in welchem zahllose Cadaver von Pferden und Maulthieren, eine große Anzahl krepirender oder noch lebender, aber zu Skeletten abgemagerter Pferde und Maulthiere, auch verschiedene Leichen von Soldaten und endlich zahllose halb- oder ganzverfaulte Gegenstände der verschiedensten Art vorgefunden wurden. Eine der ersten Sorgen der deutschen Behörden war es, diese verpesteten Stätten reinigen und desinfiziren zu lassen, damit nicht der ohnehin schon Besorgniß erweckende Gesundheitszustand in und um Metz durch die sich von den ehemaligen französischen Lagern verbreitenden Ausdünstungen noch mehr verschlimmert werde.

Es erscheint überflüssig, dies kurz skizzirte Bild des am 29. Oct. und an den nächstfolgenden Tagen in Metz herrschenden Gewirres und der in der Umgebung dieses Platzes angetroffenen Zustände des weiteren auszumalen. Es bleibt nur hinzuzufügen, daß sogar die meisten französischen, die Blokade von Metz beschreibenden Autoren lobend die Umsicht und Schnelligkeit anerkennen, mit welcher es die deutschen Behörden verstanden, Ordnung in dies Gewirre zu bringen und eine Besserung der trostlosen Zustände herbeizuführen. Bereits seit dem 7. Nov., an welchem Tage sich in Metz nur noch die nicht transportfähigen französischen Verwundeten und Kranken befanden, waren die Zustände in der Stadt und deren Umgebung so gut geregelt, wie es bei der Kürze der Zeit und den enormen Schwierigkeiten jeder Art irgend möglich war. In allen Beziehungen bewiesen überdies die deutschen Militair- und Civilbehörden der ihrer Obhut anvertrauten französischen Bevölkerung die Wahrheit der vom Grafen Henckel gegebenen Versicherung, daß Wohlwollen, Unparteilichkeit und Loyalität die Grundlagen der deutschen Verwaltung sein und bleiben würden.

Friedensschluß zu Frankfurt. Durch den am 10. Mai 1871 zu Frankfurt a. M. abgeschlossenen Frieden trat Frankreich auch Metz definitiv an das deutsche Reich ab. Daß die zum Uebertritt in den deutschen Reichsverband genöthigte Metzer Bürgerschaft nach Sprache und Gesinnung durchaus französisch war und nicht die geringsten Sympathien für Deutschland hatte, ist ebensowenig zu bestreiten, wie daß die 1552 dem französischen Reich einverleibte Metzer Bürgerschaft eine theils deutsch, theils französisch, theils ein Patois sprechende Bevölkerung war und daß selbst bei dem französisch sprechenden Theil derselben nur sehr vereinzelte Sympathien für Frankreich angetroffen wurden.

Seit uralten Zeiten ist es das traurige Loos eines im Kampf mit einem Nachbarvolk unterliegenden Volkes, sich den vom siegreichen Gegner vorgeschriebenen Friedensbedingungen unterwerfen zu müssen. Die

größere oder geringere Härte dieser Friedensbedingungen war stets und ist heute noch der Hauptsache nach abhängig von dem Grade des zwischen den sich befehdenden Nationen existirenden Hasses, von dem Grade der Ohnmacht, in welche der siegende Theil den besiegten versetzt hat, von dem Maße der Kraftfülle des ersteren zur Zeit, in welcher er die Friedensbedingungen diktirt, von den politischen Rücksichten, welche der Sieger auf andere Nationen zu nehmen genöthigt ist, und endlich von der Großmuth und Mäßigung desselben.

Bereits gelegentlich der Erwähnung des von der französischen Civilbevölkerung im Feldzuge 1870—71 gegen die deutschen Heere geführten Guerillakrieges haben wir auf die Prätension des französischen Volkes aufmerksam gemacht, daß es in dieser Beziehung für sich mildere Kriegsgesetze verlangte, als es seinerseits in gleichem Falle gegen andere civilisirte Nationen anzuwenden für nöthig erachtet haben würde. Eine gleiche Prätension tritt uns bezüglich der Friedensbedingungen entgegen, welche 1871 das völlig niedergeworfene, ohnmächtige Frankreich vom Kaiser Wilhelm I. verlangen zu müssen glaubte, dessen intakte, furchtbare Armeen nur des Winkes zu weiteren Operationen bedurften, und dessen Länder, wie diejenigen seiner Alliirten, auch nicht im geringsten durch den Krieg in einen Zustand von Erschöpfung versetzt waren, welcher die Beendigung des Kampfes wünschenswerth oder nothwendig gemacht hätte.

Welcher Art die vom Kaiser Napoléon III. dem deutschen Reich auferlegten Friedensbedingungen gewesen sein würden, wofern dasselbe in jenem letzten Kriege in ähnlicher Weise, wie Frankreich, zu Boden geworfen worden wäre, ist leicht zu errathen. Nach dem Beispiel Napoléon I. würde Napoléon III. dem deutschen Reich exorbitante, dasselbe auf lange Reihen von Jahrzehnten ruinirende Kriegsentschädigungen und Kriegssteuern auferlegt, den für die französischen Pläne so förderlichen Partikularismus in Deutschland in der raffinirtesten und selbstredend für Preußen erniedrigendsten Weise wiederhergestellt, und das deutsche linke Rheinufer, sehr wahrscheinlich auch größere Theile des rechten Rheinufers dem französischen Reiche einverleibt haben. Mit ungeheurem Enthusiasmus würde die ganze französische Nation diese Friedensbedingungen begrüßt, einstimmig würde sie dieselben als durchaus recht und billig erklärt haben. Keine Spur von Mitleid oder Rücksicht würde sich in Frankreich für diese annexirte ganz deutsche Bevölkerung gezeigt haben, deren Loos unter dem nunmehr üppig weiter wuchernden, korrumpirten napoléonischen Régime sicherlich kein beneidenswerthes gewesen wäre.

Die Geschichte wird daher dem Kaiser Wilhelm I. das Lob einer anerkennenswerthen Mäßigung und Großmuth bei dem mit Frankreich abgeschlossenen Friedensvertrage unter keinen Umständen versagen können.

23*

Die ganze deutsche Nation aber ist ihrem heroischen Kaiser zu ewigem Danke dafür verpflichtet, daß er die perfiden Pläne der napoléonischen Dynastie vereitelte, dem unruhigen, eroberungssüchtigen französischen Volk durch die gewonnene starke neue Westgrenze einen mächtigen Damm gegen fernere Eroberungsgelüste entgegensetzte und die lang ersehnte politische Einigung des deutschen Volkes endlich wirklich und dauernd herbeiführte.

Ende des dritten und letzten Theils.

Namen- und Sachregister.

Abkürzungen: B.—Bischof. Br.—Bürger. Brg.—Brigade. Bst.—Baumeister. Bt.—Beamter. D.—Division. F.—Familie. G.—General. Gf.—Graf, Gräfin. Gst.—Geistlicher. H.—Herzog, Herzogin. Kg.—König, Königin. Kr.—Kaiser, Kaiserin. Kst.—Künstler. M.—Maire. Ml.—Marschall. O.—Offizier. Pf.—Präfect. Pr.—Prinz, Prinzessin.

A.

B.

C.

D.

E.

F.















